

D'Abel et de Caïn

Les relations fraternelles à l'adolescence

Thèse présentée à la Faculté des sciences économiques et sociales
Université de Genève

par

Eric Widmer

en vue de l'obtention du grade de Docteur ès sciences économiques et
sociales
Mention "sociologie"

Membre du jury de thèse:

Bernadette Bawin-Legros, professeur, Université de Liège

Jean Kellerhals, professeur, Université de Genève, directeur de
thèse

Hans-Peter Kriesi, professeur, Université de Genève

Christian Lalive d'Epinay, professeur, Université de Genève,
président du jury

Gilbert Ritschard, professeur, Université de Genève

Genève, 1995

Remerciements

Je remercie Denise Sutter Widmer, mon épouse, qui a relu scrupuleusement et de manière critique les différentes versions du manuscrit. Ma reconnaissance va de même à Monsieur Charles Widmer, qui a corrigé les lourdeurs de style et les fautes d'orthographe. S'il en reste, il en va de ma responsabilité plus que de la sienne.

La société académique a financé la saisie des données de mon enquête, ce qui m'a permis de me concentrer sur le travail d'analyse et de rédaction. Puisse-t-elle croire en ma gratitude.

J'adresse mes remerciements chaleureux à Mesdames et Messieurs les Professeurs Bezaguet, Droz, Harri, Imhoff, Leutwyller, Oggier, Putallaz, Pouss, Soettas, et Widmer, qui ont accepté que je fasse passer mes questionnaires dans leurs classes. Sans leur accord et leur collaboration, mon enquête n'aurait pas eu lieu.

Mes pensées vont vers Aude, ma soeur, qui garde, malgré ces pages, tout son mystère pour moi.

PLAN

Table of Contents

Introduction.....	9
Quelques jalons.....	17
Dimensions d'analyse.....	27
Méthode d'observation.....	36
Analyses statistiques	45
Pour une analyse de la complexité.....	48
Chapitre I: Le conflit.....	51
Conflits et sociologie de la famille.....	52
La fréquence des conflits fraternels.....	53
Les interdépendances.....	57
Les différences socio-culturelles.....	62
Les inégalités de traitement.....	64
La famille: un système en conflit ?.....	68
Une hypothèse alternative: l'équilibre de Heider.....	75
Variables socio-démographiques.....	79
Le modèle général.....	83
Conclusion.....	85
Chapitre II: La violence	88
Une estimation de la fréquence de la violence fraternelle.....	89
Les facteurs de la violence fraternelle	93
Violence réciproque ou germain battu ?.....	96
Communication et violence physique.....	99
Les pleurs.....	101
Milieux sociaux.....	101
Conclusion.....	102
Chapitre III: Les coalitions.....	104
Les coalitions dans la famille.....	104
L'opérationnalisation des coalitions.....	106
Une estimation de la fréquence des coalitions fraternelles.....	108
Variables socio-démographiques.....	109
Les facteurs relationnels de formation des coalitions.....	110
Les partenaires des coalitions parents-enfants.....	112
Coalitions et milieu social.....	114
Conclusion.....	115
Chapitre IV: Les sentiments.....	116
La rivalité fraternelle.....	119
La proximité sentimentale.....	123
Différenciation ou ressemblance ?.....	126
Une typologie des sentiments fraternels.....	128
Les identités socio-démographiques.....	133
Sentiments et fonctionnement fraternel.....	137
La décohabitation	141
Conclusion.....	142
Chapitre V: La communication.....	144
Fréquence de la communication fraternelle.....	145
Une communication par sexe.....	149
Communication et rang de naissance.....	150

La communication fraternelle et les autres communications.....	154
Le conflit conjugal.....	156
Le divorce.....	158
Conclusion.....	160
Chapitre VI: Les échanges et les aides.....	162
La fréquence de l'échange et de l'aide fraternels.....	163
La réciprocité des échanges fraternels.....	168
Échanges et rang de naissance.....	169
Base sentimentale et base normative de l'aide fraternelle.....	173
Les aides d'orientation.....	176
Conclusion.....	179
Chapitre VII: La sociabilité.....	182
L'interdépendance des temps.....	184
L'intensité de la sociabilité.....	189
La télévision.....	191
La discussion.....	196
Autres activités.....	197
Une sociabilité pour chaque sexe ?.....	198
L'effet des différences d'âge et de l'âge du germain.....	201
Sociabilité fraternelle et cohésion familiale.....	205
Sociabilité fraternelle et sociabilité avec les pairs.....	207
Analyse fonctionnelle de la sociabilité fraternelle.....	213
Sociabilité et milieu social.....	218
Décohabitation et sociabilité fraternelle.....	220
Conclusion.....	222
Chapitre VIII: Le leadership.....	225
Estimation de la répartition du pouvoir et de l'influence.....	226
L'explication du pouvoir par le statut.....	229
L'explication par les ressources.....	233
Pouvoir et activités.....	238
Pouvoir et asymétrie des échanges.....	240
Autres facteurs.....	243
L' influence.....	245
La comparaison sociale comme processus d'influence.....	247
Les différentes formes du leadership fraternel.....	250
Conclusion.....	253
Chapitre IX: Les rôles.....	254
Adler et la théorie du détronement.....	256
Les constellations fraternelles et la théorie de la duplication.....	257
Les rôles dans les familles nombreuses (Bossard et Boll).....	259
Une typologie parsonienne.....	261
Rôles et prérequis fonctionnels de la famille.....	263
Rôles et statuts.....	268
La parentification de l'aîné.....	271
La soeur aînée, une mère en plus.....	273
Le frère cadet, un problème d'identité familiale ?.....	273
La complémentarité des rôles fraternels.....	274
Rôles familiaux et identités externes.....	276
Les rôles dans la famille avec divorce.....	278
La division du travail.....	279
Décohabitation et rôles.....	282
Conclusion.....	284
Chapitre X: La variabilité.....	286
La différenciation psychologique.....	287
Les identités sociales.....	289
Les facteurs de différenciation.....	294
La logique de la relation fraternelle.....	297
L'influence des groupes.....	302

Le modèle.....	306
Conclusion.....	310
Chapitre XI: Les inégalités parentales.....	312
Les parents, une logique inégalitaire ?.....	315
Les inégalités selon le rang de naissance.....	320
Les inégalités selon le sexe.....	322
Les inégalités et l'identité socio-scolaire.....	323
Les inégalités et les rôles familiaux.....	326
La division du travail.....	327
Les facteurs socio-culturels influençant les inégalités parentales.....	330
Conclusion.....	332
Chapitre XII: Demi-frères et demi-soeurs.....	336
Caractéristiques socio-démographiques.....	337
L'opposition.....	340
La coopération.....	341
La différenciation.....	344
Conclusion.....	347
Chapitre XIII: Les enfants uniques.....	350
Le caractère particulier de l'enfant unique.....	350
L'enquête.....	352
La dépendance à l'égard des parents.....	352
La sociabilité.....	355
L'impact de la relation fraternelle à l'adolescence.....	359
La dynamique familiale.....	365
La position structurelle des parents selon la taille de la fratrie.....	370
Les parents d'enfants uniques.....	371
Un seul modèle d'enfants uniques ?.....	372
Influences macrosociales.....	374
Conclusion.....	375
Conclusion.....	377
Quatre types de relations.....	377
L'identité sociale des adolescents.....	385
Adolescence et famille	391
Limites et perspectives.....	397
Bibliographie.....	400

Introduction

"No man is an island, entire in itself; every man is a piece of the continent, a part of the main; [...]"

John Donne
Meditation, XVII
1624.

"Peu d'aspects de la vie familiale ont été moins étudiés que l'interaction entre frères et soeurs" (Caplow, 1984: 8). Cette constatation donne le ton. La sociologie de la famille a centré son attention durant de nombreuses années sur les relations conjugales et sur les relations du couple avec l'enfant. L'importance d'autres liens familiaux est apparue depuis peu. Parmi eux figure la relation fraternelle ou relation de "germanité".

Il existe encore actuellement fort peu d'études sur la germanité, en particulier dans la sociologie francophone. La sociologie anglo-saxonne a été jusqu'à peu elle aussi plutôt discrète. Depuis le milieu des années quatre-vingt, cependant, on assiste à une forte augmentation des publications portant sur ce thème. Prise de conscience de l'importance de la question, tardive certes, mais absolument nécessaire: la relation fraternelle n'est-elle pas l'une des trois relations fondamentales, avec la filiation et l'alliance, que l'individu expérimente au sein de la famille nucléaire, dans toutes les sociétés (Zimmerman, 1993, 131) ? Les anthropologues et ethnologues ayant travaillé sur les systèmes de parenté des sociétés préindustrielles ont pour bon nombre d'entre eux insisté sur la place importante qu'y tient la relation de germanité.

Ainsi, les aînés jouent dans bien des sociétés anthropologiques un rôle de premier plan dans les soins apportés aux plus jeunes. "Les germains, dit Murdock, sont liés entre eux de façon analogue [à ce qui existe entre eux et leurs parents] par les soins et l'aide fournis par un aîné à son cadet..." (1972: 28). Dans les îles Salomon (Pacifique sud-ouest), par exemple, les aînés, à partir de l'âge de six ou sept ans, doivent s'occuper seuls de leurs germains nouveaux nés, pour des périodes allant jusqu'à deux à trois heures chaque fois. A l'âge de onze ans, la fille aînée est fréquemment chargée par ses parents, éloignés par leur travail, des soins à donner à ses cadets, durant toute la journée (Watson-Gegeo et alii, 1989: 60). Dans de nombreuses sociétés, l'aîné a un rôle d'éducateur reconnu par les normes culturels. Ce rôle concerne tant l'apprentissage des soins à apporter à sa personne, du travail domestique, des techniques artisanales ou agricoles, que des valeurs sociales. L'implication des aînés libère les parents d'une partie des tâches domestiques, au profit de la production, et permet ainsi à la famille de

survivre (Cicirelli, 1994: 11). En contrepartie, l'aîné jouit souvent d'une autorité considérable sur le cadet. Il est respecté et obéi par le cadet au même titre que les parents, et cette obéissance étend ses effets au-delà de l'enfance. C'est le cas, par exemple, dans la famille musulmane, où les frères aînés sont responsables de l'honneur de la famille, et donc des actions de leurs soeurs¹.

Le lien de germanité est donc un complément au lien parents-enfants dans la socialisation des plus jeunes. La solidarité qu'il sous-entend et que crée cette dépendance ne se démentira pas dans les étapes ultérieures de la vie. Les enfants développent, en effet, des attentes normatives fortes les uns par rapport aux autres, qui seront déterminantes dans la suite de leur existence (Vollenwyder, 1994:14). Ainsi, par exemple, chez les Kwara'ae des îles Salomon, le partage est une valeur centrale pour les germains, et peu d'entre eux oseraient le remettre en question: "à l'âge de trois ans, un enfant partage automatiquement sa subsistance avec un germain plus jeune et, à l'âge de six ans, il renoncera souvent à manger, s'il n'y a pas assez pour son germain" (Watson-Gegeo et alii, 1989: 61). Dans les sociétés concernées par le problème des subsistances, en effet, la solidarité entre les germains est une condition de la survie du groupe. L'individu est impotent sans l'aide de ses frères et soeurs.

Cette interdépendance s'exprime en plusieurs occasions centrales dans la vie du groupe. Considérons par exemple le mariage. Au Sri Lanka, les frères travaillent pour augmenter l'avoir de leurs soeurs, particulièrement quand le père n'est pas capable de donner une dot suffisante. Ils sont directement concernés par le mariage de leurs soeurs: le frère doit parfois différer son propre mariage de manière à les aider (Cicirelli, 1994: 12). En Afrique de l'Est, les germains sont extrêmement dépendants les uns des autres quant à leurs mariages respectifs: le prix de la fiancée revient à son père; il utilisera cet avoir pour marier ses fils, c'est-à-dire les frères de celle-ci (Weisner, 1982).

Plus qu'un simple problème matériel, c'est bien la question du lien social en tant que tel qui est posée par la relation frère-soeur. Selon Lévi-Strauss, le tabou de l'inceste crée l'obligation de l'échange avec les autres, et est donc constitutif du lien social: "Ta propre mère, ta propre soeur, tes

1 Certaines des filles d'origine maghrébine désireuses de créer un couple mixte doivent parfois faire face non seulement à l'hostilité des parents, mais également à celle du frère aîné qui se sent responsable de la moralité de sa soeur (Streiff-Fenart, 1989: 44).

propres porcs.. tu ne peux les manger [...], les soeurs des autres [...], tu peux les manger" dit un proverbe arapesh cité par Lévi-Strauss (1968: 31). Car c'est bien la question de l'inceste frère-soeur qui est la plus problématique, parmi les divers interdits touchant la sexualité familiale²: "lorsque les mythes parlent d'incestes, ils mettent en scène plutôt une soeur et un frère; plus rarement un fils et sa mère ou une fille et son père" (Gayet, 1993: 157). Quand Margaret Mead demanda aux Arapesh s'il arrivait qu'un homme eut des rapports sexuels avec sa soeur, ses informateurs trouvèrent la question absurde: "Mais non, bien sûr que non. Nous ne couchons pas avec nos soeurs; nous donnons nos soeurs à d'autres hommes, et ces autres hommes nous donnent leurs soeurs". Et quand l'anthropologue s'entête à vouloir comprendre pourquoi: "Tu voudrais épouser ta soeur? Mais qu'est-ce qui te prend? Tu ne veux pas avoir de beau-frère? Tu ne comprends donc pas que si tu épouses la soeur d'un autre homme, et qu'un autre homme épouse ta soeur, tu auras au moins deux beaux-frères, et que si tu épouses ta propre soeur tu n'en auras pas du tout? Et avec qui iras-tu chasser? Avec qui feras-tu les plantations? Qui auras-tu à visiter ?" (Mead, 1935, cité par Lévi-Strauss, 1968: 556).

L'abandon des droits sexuels sur la soeur crée le lien social, d'où l'extrême attention qu'ont portée toutes les sociétés à la question des rapports frère-soeur, soit en tenant séparés les principaux intéressés (Gayet, 1994), soit en privilégiant la proximité et la solidarité, mais toujours de manière à éviter la promiscuité. L'échange des soeurs ne doit pas faire croire, cependant, que le lien de germanité est en quelque sorte "sacrifié" à l'alliance. En réalité, selon Zimmerman (1993: 214), "la relation frère-soeur transcende les frontières de la consanguinité et de l'alliance". Aux îles Trobriands, par exemple, c'est le frère de l'épouse qui est le véritable chef de la famille de celle-ci (Weiner, 1979). La grande importance des relations avunculaires (entre l'oncle maternel et son neveu) dans de nombreuses sociétés montre bien la force de la relation frère-soeur.

La relation fraternelle est donc bien souvent au centre du système de parenté. Que l'on pense, par exemple, à l'analyse que propose Lévi-Strauss de l'avunculat: "la relation entre oncle maternel et neveu est, à la relation entre frère et soeur, comme la relation entre père et fils est à la

2 L'inceste frère-soeur n'est-il pas en quelque sorte plus "naturel" puisqu'il ne juxtapose pas à l'interdit de parenté la méfiance à l'égard des relations sexuelles intergénérationnelles?

relation entre mari et femme. Si bien qu'un couple de relations étant connu, il serait toujours possible de déduire l'autre" (1974: 50). Autant que la filiation et l'alliance, la germanité est constitutive des systèmes de parenté des sociétés ethnologiques. Or, comme ces sociétés se construisent sur les structures de parenté - dans le sens où la production et la distribution des biens suivent les lignes de la parenté (Keesing, 1981: 215) -, on peut affirmer que la fraternité est un facteur de structuration sociale important.

L'interdépendance des germains se fait voir dans d'autres événements que le mariage. Ainsi, les activités de chasse, les jeux et les récoltes, répondent à la logique de la germanité, soit directement (travail avec les frères), soit indirectement (travail avec les beaux-frères). L'interdépendance économique et sociale crée des sentiments d'une nature particulière. On constate, par exemple, que la jalousie et la compétition entre germains sont relativement peu fréquentes dans les sociétés ethnologiques. Le succès du germain est considéré comme l'expression du succès du groupe, et n'est donc pas regardé avec envie. Parfois, la fratrie se cotise pour permettre à l'un des siens une scolarité plus longue, dont tous, à moyen terme, partageront les bénéfices. Plus surprenant encore, le copiage est valorisé. Trouver son identité ce n'est pas se différencier du germain, mais au contraire chercher à lui ressembler (Watson-Gegeo et alii, 1989: 68). Il est intéressant de constater, avec Zimmerman (1993:50) que la terminologie classificatoire des systèmes de parenté des sociétés traditionnelles s'appuie souvent sur l'unité du groupe de germain: "un lien de parenté existant avec un individu devient un lien avec le groupe des frères et soeurs germains de cet individu, pris comme un tout social". Ainsi, la soeur de la mère est appelée mère; elle jouera bien souvent une partie des rôles de la mère biologique. Dans certaines circonstances les germains sont même substituables entre eux. Le lévirat et le sororat en sont les expressions les plus claires; la notion de responsabilité collective des germains en est une autre. Il existe donc bien souvent l'idée d'une homologie profonde entre les germains

Par la fraternité de sang et par la parenté classificatoire, le lien de germanité va au-delà de la germanité purement biologique. Un nombre important d'individus, dans les sociétés ethnologiques, vivent des relations de fraternité, sans être nés de parents identiques. Chez les Abaluyia du Kenya, par exemple, les enfants qui ont été élevés dans la même maison sont considérés comme des frères et soeurs. De même, en

Océanie, les cousins germains sont appelés frères et soeurs (Cicirelli, 1994). Ainsi, toute une série de règles, fort variables d'une société à l'autre, étendent la fraternité au delà d'elle-même. Or, les droits et les devoirs qui attachent ces germains de nom sont bien souvent identiques ou presque à ceux qui lient les germains biologiques (par exemple, Zimmerman, 1993). Dès lors, on ne s'étonne guère que la fraternité soit considérée comme une sorte d'idéal social, une relation-modèle sur laquelle toutes les autres devraient se calquer³.

En résumé, les relations de germanité se caractérisent, dans la plupart des cultures, par une forte coopération durant l'ensemble du cycle de vie. Bien entendu, ces quelques lignes n'entendent pas remplacer une analyse anthropologique détaillée de la fraternité: il est clair que de nombreuses variations existent à l'intérieur des sociétés dites "ethnologiques", du point de vue de la place qu'elles réservent à la fraternité. L'idéal-type que nous avons dessiné, avec l'aide de quelques anthropologues et ethnologues ayant étudié le sujet, bien que très général, n'en est pas moins fidèle à la réalité moyenne de ces sociétés et utile à notre propos. Il permet en effet de mieux saisir la spécificité du lien de germanité dans les sociétés occidentales industrielles ou post-industrielles. Car c'est dans ce cadre-là que se développera notre étude.

La société occidentale moderne semble prendre le contre-pied des sociétés ethnologiques du point de vue du lien de germanité. La socialisation du cadet par l'aîné, dans les sociétés occidentales, est faite de comportements épisodiques, fonctionnellement peu importants, sans recherche consciente d'effets à long terme (Cicirelli, 1994). L'autonomie est le maître mot: "chacun vit sa vie" pour reprendre une expression que nous avons souvent entendue lors de nos interviews. L'aîné n'est pas un modèle ou une autorité incontournables dans les sociétés occidentales: un sentiment de loyauté, la reconnaissance d'une filiation et d'une histoire communes, un intérêt pour ce qui arrive à l'autre, semblent dans bien des cas constituer l'essentiel de la relation fraternelle à l'âge adulte (Bank, Kahn, 1982b). L'individu n'oriente pas son comportement en fonction du germain. La constatation suivante, que font Blau et Duncan (1969), résume d'une certaine manière le tout: il y avait, dans les années cinquante-soixante aux États-Unis, autant de différence, du point de vue de la profession, entre deux frères qu'entre deux individus pris au hasard.

³ La présence de cette idée dans les Evangiles tout comme dans la Déclaration des Droits de l'Homme de 1948 montre qu'elle n'est pas étrangère à la culture occidentale.

La sociabilité fraternelle semble se limiter, à l'âge adulte, à des rencontres épisodiques, généralement au domicile des parents (Allan, 1977). Les aides sont de nature essentiellement émotionnelle; les fratries dans lesquelles un soutien domestique ou financier sont accordés de manière importante sont rares (Coenen-Huther, Kellerhals, Von Allmen et alii, 1994).

On sait que le système de parenté occidental contemporain se base essentiellement sur la relation conjugale et la relation filiale, qui forment l'ossature de la famille nucléaire. La relation fraternelle est troisième du point de vue fonctionnel: elle n'aurait pas d'effets majeurs sur le fonctionnement de la famille ou sur l'adaptation de l'individu à la société (Cicirelli, 1994). En effet, les germains ne semblent pas avoir une place aussi importante que celle des parents dans la socialisation de l'individu. De même, si l'on suit les résultats de plusieurs études portant sur les solidarités familiales à l'âge adulte, le lien de germanité vient bien derrière la relation de filiation pour l'essentiel des aides à apporter. Ensuite, si l'interdépendance entre germains est forte tant que la cohabitation perdure, la néolocalité fait disparaître l'interdépendance, et c'est sous le signe de l'autonomie que sont placés les germains à l'âge adulte.

Plusieurs auteurs (Cicirelli, 1994; Schvaneveldt et Ihinger, 1979; Bank et Kahn, 1982; Weisner, 1989), ont souligné le fait que, sous nos latitudes, le lien de germanité était sous l'emprise d'un faible système normatif, contrairement aux autres relations familiales. On peut trouver de multiples confirmations de cela. Par exemple, la socialisation par l'aîné dépend beaucoup plus d'une dynamique familiale que d'un modèle culturel. En ce qui concerne les rôles fraternels, on a utilisé les termes de *création de rôles* plutôt que de *prise de rôles*. Les germains ne peuvent simplement endosser des rôles que la culture mettrait à leur disposition, puisqu'elle est silencieuse sur ce sujet; ils doivent créer leurs rapports sans référence à des modèles culturels précis (Schvaneveldt, Ihinger, 1979). Bien plus, selon Bank et Kahn (1982, 11), la relation fraternelle doit faire face à une certaine ambiguïté: "soyez proches, mais suffisamment distants pour être des individus distincts; aimez-vous mais ne soyez pas trop dépendants affectivement et évitez le contact sexuel; n'ayez pas peur de la compétition mais ne dominez pas", etc.

Les travaux portant sur les interactions entre germains adultes ont fait le même constat. Les contacts sont de nature volontaire (Goetting, 1986) et mise à part l'obligation de savoir ce qu'il advient de l'autre, et de le voir de temps à autre (Allan, 1977), il n'existe pas de modèles d'aide ou de sociabilité culturellement prescrits (Adams, 1968). La seule norme vraiment forte qui définit la relation fraternelle sous nos latitudes privilégie l'autonomie et l'indépendance des germains, ce qui inciterait davantage à l'absence de relations qu'à la modulation des formes de la germanité. Cicirelli (1994) résume la question en affirmant que les relations fraternelles dépendent des familiers en présence et non des normes sociales. On remarque que, dans le réseau de parenté également, la proximité au germain obéit à cette logique de l'élection plutôt qu'à une logique normative (Coenen-Huether et alii, 1994). On ne suggère pas par là que le sentiment fraternel est à la discrétion des principaux intéressés, qu'il n'y a là rien que de l'interindividuel. La relation fraternelle, comme toute relation sociale, est normée: on ne peut faire n'importe quoi à ou avec son germain, comme Antigone nous le rappelle⁴. Mais la définition des droits et des devoirs concernant le germain reste vague. L'absence de modèle culturel du lien de germanité a comme conséquence une assez forte variabilité des relations fraternelles dans nos sociétés.

Il est en effet aisé de constater, à lire les résultats d'enquêtes comme à entendre parler tout un chacun, qu'il y a plusieurs relations de germanité. Le conflit, l'amour, la jalousie, l'entraide, la répartition et les formes du pouvoir, la division du travail et bien d'autres phénomènes relationnels, changent du tout au tout selon les germains concernés. Ces faits doivent être rappelés, sinon constatés: un usage sans discernement de la psychanalyse a voulu nous convaincre que tout se jouait toujours et pour tous autour du conflit et de la jalousie. Or, certains germains sont indifférents l'un à l'égard de l'autre, d'autres s'aiment et s'entraident, d'autres encore sont en conflit mais s'apprécient tout de même. Les variations sont nombreuses. Cette variabilité est bien entendu synonyme de complexité; elle signifie pour le chercheur qu'il doit aller dans le détail des relations, s'il veut en retrouver la logique et les structures.

4 Les deux frères d'Antigone sont morts dans un combat fratricide. L'un a droit aux honneurs de la ville, parce qu'il l'a défendue, l'autre doit être laissé sans sépulture, l'ayant trahie. Antigone refuse de se soumettre aux ordres et rappelle à sa soeur Ismène l'obligation morale qu'elles ont d'enterrer le frère déchu: "c'est mon frère -et le tien -, que tu le veuilles ou non. J'entends que nul ne soit en droit de dire que je l'ai trahi" (Sophocle, Antigone). Contre les lois de la Cité, Antigone invoque donc la loi de fraternité, qui protège le germain.

Nos sociétés ne suivent plus la parenté comme critère fondamental de fonctionnement. Avec la séparation du groupe domestique et de l'entreprise, et avec la généralisation, dans la carrière scolaire et professionnelle, des critères universalistes au détriment du népotisme et de ses formes dérivées, la famille a perdu une partie de l'influence déterminante qu'elle avait sur le fonctionnement économique et social (Goode, 1963; Widmer, 1993). Du fait de l'urbanisation, de la généralisation du salariat, de l'apparition des diverses assurances sociales, les liens de parenté se sont profondément modifiés durant le dernier siècle. Considérons un instant la relation de germanité. Les germains sont beaucoup moins interdépendants à l'âge adulte actuellement qu'il y a un siècle. L'urbanisation a cassé l'interdépendance que suggérait la proximité des résidences, ou même la coresidence. La séparation du groupe domestique et du travail a mis fin à la dépendance économique. Le salariat a permis aux époux de se marier sans recourir à l'aide des parents, et donc, indirectement, le mariage des uns n'est plus fonction du renoncement ou de l'aide des autres. La forte atrophisation du monde agricole, en terme du nombre d'actifs employés, a fait passer la question de la répartition de l'héritage entre frères et soeurs au second plan, du point de vue de l'importance fonctionnelle. De même, l'aide aux parents vieillissants ou au germain malade, voire aux enfants du germain décédé, ne sont plus autant nécessaires qu'avant, les assurances sociales ayant pris le relai (au moins en partie).

Les grandes interdépendances classiques (travail, mariage, héritage, entraide) entre frères et soeurs se sont donc atténuées. Parallèlement à cet affaiblissement, les liens de parenté se sont sentimentalisés. La formation du couple se fonde moins que dans les sociétés traditionnelles sur le statut et les considérations de patrimoine, et plus sur le sentiment. Les relations parents-enfants sont plus égalitaires qu'avant et les valeurs de dialogue et d'épanouissement sont plus déterminantes. Qu'en est-il de la relation de germanité? Comment a-t-elle réagi à la sentimentalisation des relations familiales? C'est à ces questions que nous désirons répondre dans ce travail.

Cette thèse s'engage dans l'analyse des relations fraternelles des adolescents genevois. Elle entend, par le biais d'une analyse statistique, participer à faire découvrir ce que sont les relations fraternelles dans les sociétés industrielles ou post-industrielles. Par une enquête de nature quantitative, dont nous décrirons plus loin la méthodologie, nous avons cherché à connaître la relation de germanité dans son fonctionnement

quotidien, en prenant comme cadre la société occidentale contemporaine. Pourquoi choisir l'adolescence ? Parce que cette période de la vie est à l'intersection de l'âge adulte et de l'enfance; de ce fait, elle constitue un moment essentiel du développement de la relation de germanité.

Quelques jalons

Pour que le lecteur puisse évaluer nos préoccupations théoriques et le rapport qu'entretient avec elles notre dispositif empirique, nous rappellerons maintenant comment s'est construite l'analyse de la relation fraternelle. L'objectif n'est pas ici de procéder à une recension exhaustive de la littérature existant sur le sujet mais d'indiquer, à l'aide de quelques exemples bien choisis, quelles sont les questions actuellement posées à propos de la relation fraternelle. Après ce rappel, nous présenterons les principales dimensions que nous aborderons dans le travail empirique.

Les premiers à s'être intéressés à la relation fraternelle n'ont pas été les sociologues mais des auteurs qui s'inspiraient de la psychanalyse. Ce sont le conflit et les sentiments négatifs (jalousie, envie, compétition) qui dominent, jusque vers les années septante, la réflexion sur la relation fraternelle. Il faut toutefois noter que la relation fraternelle est marginale dans la perspective psychanalytique, et que Freud lui-même n'a écrit que quelques lignes sur le sujet. De plus, il n'y a pas eu de recherches systématiques sur la relation de germanité qui s'inspireraient de la psychanalyse. Il s'agit plutôt d'analyses de cas particuliers ou de vulgarisation. Il n'en reste pas moins que la perspective psychanalytique offre plusieurs pistes extrêmement stimulantes, qu'il convient de connaître si l'on veut saisir les enjeux de la recherche sur la relation fraternelle.

Les auteurs d'orientation psychanalytique considèrent la relation fraternelle comme fortement dépendante de la relation avec les parents. La problématique du lien fraternel est ramenée au complexe d'Oedipe. Le germain est un obstacle à l'appropriation des parents, et, singulièrement, à celle du parent de sexe opposé. Le germain est l'occasion d'une frustration, surtout pour l'aîné, qui s'est vu détrôné (Adler, 1991), sevré du sein maternel (Cahn, 1962), et qui a dû renoncer à "l'illusion primaire de la possession de l'objet maternel" (Rabain, 1988: 40). Cette frustration engendre des sentiments agressifs.

La compréhension des relations fraternelle est donc impossible sans recours au triangle oedipien. Ainsi, selon Anna Freud, "les analyses d'enfants et les reconstructions d'analyse d'adultes nous apprennent que la

relation de l'enfant avec ses frères et soeurs est subordonnée à la relation qu'il a avec ses parents et en dépend" (Freud, 1976). Le complexe de Caïn⁵ serait une extension du complexe d'Oedipe, qui devient, par là même, selon l'expression de Freud: "un complexe familial" (Gayet, 1993: 64). Parce qu'ils sont des rivaux pour l'amour, l'attention des parents, les germains se jalouent et sont en conflit. De la relation avec les parents provient la rivalité fraternelle, terme sous lequel les auteurs regroupent tous les sentiments de jalousie, d'envie, de compétition, que connaissent les germains, et les conflits qui en découlent.

La perspective psychanalytique insiste généralement beaucoup plus sur le conflit que sur les actes de solidarité, d'amitié entre germains, qui sont souvent considérés avec suspicion; elle voit en eux des moyens de se faire valoir aux yeux des parents et donc, en définitive, les conçoit toujours dans une perspective de rivalité. Cette importance accordée au côté conflictuel de la relation fraternelle doit être soulignée. Comme le dit Langevin, "on constate aujourd'hui dans de nombreuses études la dominance de la jalousie et de la concurrence des frères et soeurs" [...] dans "des analyses psychologisantes où la rivalité fraternelle ne s'organise plus autour des biens mais autour de l'amour des parents" (Langevin, 1991: 55).

D'autres phénomènes ont été considérés comme déterminants pour la relation fraternelle. Il peut, par exemple, se produire des processus de latéralisation des conflits parentaux, à savoir que le conflit avec le frère est une manière détournée de vivre un conflit avec le père (Soulé, 1989), car la haine se déchargera plus facilement sur ce rival très accessible (Gayet, 1993: 69). L'individu peut être amené à un transfert des rapports avec le père ou avec la mère sur le frère ou la soeur: "le frère symbolise le père; la soeur, la mère; mais aussi le frère, la mère; la soeur, le père" (Brusset, 1987: 11). A la thèse de l'obstacle vient donc s'ajouter celle du transfert des attitudes à l'égard des parents sur le germain.

Le germain n'est pas seulement un obstacle ou un substitut, il est également un objet d'identification. La jalousie à l'égard du germain est l'un des facteurs qui permet la différenciation entre moi et autrui. Le

5 Sous ce terme sont rassemblés l'ensemble des représentations et souvenirs qui concernent le germain, et qui sont de nature avant tout négative (jalousie, rivalité, frustration). Rappelons que les complexes, dans la Psychanalyse, ont comme caractéristiques d'être partiellement ou totalement inconscients, de dater de la petite enfance, et de constituer des structures latentes fondamentales du comportement, durant toute la vie des individus (Lagache, Laplanche, Pontalis, 1992).

germain permet à la fois une identification et une prise de distance, constitutives de la personnalité (Rabain, 1988: 44). Selon l'écart d'âge existant entre les deux enfants, l'identification de l'aîné au cadet sera plus ou moins forte, les aînés déjà âgés au moment de la naissance du second s'identifiant avant tout aux parents et développant des relations d'une autre nature (Vidailhet, Alvarez, 1988: 71).

Nous avons beaucoup insisté, dans les paragraphes précédents, sur les attitudes hostiles à l'égard du germain. Pour rendre justice aux auteurs d'orientation psychanalytique, il faut dire que la majorité de ceux qui ont étudié spécifiquement le lien de germanité mettent moins l'accent sur la rivalité que sur son dépassement par la solidarité fraternelle. Celle-ci se construit autour de l'incorporation de la puissance symbolique dévolue aux parents (surtout au père), et elle est un prototype du lien social (Brusset, 1987). On insiste donc sur le refoulement des sentiments fraternels négatifs et leur transformation en sentiments positifs, faute d'autres solutions viables pour l'individu (Rabain, 1988). Cahn donne un bon exemple de cette explication des relations fraternelles positives par la psychanalyse: "En résumé, la prise de conscience de la relation fraternelle engendre chez l'enfant des réactions sociales complémentaires; les unes négatives: agression du frère frustrateur ou de son substitut, les autres constructives: constitution de groupes de solidarité entre frustré et frustrateur" (1962: 152).

De même, la réduction de la relation fraternelle à la problématique oedipienne est actuellement contestée par les chercheurs d'orientation psychanalytique eux-mêmes. Plusieurs auteurs reconnaissent une certaine indépendance des relations fraternelles par rapport aux parents. La rivalité pour l'amour des parents n'est pas un schème universel, présent dans toutes les fratries, et par lequel peuvent se comprendre tous les modes de fonctionnement fraternel⁶.

Ce trop bref et partiel résumé a atteint ses objectifs s'il a fait saisir l'intérêt de la perspective psychanalytique pour la relation fraternelle. On doit à la psychanalyse l'idée que le lien horizontal qu'est la germanité ne peut se comprendre sans la référence au lien vertical. On a aussi découvert l'importance du germain pour la construction de l'identité individuelle. Les auteurs d'orientation psychanalytique ont permis au

6 Plusieurs des anthropologues cités plus haut insistent sur le fait que, dans les populations qu'ils étudient, le conflit et la jalousie sont très peu présents. Ceci tendrait à démontrer que le complexe de Caïn n'a peut-être pas l'universalité qu'on lui a souvent prêté.

conflit et à la jalousie fraternels d'émerger comme objets de réflexion scientifique. La psychanalyse propose donc une base d'observations et de réflexions à partir de laquelle d'autres perspectives ont pu se construire.

Le travail de Felson (1983) est un bon exemple de l'utilisation critique d'hypothèses d'orientation psychanalytique. Ce chercheur américain se distingue en proposant de considérer le conflit fraternel comme "réaliste", c'est-à-dire, comme orienté vers l'acquisition de biens ou d'avantages tangibles, et non comme l'expression de frustrations inconscientes. "Plus spécifiquement, dit-il, les germains peuvent être en compétition pour la propriété, l'espace et d'autres biens tangibles qu'ils doivent partager par le fait qu'ils appartiennent à la même famille [...]. Le conflit émerge parce que les germains veulent accéder à ces biens au même moment" (1983: 272). On voit comment l'approche psychanalytique peut être mise à contribution, dans ce cas comme contre-modèle.

Dans une autre perspective, le problème de la justice a été mis en rapport avec le conflit fraternel par Ihinger (1972). La source des conflits fraternels est à chercher, selon Ihinger, dans une mauvaise gestion des problèmes de justice distributive par les parents. La stabilité des règles parentales en matière de distribution des biens et avantages est déterminante, car les parents sont la source des normes régissant les rapports entre germains. Si les principes ne sont pas stables et cohérents, les germains remettront en question la justice parentale, cette remise en question signifiant une augmentation des conflits entre eux.

Les articles de Felson et d'Ihinger ont l'intérêt d'avoir proposé un décrochement par rapport aux analyses psychanalytiques de la relation fraternelle. Le rapport aux parents n'est plus analysé à partir du complexe d'Oedipe, mais en référence à des concepts sociologiques comme la justice distributive ou la répartition du pouvoir. Il s'agit là d'un incontestable enrichissement de la problématique. On peut donc, en suivant la voie indiquée par ces auteurs, tenter de construire une sociologie du conflit fraternel qui ne nierait pas les apports des recherches d'orientation psychanalytique mais viendrait les compléter. Dans cette voie beaucoup reste à faire, car, mises à part les trois études citées, les causes du conflit fraternel n'ont pas été abordées de manière empirique. Par contre, plusieurs auteurs ont mis en avant l'aspect fonctionnel du conflit fraternel. Porot (1979), par exemple, insiste sur le fait que la relation fraternelle est une préparation aux luttes de la vie, une

socialisation aux relations conflictuelles, d'autant plus adéquate qu'elle a lieu dans le cadre sûr et modérateur de la famille.

La recherche sur le lien fraternel doit donc beaucoup à la psychanalyse. Du point de vue du sociologue, il convient cependant de prendre quelque distance à son endroit. De l'avis même de ses défenseurs, la psychanalyse a trop mis l'accent sur la frustration et les sentiments négatifs, et pas assez sur les actions et sentiments positifs entre germains. Elle a donné, toujours selon eux, trop d'importance à la corrélation entre lien vertical et lien horizontal, refusant de voir qu'il existait dans bien des cas une certaine autonomie de la relation fraternelle. Par la spécificité de sa méthode, elle n'a pas permis l'émergence d'études statistiques, fondées sur le test d'hypothèses falsifiables. La plupart des auteurs d'orientation psychanalytique se sont limités à faire des études de cas portant sur des relations particulièrement difficiles, essentiellement durant la petite enfance, en négligeant les cas non problématiques et les autres étapes du cycle de vie. Enfin, en mettant l'accent avant tout sur les représentations et les conflits intrapsychiques, l'orientation psychanalytique détourne de la considération des dimensions plus factuelles des relations fraternelles. Nous allons montrer que, sur tous ces points, les sciences sociales peuvent, tout en s'inspirant prudemment de la perspective psychanalytique, proposer des approches originales.

Les études d'orientation psychanalytique ne nient pas le fait que des relations fortes et positives puissent émerger entre germains. Mais elles expliquent assez systématiquement la cohésion en référence aux conflits et à la frustration, qui forment pour elles l'ossature de la relation fraternelle. Plusieurs études ont réfuté ce principe en cherchant à voir quelles formes et quelle intensité a le lien fraternel, sans référence au thème de la frustration. Bank et Kahn (1982) critiquent l'approche psychanalytique parce que les auteurs de cette obédience "se sont concentrés sur la rivalité pour l'amour d'un parent, durant la petite enfance" (1982: 5). Goetting reproche à la recherche sur le lien fraternel de n'avoir pas prêté suffisamment d'attention aux activités qui lient les germains tout au long du cycle de vie (1986). Deux ouvrages parus en 1982 ont orienté la problématique du lien fraternel vers une conception plus sociologique. Il s'agit du livre de Bank et Kahn, *The Sibling Bond*, et du collectif paru sous la direction de Lamb et Sutton Smith *Sibling Relationships: Their Nature and Significance Across the Lifespan*. Ces

ouvrages vont chercher à définir d'autres axes d'analyse que celui de la rivalité fraternelle autour des parents.

Est apparue dans ces livres (et dans plusieurs articles de la même période) l'idée que les germains peuvent développer un lien positif qui n'est pas l'expression d'une rivalité plus ou moins cachée. La relation fraternelle implique parfois un vif désir d'être ensemble, des aides mutuelles, un langage spécifique, des défenses vis-à-vis de l'extérieur, une résolution rapide et transparente des conflits (Bank et Kahn, 1982b: 255). Il existe souvent, en parallèle du ressentiment et du conflit, toute une palette de sentiments positifs et de pratiques de solidarité. Les germains adolescents ou jeunes adultes se sentent dans la plupart des cas proches les uns des autres (Cicirelli, 1982). Seule une minorité de personnes admettent avoir des sentiments hostiles (Bowerman, Dobash, 1974). Il existe donc généralement un sentiment de proximité qui perdure au cours de la vie, quand bien même les contacts sont peu fréquents.

On fait la même constatation d'une cohésion forte quand on s'intéresse au soutien moral que peut amener le germain. Coenen-Huther et alii (1994) parlent de "spécialisation fonctionnelle de l'aide familiale", et estiment que les germains, à l'âge adulte, sont surtout mis à contribution du point de vue du soutien moral. Pour l'adolescence, Goetting (1986) met en avant la fonction de médiation de la communication fraternelle: le germain peut expliquer les intentions des parents, alerter l'individu d'une punition à venir, d'un comportement à éviter, d'une opportunité à saisir; certaines questions ne sont discutées qu'avec le germain. Lamb parle du germain comme d'une source fondamentale de support émotionnel (1982); Bank et Kahn (1982) de la loyauté comme d'une dimension centrale dans la relation fraternelle. Schvaneveldt et Ihinger résument le tout en disant que les germains sont les gardiens les uns pour les autres de leur monde intime (1979).

Il y a aussi une proximité de fait. Les germains partagent un très grand nombre d'heures et d'occasions, ainsi qu'un certain nombre d'objets et d'infrastructures domestiques. Donc, il existe une interdépendance relativement forte entre les germains, qui s'exprime même en dehors de la présence des parents. De même, depuis les études de Caplow (1984), on a mis en lumière le fait que la famille voyait souvent des coalitions fraternelles émerger, aux objectifs divers: dissimuler les fautes (Bank et Kahn, 1982), faire évoluer les valeurs ou normes parentales, exiger des avantages matériels. La fratrie a donc, dans certaines conditions qu'il

faudra encore définir, la capacité d'agir comme un groupe indépendant des parents.

Alors que les approches psychanalytiques se concentraient sur la petite enfance, d'autres étapes du parcours de vie ont été approchées (Lamb, 1982). Depuis, on a étudié des phases du cycle de vie comme l'adolescence, l'âge adulte ou la vieillesse. On a découvert, par exemple, la grande importance des relations fraternelles durant les troisième et quatrième âges (par exemple, Connidis et alii, 1992, Vollenwyder, 1994). La question des relations fraternelles des personnes âgées est d'autant plus importante que le germain est bien souvent la seule personne survivante de la famille d'orientation: dans les années 70-80, aux Etats-Unis, 9 individus sur 10 de 80 ans et plus avaient encore un germain (Cicirelli, 1982); en Suisse, entre 70% et 80% des personnes du troisième âge étaient dans cette situation (Lalive d'Epinaï et alii, 1983). Les parents étant décédés, le veuvage se développant, les seules personnes à ne pas être en aval de l'individu dans la famille proche sont les frères et soeurs. Partageant des souvenirs communs, une même culture de génération et les mêmes problèmes liés à l'âge, les germains sont importants pour leur bien-être réciproque. La relation de germanité au troisième âge procure un support émotionnel; elle permet le partage et la réminiscence; elle produit de l'aide, des services concrets (Goetting, 1986). Le rôle de pionnier, que l'on a mis en avant pour l'enfance ou l'adolescence, perdure: celui qui expérimente le premier, veuvage et maladies, peut faire profiter l'autre de son expérience (Pearson Scott, 1983).

L'image de la relation fraternelle comme étant essentiellement conflictuelle et entièrement dépendante des parents a donc été remise en question: la proximité sentimentale est de règle; des pratiques de solidarité existent. Le lien fraternel acquiert une certaine indépendance par rapport à la relation de l'individu avec les parents, à laquelle il survit. Alors que la psychanalyse expliquait la relation fraternelle en référence à une structure psychique fondamentale (le complexe d'Oedipe), la perspective du lien fraternel a montré qu'elle pouvait aussi être vue comme une relation sociale, à laquelle il était possible d'appliquer les méthodes d'analyse et les concepts de la sociologie. De la même manière, l'idée que le complexe de Caïn pouvait expliquer la relation fraternelle sur l'ensemble du cycle de vie a été remise en question: si l'arrivée du cadet crée une frustration, il n'est pas sûr que celle-ci suffise comme principe d'analyse de la relation fraternelle à tous les âges. Les

sociologues ont donc insisté sur les pratiques de coopération existant entre les germains.

Une troisième tradition de recherche, bien plus ancienne que la précédente puisqu'elle remonte à la fin du XIX^e siècle, concerne l'influence des rangs de naissance et de la taille de la fratrie sur différentes caractéristiques de nature individuelle. Avec les travaux de Galton, apparaît l'étude de l'effet des rangs de naissance sur l'intelligence. De très nombreux travaux, s'inscrivant pour l'essentiel dans le cadre de la psychologie différentielle, ont été menés depuis lors sur le lien existant entre le rang de naissance et le QI, la réussite scolaire, le statut social, et des variables de personnalité⁷.

L'intérêt de toutes ces enquêtes réside pour nous moins dans leurs résultats, ou dans leurs bases théoriques, plutôt rudimentaires (Ernst et Angst, 1983), que dans l'envie qu'elles ont donné de mieux connaître les caractéristiques de la relation fraternelle. En effet, comme le souligne Lamb (1982), la plupart de ces recherches n'ont aucun moyen de tester les mécanismes amenant aux effets qu'elles veulent distinguer. Rien n'est dit, ou presque, des caractéristiques de la relation fraternelle qui expliqueraient pourquoi les rangs de naissance ont une influence. Au pire, on ne mentionne tout simplement pas ces mécanismes. Au mieux, comme par exemple dans le modèle de la confluence de Zajonc (Zajonc, 1968 et Zajonc Markus, 1975), on propose une explication *post hoc*, non testée empiriquement. Ces travers de la recherche sur les rangs de naissance tiennent sans doute au fait que le rang de naissance ou la taille de la fratrie ne sont que deux variables parmi beaucoup d'autres, l'objectif de ces recherches n'étant pas de mieux connaître la relation fraternelle mais d'expliquer la variable dépendante (QI, réussite scolaire, etc.). Donc priorité est donnée à celle-ci plutôt qu'aux caractéristiques de la relation fraternelle.

Néanmoins, les psychologues ont commencé à partir de là à s'interroger sur la fratrie. Les différences entre les rangs de naissance ont été perçues comme la conséquence d'une socialisation différentielle des enfants. On a donc remis en question l'idée que les stratégies éducatives

7 Il existe un nombre prodigieux d'études portant sur la réussite scolaire, professionnelle, et surtout sur le QI, par rapport aux rangs de naissance: l'aîné serait avantagé de ces points de vue. On a même réussi à montrer que les premiers-nés seraient surreprésentés dans la catégorie des docteurs universitaires (Bayer, 1967) et, plus généralement, parmi les chercheurs scientifiques (West, 1961).

des parents étaient invariables. Suite à une revue de la littérature, Ernst et Angst (1983) indiquent que les aînés reçoivent, durant la petite enfance, de meilleurs soins, plus de stimulation verbale, un apprentissage à la propreté plus précoce. Plusieurs enquêtes citées par Ernst et Angst ont soupçonné qu'ils existaient de fortes différences dans la manière dont cadets et aînés sont éduqués, sans toutefois confirmer ces soupçons par des études empiriques.

Par ailleurs, est apparue l'idée que cadet et aîné ne vivaient pas la même expérience dans la relation fraternelle. Il semblerait, toujours selon Ernst et Angst, que la position dominante dans laquelle se trouvent les aînés obligerait les cadets à développer, pour se faire entendre, des stratégies basées sur la négociation. L'aîné, au contraire, assoit son autorité sur l'emploi de la force. De même, la fonction de socialisation de l'aîné à l'égard du cadet a été postulée par Zajonc, qui en fait un principe d'explication des différences de QI entre aînés et cadets qu'il a décelées. Le cadet est désavantagé, car sa socialisation a lieu dans un environnement familial plus puéril que celui de l'aîné qui, pendant un certain nombre d'années, a l'usage exclusif de ses parents. Socialisation différentielle selon le rang de naissance, relation de germanité variable selon ce même critère, voilà deux dimensions d'analyse stimulantes que nous devons en partie au moins à la tradition de recherche sur l'effet du rang de naissance.

Le débat sur la part de l'inné et de l'acquis dans l'explication des différences psychologiques et intellectuelles entre individus représente une autre origine de l'intérêt pour la relation fraternelle. Bien que les études sur les vrais et faux jumeaux aient déjà une longue tradition derrière elles - les premières datent des années 30 avec les travaux de Zazzo⁸ en France et de Newmann (1937) aux États-Unis- les recherches portant sur des germains non jumeaux sont plus récentes. Elles apparaissent à la fin des années septante, début des années quatre-vingt. Les chercheurs concernés sont en nombre limité, contrairement à ceux qui ont étudié l'effet des rangs de naissance. Il s'agit avant tout du généticien Robert Plomin et de la psychologue Judy Dunn.

Cet intérêt pour la relation fraternelle provient d'un fait constaté par plusieurs enquêtes: les corrélations entre les personnalités des germains sont très faibles, entre .10 et .30 selon les échelles considérées

⁸ Pour une synthèse, voir Zazzo, 1960.

(Daniels, 1986). Or "cette faible ressemblance des germains est intrigante si on se rappelle que les germains partagent 50% de leurs gènes, qu'ils font partie de la même famille, qu'ils ont été éduqués par les mêmes parents, qu'ils ont grandi dans le même environnement" (Daniels, 1986: 339). L'énigme que ces chercheurs vont chercher à résoudre concerne l'origine des différences entre germains, ou comme ils disent "de la variance intrafamiliale", qui n'est pas, contrairement à ce que l'on pourrait penser, de nature génétique (Daniels, 1986 et Daniels, Plomin, 1985). On va donc s'atteler à découvrir les facteurs de différenciation des germains. L'essentiel de l'argumentation tient en fait dans l'idée que les germains, bien que faisant partie de la même famille, ne partagent qu'une petite partie de l'environnement significatif pour leur socialisation. Parce que les parents ont des stratégies variables, parce que la relation fraternelle est complémentaire plutôt que symétrique, et que les réseaux de sociabilité sont différents, parce que les événements importants qui ponctuent l'existence ne sont pas identiques ou sont perçus différemment, les personnalités des germains sont dissemblables. La variabilité intrafamiliale est actuellement un domaine de recherche en pleine expansion en psychologie. Là encore, la sociologie a une contribution à apporter. Si, en effet, les travaux de Dunn, Plomin et Daniels, ont amené des renseignements précieux sur les dimensions psychologiques, ces chercheurs admettent le manque de connaissances des dimensions sociologiques (idéologies, styles de vie, goûts sociaux, sociabilité) de la variabilité.

Les travaux d'orientation psychanalytique insistent beaucoup sur le conflit et les sentiments négatifs. La perspective du lien fraternel, tout au contraire, s'intéresse aux faits de solidarité. La tradition d'analyse des rangs de naissance met plutôt l'accent sur l'inégalité des performances. On doit à Dunn et Plomin d'avoir construit une dimension d'analyse originale de la relation fraternelle, celle de la différence. On remarquera cependant que les travaux de Dunn et Plomin concernent avant tout, comme variables dépendantes, des faits de nature psychologique (estime de soi, bien-être individuel, psychopathologie), et que les dimensions culturelles et sociales de l'identité des germains ne sont pas abordées.

De manière générale, on peut regretter le fait que la recherche sur la relation fraternelle soit très éclatée, segmentée. Ainsi, la plupart des recherches concernent un aspect particulier de la relation fraternelle (le conflit ou la comparaison, les aides, les rôles, etc.), et ne cherchent pas à voir comment ces différentes dimensions s'appellent et se confortent. Or

il n'est pas judicieux, selon nous, de découper ainsi la réalité fraternelle en tranches bien séparées, car toutes ces dimensions s'interpénètrent. Il faut, pour comprendre une relation, s'interroger sur ses aspects fondamentaux, qui sont tous interconnectés. Nous avons voulu éviter l'écueil de la segmentation en choisissant de mener une étude globale de la relation fraternelle, impliquant plusieurs de ses dimensions centrales. Cette étude sera quantitative; elle cherchera à vérifier certaines hypothèses. Elle aura cependant un caractère largement exploratoire - le temps des bilans n'est pas encore venu pour la recherche sur la germanité -, et proposera un cadre d'analyse auquel d'autres pourront éventuellement se référer. C'est ce cadre que nous désirons maintenant présenter.

Dimensions d'analyse

Nous partons de la définition que donne Burgess (1926: 5) à la notion de famille. La famille est pour lui une *"unité de personnalités en interaction"*. Cet auteur affirme *"qu'à aucun moment l'unité de la famille fonde son existence sur une conception légale ou sur un contrat formel, mais toujours sur l'interaction de ses membres. C'est pourquoi la famille ne dépend pas pour sa survie des relations harmonieuses entre ses membres; elle ne se désintègre pas forcément en conséquence des conflits existant entre eux. La famille vit autant que l'interaction existe; elle disparaît quand l'interaction cesse"*. Cet extrait contient deux thèses que nous allons développer: d'abord l'idée que la famille est une "**unité de personnalités en interaction**"; ensuite, celle que le conflit ne doit pas être confondu avec la désintégration et que tant qu'il y a des interactions (quelle que soit leur nature), il y a un lien familial.

Considérons d'abord la première de ces deux idées. Suite aux travaux de Mayo, de Moreno et de Bales, sociologie et psychologie sociale se sont attelées à définir les principaux processus et structures agissant dans les petits groupes (Mugny et alii, 1995). La famille pouvant être considérée comme une unité de personnalités en interaction (Burgess, 1926), elle est assimilable, selon nous, à un petit groupe. Le paradigme des petits groupes et des relations interpersonnelles fournit donc un cadre approprié à l'analyse des relations familiales. Il y a là un réservoir de théories et de résultats extrêmement riches et variés. Le modèle d'équilibre de Heider (1946 et 1958), la théorie de la comparaison sociale de Festinger (1971), l'explication du pouvoir de French et Raven (1965) ou la théorie de l'échange d'Homans (1974) - pour ne citer que

quelques-unes de ces approches - sont des outils précieux pour l'analyse de la famille, et donc pour l'analyse des relations fraternelles. L'inscription d'une recherche dans ce paradigme implique néanmoins une limite: l'analyse en terme de relations interpersonnelles signifie que le fonctionnement informel du groupe est privilégié par rapport aux structures et rôles officialisés, codifiés, qui l'habitent. La recherche s'oriente alors d'elle-même vers une microsociologie.

Cette insistance sur les processus et structures informels, fondés sur les relations interpersonnelles s'inscrit dans la définition que donne Simmel à la sociologie, comme discipline étudiant l'*action réciproque* qu'ont les individus les uns sur les autres. Simmel a été le précurseur d'une sociologie qui s'intéresse aux relations élémentaires entre individus, aux interactions quotidiennes et à leurs structures. Le social est alors décomposé dans les multiples processus quotidiens qui le composent. Spykman (1992: 91), reprenant un texte de Simmel, affirme avec force cette position: *La sociologie est l'étude des formes de sociation. Elle doit s'intéresser à toutes les formes de sociation, non seulement à celles qui ont été objectivées dans des institutions, mais aussi à toutes celles, plus éphémères et moins perceptibles, qui ne se sont pas objectivées dans des structures sociales indépendantes des individus; ces formes de sociation comprennent les milliers de petits processus contribuant à l'unité fonctionnel du groupe*⁹.

Les groupes sociaux sont des réunions structurées d'individus. Cela signifie qu'ils n'ont pas d'existence propre en dehors des relations qui les composent. Ainsi, selon Elias (1982), le terme de famille nucléaire ne désigne pas autre chose qu'un système de relations. Or il n'est guère possible, si l'on considère la famille comme un système de relations, de négliger le paradigme systémique. Celui-ci insiste sur l'intégration des relations et des processus présents dans un système, intégration qui rend impossible la compréhension d'une relation sans référence aux autres (von Bertalanffy, 1991). La perspective systémique implique donc que l'ajout, la modification ou la soustraction d'une relation changent toutes les relations qui existent dans la famille: la

9 "Sociology, then, is the study of the forms of socialization. It is to investigate all forms of socialization: not merely those which have become objectified in social institutions, but also the minor and more ephemeral socializations which do not take objective forms in permanent social structures. Society does not consist merely of the objective social structures which have obtained a certain independence of the individuals bearers; it also consists of the thousand minor processes of socialization between individuals which contribute to the functional unity of the group".

relation entre un individu A et un individu B est conditionnelle à la relation entre B et C, et ceci est vrai également pour toutes les autres combinaisons de A, B et C. Depuis l'oeuvre pionnière de Burgess, plusieurs chercheurs ont considéré la famille comme un système d'interactions et ont tiré de ce principe des analyses d'une grande richesse¹⁰. Si l'on accepte le principe de la conditionalité des relations familiales, on ne peut, du même coup, analyser de manière isolée la relation fraternelle. Elle est en effet intégrée dans l'ensemble des relations familiales, qui la définissent et sont définies par elle¹¹: toute relation ne se comprend qu'en référence à d'autres relations. Notre plan de recherche s'est construit à partir de ce postulat.

Passons au second point d'importance présent dans l'extrait de Burgess cité plus haut: le conflit ne doit pas être confondu avec la désintégration; le conflit ne signifie pas l'absence du lien familial mais constitue au contraire une modalité de celui-ci. On peut affirmer que l'interdépendance existant entre les individus prend deux formes principales: l'alliance et l'antagonisme. Simmel est le sociologue qui a le plus insisté sur ce point. *D'une façon générale, dit-il, il faut faire entrer dans la sociologie toutes les formes des rapports des hommes entre eux, non pas seulement les associations et les unions au sens étroit, c'est-à-dire au sens d'une coopération ou d'une unification harmonieuse dans un seul cercle; la lutte et la concurrence aussi fondent ou plutôt sont des rapports, des actions réciproques, et montrent, malgré la différence des cas, une similitude de formes et d'évolutions*"¹² (Simmel, 1991: 168).

Le conflit est au coeur de la vie relationnelle. Il met en contact les individus; il les fait interagir intensément. Dans une relation intime,

10 Deux des anthropologues les plus éminents ont accepté implicitement cette définition: Murdock, par exemple, affirme que les huit types de relations que comprend la famille nucléaire (mari/femme, père/fils, frère/soeur, etc.) sont liés les uns aux autres. "Les membres de chacun de ces groupes de deux personnes sont liés l'un à l'autre à la fois directement, en vertu d'un comportement dont les effets se renforcent réciproquement, et indirectement par les relations que chacun entretient avec tous les autres membres de la famille" (1972: 23). Quant à Lévi-Strauss, il applique le principe systémique avec brio dans son analyse des relations avunculaires (1974).

11 Elkaim propose, pour représenter la dynamique familiale, la métaphore de la porte tournante: "Si plusieurs personnes sont engagées dans ces portes tournantes (qu'on voit à l'entrée des grands hôtels) chacune d'entre elles peut avoir l'impression qu'elle subit une impulsion donnée par les autres mais elle contribue elle-même à entretenir ce mouvement" (Monroy, 1990: 233).

12 C'est nous qui soulignons.

quand deux individus se disputent, la communication, bien que négative, est souvent à son maximum. Les conflits sont donc des moments d'effervescence sociale. De plus, le conflit n'a pas pour objectif la disparition de la relation. Si l'on est en conflit avec quelqu'un, c'est souvent parce que l'unité que l'on forme avec l'autre a une valeur à nos yeux: il faut absolument que quelque chose change de manière à ce que l'essentiel soit préservé. La présence de conflits signifie aussi parfois que cette unité ne peut être contournée: l'obligation de côtoyer certaines personnes fait émerger le conflit. Enfin, bien souvent, les individus visent à promouvoir par le conflit une sorte d'unité, à dépasser l'antagonisme initial, à créer un nouveau consensus. Ainsi nous soutenons que le conflit est une modalité du lien social, qu'il lie les protagonistes au même titre que les processus fusionnels, quand bien même les modalités du lien sont différentes¹³.

Le conflit est à cent lieues de l'indifférence, de l'absence de lien social; il faut au contraire le considérer comme une forme particulière de sociation. Aucun lien social n'échappe au conflit et aux forces antagonistes. Plus encore, la face positive des relations sociales est très étroitement liée à leur face négative. Il n'est pas possible de connaître l'une sans comprendre l'autre. Il y a une unité entre ces deux types de forces. Considérons l'exemple des sentiments: la haine, le sentiment de jalousie ou l'énervement que l'on ressent à l'égard d'une personne qui nous est intime (antagonisme), sont souvent en étroite relation avec les sentiments positifs qu'il nous arrive d'éprouver pour elle (fusion); les conflits qui surgissent entre toi et moi existent parce que nous avons développé des activités communes. Les forces antagonistes (ou forces d'opposition) et les forces fusionnelles (ou forces de coopération¹⁴) ne sont ni indépendantes ni opposées, mais organiquement liées.

La relation fraternelle, comme les deux autres relations de base de la famille nucléaire, est prise entre les logiques de l'opposition et de la coopération. L'inceste et le fratricide sont des cas extrêmes, signes d'un dérèglement de la relation: trop de fusion, trop d'antagonisme. Contrairement à une certaine tradition de recherche, d'inspiration fonctionnaliste, nous ne considérerons pas de prime abord l'opposition

13 Cela ne signifie pas, qu'à la manière de certains fonctionnalistes (par exemple Coser, 1982), nous nous posions la question de l'utilité du conflit pour le fonctionnement du groupe; nous constatons simplement sa présence universelle et ses conséquences sur la vie sociale.

14 Les éthologues parlent, quant à eux, d'*affiliation*.

comme antithétique à la coopération. Nous reprenons ainsi la conception simmelienne du lien social, comme un mélange organique d'opposition et de coopération. On doit connaître ce qui sépare les germains, ce qui les divise, ce qui produit des tensions entre eux, et ce qui les lie, ce qui les rapproche, car ces tendances sont les deux faces d'un même *Janus*.

Opposition et coopération sont deux mécanismes fondamentaux présents dans toutes les relations sociales. Il s'agit, en quelque sorte, d'*universaux relationnels* puisque toute relation est obligée de se situer par rapport à eux. La différenciation est, selon nous, le troisième de ces universaux. Dans toutes les relations sociales la question se pose, en effet, de savoir si, en terme de hiérarchie, en terme de rôles, en terme d'identités socio-culturelles, les individus en interaction sont semblables ou différents. La famille, selon Simmel, n'échappe pas à la règle: "*la famille a un rôle sociologique double. D'une part elle est une extension de la personnalité propre, une unité par laquelle chacun sent son propre sang bouillonner, par laquelle on se sent proche des autres unités tout en nous incluant comme une partie d'elle même. D'un autre côté, la famille est aussi un complexe dans lequel l'individu se distingue de tous les autres, et dans lequel, en opposition aux autres, il développe un soi et une antithèse*"¹⁵.

Aucun des familiers n'est exactement identique à un autre dans la famille, par les rôles qu'il joue et les statuts qu'il possède. Dans la perspective systémique, il s'agit là d'une des caractéristiques essentielles du fonctionnement familial: chacun a un rôle propre, qui dépend de l'équilibre relationnel global et qui participe à le créer en même temps. La différenciation en terme de hiérarchisation est particulièrement centrale dans le fonctionnement familial. La famille n'est pas sujette à une sorte de *communisme primitif*; des hiérarchies l'habitent (par exemple entre les générations); des inégalités la structurent (par exemple entre les sexes); des différences socio-culturelles la nourrissent. Bien que la famille ait été souvent assimilée à une sorte de petite *Gemeinschaft*, où tous vivraient à l'identique, la différenciation structure nombre de

15 *Jene eigentümliche soziologische Doppelrolle der Familie: einmal eine Erweiterung der eigenen Persönlichkeit zu sein, eine Einheit, in der man das eigene Blut kreisen fühlt und die allen andern sozialen Einheiten gegenüber geschlossen und uns als Glied einschliessend auftritt; dann aber doch einen Komplex darzustellen, in dem der Einzelne sich von allen andern unterscheidet und ein Selbstsein und Gegensatz gegen sie ausbildet* (Simmel, 1908: 721).

fonctionnements familiaux¹⁶. Les travaux de Dunn, Daniels et Plomin confirment la présence de fortes différences entre les familiers. Ainsi, se pose la question de savoir qui, de la ressemblance ou de la différence, en matière de rôles, d'identités et de pouvoir, est privilégiée, les familiers vivant dans un état plus ou moins élevé de différenciation intra-familiale. L'axe différenciation est essentiel pour comprendre le fonctionnement de tout groupe social; la famille, à priori, n'échappe pas à la règle.

Opposition, coopération et différenciation forment donc trois axes incontournables pour la compréhension de la relation fraternelle. Il est intéressant de constater que les quatre traditions de recherche sur la relation fraternelle que nous avons décrites plus haut font chacune référence, implicitement, à un des trois axes proposés. La perspective psychanalytique se centre sur l'axe opposition; la perspective sociologique privilégie l'axe coopération; les recherches sur l'effet du rang de naissance et sur les différences intra-familiales insistent sur l'axe différenciation. Nous chercherons, dans ce travail, à poursuivre l'enquête sur ces trois axes à la fois, qui constituent des *a priori* de la connaissance, construits par le chercheur pour explorer un sujet (Bawin-Legros, 1988: 52).



Notre analyse en trois axes de la réalité fraternelle s'inscrit dans une longue tradition de recherche sur le fonctionnement des familles

16 Par exemple, sur les 4 types de la typologie de Jean Kellerhals, deux concernent des familles qui valorisent et recherchent la différence: le type *Parallèle* et le type *Association* privilégient l'indépendance et la spécificité des individus. Or ces deux types représentent près du tiers des familles genevoises ayant un enfant de 13 ans (Kellerhals et alii, 1991)

contemporaines, autour du paradigme systémique (Seywert, 1990). L'un des exemples le plus abouti de ce paradigme, à ce jour, est le fameux "*Circumplex Model*" d'Olson (Olson et alii, 1983). Olson et ses collaborateurs évaluent les familles en fonction de leur *cohésion* - c'est-à-dire des liens existant entre les membres de la famille - et de leur *adaptabilité*, concept qui rend compte de la manière dont les structures de pouvoir, de rôles et les règles relationnelles réagissent à un changement de l'environnement. Notre définition de la coopération recoupe la notion de cohésion d'Olson, qui est mesurée par les coalitions, l'engagement émotionnel, les intérêts et loisirs communs, etc. Quant au second axe d'Olson - l'adaptabilité - il comprend le leadership et les rôles, soit deux des dimensions de notre axe "différenciation". Manque à la typologie d'Olson l'axe de l'opposition qui, comme nous l'avons dit, est autant constitutif du lien social et du fonctionnement familial que les deux autres. Sans l'axe de l'opposition, le tableau de la relation fraternelle que nous allons dresser aurait été peu compréhensible, par manque de contrastes.

Nous entendons utiliser nos trois axes d'analyse d'une manière spécifique. Il ne s'agit pas, pour nous de montrer les conséquences qu'ont certains types de fratries sur la santé mentale ou l'estime de soi de leurs membres. Cette perspective, où la typologie est considérée comme la variable indépendante, est celle de thérapeutes systémiques, tels que Olson (1983), Riess (1981), Kantor et Lehr (1975). Pour notre part, nous comptons étudier la structuration de l'opposition, de la coopération et de la différenciation, et montrer ensuite comment les identités sociales participent à cette structuration.

Dans la première partie de cet ouvrage, nous étudierons les processus associés à l'opposition. Nous chercherons à comprendre la logique du conflit et de la violence dans les fratries (chapitres I et II). Dans la seconde partie, nous tenterons de mieux faire connaître les processus participant d'une fusion, d'une coopération entre les germains. Nous commencerons par analyser le système de coalitions (chapitre III); puis nous nous interrogerons à propos des sentiments ressentis à l'égard du germain (chapitre IV), et à propos de la communication (chapitre V), des échanges et des aides (chapitre VI). Pour finir, nous décrirons la sociabilité fraternelle (chapitre VII), c'est-à-dire l'ensemble des activités communes. Après avoir considéré les forces associées à l'opposition et à la coopération, nous nous préoccupons, dans la troisième partie, de celles qui différencient. Cette différenciation se manifeste selon trois

modalités: des inégalités en matière de pouvoir et d'influence (chapitre VIII); des différences dans la répartition des rôles familiaux (chapitre IX); une variabilité des identités socioculturelles des germains (chapitre X). Dans le chapitre XI, nous approcherons la question des inégalités parentales, qui est en relation avec la différenciation des germains. Dans la dernière partie de la thèse, enfin, nous nous interrogerons sur deux sujets qui sont en marge de la fraternité: les demi-frères et demi-soeurs (chapitre XII) et l'enfant unique (chapitre XIII).

Tableau I.1
Axes, dimensions et chapitres

Opposition	Coopération	Différenciation
Conflit (I)	Coalitions (III)	Leadership (VIII)
Violence (II)	Sentiments (IV)	Rôles (IX)
	Communication (V)	Variabilité (X)
	Echanges (VI)	Inégalités (XI)
	Sociabilité (VII)	

Nous avons dit plus haut que les relations familiales sont interdépendantes les unes des autres. Nous ajoutons maintenant que les différentes dimensions d'une relation sont également en interdépendance: "*L'essence de l'âme humaine*, dit Simmel (1992: 28), *c'est de ne pas se laisser attacher aux autres âmes par un seul fil*". Le lecteur doit se représenter les dimensions que nous allons entrevoir comme autant de liens reliant les germains. Or, les bouts de ficelle qui nous attachent aux autres sont emmêlés inextricablement. Simmel les conçoit comme les expressions différenciées d'un tout, d'une unité relationnelle: "*la relation est d'emblée sui generis, c'est-à-dire que sa motivation et sa forme sont en elles-mêmes tout à fait unitaires, et c'est seulement pour la décrire ou pour la classer que nous la décomposons après coup...*" (1992: 32). En partant de cette manière de voir les choses, nous poserons que chaque relation sociale est cohérente, ce qui signifie que les différentes dimensions qui la constituent sont interdépendantes. Ainsi, par exemple, le fait de former ou non une coalition avec son germain dépend de la sociabilité que l'on développe avec lui, de la fréquence des conflits, etc. En dernière analyse, la réalité empirique d'une relation fusionne toutes les dimensions, qui ne se présentent pas comme des réalités séparées. Néanmoins, la démarche scientifique exige *que les choses soient les unes*

hors des autres pour être ensuite les unes avec les autres (Simmel, 1988: 161). Nous allons donc découper la relation fraternelle en dimensions pour ensuite montrer comment ces dimensions sont liées les unes aux autres.

Le postulat de l'unité relationnelle a des implications importantes pour la recherche. Elle signifie qu'il est illusoire de penser pouvoir saisir une des dimensions de la relation, sans connaître les autres. Cette idée n'est que rarement respectée par la recherche sur les relations interpersonnelles. Un grand nombre de traités et d'articles se limitent en effet à un seul aspect relationnel (par exemple le pouvoir ou le conflit), qu'ils analysent de manière indépendante de tous les autres aspects de la même relation, qui sont pourtant liés à lui. En suivant Simmel, nous affirmons que cette manière de faire est très contestable. L'implication empirique de l'affaire est clair: il faut aborder toutes les dimensions importantes du fonctionnement fraternel pour comprendre n'en serait-ce qu'une seule.

Nous avons défini la relation sociale comme un ensemble de dimensions interdépendantes. Nous ajouterons maintenant qu'elle doit être considérée comme un système. Cela signifie premièrement que le tout n'est pas réductible à la somme des parties et que, deuxièmement, l'interdépendance obéit à certaines règles implicites (Coenen, 1981: 88). Le fait que le tout ne soit pas égal à la somme des parties a l'implication suivante: il ne suffit pas d'additionner les différentes dimensions entrevues (donc les parties) pour découvrir la cohérence de la relation dans son ensemble (le tout). La relation est irréductible à ces dimensions. Pour juger la relation comme une unité, il n'est donc pas possible de raisonner en terme quantitatif (si plus de conflits, moins d'intimité, etc.), puisque les dimensions, bien que reliées, se situent sur des plans très différents¹⁷, mais il faut le faire en terme qualitatif, c'est-à-dire, voir dans quelles formes les différentes dimensions s'associent.

Les analyses que nous proposerons sont donc de nature systémique, dans un double sens: d'abord on peut chercher à voir comment les dimensions de la relation fraternelle sont reliées les unes aux autres. L'on suppose, par exemple, qu'un certain niveau de conflit appelle un certain type de sentiment, une manière *x* de gérer le pouvoir, etc. Il s'agit là d'une analyse systémique *intra-relationnelle*, puisque l'on

17 On ne peut donc pas les additionner ou les soustraire les unes aux autres, mais seulement considérer la manière dont elles se combinent.

se limite à une seule relation (dans ce travail la relation fraternelle), dont on étudie les composantes . Dans le second sens que prend l'analyse systémique, on cherche à voir comment une relation entre deux individus est médiatisée par les relations qu'entretiennent ces individus avec une tierce partie. Pour pasticher John Donne (1624), dont la citation exacte figure en exergue de cette introduction, "aucun relation n'est une île, toute relation fait partie d'un continent". Dans ce travail, on aimerait savoir comment la relation qui lie les germains est influencée par la relation que chacun d'entre eux réalise avec les parents. Dans ce cas, l'analyse systémique peut être qualifiée d'*inter-relationnelle*, puisqu'il y a plus d'une relation qui est prise à partie. Ce sont autant la cohérence intra-relationnelle que la cohérence inter-relationnelle qui nous intéresseront ici.

Ces deux types de cohérence sont influencées par des règles, c'est-à-dire des logiques plus ou moins conscientes qui structurent les interdépendances entre les relations ou entre les dimensions d'une relation. Il nous tiendra à coeur, dans ce travail, de découvrir certaines de ces logiques. Pour l'inter-relationnel, nous les chercherons autour d'identités connotées sociologiquement, comme l'âge, le sexe, l'identité socio-scolaire, le rang de naissance. Nous montrerons que ces attributs forment le soubassement à partir duquel se structure l'association entre les germains. Pour l'intra-relationnel, nous ferons référence à plusieurs théories socio-psychologiques qui concernent les relations interpersonnelles, comme par exemple la théorie des ressources de Blood et Wolfe (1960), ou la théorie de l'équilibre de Heider (1946).

Méthode d'observation

Le moyen le plus approprié à notre disposition pour constituer un échantillon suffisamment grand de la population adolescente était de passer par les écoles. Ayant gardé des contacts avec plusieurs enseignants du Collège de Genève, suite à une expérience d'enseignement de trois ans, l'occasion s'offrit à nous d'interroger environ 800 collégiens. Les collèges, à Genève, correspondent au niveau gymnasial, ou au lycée pour la France. L'élève ayant suivi une scolarité normale y entre à l'âge de 15 ans et en sort, si tout va bien, à l'âge de 19, après 4 ans d'études. La "maturité", diplôme obtenu suite aux examens de la quatrième année, donne accès à l'Université. Les élèves du collège sont donc dans une filière longue. Ils ont été l'objet, durant la phase scolaire précédente, d'une préorientation vers ce type de formation, préorientation qui devrait

correspondre, dans l'idéal, à un intérêt pour les études et à certaines capacités. A Genève, les autres principales filières, à 15-16 ans, sont l'apprentissage, l'Ecole Supérieure de Commerce, l'Ecole de Culture Générale (qui ne donne pas accès à l'Université), l'Ecole Technique Supérieure. Les collégiens constituent donc un groupe un peu particulier; ils se recrutent davantage parmi les classes supérieures, et ont un goût plus prononcé pour la chose scolaire. Alors que les apprentis connaissent déjà la vie professionnelle, les collégiens l'ignorent.

Les élèves de notre échantillon viennent de trois collèges: de Staël, Rousseau et Voltaire. Dix enseignants acceptèrent la passation des questionnaires dans leurs classes. On a donc à faire, dans cette étude, à un type d'échantillonnage particulier. On ne peut pas parler d'échantillonnage aléatoire puisque les enseignants ont été sélectionnés sur la base des contacts préexistants avec le chercheur ou son entourage. Cependant, on peut raisonnablement penser qu'il n'existe pas de corrélations entre la nature des relations fraternelles des individus interviewés et les professeurs qui ont été d'accord de participer à l'enquête. Donc, le tirage, non aléatoire quant aux professeurs, donne des résultats très proches du sondage aléatoire quant aux élèves. C'est bien entendu cette dernière qualité qui nous importe.

Dans les cas où l'individu avait plusieurs germains, un problème se posait: lequel choisir pour l'analyse ? L'interrogation se centre, en effet, sur un seul des germains de l'individu, faute de temps d'interview. Plusieurs solutions étaient envisageables. Nous aurions pu, par exemple, interroger l'individu sur le plus proche sentimentalement ou le plus proche en âge. Ces solutions ont été écartées car elles comportaient un biais sérieux: nous ne nous intéressons pas aux relations avec le germain le plus proche (en âge ou sentimentalement) mais avec le germain en général. Sélectionner par la différence d'âge ou le sentiment de proximité, c'est se limiter à une catégorie bien particulière de germains. On n'aurait pu prétendre à la représentativité de tous les liens fraternels.

Nous avons donc préféré demander, dans la moitié des cas, de parler du plus âgé des germains, et dans l'autre moitié, du plus jeune. 50% des questionnaires portaient la mention: "Si tu as plusieurs frères et soeurs, réponds aux questions qui suivent en pensant à ton F/S (Frère ou Soeur) le/la plus âgé (e)"¹⁸. Les autres 50% désignaient le ou la plus

18 Voir en annexe la première page du questionnaire (encadré).

jeune. Les deux types de questionnaires ont été distribués aléatoirement dans les classes. Cette procédure implique une légère sur-représentation des premiers et derniers nés, mais uniquement dans les fratries de 4 enfants et plus. Dans ces cas, le germain s'il est premier né (de toute la fratrie) ou dernier né, a 3 chances sur 8 d'être considéré, et il n'a qu'une chance sur 8 s'il est au milieu de la fratrie (alors que la probabilité devrait être la même pour tous). Dans les fratries de deux ou de trois, au contraire, tous les germains ont la même probabilité d'être "sélectionnés" par la procédure, quel que soit leur rang de naissance. Comme seuls 9% des individus font partie de fratries de 4 ou plus, on peut conclure que le biais est mineur, et qu'il ne remet en rien en question les résultats obtenus.

793 individus étaient présents lors de la passation des questionnaires. Parmi eux, 116 individus ont répondu à un autre questionnaire parce qu'ils étaient enfants uniques. Une analyse complémentaire fera référence à ce sous-échantillon (chapitre XIII). 49 individus ont été soustraits de la base parce qu'on leur avait demandé de répondre pour leur demi-frère ou demi-soeur ou pour un adopté. L'enquête F/S (l'abréviation de "frère et soeur") ne comporte donc que des individus ayant répondu aux questions en faisant référence à un frère ou une soeur ayant le même père et la même mère qu'eux. Les individus ayant répondu pour un demi-frère ou une demi-soeur feront, eux aussi, l'objet d'une analyse particulière (chapitre XII).

Enfin, 30 individus ont été soustraits des analyses pour les raisons suivantes: 9 individus ont répondu pour un frère ou une soeur adopté; 6 pour un jumeau; 10 pour un germain handicapé, physiquement ou mentalement; une personne a oublié de répondre à la question sur le lien de germanité (question 4 du questionnaire mis en annexe); le reste, soit 5 individus vivaient une situation familiale extrême, avec de très graves perturbations (parents handicapés ou en fin de vie). On a remarqué que la structure de réponses de l'ensemble de ces situations était très différente des autres. Autant les jumeaux que les enfants adoptés font référence à des problématiques spécifiques, et ne peuvent être amalgamés à la germanité "modale". C'est également le cas, d'après nous, des relations avec le germain handicapé, qui requèrent une analyse spécifique. Nous avons donc préféré ne pas tenir compte de ces cas très particuliers dans les analyses que nous présenterons. Le graphique qui suit résume les différents sous-échantillons qui ont été constitués à partir de l'enquête générale:

Si l'échantillon n'est pas à proprement parler aléatoire, il a un gros avantage sur la plupart des enquêtes sociologiques faites ces dernières années. Le taux de non-réponses est quasi nul. Deux individus n'ont pas réussi à finir à temps le questionnaire; nous les avons supprimés de l'échantillon. Un individu n'a pas eu le courage d'aller plus loin que la première page, son germain souffrant d'un grave handicap mental. Nous avons également dispensé un individu de répondre au questionnaire, son germain étant décédé la semaine précédente. Quatre individus sur un total de 797, voilà un taux de non-réponses exceptionnel. On doit mentionner le fait qu'environ 3% à 5% des élèves mentionnés sur les listes de classe étaient absents le jour de la passation. Cette proportion est celle que l'on trouve, en règle générale, dans les cours au Collège et ne peut être imputée à l'enquête. L'absence de biais dû aux non-réponses doit être soulignée. On sait que les non-réponses sont liées à la fois à l'attitude par rapport au sujet de l'enquête, et à l'identité socio-culturelle

de l'individu. La première corrélation est très gênante pour toutes les enquêtes: comment savoir si les individus ayant refusé de répondre, n'ont pas des comportements spécifiques, ne forment pas une sous-population particulière ? Dans le cadre de la sociologie de la famille, on sait que les refus sont souvent liés à des fonctionnements familiaux perturbés, ou à des familles très repliées sur elles-mêmes. Dans notre enquête, ces cas ne sont pas soustraits à l'analyse. L'échantillon frères/soeurs se compose donc de 598 individus, qui constitueront la base sur laquelle sont calculées la très grande majorité de nos statistiques. Pour ne pas alourdir les tableaux, nous ne préciserons pas, sauf exception, le "n" qui est toujours très proche de 598. Les non-réponses (oublis) à des questions particulières sont en effet extrêmement rares; de l'ordre de trois à quatre individus, en moyenne, par question, sauf concernant certaines variables bien particulières, pour lesquelles on le précisera. De manière à ne pas devoir spécifier dans chaque analyse le nombre d'individus concernés (ce qui alourdirait la présentation), nous faisons figurer, dans le tableau I.2, la répartition des effectifs de notre échantillon sur les principales variables socio-démographiques retenues. Ce tableau permettra également de se faire une idée des caractéristiques de notre échantillon.

Tableau 1.2

Description statistiques des variables socio-démographiques

Variables socio-démographiques	n	%
Domicile		
Le même	507	85
Différent depuis moins de six mois	91	15
Sexualisation de la dyade		
Deux filles	180	30
Deux garçons	129	22
Mixte	289	48
Rang de naissance dans la dyade		
Individu est l'aîné	324	55
Individu est le cadet	270	45
<i>Données manquantes</i>	4	
Différence d'âge		
Moins de deux ans	118	20
Entre deux et quatre ans	278	47
Plus de quatre ans	198	33
<i>Données manquantes</i>	4	
Age du germain		
Moins de 13 ans	120	20
Entre 13 et 15 ans	104	17
Entre 15 et 18 ans	110	19
Entre 18 et 21 ans	141	24
Plus de 21 ans	121	20
<i>Données manquantes</i>	4	

La question de la représentativité socioculturelle de notre échantillon doit être posée. On sait que les individus d'origine sociale modeste sont sous-représentés au collège. Ce biais, lié à l'inégalité des chances scolaires, est sans doute moins marqué à Genève que dans d'autres cantons, mais il existe. Dès lors, on peut se demander si ces résultats sont représentatifs de l'ensemble de la population des adolescents. Nous répondrons en disant d'abord que si ce biais a une grande importance dans l'analyse de certains sujets (comme, par exemple, les attitudes politiques), il en a beaucoup moins pour un sujet comme le nôtre. Aucune des études portant sur la relation fraternelle n'a dégagé jusqu'ici une influence importante du milieu social. De plus, on distinguera toutes les fois où cela s'avère pertinent, les comportements selon la classe sociale. La perspective différentielle ne sera pas oubliée.

Ensuite, les différences d'origine sociale entre l'échantillon et la population des jeunes en formation, sont relativement faibles. On a fait figurer, dans le tableau suivant, différents renseignements que nous avons à la fois sur notre échantillon, sur la population des collégiens genevois, et sur la population des jeunes en formation. Les deux derniers types de renseignements proviennent de *l'annuaire statistique de l'enseignement public et privé à Genève* (1993). On voit que notre échantillon correspond assez précisément à la population des collégiens genevois. La proportion d'étrangers et de filles est la même; les années et les sections sont légèrement différentes. La seule différence significative concerne l'origine sociale des élèves. Notre échantillon comprend plus d'individus d'origine populaire que la moyenne des collégiens.

La comparaison avec l'ensemble des jeunes en formation montre que les origines sociales dans notre échantillon diffèrent de celles de la population des jeunes en formation, mais moins que l'on pouvait penser. Les collèges sélectionnés ont un recrutement plus populaire que la moyenne des collèges, ce qui les rapproche de la population générale. Il y a, bien sûr, une sur-représentation de cadres et une sous-représentation d'ouvriers et d'agents subalternes, mais la différence entre les distributions reste acceptable. On voit également la proportion inégale d'étrangers entre les collégiens et l'ensemble de la population en formation. Il y a 4/5 de Suisses au collège, alors que les Suisses ne représentent que les 2/3 de la population en formation. Jean Kellerhals dans toutes ses études, se limite à la population suisse, ce qui lui permet de contrôler par exclusion l'effet difficilement analysable de l'origine culturelle et de l'intégration à la culture locale. Les collégiens de

nationalité étrangère sont, dans l'énorme majorité des cas, très intégrés à la population et à la culture locales. La réussite scolaire est sans doute à ce prix. L'inconvénient de la sur-représentation des classes supérieures et moyennes dans notre échantillon est accompagné de l'avantage d'une plus grande homogénéité culturelle. La sélection que font Kellerhals et son équipe est orchestrée ici par l'institution scolaire elle-même. Le fait d'avoir affaire à un échantillon relativement homogène du point de vue des conditions de vie et de travail permettra de dégager sans doute plus facilement des mécanismes qu'une grande variabilité des situations aurait contribué à brouiller.

Plus préoccupante est la sur-représentation des filles par rapport aux garçons (58% de filles, 42% de garçons), puisque le sexe des individus a, selon plusieurs études, un impact sur leurs relations fraternelles. Il faudra donc corriger, à la baisse ou à la hausse, certains des pourcentages qui concernent l'échantillon en général, si de fortes différences entre les sexes apparaissent. On rendra le lecteur attentif au problème quand il se posera concrètement.

Tableau I.3
Répartition socio-démographique des répondants (en %)

	Échantillon F/ S (N=598)	Population des collégiens	Population des jeunes en formation
Sexe			
Filles	59	58	
Garçons	41	42	
Section			
Classique	5	7	—
Latine	15	18	—
Scientifique	33	31	—
Moderne	37	29	—
Artistique	8	14	—
Double maturité	2	-	
Année scolaire			
Première	28	32	—
Deuxième	29	25	—
Troisième	22	23	—
Quatrième	22	20	—
Nationalité			
Suisses	79	78	67
Étrangers	21	22	33
Profession du père			
Ouvriers et agents subalternes	24	15	30
Employés et cadres intermédiaires	33	39	35

Petits indépendants	13	6	8
Cadres supérieurs et dirigeants	29	37	20
Divers/non réponses	4	3	7

Un autre problème de représentativité concerne les réponses données aux questions. Nous avons demandé à un des germains de parler de la relation, ainsi que d'autres aspects de la vie familiale. Nous avons, en quelque sorte, choisi un interlocuteur privilégié. Il n'est pas sûr, cependant, que sa version de la relation soit la même que la version de son germain. Ce problème méthodologique a été mis en avant par Olson (1977), qui indique que divers individus peuvent avoir une optique différente sur leur relation commune et que l'observation visuelle est la technique la plus valide en sociologie de la famille. Dans la relation fraternelle, les perceptions de la relation par les germains semblent être cependant assez proches (Furman et alii, 1989). Parmi nos collégiens, une vingtaine de couples de germains ont répondu au questionnaire. Après comparaison des résultats, on peut dire que les versions convergent, qu'il n'y a pas de grosses différences de perception. Il n'en reste pas moins que ce biais lié au choix d'un interlocuteur privilégié existe et qu'il perdurera longtemps encore dans toutes les enquêtes basées sur un questionnaire standardisé.

De plus, la recherche requiert bien souvent des évaluations fines de la part des sujets interrogés. Or, les relations familiales, parce qu'elles ont comme caractéristiques d'être, particularistes, affectives, et attribuées (*ascribed*) (Parsons, 1951), sont particulièrement obscures, difficiles à saisir pour les individus. Si on peut demander aux interviewés, dans des recherches portant sur les entreprises, de donner une estimation de leur position structurelle et de ses causes et conséquences, il n'est pas aisé de faire de même dans le cas de la famille. Les relations familiales sont trop complexes, trop variées, trop chargées d'affectivité, pour que l'évaluation globale de leur propre situation, par les individus, ait une grande objectivité.

Conscient de ce problème, nous avons recherché la plus grande simplicité dans la rédaction du questionnaire. Nous avons évité les questions exigeant de l'individu qu'il explique, qu'il propose des causes et des effets. L'individu a parfois conscience de ce qu'il vit dans ses relations familiales, mais il ne peut dégager, sans aide extérieure, le filet de relations dans lequel sa position s'insère. L'existence des thérapies familiales est un argument pratique qui justifie cette assertion. Les théories spontanées et naïves des individus sur leur fonctionnement

familial ne nous intéressent pas. Nous ne demanderons jamais "pourquoi" est-ce comme cela, contrairement à plusieurs études portant sur le conflit fraternel. Le "pourquoi" doit être mis en évidence par le chercheur, dont le travail est d'identifier "les spirales récurrentes de comportements réactifs qui apparaissent comme indépendantes des intentions des acteurs" (Broderick, 1993: 68).

L'enquête s'est faite en plusieurs étapes. Nous avons d'abord construit un guide d'entretien semi-directif que nous avons fait passer à 15 collégiens. Il s'agissait là d'entretiens exploratoires, qui nous ont servi à mieux définir les questions que nous voulions poser. Ces entretiens, enregistrés, ont permis d'illustrer les présentations statistiques et conceptuelles, qui manquent parfois de fraîcheur. Les encadrés qui parsèment les trois premières parties de ce travail ont donc comme origine cette série d'interviews, qui a été complétée par trois entretiens plus tardifs. Suite à ces entretiens exploratoires, nous avons construit une première version du questionnaire standardisé qui a été distribuée à une soixantaine d'élèves du Collège en mai 1993. Nous leur demandions d'indiquer toutes les questions posant des problèmes de compréhension et de compléter éventuellement le questionnaire en y ajoutant les questions qui semblaient manquer. Ce pré-test a également permis d'évaluer le temps nécessaire à la passation. Enfin, entre le premier novembre et le vingt décembre 1993, eut lieu l'enquête proprement dite. 46 classes furent visitées pour des périodes de 45 minutes, avec possibilité de déborder sur la pause, soit un capital-temps de 50 à 60 minutes, selon les collègues¹⁹.

Tout projet scientifique est forcément limité. Simmel distingue trois types d'analyses sociologiques: celles qui font référence aux motivations et représentations des individus; celles qui cherchent à dégager les formes spécifiques de l'association et celles qui visent à comprendre la genèse historique d'un phénomène. Bien entendu, ces trois types de recherches ne sont pas exclusives les unes par rapport aux autres. Il faudrait même, pour saisir un fait social complètement, faire référence à toutes les trois. Nous privilégierons la seconde de ces

19 Il n'était pas possible de prendre plus de temps, les programmes scolaires étant très chargés. Ainsi, nous avons préféré raccourcir le questionnaire et avoir un échantillon représentatif, plutôt que de l'allonger et de nous retrouver avec quelques dizaines d'individus. Ce choix avait bien évidemment un coût: celui de ne pas pouvoir aborder certaines dimensions dans le détail et de devoir se limiter à un seul germain, alors qu'il aurait été intéressant de connaître et de comparer toutes les relations, dans le cas où l'individu avait plusieurs frères et soeurs.

approches, en montrant la cohérence d'un système relationnel à un moment précis. Cela signifie que nous négligerons la part subjective de la relation existant entre deux germains: les souvenirs, les attentes déçues, les espoirs, toutes les représentations et cognitions entourant la fraternité ne seront pas prises en compte. En bref, nous ne ferons pas une sociologie compréhensive de la relation fraternelle. Nous demandons à un individu de nous décrire l'état actuel des relations existant dans sa famille. Nous considérons cet individu comme un observateur privilégié de cette réalité. Notre perspective est donc objectiviste et utilise l'analyse statistique.

La seconde conséquence de notre projet concerne la place de l'histoire. Toute relation sociale est produite par son époque (en même temps que toute relation sociale participe à créer son époque). Chaque relation porte donc la marque d'une histoire et de l'état social dans lequel elle s'inscrit. Ceci dit, pour référer une relation aux macrostructures et au devenir historique, dans une perspective socio-génétique, encore faut-il bien la connaître, avoir décrit ses dimensions constitutives, etc. Nous avons donc privilégié la perspective microsociologique, qui est seule à même de nous faire découvrir les formes sous-jacentes à l'*association* fraternelle, pour reprendre le terme de Simmel. Cela ne signifie pas que nous négligerons l'impact des structures sociales et des institutions; chaque fois qu'il sera possible nous montrerons comment la relation fraternelle s'inscrit dans des logiques plus larges que celle de la famille nucléaire. Il est clair néanmoins que la majeure partie de notre propos sera de nature microsociologique.

Notre perspective et notre méthode ont donc leurs limites. Ces limites ne tiennent pas à un mépris pour les autres formes d'analyse (compréhensive ou socio-génétique) mais au fait que nos moyens et notre temps ne sont pas infinis. Nous privilégierons donc un certain type d'analyse, synchronique et statistique, tout en appelant les chercheurs (par exemple les historiens) à travailler sur la relation fraternelle.

Analyses statistiques

On assiste bien souvent, particulièrement dans la sociologie américaine de la famille, à une rupture entre des modèles théoriques très sophistiqués mais pratiquement non opérationnalisables, et des recherches empiriques aux hypothèses assez rudimentaires. Il ne sert à rien, selon nous, de dessiner les plans de châteaux en Espagne, si le seul matériau disponible est le sable des plages: tout s'écroulerait si vite.

Ainsi, la réflexion théorique est de valeur en sciences sociales si elle autorise une approche empirique. Nous nous limiterons donc aux théories et définitions empiriquement testables et statistiquement vérifiables.

L'analyse systémique de la famille s'accommode mal de la statistique et peu de recherches de cette orientation théorique y ont eu recours (Becvar, Becvar, 1982). Ce fait tient en particulier à la conception circulaire de la causalité qui est à l'oeuvre dans les analyses systémiques. On sait que plusieurs techniques statistiques de base, comme la régression, postulent l'existence de variables dépendantes et indépendantes. Cette distinction est étrangère à la perspective systémique. La notion d'homéostasie, ou d'équilibre, est également difficile à opérationnaliser du point de vue statistique, si l'on en reste à des modèles avec une variable dépendante et plusieurs variables indépendantes.

Or, il nous a bien fallu "faire comme si", c'est à dire postuler que certaines variables étaient explicatives, et d'autres expliquées. C'est en particulier le cas dans trois analyses de régression. Nous pensons en effet que certains faits sont plus déterminants que d'autres et que certains acteurs ont une plus grosse influence que d'autres sur le fonctionnement du groupe et sur le destin de tous. On peut distinguer dans bien des cas, avec une bonne connaissance du sujet, l'origine du dénouement. Dans d'autres cas, cela n'est pas possible car tout est très étroitement imbriqué et réciproque. Nous n'adhérons donc pas à l'idée que tout est dans tout, et que toutes les dimensions s'influencent réciproquement.

L'analyse des pourcentages tient une place importante dans ce travail. Mais elle est souvent couplée avec une technique multivariée, car la complexité des problèmes rend indispensable le contrôle des variables. Ainsi, les analyses loglinéaires hiérarchiques nous ont aidé à préciser les liens entre les variables. L'expérience de la recherche montre qu'il est très difficile d'analyser les relations entre plus de deux variables en utilisant les tableaux croisés. Ainsi, avec seulement trois variables, on doit jongler avec sept influences possibles: l'association entre les trois variables, les trois associations bivariées, et l'influence de la distribution des trois variables. Si l'on passe à quatre variables, l'analyse en tableaux croisés est impossible.

L'objectif des analyses loglinéaires est de découvrir un modèle de relations entre les variables, qui produise des valeurs théoriques proches

des valeurs réelles. On inclura dans le modèle uniquement les relations nécessaires à la reproduction des données observées (Tabachnick, Fidel, 1989: 237). On peut également procéder de manière déductive: dégager les implications logiques des modèles proposés par la théorie, et tester leur adéquation aux données. L'analyse loglinéaire est particulièrement adaptée aux données nominales, mais peut être également utilisée sur des données ordinales comme les nôtres. Elle ne permet pas, par contre, d'estimer la force de la relation entre les variables aussi clairement que le fait la régression. Grâce au Professeur Ritschard et à Michael Olszak, nous avons pu estimer, à l'aide de coefficients d'association partielle entre variables ordinales, la force de ces influences et compléter ainsi utilement les analyses loglinéaires. Ces coefficients adaptent les mesures classiques de type *Path* à la notion de concordance-discordance propre aux données ordinales (Ritschard et alii, 1995). Ces mesures ne permettent cependant pas une décomposition exacte entre effets direct et indirect, qui est possible avec les variables métriques²⁰ (Olszak, Ritschard, 1995). Nous avons retenu deux mesures: le *gamma* et le *D de Sommer*. Les *gammas partiels* ne présupposent pas un ordre causal, la distinction entre variables indépendante et dépendante n'étant pas faite. Les coefficients *D*, par contre, permettent cette distinction. Comme notre problématique se centre sur les interdépendances entre variables plus que sur la notion de causalité linéaire, nous privilégierons la première de ces mesures. Il faut noter, par ailleurs, que des scores de .2 ou .3 traduisent déjà une corrélation relativement forte (Ritschard, 1993).

Bien que notre étude soit de type exploratoire, nous avons réservé l'emploi de *Lisrel* à sa fonction d'origine, c'est-à-dire à la confirmation de modèles construits par la théorie. Ceci signifie que les propositions de modification que donne la procédure statistique n'ont pas amené à une reformulation du modèle. Le très grand risque que comporte *Lisrel* est de faire oublier complètement la théorie sociologique au profit de la logique statistique. Or cette attitude nous semble à l'antithèse de la pensée scientifique, qui implique que l'on doit d'abord construire l'hypothèse, pour ensuite la tester. Les indices de modification et autres possibilités de *Lisrel*, nous parlons d'expérience, sont trop tentants pour que le sociologue ne cède pas à la séduction de leur chant. En revanche, rien ne remplace *Lisrel* pour évaluer un modèle final que la théorie et d'autres

20 Bien que, selon Olszak et Ritschard (1995), on respecte les contraintes de la *path analysis* avec des variables ordinales, ce qui n'est pas le cas des variables nominales.

analyses statistiques ont permis de construire. C'est dans cette optique que *Lisrel* sera mis à profit.

Le statisticien scrupuleux remarquera que nous avons souvent fait comme si nos variables ordinales étaient métriques, en particulier dans les analyses de régression. On peut en effet postuler, pour la plupart d'entre elles, que l'écart entre les états des variables est constant. D'autre part leur distribution est souvent de type presque normal. Enfin, on doit bien comprendre l'esprit dans lequel sont faites ces analyses. Il ne s'agit pas pour nous de faire, grâce à la régression, des prévisions précises sur le taux de conflits quand telle ou telle caractéristique intervient dans le fonctionnement familial. Notre objectif est plus modeste: il s'agit d'évaluer l'impact respectif des différentes variables (toutes taillées sur le même modèle ordinal) et de montrer ce que l'on peut expliquer par leur intermédiaire. Dans ces conditions, faire de la régression sur nos variables ordinales ne semble pas être une monstruosité. Nous aurions pu, il est vrai, nous orienter du côté de la régression logistique. Mais, en dehors du fait que cette technique nous est peu familière, la dichotomisation des variables dépendantes n'est pas toujours possible ou souhaitable. Or la statistique doit toujours venir en second par rapport à la problématique; elle doit s'adapter aux questions, et non adapter les questions à ses exigences. La statistique est un outil pour le sociologue; elle ne doit jamais être un objectif en soi²¹.

Pour une analyse de la complexité

La tentation est forte pour les chercheurs en sciences sociales de partir à la poursuite d'un grand principe explicatif, incontournable, dont tout provient et qui détermine tout. On a bien entendu à l'esprit les analyses marxistes, l'expression la plus aboutie de la tentative. Mais d'autres essais existent, dont Raymond Boudon (1986) fait un très bon résumé.

Dans le domaine de la famille, les exemples ne manquent pas non plus. Le but de notre étude n'est pas de trouver un principe unique qui expliquerait la forme qu'ont les relations fraternelles à notre époque. Nous n'entretenons pas cette ambition, car nous pensons que cette

21 Norbert Elias met en garde contre la définition des problématiques par les statistiques (comme outils ou comme données) à disposition: "Il arrive fréquemment aujourd'hui qu'un certain type de statistiques, qui visent à étudier le comportement de nombreux individus présentés comme absolument indépendants, dicte en fait aux sociologues la façon dont ils doivent poser le problème. Dans ce cas, les Anglais diraient: '*The tail before the dog*' (la queue agite le chien' (Elias, 1981: 160).

"grande cause" n'existe pas. Les réalités familiales sont infiniment complexes. Elles ne répondent pas à un seul principe mais à plusieurs, d'où la nécessité de faire appel à une large palette de théories que Merton (1965) aurait qualifiées de "*middle range*". L'analyse de la famille en terme de relations interpersonnelles ou de petits groupes autorise ce pluralisme théorique et l'appelle même, puisque ces perspectives se caractérisent actuellement par la multiplicité des approches (Moser, 1994: 229). Notre propos est donc de montrer la relation fraternelle dans toute sa complexité, de décrire ses facettes et de saisir une partie au moins de la cohérence qui les organise. Telle est la tâche que nous nous donnons. Ainsi, nous aimerions pouvoir dire à la fin de ce travail, comme Nietzsche dans le *Gai savoir*, que "*nous décrivons mieux, nous expliquons tout aussi peu que nos prédécesseurs. Nous avons découvert de multiples successions là où l'homme naïf et le savant de cultures plus anciennes ne voyaient que deux choses: ainsi que l'on dit généralement, la cause et l'effet*".

Cette thèse a trois objectifs généraux. Le plus important est bien entendu de mieux connaître les relations fraternelles à l'adolescence, qui restent encore largement à découvrir. Nous aimerions décrire les formes que prennent opposition, coopération et différenciation dans ces relations; nous voudrions saisir la cohérence qui les lient et voir l'effet qu'a sur elles l'identité sociale des individus; nous pensons en effet que pour mieux comprendre Caïn, le jaloux, le violent, nous devons connaître Abel, le doux, le pacifique. Chacun d'eux est lié à l'autre; aucun ne peut exister sans l'autre.

Le deuxième objectif en ordre d'importance concerne la famille nucléaire. On a dit que celle-ci avait surtout été étudiée au travers de la relation conjugale et de la relation parents-enfants. Oublier la relation fraternelle, c'est négliger l'un des sous-systèmes de la famille. Une analyse de la famille comme système de relations se doit de contenir une analyse de la fratrie. Nous tenterons de dégager comment le fonctionnement fraternel s'intègre au fonctionnement familial et nous espérons ainsi contribuer à une meilleure connaissance de la famille contemporaine.

Enfin, nous entendons oeuvrer à la construction de cette *sociologie formelle* dont parle Simmel (1991), en nous intéressant à des dimensions qui dépassent la relation fraternelle. Ces dimensions, comme le conflit, le pouvoir, la cohésion, les coalitions, etc., structurent toutes

les relations sociales. Décrire l'alchimie particulière qui les lie dans la relation fraternelle, c'est participer à l'effort collectif de création d'une cartographie des relations, qui nous dirait où se situent les sentiments, les sociabilités, le pouvoir et le conflit les uns par rapport aux autres; qui nous expliquerait par quels flux ces dimensions sont reliées et quels mécanismes les tiennent séparées; qui nous indiquerait les capitales et les provinces de ces contrées encore mal connues que sont les relations sociales. La diversité des relations sociales n'est, par hypothèse, qu'une variation sur un certain nombre de thèmes fondamentaux - *les universaux relationnels* - qu'il s'agit de mieux connaître.

L'influence de Simmel nous accompagnera durant tout ce travail. Son intérêt pour les relations quotidiennes et la souplesse de son cadre d'analyse nous semblent résolument modernes. Mais c'est sa conception des liens sociaux qui nous a le plus interpellé "*L'unité sociale, expliquait-il, n'est pas simplement le résultat de tendances harmonieuses et de forces intégrant; les tendances divergentes jouent aussi leur rôle positif. De même que, dans le Cosmos, il faut de l'amour et de la haine, des forces d'attraction et de répulsion, de même la société a besoin d'un certain équilibre entre harmonie et disharmonie, association et rivalité, amitié et jalousie, pour arriver à une structure cohérente*" (Spykman, 1991: 40). C'est donc naturellement par le conflit que commencera notre exposé.

Chapitre I: Le conflit

Qui des deux tira le premier,
le jour où les fusils parlèrent ?
Et lequel des deux s'est tué
sur le corps touché de son
frère ?

Jean Ferrat, Maria

L'Histoire et la Mythologie abondent en conflit fraternels, aux dénouements souvent sanglants: le monde romain, dont nous sommes issus, ne trouve-t-il pas ses racines dans le fratricide de Romulus sur son frère Rémus? La Genèse montre Caïn tuant Abel. De même, l'expérience tragique de frères obligés de combattre dans des camps différents lors de guerres civiles est rapportée par de nombreux romanciers et historiens. Jean Ferrat comme Tacite donnent ces cas en exemple de la cruauté des temps. La relation fraternelle a-t-elle pour centre le conflit ? La vulgarisation psychanalytique a contribué à promouvoir cette idée, qui n'est peut-être pas fausse, mais qui gagnerait à une définition plus précise de la notion de conflit.

On remarquera d'abord qu'aucune relation n'échappe entièrement au conflit, qui est au coeur de la vie sociale (Hinde, 1979). Les relations intimes semblent être particulièrement touchées par les conflits. Paradoxe des relations: c'est avec les personnes proches que l'on se dispute le plus (Coser, 1982), le cadre familial étant particulièrement propice à la dispute (Sprey, 1971: 722). Le conflit n'est pas le contraire de la cohésion, du lien social. Comme Simmel le fait remarquer, par le conflit les individus visent le rétablissement d'une paix, d'un lien social. Le conflit entretient des rapports serrés avec l'intimité et l'amour. Ainsi, l'on sait qu'un certain nombre de familles fonctionnent sur le mode conflictuel sans pour autant être en rupture. L'intensité du conflit fraternel ne nous dit donc rien, tel quel, de l'intensité de l'intimité et de la cohésion de la fratrie. Il faut donc dédramatiser le conflit fraternel, qui ne doit pas être considéré comme l'indicateur de haines profondes ou d'intérêts inconciliables.

Le conflit doit être ainsi distingué des sentiments qui l'accompagnent, le motivent ou l'amplifient. Expliquer la haine, l'hostilité, la jalousie, le ressentiment, ce n'est pas expliquer le conflit. Si l'hostilité stimule les conflits, elle peut rester cachée et ne pas déboucher sur des actes. De même, le conflit apparaît parfois indépendamment de ces sentiments: on peut connaître des conflits fréquents avec une personne sans la haïr ou la jalouser. Le conflit est un acte social puisqu'il sous-entend une extériorisation, alors que l'hostilité peut n'être qu'un sentiment personnel. L'extériorisation est un élément important de la définition du conflit comme fait social.

Enfin, il faut distinguer les occasions où s'exprime le conflit des causes profondes qui le structurent. Thucydide dit bien que l'affaire de Corcyre n'est qu'une occasion, parmi d'autres, du déclenchement de la guerre du Péloponèse, dont les causes profondes résidaient ailleurs. De même, nous ne devons pas confondre les causes structurelles et les occasions du conflit fraternel. Les germains sont généralement au fait des secondes; ils n'ont souvent qu'une idée vague des premières. On peut donc demander à un individu à quel propos il est en conflit avec son germain: il vous répondra, par exemple, que c'est souvent la télévision qui pose problème. Mais il est de la compétence du chercheur de connaître l'impact des configurations fraternelles et familiales sur le conflit, car elles échappent à la lucidité de l'acteur.

Conflits et sociologie de la famille

Pendant longtemps, les sociologues de la famille n'ont accordé qu'une attention discrète au conflit. Pour les chercheurs des années 50-60, d'inspiration fonctionnaliste, la famille représentait le lieu du ressourcement, de la proximité et de la chaleur, que la société industrielle refusait partout ailleurs à l'individu. Dans cette optique, le conflit familial ne pouvait être qu'une aberration, liée à des conditions de vie ou à des psychologies particulières. La plupart des auteurs insistaient sur la paix familiale et le caractère exceptionnel du conflit et ne jugeaient pas nécessaire d'accorder trop d'attention aux conflits familiaux. Avec la montée du divorce et l'émergence d'un conflit de générations, les années soixante remettent en question l'idée que la famille est un groupe non conflictuel.

Dès lors, le conflit familial apparaît comme sujet d'étude à part entière. L'approche psychologique (en terme d'incompatibilité des caractères) est renforcée, complétée, par des analyses qui considèrent

également les explications sociologiques du conflit (Sprey, 1979). Le conflit familial n'est plus considéré comme une forme grave de dysfonctionnement, mettant en péril l'harmonie familiale, mais au contraire comme un élément constitutif de la négociation familiale, et donc du lien familial (Sprey, 1969).

Les conflits fraternels ont été généralement expliqués par des approches psychanalytiques. Freud voyait dans ce qu'il appelait le "complexe de Caïn" un reliquat du complexe d'Oedipe. De très nombreuses études partent de ce principe. Malheureusement, les tests statistiques de ces hypothèses manquent -et pour cause- ces approches se prêtant mal à la vérification empirique. Felson (1983) a tenté de remettre en question les explications d'origine psychanalytique. Pour lui, le conflit fraternel ne trouve pas ses origines dans le complexe d'Oedipe et ses dérivés, mais dans la compétition entre germains pour l'obtention des biens rares. Ainsi, on peut reprendre à son propos le terme d'explication "réaliste" (Coser, 1982), puisque ce sont des biens réels, et non abstraits, qui sont en jeu dans le conflit. En étudiant les événements faisant émerger le conflit fraternel, Felson s'est rendu compte que ceux-ci concernaient la possession d'objets et des problèmes de préséance dans l'utilisation des infrastructures domestiques. En suivant l'idée de Felson, nous nous sommes interrogé sur le poids des interdépendances entre germains, qui se traduisent de trois manières: le fait de la présence d'autrui, l'exiguïté des territoires, le potentiel conflictuel des activités communes.

La fréquence des conflits fraternels

Connaître l'intensité du conflit fraternel, en terme de fréquence, est une première indication utile. Les sociologues des années septante et quatre-vingt se sont chargés de donner une estimation de la fréquence des conflits que connaissent maris et femmes, parents et enfants, au sein de la famille. Ils ont oublié la relation fraternelle pour laquelle une telle estimation n'existe pas. Tous sont cependant d'accord pour dire que le conflit entre germains est très fréquent. Nos données confirment cette supposition. Le conflit entre germains est tout aussi régulier que le conflit entre parents et enfants, et beaucoup plus régulier que le conflit entre les parents (tel qu'estimé par les enfants) ²²:

22 Les questions suivantes ont été posées: *Y a-t-il, cette année, des disputes (avec de l'énerverment, de la colère) entre les personnes de ta famille?* Plusieurs sous-questions suivaient: A) *Dispute entre toi et ton F/S.* B) *Disputes entre ton F/S et tes parents.* C) *Disputes entre toi et tes parents.* D) *Disputes entre tes parents.* Les modalités de réponse

Tableau 1.1
Fréquence des différents conflits familiaux (en %)

Fréquence	Conflits entre les germaines	Conflits entre l'individu et ses parents	Conflits entre les parents
Jamais ou presque	12	9	31
Quelques fois dans l'année	23	29	31
1 ou 2 fois par mois	21	26	18
Environ une fois par semaine	23	20	10
Plusieurs fois dans la semaine	17	12	6
Tous les jours ou presque	4	4	4
Total	100%	100%	100%

Ainsi, près d'un adolescent sur deux est en conflit au moins une fois par semaine avec son germain. Le conflit fraternel, en terme de fréquence, est le premier conflit familial, dépassant de peu le conflit entre l'adolescent et ses parents, et de beaucoup les conflits entre les parents (tels que rapportés par les enfants).

Il est intéressant de noter que la même intensité de conflits a donné lieu à un intérêt très inégal. Les conflits parents-enfants ont été l'objet de la sociologie des générations et des travaux portant sur la socialisation. Les conflits entre les parents ont été étudiés dans le cadre du divorce ou des thérapies de famille. Par contre, les conflits entre germaines n'ont pas été intégrés dans l'analyse sociologique. Peut-être avons-nous à faire à l'influence de la définition sociale du normal et du pathologique, qui stigmatise certaines formes de conflits et en épargne d'autres. Nous reviendrons sur cette question à propos de la violence.

Comment expliquer le haut niveau de conflit de la relation fraternelle ? Plusieurs traits structurels de la relation fraternelle expliquent selon nous la place importante qu'elle accorde aux conflits.

Il faut d'abord souligner la faible importance fonctionnelle qu'a la relation fraternelle, en comparaison avec les deux autres relations présentes dans la famille nucléaire. La relation fraternelle n'est pas aussi

vont de "tous les jours ou presque" à "jamais ou presque". Voir le tableau 18 du questionnaire F/S, présenté en annexe.

vitale, à la fois pour le groupe familial et pour l'individu, que la relation conjugale ou la relation parents-enfants, qui assument des tâches économiques, culturelles et sociales de base. Le conflit fraternel est donc moins "dysfonctionnel" que les autres conflits familiaux, puisqu'il a moins de conséquences sur le système familial et son adaptation.

Les effets de cette faible fonctionnalité sont amplifiés par l'intimité, imposée par la résidence commune. Simmel (1992) propose l'explication suivante à la grande fréquence des conflits entre intimes: les liens qui nous lient aux autres familiers sont d'une très grande diversité, contrairement aux autres liens sociaux (dont les liens professionnels) qui ne concernent qu'une partie bien délimitée de l'individu. Toutes nos caractéristiques sociales et psychologiques sont concernées dans l'interaction avec les familiers. Cette situation tolère moins la neutralité et rend plus sensible aux actes ou paroles d'autrui; de ce fait, elle est productrice de conflits. La relation fraternelle est particulièrement concernée par cette explication puisque cette relation est fondée sur la réciprocité. La logique de la réciprocité a un effet d'entraînement dans le conflit comme dans les autres types d'échange. La colère provoque la colère, le conflit mène au conflit. Selon Peterson (1983: 387), la réciprocité des actes est à l'origine de l'escalade dans de nombreux types de conflits. Si, plus encore que d'autres relations, la germanité est fondée sur la réciprocité, on comprend comment des conflits, au départ peu importants, débouchent sur un état de guerre permanent, par le jeu incessant des vendettas.

Il faut aussi souligner que le lien fraternel est imposé et non choisi. La rupture est très difficile, car elle signifierait un éloignement du groupe familial par l'un des individus. Si maris et femmes peuvent divorcer, si des amis peuvent se perdre de vue, les germains n'ont pas cette possibilité durant l'enfance et l'adolescence. Cette condamnation à la présence de l'autre a sans doute deux effets qui se renforcent: d'une part elle fait augmenter la frustration, puisque le mécontentement ne peut s'exprimer par aucune rupture; en second lieu, elle autorise un certain relâchement du respect dû à autrui, puisque quoiqu'il arrive, la relation perdure.

Le germain est donc un partenaire particulièrement adéquat pour le conflit puisqu'il partage avec l'individu à la fois une communauté de vie familiale et une communauté sociale, du fait de leur appartenance à la même génération: le germain n'a pas cette autorité qui rend les disputes

avec les parents plus délicates. Le lien fraternel a plus de solidité que les relations amicales, plus de "ça va de soi". Il est donc à plusieurs points de vue le lien idéal de la dispute.

On peut se demander, à la manière des fonctionnalistes, quelles sont les fonctions latentes du conflit fraternel. On adoptera deux points de vue: celui de la socialisation et celui du fonctionnement du groupe familial. Pour Porot (1979), le conflit fraternel a une fonction de socialisation: il permet aux enfants d'apprendre les rapports conflictuels. L'égalité entre enfants donne au conflit une chance d'aboutir plus grande que dans la relation parents-enfants. Le cadre familial protège contre les effets néfastes du conflit (par rapport à des conflits avec les pairs). Le conflit crée un lien, une sociation entre les germains, et, progressivement, l'âge aidant, s'adoucit et se transforme en un lien de coopération ou d'amitié (Porot, 1979: 203), la socialisation au conflit étant acquise. Par la relation fraternelle, l'individu apprend en quelque sorte à domestiquer ses haines et devient tolérant envers autrui. Il perd sa centration sur lui-même et découvre le monde qui l'entoure. Enfin, les conflits et les états de tension sont des facteurs de stimulation pour les germains. "Sans ses qualités [celles de l'homme] d'insociabilité, peu sympathiques certes par elles-mêmes,...tous les talents resteraient à jamais enfouis en germes, au milieu d'une existence de bergers d'Arcadie, dans une concorde, une satisfaction et un amour mutuels parfaits" (Kant, 1983: 32). Etre en rivalité avec son germain, c'est vouloir faire mieux que lui, et en le dépassant se dépasser soi-même.

Si le conflit fraternel n'est sans doute pas dénué de fonctions pour la socialisation, il en est de même pour le fonctionnement de la famille. Le conflit et les sentiments négatifs contribuent à empêcher "l'ossification du système" (Freund, 1983). Ils font partie de tous ces signes que donnent les adolescents à leurs parents quant à la nécessité d'une évolution des règles familiales. Il n'est pas sûr non plus que les parents auraient tout à gagner d'une fratrie absolument pacifiée, qui ferait concurrence au lien conjugal comme structure de la famille nucléaire. On dira à nouveau, enfin, que toute relation sous-entend des conflits, qui deviennent graves seulement si on ne peut y trouver des solutions. Ainsi, c'est moins la présence de conflits que l'impossibilité de les résoudre qui est préoccupante pour les systèmes sociaux. Quand le conflit accompagne des échanges intenses et variés, il n'est en rien "dysfonctionnel". Simmel a fort bien imaginé cette idée, en jugeant la *Disputa* de Raphaël (qui représente les Pères de l'Église argumentant et

disputant) plus intéressante que les champs élyséens dantesques parce que l'on peut y voir "toute la vivacité et la cohésion véritablement organique de cette réunion de personnes" (Simmel, 1992: 21-22). Ainsi, l'intimité requiert de manière constante des processus d'ajustement interindividuels qui prennent souvent la forme de la dispute (Hinde, 1979: 252). Le conflit fraternel ne doit donc pas seulement être considéré sous son angle négatif²³.

Il faut maintenant chercher à voir si certains facteurs n'influencent pas le niveau de conflit des fratries. Nous ferons référence à quatre explications différentes. Nous estimerons d'abord l'effet des interdépendances entre germains: l'ampleur des ressources et de l'espace à disposition a-t-elle à voir avec le conflit ? Puis, sachant que, dans bien des relations, la différence est associée au conflit, nous chercherons à voir ce qu'il en est dans la relation fraternelle. Nous évaluerons aussi l'impact du degré d'inégalité de l'éducation parentale: les conflits entre germains ne sont-ils pas la résultante d'un certain type d'éducation ? Enfin, nous considérerons la famille comme un système en conflit, et nous estimerons les corrélations existant entre les différents conflits familiaux.

Les interdépendances

Selon Coser, le conflit n'est pas l'inverse de la vie sociale, mais au contraire une de ses modalités. Plus la relation entre deux individus est étroite, plus les chances de voir émerger le conflit sont importantes (1982: 47). Le fait que les êtres les plus proches (parents, germains) soient ceux avec qui l'individu a le plus de conflits peut sembler paradoxal (Gelles, Murray, 1979). Mais si l'on considère, comme Coser, que la proximité rend l'interdépendance entre les êtres plus forte et que cette dernière augmente les chances de conflit, le paradoxe n'en est plus un. La proximité est une condition du conflit comme de la solidarité.

Le conflit entre frères et sœurs s'inscrit dans le quotidien. Ainsi, les conflits entre les germains concernent des problèmes de droit: droit d'utilisation, de propriété, distribution des ressources parentales, espace réservé (Raffaelli, 1992), division du travail. Ces différentes causes sont toutes en rapport avec les ressources concrètes et les activités communes aux germains.

23 Il ne faudrait cependant pas non plus penser que le conflit fraternel est entièrement ou même globalement positif. Il serait intéressant d'étudier les effets du conflit fraternel sur l'estime de soi et le bien-être psychologique des individus.

On fera l'hypothèse que les conflits sont corrélés avec les interdépendances. De quels types d'interdépendances parlons-nous? On peut distinguer quatre types d'interdépendances: celle des temps, des activités, de l'espace, des objets. Les germains partagent certains moments de la journée, comme les repas, la soirée. Ils se livrent ou non à des activités ensemble, comme le ménage, du sport, de l'écoute télévisuelle, etc. Leur vie quotidienne s'inscrit dans le même espace, celui du logement familial. Certains objets peuvent être en copropriété entre les germains.

La plus forte des interdépendances concerne le partage du domicile. Les germains qui cohabitent sont placés dans l'obligation de se voir et d'agir de concert dans un certain nombre de situations. La corésidence rend le lien fraternel incontournable. La fin de la corésidence fait changer la relation de statut. La fréquence des conflits est affectée par cette transformation: si 50% des germains résidant au même domicile sont en conflit au moins de manière hebdomadaire, il n'y a que 7% des germains non corésidents à être dans cette situation. Le plus sûr indicateur de la disparition des conflits est donc la fin de la corésidence.

De manière à contrôler l'effet de cette variable, nous nous limiterons maintenant aux germains qui partagent le même domicile (n=507). Il s'agit donc de savoir si différents types de corésidence, qui privilégient un niveau plus ou moins élevé d'interdépendance, ont un effet sur la fréquence des conflits. Commençons par les interdépendances temporelles. On voit, dans le tableau suivant, que la coprésence n'incite pas au conflit.

Tableau 1.2
Proportion de conflits au moins hebdomadaires,
suivant que l'individu et le germain sont ensemble tous les jours ou
non,
aux moments-clé de la journée (en %).

Germain ensemble durant :	Tous les jours	Pas tous les jours
le petit-déjeuner	53	48
le repas de midi	54	47
après le travail ou l'école	52	48
le repas du soir	51	47

la soirée	52	49
-----------	----	----

Le fait de prendre ou non le petit-déjeuner ou le repas de midi ensemble a très peu d'influence sur la fréquence des conflits. De même, le fait de se retrouver ensemble après l'école, au repas du soir ou durant la soirée, n'est pas producteur de conflits.

Voyons si, du point de vue des activités²⁴, on fait le même constat. Le tableau 1.3 montrent que les corrélations entre le conflit et la plupart des activités sont faibles. Ce n'est pas parce que l'on fait beaucoup ou peu de choses ensemble que l'on se dispute plus ou moins. L'interdépendance des activités n'est pas un facteur de conflits, sauf dans deux cas: celui de la télévision et des sorties nocturnes.

Tableau 1.3
Proportion de conflits au moins hebdomadaires, suivant que les germains font des activités en commun ou non (en %)

Type d'activités communes	Oui	Non
Regarder la tv au moins une fois par semaine	53	40
Discuter au moins une fois par semaine	46	54
Faire des jeux au moins une fois par semaine	53	49
Faire du ménage au moins 2-3 fois par mois	54	48
Sortir la journée au moins plusieurs fois dans l'année	49	52
Faire des sports au moins plusieurs fois cette année	53	48

24 On se reportera au chapitre VII pour en savoir plus sur les activités communes (leur fréquence et le rapport qu'elles entretiennent avec l'âge des germains et leur sexe).

Faire un hobby au moins plusieurs fois cette année	50	50
Sortir le soir au moins plusieurs fois cette année	39	56

La télévision est quelque peu créatrice de conflits. Les individus qui la regardent quotidiennement ensemble sont plus en conflit que les autres. Mais la corrélation est remise en question par le fait que partager ou non un même poste de télévision, comme nous le montrons ci-dessous, n'a qu'une faible influence sur le niveau de conflits. Donc, on peut se demander si c'est vraiment l'activité télévisuelle qui crée le conflit, ou si cette activité conjointe ne recouvre pas une dimension d'âge. On verra que la sociabilité télévisuelle est très fréquente avec des germains d'une certaine classe d'âge, classe d'âge par ailleurs fortement conflictuelle. La corrélation entre télévision et conflits n'est donc pas vérifiée. L'autre activité qui se démarque de cette absence de corrélation est la sortie nocturne. Elle est liée à un niveau faible de conflits. Se pose ici la question du sens de la corrélation. On peut se dire en effet que c'est l'absence de conflits, la bonne entente, qui incite les germains à sortir ensemble, et non la sortie qui fait diminuer les conflits.

On voit donc que ni les interdépendances temporelles, ni celles qui concernent les activités, n'ont une influence vraiment importantes sur le niveau de conflits. L'hypothèse de Coser est pour l'instant falsifiée. Voyons ce qu'il en est de l'effet des objets et de l'espace.

L'origine des conflits chez de nombreuses espèces animales se trouve dans la lutte pour la sauvegarde ou l'acquisition du territoire. Dans le cadre familial, les lieux font l'objet d'une négociation. L'accès aux différentes pièces de l'appartement, les endroits réservés à chacun, les heures d'utilisation des pièces, peuvent être producteurs de conflits. On peut faire l'hypothèse qu'un petit appartement ou une chambre commune sont des faits matériels qui incitent au conflit, puisque l'espace à partager est plus étroit. De même, le partage d'objets devrait avoir, si l'on suit Coser, un effet incitateur au conflit. Il n'est pas toujours facile de décider qui aura droit de prendre le vélomoteur, de disposer des jeux, de choisir le programme de télévision. Voyons comment ces deux types d'interdépendance sont reliés aux conflits:

Tableau 1.5
Proportion de conflits au moins hebdomadaires,
selon si l'individu et le germain partagent les infra-
structures ou objets suivants(en %)

Germain partagent:	Oui	Non
-la même chambre à coucher	50	50
	52	
	51	
	44	
	45	
	40	
	46	
	32	
	47	

Tant l'interdépendance du point de vue des objets que des espaces n'a pas d'effet clair sur le conflit. Le fait de vivre dans un petit appartement, de partager sa chambre, n'est pas lié à un niveau de conflits sensiblement plus important. Pour les objets, c'est même le contraire: les dyades qui possèdent ensemble certains objets semblent être légèrement moins conflictuelles, bien que les différences ne soient pas grandes. On voit par là que la possession commune ne dépend pas seulement d'une logique externe, liée, par exemple, aux possibilités financières de la famille, mais est l'expression, aussi, d'une logique de la relation: si l'on s'entend bien, on a un peu plus tendance à posséder en commun.

L'hypothèse d'un effet important des différents types d'interdépendance sur les conflits n'est donc pas vérifiée. Il y a une autonomie certaine des deux ordres de phénomènes. Quel que soit leur niveau d'interdépendance, les fratries cohabitantes ont à peu près le même niveau de conflits. On peut sans doute reprocher à l'hypothèse des interdépendances de proposer un effet trop mécanique du matériel sur le relationnel. Les structures matérielles ne sont pas, en effet, des données sur lesquelles les relations sociales n'ont aucun effet. Si deux germains ne s'entendent pas, on s'arrangera peut-être pour leur donner une chambre différente. Si l'on s'entend, on achètera un vélo ensemble. En résumé, le

25 Est considéré comme petit un appartement de 5 pièces ou moins (en incluant la cuisine).

degré d'interdépendance dépend des relations auxquelles elle s'adapte, autant que le contraire.

Les différences socio-culturelles

Si l'on ne s'entend pas c'est parce que l'on est différent. Cette explication du conflit dépasse de loin le cadre de la relation fraternelle. On la voit à l'oeuvre autant dans les relations matrimoniales, que dans les conflits entre amis ou dans les relations interculturelles. Il faut donc s'interroger sur l'effet de la différence. Pourquoi la différence est-elle productrice de conflits? Parce qu'elle rend l'interaction plus compliquée, l'orientation des personnes (dans le sens de "buts à atteindre") n'étant pas la même. Ainsi, ce n'est pas la différence qui produit le conflit, mais bien l'importance de la différence pour l'interaction en question. Peterson prend l'exemple d'un couple juif-chrétien qui doit se décider quant à la religion dans laquelle va être élevé son enfant. Si les deux époux sont fermement convaincus que la voie vers le salut passe pour l'enfant par leur religion respective, la probabilité de conflits est très élevée. Par contre, s'ils ne considèrent pas leur foi comme l'unique chemin vers le salut, la différence ne crée plus le conflit (Peterson, 1983: 369).

Nous dirons que la différence devient productrice de conflits du moment où elle n'a pas l'échappatoire de l'éloignement, de la distance, de l'indifférence. Dans l'exemple cité plus haut, c'est bien l'immédiateté du problème, son caractère incontournable, qui rend la différence conflictuelle. Pour approcher de manière globale le lien existant entre conflits et différences, nous avons construit un indice de différenciation qui regroupe les différences de style de vie, de réseaux de sociabilité et les différences idéologiques. Nous avons créé un indice quantitatif de différenciation²⁶. Le croisement de cet indice avec la proportion de conflits réguliers donne les résultats suivants:

26 L'indice a été créé par addition de plusieurs des questions du tableau 9 du questionnaire: il considère le nombre de domaines où l'individu se dit différent de son germain. Les domaines considérés sont au nombre de 9, soit: goûts cinématographiques, goûts vestimentaires, goûts musicaux, goûts culinaires, réseau de sociabilité (identique ou non), activités récréatives, lieux de sociabilité, idées sur la société, idées sur la religion. L'indice va de 0 (=aucun domaine avec différenciation) à 9 (l'individu se dit différent dans les 9 domaines). Les réponses "je ne sais pas" ont été regroupées avec les réponses "pas différent".

Tableau 1.6
Proportion de conflits réguliers selon le degré
de différenciation

Nombre de différences entre les germains	Proportions de conflits au moins hebdomadaires (en %)
0 à 2 différence(s)	32
3 à 5 différences	45
6 à 9 différences	49
En moyenne	44

La différence a bien un effet incitateur au conflit, puisque 49% des individus que séparent sept différences connaissent des conflits réguliers, alors que seuls 32% des individus différents sur deux points ou moins sont dans ce cas. La relation entre nombre de différences et fréquence des conflits est cependant relativement faible. Ceci s'explique sans doute par le fait que seules certaines différences ont un effet significatif sur le conflit: ainsi, les différences idéologiques, les différences dans le réseau de sociabilité, et les lieux de sortie sont seules à être véritablement corrélées avec le conflit (par des gammas de, respectivement, 0.26, 0.23 et 0.28).

Les inégalités de traitement

"Lorsque j'avais huit ans, ma mère qui était très musicienne, voulut me faire étudier le piano et je commençai sur l'heure à m'exercer. Bien que la chambre de Sigmund ne fut pas proche du piano, le son le déranga. Il fit appel à ma mère pour que ce piano soit enlevé si elle ne voulait pas qu'il quitte définitivement la maison. Le piano disparut, et, avec lui, toute possibilité pour ses soeurs de devenir musiciennes" (cité par de Mijolla, 1982). Dans la Bible, la haine de Caïn pour Abel vient du fait que Yahvé agréa l'offrande d'Abel et non celle de Caïn. Anna Freud-Bernays, trente ans plus tard, semble toujours en vouloir à son frère Sigmund et Caïn reste pour l'éternité l'assassin de son frère.

Ces deux histoires sont révélatrices de la relation existant entre la préférence (ou peut-être la préséance) accordée à l'un des enfants par les parents, et les tensions et conflits entre germains. Ainsi, selon Porot, les conflits entre frères et soeurs ont pour origine la compétition des germains pour les parents, et plus particulièrement pour la mère (1979: 205).

D'un point de vue sociologique, on considérera moins la question de la préférence en terme de compétition pour les parents, que comme un problème de justice distributive (Ihinger, 1975). Les parents ont en effet à décider de la répartition des biens rares entre leurs enfants. On peut faire l'hypothèse que si de trop grandes différences existent entre les enfants du point de vue de cette répartition, le conflit émergera car la situation sera considérée comme injuste par le désavantagé.

Un indice d'inégalité des stratégies parentales a été construit, qui comptabilise le nombre de domaines où l'individu affirme que soit lui soit son germain obtient plus que l'autre²⁷. On ne s'est donc pas limité à la préférence sentimentale des parents pour l'un ou l'autre mais on a considéré la répartition des biens rares (argent) et la présence ou l'absence de privilèges spéciaux (confiance, tolérance, liberté) ou de tâches spéciales (services à rendre à la maison).

27 L'indice d'inégalité des stratégies parentales est construit sur la base des questions du tableau 27 du questionnaire. Il comptabilise le nombre de domaines où les parents ont des stratégies inégalitaires concernant les germains (argent, affection, demande de service, tolérance, confiance, liberté). Il va de 0 (=aucun domaine avec inégalités) à 6 (les 6 stratégies sont inégalitaires). Le chapitre XI présentera plus en détail les diverses inégalités, ainsi que leurs déterminants.

On voit, dans le tableau suivant, que la fréquence des conflits est influencée par l'intensité des inégalités parentales, telles que perçues par les adolescents. Plus les stratégies parentales sont inégalitaires, plus la proportion de conflits est importante.

Tableau 1.7
Proportion de conflits au moins hebdomadaires,
selon le nombre d'inégalités des stratégies
parentales (en %)

Nombre d'inégalités entre les germains	Pourcentage de conflits au moins hebdomadaires
Aucune inégalité	24
Une inégalité	22
Deux inégalités	44
Trois inégalités	43
Quatre inégalités	53
Cinq inégalités	62
Six inégalités	63

Seules 24% des fratries sur lesquelles les parents n'usent de stratégies inégalitaires dans aucun domaine, sont en conflit. Ce taux passe à 63% dans les cas où les parents privilégient des stratégies inégalitaires dans tous les domaines considérés. Ce résultat est important, car il explique sans doute en partie pourquoi il existe une forte norme d'égalité dans l'affection donnée par les parents. Les parents, quand on les interroge, ont bien du mal à avouer les préférences et les préséances qui, comme on le verra plus loin, sont courantes aux yeux des enfants. On a expliqué ce refus par la volonté plus ou moins consciente des parents d'éviter à l'enfant moins aimé la souffrance que représente leur préférence pour l'autre (Vidailhet, Alvarez, 1988: 66). Cette explication est certes valable: il est clair que la préférence parentale, en remettant fondamentalement en question le lien parent-enfant, déstabilise la famille en son entier (Rabain, 1988: 60). Mais l'on voit que des inégalités moins "affectives" que la préférence ont également l'effet de favoriser les conflits fraternels. Ceci fait supposer que les inégalités parentales sont déterminantes non seulement parce qu'elles remettent en question le lien vertical, mais également parce qu'elles contredisent les formes de l'équité

dans la distribution des biens rares et des privilèges, en sus de toute considération affective.

Le plus ou moins grand interventionnisme parental est un autre aspect des inégalités que font peser les parents sur les enfants. Cet interventionnisme est en relation avec l'intensité des conflits fraternels. En effet, on a pu constater que la fréquence des conflits entre germains et l'intensité de l'intervention parentale dans ces conflits sont des phénomènes liés: plus les germains sont en conflit, plus les parents interviennent. Felson (1983 et 1988) explique la chose de la manière suivante: les parents interviennent plus souvent pour soutenir le germain le plus faible, c'est-à-dire le cadet, voire la fille dans une fratrie mixte. Cette intervention des parents modifie la balance du pouvoir entre les germains: le conflit devient pour le dominé une opportunité d'améliorer sa position. Selon Felson, les parents ont le choix entre une politique non interventionniste, liée à une inégalité de pouvoir entre leurs enfants mais aussi à un ordre pacifié, et une politique interventionniste qui crée plus d'égalité, mais aussi plus de conflits.

Nos données montrent qu'il existe bien, encore à l'adolescence, une corrélation entre la plus ou moins grande intervention parentale et le taux de conflit²⁸. Si on suit l'argumentation de Felson, cette corrélation est due au fait que ceux des cadets qui savent pouvoir profiter de l'intervention de leurs parents sont désireux du conflit (qui leur permet d'obtenir plus d'égalité, par exemple dans la répartition des tâches), alors que ceux qui ne sont pas appuyés par leurs parents ne le recherchent pas, car il ne pourrait être qu'à leur désavantage. Dans ce dernier cas, le cadet se soumet à l'aîné avec qui il a une relation foncièrement inégalitaire mais non conflictuelle.

Cette interprétation pose plusieurs problèmes. On reprochera à Felson de n'avoir pas suffisamment soulevé la question du sens de la corrélation. Il est fort possible, en effet, que ce ne soit pas l'intervention parentale qui crée les conflits, mais bien ces derniers qui, quand ils sont très fréquents, nécessitent une intervention parentale. On peut aussi opposer à la théorie de Felson le fait que les fratries les plus inégalitaires sont, au contraire de ce qu'il postule, celles où les conflits sont les plus

28 Ainsi, quand les conflits entre les germains sont rares (quelques fois dans l'année), il n'y a que 21% des parents qui interviennent "dans la majorité des cas ou toujours"; quand les conflits entre les germains sont fréquents (au moins une fois par semaine), cette proportion passe à 53%.

fréquents²⁹. Il y a une association assez nette entre le conflit et les inégalités de pouvoir, sans doute parce que, comme l'ont bien montré plusieurs classiques de la sociologie - et Marx le premier - le conflit est souvent un moyen d'obtenir quelque chose, une stratégie visant à l'amélioration d'une situation individuelle ou collective jugée inacceptable. Ainsi, si on peut admettre que le cadet cherche à profiter de l'appui des parents pour entamer l'autorité de l'aîné (ce que les analyses du chapitre III semblent confirmer), il n'est pas certain qu'en général il y arrive. Il est fort possible que les ressources de l'aîné soient par ailleurs à tel point supérieures, que l'appui des parents n'ait qu'un effet limité, alors que le conflit persiste. Nous reprendrons ces questions dans l'analyse du pouvoir (chapitre VIII).

On doit bien dire, enfin, que si l'intervention parentale est fréquente dans notre échantillon, comme le révèle le tableau suivant, elle fait le plus souvent preuve d'impartialité dans son action: les cadets sont un peu plus appuyés, il est vrai, mais c'est l'égalité qui triomphe dans une majorité des cas, selon les principaux intéressés.

Tableau 1.8
Soutien parental et rang de naissance, en cas de conflit (n=520)³⁰

Soutien parental plutôt en faveur de:	Fréquence (en %)
L'aîné	11
Le cadet	24
Égalité, dont:	65
Avec intervention	57
Sans intervention	8

Dans les cas où l'intervention est inégalitaire, il est clair qu'elle a lieu plus souvent en faveur du cadet que de l'aîné (24% contre 11%). A quoi tient cette intervention en faveur du cadet qui, rappelons-le encore

29 54 % des dyades qui sont inégalitaires du point de vue de la question 15b (qui décide le plus souvent ce que les deux doivent faire) ont des conflits hebdomadaires, contre seulement 27% des dyades égalitaires. On trouve une corrélation identique en partant de l'indicateur 15c (qui arrive le plus à imposer des choses à l'autre). Voir le chapitre VIII pour une analyse des formes et déterminants du pouvoir.

30 On a pris en compte, dans ce tableau, que les dyades qui connaissent des conflits au moins "quelques fois dans l'année" (cf. question 18a). Rappelons que 12% des dyades fraternelles n'ont pas connu de conflits dans l'année en cour, selon les interviewés (cf tableau 1.1).

une fois, ne concerne qu'une minorité de fratries? L'explication classique y voit la conséquence de l'attachement naturel de la mère pour le plus faible ou le plus petit des germains. Les mères auraient tendance, naturellement, à protéger les faibles contre les forts, ce qui serait une des expressions de l'instinct de conservation de leur progéniture.

Sans nier l'influence de cet instinct ou de cette proximité sentimentale plus grande de la mère envers le puîné, on peut compléter l'explication par la référence à la perspective systémique. Il est intéressant, en effet, de constater que les aînés sont beaucoup plus en conflit avec leurs parents que les cadets. Ainsi, 52% des aînés ont des conflits au moins hebdomadaires avec leurs parents, contre seulement 32% des cadets. Nous reviendrons sur l'explication de cette tendance dans le chapitre XI. Nous nous limiterons ici à en souligner une des conséquences possibles: les parents préfèrent appuyer le cadet plutôt que l'aîné parce qu'ils sont en conflit, eux aussi, avec l'aîné. On peut raisonnablement penser que l'envie de soutenir quelqu'un avec qui on vient d'avoir une querelle est généralement faible, et que les parents qui se trouvent dans cette situation, pour ne pas être confrontés à une certaine incohérence relationnelle, préfèrent ne pas intervenir ou le faire en faveur du plus jeune.

Cette manière d'expliquer le soutien plus affirmé des parents au cadet, nous semble importante car elle reprend d'une certaine manière l'explication que donne Felson à propos des stratégies des cadets en matière de conflits. Il est possible que la volonté des parents de faire "plier" l'aîné dans la relation qu'ils entretiennent avec lui (donc, à nouveau, de rééquilibrer la balance du pouvoir entre eux et lui), s'accorde au désir du plus jeune de modifier en sa faveur la relation qui le lie à son aîné. Ces différentes causalités renvoient toutes à la dynamique des conflits familiaux. C'est à ce sujet qu'est consacrée la prochaine section.

La famille: un système en conflit ?

Alors que les classiques considèrent la famille comme un lieu d'harmonie qui permet aux individus de récupérer des tensions et conflits produits par le monde extérieur, la perspective systémique innove en théorisant la famille comme un "système en conflit" (Sprey, 1969). Cela signifie que la famille est composée d'individus qui négocient les uns avec les autres leurs positions, prérogatives, etc. Chacun des individus a une position unique dans le groupe ce qui explique la présence de conflits relativement réguliers. La présence de conflits n'est donc pas

considérée comme anormale ou dysfonctionnelle. Elle le deviendrait par contre si d'autres forces ne venaient pas tempérer les conflits, si une escalade des conflits pouvait se produire: le groupe serait alors menacé d'éclatement.

Parler de la famille comme un système en conflit, c'est admettre que le conflit est au centre du fonctionnement du groupe et qu'il n'est donc pas une conséquence malheureuse, et dans bien des cas évitable, des incompatibilités de caractère. Jusqu'ici il n'y a rien de très nouveau par rapport aux analyses de Simmel (1992), si ce n'est que l'on précise que la famille obéit à la même logique que les autres groupes sociaux. Mais la notion de système implique également une interdépendance des éléments. L'idée qui émerge alors précise que le conflit fraternel ne peut être compris sans référence aux autres conflits familiaux.

Les conflits familiaux peuvent concerner trois relations différentes: la relation conjugale, la relation parent-enfant et le lien de germanité. Deux alternatives sont possibles à propos de la logique d'enchaînement des conflits familiaux: soit ils s'appellent et se confortent, soit ils se tempèrent les uns les autres. Dans le premier cas, le conflit propre à une relation ne peut se circonscrire et s'étend aux autres relations familiales; on parlera alors de diffusion ou d'escalade des conflits familiaux. Dans le second cas, le conflit dans une des relations du groupe familial produit, par un effet de compensation, la paix dans les autres.

Le conflit parents-adolescents a été considéré comme une des caractéristiques de la société moderne (Ellis, 1988: 161). On le voit dans nos données, plus d'un individu sur trois a des conflits au moins hebdomadaires avec ses parents. Il n'entre pas dans le propos de cette recherche de trouver les causes du conflit parents-enfants. Nous nous contenterons de mettre en avant ses conséquences pour la relation fraternelle. On remarque que plus les conflits entre les parents et les enfants sont nombreux³¹, plus les conflits entre frères et soeurs sont eux aussi fréquents.

31 Pour mesurer, la fréquence des conflits parents-enfants, nous avons créé un indice qui retient de la fréquence des conflits individu-parents et germains-parents, celle qui est maximale.

Tableau 1.9
Proportion de conflits réguliers entre germains selon
la fréquence des conflits parents-enfants (en %)

Fréquence des conflits entre les enfants et les parents	Pourcentage de conflits au moins hebdomadaires entre germains
Quelques fois dans l'année ou jamais (n=152)	13
1 ou 2 fois par mois (n=125)	33
Une fois par semaine ou plus (n=321)	63

Pourquoi l'hypothèse de compensation est-elle falsifiée dans le cas de la relation fraternelle ? L'une des explications possible repose sur le problème de l'équité. Barber (1994) s'est interrogé sur les sujets de conflits entre parents et adolescents. Il ressort d'un échantillon national de 1828 familles américaines que le sujet de dispute le plus fréquent entre parents et enfants concerne l'aide que les adolescents doivent apporter à la maison. Or, ce sujet est également l'un des principaux motifs de conflits entre les germains. On n'est donc guère étonné du lien qui existe entre les deux types de conflits. Quand des conflits émergent entre l'adolescent et ses parents sur la division du travail domestique, ils impliquent généralement le germain. Toute modification du travail que fait l'individu change l'équilibre des tâches dans la dyade fraternelle. La tentative de l'individu d'échapper au travail domestique (cause de conflits avec les parents) est sans doute perçue comme une menace par le germain, qui a peur d'en faire plus que l'autre.

La notion de définition de la situation ouvre une autre piste d'interprétation de la corrélation. L'un des principaux motifs de conflits entre parents et adolescents est la mésentente qui existe entre eux quant à la définition de la situation (Hinde, 1979: 135). A l'adolescence, l'individu se libère en quelque sorte du système normatif des parents en s'ouvrant à d'autres sources d'influence (les pairs, l'école, les médias) dont le message prend parfois le dessus. Or, les enfants de la famille sont à des stades d'intégration sociale différents. Leur adhésion à la définition parentale du bien, du souhaitable et du répréhensible n'est pas forcément identique. Ainsi, le conflit de l'individu avec les parents est l'indicateur, dans certains cas, d'une différence de définition de la situation par

rapport au germain. Cette différence rend l'ajustement plus difficile et les conflits plus probables.

On peut enfin penser que la corrélation entre les deux types de conflit tient à une logique qui trouve son origine dans la relation conjugale. En cas de conflits entre les parents, les germains seraient pris dans un système de coalitions, qui avec le mère, qui avec le père. Ces coalitions parents-enfants, issues de la mauvaise entente existant entre les parents, auraient pour effet de placer les germains dans des camps différents, d'où, pour l'individu, une augmentation du conflit avec l'un des parents (mesuré par notre indicateur des conflits parents-enfants), et avec son germain.

On peut faire deux hypothèses concurrentes concernant l'effet du conflit conjugal sur le conflit fraternel. Le conflit conjugal, première hypothèse, crée une solidarité (pour faire face aux conflits des parents) qui fait baisser la fréquence des conflits entre germains. Les frères et soeurs trouvent donc dans leur propre relation une sorte de contrepoids ou de compensation au mauvais climat familial. Le lien de germanité serait, dans le cas de conflit entre les parents, le seul lien familial constant possible et se trouverait ainsi valorisé (Bank, Kahn, 1982b: 262). L'hypothèse alternative avance au contraire que le conflit entre frères et soeurs est vivifié par le conflit conjugal, chaque enfant profitant de l'état de division des parents pour créer des alliances profitables, chaque parent renforçant son pouvoir sur l'autre en utilisant les enfants comme un poignard ou comme un bouclier. Les parents forcent les enfants à participer à leurs conflits, ce qui crée des conflits entre les enfants. On assisterait, dans ce cas, à un enchaînement des conflits familiaux.

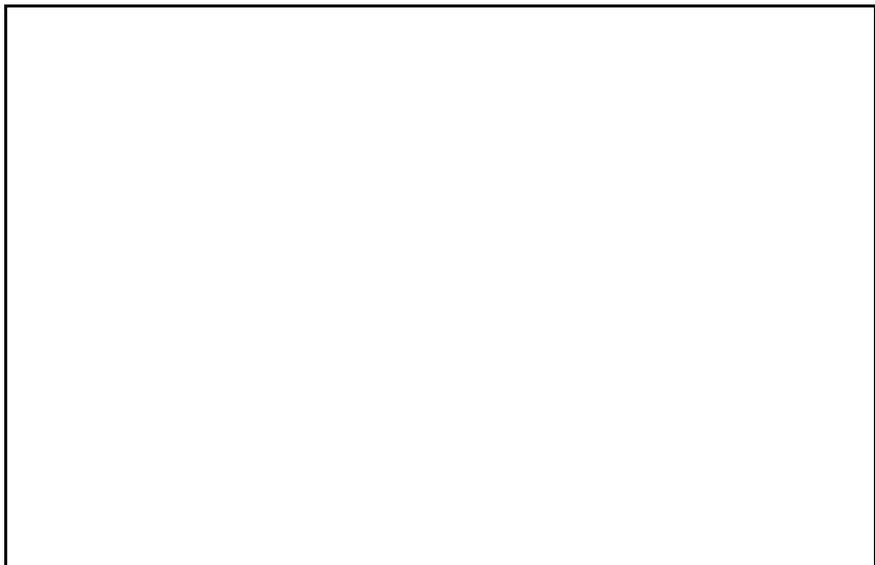
Le lien entre conflits des parents et conflits des germains est faible, comme le montre le tableau suivant:

Tableau 1.10
Proportion de conflits réguliers entre germains, selon
la fréquence des conflits entre les parents (en %)

Fréquence des conflits entre les parents encore mariés (n=484)	Pourcentage de conflits au moins hebdomadaires entre germains
Quelques fois dans l'année ou jamais	38
De une fois par semaine à une fois par mois	55

Le pourcentage de conflits au moins hebdomadaires entre les germains est de 38% dans le cas où les parents ne sont "jamais ou presque" en conflit. Il augmente à 55% à partir du moment où les parents sont en conflit régulièrement (une ou deux fois par mois). Quand le conflit parental est omniprésent, par contre, le taux de conflits fraternels baisse légèrement (en passant à 52%). Le lien existant entre conflits conjugaux et conflits fraternels est donc faible. L'introduction des conflits parents-enfants dans le modèle permettra peut-être de mieux comprendre ce lien.

Pour tester le rapport entre les trois types de conflits familiaux (conflits conjugaux, conflits parents-enfants, conflits entre germains), nous avons fait une analyse avec des mesures d'association partielle pour données ordinales. La figure suivante en résume les résultats principaux. Toutes les valeurs sont significatives à 95%.



On voit qu'il existe une association forte et positive entre les conflits fraternels et les conflits parents-enfants. Le gamma est de 0.50. L'association entre les conflits conjugaux et les conflits parents-enfants

32 59% des parents mariés ou qui vivent ensemble sont répertoriés dans la catégorie "quelques fois dans l'année ou jamais", 31% dans la seconde catégorie, et seulement 10% (soit 50 couples parentaux) dans la catégorie la plus conflictuelle.

est également forte et positive (gamma de 0.39). Cela signifie que les conflits parents enfants font augmenter la fréquence des conflits fraternels (la réciproque étant également vrai) et que les conflits entre les parents font augmenter les conflits parents-enfants. Le conflit conjugal a donc indirectement l'effet de faire augmenter le conflit entre les enfants.

Ce fait montre que la famille est prise bien souvent dans une logique du conflit. Quand les parents sont en conflit, les conflits entre parents et enfants augmentent, ce qui crée des conflits entre les enfants. La relation indirecte est confirmée par la force des gammas. Indirectement, c'est sur la guerre de tous contre tous que débouche le conflit parental. Le conflit entre les parents crée du conflit entre les parents et les enfants et ce dernier amène les enfants à se battre. Chacun des enfants est sans doute pris dans une coalition avec un des adultes. On verra dans le chapitre III ce point plus précisément.

Cependant, il existe une corrélation directe de -0.14 entre les conflits des parents et les conflits fraternels. Cette corrélation est négative. Cela signifie que plus les conflits conjugaux sont nombreux, plus les conflits fraternels sont rares: les germains ont donc parfois la faculté de se coaliser pour faire face au conflit conjugal, en faisant diminuer la fréquence de leurs propres conflits.

Du point de vue du système relationnel, on voit qu'il existe une certaine équilibration des conflits. Il y a une logique indirecte de diffusion du conflit conjugal et une logique directe de compensation. Ces tendances expliquent pourquoi la corrélation bivariée entre conflits conjugaux et conflits fraternels, constatée plus haut, est si faible. Le conflit conjugal produit donc deux tendances contradictoires: d'une part il stimule le conflit fraternel, via le conflit parents-enfants; d'autre part, il exerce une influence directe temporisatrice. On peut donc dire que le sous-système fraternel est relativement peu modifié par le conflit conjugal, parce que des processus inverses s'annulent. Remarquons cependant que la valeur de la relation directe est plus faible que celles du produit des deux autres (0.14 contre $0.50 \times 0.39 = 0.20$). Cela signifie que l'hypothèse de l'escalade des conflits a plus de force que celle de la compensation.

Précisons encore que ce n'est pas le divorce qui crée, dans notre étude, le conflit parents-enfants, mais bien le conflit entre les parents, que celui-ci se produise dans le cadre du divorce ou du lien conjugal. Ce résultat confirme un des résultats importants de la recherche

sociologique de ces dix dernières années: le conflit conjugal a beaucoup plus d'effets négatifs que le divorce en lui-même (Kunz, 1991: 353).

Dans la perspective de l'apprentissage social (*social learning*), on expliquera cette corrélation comme une preuve de l'inculcation, par la socialisation, d'une manière d'être propre à la famille. Il y aurait des familles conflictuelles et d'autres aconflictuelles; le conflit fraternel serait l'expression d'une culture familiale conflictuelle. Ainsi, les germains qui verraient leurs parents se déchirer de manière régulière, intérioriseraient l'idée que de telles relations sont normales, et les reproduiraient dans leurs propres relations. Une manière de tester cette hypothèse serait de voir si les individus ayant des relations conflictuelles en famille, sont également plus conflictuels avec des non familiers (amis, relations de travail, etc). En effet, la théorie de l'apprentissage social postule que ce qui est appris dans un contexte est transposé dans les autres contextes, à cause de l'empreinte que laisse l'apprentissage.

La théorie systémique percevra cette corrélation plutôt comme la preuve d'une dynamique familiale, qui n'a pas forcément à voir avec une socialisation. On supposera, par exemple, que deux germains qui vivaient en paix dans une famille non conflictuelle, verraient leurs conflits se développer, si les relations entre leurs parents se détérioraient. Leurs conflits pourraient à nouveau baisser si les choses s'arrangeaient entre les parents. Contrairement à la perspective de l'apprentissage social, le conflit fraternel ne serait pas lié à d'autres types de conflits (avec les amis par exemple), car c'est la dynamique de groupe qui explique la corrélation. Comme les amis ne font pas partie du groupe familial, il n'y a aucune raison pour penser que le conflit se diffuse.

Comme nous nous plaçons dans une perspective systémique, la causalité n'est pas unidirectionnelle. Cela signifie que nous pouvons reprendre le schéma présenté plus haut et considérer le conflit conjugal comme la variable dépendante et le conflit fraternel comme la variable indépendante. Dans ce cas, on dira que le conflit entre les germains a pour effet de faire augmenter la fréquence des conflits parents-enfants, et donc, indirectement, celle des conflits conjugaux, alors que son effet direct sera de la faire baisser. Là aussi, il y a donc un certain équilibre entre les conflits, et une relative stabilité du système conjugal par rapport à ce qui se passe dans la fratrie.

Il faut cependant rappeler la très grande importance qu'ont les conflits parents-enfants dans le modèle. Cette variable est corrélée très

fortement aux conflits fraternels. Or, il est connu des chercheurs que le problème du conflit parents-adolescents dépasse largement la logique interne de la famille et qu'il trouve son origine dans la modification des rôles sociaux que signifie le passage à l'adolescence. Le conflit parents-enfants tient à des causes multiples et complexes, et il est peu probable que le conflit fraternel y joue un rôle décisif. Par contre, il semble plus raisonnable de penser que le conflit parents-enfants, est créateur de conflits entre les germains.

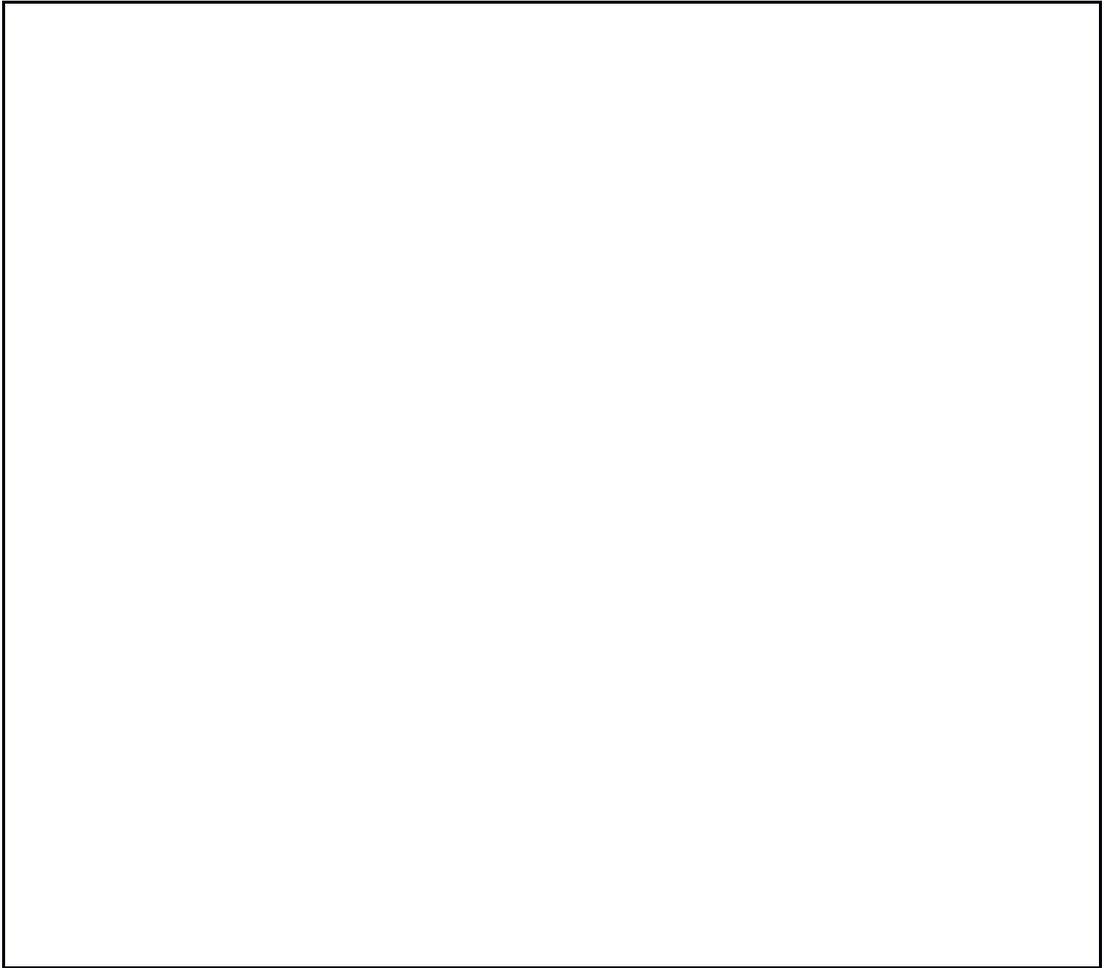
Une hypothèse alternative: l'équilibre de Heider

Nous avons jusqu'à maintenant fait comme s'il n'y avait qu'un seul enfant, en ne distinguant pas les cas où les deux enfants étaient en conflit avec les parents des cas où il n'y en avait qu'un seul qui est en conflit. On pourrait nous en faire le reproche car il y a une différence entre ces deux situations. Dans le premier on peut penser que l'un des enfants penche du côté des parents, alors que dans le second, cette solution est moins probable. Le premier cas est donc par hypothèse plus propice au conflit fraternel que le second. Si les deux germains sont en conflit avec leurs parents, ils ont au moins un point commun, ce qui peut avoir un effet modérateur sur leurs conflits. Si ce n'est le cas que de l'un d'entre eux, le conflit entre lui et ses parents, peut, par hypothèse, avoir un effet renforçateur sur les conflits qu'il a avec son germain.

L'hypothèse précédente se rattache à la théorie de l'équilibre de Heider (1946). Selon l'auteur, les sentiments qui lient les individus ont une incidence sur leurs perceptions. Gergen et alii (1992) considèrent l'exemple suivant: l'individu P écrit de la poésie. Si P et O sont amis et que O n'aime pas la poésie de P, la relation est déséquilibrée (pour reprendre le terme de Heider) car il existe une contradiction entre la perception (le fait de ne pas aimer la poésie de P) et le sentiment (le fait d'aimer P). A plus ou moins long terme O devrait donc transformer sa perception pour la rendre compatible avec le sentiment. Selon Heider (1958), l'équilibre est atteint quand l'unité cognitive (le fait que P soit l'auteur de la poésie) et les sentiments (le fait que P et O sont amis et l'attitude de O par rapport à la poésie) coexistent harmonieusement. Dans tout système à trois relations, l'équilibre est atteint si la multiplication des signes (positifs ou négatifs) donne un résultat positif. Ce qui signifie que sont équilibrées des triades dans lesquelles toutes les relations sont positives, ou des triades où deux relations sont négatives.

On peut tirer de cette théorie, à la manière de Degenne et Forsé (1994), quelques idées intéressantes pour la dynamique des relations sociales: si, dans une triade, A et B ont un lien négatif, ainsi que B et C, A et C devront avoir un lien positif, à long terme, selon le vieil adage: "les ennemis de mes ennemis sont mes amis". La personne amie de deux personnes qui se détestent, se trouve en effet dans un état peu confortable du point de vue relationnel. Il est aisé de montrer que les triades dans lesquelles, sur les trois relations possibles, deux sont négatives, sont stables, équilibrées, tout comme celles qui ne comprennent que des relations positives. Dans ces cas, l'individu ne doit pas faire face à une dissonance relationnelle. Par contre, les triades dans lesquelles une seule relation est négative, tout comme celles où les trois sont négatives, sont déséquilibrées et instables, parce qu'elles impliquent une dissonance relationnelle. A moyen ou long terme une des relations devrait donc se modifier pour arriver au modèle d'équilibre (Degenne, Forsé, 1994: 200).

Voyons ce qu'il en est dans le cas de la famille. On déduit de la théorie de Heider, que les conflits entre germains devraient être peu fréquents quand les deux enfants sont en conflit avec leurs parents. Si l'un des deux est en conflit avec les parents alors que l'autre ne l'est pas, le conflit entre les deux germains sera spécialement actif. On peut résumer les différents cas en reformulant les principes populaires: je suis hostile avec les gens qui sont hostiles avec ceux qui partagent ma paix; si, par contre, nous partageons le même ennemi, mon hostilité pour l'autre baissera. Le tableau suivant présente la proportion de conflits réguliers (pourcentages entre A et B qui représentent les deux enfants) selon que les germains sont tous les deux ou non en conflit avec les parents:



On voit que dans le modèle de l'équilibre est remis en question par nos données. En effet, la situation la plus conflictuelle, entre deux germains, n'est pas celle où un des deux n'a pas de conflits avec les parents, alors que l'autre en a, mais bien celle où les deux sont en conflit. Dans ce dernier cas, 81% des germains sont en conflit, alors que dans l'autre cas, ce pourcentage n'est que de 47%. La situation la plus productrice de conflits apparaît donc quand les deux enfants sont en conflit avec les parents. Loin de s'allier contre leur parents, ils voient leurs conflits internes redoubler. Le tableau suivant indique la fréquence de chaque situation. La quatrième colonne indique, en suivant Degenne et Forsé (1994: 200), si nous avons affaire à une relation équilibrée ou non.

Tableau 1.11
Proportion des différents types de modèles conflictuels (en %)

Relations entre le couple parental et chacun des enfants	Relations entre les germains	Proportions de familles de ce modèle (en % totaux)	Etat des conflits familiaux
Paix avec les deux	Paix	36%	Équilibré
Paix avec les deux	Conflit	10%	Déséquilibré
Paix avec l'un, conflit avec l'autre	Paix	15%	Déséquilibré
Paix avec l'un, conflit avec l'autre	Conflit	13%	Équilibré
Conflit avec les deux	Paix	5%	Équilibré
Conflit avec les deux	Conflit	21%	Déséquilibré

On voit que seule la moitié des familles (36%+13%+5%) présente un schéma conflictuel équilibré. Dans l'autre moitié, ce que nous avons appelé la "dissonance relationnelle" existe: sont en conflit des individus qui devraient être en paix, ou l'inverse. L'on a fait l'hypothèse plus haut que les déséquilibres devraient disparaître sur le moyen ou long terme. Or, dans la moitié des cas, le modèle est déséquilibré. La logique de l'équilibre relationnel ne joue donc pas dans le cas du conflit fraternel. On peut très bien avoir des conflits violents avec son frère tout en étant à part égale en conflit avec les parents. C'est donc bien vers l'hypothèse d'un renforcement des différents conflits les uns par les autres qu'il faut aller. Notre première intuition était la bonne: nul besoin de distinguer les cas dans lesquels les deux enfants sont en conflit avec les parents, de ceux où ce n'est le cas que d'un seul; le premier amplifie l'influence du second sur le conflit fraternel. La logique est la même, mais renforcée.

L'intérêt de notre étude est de présenter un modèle global des relations conflictuelles qui s'enchaînent les unes aux autres, s'appellent et se confortent, dans un système de rétroactions et d'alliances complexes. On pensera aux coalitions telles que les a comprises Caplow (1984), qui indique que chaque enfant de la famille peut être facilement entraîné dans des coalitions rivales, si les parents sont en désaccord. Nous reviendrons,

dans un prochain chapitre, sur le sujet des coalitions. On peut aussi reprendre l'idée que la famille est "un système en conflit": le conflit entre les enfants ne provient pas, bien souvent, des problèmes psychologiques d'un des individus, mais de la dynamique familiale. Cette constatation est importante: elle signifie que les conflits familiaux ne s'équilibrent pas mais qu'ils sont au contraire cumulatifs. L'analyse des processus menant au divorce ou à la séparation ne doit donc pas se limiter au conflit conjugal, mais devrait aussi intégrer dans sa perspective les deux autres types de conflits familiaux.

Variables socio-démographiques

On sait que les garçons, en dehors de la famille, sont plus portés vers le conflit que les filles. Ce fait a-t-il une influence sur le degré de conflit des fratries ? Certains auteurs ont fait l'hypothèse que les fratries unisexuées verraient émerger un taux plus fort de conflit puisqu'elles sont plus en compétition. Dans le tableau qui suit, figure la proportion de fratries ayant des conflits au moins hebdomadaires selon le sexe des germains.

Tableau 1.12
Proportion de conflits au moins hebdomadaires,
selon le sexe des germains (en %).

Sexes des germains	Proportion de fratries avec conflits au moins hebdomadaires
Deux filles	44%
Une fille et un garçon	44%
Deux garçons	41%

En fait, il n'y a aucune influence des sexes sur la fréquence des conflits, qui est identique, que l'on ait à faire à des fratries de filles, de garçons, ou des fratries mixtes.

Qu'en est-il des différences d'âge ? On a souvent pensé que la différence d'âge avait une influence sur les conflits, soit pour affirmer qu'une faible différence d'âge était productrice de conflits, soit le contraire. Le très faible accord des résultats en ce domaine tient à un fait que peu ont vu: ce n'est pas la différence d'âge qui est déterminante, mais l'âge des individus. Il y a des âges qui sont producteurs de conflits entre les germains, tout comme dans la relations aux parents. Considérons l'âge du germain. Le tableau suivant montre que quand celui-ci a moins de 13

ans, le pourcentage de fratries ayant des conflits au moins hebdomadaires est de 61%. Il passe à 69% quand le germain a entre 13 et 15 ans, pour amorcer ensuite une baisse importante qui ne se démentira plus: 46% entre 15 et 18, 31% entre 18 et 21 et 17% pour les individus dont le germain a plus de 21 ans³³.

Tableau 1.13
Proportion de conflits au moins
hebdomadaires selon la catégorie d'âge du germain (en %)

Catégories d'âge du germain	Pourcentage de conflits au moins hebdomadaires entre le germain et l'individu	Pourcentage de conflits au moins hebdomadaires entre le germain et les parents
Moins de 13 ans	61	53
Entre 13 et 15 ans	69	56
Entre 15 et 18 ans	46	44
Entre 18 et 21 ans	31	38
Plus de 21 ans	17	24

On voit que le modèle enfantin de relations perdure dans la pré-adolescence, soit jusqu'aux environs de la quinzième année. Ensuite, la fréquence du conflit subit sa première baisse, suivie d'une seconde quand on passe à la catégorie 18-21 ans, et d'une troisième avec la catégorie "plus de 21 ans".

Comment peut-on expliquer la diminution des conflits en relation avec l'âge du germain ? Nous avons fait figurer, dans le tableau précédent, la proportion de germains étant en conflit régulièrement avec leurs parents, selon leur âge. Or, on constate que les deux types de conflits (germain-individu et germain-parents) suivent exactement la même tendance. Leurs fréquences augmentent quand on passe de l'enfance à la préadolescence, et ils diminuent ensuite régulièrement, avec un décrochage particulièrement fort entre les catégories 13-15 ans et 15-18 ans. Ces résultats confortent ce que nous disions plus haut: la famille est un système en conflit. Le préadolescent est en conflit, de manière régulière, à la fois avec ses parents et son germain. Les deux

³³ La fréquence des conflits varie, dans notre échantillon, non seulement suivant l'âge du germain, mais également suivant l'âge de l'individu: quand celui a entre 15 et 16 ans, le pourcentage de dyades non-conflituelles (disputes quelques fois dans l'année ou moins) est de 26%; il passe à 42% quand l'individu est âgé de 17 ans et plus.

types de conflits sont liés. La diminution de l'antagonisme avec les parents fait baisser l'antagonisme avec le germain et, sans doute, réciproquement. Il ne s'agit donc pas d'expliquer spécifiquement la baisse du conflit fraternel, mais bien plutôt celle de tous les conflits familiaux impliquant l'individu, selon l'âge qu'il a.

On peut interpréter cette transformation comme le signe d'un mûrissement de nature physiologique et psychologique. Entre 13 et 15 ans l'individu doit faire face à des transformations biologiques qui le rendent particulièrement inquiet, irritable. A partir de 15-16 ans, l'identité est plus affirmée; la vulnérabilité et l'agressivité sont donc également moins présentes. Sans nier la pertinence de cette approche, on la complètera par la prise en compte des facteurs sociaux. Dans l'énorme majorité de nos interviews qualitatives, le passage du *Cycle d'Orientation* (école obligatoire où tous étudient entre 13 et 15 ans) à l'école post obligatoire ou à l'apprentissage, a été suivie par une diminution importante de la fréquence des conflits. C'est à l'occasion du changement de statut socio-scolaire que le conflit avec le germain est devenu beaucoup moins important. Les institutions scolaires ont donc une influence sur la relation fraternelle. Nous allons chercher à comprendre pourquoi, en nous inspirant de l'interprétation des différences entre les *elementary schools* et les *secondary schools* que propose Parsons (1961).

Entre 13 et 15 ans, l'individu doit décider de son orientation scolaire, puisque le système suisse fait relativement tôt une distinction entre ceux qui sont destinés à des études longues et ceux qui ne le sont pas. Les conflits avec les parents, qui tournent très souvent, pendant l'adolescence, autour des problèmes scolaires, sont logiquement relativement fréquents dans cette période cruciale de ce point de vue. Or, comme on l'a montré plus haut, le conflit avec les parents débouche sur le conflit fraternel. Après 15 ans, les choses sont un peu plus claires: chacun est fixé, au moins momentanément, sur sa trajectoire scolaire; les conflits parents-enfants à propos du problème scolaire s'estompent et le conflit fraternel également.

Du point de vue du type de sociabilité impliqué par les différentes institutions, on retrouve aussi une certaine logique. Le *Cycle* est la dernière occasion, dans la vie des individus, d'être en contact avec des camarades de toutes origines sociales et géographiques. Les intérêts et les compétences scolaires les plus divers se côtoient encore, avant de se

séparer définitivement. En même temps, les programmes scolaires sont relativement légers et laissent beaucoup de place à une sociabilité de groupe, de bande, encouragée par la nature de l'institution. En effet l'adolescent est en contact avec un nombre beaucoup plus grand d'individus, puisque les écoles comprennent plus d'élèves et que les classes se mélangent, systématiquement dans certains collèges, occasionnellement dans d'autres.

L'individu est également plus autonome que durant l'école primaire car l'établissement où il se rend est souvent plus éloigné du domicile. La famille et l'école sont plus distinctes que durant l'enfance. L'individu n'est plus soumis qu'à un seul maître (qui est un peu, durant l'école primaire, comme un dieu sur terre) mais plusieurs professeurs se partagent les responsabilités. Cette division du travail éducatif fait diminuer le pouvoir de chacun des enseignants et fait donc augmenter la marge de liberté de l'élève (qui est, finalement, comme un trait d'union entre ses professeurs). Cette autonomie, ces différences, cette densité sociale, liées aux effets de l'évolution psychologique et physiologique des individus, créent un style de vie, des attitudes et des valeurs qui impliquent eux-mêmes une distanciation d'avec les parents, une moindre intégration aux normes et modèles que ceux-ci proposent, d'où l'émergence de conflits familiaux. La période de la préadolescence, qui correspond au passage par le cycle d'orientation, est donc marquée par les conflits familiaux.

Avec la fin du *Cycle d'Orientation* plusieurs choses changent. Les filières sont nettement séparées: certains se destinent aux études longues et apprennent à mettre un frein à leur sociabilité au profit de l'étude. Ils doivent très vite s'adapter aux valeurs de sérieux, de travail, de persévérance, d'auto-contrôle des adultes, sous menace d'être rejetés dans les filières scolaires moins "nobles". Pour ceux qui choisissent l'apprentissage, l'adaptation au monde des adultes est tout aussi rude, voire plus. L'apprenti doit apprendre à travailler avec des adultes dans un monde d'adultes (et non, comme le collégien, dans un monde d'adolescents). Dans les deux cas, les programmes et le travail sont plus exigeants que durant la période du cycle, laissant moins de place et d'énergie pour la sociabilité. La baisse de la fréquence des conflits fraternels entre 13-15 ans et 15-18 ans coïncide donc, de plusieurs points de vue, avec une période d'adaptation de l'individu aux valeurs et au monde des adultes.

La grande fréquence des conflits avec les germains ayant entre 13 et 15 ans peut donc s'expliquer par la forme particulière de l'intégration sociale des individus de cette classe d'âge. Parsons (1961) insiste sur l'importance de plusieurs des éléments que nous avons présentés plus haut (distanciation par rapport au domicile, multiplication des enseignants, augmentation de la taille de l'école) comme facteurs explicatifs de la fonction spécifique de l'adolescence dans le processus de socialisation. En partant des mêmes éléments, nous avons mis l'accent sur les conséquences que la nouvelle forme d'intégration externe (à la famille) des individus, est susceptible d'avoir pour l'intégration au groupe familial. Dans le processus de socialisation, l'intégration à la société globale doit se payer, au moment de la préadolescence, par une distanciation par rapport à la famille. Indirectement, la relation fraternelle est affectée par ce processus.

Le modèle général

Résumons ce qui vient d'être dit par une analyse plus globale, qui prend en compte l'ensemble des variables entrevues jusqu'à présent. Pour ce faire la régression est appropriée. Pourquoi avoir choisi cette méthode, alors que nous avons à faire à une variable apparemment catégorielle ? D'abord notre question sur le conflit (question 18a) est entre une métrique et une ordinale. On peut en effet postuler un écart constant entre les états de la variable. La distribution de la variable dépendante s'apparente à une distribution normale (en cloche). Dans ces conditions, et puisque le but est moins de faire de la prédiction que de voir quelles variables indépendantes ont le plus d'influence, on peut utiliser la régression multiple. La régression logistique nous semble réductrice ici, car la variable dépendante en question n'a rien d'une variable dichotomique. Il est très difficile de distinguer, par exemple, un niveau de conflit fort et un niveau de conflit faible. On a préféré garder la variable dans son état d'origine. On a fait figurer, dans le tableau suivant, les coefficients traditionnels de la régression. Les B sont les coefficients bruts, les $b\acute{e}ta$ sont les coefficients standardisés.

Tableau 1.14 Régression multiple sur le conflit

Multiple R	.62	
R Square	.39	
Adjusted R Square	.38	
Standard Error	1.1	
	F = 29.1	Signif F = .0000
Variables		B Beta

Malgré la relative faiblesse du coefficient de détermination, on voit que le modèle proposé est adéquat puisque le F est significatif à .000. La régression multiple propose d'intéressantes précisions. D'abord, on voit que la sexualisation de la fratrie ainsi que les différences d'âge n'ont pas d'influence sur les conflits (degré de signification supérieur à 0.05). Par contre, l'âge du germain est significatif. C'est la seule variable socio-démographique ayant un effet sur la fréquence des conflits.

Les activités communes n'ont aucune espèce d'influence sur le conflit, tout comme les interdépendances matérielles ou temporelles. En revanche, la présence du germain dans la famille est un facteur déterminant: la néolocalité fait diminuer assez fortement les conflits. La différenciation est propice au conflit, ce qui confirme l'hypothèse que la relation de germanité suit une logique en action dans d'autres relations sociales. Les variables concernant les parents ont une forte influence sur les conflits entre les germains. Ainsi, les inégalités de traitement et les conflits parents-enfants sont des incitateurs au conflit fraternel.

34 ***= significatifs à 0.001; **= significatifs à 0.01; *= significatifs à 0.05; ns=non significatifs.

L'influence directe du conflit entre les parents, par contre, est bien négative: elle fait baisser la fréquence des conflits fraternels (rappelons-nous cependant que l'effet indirect, par l'augmentation des conflits parents-enfants, prime, comme l'a montré l'analyse en gammas partiels). On peut donc affirmer, sur la base de cette analyse multivariée, que l'attitude des parents et l'âge du germain, ainsi que la cohabitation, sont les facteurs essentiels du conflit fraternel³⁵.

Conclusion

Coser, relisant Simmel, pense que le conflit est spécialement fréquent dans les relations étroites. Il avance que plus la relation est solide, plus le conflit aura des chances d'émerger puisqu'il ne pourra pas la remettre en question. Pour Simmel, le conflit est une tentative de réduire le dualisme (1992: 19), quand bien même ce processus passerait par la destruction de l'adversaire. Le conflit vise la paix. En ce sens, le conflit, pour Simmel et Coser, ne détruit pas le lien social. Il en est bien plutôt une modalité. Simmel donne l'exemple des couples qui fonctionnent de manière conflictuelle, sans grand dommage pour le lien qui les unit (24): "Ce n'est pas seulement pour les mariages à l'échec indiscutable, mais aussi pour ceux qui ont trouvé un *modus vivendi* supportable ou du moins supporté, qu'une certaine mesure de désaccords, d'éloignement intérieur et de disputes extérieures est organiquement liée à tout ce qui en fin de compte permet au lien de subsister."

Il est possible de considérer le conflit fraternel comme un élément de sociabilité qui, à défaut de relations pleines et harmonieuses, permet de rester en contact avec l'autre et de mieux le connaître³⁶. L'adolescence est une période de transformation du lien fraternel. Celui-ci passe de l'obligation à l'élection, de la communauté de vie à la diversité des destinées. Ces évolutions remettent en question le lien fraternel comme lien naturel, irrévocable, imprescriptible. La relation se choisit et, par là

35 Ce modèle explique près de 40% de la variance ($R^2=.39$) des conflits entre germains. L'erreur de prédiction moyenne est de 1.09, ce qui signifie que le modèle se trompe en moyenne d'un état de la variable quand il cherche à prédire la fréquence des conflits, ce qui est une bonne prédiction (c'est prévoir par exemple une fréquence quotidienne alors que la fréquence réelle n'est que multi-hebdomadaire).

36 Le cas suivant exprime bien la fonction de sociabilité du conflit fraternel: "*Moi je la cherche. Elle, elle est très renfermée. S'il y a personne qui lui parle, cela ne l'embête pas, tandis que moi j'arriverais pas à rester une journée sans voir personne. Je la provoque pour qu'elle essaie de parler, peut-être pour être ensemble un moment, je ne sais pas. On s'engueule mais on est ensemble un moment*" (garçon parlant de sa soeur cadette, interview no 3).

même, se fragilise. Les interdépendances s'estompent et les sensibilités aux actes du germain grandissent. La gifle de l'enfance, oubliée une heure après, est cause de ressentiment dans l'adolescence. De ce fait, le conflit devient dangereux en même temps qu'inutile. Sa disparition à l'entrée dans l'âge adulte est le signe le plus visible du changement survenu dans les relations entre germains. Le conflit n'a donc pas les conséquences catastrophiques qu'on lui prête souvent. Il s'arrête tout seul, l'âge aidant; il n'affecte pas fondamentalement la proximité des êtres. Quand la stratégie "*Exit*" (Hirschman, 1972) est possible pour l'individu, le conflit s'estompe. Cette manière de voir les choses relativise les effets du conflit fraternel. Si, en effet, les frères et soeurs s'aiment beaucoup tout en se battant beaucoup, le conflit ne doit pas être regardé comme un événement grave. Par contre, s'il entame la cohésion (comme cela peut être le cas dans la relation conjugale), on pourra dire que le conflit fraternel est sérieux et qu'il met en danger les destinées de la famille. Ce point sera abordé quand nous parlerons des sentiments (chapitre IV).

L'explication que nous proposons met en avant le rôle déterminant des autres conflits familiaux dans la genèse du conflit fraternel. A l'adolescence, le conflit fraternel fait partie d'un système relationnel conflictuel plus large. Le conflit dans le sous-système parents-enfants est un excellent prédicteur du conflit fraternel. Celui-ci a de multiples origines. Nous avons dit que l'une d'entre elles résidait dans le conflit parental, qui influence le conflit fraternel, non pas, comme on aurait pu le croire, en l'affaiblissant mais au contraire en le renforçant. On peut donc, à raison, parler de la famille comme d'un système en conflit (Sprey, 1971). Or, la famille n'est pas isolée du monde extérieur. Les conflits parents-enfants et les conflits conjugaux dépendent de l'insertion des individus dans la société globale (problèmes professionnels des parents, problèmes scolaires, etc.). Le conflit fraternel est donc la résultante de processus qui trouvent certaines de leurs origines à l'extérieur de la famille. Les inégalités parentales sont un autre facteur de dissension. On connaît l'extrême sensibilité des germains au problème de la justice parentale. Les origines de la jalousie et de l'envie fraternelles se rapportent à la relation aux parents. Ainsi les inégalités, surtout quand elles ne sont pas justifiées par la différence d'âge, sont productrices de conflits. Il est bien entendu difficile pour les parents de trouver le juste équilibre entre ce qu'exige la différence d'âge et ce qu'impose l'égalitarisme de la vie familiale. L'extrême sensibilité des enfants au problème de la justice distributive ne facilite pas leur tâche.

Nous avons également fait remarquer que les différences sont, comme dans d'autres relations, des facteurs de conflits. La relation fraternelle obéit, en ce sens, à une logique transrelationnelle. Il faut enfin rappeler que le conflit fraternel, tout comme les autres types de conflits familiaux, ne peut être entièrement expliqué par des variables d'ordre sociologique. Les caractères et leur incompatibilité sont pour beaucoup, sans aucun doute, dans l'intensité des conflits.

En conclusion, on reprochera à certains livres de conseils aux parents leur excessif optimisme quant à la possibilité de faire disparaître les conflits entre germains, par la vertu de bons conseils ou de savantes démonstrations aux principaux intéressés. Nous avons montré que le conflit fraternel s'inscrit dans un ensemble relationnel, qui inclut également les relations qu'ont les parents entre eux et les stratégies éducatives qu'ils mettent en place. Vouloir changer un élément du système tout en conservant les autres intacts, c'est se condamner à l'échec.

Chapitre II: La violence

On se griffe, on s'arrache les cheveux, on se fout des tartes. C'est sérieux. On pleure à tous les coups (une fille parlant de sa relation avec sa soeur aînée, interview no 16).

Précisons pour commencer que la violence, tout comme le conflit, ne signifie pas l'absence de lien social, mais qu'elle représente, au contraire, une dimension de ce lien, au même titre que la communication, l'aide, les échanges, etc. La violence lie donc les individus et participe à leur interdépendance³⁷. Dire ceci ne revient pas à banaliser l'emploi de la violence, à la rendre en quelque sorte acceptable. Cela permet au contraire de considérer la violence dès l'abord comme dépendante de facteurs relationnels, ce qui autorise à en faire une analyse sociologique.

La violence familiale a été longtemps regardée comme un phénomène secondaire, peu important, tant parce qu'on la pensait rare que parce qu'on la considérait comme normale. Jusqu'aux années septante, aucune estimation statistique n'existait. Les punitions physiques, notamment celles infligées aux enfants, étaient beaucoup moins stigmatisées qu'aujourd'hui³⁸. L'abus d'enfants était la seule forme de violence familiale étudiée³⁹. On l'expliquait par les problèmes psychologiques spécifiques aux parents agresseurs, en évitant assez systématiquement la référence aux facteurs sociaux (Gelles, 1980). Suite à l'émergence du discours féministe et à la sensibilisation du public à l'égard de différentes formes de violence (notamment pendant la guerre du Vietnam), dans les années septante, la violence au sein de la famille a

37 La nature de cette interdépendance importe peu; ce qui compte c'est le fait qu'il y ait interdépendance. Dans le cas de la violence comme dans celui du conflit, on a bien entendu affaire à une opposition des individus.

38 La disparition du martinet comme objet de punition, durant ces trente dernières années, est un signe parmi d'autres de la modification des mentalités à cet égard.

39 L'abus (*abuse* en anglais) concerne plus spécifiquement les formes de violence qui entraînent une grave mise en danger des fonctions psychiques ou physiques de l'individu. Il est souvent lié à un diagnostic médical et à des symptômes très visibles. Il inclut le viol et les autres formes d'abus sexuels (Gelles, 1980). Il s'agit donc d'une définition plus limitée de la violence.

émergé comme problème social. On a pu montrer sa relative généralité (aux Etats-Unis), et on en a proposé plusieurs explications.

Le lien de germanité est la dernière des relations familiales dont la violence n'est pas encore l'objet d'un débat public et qui ne profite pas de certaines mises en garde. Ainsi, il est une majorité d'Américains pour dénier à la violence entre germains le jugement péjoratif associé aux autres violences familiales (Straus et alii, 1980). La violence entre germains a un statut de fait normal, accepté. Certains parents pensent en effet qu'une certaine dose de violence fraternelle permet aux enfants l'apprentissage des comportements antagonistes, dans le cadre modérateur et rassurant de la famille. La violence fraternelle est donc admise, sinon valorisée, ce qui n'est plus le cas des autres formes de violence familiale. Nous allons estimer, dans ce chapitre, l'intensité et les causes de la violence fraternelle à l'adolescence.

Qu'entend-on par violence fraternelle ? Nous n'incluerons pas dans cette catégorie l'inceste, le viol et toutes les autres formes d'abus sexuels. De même, nous ne tiendrons pas compte de la violence psychique, qui peut être redoutable. Ces formes de violence sont complexes et difficiles à déceler. Nous n'avons pas les moyens, par notre enquête, d'estimer leur fréquence et de montrer leurs causes. Nous adopterons donc une définition plus limitée de la violence, qui est ici l'utilisation de la force physique par les germains.

Une estimation de la fréquence de la violence fraternelle

Que savons-nous de la violence fraternelle? Aux États-Unis, entre 60% et 80% des adolescents auraient utilisé une forme ou une autre de violence physique à l'égard d'un de leurs germains, dans l'année écoulée. Le germain est poussé, giflé, frappé et même, dans une minorité de cas, menacé avec un couteau, voire avec un fusil (Steinmetz, 1988). Nos propres estimations, basées sur les questions 19b et 20B du questionnaire⁴⁰, sont moins pessimistes, puisque 62% des individus de l'échantillon disent ne jamais (ou presque) utiliser la violence physique (eux aussi devaient répondre pour l'année écoulée) contre leur germain.

40 Ces questions sont formulées de la manière qui suit: 19) *Durant vos disputes, ton F/S a-t-il/elle, cette année, les réactions suivantes:* Suivent trois types de comportement possible: A) *Dire des insultes;* B) *Utiliser la force physique;* C) *Pleurer.* Les modalités de réponse vont de "chaque fois ou presque" à "jamais ou presque". La question 20 suit le même modèle mais concerne les comportements de l'individu et non ceux du germain. Voir le questionnaire F/S, mis en annexe, p. 4.

Tableau 2.1
Fréquence de l'utilisation de la force physique par l'individu, par le germain,
par l'un ou l'autre⁴¹ (en %).

Intensité	Par l'individu	Par le germain	Par l'un ou l'autre (maximum)
Chaque fois ou presque	4	4	6
Dans la majorité des cas	6	6	8
Une fois sur deux	8	9	11
Dans la minorité des cas	21	22	23
Jamais ou presque	62	59	52
Total	100	100	100

Cette différence tient sans doute au fait que nous vivons dans une société moins violente que la société américaine, et que, d'autre part, nous avons affaire à des adolescents déjà âgés, alors que l'échantillon américain, au demeurant de petite taille, concernait également les 13-15 ans, dont on sait qu'ils sont plus violents que les 15-18 ans, sujets de notre étude. Il faut aussi remarquer que les filles sont sur-représentées dans notre échantillon⁴². Or, les filles, comme nous allons le voir plus loin, usent moins de la violence physique que les garçons. De plus, le fait que nous nous adressions à des collégiens peut également influencer les résultats en ce domaine.

Reste donc que quatre individus sur dix, dans notre étude, admettent avoir personnellement utilisé la violence durant l'année courante et que deux individus sur quatre admettent que soit eux soit leurs germains utilisent ce moyen de temps à autre. Pourquoi cette violence fraternelle ? Gelles et Straus (1979) ont mis en avant plusieurs facteurs expliquant le haut niveau de violence de la famille qui, selon eux, est le groupe social le plus violent, mis à part les unités militaires en temps de guerre. On peut reprendre certains de ces facteurs et indiquer quelle est leur importance dans la relation fraternelle:

Le temps passé en interaction avec les familiers est de loin supérieur au temps passé avec d'autres personnes. Or, plus le temps passé avec quelqu'un est grand, plus la probabilité de la

41 L'indice présenté dans la troisième colonne retient la fréquence maximale de violence entre les deux germains: si, par exemple, la réponse pour la question 19b est "chaque fois ou presque" et la réponse de pour la question 20b "une fois sur deux", l'indice prendra en compte le "chaque fois ou presque".

42 Voir introduction.

violence est élevée. Dans le cas de la relation fraternelle, il ne fait guère de doute que ce facteur joue son rôle. Les germains, surtout quand ils sont proches en âge, sont très souvent en présence les uns des autres. L'adolescence est une période de transition en la matière, les individus passant plus de temps à l'extérieur. On trouve ici une première explication de la baisse de la violence durant cette étape du cycle de vie.

Les activités familiales sont beaucoup plus variées que les activités engagées avec d'autres individus. Certaines activités, spécifiquement familiales, peuvent promouvoir la violence. Dans le cas de la relation fraternelle, la limite entre le jeu violent et la violence telle que nous l'avons définie plus haut n'est pas toujours très nette. On peut facilement passer du premier à la seconde.

L'intensité sentimentale des relations familiales est beaucoup plus grande que celle des autres relations. Une remarque peut avoir des conséquences négatives importantes dans le cadre d'une relation familiale, alors qu'elle serait considérée comme anodine ailleurs. Cette sensibilité aux actes et paroles d'autrui est un facteur de violence dans la relation fraternelle.

Nombre d'interactions familiales sont construites sur le modèle des *jeux à somme nulle*: ce que j'obtiens, tu ne l'as pas. Les décisions familiales impliquent plus que d'autres la présence d'un perdant. Or, l'impression d'avoir été la victime d'une décision arbitraire mène à la violence. Dans le cas des frères et soeurs, on a vu que les inégalités parentales menaient au conflit. Elles mènent aussi à la violence.

La privatisation de la famille est un facteur de violence. Ce qui se passe dans la famille est du domaine privé. L'État ne s'en mêle que dans les cas-limites. Le contrôle social sur la violence est donc beaucoup plus faible dans la famille que dans les autres relations ou groupes sociaux. Les fratries sont protégées par la règle du secret, qui régit les rapports de la famille à l'extérieur. Le fait d'être violent avec son germain n'est pas du domaine public, comme le serait, par exemple, le fait d'avoir été violent avec un pair.

La famille est un groupe largement involontaire. La relation parents-enfants, en particulier, dépend d'une décision ponctuelle sur laquelle il est impossible de revenir par la suite. Le coût de sortie de la famille est relativement élevé. Dans le cas de la relation fraternelle, ce facteur est essentiel. Les germains, en effet,

ne se sont pas choisis. Ils sont contraints à vivre ensemble. Il leur est très difficile, en cas de conflits, de fuir la scène du drame.

Cette coprésence imposée favorise l'apparition de violence.

La famille doit faire face au stress. Les événements extérieurs se répercutent sur les relations familiales. L'adolescence étant une période de transformation, de changements, elle constitue pour les familles une période de stress. Ce stress peut déboucher sur la violence fraternelle.

On a une *meilleure connaissance des familiers* que des étrangers, du point de vue de leurs points faibles, de leurs peurs et appréhensions. Cette connaissance peut être utilisée pour attaquer les familiers. Elle rend l'agression moins problématique et est un facteur de conflit et de violence.

La famille est un système en conflit (Sprey, 1969). Contrairement à ce que présentent les images d'Epinal, les conflits sont fréquents entre familiers, et particulièrement entre germains. Or, il est bien évident que plus les conflits sont fréquents, plus la violence -qui est un des moyens de les régler- a une chance d'émerger.

On peut s'interroger sur les effets à moyen et long terme de la violence fraternelle. On sait que les individus ayant subi une forme de violence parentale seront eux-mêmes violents avec leurs enfants et avec leurs conjoints (Steinmetz, 1977). Il y a donc une reproduction de la violence au sein de la famille, une socialisation à la violence (Goode, 1971). D'autre part, plusieurs études ont montré que la violence expérimentée dans la famille a des effets sur les comportements des individus à l'extérieur de celle-ci. Les individus ayant expérimenté des comportements violents au sein de la famille, seront plus violents dans leurs autres relations sociales (Steinmetz, 1979). Dans une étude portant sur un échantillon de 335 étudiants universitaires, Gull et alii (1981) ont trouvé des corrélations fortes entre le niveau de violence expérimenté par l'individu dans la famille, et l'utilisation de la violence dans des situations hypothétiques, extra-familiales. Plus intéressant encore, cette étude montre que la violence entre germains est le meilleur prédicteur des comportements sociaux violents de l'individu (337). La relation de germanité jouerait donc un rôle particulièrement important dans la socialisation de l'individu à la violence.

L'influence de la violence fraternelle doit se faire particulièrement sentir sur le futur lien conjugal des individus, puisque, tout comme lui, la relation fraternelle concerne des êtres que les normes ne mettent pas de

prime abord dans des positions hiérarchiques (comme c'est le cas pour la relation parents-enfants). En ce sens, la violence fraternelle est peut-être le chaînon manquant entre la violence dans la famille d'orientation et la violence dans la famille de procréation. Selon Cornell et Gelles (1982), les adolescents apprennent à utiliser la violence avant de quitter la maison et continuent à le faire ensuite dans leurs nouvelles relations.

Les facteurs de la violence fraternelle

Les chercheurs ont mis en avant trois types de variables explicatives de la violence familiale (Busby, 1991) :

-Des variables individuelles. Il s'agit des effets de l'âge, du niveau d'éducation, du sexe, ainsi que des variables plus psychologiques comme le degré d'estime de soi, le degré d'anxiété, etc. On sait que les hommes sont légèrement plus violents que les femmes (mais la différence est moins grande que ce que l'on pense généralement). Les classes populaires sont un peu plus violentes que les classes moyennes. On explique cette dernière corrélation par le fait des moindres ressources à disposition des individus pour gérer leurs conflits.

-Des variables relationnelles, au niveau de la dyade. On sait que la dépendance économique, la dépendance émotionnelle, de fortes différences de pouvoir, sont associées à une plus forte violence. De même, la violence est la plupart du temps réciproque. Ainsi, il est peut-être plus juste de parler de relations violentes que d'individus violents.

-Des variables concernant la socialisation à la violence. Il s'agit de toutes les variables qui font référence au passé de l'individu: s'il a été témoin de violences entre ses parents, ou s'il a été lui-même objet de violence; s'il a vécu une relation froide et négative avec ses parents.

Nous ne pourrions évaluer que les deux premiers types de variables. Faire l'anamnèse des relations violentes des individus demandait trop de temps de questionnement pour que nous ayons réellement pu y songer.

Le rang et le sexe des individus influencent-ils leur propension à la violence ? Les garçons sont sans conteste plus violents, dans leur relation au germain, que les filles. En effet, 55% d'entre eux disent utiliser parfois la force physique alors que seules 37% des filles sont dans ce cas.

Les dyades de filles sont les moins violentes. Seule une minorité (forte, il est vrai) d'entre elles utilisent la violence. Les dyades mixtes et les dyades de garçons se situent à un niveau plus élevé de violence, sans différence notable entre elles. On a l'impression, à lire le tableau suivant, qu'il suffit que la dyade contienne un garçon pour qu'elle devienne violente.

Tableau 2.2
Proportion de dyades utilisant la violence selon
les sexes en présence⁴³ (en %)

Type de dyades	Proportion de dyades où la violence physique est utilisée (en %)
Dyade de filles	47
Dyade de garçons	69
Dyade mixte	66

Les filles doivent donc se soumettre à la logique relationnelle des garçons, dans les dyades mixtes. La proportion très similaire qu'a la violence dans les deux cas, montre bien qu'il s'agit là du même modèle.

Par contre, on n'a aucune preuve du fait que les aînés sont plus ou moins violents que les cadets. En effet, la corrélation entre le rang de naissance et l'utilisation de la violence doit être regardée avec attention. La violence décroît avec l'âge. La corrélation entre la violence et le rang est dû au fait que les cadets de notre échantillon ont des germains plus âgés que ceux des aînés. L'individu de 17 ans qui a un frère de 14 ans est, par hypothèse, plus violent qu'un individu de son âge ayant un frère de 20 ans, non pas parce qu'il est l'aîné mais parce que l'âge qu'a son frère le place dans un style de relations différent de celui qui lie deux germains de 17 et 20 ans. Avant toute chose, il faut donc contrôler l'effet de l'âge pour pouvoir apprécier de manière correcte l'effet propre au rang de naissance.

Tableau 2.3
Proportion d'individus et de germains violente,
selon l'âge du germain (en %)

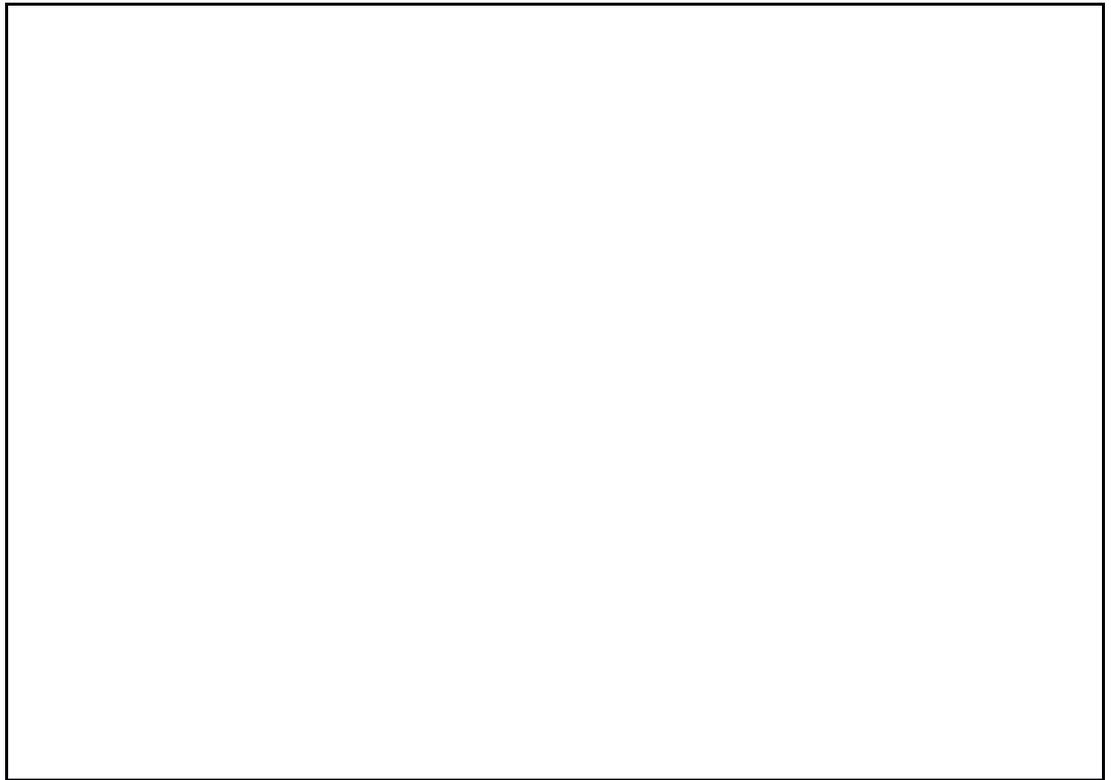
Catégories d'âge du germain	Violence de l'individu	Violence du germain

43 La distinction entre les dyades utilisant la violence physique et les dyades "pacifiques" a été établie à partir de l'indice global présenté dans le tableau 2.1. On a distingué les dyades ayant obtenu un score maximal de "jamais ou presque" des autres dyades.

Moins de 13 ans	61	68
Entre 13 et 15 ans	64	61
Entre 15 et 18 ans	40	39
Entre 18 et 21 ans	30	39
Plus de 21 ans	20	20

Quand le germain a treize ans, 61% des individus sont violents. Quand il a plus de 21 ans, seuls 20% des individus sont violents. On trouve les mêmes proportions lorsqu'on considère la proportion de germains violents. On a ici la preuve que la violence est une question d'âge, et qu'il suffit que l'un des deux (l'individu ou le germain) soit dans une classe d'âge violente, pour que la relation devienne violente.

On peut expliquer cette corrélation de plusieurs manières. On a vu, dans le chapitre précédent, que la fréquence des conflits diminuait avec l'âge. Or, on a montré, dans l'analyse de la violence conjugale, qu'il y avait une association entre la fréquence des conflits et l'utilisation de la violence: plus les conflits sont fréquents, plus ils sont violents. Les conflits fraternels diminuant avec l'âge, ils deviennent du même coup moins violents. La coprésence a, là aussi, un effet certain. Ainsi, les frères et soeurs se voyant très souvent utilisent plus fréquemment la violence physique que les autres. Quand la cohabitation prend fin, la violence physique n'existe pratiquement plus et le conflit perd de son intensité dramatique, comme en témoigne la disparition des insultes et des pleurs.



On peut également penser que la violence dépend de l'insertion dans une classe d'âge. A quelques notables exceptions près, arrivé à l'adolescence, l'individu n'utilise plus aussi facilement qu'avant la violence avec ses pairs. Peut-être notre échantillon est-il là particulier puisqu'il regroupe des individus privilégiés du point de vue scolaire, qui ont peu de chances d'appartenir à des bandes de "casseurs", etc. Mais, il est certain que la violence est très répandue dans l'enfance et l'est moins à l'âge adulte, l'adolescence étant, là encore, une phase de transition. Il est probable que la relation de germanité suive ici le mouvement général.

Violence réciproque ou germain battu ?

Passons maintenant aux facteurs relationnels. Selon Steinmetz (1987), la violence conjugale prend deux formes: soit celle d'une relation violente, où les deux partenaires utilisent la violence et en sont les victimes indifféremment; soit elle est utilisée par l'un des conjoints presque exclusivement, l'autre étant la victime impuissante des mauvais traitements. C'est surtout dans le deuxième cas que les conséquences psychologiques de la violence (pour la victime) sont fortes.

Si les adolescents vivaient des conflits à la fois réguliers et asymétriques dans l'utilisation de la violence, cela serait particulièrement inquiétant, pour les familles. On pourrait parler, à ce moment-là, de frère ou de soeur battus, avec toutes les conséquences psychologiques qu'une

telle situation peut provoquer. Or ce cas est rare, la violence étant, encore plus que dans la relation conjugale, de nature symétrique. Deux tiers (66%) des individus ont un niveau de violence exactement identique à celui de leur germain. L'association entre la violence de l'individu et la violence du germain est très forte (gamma .75). Seules 10% des dyades connaissent, dans notre échantillon, une violence fortement asymétrique: ce sont les cas où, par exemple, l'individu recourt la violence dans la majorité des conflits et son germain seulement dans une minorité des cas.

La réciprocité est de mise, dans la violence comme dans l'échange positif (dont nous parlerons bientôt). On peut donc à bon droit parler de loi du talion fraternel. Ainsi, l'exemple de la fratrie fait penser que le principe de réciprocité vu par Gouldner (1960) comme universel, fait sentir ses effets également sur les actes négatifs. La norme semble être non seulement d'aider ceux qui nous ont aidés et de ne pas leur faire de mal (les deux universaux de Gouldner), mais aussi de répondre à la violence par la violence, à l'agression par l'agression. Ce qui signifie que le niveau de violence des germains se trouvera toujours au niveau de celui dont l'âge prédispose le plus à la violence. Supposons une dyade de deux enfants. L'un a 13 ans, l'autre à 18. La fréquence de la violence des deux germains sera celle qui a cours dans la classe d'âge des 13-15 ans, et non dans celle des 18-21 ans. On a une confirmation de ce fait dans le tableau précédent. Il est saisissant de voir que le niveau de violence de l'individu varie aussi fortement que le niveau de violence du germain, selon l'âge du germain. C'est une des conséquences de la réciprocité de la violence, qui favorise le maintien de comportements violents chez des personnes que leur classe d'âge prédisposerait à d'autres comportements.

Mais il est des cas où l'emploi de la violence n'est pas égal. La sexualisation de la fratrie intervient-elle pour expliquer l'asymétrie ? Celle-ci semble être plus forte dans les fratries mixtes. Les filles utilisent nettement moins la violence que leurs frères.

Tableau 2.4

Utilisation de la violence et sexualisation de la fratrie. Proportion d'individus dans chacune des situations mentionnées (en %)

	Deux filles	Deux garçons	Ind: garçon Ger: fille	Ind: fille Ger: garçon
L'individu est plus violent	10	20	28	13

Même violence	81	65	61	56
Le germain est plus violent	9	15	11	31
Total	100%	100%	100%	100%

On voit que les dyades de soeurs sont les plus symétriques dans l'emploi de la violence, probablement parce que beaucoup d'entre elles n'utilisent pas ce moyen (ni l'une, ni l'autre soeur). Les fratries de garçons sont moins symétriques, mais la différence entre l'individu et le germain est très faible (dans 20% des cas l'individu est plus violent, dans 15% des cas le germain est plus violent). Par contre, dans les fratries mixtes, on voit que le sexe intervient assez fortement, pour expliquer qui est le plus violent. Si l'individu est une fille, elle ne sera que dans 13% des cas plus violente que son frère. Si l'individu est un garçon, dans 28% il sera plus violent que sa soeur. La violence physique au sein de la fratrie est donc inégalement utilisée par les deux sexes. Les fratries mixtes sont assez fortement asymétriques, les garçons ayant recours beaucoup plus souvent à la violence que les filles.

La violence physique.

Cela arrive mais c'est plutôt elle, en fait, parce que moi je déteste utiliser la violence. Donc c'est elle qui donne et moi ça m'énerve, ça me met hors de moi qu'on me tape, donc souvent je réplique mais c'est surtout parce que je suis très fort, et elle très légère et je la pousse et ça a des conséquences que je ne mesure pas. Elle me donne des coups de pieds, elle m'envoie des objets. C'est le premier objet qui lui passe par la main. Des fois ça peut être assez dangereux.Il m'arrive aussi de la déplacer. C'est pas méchant. Enfin, c'est pas dans le but de faire mal. C'est dans le but de l'éloigner. Par exemple, elle va arrêter la télé. Dans ce cas là je la retiens. C'est pour l'empêcher plutôt que punitif. Là elle se débat, donc c'est le début d'un conflit (un garçon, parlant de sa soeur aînée, interview no 8).

On ne se tape plus dessus, je pense depuis la fin du Cycle. Avant c'est vrai qu'on se tapait tout le temps dessus, c'était vraiment l'horreur, du style je te tire les cheveux, un coup de pied dans le ventre; une fois elle m'a pris la tête "boaf" contre le mur. Maintenant elle sait très bien jusqu'où me pousser pour pas que ça parte. Moi je me contrôle un maximum parce que des fois je peux plus tenir. Ces derniers temps elle pleure beaucoup; elle a les nerfs qui lâchent. Moi je pleure quand je sens que je ne peux plus me contrôler, quand je sens qu'il y a un coup qui va partir; je pars et je pleure (une fille parlant de sa soeur cadette, interview, no 7).

Des fois il s'énerve un peu. Il donne des petits coups comme ça à mon père. Pas vraiment méchant, mais mon père il le prend mal et ma mère aussi. Moi je le calme, je le retiens un peu, je lui prends les bras. Des fois il s'énerve pour un rien, on comprend pas vraiment pourquoi et il donne des coups de poing comme ça. Je sais pas s'il le fait méchamment, je ne sais pas s'il se rend compte que ça fait mal des fois, sur le moment (un garçon parlant de son frère aîné, interview no 6).

Mon petit frère il est assez colérique. Bon maintenant ça va mieux mais un temps quand il était contrarié ou fâché contre nous, il prenait ses jouets et il les balançait à la tête, tout ce qu'il trouvait, n'importe: son gros camion de pompier, paf à la tête, et ça fait mal (une fille parlant de son frère cadet, interview no 18).

On se griffe, on s'arrache les cheveux, on se fout des tartes. C'est sérieux. On pleure à tous les coups. Bon, ça, faut vraiment qu'il y ait personne autour, surtout pas les parents car en général ils sont là pour nous séparer, donc c'est moins drôle (une fille parlant de sa relation avec sa soeur aînée, interview no 16).

Communication et violence physique

Plusieurs auteurs ont fait l'hypothèse que la violence physique provenait d'une incapacité à verbaliser l'agressivité contre autrui. Ainsi,

le lien entre faible statut social et utilisation de la violence au sein de la famille a été expliqué par le fait que les individus des classes populaires n'ont pas dans leur répertoire mental les outils nécessaires à la joute verbale. Dans les thérapies de groupe on conseille souvent aux individus d'exprimer verbalement leurs frustrations, en pensant qu'il s'agit là d'un antidote à la violence physique. Straus a montré (1973) que, dans la relation conjugale, la violence verbale prédispose, tout au contraire, à la violence physique, par un effet d'entraînement. On trouve le même phénomène dans les fratries: violence verbale et violence physique sont intimement liées. L'effet de "catharsis" de l'expression verbale des répulsions est à mettre résolument en doute.

Tableau 2.5
Proportion de fratries utilisant la violence physique,
selon leur niveau de violence verbale (en %)

Violence verbale	Violence physique présente (%)
Chaque fois ou presque	67
Dans la majorité des cas	55
Une fois sur deux	32
Dans la minorité des cas	24
Jamais ou presque	21

Par contre il est clair que la communication et la violence physique sont négativement corrélées. Les fratries qui font appel à la violence physique ont un niveau de communication considérablement plus bas que les autres. Ainsi, que l'on considère la violence physique comme une cause ou comme une conséquence de l'absence de communication, on retrouve bien, par cet indicateur, le lien entre incapacité à communiquer et violence physique.

Tableau 2.6
Proportion de fratries utilisant la violence physique,
selon leur niveau de communication (en %)

Discussion avec le germain	Pourcentage d'individus n'utilisant jamais la violence physique
Plusieurs fois par semaine	61
Environ une fois par semaine	53
2 à 3 fois par mois	56
Plusieurs fois cette année	54
1 à 2 fois cette année	47
Jamais	37

Comme on le montre plus loin, la communication entre germains dépend de la communication familiale dans son entier. En conséquence, la violence entre germains est donc bien un des éléments du système familial de communication. Les parents désireux de régler les problèmes de violence qui émergent entre leurs enfants doivent aussi s'interroger sur la nature des communications qu'ils ont avec leurs enfants et entre eux.

Les pleurs

Les pleurs, qu'ils soient considérés comme une stratégie dans les conflits, ou comme leur résultat, sont sous l'influence à la fois du sexe et du rang de naissance des individus. Les filles pleurent plus que les garçons et les cadets pleurent plus que les aînés. Les contrastes sont très clairs.

Tableau 2.7
Statut de l'individu et proportion d'individus pleurant régulièrement (en %)

Identité de l'individu	Pleure: Une fois sur deux ou plus (%)
Filles cadettes	58
Filles aînées	38
Garçons cadets	9
Garçons aînés	5

On voit que, spécialement chez les filles, le rang de naissance a une grande importance pour expliquer l'émergence de pleurs. De plus, un autre facteur influence le comportement des filles cadettes: le sexe du germain en question. S'il s'agit d'un garçon, 77% des filles cadettes pleurent parfois durant les disputes; s'il s'agit d'une fille, ce taux tombe à 47%. On voit là que ni le sexe ni le rang de naissance ne sont innocents dans la relation fraternelle. Être une soeur cadette de frère, c'est être presque condamnée à pleurer durant les disputes. Être un frère aîné signifie, dans l'énorme majorité des cas, ne pas pleurer.

Milieus sociaux

On sait que c'est dans les milieux défavorisés que se rencontre le plus fréquemment la violence conjugale. On sait également que les parents des classes populaires utilisent plus que les autres la sanction physique comme punition envers leurs enfants. On voit, dans le tableau suivant, que ces faits ne sont pas sans conséquence pour la relation fraternelle: bien que les différences ne soient pas fortes, elles existent tout de même.

Tableau 2.8
Utilisation de la violence et origine sociale.
Proportions de dyades utilisant la violence, selon le statut social
du père (col 1) et de la mère (col 2), en %.

	Père	Mère
Ouvriers/ères	45	45
Indépendants/es	27	29
Employés/es	35	29
Universitaires	32	32

Que l'on considère le statut de la mère ou celui du père, le constat est le même: les enfants d'ouvriers utilisent plus la violence que les autres. Dans 45% des familles où l'un des deux parents au moins est ouvrier, les conflits impliquent parfois de la violence physique, alors que dans les autres catégories, cette proportion avoisine les 30%.

Conclusion

La violence entre germains est la forme la plus courante, la mieux acceptée de violence familiale (Busby, 1991: 376). Elle n'a pas ce caractère de fatalité qu'elle peut prendre dans la relation conjugale. Le divorce est la seule manière pour les couples d'échapper à un fonctionnement pervers, sans doute parce que le lien conjugal est toujours un lien très actif, impliquant la personne profondément et entièrement. La relation fraternelle n'a pas cette caractéristique. Les germains, en grandissant, deviennent plus indépendants, moins présents l'un à l'autre et, par là, obtiennent la possibilité de se soustraire à la relation. La fin de la cohabitation est la rupture la plus évidente: elle met un terme à la violence. Les individus peuvent en quelque sorte s'échapper de la relation, ce qui est beaucoup moins facile dans les autres relations de la famille nucléaire (Goode, 1971). Entre les stratégies de sortie, de loyauté et de protestation (Hirschman, 1972), la première, au moins, rend la violence fraternelle moins probable. On dira donc que si la violence entre germains est un phénomène statistiquement indéniable qu'il faut mettre en évidence, elle se distingue de la violence conjugale par ses moindres conséquences fonctionnelles sur la dyade.

Par contre, on doit souligner le lien existant entre la violence que l'individu expérimente dans sa relation fraternelle et la violence dont il fait preuve dans d'autres relations sociales. La violence de la relation fraternelle a des conséquences. Elle entretient une corrélation beaucoup

plus forte avec l'intensité de la violence sociale (à l'égard des pairs) que les autres formes de violence familiale (Gully et alii, 1981). Pourquoi ? Sans doute parce que la relation fraternelle est sous l'emprise de moins de normes, en même temps qu'elle est plus égalitaire, que la relation parents-enfants. En ce sens, elle s'approche plus des relations que l'on entretient avec les connaissances ou avec les pairs, principaux objets de la violence individuelle à l'adolescence⁴⁴.

Nous avons négligé, dans les analyses qui précèdent, l'une des caractéristiques importantes de la violence: elle est un moyen de contrôle (parmi d'autres) qui vise à empêcher quelqu'un de faire quelque chose, ou qui le punit pour quelque chose qu'il n'aurait pas dû faire, ou encore qui démontre symboliquement à autrui le fait qu'Ego est le plus fort (Parsons, 1967: 266). Donc la violence est étroitement associée, conceptuellement, aux notions de contrôle et de pouvoir. Les analyses d'orientation féministe ont expliqué la violence conjugale par une problématique du pouvoir. La violence à l'encontre des femmes serait un moyen de contrôle de la part des hommes (Yllö, 1994). Nous développerons ce raisonnement dans le chapitre VIII, qui concerne le *leadership* dans la fratrie.

44 Il est souhaitable que de futures recherches s'intéressent au lien entre la violence que l'individu a utilisée durant l'adolescence à l'encontre de son germain (spécialement s'il est de sexe opposé) et celle dont il fait preuve à l'égard de son conjoint. Si, comme le pense Toman (1987), le lien de germanité façonne en quelque sorte le lien de conjugalité, l'hypothèse mériterait vraiment le détour. Ainsi, la violence fraternelle est sans doute moins préoccupante par elle-même que pour les potentialités qu'elle recèle.

Chapitre III: Les coalitions

[...] une coalition de deux éléments contre le troisième peut transformer la force en faiblesse et la faiblesse en force (Théodore Caplow, 1984: p. 15)

La coalition est définie classiquement comme une alliance temporaire de partis politiques. Les sciences sociales en ont donné une interprétation plus étendue, comprenant sous ce terme toute combinaison d'acteurs formée pour l'intérêt mutuel. La coalition ne sous-entend pas l'affection, l'intimité, un lien durable et fort. Il s'agit d'un lien temporaire, qui peut s'effiloche, ou même se renverser, si les intérêts des coalisés deviennent différents. La coalition sous-entend la trêve avec le partenaire; elle n'implique pas la paix. La coalition a besoin du conflit (avec une tierce partie) pour apparaître, ce qui n'est pas le cas de la cohésion. On peut donc dire que si la cohésion entre deux personnes se renforce dans un climat heureux, ce n'est pas forcément le cas de la coalition, qui a besoin d'un certain antagonisme pour apparaître.

La coalition se fait toujours contre quelqu'un. Les partenaires de la coalition, par leur alliance, désirent obtenir un surcroît de pouvoir dont ils espèrent tirer profit. La coalition est donc politique puisque on veut obtenir, par son intermédiaire, un avantage. Elle est recherchée non pas pour elle-même (comme l'est souvent la cohésion), mais n'est qu'un moyen vers un but: le pouvoir. Il faut donc bien distinguer la coalition comme lien instrumental, émergeant dans le conflit, orienté vers le pouvoir, des différentes formes de liens impliquant une proximité sentimentale. On a souvent, à tort, considéré coalition et proximité comme synonymes. Nous sommes de l'avis que les coalitions, parce qu'elles ont les caractéristiques que nous avons décrites, se distinguent radicalement de l'attraction sentimentale, que nous étudierons dans le prochain chapitre.

Les coalitions dans la famille

Les coalitions familiales procèdent d'après nous des mêmes règles que les autres types de coalitions. On doit donc dire que coalition et cohésion ne sont pas synonymes également dans le cadre familial. La présence de coalitions fraternelles ne doit pas être considérée comme le

signe de liens sentimentaux forts et positifs: les individus n'entrent pas toujours dans les coalitions avec les mêmes finalités; le fait de devoir revendiquer une chose, au même moment, crée la coalition, alors que les revendications peuvent être assez sensiblement différentes. Les systèmes d'alliances entre les familiers n'ont pas forcément un caractère permanent. On peut même imaginer des germains formant des coalitions tout en ayant de lourds contentieux. C'est, en effet, l'avantage ou le danger les plus immédiats qui créent la coalition. Par définition, c'est sur un calcul coûts-bénéfices que sont fondées les coalitions; elles n'exigent pas, pour émerger, une amitié durable ou une compréhension profonde.

Ensuite, les coalitions familiales ont besoin pour apparaître d'un certain niveau de conflit et d'un adversaire. Les coalitions s'établissent en effet contre un autre membre du groupe familial, soit les parents (cas envisagé dans nos analyses) soit un autre germain (Schvaneveldt, Ihinger, 1979), soit même contre des individus extérieurs à la famille nucléaire. Elles se développent, selon Blood (1972), dans l'optique de l'engagement dans un conflit.

Les buts des coalitions fraternelles sont essentiellement de deux natures, selon Bank et Kahn (1975): elles servent à diluer les responsabilités, en les collectivisant, ou en cachant les fautes. Bank et Kahn parlent à ce propos de "conspiration du silence" (1975: 23). On a ici affaire à une *logique du secret*. Les coalitions peuvent être aussi des moyens de pression tendant à infléchir la politique parentale. Promouvoir un achat, un changement d'attitude des parents concernant un comportement proscrit, encourager un comportement parental qui serait au profit de tous les germains, s'allier pour introduire des innovations que les parents ignoraient ou désiraient éviter. On parlera alors d'une *logique de l'obtention*..

Nous ne ferons référence, dans ce travail, qu'aux coalitions fraternelles contre les parents. Cette sélection n'est pas due au manque d'intérêt que nous pourrions éprouver pour les autres types de coalitions. Nous pensons au contraire que les coalitions fraternelles contre un troisième germain sont particulièrement importantes pour la problématique. Malheureusement, nous ne pouvions pas, pour les raisons exposées dans l'introduction⁴⁵, consacrer une partie de notre questionnaire à ce sujet.

45 Le manque de temps d'interview...

Notre propos dans ce chapitre est de montrer la relation existant entre les coalitions fraternelles et la dynamique familiale. Nous postulons que les parents qui sont en conflit, cherchent, chacun de leur côté, à passer des alliances avec un ou plusieurs de leurs enfants, pour gagner un allié. Les adolescents dont les parents sont en conflit auront donc plus de facilité à créer une coalition avec un des parents que dans les cas où les parents vivent en paix. Les coalitions parents-enfants seront donc plus nombreuses dans le cas où les parents sont en conflit. Caplow (1984) fait l'hypothèse que lorsque de telles coalitions apparaissent, les coalitions entre enfants sont moins fréquentes, chaque enfant cherchant l'appui d'un des parents, puisque ceux-ci ont généralement plus de pouvoir que le germain. Lorsque les parents sont très cohésifs, on voit des coalitions fraternelles apparaître, l'alliance avec un des parents étant impossible pour les enfants. Les coalitions entre germains seraient donc une réponse du sous-système fraternel à la force du lien conjugal. Caplow résume les choses de la manière suivante: "lorsque la coalition parentale est si forte qu'aucun enfant n'a la possibilité de former une coalition gagnante avec l'un des parents contre l'autre, on peut s'attendre à voir se former de fortes coalitions entre les enfants..."(1984: 112).

L'opérationnalisation des coalitions

Comment avons-nous opérationnalisé les coalitions? Pour ce qui concerne la cohésion des parents, nous avons considéré les réponses que donnaient les enfants à la question "mon père et ma mère s'entendent bien" (question 28h). Nous avons distingué, de manière dichotomique, les cas où c'était "toujours" ou "le plus souvent" vrai, des autres. La présence de coalitions entre germains nous est donnée par quatre indicateurs: le fait que l'individu prenne la défense de son germain face à ses parents, la réciproque, le fait que les deux germains s'arrangent pour cacher certaines choses aux parents et le fait qu'ils s'allient pour obtenir certaines choses des parents (questions 14a, 14g, 14i, 14j)⁴⁶. Les modalités de réponse vont de "Très souvent" à "Jamais ou presque". La plupart des coalitions fraternelles sont établies contre les parents. De ce fait nos deux indicateurs ne considèrent que les coalitions contre ces derniers.

46 Ces questions ont été formulées ainsi: 14. *Vous aidez-vous, actuellement, des manières suivantes, toi et ton F/S ?* Suivent une série de 10 questions, dont les 4 qui nous intéressent ici: A) *Il/Elle prend ma défense face aux parents;* G) *Je prends sa défense face aux parents;* I) *On fait des sortes d'alliance pour obtenir quelque chose des parents;* J) *On s'arrange ensemble pour cacher quelque chose aux parents.*

L'opérationnalisation des coalitions parents-enfants est plus délicate. Nous avons considéré qu'il y avait coalition quand l'individu voyait une proximité particulière entre lui ou son germain et un des parents. La question était "Qui est le plus proche de ta mère" (question 16e) et " qui est le plus proche de ton père" (question 16f). Si la réponse est "à égalité", on considère qu'il n'y a pas de proximité spéciale entre un des germains et le parent et donc qu'il n'y a pas de coalitions intergénérationnelles. On peut se demander s'il ne s'agit pas là d'un indicateur de cohésion. Bien que la différence soit subtile, nous pensons qu'il s'agit là d'un indicateur de coalition plus que de cohésion car il demande à l'individu de décider d'une préférence, d'une proximité particulière, tout en ne mesurant pas la qualité intrinsèque du lien. Il est d'autre part plus adapté qu'une question faisant explicitement référence à une préférence car plus neutre affectivement, comme le fait remarquer de Singly (1993b).

Quelques exemples de coalitions

Mon frère c'est plutôt le genre de te couler encore plus mais il le fait pas méchamment. Je sais pas, quand on rentre plus tard que prévu, il dit "ouais, franchement c'est inadmissible", et c'est encore lui qui lance le débat..Moi, je prends toujours la défense de ma soeur; je ne supporte pas quand on lui gueule dessus.. Je sais plein de trucs sur sur les conneries qu'elle a faites et qu'elle a pas dites aux parents mais ça je ne veux pas le dire. Un soir, elle découche, elle va dormir chez son copain. Je le sais très bien mais je ne vais pas le dire aux parents. Il y a une certaine complicité (fille qui parle de son frère aîné et de sa soeur cadette, interview no 7).

Ma soeur, jamais elle prend ma défense, ça jamais. Chaque fois que je vais leur demander si je peux rentrer un peu plus tard, elle "ouais, moi à ton âge..". Elle prend souvent le parti de mes parents (fille qui parle de sa soeur aînée, interview no 11).

Le soir, quand il rentre assez tard j'essaie de m'arranger avec lui pour rouler mes parents. Parce que des fois ils entendent quand il met la clef dans la porte et moi j'essaie toujours habilement de voir s'ils ont entendu quoi que ce soit pendant la nuit, s'ils savent à quelle heure mon frère est rentré. S'ils ne savent pas, je vais lui dire: "bon ben tu peux leur dire que t'es rentré plus tôt ". Il y a beaucoup de complicité. Je pense qu'avec mon frère, avec ma soeur aussi en fait, j'ai une certaine alliance contre mes parents , surtout contre mon père (garçon qui parle de son frère aîné et de sa soeur cadette, interview no 4).

C'est marrant, quand je m'engueule avec ma mère, ma soeur elle sera de mon côté; c'est rare qu'elle soit de l'autre côté. Moi le plus souvent je suis du côté de ma mère. Si vraiment je pense la même chose que ma

soeur, je l'aide . Mon père il est parti et je ne sais pas, j'essaie de prendre sa place et d'aider ma mère. J'essaie de parler avec ma soeur pour pas qu'elle embête trop ma mère (garçon qui parle de sa soeur cadette, interview no 3).

Nos alliances concernent essentiellement les sorties le soir. En général on raconte des conneries sur ce que l'on fait. Nos parents ne sont jamais au courant de ce que l'on fait réellement, donc on s'arrange, on dit qu'on passe les soirées ensemble chez des amis et en fait on fait nos trucs chacun de son côté (fille qui parle de sa soeur aînée, interview no 16).

Une estimation de la fréquence des coalitions fraternelles

Le tableau suivant montre que, selon les quatre indicateurs que nous avons retenus, les coalitions concernent une forte minorité de germains. Si on retient les catégories "très souvent" et "souvent" comme indicatrices des cas où les coalitions sont fréquentes, on voit qu'entre 30 et 40% des individus interrogés sont impliqués dans des coalitions avec le germain.

Tableau 3.1
Fréquence des coalitions fraternelles selon quatre indicateurs (en %)

Fréquence	Individu prend la défense du F/S face aux parents	F/S prend la défense de l'individu face aux parents	Alliances pour obtenir quelque chose des parents	Alliances pour cacher quelque chose aux parents
Très souvent	17	15	14	13
Souvent	29	23	19	18
Quelquefois	34	31	26	29
Plutôt rare	13	17	19	19
Jamais	7	15	23	21
Total	100%	100%	100%	100%

La défense du germain par l'individu est un peu plus fréquente que la réciproque; c'est une question de perspective sans doute. Il y a une forte minorité de fratries qui forment des coalitions contre les parents. ainsi, si l'on prend l'indicateur de la défense du germain par l'individu près de la moitié des fratries (46%) le font "souvent" ou "très souvent". Il est intéressant de noter que les logiques de l'obtention et du secret sont revendiquées avec la même fréquence. Il est rare qu'il n'y ait jamais de coalitions de ce type dans les fratries (une fratrie sur cinq).

Il s'agit maintenant de savoir quels facteurs influencent la formation de coalitions.

Variables socio-démographiques

Selon Caplow (1984), les coalitions sont plus fréquentes dans les dyades de même sexe que dans les dyades mixtes. Le tableau suivant montre que si les dyades de filles forment en effet plus de coalitions, les dyades mixtes ont le même niveau de coalition que les dyades de garçons, voire un niveau légèrement supérieur, selon l'indicateur considéré.

Tableau 3.2
Proportion d'individus indiquant des coalitions
fréquentes (souvent et très souvent), selon la
sexualisation de la dyade (en %).

	Dyades de filles	Dyades mixtes	Dyades de garçons
Individu prend défense de F/S	58%	41%	44%
F/S prend défense de l'individu	45%	37%	31%
Alliances pour obtenir	41%	30%	27%
Alliances pour cacher	38%	31%	21%

Le facteur de mixité n'a aucune influence, contrairement à ce que pensait Caplow. Ce n'est pas la ressemblance du point de vue du sexe qui amène à la coalition, puisque les coalitions de garçons sont même légèrement moins fréquentes que les coalitions entre garçons et filles. Ce qu'il faut souligner c'est le fait que les dyades féminines sont plus coalisées que les autres. Ceci peut expliquer pourquoi, dans l'âge adulte, les soeurs semblent être, selon de nombreuses recherches, plus solidaires les unes des autres, que les frères.

On peut se demander à qui profitent les coalitions fraternelles. Par définition, les deux individus doivent en retirer quelque chose (puisque la coalition a avant tout des buts instrumentaux). Mais il est fort possible que l'un des individus obtienne plus que l'autre par la coalition. La question 14a "Il/elle prend ma défense face aux parents", croisée avec le rang de naissance et le sexe, amène les résultats suivants: le garçon aîné est celui qui profite le moins de l'aide (27% d'aide régulière, "souvent" et "très souvent"). La fille cadette est celle qui est la plus aidée avec 47% d'aide régulière. La fille aînée et le garçon cadet se trouvent à peu près au même niveau, avec 39% pour la première et 35% pour le second. Les filles sont donc plus aidées que les garçons, les cadets que les aînés.

La coalition est à l'avantage du dominé dans la relation fraternelle. On montrera, en effet, que le pouvoir dans la dyade est associé au rang de naissance et au sexe. Celui qui a le plus de pouvoir protège l'autre. Celui qui est protégé abdique une partie de son pouvoir.

Les facteurs relationnels de formation des coalitions

Considérons l'hypothèse de Caplow concernant le lien entre coalitions parentales et coalitions entre germains. Dans les familles où les parents s'entendent, les coalitions intergénérationnelles (parents-enfants) sont moins fréquentes. Ainsi, il y a des coalitions parents-enfants dans 65% des familles où les parents s'entendent, et dans 79% de celles où ils ne s'entendent pas. Nous parlons ici uniquement des parents mariés⁴⁷.

Tableau 3.3
Proportion de familles sans coalitions intergénérationnelles, en fonction du niveau de conflits des parents (en %)

Niveau de conflits entre les parents mariés	Proportion de familles avec coalitions parents-enfants
Pas de conflits	65%
Conflits peu fréquents	66%
Conflits réguliers (au moins hebdomadaires)	79%

Il est intéressant de noter que dans les familles où les parents sont divorcés, il y a le même taux de coalition que dans le cas des familles où les parents s'entendent. Les coalitions parents-enfants sont particulièrement présentes dans cette période transitoire (quelquefois permanente) entre mariage heureux et divorce. Ce n'est pas le divorce qui crée les coalitions parents-enfants, mais le désaccord conjugal.

Les coalitions parents-enfants n'ont pas toutes le même visage. La coalition de l'individu avec un des parents peut être compensée par la coalition du germain avec l'autre parent. Cela peut ne pas être le cas, ce qui signifierait qu'un des deux enfants profite d'une proximité particulière avec un des parents. Il se peut aussi que l'un des germains soit coalisé avec ses deux parents, sans doute contre son germain. Si l'on suit ces distinctions, on remarque que, dans 3 cas sur 10 (familles de mariés et divorcés non distingués), les enfants sont alliés chacun à un parent

⁴⁷ De Singly, dans une étude portant sur 300 couples bretons âgés de 50 à 70 ans, trouve une proportion de 30% de préférence particulière entre un des parents et un des enfants. On interrogeait ici les parents et non les enfants (1993b).

différent; on parlera de coalitions compensatoires. Dans 3 cas sur 10, un enfant est allié à un des parents et l'autre à aucun des parents spécialement; on a dénommé cette situation coalition simple. Dans 1 cas sur 10 un des enfants est coalisé avec ses deux parents (et l'autre par conséquent rejeté en quelque sorte par les deux). On parlera de coalition-rejet⁴⁸. Enfin, dans 3 cas sur 10, il n'y a pas de coalition. Par un souci de simplicité, dans l'analyse qui suit, on ne distinguera pas les différents types de coalitions. On en restera à la distinction entre présence et absence de coalitions parents-enfants.

La présence de coalitions parents-enfants fait bien diminuer les coalitions entre germains, conformément à l'intuition de Caplow (1984). L'analyse loglinéaire confirme le modèle suivant:



Le lien entre la cohésion parentale et les coalitions fraternelles est établi par la présence ou l'absence de coalitions parents-enfants. Notons que l'influence est de nature indirecte. La cohésion parentale affaiblit les coalitions parents-enfants et l'absence de celles-ci fait augmenter les coalitions entre les germains. Les coalitions fraternelles profitent de la sérénité des relations conjugales. Quand les parents forment un pôle puissant, quand ils sont fortement unis et solidaires, le contact qu'ils ont avec leurs enfants est meilleur et l'atmosphère fraternelle en profite. Cette corrélation est confortée par l'étude de Booth et Amato (1994) sur le

48 Cette faible proportion des coalitions-rejet met en question la constatation que de Singly établit sur son échantillon, concernant la logique de concentration de la proximité des deux parents sur un des enfants. Ce cas est très minoritaire, si l'on en croit les adolescents.

rapport entre la qualité du lien conjugal et la relation parents-enfants: quand le lien conjugal est fort, les enfants qui sont proches de leurs parents, le sont de tous les deux, indistinctement. Par contre, quand le lien conjugal est faible, l'enfant a tendance à être proche de l'un des parents seulement (21). Cela revient à dire, si l'on cherche à traduire cela dans nos propres termes, que si les parents ne s'entendent pas, des coalitions parents-enfants apparaîtront.

Les partenaires des coalitions parents-enfants

On va chercher à savoir qui s'allie avec qui, en règle générale, dans les familles. Felson fait l'hypothèse que les parents assistent l'enfant le plus faible, rééquilibrant ainsi la balance du pouvoir entre cadets et aînés (tout en faisant augmenter leurs conflits). Il oublie malheureusement de distinguer les conjoints: le père et la mère n'ont pas forcément la même logique de coalition. Nous avons donc tenu compte, dans les analyses qui suivent, du sexe des familiers et du rang de naissance des enfants.

La différence entre père et mère est évidente. La proximité à la mère est fortement influencée par le statut de l'individu, alors que la proximité au père est neutre de ce point de vue. Quand l'individu est un aîné, il a 2 chances sur 10 d'être plus proche de sa mère que son germain. Quand il est cadet, ses chances passent à 4 sur 10. Les filles ayant des frères sont dans 4 cas sur 10 plus proches de leur mère que leur germain. Les garçons ayant des soeurs sont dans ce cas seulement deux fois sur 10. Bref, filles et cadets ont deux fois plus de chances d'être plus proches de leurs mères que leurs germains. Mieux encore, les deux critères du sexe et du rang se combinent pour renforcer les différences. Nous n'avons considéré, dans le tableau suivant, que les fratries mixtes (n=277):

Tableau 3.4
Coalition avec la mère et avec le père en fonction du statut de l'individu dans les fratries mixtes (en%)

Statut de l'individu	Proportion d'individus plus proches de leur mère que leur germain	Proportion d'individus plus proches de leur père que leur germain
Fille cadette (de frère)	47	34
Garçon cadet (de soeur)	31	40
Fille aînée (de frère)	27	27
Garçon aîné (de soeur)	13	32
V de Cramer	.28	.09

L'axe mère-fille est très clair. Ce résultat est confirmé par Steinberg qui voit un lien particulièrement fort entre la mère et la fille adolescente (1987). L'axe mère-cadet l'est tout autant. On ne retrouve pas ces corrélations entre le statut de l'enfant et la proximité au père. Le père ne semble être influencé ni par le rang, ni par le sexe de l'individu, comme l'indique le faible V de Cramer (.09). On peut parler à son endroit d'insensibilité aux statuts des germains. Par quoi est influencée la proximité au père? Si les facteurs statutaires ne jouent pas, comme c'est le cas pour la mère, un rôle important, il est possible que des facteurs de réussite interviennent.

Le rôle central que joue la mère dans la vie familiale et dans l'éducation et le rôle périphérique du père (Kellerhals et alii, 1991) donnent une idée de l'importance de ce résultat pour les relations fraternelles. Le cadet et la fille (et la fille cadette d'autant plus) jouissent d'une proximité particulière avec l'acteur principal de la vie de famille. Ceci est sans doute un facteur explicatif important de la forme générale qu'ont les rapports fraternels au sein de la famille nucléaire. Les cadets, et les filles dans les fratries mixtes, ont moins de pouvoir que les aînés et les garçons, comme nous le verrons. L'alliance avec la mère permet de compenser en partie cette faiblesse.

La mère joue donc un rôle de redistribution du pouvoir pour les enfants. Sans doute sensible à un idéal d'égalité, elle soutient les faibles contre les forts. Le fait-elle gratuitement ? On peut penser que l'attachement au cadet et à la fille s'explique par des facteurs psychologiques. On se rappellera, cependant, que, selon la théorie de Caplow, si A est plus fort que B et B plus fort que C, toutes choses étant égales par ailleurs, les coalitions entre B et C sont les plus probables. Dans nombre de familles, les hommes (le mari et les frères) ne jouent-ils pas le rôle de A ? L'alliance de la mère avec la fille ou le cadet, n'est sans doute pas dénué d'intérêts pour elle aussi, puisqu'elle lui permet de faire contrepoids à son mari. On doit également se souvenir du rôle central que joue la mère comme garante de la cohésion familiale (de Singly, 1993b). La plus grande proximité accordée aux plus faibles par la mère peut être interprétée, dans cette perspective, comme la traduction du souci de cohésion, qui serait mise à mal, en cas de trop fortes inégalités.

On se rappellera également du fait que les aînés, comme on l'a dit dans le chapitre I, ont plus de conflits avec leurs parents, pour diverses raisons que nous chercherons à dégager dans le chapitre XI. L'association

de la mère et du cadet ne répond donc pas uniquement au désir de celle-ci de protéger le moins fort contre le plus fort, mais s'explique par le fait que la mère est elle-même moins souvent en conflit avec le cadet qu'avec l'aîné. Les alliances familiales se forment en fonction de l'intensité des conflits parents-enfants. Plus les conflits entre l'aîné et les parents seront fréquents, plus les coalitions entre la mère et le cadet auront une chance d'émerger.

Coalitions et milieu social

On peut se demander quelle influence a le milieu social sur les coalitions. Les parents des classes populaires ont-ils une conception plus statutaire des coalitions que les autres? On a croisé, dans le graphique qui suit, le niveau de formation (dichotomisé) de la mère et la proximité particulière existant entre elle et l'individu, selon le statut de celui-ci.

Tableau 3.5
Coalition de l'individu avec la mère, selon le niveau de formation de la mère et le statut de l'individu (en %)

Individu est plus proche de la mère	Sans formation, apprentissage	Secondaire professionnel, université
Garçons aînés	10	16
Filles aînées	35	21
Garçons cadets	20	44
Filles cadettes	51	43

On voit, dans le tableau 3.5, que les coalitions avec les mères des classes populaires dépendent à la fois du rang et du sexe de l'individu. Ainsi les cadets sont plus coalisés que les aînés, et les filles plus que les garçons. Les filles aînées sont trois fois plus souvent coalisées à la mère que les garçons (35% contre 10%). Les filles cadettes sont deux fois plus coalisées avec la mère que les garçons cadets. Le sexe et le rang de naissance jouent donc pour expliquer les coalitions dans les familles populaires. Les cas des familles où la mère est universitaire présentent une logique différente. Le sexe n'intervient plus; seul le rang de naissance compte. Ainsi, dans ces familles, les garçons aînés forment une coalition avec la mère dans 16% des cas, et les filles aînées dans 21 % des cas, soit une différence de seulement 5 points (par rapport aux 25 points des classes populaires). Dans le cas des cadets, la différence n'est que de un point, ce qui la rend absolument non significative.

Conclusion

La famille n'est pas le système pacifié que l'on se plaît parfois à imaginer. Des préférences l'habitent, des conflits la traversent, des coalitions se font et se défont. Que trois individus adultes sur dix pensent que leurs parents sont plus proches d'un des germains que des autres (de Singly, 1993: 79) montre bien les effets à long terme des configurations relationnelles de la famille nucléaire. Ce qui s'est décidé dans la cohabitation perdure dans l'éclatement. Un nombre non négligeable de familles vivent un mode relationnel différencié, dont les effets survivront à la décohabitation pour créer une solidarité à géométrie variable (Kellerhals et alii, 1994). La coalition des femmes dans la famille nucléaire semble être un fait bien avéré. On a vu que les filles forment plus souvent des coalitions que les garçons, et qu'elles s'allient plus souvent avec la mère que leurs frères. Caplow (1984) soutient que dans les fratries qu'il a observées, les coalitions survivaient à la fin de la famille nucléaire. Si cette observation s'avérait exacte, on aurait réussi à dégager un des liens entre familles nucléaires et réseau de parenté. On sait, en effet, que l'essentiel des aides et des solidarités proviennent des femmes. N'est-ce pas là une sorte de reflet des coalitions passées dans le cadre de la famille nucléaire, peut-être pour résister au pouvoir des hommes ?

Les coalitions entre germains sont une réalité dans le cadre de la famille, spécialement quand la dyade est composée de deux filles. On peut se demander à quelle fréquence des coalitions entre germains apparaissent à l'extérieur du cadre familial. Les germains partagent souvent un certain nombre d'activités externes à la famille. Dans ces cas, est-ce que des coalitions se forment ? La question des coalitions fraternelles externes à la famille est importante et n'a pas été, pour l'instant, l'objet de recherches.

Chapitre IV: Les sentiments

"Je l'aime comme un frère."
(Expression).

Depuis l'Ancien Testament, la relation fraternelle est un archétype à partir duquel on juge d'autres relations: "je l'aime comme un frère; c'est un frère pour moi; frères en Christ; vivre comme frère et soeur". Chacune de ces expressions implique l'intimité et la solidarité. Il n'est donc pas étonnant que plusieurs auteurs aient considéré la relation fraternelle comme fondatrice des instincts sociaux de l'individu. Ainsi, pour Auguste Comte (1852), la relation fraternelle socialise l'individu à la solidarité, comme le rapport filial l'habitue à l'obéissance. La relation fraternelle est vue de la même manière par Kropotkine (1927,1979), qui perçoit le besoin de sociabilité comme "une extension des rapports entre frères et soeurs"⁴⁹.

De manière opposée, on est surpris du très grand nombre de mythes et d'histoires ayant trait à la jalousie et à la haine fraternelles, au meurtre du germain. Caïn est dévoré de jalousie et Romulus, sous le coup d'une terrible colère, tue Rémus. Nombreux sont les cas de fratricide, tant dans la culture occidentale que dans d'autres cultures. Ainsi, à l'opposé de Comte et de Kropotkine, Freud considère la relation fraternelle comme l'archétype des relations compétitives : "Il est incontestable qu'il [l'individu] voit en eux [ses frères et soeurs] des concurrents, et l'on sait que cette attitude se maintient sans interruption pendant de longues années, jusqu'à la puberté et même au delà" (cité par de Mijolla, 1982: 54). Le complexe de Caïn marque l'individu de son sceau et Freud pourrait bien dire, s'opposant à Comte, que l'individu apprend par la germanité l'individualisme et l'égoïsme, qui devront être refoulés pour que le lien social puisse se construire (Rabain, 1988: 51).

49 Le cas de Lou Andréa-Salomé résume de manière touchante cette conception: "le sentiment d'être liée aux hommes par des liens fraternels fut tellement évident pour moi dans le cercle familial, puisque j'étais la cadette et la seule fille, qu'il n'a cessé de s'étendre jusqu'à tous les hommes de la terre; à toute époque, il m'a semblé qu'un frère se cachait en chacun des hommes que je rencontrais" (Salomé, 1977: 41).

Nous n'entendons pas trancher le noeud gordien des causes oedipiennes de la haine et de l'amour fraternels. Nous chercherons à donner une esquisse des sentiments que les individus éprouvent le plus souvent à l'égard de leurs frères et soeurs. La question est de savoir si l'amour l'emporte sur la haine, si les passions rapprochent ou dispersent, si les frères et soeurs vivent dans l'intimité, l'indifférence ou la jalousie.

Comme le fait remarquer de Singly (1993b), les sociologues ont trop souvent laissé de côté l'analyse des sentiments familiaux, sans doute parce qu'ils prenaient pour argent comptant les différentes injonctions de l'idéologie de l'amour: maris et femmes doivent s'aimer; les parents aiment tous leurs enfants de la même manière; la famille est le groupe où s'exprime avec le plus de force l'amour et la compassion. Si l'on croit à ces normes, il est clair qu'une étude statistique n'est pas de mise. Mais, à la suite de Singly, nous pensons qu'il est souhaitable d'évaluer les différents sentiments familiaux, et de les mettre en rapport. Les sentiments à l'égard des germains sont-ils variables selon les individus, ou suivent-ils au contraire toujours le même modèle ? Ce modèle, si modèle il y a, est-il fondé sur les sentiments fusionnels ou au contraire antagonistes ?

Cette question rejoint une des interrogations centrales de la sociologie de la famille, qui concerne la normativité de l'amour familial. Si conjoints, parents et enfants sont en quelque sorte contraints de s'aimer, - de Singly parle à ce propos de "paradoxe de la famille contemporaine"⁵⁰ (1993a: 81) - la relation fraternelle échappe en partie à cette régulation normative, puisqu'elle est largement définie de manière autonome, par les acteurs en présence. L'évaluation de l'intensité des affects fraternels est donc d'autant plus intéressante que la culture et les normes ne nous renseignent pas à leur sujet.

La relation que nous entretenons avec une autre personne implique plusieurs sentiments de nature, de valence et d'intensité différentes. On peut à la fois respecter et haïr, aimer et être distant, admirer et déprécier. Certains de ces sentiments sont conscients, d'autres moins. Certains sont déterminants pour l'action; d'autres ont une influence tout à fait négligeable. L'étude des sentiments a souvent été laissée à d'autres par les sociologues, aux psychologues par exemple. Or cela nous semble fort dommage car, surtout dans les petits groupes tels que la famille, la

50 Il s'agit d'un paradoxe puisque l'amour, par définition, ne peut être contraint.

dynamique sociale est très influencée par les sentiments que les individus éprouvent les uns pour les autres. Evaluer les sentiments et trouver leurs origines permet de mieux comprendre le fonctionnement relationnel des petits groupes. L'étude des sentiments demande beaucoup de doigté. On se situe ici au niveau le moins factuel et donc le plus complexe de l'analyse sociologique. Saisir la géographie sentimentale de la fratrie par un questionnaire standardisé relève de la gageure. Nous l'avons tenté en étant conscient de l'aspect limité et périlleux de l'entreprise.

Quelles dimensions retiendrons-nous dans l'analyse des sentiments fraternels ? La littérature de tradition psychanalytique encourage le chercheur à considérer la rivalité fraternelle comme centrale. Les sentiments d'envie, de jalousie, de compétition, forment la base de nombreuses études de la relation de germanité. On ne peut faire l'économie de la rivalité fraternelle, que l'on approchera par les questions 10j 10k 10l et, d'une autre manière, par la question 10i.

Il faut cependant également considérer, indépendamment de ceux-ci, d'autres types de sentiments. Comme nous l'avons mentionné dans l'introduction générale de cette thèse l'importance de la relation fraternelle comme lien sentimental positif, particulièrement à l'âge adulte, est apparue dans plusieurs recherches récentes. On a montré que la proximité à l'égard du germain est généralement de mise et que les cas de brouille sont rares. Il faut donc chercher à savoir si, déjà durant l'adolescence, les sentiments positifs sont dominants. Pour pouvoir juger de cet aspect, nous ferons référence à trois indicateurs: le sentiment de proximité envers le germain, le plaisir éprouvé à son contact et la dépendance ou l'indépendance par rapport à lui (questions 10b, 10c, 10d).

Enfin, à lire la littérature profane comme la littérature savante, on est surpris par l'importance qu'a le germain pour la construction de l'identité, du moi, etc. Tant dans la perspective psychanalytique, dans les travaux de psychologie sociale (Codol, 1982) que dans ceux portant sur la variance intrafamiliale (Dunn, Plomin, 1992), le germain est considéré comme un acteur de poids dans la construction de la personnalité. La troisième dimension fera donc référence à l'attitude plus ou moins différenciatrice qu'a l'individu par rapport à son germain: l'admire-t-il ? Désire-t-il lui ressembler ? se sent-il différent (questions 10e, 10f et 10g) ?

Nous avons donc privilégié trois dimensions du lien sentimental: celles de la rivalité, de la proximité sentimentale et de la déidentification. Elles n'épuisent pas la complexité des sentiments fraternels. Il nous semble cependant que nous avons là affaire à des dimensions centrales de la relation à autrui. Elles résument, à notre avis, les principales tentatives d'analyse de la relation fraternelle. On remarquera aussi qu'elles correspondent aux trois axes qui structurent cet ouvrage: les forces qui opposent; celles qui rapprochent; celles qui différencient. En la matière, on a souvent postulé des associations qu'aucune étude empirique ne justifiait. On a fait, par exemple, comme si la rivalité était antithétique à la proximité sentimentale, comme si l'absence de l'une signifiait la présence de l'autre. Or, s'il est un domaine où l'ambivalence est maîtresse, c'est bien dans celui des sentiments⁵¹. On partira donc du postulat qu'il faut étudier chacune des trois dimensions de manière indépendante pour, dans un second temps, se demander comment elles se combinent. Nous commencerons par décrire la rivalité, ce qui permettra de faire le lien avec les chapitres de la première partie de l'ouvrage. Nous aborderons ensuite la proximité sentimentale et la différenciation.

La rivalité fraternelle

La relation fraternelle semble être caractérisée, dans la petite enfance, par la rivalité fraternelle, terme sous lequel sont regroupés trois sentiments voisins et cependant distincts: la jalousie, l'envie et le sentiment de compétition. On trouve donc sous le terme de rivalité les trois sentiments que Simmel considérait comme à l'origine des conflits dans un grand nombre de relations sociales (Simmel, 1992). Dans la perspective psychanalytique, la rivalité fraternelle est inscrite dans le complexe d'Oedipe et tourne autour de la revendication d'exclusivité de l'amour parental. Sans remettre en question cette interprétation, on peut chercher à compléter les connaissances sur la rivalité fraternelle en faisant référence à d'autres types d'explication.

La première étape par laquelle il faut passer consiste à définir plus précisément les dimensions de la rivalité fraternelle. On a souvent considéré, à tort, que jalousie, envie et sentiment de compétition, étaient synonymes, alors que les trois termes font référence à des réalités un peu différentes, comme Salovey (1991) l'a bien montré. Selon lui, la jalousie

51 En fait, le chercheur ne peut se satisfaire du constat d'ambivalence. Il est forcé d'admettre qu'il les qualifie d'ambivalents, comme le fait remarquer Simmel (1992: 29), que parce que leur unité dépasse momentanément son entendement.

se réfère à la peur de perdre, par la faute de quelqu'un, quelque chose qui a été gagné: c'est par exemple le mari qui a peur que sa femme le trompe, ou le premier né qui a peur de perdre l'amour de sa mère à l'arrivée du second. Dans les deux cas, c'est l'idée de la perte d'un avantage, d'une exclusivité, qui est à la racine du sentiment. Quand on dit dans la Bible que Jéhovah est un dieu jaloux on entend par là qu'il ne peut admettre que son peuple s'adresse à d'autres divinités. Le dieu veut avoir l'exclusivité de ses prières. L'envie concerne au contraire non plus les biens propres de l'individu, mais ceux d'autrui. Il ne s'agit plus ici de protéger ses propriétés ou privilèges, mais de convoiter ceux des autres⁵². Quant à la compétition, elle fait référence à deux personnes qui convoitent les mêmes biens ou avantages, qui n'appartiennent encore à aucun des deux.

La rivalité fraternelle

Ma soeur n'est pas jalouse de l'affection des parents. C'est plutôt matériel. Par exemple, là, je vais partir en voyage la semaine prochaine et ma mère a payé le voyage et elle l'a pas payé à ma soeur. Elle ne part pas mais elle estime qu'elle devrait avoir la même somme. Elle a dit à ma mère qu'elle faisait tout pour moi, plein de trucs comme ça . C'est souvent des petites choses. Si par exemple ma mère m'achète un habit, elle dit: "ah ouais, t'as acheté un habit à Philippe et pas à moi" (garçon parlant de sa soeur cadette, interview no 3).

Je pense qu'elle est jalouse. C'est bizarre en fait. Elle se sent inférieure. Elle a toujours l'impression que mes parents, mon frère, la considèrent à part. Ça la gêne énormément. Pourtant c'est pas du tout ça. Elle est jalouse de ce que me donnent les parents. Et pourtant elle a toujours plus que moi et elle est quand même jalouse, c'est dingue ! (fille parlant de sa soeur cadette, interview no 7).

Peut-être que je suis un peu jalouse d'elle, je ne sais pas. Moi j'ai plein de problèmes à l'école tandis qu'elle ça va : elle arrive mieux à gérer ses devoirs, son temps. Elle est très sûre d'elle, elle est très bien dans sa peau, ça je lui l'envie, c'est peut-être pour ça que je suis un peu jalouse. Je la trouve mieux que moi en somme (fille parlant de sa soeur cadette, interview no 18).

Nous avons abordé la jalousie, l'envie et le sentiment de compétition par trois indicateurs du tableau 10 du questionnaire: la question 10j pour la jalousie, 10l pour l'envie, et 10k pour le sentiment de

⁵² Simmel (1992: 67) expose très clairement cette distinction: "Quand il s'agit d'acquérir, nous parlerons plutôt d'envie, quand il s'agit de conserver, plutôt de jalousie [...]".

compétition. Nous avons ajouté à cela le sentiment d'énervement⁵³. La construction des indicateurs approchant ces dimensions nous a posé bien des problèmes. Il s'agit, en effet, de sentiments connotés très négativement et donc susceptibles d'être cachés durant l'interview, même dans un questionnaire auto-administré. La question de la jalousie était particulièrement difficile puisqu'il s'agissait du sentiment le plus dévalorisant et, sans doute, le plus traumatisant pour l'individu. Tout en conservant cette idée de menace sur la personne, nous avons tourné notre indicateur de manière à faire porter la faute sur le germain plutôt que sur l'individu ("mon F/S cherche à montrer qu'il est meilleur que moi"). Il faudrait d'autres indicateurs pour approcher la jalousie, qui est une notion complexe. Notre étude permet cependant de donner une première appréciation des phénomènes. Le tableau suivant évalue la fréquence des différents sentiments négatifs présents dans les fratries.

Tableau 4.1
Fréquence des sentiments négatifs (en %)

Intensité	Sentiment de jalousie	Sentiment d'envie	Sentiment de compétition	Sentiment d'énervement
Toujours vrai ou presque	7	2	1	5
Souvent vrai	15	6	5	34
Quelquefois vrai	19	15	18	41
Rarement vrai	18	23	30	13
Jamais vrai ou presque	42	55	46	7
Total	100%	100%	100%	100%

On voit que jalousie, envie et sentiment de compétition sont relativement rares dans les fratries. Par contre, le sentiment d'énervement est beaucoup plus répandu⁵⁴. Les interviews qualitatives montrent qu'il ne concerne pas des problèmes fondamentaux mais provient d'un quotidien et d'une coprésence difficiles à gérer.

53 Ces questions ont été formulées de la manière suivante: 10. *Quels sont tes sentiments par rapport à ton F/S?* Suivent 12 sous-questions, dont les 4 qui nous intéressent ici: I) *Mon F/S m'énerve*; J) *Mon F/S cherche à montrer qu'il/elle est meilleur(e) que moi*; K) *Je me sens en compétition avec mon F/S*; L) *Je ressens une certaine envie pour ce qu'a mon F/S et que je n'ai pas*.

54 Cette prépondérance de l'énervement sur les autres sentiments négatifs tient peut-être au fait que l'énervement est un état plus facile à repérer et à admettre que la jalousie et l'envie.

L'énervement fraternel

On n'a pas du tout les mêmes habitudes. Par exemple, le soir il lisait jusqu'à deux heures du matin et moi il me faut au moins mes huit heures de sommeil parce que sinon je suis un petit peu en retard. Il écoutait de la musique. Le matin il se réveillait à 6 heures et il prenait pendant une heure la salle de bain, des petits trucs agaçants. Il fume, il laisse ses mégots de cigarette dans le cendrier et puis cela sent après le tabac froid. Cohabiter avec lui c'est impossible. Le voir oui, mais pas trop rapproché. (fille parlant de son frère cadet, interview 1)

Dans la salle de bain c'est où il y a le plus de tensions. On a un petit lavabo, enfin pas très très grand et on a toujours envie de se laver les dents en même temps. On se pousse. Le matin on est généralement assez pressés. Des fois on arrive même à s'insulter, simplement à cause de ce petit problème. (garçon parlant de son frère aîné, interview no 4)

C'est stupide mais je me sens bien dans les toilettes. Je prends du temps. Donc là ça pose des problèmes. Ça embête tout le monde. C'est surtout dans des actions de tous les jours qu'il y a provocation. C'est jamais méchant. (garçon parlant de sa soeur aînée, interview no 8)

Il est toujours en retard, ça je ne supporte pas. L'autre chose qui m'énervé peut-être un peu c'est qu'il a tendance à toujours faire des gags sur ma mère, toujours la même chose pour l'énervé un petit peu et la laisser bien criser avant de faire ce qu'elle veut qu'il fasse. Je trouve un peu dommage. Il l'use d'un certain côté. (garçon parlant de son frère cadet, interview no 19)

Pourquoi le germain a-t-il une telle capacité d'énervé ? Nous sentons bien, à lire les interviews et à nous rappeler nos propres expériences, que toute relation sociale impliquant une certaine régularité et une certaine proximité recèle le pouvoir d'exaspérer. Il n'est pas facile de vivre avec un autre: la relation conjugale est souvent là pour en témoigner. La relation fraternelle, de ce point de vue, affiche plusieurs désavantages. Il faut d'abord rappeler qu'elle n'est pas la conséquence d'un choix, mais celle d'une obligation. Or, le fardeau est plus lourd quand on n'a pas choisi soi-même de le porter. Ensuite, les germains savent que, quoi qu'il arrive, ils sont en quelque sorte "condamnés" l'un à l'autre pour une durée de temps que certains assimileront peut-être à la perpétuité. Il n'y a pas, pendant l'adolescence, de rupture possible: on doit continuer à cohabiter. Ce fait peut mener à l'acquiescement aux désirs et aux remarques d'autrui. Mais cette bonne volonté n'est pas toujours présente, et il est fort possible que le raisonnement commun suive plutôt la logique du fait accompli et de l'absence de prise en compte de l'autre, puisque cela n'a aucune conséquence sérieuse. Tant que la

cohabitation perdue, le lien fraternel est d'une grande solidité; cette solidité autorise des comportements peu respectueux d'autrui dans une période de la vie (l'adolescence) où les individus valorisent l'autonomie de leur personne plus que la recherche de compromis.

L'énervement peut encore être mis en rapport avec la répartition du pouvoir dans la relation fraternelle. Nos analyses du chapitre VIII montrent bien que le pouvoir fraternel, de ce point de vue, a beaucoup moins de légitimité que le pouvoir parental. L'autorité fraternelle est relativement faible dans notre culture. On peut penser que l'énervement fraternel provient en partie de l'impossibilité de régler certains problèmes par des actes d'autorité.

La proximité sentimentale

L'idée que le lien fraternel ne peut être dénoué que par la mort est vraie du point de vue biologique. Par contre, elle ne doit pas faire figure de dogme, car rien n'empêche deux germains de s'ignorer ou même de se renier. On ne doit pas confondre, en effet, les liens nominaux de parenté et les liens réels. Ce n'est pas parce que la biologie nous dit frères ou soeurs qu'elle définit le lien qui nous unit. Les affections familiales n'ont rien d'obligatoires; elles sont, pour reprendre Bourdieu (1993), des créations, savamment entretenues, corrélatives des stratégies de reproduction sociale. Il est important de rappeler que les sentiments qui émergent dans la famille ne sont pas innés mais construits, et donc susceptibles de varier, selon les groupes sociaux et les époques historiques. Ariès, en posant la question de l'amour pour l'enfant (1973), fut l'un des premiers à voir le sentiment familial comme un fait culturel. Dans le cas des sentiments fraternels, il ne fait guère de doute que nous avons affaire à un construit: les sentiments sont variables, selon les cultures (Cicirelli, 1994), selon les époques (Stearns, 1990) et, comme nous allons le montrer, à l'intérieur d'une même culture et d'une même époque, selon les individus.

Nous savons que le malheur renforce la solidarité dans les fratries. Ainsi, le germain compte beaucoup pour les orphelins (Cadoret, 1991 et Hegar, 1988). La séparation du germain, consécutive au placement, est souvent douloureuse (Timberlake, Hamlin-Elwood, 1982). "Jamais vous ne nous séparerez", criaient deux frères aux autorités de placement qui, il y a près de 40 ans, commençaient à prendre conscience de l'importance du lien fraternel dans les familles sinistrées (Charles, 1991: 27). De même, le fait qu'un des germains soit handicapé produit fréquemment des

sentiments de responsabilité et d'affection intenses, que la relation normale ne connaît pas. Le décès du germain fait grand mal à l'individu. Carence affective, suractivité liée à un désir d'oubli, colère, solitude, sentiment de culpabilité, peur de la mort et impression de vulnérabilité ne sont pas réservés aux parents; ils sont partagés par le frère ou la soeur survivants (Bendor, 1989 et 1990).

Si le malheur renforce le lien fraternel, qu'en est-il des climats plus sereins ? Nous avons vu que les conflits sont fréquents entre frères et soeurs. Sont-ils les signes d'une absence d'intimité, d'un désir de solitude, d'un dégoût de l'autre ou, au contraire, peut-on les considérer comme les compléments d'une connivence qui reste entière malgré eux? Nous avons jugé trois dimensions de l'intimité importantes: c'est d'abord le plaisir que la relation apporte, puis vient le sentiment de proximité, enfin l'impression que la présence ou l'absence du germain est un événement important ou indifférent pour l'individu⁵⁵.

Tableau 4.2
Fréquence des sentiments de proximité, de plaisir
et d'indifférence (en %)⁵⁶

Fréquence	Sentiment de proximité	Sentiment de plaisir	Sentiment d'indifférence
Toujours vrai	34	31	4
Souvent vrai	35	39	10
Quelquefois vrai	23	24	24
Rarement vrai	6	4	29
Jamais vrai ou presque	2	1	32
Total	100%	100%	100%

D'après nos données, les germains ne sont, dans la grande majorité des cas, pas hostiles les uns envers les autres. La plupart des frères et soeurs reconnaissent l'intimité qui les lie. Ainsi, environ 7 adolescents sur 10 disent se sentir proches de leur germain, avoir du plaisir avec lui. On voit donc que le niveau moyen d'intimité est élevé. Le sentiment d'indifférence est un peu plus répandu que l'absence de proximité ou de

55 Ces questions figurent dans le même tableau que celles qui concernent les sentiments négatifs. Elles ont été formulées de la manière suivante: B) *Je me sens proche de mon F/S*; C) *J'ai du plaisir à être avec mon F/S*; D) *Pour moi, qu'il/elle soit là ou non ne fait pas une grande différence*. Les modalités de réponse vont de "toujours vrai" à "jamais vrai ou presque". Est prévue une catégorie résiduelle pour les individus qui n'arrivent pas à se prononcer (*je ne sais vraiment pas*).

56 Les pourcentages ont été calculés sur le total moins les "je ne sais pas". Ceux-ci ne représentent qu'une part infime des réponses: 1.3% pour la proximité (8 individus); 0.4% pour le plaisir (2 individus); 1.5% pour l'indifférence (9 individus).

plaisir, puisque 40% des germains disent le ressentir. Le "divorce" fraternel reste cependant peu fréquent: moins de 10% des individus admettent ne ressentir que rarement ou même jamais du plaisir ou une proximité dans la relation à leur germain. L'hostilité est rare, l'attraction est majoritaire, les sentiments mêlés concernent environ 25% de l'échantillon (ceux qui disent "quelquefois").

Il est donc clair que le haut niveau de conflits fraternels (le premier, en intensité, des conflits familiaux durant l'adolescence) ne compromet pas gravement la relation qui est, en moyenne, revendiquée comme bonne. Ces résultats confirment ce que deux études américaines avaient déjà constaté (Bowerman, Dobash, 1974 et Cicirelli, 1982).

La proximité sentimentale

Si ce n'était pas ma soeur je ne pense pas que je l'aimerais....On vit dans le même appartement, c'est tout. Il n'y a pas plus dans mon esprit (fille parlant de sa soeur aînée, interview no 16).

En fait on est surtout liés parce qu'on est frère et soeur. Je l'aime bien. C'est une amitié. Mais ça ne va pas plus loin. C'est peut-être un sentiment familial. Je ne sais pas. C'est les liens familiaux qui nous rapprochent (garçon parlant de sa soeur aînée, interview no 8).

Il est parti l'année passée pendant trois mois et j'ai vraiment ressenti son absence, à la fin. D'ailleurs, il a eu un accident là bas et ça m'a vraiment fait un choc. Oui, je l'aime beaucoup (fille parlant de son frère aîné, interview no 13).

Oui, je l'aime bien. J'aime mon frère, comme une personne aime son frère. Le jour où il lui arrive quelque chose, ce sera mon frère. Je tiens à lui (fille parlant de son frère cadet, interview no 12).

S'il partait ça serait l'horreur. je l'adore. On est très souvent ensemble. Je pense souvent à lui. Pendant mon service militaire ça ne va pas être drôle, 4 mois sans le voir. Mon frère il est franchement vital pour moi. (garçon parlant de son frère cadet, interview no 19)

Les germains se disent donc généralement proches, admettent avoir du plaisir, chassent l'indifférence. On remarquera que les sentiments de proximité sont beaucoup plus fréquents que les sentiments négatifs, vus dans la première section. Contrairement à l'image que l'on a parfois de la relation fraternelle, les sentiments de rivalité sont largement dépassés par les sentiments de proximité. Cette constatation est d'autant plus intéressante que nous avons pu apprécier, dans le chapitre I, la fréquence relativement importante du conflit fraternel. Il semblerait donc qu'à l'adolescence, les sentiments positifs prennent le dessus sur les

sentiments négatifs, quand bien même la fréquence des conflits reste élevée. On a là une nouvelle preuve du fait que le conflit est distinct des sentiments négatifs; qu'il peut être fréquent sans entamer la proximité sentimentale.

Différenciation ou ressemblance ?

Si la proximité est généralement revendiquée, est-ce à dire qu'il existe un désir de fusion et d'indifférenciation par rapport au germain ? Cette dimension des sentiments fraternels est abordée par trois questions, portant sur le sentiment d'être différent, le désir de ressemblance et l'admiration que ressent l'individu à l'égard de son germain⁵⁷. Le tableau 4.3 donne quelques précisions intéressantes.

Tableau 4.3
Fréquence des sentiments de proximité, de plaisir
et d'indifférence (en %)

Fréquence	Sentiment d'être différent	Désir de ressemblance	Admiration
Toujours	33	2	8
Souvent	41	4	22
Quelquefois	17	21	37
Rarement	6	27	20
Jamais ou presque	3	46	13
Total	100%	100%	100%

On voit que le sentiment d'être différent est très répandu, alors que le désir de ressemblance, de manière inverse, est extrêmement rare. On peut donc en conclure que c'est sur le mode de la différenciation que se joue la relation sentimentale entre les germains⁵⁸. Cette constatation est fort importante pour plusieurs raisons. Elle remet d'abord en question l'idée que la famille est un groupe fondé sur la valorisation de la similitude, une sorte de *Gemeinschaft* en miniature. Comme le rapporte Codol (1984), la similitude est peu gratifiante quand elle met en danger la visibilité de la personne. Or, exister, dans la famille, c'est souvent se différencier, particulièrement pour l'adolescent. La différenciation prend pour objet les parents, bien sûr, mais également les frères et soeurs.

57 A nouveau, ces questions ont été posées dans le cadre du tableau 10. Elles sont formulées ainsi: E) *J'admire mon F/S*; F) *J'aimerais lui ressembler*; G) *Je me sens différent de mon F/S*.

58 Il serait intéressant de poser ces questions à propos des pairs. Nous faisons l'hypothèse que les réponses données à leur rencontre révéleraient la recherche d'une plus grande similitude.

Une minorité non négligeable d'individus, cependant, disent admirer leur germain. On ne peut donc sans autre réfuter la thèse qu'il existe, dans certains cas, une envie pour les qualités de l'autre, qui est sans doute un vecteur d'influence.

L'admiration.

Oui, je l'admire. Lui, il est à l'Université. C'est aussi mon but d'arriver là et de réussir. Il a quand même passé sa première année de Droit. C'est quand même quelque chose qui compte (garçon parlant de son frère aîné, interview no 4).

Je l'admire des fois. C'est comme ça. Il fait beaucoup de trucs, comme le sport. où je l'admire souvent. Et le caractère des fois parce que moi je suis assez du genre à m'inquiéter assez rapidement, alors que lui... Peut-être qu'intérieurement, il ressent du désespoir, mais il le montre pas (fille parlant de son frère aîné, interview no 13).

Je l'admire parce que je trouve qu'elle a eu du courage à reprendre les études après son apprentissage, pour faire son école d'infirmières. Elle est souvent en gériatrie, aux personnes âgées. Moi je pourrais pas, j'aurais pas le courage. Elle, elle m'admire parce que je suis au Collège et qu'elle n'a pas pu y aller. Elle dit à ses copines ou à son copain: "ouais, c'est la grosse tête de la famille" (fille parlant de sa soeur aînée, interview no 11).

Moi je l'admire beaucoup. J'ai une monstre admiration pour ce qu'il arrive à faire. Par exemple il a appris la guitare tout seul en une année et maintenant il joue vachement bien je trouve. Et j'adore parce qu'il se fait tout de suite bien accepter dans n'importe quel groupe où je l'emmène et je vois que tout le monde l'aime beaucoup et ça me rend très fier (garçon parlant de son frère cadet, interview no 19).

Cette admiration trouve cependant rapidement ses limites. Elle ne va presque jamais jusqu'au désir de ressemblance et jusqu'à l'abandon du sentiment de la spécificité personnelle. Il y a donc, pour reprendre le terme de Schachter (1982), une forte *déidentification* au germain, c'est-à-dire, un sentiment très prononcé de différence et un refus de s'identifier au germain. Cette tendance est interprétée par Schachter comme un moyen de défense contre la rivalité fraternelle, par le développement de caractéristiques spécifiques, qui rend la comparaison impossible. La compétition devient moins violente de ce fait.

Sans nous prononcer plus avant sur ses causes, nous insistons sur l'importance qu'a la différenciation sentimentale dans la relation fraternelle. Les autres relations familiales ne font pas une place aussi importante et unanime au sentiment de différence.

Une typologie des sentiments fraternels

Nous avons décrit, une à une et de manière séparée, trois dimensions importantes des relations sentimentales entre germains. On a vu que les sentiments de proximité étaient plus fréquents que la rivalité. De même, on a pu constater qu'il y a une forte tendance à se différencier de son germain: rares sont les individus qui désirent ressembler à leur germain, ou qui se sentent semblables à lui. Ces constatations indiquent qu'un lien sentimental relativement fort existe entre les germains, mais qu'il ne va pas tout de même jusqu'au désir de fusion et d'indifférenciation.

On pense souvent que les sentiments négatifs et les sentiments positifs sont exclusifs les uns par rapport aux autres. Nous avons dit ce que nous pensions de ce postulat, tant dans l'introduction générale à cette thèse, que dans les prolégomènes de ce chapitre. Il nous semble au contraire que, dans de nombreuses relations sociales, les sentiments sont mélangés. Les sentiments à l'égard des familiers sont particulièrement complexes, puisqu'ils sont de nature intime, quotidienne, et que les relations familiales concernent un grand nombre de situations et de problèmes. Nous aimerions savoir ce qu'il en est dans la relation fraternelle. Le fait d'être proche sentimentalement de son germain implique-t-il que la rivalité n'existe pas ? Est-ce que la tendance à se différencier apparaît uniquement dans les fratries où la rivalité est forte ? Pour répondre à ces questions, nous avons construit une typologie empirique des sentiments fraternels. Chacune des trois dimensions (sentiments négatifs, proximité, désir de ressemblance ou de différenciation) est une mesurée par un indice dichotomique indiquant si le sentiment en question existe ou non. Ensuite, en croisant les trois indices dichotomisés, on a construit une typologie en six états. Le détail de la construction des indices est présenté dans le tableau suivant.

Construction de la typologie des sentiments fraternels

Sentiments négatifs. Dichotomisation des questions 10i, 10j, 10k. Les sentiments négatifs sont forts si la réponse est "toujours vrai" ou "souvent vrai". Si l'individu a un score fort sur l'une des trois questions, il est considéré comme ayant des sentiments négatifs.

Sentiments de proximité. Dichotomisation des questions 10b, 10c, 10d. Pour les questions 10b, 10c le score de proximité est fort si la réponse est "toujours vrai" ou "souvent vrai". Pour la question 10d, le score de proximité est fort si la réponse est "rarement vrai" ou "jamais vrai". Si l'individu a un score fort sur deux des trois questions, il est considéré comme ayant un sentiment de proximité fort.

Par rapport aux deux autres indices (sentiment négatif et sentiment de ressemblance), on remarquera que l'on a fait augmenter les exigences: il ne suffit pas d'avoir un score fort sur un des indicateurs; il faut en avoir deux, ceci pour compenser la désirabilité sociale liée à ces questions.

Sentiments de **ressemblance**. Dichotomisation des questions 10e, 10f, 10g. Pour les questions 10e, 10f le score de ressemblance est fort si la réponse est "toujours vrai" ou "souvent vrai". Pour la question 10g, le score de ressemblance est fort si la réponse est "rarement vrai" ou "jamais vrai". Si l'individu a un score fort sur une des trois questions, il est considéré comme ayant un sentiment de ressemblance fort.

On a croisé ensuite les trois indices, ce qui, théoriquement, devrait donner neuf types:

- 1) Sentiments négatifs présents / proximité forte / ressemblance forte
- 2) Sentiments négatifs présents / proximité forte / ressemblance faible
- 3) Sentiments négatifs présents / proximité faible / ressemblance forte
- 4) Sentiments négatifs présents / proximité faible / ressemblance faible
- 5) Sentiments négatifs absents / proximité forte / ressemblance forte
- 6) Sentiments négatifs absents / proximité forte / ressemblance faible
- 7) Sentiments négatifs absents / proximité faible / ressemblance forte
- 8) Sentiments négatifs absents / proximité faible / ressemblance faible

En fait, les types 3 et 7 n'apparaissent pas, pour la simple raison qu'ils n'existent pas empiriquement: ils regroupent à eux deux 14 individus sur les 598 que comprend l'échantillon, autrement dit une proportion négligeable (0,5% pour chacun d'entre eux). Nous avons donc préféré éliminer ces deux types et limiter les analyses aux six types ayant une certaine représentativité. Nous avons ordonné ensuite les types, de la manière qui est indiquée par le graphique qui suit.

On voit que les germains se répartissent essentiellement entre quatre grands types, d'à peu près la même taille. Chacun de ces quatre types comprend environ quatre cinquième des germains. Deux autres types plus marginaux existent également. Nous décrirons rapidement ces types.

Le **type I** comprend 22% des cas. Il s'agit d'individus qui n'éprouvent pas d'énervement, de compétition ou de jalousie à l'égard de leur germain. Les sentiments de proximité sont, par contre, forts, sans qu'ils aboutissent à un désir de ressemblance. Ce sont donc des individus qui, tout en se sentant proches et en ayant du plaisir à voir leur germain, ont le sentiment d'être différents de lui, sans qu'ils l'admirent ou désirent lui ressembler. On a donc affaire ici à une sorte de proximité mais une

proximité différenciatrice. L'autre est à la fois apprécié et considéré comme différent.

Le **type II** rassemble les individus qui, comme ceux du type I, n'éprouvent pas de sentiments négatifs, et dont les sentiments de proximité sont forts. Contrairement aux individus du type I, cependant, le désir de ressemblance existe. Non seulement, ils se sentent proches de leurs germains, mais encore ils désirent leur ressembler ou se sentent semblables à eux. La *proximité* peut être qualifiée dans ce cas de *fusionnelle*, puisque l'autre est vécu comme proche et identique. Ce type compte 24% des individus.

Dans le **type III** figurent des individus qui ressentent à la fois une forte proximité sentimentale, une forte rivalité et un désir de ressemblance à l'égard du germains. La relation fraternelle est donc ici à l'origine de sentiments contrastés qui, à première vue, devraient être incompatibles. Or ce n'est pas le cas pour ce groupe, très minoritaire, il est vrai, puisqu'il ne compte que 7% des individus. On parlera à leur propos de *proximité mixte*, puisque les sentiments sont très mélangés.

Le **type IV** est spécialement intéressant, car il lie sentiments négatifs et proximité sentimentale. Les individus qui le composent, en effet, se sentent proches de leurs germains, ont du plaisir à les voir, mais, en même temps, admettent ressentir une certaine dose d'énervement, de jalousie ou de compétition dans leur relation fraternelle. Il s'agit donc d'une *proximité antagoniste*, où l'autre est à la fois une source de plaisir et de déplaisir. On remarquera que ce type est bien implanté dans notre échantillon, contrairement au précédent, puisqu'il comporte 19% des individus.

Les quatre premiers types ont en commun de concerner des individus qui admettent une proximité sentimentale forte, quels que puissent être leurs autres sentiments. Les individus des deux types suivants, au contraire, n'admettent pas de proximité particulière à l'égard de leurs germains. Les individus regroupés dans le **type V** se caractérisent par la présence de forts sentiments négatifs qui ne sont pas compensés, au contraire de ce qui se passe pour les individus du type IV, par une proximité sentimentale particulière. Ce sont des individus dont le lien sentimental avec le germain passe essentiellement par la rivalité et la compétition. On a donc affaire à une *rivalité sentimentale*, qui concerne 20% des individus de notre échantillon.

Le **type VI**, quoique très faiblement représenté (7% de l'échantillon), a un certain intérêt. Il s'agit là d'individus qui ne ressentent rien à l'égard de leurs germains: ni rivalité, ni proximité, ni désir de ressemblance. L'autre n'est pas l'occasion d'un sentiment quelconque; on a presque l'impression qu'il n'existe pas. On peut donc parler pour ce groupe d'*indifférence sentimentale*.

La typologie que nous venons de décrire inspire plusieurs idées. Il faut d'abord souligner le fait que, dans notre échantillon, trois quart des individus (73%) sont répertoriés dans les différentes variantes d'un type que nous qualifions de "proximité". Dans la majorité des cas, la relation fraternelle à l'adolescence est donc une relation où le plaisir de voir l'autre, le sentiment de proximité et le sentiment de dépendance dominant. Il y a donc loin de la réalité des sentiments à la représentation courante de la relation de germanité comme créatrice de souffrances et de traumatismes. Si tel est peut-être le cas pendant l'enfance ou la préadolescence, l'adolescence est l'occasion d'une nouvelle orientation sentimentale à l'égard du germain.

Trois styles de proximité existent, qui comprennent à peu près le même nombre d'individus. Dans le cas de la proximité fusionnelle on se sent semblable l'autre et on désire lui ressembler; dans celui de la proximité différenciatrice, on se sent différent et on valorise cette différence; dans le type "proximité antagoniste", la proximité est accompagnée de rivalité, d'énervement. Il n'est donc pas juste, à notre avis, d'opposer rivalité et proximité, jalousie et rapprochement. De même, être proche de son germain signifie quelquefois désirer être comme lui, et d'autres fois rechercher la différence. Le fait que la proximité différenciatrice et la proximité antagoniste comprennent une part importante des individus montre qu'à l'adolescence des sentiments complexes émergent à l'égard du germain, qui peut être à la fois jaloux et aimé. De même, on peut aimer l'autre mais le rejeter comme modèle.

La rivalité sentimentale à l'état pur, accompagnée d'une absence de sentiment positif, existe également. Environ un individu sur cinq dit ne ressentir que jalousie, énervement, rivalité à l'égard de son germain. Le lien sentimental, dans ces cas, existe, contrairement au sixième et dernier type. A défaut d'aimer, du moins ressent-on encore quelque chose pour l'autre. La très faible fréquence à laquelle apparaît l'indifférence dans la relation sentimentale est intéressante. Elle indique que, dans l'énorme majorité des cas (93% des individus), le germain est *significatif*: on

éprouve des sentiments à son égard; il compte d'une manière ou d'une autre.

Ce tour d'horizon des sentiments a permis de constater la multiplicité des modèles sentimentaux présents dans la relation fraternelle: "je l'aime comme un frère" est donc une expression très polysémique. Cette diversité confirme donc qu'il n'y a pas de norme particulière, en matière sentimentale, dans la relation fraternelle. Imaginons une telle enquête sur le couple conjugal, ou sur la relation parents-enfants. On peut faire l'hypothèse que les attitudes seraient beaucoup plus homogènes. La relation fraternelle a l'avantage de tolérer des combinaisons qui ne vont pas de soi dans les autres relations. Les sentiments sont donc multiples, car la culture et les normes ne leur assignent aucune forme particulière. De même, le fonctionnement de la famille dépend sans doute beaucoup plus de l'état des sentiments conjugaux ou parentaux, que de ceux des germains les uns pour les autres. Ce qu'il faut chercher maintenant à savoir, c'est si l'on peut trouver, dans les structures socio-démographiques de la fratrie, ou dans l'organisation de la famille, certains principes à même d'expliquer une partie de la variabilité.

Les identités socio-démographiques

Ces six types sont-ils influencés par les caractéristiques socio-démographiques des germains ?

Plusieurs auteurs (Adams, 1968; Bowerman et Dobash, 1974; Cicirelli, 1982) présentent comme vérifiée l'hypothèse que les filles sont plus proches de leur germain que les garçons, et que les fratries de filles sont plus cohésives que les autres. Par ailleurs, on a prétendu aussi que les individus, quel que soit leur sexe, se sentent plus proches d'un germain de même sexe que d'un germain de sexe différent. Il devrait donc y avoir de grandes différences entre les sexes du point de vue sentimental. On remarque dans le tableau suivant qu'il n'en est rien.

Tableau 4.4
Types de sentiments et sexes de l'individu et du germain.

Types	Filles	Garçons	Frères de filles	Soeurs de garçons
Proximité différenciatrice	22	28	24	17
Proximité fusionnelle	27	18	23	27
Proximité mixte	5	11	6	10
Proximité antagoniste	22	16	15	22
Rivalité sentimentale	21	20	20	16

Indifférence sentimentale	4	7	12	7
Total	100%	100%	100%	100%

En fait, Le sexe n'a guère d'influence dans notre échantillon. Il n'y a pratiquement pas de différence entre les fratries de garçons ou de filles, et les fratries mixtes. Les proportions dans lesquelles apparaissent les différents types restent assez stables quel que soit le type de dyades. Les dyades de filles font preuve d'un peu moins d'*indifférence sentimentale* que les autres, et d'un peu plus de *proximité fusionnelle*. Les garçons privilégient un peu plus la *proximité différenciatrice* et un peu moins la *proximité antagoniste* que les filles. Mais il s'agit de nuances sur une répartition des modèles qui ne varie pas fondamentalement entre les sexes.

On se rappelle, cependant, que les coalitions entre filles sont très fréquentes. De même, la communication qui les lie, comme on le verra au chapitre suivant, est particulière. Alors que plusieurs autres auteurs mélangeaient dans leurs mesures de cohésion des indicateurs liés à la communication et aux coalitions, nous avons préféré une définition plus étroite du lien sentimental. Notre étude permet donc de préciser sur quel plan les dyades de soeurs sont plus proches que les autres. Pour l'instant, nous nous contenterons de dire qu'elles ne se distinguent pas, dans notre échantillon, par un lien sentimental d'une nature particulière.

Le rang de naissance a-t-il une influence sur les sentiments éprouvés à l'égard du germain durant l'adolescence ?

Tableau 4.5
Types de sentiments rang de naissance

Types	Aînés	Cadets
Proximité différenciatrice	20	25
Proximité fusionnelle	20	30
Proximité mixte	7	9
Proximité antagoniste	23	15
Rivalité sentimentale	25	13
Indifférence sentimentale	5	8
Total	100%	100%

Le tableau 4.5 montre que les aînés sont plus représentés que les cadets dans les types "proximité antagoniste" et "rivalité sentimentale", alors que les cadets sont spécialement nombreux à développer une proximité fusionnelle. Il faut, cependant, être prudent car les différences entre les rangs sont faibles. De plus, la question de l'effet du rang n'est

pas, nous l'avons déjà dit, aussi simple qu'il n'y paraît. En effet, le rang de naissance des individus est corrélé à l'âge du germain. Cela signifie, par exemple, que l'individu qui a un germain de moins de 15 ans, est obligatoirement un aîné dans notre échantillon. Il faudra donc s'assurer des effets de l'âge du germain, car il est possible que les faibles différences que nous venons de dégager soient en définitive plus des effets d'âge que de rang de naissance. Voyons pour commencer si les différences d'âge ont une influence sur les sentiments. L'analyse des sentiments négatifs chez l'enfant a révélé qu'ils étaient plus vifs quand l'écart d'âge était faible et quand les sexes étaient semblables. Est-ce le cas chez les adolescents ?

Tableau 4.6
Types de sentiments et différence d'âge entre l'individu et du germain.

Types	1-2 ans	2-4 ans	Plus de 4 ans
Proximité différenciatrice	24	20	24
Proximité fusionnelle	24	24	25
Proximité mixte	4	7	11
Proximité antagoniste	21	20	17
Rivalité sentimentale	21	20	18
Indifférence sentimentale	7	8	5
Total	100%	100%	100%

L'influence de la différence d'âge est très faible. Les types apparaissent pratiquement dans les mêmes proportions à tous les écarts d'âge. L'âge du germain, par contre, est assez fortement corrélé aux sentiments fraternels, comme le montre le tableau suivant:

Tableau 4.7
Types de sentiments et âge du germain.

Types	Moins de 13 ans	13-15 ans	15-18 ans	18-21 ans	Plus de 21 ans
Proximité différenciatrice	16	15	29	23	27
Proximité fusionnelle	21	14	24	28	33
Proximité mixte	9	9	3	9	10
Proximité antagoniste	22	28	19	17	12
Rivalité sentimentale	28	25	22	14	10
Indifférence sentimentale	3	10	3	9	8
Total	100%	100%	100%	100%	100%

Quand le germain a **moins de 13 ans**, la proximité différenciatrice est peu fréquente, ainsi que la proximité fusionnelle. La proximité antagoniste et la rivalité sentimentale sont par contre à leur niveau

maximal. On peut donc dire que quand le germain est dans cette classe d'âge, les adolescents ressentent une forte rivalité à son égard.

Ces constatations restent valables dans la classe d'âge suivante. Les adolescents ayant un germain de **13 à 15 ans** continuent à éprouver assez souvent des sentiments négatifs à son égard. Les configurations sentimentales exclusivement positives (comme les proximités différenciatrice et fusionnelle) sont plutôt rares. Si la proximité domine statistiquement dans cette catégorie comme dans les autres, elle se colore cependant d'une certaine rivalité. La proximité fusionnelle est faible, alors que la proximité antagoniste est à son niveau le plus élevé.

Le premier grand décrochement survient quand on passe à la catégorie des **15-18 ans**. On voit que les deux formes pacifiées de proximité augmentent considérablement. Ainsi, la proximité différenciatrice passe de 15% à 29%, et la proximité fusionnelle de 14% à 24%. Parallèlement, les deux types impliquant une rivalité commencent à diminuer. On assiste donc à une pacification des sentiments fraternels. Les deux catégories suivantes ne font que renforcer la tendance. On assiste à une marginalisation des deux types incluant une rivalité. Si, en effet, ces deux types incluaient à peu près 50% des germains de moins de 15 ans, ils ne concernent plus que 22% de ceux qui ont plus de 21 ans. Par rapport aux individus âgés de 15 à 18 ans, la catégorie des **plus de 18 ans** se caractérise par la montée du modèle de la proximité fusionnelle.

Le lecteur remarquera la correspondance de ces résultats avec ce que semblaient dire nos analyses du conflit fraternel. Nous avons montré, en effet, que le conflit suit aussi une évolution à la baisse avec, comme point de rupture assez marqué, le passage de la catégorie 13-15 ans aux catégories suivantes. Nous avons proposé une explication de cette rupture dans le chapitre en question, à laquelle il nous semble possible de se référer pour comprendre également l'évolution des sentiments. Les conflits avec les germains, ainsi que les conflits parents-enfants, dépendent du type d'insertion sociale de l'adolescent, qui évolue très nettement entre les deux périodes considérées, suite à des changements d'institutions scolaires. Nous renvoyons le lecteur au premier chapitre pour une présentation plus détaillée de cette problématique. Ce qu'il faut souligner ici, c'est la coïncidence des évolutions, qui indique que les sentiments sont corrélés aux autres dimensions du fonctionnement fraternel. Dans la prochaine section, nous montrerons comment les types que nous avons construits participent à ce fonctionnement.

Sentiments et fonctionnement fraternel

Il est inutile de se demander lesquels des sentiments ou des autres faits relationnels, sont déterminants, car ces dimensions sont inextricablement liées. Par contre, il est évident, à lire les graphiques suivants, qu'il y a une corrélation étroite entre les actes relationnels et les sentiments. Voyons tout d'abord le lien existant entre conflits et types de sentiments.

Ainsi, le conflit est très clairement associé à la rivalité sentimentale et à la proximité antagoniste. Ces deux types comprennent 60% des individus connaissant des conflits au moins hebdomadaires avec leurs germains. Ils ne représentent que 17% des individus qui sont rarement ou jamais en conflit. Quand le conflit est rare, ce sont la proximité différenciatrice et la proximité fusionnelle qui prennent le dessus. Telles sont les plus grandes différences entre dyades conflictuelles et dyades non conflictuelles. On remarquera encore que la proximité mixte est plus courante quand il y a du conflit que quand il n'y en a pas. L'indifférence sentimentale, au contraire, est plus fréquente dans les dyades pour lesquelles le conflit est rare. Le conflit fraternel est donc

associé à un certain type d'orientation sentimentale à l'égard du germain. La rivalité est forte dans les fratries conflictuelles. Elle est souvent accompagnée par la proximité mais, dans un tiers des cas, elle s'exprime à l'état pur.

Nous avons montré, dans le premier chapitre, que la présence de conflits fraternels était beaucoup plus fréquente dans les familles qui connaissaient un fort niveau de conflits entre les parents et les enfants. Le conflit fraternel ne trouve donc pas son origine dans la relation de germanité, mais également dans la dynamique familiale. Il nous semble donc possible d'affirmer que la dynamique plus ou moins conflictuelle de la famille a un impact sur l'orientation sentimentale des germains les uns envers les autres.

En anticipant un peu sur le prochain chapitre, voyons si nous trouvons également une association avec la communication. Nous avons mesuré cet aspect de la dynamique fraternelle et familiale par les questions présentes dans le tableau 13 du questionnaire. Dans le graphique suivant, nous avons croisé les types de sentiments fraternels avec l'intensité de la communication de l'individu à son germain (question 13a du questionnaire).

On voit que la proximité fusionnelle est particulièrement liée à la communication avec le germain. La proximité différenciatrice reste à un niveau égal, comme la proximité antagoniste, quelle que soit la qualité de la communication entre les germains. La proximité mixte est plus fréquente dans le premier cas que dans le second. L'absence de communication est particulièrement associée à la rivalité et à l'indifférence sentimentales.

Le fait de communiquer ou non avec son germain a donc de fortes connotations sentimentales. Le désir de ressemblance, d'indifférenciation, est beaucoup plus marqué dans les dyades où les individus se soutiennent moralement, se confient les uns aux autres. De manière opposée, la rivalité accompagne l'absence de communication. Là encore, le sens de la causalité est double. Il est fort probable que la rivalité explique autant l'absence de communication que l'absence de communication explique la rivalité. Il faut souligner cependant que la communication entre les germains dépend, comme nous le verrons dans le prochain chapitre, de la dynamique familiale. Nous pouvons donc à nouveau constater que les sentiments fraternels dépendent du fonctionnement familial.

Les activités communes, qui ont été mesurées par les questions du tableau 11, et qui seront analysées en détail au chapitre VII, donnent lieu au même constat: les fratries les plus actives développent une certaine proximité, au détriment de la rivalité et de l'indifférence sentimentales. Il est intéressant de constater, par contre, que la proximité antagoniste reste stable, quelle que soit l'intensité des activités communes.

Dans diverses expériences de psychologie sociale on a montré que les activités communes entraînaient l'apparition de liens forts entre les individus. Plusieurs chercheurs ont vu une correspondance entre proximité sentimentale et activités, sans pouvoir dégager le sens de la causalité (pour la bonne raison qu'elle va sans doute dans les deux sens). Dans le cas de lien fraternel, cette correspondance est vérifiée. Les individus ayant un nombre élevé d'activités communes ont un niveau beaucoup plus élevé de proximité et de plaisir que les autres. Or, le niveau d'activité des fratries dépend elle aussi, comme le conflit, de la dynamique familiale.

Il semblerait donc que les sentiments qu'éprouve l'adolescent à l'égard de son germain dépendent de l'état des autres relations qui existent dans la famille. Nos données montrent sans ambiguïté que la proximité sentimentale est dominante. Donc, dans la grande majorité des fratries de notre échantillon, les sentiments sont positifs. Il est clair, cependant, qu'une variation importante de la forme de cette proximité existe. Dans certains cas, les individus se sentent différents, sont en rivalité, dans d'autres, ils revendiquent la similitude ou, à tout le moins, affirment un désir de ressemblance. Or, ces variations sont en corrélation assez étroite avec les autres dimensions du fonctionnement fraternel, qui sont elles mêmes corrélées avec les caractéristiques de la relation qu'ont

les enfants avec leurs parents ou même, avec les relations que développent les parents l'un vis-à-vis de l'autre.

La décohabitation

Si la décohabitation signifie dans la très grande majorité des cas la fin des conflits et de la violence fraternelle, qu'implique-t-elle pour les sentiments fraternels ? Y a-t-il une modification importante des sentiments fraternels suite à la décohabitation, comme c'est le cas du conflit et de la violence ? Comme l'âge du germain est à la fois corrélé aux sentiments fraternels et à la décohabitation, nous nous sommes limité, pour juger de cette question, aux individus dont les germains avaient plus de dix-huit ans.

Tableau 4.8
Types de sentiments pour le germain âgé de plus de 18 ans, selon qu'il cohabite ou non.

Types	Vivent ensemble (n=170)	Vivent séparés (n=82)
Proximité différenciatrice	24	27
Proximité fusionnelle	25	40
Proximité mixte	11	7
Proximité antagoniste	16	11
Rivalité sentimentale	15	6
Indifférence sentimentale	9	9
Total	100%	100%

Ce tableau montre que la décohabitation est effectivement l'occasion d'une évolution des sentiments fraternels. La proximité fusionnelle est beaucoup plus présente, alors que les trois types impliquant une certaine rivalité baissent. L'éloignement physique du germain est l'occasion d'un rapprochement sentimental. C'est quand l'autre est absent que l'on se prend à l'admirer, que l'on commence à se sentir semblable à lui. Bref, la vie sépare les corps et rapproche les esprits.

Il est donc établi que la décohabitation permet une amélioration des sentiments fraternels. Il est intéressant de constater que la décohabitation est associée à un plus grand plaisir d'être ensemble (question 10c du questionnaire), alors que le sentiment de proximité reste le même. Ainsi, si deux tiers seulement des individus disent avoir "souvent" ou "toujours" du plaisir à être avec leur germain, cette proportion monte à 89% avec la décohabitation. Un des adolescents

résume le changement survenu avec le départ de sa soeur pour une ville étrangère: *"le fait est que je la sens plus comme ma soeur. J'ai plus d'affection pour elle et elle c'est idem, je le vois dans ses lettres, quand on est éloigné que quand on est rapproché. Cela me fait penser à une pièce de théâtre où il y a deux personnes, quand ils étaient ensemble ça n'allait pas - bon eux ça allait très mal, ça va pas aussi mal avec ma soeur - mais quand ils étaient éloignés ils avaient beaucoup de respect, beaucoup d'amitié. Je crois que c'est un peu ça"* (garçon parlant de la relation qu'il a avec sa soeur aînée, interview no 8).

Conclusion

On sait que la relation fraternelle ne se rompt généralement pas. On continue dans l'énorme majorité des cas à avoir un contact, durant l'âge adulte, avec son frère ou sa soeur (Allan, 1977). Cependant, les aides entre germains adultes se réduisent à peu de choses (Coenen Huether et al., 1994).

Par l'étude des coalitions, nous avons privilégié une conception plus instrumentale du groupe. La fratrie y était considérée comme un système de défense face aux parents. Dans le présent chapitre, nous avons vu que la fonction instrumentale se doublait d'une fonction expressive; que le frère n'était pas seulement un allié, mais qu'il était aussi un être cher. Nous avons montré que, contrairement à l'idée reçue, les sentiments fraternels sont positifs à l'adolescence: la rivalité est relativement peu fréquente et la proximité est généralement revendiquée. Sur ce point nul doute est permis. Les prochains chapitres nous aideront cependant à préciser ce qu'implique concrètement le lien sentimental. Il n'est pas sûr en effet, que cette proximité d'esprit s'accompagne d'une proximité de corps, que le plaisir éprouvé au contact du germain ait pour base des activités, une sociabilité, et comme conséquence, des solidarités. La question des activités et des aides est incontournable, car le fait qu'il y a une proximité sentimentale entre les germains ne signifie pas que ceux-ci représentent davantage les uns pour les autres, que ces connaissances de longue date, que l'on apprécie d'autant plus que l'on a moins affaire à elles. L'enquête doit donc se poursuivre et évaluer les actes de solidarité et de sociabilité.

Chapitre V: La communication

Papa m'aime, au fond, il serait malheureux. Ce n'est pas de sa faute s'il ne comprend pas les choses comme nous.."

Roger Martin du Gard.
Les Thibault, p. 155

Berger et Kellner (1988) mettent l'accent sur la fonction nominale du mariage. La relation conjugale est créatrice, par la communication entre les conjoints, de réalité, d'ordre, de sens. L'individu modifie ses idées, ses croyances, ses valeurs et ses perceptions pour aboutir à une sorte de communion idéologique avec son conjoint, à "un moi conjugal" (de Singly, 1988). La sphère privée est particulièrement importante pour la construction de l'identité: le mariage a, selon Berger et Kellner, la fonction toute durkheimienne de protéger les individus contre la perte de sens, d'identité, contre l'anomie. Le conjoint est l'autrui le plus significatif; toutes les autres conversations sont sacrifiées, pour reprendre les termes de Berger et Kellner, à la conversation conjugale, qui donne un sens et une sécurité à l'individu, en même temps qu'elle oriente ses actions. La mise en ménage, en ce sens, peut être considérée comme une nouvelle phase du processus de socialisation, après celles de l'enfance et l'adolescence. Cette socialisation est indispensable à la pérennité du couple. Si la communication est mauvaise, la construction d'un monde commun ne se fera pas et le divorce deviendra inéluctable, selon les auteurs.

Cette manière de voir le couple (et, par extension, la famille) "colle" avec ce que l'on sait du groupe familial contemporain. L'une des fonctions essentielles du groupe familial est, en effet, de fournir un support émotionnel aux individus. Le besoin de contacts intimes, d'aide psychologique, de soutien moral, est rempli, pour la plus grande part, par les familiers. Cette aide est importante à plus d'un titre. Dans le cas de la relation parents-enfants, elle joue un rôle essentiel dans la construction de la personnalité de l'adolescent. Ainsi, plusieurs enquêtes portant sur l'estime et la conception de soi montrent que les stratégies éducatives fondées sur la communication plus que sur le contrôle, sont corrélées à des niveaux élevés d'estime de soi.

Berger et Kellner n'ont pas inclus dans leur article la relation fraternelle, suivant en cela la tendance générale de la recherche, puisque jusqu'à peu on passait sous silence le rôle du germain comme soutien moral et acteur de communication. Les germains partagent pourtant la même position structurelle dans la famille; ils sont de la même génération et vivent côte à côte. On a vu, par les analyses du chapitre précédent, qu'il existait dans la majeure partie des cas une forte proximité sentimentale entre les germains. On peut donc s'attendre à ce que leur communication soit une dimension importante de la dynamique familiale, surtout si l'on conçoit la famille comme un groupe tourné vers la fonction de support émotionnel. Nous allons évaluer l'intensité de la communication fraternelle et montrer qu'elle dépend de la dynamique familiale et du statut de l'individu dans la famille.

Fréquence de la communication fraternelle

Comment mesurer la fréquence de la communication fraternelle? Par l'indicateur de la confiance, de la demande de conseil, car ce sont des aspects qui définissent l'amitié (Maisonneuve, 1993), et qui sont la preuve de l'intimité et de la cohésion. Nous pensons que la communication entre germains s'inscrit dans la communication familiale. Le germain a souvent une fonction de médiation par rapport aux parents. Il est médiateur parce qu'il peut traduire, expliquer les intentions des parents à son frère ou à sa soeur, comme il peut expliquer à ses parents les intentions de ces derniers (Goetting, 1986: 707). Il peut alerter l'autre enfant à propos d'une punition à venir, d'un comportement à éviter, d'une opportunité à saisir. Dans le cas de problèmes entre les parents, le germain est une personne de choix pour la communication. Quant aux problèmes que l'individu rencontre en dehors de la famille (scolaires, de sociabilité, ou sentimentaux), le germain est souvent plus apte à les comprendre que les parents, et peut contribuer à faire en sorte que ces derniers les acceptent.

Communique-t-on avec son germain sur les questions préoccupantes ? Quelle proportion prend la communication fraternelle par rapport à la communication amicale et par rapport à la communication parents-enfants ? Le tableau suivant donne une première estimation du phénomène. Pour approcher l'intensité de la communication, nous nous sommes référés aux cas où l'individu doit faire face à des difficultés. Communique-t-il, dans ces cas, avec les personnes de son entourage (questions 13a à 13d) ? On a inclus le meilleur ami pour

évaluer la tendance sociale de l'individu à communiquer. On a également mesuré la réciprocité (question 13e), à savoir si le germain communique avec l'individu ou non⁵⁹.

Tableau 5.1
Proportion d'individus communiquant avec les autres significatifs suivants, en cas de difficultés (en %)

	Individu se confie au germain	Individu se confie au meilleur ami	Individu se confie à la mère	Individu se confie au père	Le germain se confie à l'individu
Chaque fois ou presque	14	41	16	4	12
Dans la majorité des cas	15	26	19	12	21
Une fois sur deux	19	14	23	18	24
Dans la minorité des cas	22	11	26	31	22
Jamais ou presque	30	8	16	35	21
Total	100%	100%	100%	100%	100%

On voit que le premier confident est le meilleur ami. Seuls 19% (8+11) des individus ne se confient pas ou seulement rarement à leur meilleur ami. Cette proportion correspond à celle qu'ont trouvée Maisonneuve et Lamy dans leur étude sur l'amitié (1993: 150). La communication avec le germain est deux fois moins fréquente. Elle se situe, en ordre d'importance, juste après la communication avec la mère. Elle dépasse, par contre, la communication avec le père. Trois individus sur dix disent confier leurs problèmes "dans la majorité des cas" ou "chaque fois ou presque" à leur germain. Trois sur dix ne confient jamais rien ou presque. Par cette première estimation, on voit que la communication avec le germain n'est pas négligeable, au contraire. Il est clair, cependant, que c'est la mère qui joue le rôle de premier plan dans la communication familiale, alors que le père tient un rôle très marginal, et le germain un rôle intermédiaire.

59 La question est formulée ainsi: *Tout le monde a de temps en temps des difficultés personnelles (à l'école, au travail, envers les amis ou des problèmes sentimentaux). Quand cela arrive, parles-tu de ces difficultés aux personnes suivantes. 5 sous-questions suivent: A) A ton F/S; B) A ton/ta meilleur(e) ami(e); C) A ton père; D) A ton père; E) Est-ce que ton F/S te parle de ses difficultés, de ses problèmes. Les items vont de "chaque fois ou presque" à "jamais ou presque". Voir page 2 du questionnaire F/S mis en annexe.*

La conversation fraternelle est donc une réalité. Certains sujets ne sont sans doute discutés qu'avec le germain (Bank et Kahn, 1982). Les germains peuvent parler de leur passé commun (on sait que c'est particulièrement le cas dans la fratrie du troisième âge), mettre en avant leur insertion dans la même classe d'âge, par rapport aux parents, ou mettre l'accent sur leur filiation commune, par rapport aux pairs. Ils pourront parler des parents, sujet souvent tabou en dehors de la famille. La communication fraternelle a donc certains avantages, à la fois par rapport à la communication avec les parents, et par rapport à la communication avec le meilleur ami. Elle profite des caractéristiques de la communication avec les pairs et de la communication familiale. Le fait que, dans le réseau de parenté de l'adulte, le germain ait une place tout aussi importante que les parents dans le soutien moral (Kellerhals, Von Allmen, 1994), et l'ampleur de la communication entre germains durant le troisième âge, peuvent être mis en rapport avec la réalité de la communication dans la fratrie cohabitante.

Communication et soutien moral

Je ne sais absolument rien de ce qui se passe dans la vie de mon frère, à part l'école qu'il a doublé une année. Je m'intéresse assez à ce qu'il fait à l'école. Quand il vient le week-end, il me montre ses plans. Je sais assez bien ce qu'il a à faire, pourquoi il a fait comme ça, mais sa vie privée, s'il sort le soir, s'il a une copine, je ne sais pas. Il a 23 ans, il n'a jamais présenté une copine à la maison. Ma soeur, sa vie privée, vu que je suis tout le temps avec elle, je sais tout ce qui se passe; chaque connerie qu'elle fait je suis au courant (fille parlant de son frère aîné et de sa soeur cadette, interview no 7).

Je pense que je suis celui qui soutient le plus les autres. Par exemple lorsque mon frère a découché chez sa copine avec tous les problèmes qui en ont résulté, je suis allé parler avec mon frère et je lui ai expliqué pourquoi mon père était dans cet état et je lui ai dit "maintenant ce que t'as à faire, c'est de te calmer pendant un moment". Pour ma soeur c'est la même chose. Lorsque elle loupe un concours de natation - elle ne peut pas toujours réussir - mon père est vraiment horrible, il la décourage totalement. Il lui dit qu'elle est nulle, qu'elle fera jamais rien et moi je fais aussi de la natation et je lui dis que ça sert à rien d'écouter (garçon parlant de son frère aîné et de sa soeur cadette, interview no 4).

Pour l'école, il m'encourage à fond, il est très souvent derrière à me dire: vas-y, fais pas le touriste et ça va marcher. Il me donne plein de conseils pour la méthode de travail. Quand j'ai doublé, il était vachement triste pour moi mais sans être différent, sans prendre pitié. Cela j'aurais pas supporté. Je sais que pour lui c'est très important que je passe ma matu. Si je passe ma matu c'est avant tout pour moi mais c'est aussi pour lui (garçon parlant de son frère cadet, interview no 19).

Le fait que la communication fraternelle ne soit dépassée, dans la famille nucléaire, que par la communication avec la mère confirme l'étude célèbre de Cumming et Schneider (1961), basée sur l'analyse qualitative d'une quinzaine de familles américaines, qui indique que le lien fraternel arrive en second, du point de vue de la solidarité familiale, dépassé seulement par le lien mère-enfant. L'interprétation de Cumming et Schneider est sans doute excessive. En effet, les solidarités familiales ne se résument pas au soutien sentimental. Ainsi, nos données permettent de dire avec Cumming et Schneider que la relation fraternelle est "un axe fondamental d'interactions socio-émotionnelles" (1961: 63), mais on ne peut pas parler de la solidarité fraternelle comme d'une caractéristique du système de parenté occidental, en se référant uniquement au soutien moral. Nos analyses portant sur les aides et l'échange viendront compléter ce point.

Une communication par sexe

Nous avons jusqu'ici considéré les germains dans leur ensemble. N'existe-t-il pas des différences entre filles et garçons, aînés et cadets ? Pour la différence entre les sexes, on sait que les femmes ont une facilité plus grande à dire leurs sentiments, ont tendance à davantage se confier que les hommes. Voyons si ce facteur joue également dans la relation fraternelle.

Tableau 5.2
Proportion de communication selon le sexe
de l'individu et le sexe du germain (en %)

	L'individu se confie toujours ou dans la majorité des cas.
Filles avec une soeur	40%
Filles avec un frère	28%
Garçon avec une soeur	22%
Garçon avec un frère	22%

Les filles sont plus communicatives que les garçons. La communication est particulièrement intense dans les fratries de filles (près de deux fois plus de communications fortes que dans les fratries incluant au moins un garçon). La communication au sein de la dyade dépend du sexe des deux individus. Les dyades de soeurs sont beaucoup plus communicatives que les autres. Il est intéressant de constater que cette plus forte révélation de soi, ce besoin de soutien moral, de la part des filles, a également été constaté dans d'autres relations sociales, comme l'amitié. Ainsi, les amitiés féminines mettent au centre de leur fonctionnement le partage émotionnel, ce qui est beaucoup moins le cas des amitiés masculines. On explique généralement cette différence par la présence de normes de comportement associées aux deux sexes: les stéréotypes masculins attribuent à l'homme des qualités d'indépendance et de pouvoir qui sont à l'antithèse des valeurs sur lesquelles est fondée la communication, comme le partage et la dépendance, qui sont quant à elles plus spécifiquement féminines (Moser, 1994: 145).

Voyons maintenant si la communication est réciproque ou si elle ne va que dans un sens (du germain vers l'individu, ou de l'individu vers le germain). Une majorité des dyades de filles connaissent une communication réciproque, par laquelle les deux personnes se confient l'une à l'autre. Dans le cas des dyades de garçons, la communication réciproque est deux fois moins fréquente, alors que la proportion de

communication à sens unique est identique à celle des autres dyades. Dans les dyades mixtes, la communication réciproque est plus forte que dans les fratries de garçons, mais moins forte que dans celle des filles. Ces résultats montrent que le soutien moral est plus développé entre filles qu'entre garçons.

Tableau 5.3
Communication avec le germain et composition
sexuelle de la fratrie (en %)

	Filles	Garçons	Mixtes
Communication absente	20	52	40
Communication dans un sens	21	23	22
Communication dans les deux sens	59	25	38
Total	100	100	100

On a donc vraiment affaire ici à une logique de sexe. La communication entre soeurs est très intense. La présence d'un garçon dans la fratrie fait diminuer assez fortement la communication. Il est intéressant de noter qu'on trouve des résultats similaires quand on étudie le réseau de parenté de l'adulte. Ainsi, selon Kellerhals et alii (1994), les femmes sont particulièrement aptes à donner du soutien moral, et désireuses d'en recevoir. D'autre part, dans une étude portant sur un échantillon de 1050 personnes âgées de plus de 60 ans, Kendig et alii (1988) ont montré que les femmes se confient plus que les hommes à leurs germains; les fratries de femmes sont les plus communicatives. On voit que la communication entre frères et soeurs a déjà, dans le cadre de la famille d'orientation, les caractéristiques qui seront les siennes à l'âge adulte et durant le troisième âge.

Communication et rang de naissance

Antoine Thibault va s'enquérir de son frère Jacques, placé en maison de correction par leur père. Antoine s'est rendu compte que les lettres qu'envoie son frère sonnent faux, et veut vérifier par lui-même l'état moral et les conditions de vie de son petit frère. Après un moment de mutisme, le cadet commence à se confier en exigeant de son frère la confidentialité: "Antoine, Antoine, cria-t-il, jure-moi que tu ne diras rien, dis ? Jure-le-moi ? Si jamais Papa se doutait de quelque chose, il... Papa m'aime, au fond, il serait malheureux. Ce n'est pas de sa faute s'il ne

comprend pas les choses comme nous..." (Roger Martin du Gard, 1985: 155). Dans ce roman, l'aîné prendra les choses en main et parviendra à convaincre le père, avec la complicité de son confesseur, de lui donner la garde du cadet.

Roger Martin du Gard offre dans *les Thibault* un exemple de l'importance que peut avoir la communication entre deux germains. Entre Jacques et son père, il y a un mur. Antoine, en revanche, entretient de bons rapports avec le patriarche et jouit de la confiance de son frère. Le cadet se confie à l'aîné, qui rapporte (au bon sens du terme) au père. Voyons si ce statut de médiateur de l'aîné est vérifié par nos données.

Tableau 5.4

Confidences au germain, selon le statut de l'individu.		
Communication	Aîné	Cadet
Dans la majorité des cas ou toujours	23	36
Une fois sur deux	17	22
Dans la minorité des cas ou jamais	60	42
	100%	100%

Les aînés se confient moins aux cadets que les cadets aux aînés (23% contre 36% de communication forte). Par ailleurs, les aînés communiquent plus avec leurs parents que les cadets. On a donc la nette impression que les aînés, dans bien des cas, jouent le rôle d'intermédiaire entre leurs cadets et les parents. On imagine sans peine l'intérêt pour l'aîné de cette position d'interlocuteur privilégié des uns et des autres. Son pouvoir s'en trouve accru, sa visibilité familiale améliorée. Quant au cadet, il compense sans doute la moindre accessibilité aux parents par la communication avec le germain. De fait, on trouve ici une confirmation du rôle important de l'aîné comme meneur des coalitions fraternelles. Sa proximité particulière avec les parents est corrélée à une protection du cadet par rapport à ceux-ci. C'est l'aîné qui gère le rapport du sous-système fraternel avec les parents. Dans le graphique qui suit figure le pourcentage d'individus communiquant au moins dans la majorité des cas avec leur germain, leur mère ou leur père.



Les canaux de la communication familiale apparaissent assez clairement. La mère est la grande réceptrice des confidences des adolescents, ce qui confirme les résultats de Kellerhals et alii (1991) sur la division des rôles dans la communication parents-enfants. Le père joue un rôle beaucoup plus marginal⁶⁰. L'aîné communique plus avec les parents que le cadet. Celui-ci reporte une partie de ses confidences sur l'aîné. L'aîné joue donc un rôle de médiateur dans la communication familiale. On peut donc penser que, quand il arrive quelque chose au cadet, l'information suit des chemins très indirects et détournés avant de parvenir au père, chemins qui offrent bien des occasions de déperdition de l'information. Il n'y a, en effet, qu'un cadet sur dix pour se confier à son père. Le cadet émettra de l'information, soit à l'aîné (cas légèrement plus fréquent: 36%), soit à la mère directement (30%). Le cadet donne trois fois plus souvent de l'information à son germain qu'à son père (36% contre 12%). L'aîné n'en donne que deux fois plus souvent (23% contre 12%). On voit donc que la communication fraternelle est une pièce essentielle de la dynamique familiale, puisqu'elle se situe plus ou moins

60 On n'a pas assez insisté sur les conséquences de la centralité de la mère dans le réseau familial de communications. Il semble bien que le père soit souvent un peu déconnecté de la réalité relationnelle de sa famille. Cet extrait d'entretien résume bien la marginalité de bon nombre de pères: *"Cela commence toujours la même chose. Ma mère demande à mon frère pourquoi il veut arrêter l'uni. Mon frère, il commence à en avoir marre de parler de ce sujet et il se tait. Et ma mère: "ouais, mais pourquoi tu veux arrêter, tu n'as pas encore donné de raisons valables" et ils commencent à hausser la voix et ils s'engueulent. Mon père n'intervient pas trop. Mon père il est assez pour mettre les pieds dans le plat. Il est du côté de ma mère, mais quand il gueule il dit assez souvent des bêtises"* (fille ayant un frère aîné, interview no 13).

au même niveau que la communication avec la mère, et qu'elle dépasse largement la communication avec le père.

On peut affiner l'observation en tenant compte du sexe des individus. On voit, dans le tableau suivant, que les filles communiquent plus que les garçons avec la mère. Il n'y a par contre aucune différence entre les sexes dans la communication avec le père: les filles communiquent autant avec le père que les garçons. Par contre, les aînés communiquent plus avec le père que les cadets, quel que soit leur sexe. La communication avec la mère est influencée par le sexe et le rang de naissance de l'individu; la communication avec le père seulement par le rang de naissance.

Tableau 5.5

Proportion de communication forte avec les familiers suivants, selon le sexe et le rang de l'individu (en %)

Statut de l'individu	Communication forte avec le germain	Communication forte avec la mère	Communication forte avec le père	Communication avec le meilleur ami
Garçon aîné	16	33	21	51
Garçon cadet	29	19	13	53
Fille cadette	40	36	12	77
Fille aînée	29	45	20	78

L'effet du rang de naissance est circonscrit à la famille, puisqu'il ne fait pas varier la communication avec le meilleur ami. En revanche, on retrouve dans ce tableau la différence de communication entre hommes et femmes, que d'autres enquêtes ont mise en évidence: les filles se confient plus que les garçons. Le rang de naissance n'est donc pas significatif en dehors de la famille, mais il est indispensable d'en tenir compte pour comprendre les formes de la communication intra-familiale.

Ces tendances ont des implications importantes pour la compréhension de plusieurs domaines du fonctionnement familial. D'abord, le fait que l'aîné communique fortement avec le père explique peut-être son orientation plus instrumentale que celle du cadet, notamment dans la réussite scolaire et sociale. Le père est encore aujourd'hui plus centré que la mère sur la carrière et la réussite professionnelles. Parce qu'il existe un lien spécial entre lui et son aîné(e), la transmission des valeurs instrumentales du père se fait plus aisément vers l'aîné que vers le cadet.

La forte communication des filles avec leur mère est, elle aussi, lourde de conséquences. On peut faire l'hypothèse que cette

communication est un facteur de reproduction des rôles sexuels dans la famille. Nous approcherons cette question dans le chapitre IX, consacré à la division du travail et aux rôles. Le fait que la communication entre les femmes est plus intense a également des conséquences importantes pour le réseau de parenté. Young et Willmott (1957) montrent que c'est le lien avec la mère qui garantit le maintien, dans le réseau de parenté, des relations entre germains. Or la communication des filles avec la mère est plus importante que celle des garçons, à rangs de naissance tenus constants. La plus grande proximité des soeurs dans le réseau de parenté s'explique sans doute en partie par cette proximité particulière qu'elles entretiennent toutes avec la mère.

La fille aînée est dans une position particulière. Elle profite du même niveau de communication avec le père que le garçon aîné, mais elle communique plus fortement que ce dernier avec la mère (45% contre 33%). Si l'on accepte l'hypothèse qu'il y a un lien entre la communication avec les parents et l'intériorisation des valeurs ou modèles qu'ils proposent, on peut en formuler une deuxième: l'aînée sera à la fois orientée vers l'instrumentalité et porteuse des rôles expressifs de la mère. Elle sera donc l'objet d'attentes plus fortes et plus variées. On verra dans le chapitre XI ce qu'il en est.

La communication fraternelle et les autres communications

La communication fraternelle dépend par hypothèse de deux facteurs: d'une part de la tendance sociale de l'individu à communiquer, approchée par l'indicateur des confidences faites au meilleur ami, et d'autre part de la tendance familiale à la communication, traduite par les questions se rapportant aux confidences aux parents. Ces facteurs sont-ils corrélés positivement ou négativement avec la communication fraternelle? Les deux possibilités doivent être évaluées. Dans le cas de la corrélation négative, la communication fraternelle apparaîtrait comme une sorte de substitut aux autres communications: à défaut de pouvoir communiquer avec ses parents ou ses amis, on choisit son germain. Quant à la corrélation positive, elle impliquerait que la communication avec le germain participe des autres communications, qui se renforceraient les unes les autres. Ainsi, le fait d'avoir des parents à l'écoute créerait un "climat" de communication familial propice au développement de la communication avec le germain. De même, le fait de savoir se confier à son meilleur ami serait lié à la capacité de se

confier à son germain. Les gammas partiels suivants permettent d'avoir une bonne idée de la forme du modèle.



Cette figure met en évidence divers processus. On remarque d'abord la forte réciprocité de la communication fraternelle: on ne se confie qu'à quelqu'un qui se confie également. Le *gamma* très élevé est la preuve de cette réciprocité de la communication, qui a été relevée dans d'autres relations sociales (Moser, 1994). Cette réciprocité peut être mise en rapport avec la réciprocité des échanges, que l'on verra dans le chapitre suivant, ou même avec la réciprocité de la violence, que le chapitre II a mise en évidence. Cette similarité de plusieurs des dimensions importantes d'analyse fait penser que la relation fraternelle s'organise sur un principe de symétrie des apports, bien plus que sur l'idée d'une complémentarité des différences. "Je communique si tu communique" ou "je frappe si tu frappes" ou "j'aide si tu aides", semblent être les règles. On en verra de multiples confirmations dans les chapitres qui vont suivre.

La communication de l'individu vers le germain est influencée positivement par la communication individu-parents (*gamma* de .15). Le sous-système fraternel s'inscrit donc dans le système familial. Le fait que

les différentes communications familiales soient corrélées montre que nous pouvons parler à leur propos d'une logique systémique. Par contre la tendance de l'individu à communiquer à l'extérieur de la famille (avec le meilleur ami) ne fait pas partie de ce système. La socialisation intrafamiliale en matière de communication n'a donc pas d'impact sur la communication sociale qui est, rappelons-le, la forme de communication dominante de l'individu⁶¹. Les communications avec le père et avec la mère étant fortement corrélées⁶², une logique familiale de la communication émerge: la communication avec les parents encourage la communication avec le germain. Enfin, la communication avec le germain n'est pas influencée par la communication extérieure. Ce fait montre que les attitudes à l'égard du germain dépendent aussi bien de la réciprocité, que des attitudes familiales de l'individu. Sa manière d'être avec son meilleur ami n'a par contre pas d'influence sur la tendance de l'individu à communiquer avec son germain. Le germain n'est pas d'abord un ami, mais un membre de la parenté.

Le conflit conjugal

Il existe encore un autre facteur qui est susceptible d'influencer la communication entre germains: la qualité du lien conjugal. On peut faire l'hypothèse que la plus ou moins bonne entente des parents aura un effet sur la communication et l'entraide fraternelles. On a vu dans le chapitre I que le conflit parental stimulait le conflit fraternel. Voyons si, de même, le fait que les parents ne s'entendent pas est lié à une moindre communication au sein de la fratrie. La question est d'autant plus importante que, comme nous l'avons montré dans un précédent chapitre, le lien sentimental existant entre les germains est sous la dépendance du système de communication familiale. De même, on montrera plus loin que la différenciation des germains a également à voir avec la communication. Mieux saisir l'effet du conflit conjugal sur le système de communication familiale, c'est se donner les moyens de comprendre le sentiment fraternel et le degré de différenciation de la fratrie. Pour juger

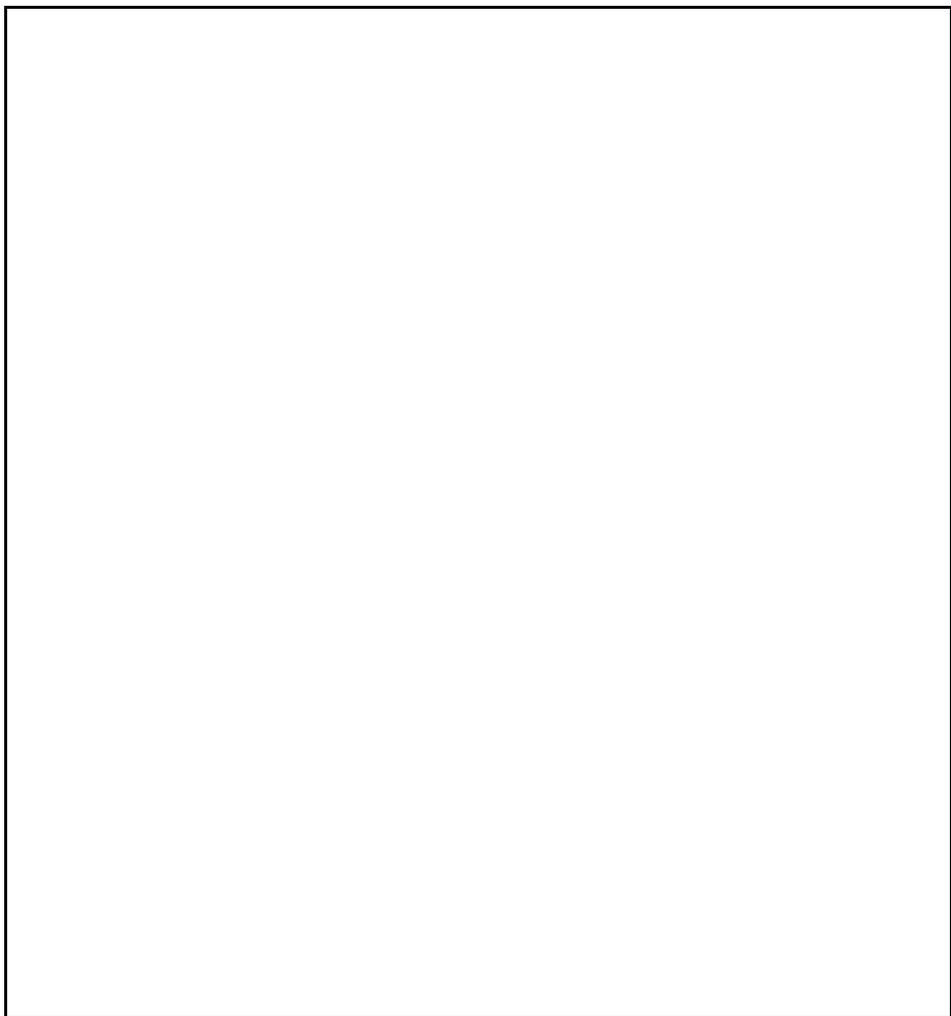
61 C'est à leurs meilleurs amis que les individus se confient le plus, et non aux parents ou aux germains.

62 Le gamma reliant la communication avec le père à la communication avec la mère est de 0.78 (avec une recodification des variables en trois états: toujours ou dans la majorité des cas; une fois sur deux; dans la minorité des cas ou jamais). Quand l'individu se confie souvent à la mère, il se confie souvent à son père dans 44% des cas. Quand l'individu se confie rarement ou jamais à sa mère, il ne se confie souvent à son père que dans 2% des cas (soit 5 individus).

du degré d'entente du couple conjugal, référence est faite à la question 28h du questionnaire.

Nous nous sommes limité, dans cette section, aux familles entières, sans divorce (n = 498, 84% de notre échantillon). La question de l'entente conjugale est corrélée, bien évidemment, avec le fait que les parents sont divorcés ou non. Or, nous voudrions distinguer les effets du divorce (qui signifie en particulier un éloignement du père), des effets de la mésentente conjugale. On distinguera donc les familles entières où les parents s'entendent bien "toujours ou presque" et "le plus souvent", des autres familles entières. Le cas des familles avec divorce sera abordé dans la section suivante.

Reprenons le graphique des communications familiales et voyons s'il change selon l'état des relations conjugales.



On voit que, sans changer l'ordre d'importance des différentes communications, la mésentente conjugale a comme effet d'entraîner la

diminution de toutes les communications familiales. Alors que, par exemple, le cadet communique avec l'aîné dans 37% des cas où les parents s'entendent, cette proportion tombe à 24% dans les cas où ils ne s'entendent pas.

La fonction de support émotionnel que joue la famille est donc rendue plus difficile par la mésentente conjugale. Du fait que les communications forment un système, le conflit conjugal compromet toutes les communications familiales. Le conflit conjugal entraîne une baisse des interactions parents-enfants, ce qui se répercute négativement sur la communication fraternelle. Il s'agit maintenant de savoir si le divorce a le même effet, ou un effet différent, sur la communication familiale.

Le divorce

Plusieurs études ont montré que le divorce altérerait la communication entre le père et l'enfant, pour des raisons qu'on imagine aisément. On ne s'est jamais demandé, à notre connaissance, si le divorce affectait de la même manière tous les enfants d'une même famille, quels que soient leur sexe et leur rang de naissance. La question semble pourtant pertinente. On a vu, dans les sections précédentes, que l'aîné et le cadet ne communiquaient pas de la même manière avec le père. On peut donc se demander si la relative "mise à l'écart" de celui-ci, suite au divorce, a les mêmes conséquences pour tous les enfants. Les aînés, qui communiquent plus avec le père que les cadets, reportent-ils une partie de la communication perdue suite au divorce sur leur mère ? Comment les cadets, qui communiquent moins avec les deux parents, réagissent-ils au départ du père ? Nous pouvons, pour répondre à ces questions, dessiner à nouveau le schéma des communications familiales, en nous limitant cette fois aux familles où les parents sont séparés ou divorcés:



Plusieurs choses ont changé par rapport au schéma général. Si l'aîné conserve le même niveau de communication avec le père que dans les familles entières, la communication du cadet, déjà faible dans les familles entières, diminue encore. La dimension de la communication avec la mère a des propriétés intéressantes: l'aîné dont les parents sont divorcés voit la communication avec sa mère se renforcer (51% de confidences fréquentes contre 40% dans les familles complètes); le cadet, en revanche, reste au même niveau que précédemment. Voilà pour la communication avec les parents. Qu'en est-il de la communication entre les germains ? Deux tendances inverses sont visibles: l'aîné d'une famille avec divorce communique moins avec son cadet (14% contre 23% dans les familles complètes), et le cadet communique davantage (45% contre 36%). La différence entre les rangs de naissance est beaucoup plus importante de ce point de vue dans les familles avec divorce que dans les familles complètes.

Il ressort de ces tendances que l'éloignement du père amène l'aîné à se rapprocher de la mère, alors qu'il se confie moins au cadet, et les cadets à rechercher dans leurs aînés le soutien moral qu'ils ont perdu dans l'affaire. Les schémas de communication de la famille nucléaire sont donc assez fortement influencés par le départ du père.

Il faut également souligner, comme nous l'avons déjà fait pour le conflit, que le divorce n'a pas les mêmes effets que la mésentente conjugale (dont pourtant il découle). En effet, nous avons vu, dans la section précédente, que la mésentente conjugale entraînait la diminution

de toutes les communications familiales, ce qui n'est pas le cas du divorce. Le lecteur peut comparer les différents taux des deux situations familiales. Il sera surpris par les fortes différences. Alors que le cadet des familles avec divorce se confie à son aîné dans 45% des cas, ce taux passe à 24% dans le cas des familles entières connaissant des conflits conjugaux fréquents. De même, si la communication de l'aîné avec la mère est forte dans le premier cas (51% de communication), elle est faible dans le second (29%). La mésentente conjugale, parce qu'elle pousse les enfants à prendre parti, est un facteur péjorant de toutes les relations familiales.

Le divorce signifie la création d'une nouvelle cellule familiale, dont les règles sont différentes. Il signifie également que le conflit conjugal diminue de fréquence ou, en tous les cas, perd une partie de son importance pour le fonctionnement du noyau familial comprenant les enfants. On a l'impression que le divorce crée pour l'aîné une position particulière, faite d'une plus grande connivence avec la mère et d'une sorte de responsabilité à l'égard du cadet. Le fait que ce dernier ne compense pas la perte paternelle par une proximité particulière avec la mère, mais par un rapprochement avec son aîné, montre bien l'importance que peuvent avoir les liens fraternels pour les familles en dissolution ou en recomposition. Le rapprochement avec la mère ne concerne pas tous les enfants de familles avec divorce de la même manière. La même remarque est valable pour l'éloignement par rapport au père. Si le cadet se confie à la fois à l'aîné et à la mère, les données montrent que la situation de l'aîné est potentiellement plus fragile. L'aîné n'a qu'une seule source familiale de soutien: la mère. Si la communication avec celle-ci est mauvaise ou le devient pour quelque raison, l'aîné des familles divorcées ne peut compter que sur lui-même au sein de la famille. D'une autre manière, si la communication entre le cadet et l'aîné est mauvaise, le départ du père créera un vide important pour le cadet. Ces faits sont un nouveau signe du fait que les enfants expérimentent différemment le divorce selon leur sexe et leur rang de naissance.

Conclusion

Frères et soeurs interviennent pour beaucoup dans le réseau de parenté de l'adulte, comme soutiens moraux. Coenen-Huther et alii (1994: 74) parlent même de "spécialisation fonctionnelle de l'entraide", plus de la moitié des aides morales étant du ressort des frères et soeurs

ou de leurs conjoints (l'aide financière étant réservée aux parents). Nous avons vu dans ce chapitre que le soutien moral entre les germains est déjà présent dans la famille nucléaire, que les germains sont souvent des confidents l'un pour l'autre. Les relations dans le réseau de parenté sont donc l'émanation, la continuation, d'une logique qui est déjà à l'oeuvre dans la famille nucléaire. Le germain est, déjà durant l'adolescence, un soutien moral de premier plan. Si l'on se souvient que les individus se confient, en moyenne, un peu près à 3 à 4 personnes (Moser, 1994: 135), on saisit quelle importance a potentiellement la relation fraternelle.

Rappelons aussi, en conclusion, que la communication ne se confond pas avec les sentiments. Le chapitre précédent a montré que les différences de sexe n'avaient qu'une très faible influence sur les sentiments ressentis. Or, nous venons de constater que les dyades féminines ont un niveau beaucoup plus élevé de communication que les autres. Ainsi, l'intensité de la proximité affective et des aides de toutes natures entre soeurs, dans le réseau de parenté (Kellerhals, Von Allmen, 1994), trouve son origine moins dans une plus grande affection durant l'adolescence, que dans un ethos de la communication. L'habitude de communiquer perdure dans la décohabitation, et elle est fondatrice d'une sociabilité sororale qui fait sentir ses effets dans plusieurs domaines. La solidarité des femmes, garante de la pérennité du réseau de parenté⁶³, est donc davantage fondée, sans doute, sur une logique de la communication que sur des normes d'entraide contraignantes ou sur une affection spéciale, que les hommes ne connaîtraient pas.

63 Ainsi, selon Cicirelli (1994: 15), les soeurs sont "la colle" qui aide à maintenir la continuité de la famille: "*sisters not only enrich one another's life but are the glue that helps maintain the continuity of the family*".

Chapitre VI: Les échanges et les aides

Je me sentais, à la fois, représentant de notre mère, et responsable devant elle du sort de mon frère.

Ernst Jünger. Orages d'acier.

L'échange de biens et de services est une des dimensions importante de la coopération humaine. Mauss (1966: 173) a bien décrit cet aspect essentiel de l'échange: "on mêle les âmes dans les choses; on mêle les choses dans les âmes. On mêle les vies et voilà comment les personnes et les choses mêlées sortent chacune de sa sphère et se mêlent: ce qui est précisément le contrat et l'échange".

Ernst Jünger (1989) rapporte un souvenir de guerre qui l'a particulièrement marqué: "Juste après, un homme arriva pour me prévenir que mon frère était couché blessé dans un abri voisin... Il était étendu dans une pièce où flottait un fumet de cadavres, au milieu d'une foule de blessés graves... Le meilleur service fraternel était de le faire évacuer immédiatement vers l'arrière... Je me sentais, à la fois, représentant de notre mère, et responsable devant elle du sort de mon frère". On a conclu du chapitre précédent que le soutien moral était fréquent entre germains. Il faut voir maintenant si d'autres types d'aides ou d'échanges existent aussi. Rendre un service à son germain, l'aider dans son travail scolaire, lui prêter un disque ou un livre, voire de l'argent, c'est entrer dans l'échange avec lui. L'échange matériel peut être de nature monétaire ou sous forme de troc. Nous avons donc distingué le prêt d'argent, l'aide scolaire, le prêt d'objets, et mis dans une catégorie résiduelle les autres formes d'entraides et de services. Après avoir passé en revue ces aspects concrets, nous aborderons d'autres types d'aides, qui ne concernent pas l'échange d'un bien ou d'un service mais qui ouvrent de nouvelles perspectives à l'individu: aide à la décision, invitation à participer à une sociabilité, aide à l'innovation.

La question de l'aide et de l'échange est incontournable puisque l'aide et l'échange sont des fonctions importantes de la famille contemporaine. Les chercheurs ont surtout considéré, jusqu'ici, l'aide que les parents apportaient aux enfants, dans le cadre des études sur la

socialisation. Ce n'est que depuis peu qu'est considérée la réciprocité: les enfants sont, pour leurs parents, des soutiens précieux dans certains domaines.

Si les flux verticaux sont dignes de recherche, les aides entre les germains doivent, elles aussi, être évaluées. Cette évaluation permettra de mieux comprendre la dynamique de l'aide dans la famille nucléaire, de cerner les rôles spécifiques des générations et des sexes, de voir où et comment le germain est utile. L'explication des modèles d'aide fraternelle entre adultes trouvera ici un complément peut-être utile. On sait (Kellerhals et alii, 1994: 72) que les germains adultes se limitent à l'aide morale, alors que l'aide domestique, l'aide financière et l'hébergement sont de la responsabilité des parents. Peut-on trouver les origines de cette répartition des rôles dans la famille d'orientation, à l'adolescence des individus ? Nous avons constaté, dans le chapitre précédent, que les germains jouaient un rôle important dans le soutien moral. N'en jouent-ils pas dans l'aide financière ou dans les petits services du quotidien ? Enfin, l'analyse des échanges permet de comprendre d'autres dimensions du fonctionnement familial qui, si on l'escamotait, resteraient peu claires. L'attraction pour autrui est liée à l'échange, de même que l'influence, le pouvoir, les rôles et la différenciation. Mieux connaître l'échange, c'est se donner la capacité de comprendre ces phénomènes.

Nous commencerons par donner une estimation de l'intensité des différents échanges et aides fraternels, en partant des questions présentes dans le tableau 12 du questionnaire⁶⁴. Nous nous interrogerons ensuite sur la question de la réciprocité, dans son rapport avec le rang de naissance. Puis, nous chercherons à voir si l'aide fraternelle a une base plutôt normative ou plutôt sentimentale.

La fréquence de l'échange et de l'aide fraternels

Les échanges entre germains sont-ils importants durant l'adolescence? La question est difficile car, pour y répondre de manière exacte, il faudrait comparer avec ce que donnent les parents et les pairs. L'échange avec le germain existe en tous les cas puisqu'il n'y a qu'une minorité d'individus qui admettent ne rien échanger. Mais il est sans

64 Le thème des aides et échanges a été abordé de la manière suivante: *ton f/S et toi vous aidez-vous, cette année, concrètement?* Suivent les 4 affirmations suivantes: A) Il/elle me prête de l'argent; B) Il/elle m'aide dans le travail scolaire; C) Il/elle me prête ses affaires (disques, habits, BD, etc.); D) Il/elle me rend d'autres services que ceux-là. Ces 4 affirmations sont ensuite reprises, mais pour le compte de l'individu: E) je lui prête de l'argent; F) Je l'aide dans le travail scolaire, etc.

doute marginal, par rapport à ce que peut échanger l'individu soit avec ses parents soit avec ses amis.

Tableau 6.1
Aides fraternelle. Flux de l'individu à son germain (en %)

	Prêt d'argent	Prêt d'affaires	Aide scolaire	Autres aides
Plusieurs fois par semaine	2	25	10	19
Environ une fois par semaine	2	17	12	21
2 à 3 fois par mois	11	20	14	19
Plusieurs fois cette année	22	19	17	24
1 à 2 fois par année	26	11	14	11
Jamais cette année	38	8	34	6
Total	100	100	100	100

On voit que, dans notre échantillon, une majorité d'individus (deux sur trois) joue un rôle dans la scolarité du germain en lui apportant une aide de cette nature. Nous sommes donc bien d'accord avec Bossard et Boll (1960: 91), qui considèrent la famille comme une "école en miniature", dans laquelle les enfants jouent les maîtres les uns pour les autres. Ils ont, comme le soulignent les auteurs, certains avantages par rapport aux parents: leurs souvenirs sont beaucoup plus neufs, les programmes scolaires sont plus proches, le langage utilisé est identique. On ajoutera à cela que la motivation pour aider un germain est différente de celle dont font preuve les parents quand ils aident leurs enfants. Les parents se sentent responsables de l'avenir de leur progéniture. Ils s'identifient bien souvent aux succès de leurs enfants, et, par voie de conséquence, à leurs échecs. La réussite sociale de leurs enfants est une question très importante pour eux, et elle détermine une bonne part de leurs stratégies éducatives. C'est bien là un des points centraux de la relation des parents avec l'adolescent. Ce n'est bien entendu pas le cas dans la relation fraternelle. Le destin scolaire du germain n'est généralement pas d'une importance centrale pour l'individu. Quand il aide son germain, l'individu peut le faire de manière beaucoup moins passionnelle que les parents. Si l'échec couronne le tout, d'autres (les parents et le germain) en assumeront les conséquences, pas lui.

Les institutions ont une influence considérable sur l'entraide fraternelle car elles la rendent plus ou moins probable. Prenons le cas de

nos collégiens. Si leur aîné est à l'université, dans 40% des cas ils reçoivent une aide régulière (deux ou trois fois par mois) de sa part. S'il est déjà en emploi (signe d'une formation courte), ce taux est rapporté à 4%. Comparons, par ailleurs, les individus dont le germain est au Collège avec ceux dont le germain est dans une autre filière de formation: dans le premier cas, 50% des individus reçoivent une aide; dans le second, seulement 24%. Donc la présence ou l'absence du premier type d'aide familiale que représente l'aide scolaire dépend des institutions que fréquentent les individus. Ils ne sont aidés que si leur germain appartient à une institution scolaire de même type que la leur. On rencontre ici une des influences que fait peser l'environnement sur la famille. Si les germains suivent le même parcours socio-scolaire, le lien de sociabilité que représente l'aide scolaire peut être activé. Si les parcours sont différents, les germains deviennent évidemment incompetents les uns pour les autres, et l'aide scolaire disparaît.

Les individus de notre échantillon sont privilégiés, quant aux compétences scolaires, par rapport à leur germain (puisque'ils sont au Collège). Cette supériorité profite au germain. On sait que la position sociale, dans notre société, dépend fortement du diplôme obtenu. De très nombreuses études ont mis en avant le rôle déterminant du milieu familial dans son acquisition. Plus le niveau scolaire des parents est élevé, plus l'individu aura des chances de faire des études universitaires. On a pu mettre en avant les différents canaux de l'influence parentale (par exemple, Kellerhals et alii, 1991). Mais on a négligé l'influence des frères et soeurs, qui est vraisemblablement importante. En effet, les frères et soeurs aînés ont des connaissances plus fraîches, et sans doute plus adéquates, des programmes scolaires. Ils connaissent les professeurs qu'ont leurs cadets, savent les gestes qu'il faut faire et les mots qu'il faut prononcer. L'efficacité de leur aide scolaire est donc sans doute assez forte. Elle renforce sans doute la reproduction du statut social des parents. Si les cadets profitent de l'aide des aînés, on peut se demander si la réciproque n'est pas également vraie. Le modèle de la confluence de Zajonc (Zajonc, 1968, Zajonc Markus, 1975) explique la supériorité du QI de l'aîné sur celui de l'enfant unique par le fait que le premier a pu enseigner au germain, ce qui a participé au développement de ses capacités intellectuelles.

Le prêt d'argent, quoique étant le type d'aide fraternelle le moins courant, concerne tout de même six germains sur dix dans notre échantillon. Les prêts réguliers (plusieurs fois par mois au moins) sont

choses rares (15% des individus). Une telle aide n'est peut-être pas nécessaire dans la fratrie cohabitante, les parents étant les principaux soutiens financiers des uns et des autres. Dans le réseau de parenté également, l'aide financière semble se faire verticalement (parents-enfants), et non horizontalement (Kellerhals et alii, 1994), même si, en cas de grande nécessité, l'aide des germains apparaît (Finch, 1989).

Le prêt d'objets semble être très courant dans les fratries de notre échantillon. Il n'y a que 8% des fratries où l'on ne se prête jamais rien; ces 8% concernent dans l'énorme majorité des cas des individus qui n'habitent plus ensemble. On peut donc dire qu'il existe une universalité de l'échange, du troc, du prêt d'affaires, dans la relation fraternelle à l'adolescence. Ce résultat doit être souligné, car le prêt d'objets est une des voies qu'emprunte l'influence. Emprunter c'est adhérer, en partie en tous les cas, au style de vie de l'autre, à ses intérêts. On ne sera donc guère étonné du lien existant entre le prêt et la similitude, soit que la seconde est la cause du premier, soit l'inverse.

Nous avons constaté, enfin, que d'autres services sont rendus dans la fratrie. Ces services font référence à tous les gestes du quotidien (véhiculer son germain, l'aider à faire quelque chose manuellement, prendre des coups de téléphone pour lui, etc.). Les fratries semblent être très actives dans ces domaines-là également. On peut donc, en résumé, confirmer la faible intensité des échanges monétaires entre germains dans l'adolescence. L'aide scolaire, le prêt d'affaires et les autres services semblent être beaucoup plus courants.

L'aide et l'échange fraternels

- Après il y a mon petit frère qu'est venu m'emprunter des Tintins tout le temps et moi je voulais absolument pas qu'il les emprunte, ce qui fait que maintenant on a à double des bandes-dessinées et c'est marqué dans certaines "Augustin" et dans d'autres "Madeleine". Avec ma soeur maintenant ça va beaucoup mieux, et les CD elle vient les prendre chez moi et moi je vais les prendre chez elle. C'est réglé, ce problème. Moi j'ai toujours plein de trous dans mes chaussettes et je marche tout le temps à pieds nus et quelquefois je suis en rupture de stock, alors je vais piquer celles de ma soeur et on a des fois les mêmes ce qui fait que j'ai ses paires de chaussettes chez moi (fille parlant de sa soeur cadette, interview no 18).

- On a vraiment les mêmes vêtements. C'est à dire que je ne m'achète pas un pull mais je "nous" achète un pull. Tous les habits sont en commun, les bijoux aussi (fille parlant de sa soeur aînée, interview no 16).

- Pour avoir de l'argent, il faut vraiment que je lui explique ce que je vais en faire. Il faut presque déposer un projet pour qu'il me prête de l'argent (interview no 1).

- Ma soeur, tu lui prends 20 centimes, il faut lui rendre 20 centimes. Elle ne t'en fera jamais cadeau. Elle te poursuivra jusqu'à ce que tu rendes les 20 centimes. Elle n'oublie pas: elle marque sur un bout de papier qui lui a emprunté quoi, qui lui doit quoi. Tout le monde emprunte à ma soeur, mes parents aussi. Elle, elle garde toujours bien son argent, elle a toujours 300 francs dans sa caisse. Alors, si on n'a pas le temps d'aller à la banque, hop chez ma soeur! (fille parlant de sa soeur cadette, interview no 18).

- On se dispute sur l'école, quand je lui donne des conseils. Il n'accepte pas trop. Il n'aime pas que je l'aide. Il préfère avoir de mauvaises notes plutôt que je lui explique. Des fois c'est ma mère qui vient me chercher: "viens, va aider Sébastien". J'arrive pas. Lui il préfère se débrouiller tout seul (fille parlant de son frère cadet, interview no 14).

La réciprocité des échanges fraternels

La question de la réciprocité est de la plus haute importance. Les adeptes de la théorie de l'échange social disent qu'il n'y a pas de vie sociale possible sans réciprocité. Pourquoi ? Parce que la norme de réciprocité est un facteur essentiel de sécurité pour les individus. Ce que je donne, je sais pouvoir le demander dans le futur, si besoin est. Si l'aide en retour est incertaine ou improbable, l'individu limite le bénéfice de son action à lui-même, et se coupe de la communauté. Les liens sociaux s'affaiblissent. La société se morcelle.

La réciprocité est-elle présente dans toutes les relations sociales ? La relation entre parents et enfants pose problème aux théoriciens de l'échange social. En effet, si les flux matériels partant des parents et allant aux enfants sont particulièrement clairs, les flux des enfants en direction des parents semblent inexistantes. Il n'y a pas de réciprocité possible entre ce que donnent et ce que reçoivent parents et enfants du point de vue matériel. On voit donc que la théorie de l'échange social ne permet pas de tout expliquer, puisque les parents nourrissent et élèvent des enfants sans en attendre de gratifications matérielles particulières. Il faut donc tenir compte d'autres types de gratifications.

Dans le cas de la relation fraternelle, cependant, on va voir que la plupart des aides ou échanges sont de nature réciproque. Nous avons distingué, pour construire le tableau 6.2, trois intensités différentes: hebdomadaire, mensuelle, annuelle et moins. Nous avons ensuite

comparé ce que donnait et ce que recevait l'individu. Si la fréquence à laquelle donne l'individu et celle à laquelle il reçoit, sont identiques, on dira que le solde est de 0. Si l'individu donne plus fréquemment qu'il ne reçoit, le solde est positif; si l'individu donne moins fréquemment que ce qu'il reçoit, le solde est négatif. La réciprocité sous-entend un solde nul.

Tableau 6.2
Proportion de dyades avec réciprocité
selon l'aide considérée (en %)

Domaine d'échanges	Pourcentages de dyades avec réciprocité (solde=0)
Scolaire	18%
Financier	82%
Prêt d'affaires	78%
Autres services	87%

Nos données montrent que la relation de germanité implique une grande réciprocité. En effet, il est rare de trouver des fratries où l'un des deux donne ou prête beaucoup plus souvent que l'autre. 82% des fratries sont équilibrées du point de vue des dons d'argent, 78% concernant le prêt d'affaires, et 87% quant à d'autres services. On se rappellera, cependant, que pour le prêt d'argent, un grand nombre de fratries sont inactives: leur réciprocité est donc de nature passive. La seule exception notoire concerne l'aide scolaire. On peut donc dire que dans la majorité des domaines, on ne donne que ce que l'on reçoit. On a affaire à des fratries qui donnent ou ne donnent pas, et non à des individus agissant indépendamment des conduites de leurs germains. Nous ne sommes donc guère étonné de la revendication de réciprocité dans l'aide dont font preuve les germains adultes (Pitrou, 1979: 89) ni de la revendication d'égalité au moment de l'héritage (Gottman, 1988). Il s'agit que chacun reçoive son dû, quels que puissent être les situations et besoins particuliers. Ces attitudes existent déjà au sein de la famille d'orientation, durant l'enfance et l'adolescence.

Échanges et rang de naissance

L'échange dans la fratrie, s'il semble obéir à la règle de réciprocité, ne repose pas sur l'égalité. En effet, comme nous le verrons dans le chapitre XI, l'aîné reçoit plus d'argent de poche, a plus d'économies et possède plus d'objets que le cadet, sans parler des autres avantages, non matériels, que lui procure son statut⁶⁵. Comme dans la société

⁶⁵ On a vu dans le chapitre V, par exemple, que l'aîné était plus central dans le réseau familial de communications que le cadet. Les rôles qu'il occupe dans la famille sont

traditionnelle, l'aîné est donc avantagé, tant du point de vue matériel que relationnel. De ceci découle que l'aîné a une position dominante dans les échanges: il possède des biens rares en plus grand nombre que le cadet. Cette supériorité se traduit-elle par des stratégies de redistribution des biens vers le cadet, par une stricte réciprocité, ou par des stratégies d'exploitation ?

Les trois possibilités amènent à se poser des questions différentes. Dans le premier cas, l'aîné ferait preuve d'un altruisme qui a sans doute ses avantages. Ainsi, la théorie de l'échange social indique qu'un manque de réciprocité dans un échange à long terme est compensé par un pouvoir accru sur la personne débitrice. Il faudra donc s'interroger sur les bénéfices que l'aîné retire de cette situation. Si une réciprocité terme à terme apparaissait, notre attention porterait alors sur les normes fondant la réciprocité. Dans le cas où l'aîné donnerait moins souvent que le cadet, malgré sa position de dominant du point de vue de l'appropriation des ressources, on pourrait parler d'une logique d'exploitation: l'aîné profiterait de ses ressources pour contraindre le cadet à fournir davantage. Il faudrait alors voir sur quel type de domination repose l'exploitation.

Dans deux domaines, l'aîné est considérablement plus actif que le cadet: l'aide scolaire et le prêt d'objets. Nous avons fait figurer, dans les tableaux suivants, le croisement du solde des échanges (qui aide davantage⁶⁶?) avec le rang des individus. Nous nous sommes limité aux fratries où le bien en question était effectivement activé (pour le solde des aides scolaires, par exemple, nous n'avons considéré que les fratries où l'aide scolaire existait).

Tableau 6.3
Solde des aides scolaires (% en colonne)

	Individu aîné	Individu cadet
Individu aide moins souvent	1	61
Individu aide la même chose	8	10
Individu aide plus souvent	91	29
Total	100%	100%

différents (chapitre IX).

66 Les indices de réciprocité ont été créés à partir des questions du tableau 12. Considérons le cas des aides scolaires: si, dans un interview, les questions 12b et 12f présentent le même résultat, l'indice de réciprocité aura la valeur correspondant à "l'individu donne la même chose".

Gamma=.97

Tableau 6.4
Solde des prêts d'affaires

	Individu aîné	Individu cadet
Individu prête moins souvent	11	26
Individu prête la même chose	51	59
Individu prête plus souvent	38	14
Total	100%	100%

Gamma=.59

L'aide scolaire est vraiment une affaire d'aîné. Ce résultat ne va pas de soi. En effet, certaines aides scolaires n'impliquent pas une compétence particulière. Faire répéter un vocabulaire de langues étrangères ne nécessite pas une supériorité en la matière.

De même, l'aîné prête davantage d'objets que le cadet. Cette corrélation montre bien l'un des aspects du cycle de la consommation familiale. L'aîné a droit bien souvent à des objets ou vêtements neufs, qui vont être prêtés ou donnés au cadet. La primogéniture, surtout dans les sociétés où la consommation des ménages était encore limitée, créait un privilège important: celui d'avoir accès à des objets neufs, non encore utilisés et au goût du jour. Le cadet, lui, reprenait des objets usés et vieillissants. Actuellement, bien que nombre d'objets (jeux, vêtements, livres) aient une espérance de vie moins élevée que par le passé, le statut privilégié de l'aîné demeure. On peut également considérer cette prépondérance de l'aîné dans les échanges comme l'expression de son rôle d'initiateur et de découvreur par rapport aux puînés. En effet, comme nous le verrons plus loin, l'aîné, par son âge plus avancé, joue souvent le rôle de pionnier (Bossard, Boll, 1960: 104). Il a plus d'objets, d'affaires, qui sont susceptibles d'intéresser le cadet que le contraire, puisque les enfants et adolescents valorisent avant tout ce qui est au delà de leur classe d'âge plutôt qu'en deçà.

Dans deux domaines-clés de la vie familiale, l'aîné a donc un comportement altruiste. On peut se demander si ce déséquilibre des échanges scolaires et des prêts est compensé par des prêts d'argent plus conséquents de la part du cadet, ou par d'autres services. Le solde des prêts d'argent en fonction du rang donne les résultats suivants:

Tableau 6.5
Solde des prêts d'argent

	Individu aîné	Individu cadet
Individu prête moins souvent	27	25
Individu prête la même chose	30	35
Individu prête plus souvent	43	40
Total	100%	100%

Gamma=.001

On voit qu'il n'y a aucune association entre le rang et le solde des prêts d'argent. Le cadet n'est pas le trésorier de son frère. L'aîné, malgré l'argent qu'il reçoit en plus de ses parents, n'aide pas plus le cadet que celui-ci ne l'aide lui-même. On est même étonné du nombre de cadets qui, quoique ayant moins d'économies et recevant moins d'argent de leurs parents, prêtent plus souvent de l'argent à leurs aînés que ceux-ci ne leur en prêtent. Le tableau montre aussi que les fratries actives du point de vue des prêts d'argent sont assez peu symétriques (deux tiers d'asymétriques). Le rang de naissance, cependant, n'explique pas cette asymétrie.

Le solde des autres services, quant à lui, ne dépend absolument pas du rang de naissance. Le cadet ne donne pas plus souvent que l'aîné, l'aîné n'aide pas plus souvent que le cadet.

Tableau 6.6
Solde des autres services

	Individu aîné	Individu cadet
Individu prête moins souvent	12	12
Individu prête la même chose	74	74
Individu prête plus souvent	14	14
Total	100%	100%

Gamma=.00

On peut donc affirmer que l'aîné ne développe pas une logique d'exploitation du cadet, puisque sur deux ressources il donne plus souvent que le puîné et que, sur les deux autres, il donne la même chose. Au contraire, c'est bien la logique altruiste qui est seconde en importance, après la logique de la réciprocité. Dans la prochaine section, on cherchera à expliquer cet altruisme.

Base sentimentale et base normative de l'aide fraternelle

L'altruisme, pour Moscovici (1994) peut avoir trois origines: il peut provenir de l'adhésion à une logique collective qui pousse tous les membres du groupe à se sacrifier pour telle cause ou tel individu; l'auteur propose ici la métaphore de la fourmilère pour laquelle toutes les fourmis s'engagent sans réserve. C'est la participation à la vie collective qui crée l'altruisme, d'où le qualificatif de "participatif" qu'emploie Moscovici. Si on aide l'autre ce n'est pas proprement parler en référence à lui qu'on le fait, mais parce le "nous" pousse à le faire. L'altruisme de type "fiduciaire" résume le fait que "l'on se sent bien quand on pense avoir fait du bien" (79). Ce type d'altruisme produit du plaisir et c'est parce qu'il en produit qu'il est recherché. L'altruisme "normatif" est le troisième type d'altruisme de Moscovici: on aide parce que l'on se sent un sentiment de responsabilité pour quelqu'un.

La typologie de Moscovici nous semble bien refléter les différentes origines possibles de l'aide fraternelle. En premier lieu, la dynamique familiale peut intervenir: les germains sont pris alors dans une logique du don de soi qui les dépasse, parce que c'est toute la famille qui est concernée. Il faudra donc voir quel rapport il existe entre le don fraternel et la cohésion familiale. En second lieu, l'aide et l'altruisme sont parfois l'expression d'une norme de responsabilité, qui pousse fortement les individus à aider certaines catégories d'apparentés. C'est le cas de l'aide donnée par les parents aux enfants, comme le montrent plusieurs recherches. Enfin, dans d'autres cas, l'aide dépend du plaisir trouvé dans la relation, du sentiment de proximité. L'aide ne ressort pas, alors, de normes, mais de la proximité sentimentale entre les germains.

Laquelle des trois logiques que sont la cohésion familiale, la proximité sentimentale et la responsabilité, est-elle déterminante dans la relation fraternelle ? Nous distinguerons, pour répondre à cette question, les quatre types d'aide (scolaire, financière, prêts d'objets, autres services). La cohésion familiale a été approchée à partir des questions du tableau 30 du questionnaire. Plus les familiers sont ensemble, plus la famille est considérée comme cohésive. La responsabilité et le sentiment de plaisir sont quant à eux abordés par les questions 10a et 10c. Dans le tableau qui suit, les gammas mesurent les différentes associations.

Tableau 6.7
Corrélations entre la norme de responsabilité, la cohésion familiale, le plaisir trouvé dans la relation et les différents types d'aide et d'échanges (Gammes).

Aide, échange avec germain	Sentiment de responsabilité	Cohésion familiale	Sentiment de plaisir
Aide scolaire	.53	.39	-.12
Prêt d'affaires	.20	.16	.14
Prêt d'argent	.15	.06	.11
Autres services	.32	.22	.33

Des trois causes possibles de l'altruisme, c'est le sentiment de responsabilité qui semble le plus déterminant. Il est fortement corrélé, en particulier, avec l'aide scolaire (gamma de .53), mais également avec les autres services (gamma de .32). La cohésion familiale a aussi une influence sur l'aide scolaire (gamma de .39). Le sentiment de plaisir a un effet moins important sur toutes les aides. On remarquera qu'il est corrélé négativement à l'aide scolaire. Les aides les mieux expliquées par les trois causes sont sans conteste l'aide scolaires et les autres services. Dans le cas du prêt d'objets et d'argent, les trois logiques de l'altruisme s'effacent devant la logique de l'échange: ce qui explique l'échange, c'est l'échange lui-même. Le fait de donner s'explique avant tout par le fait de recevoir. Les normes et l'affection sont des facteurs secondaires: c'est la logique de la réciprocité qui est à l'oeuvre

Pour en revenir aux aides scolaires et aux autres services, il est visible que le sentiment de responsabilité intervient significativement, tout comme la cohésion familiale. Ces deux vecteurs d'altruisme sont d'ailleurs fortement corrélés l'un avec l'autre (gamma de .36). On peut donc dire que la cohésion familiale encourage le sentiment de responsabilité, qui lui-même est à l'origine des comportements altruistes.

La question de la responsabilité

Je ne suis pas responsable s'il fait quelque chose de travers. Je vais pas aller lui dire ce qu'il doit faire. Il fait ce qu'il veut de sa vie, à moins qu'il aille se jeter d'un pont. Mais par rapport à ses études, à son avenir, je ne suis pas responsable (fille parlant de son frère aîné, interview no 13).

Par rapport à ma soeur je me sens pas responsable, avec mon frère oui. Mon frère il est plus petit, plus fragile. Par exemple quand je l'amène en voiture chez ma grand-mère je roule très prudemment quand il y a mon petit frère dans la voiture parce que s'il lui arrive quelque chose j'ai peur que ce soit ma faute tandis qu'avec ma soeur c'est moins grave, je fais beaucoup moins attention quand c'est elle qui est dans la voiture. J'ai toujours peur qu'il arrive quelque chose à mon petit frère tandis que pour ma soeur ça va (fille parlant de sa soeur et de son frère cadets, interview no 18).

Oui, elle se sent responsable de moi mais c'est dû au fait que c'est l'aînée et que ma mère a commencé à travailler quand j'étais très jeune et ma soeur a dû s'occuper de moi et ça continue (fille parlant de sa soeur aînée, interview no 16).

Non, je ne me sens pas responsable de lui. Je me fais assez le raisonnement qu'il est assez grand pour se débrouiller tout seul et qu'il a qu'à assumer ses actes (garçon parlant de son frère cadet, interview no 19).

Nous avons maintenant les moyens d'expliquer l'altruisme des aînés, puisque la responsabilité est un sentiment ou un impératif qui leur est réservé. En effet, seuls 16% des cadets admettent se sentir responsables de leur germain toujours ou souvent; cette proportion est de 65% dans le cas des aînés. Il y a donc une très forte différence d'attitude par rapport au devenir de l'autre, selon le rang de naissance.

L'aîné ressent donc une responsabilité par rapport au cadet et ce sentiment explique pourquoi il s'engage dans des comportements altruistes. Ce sentiment est plus vivace dans les familles très cohésives. Ceci indique sans doute que les parents sont à l'origine du développement plus ou moins important du sentiment de responsabilité chez l'aîné.

Le fait que l'altruisme de l'aîné provienne d'un sentiment de responsabilité ne signifie pas que l'aîné ne trouve pas également son compte dans l'affaire. Nous montrerons dans le chapitre VIII que les déséquilibres dans les aides et les échanges donnent lieu à des inégalités de pouvoir. S'il est vrai que l'aîné se sent responsable, il semblerait aussi qu'il utilise sa position dominante dans les échanges comme source de pouvoir.

Il faut, enfin, préciser le sens que prend le terme de "norme de responsabilité". Le fait qu'un tiers des aînés ne ressentent aucune responsabilité spéciale à l'égard de leurs cadets démontre à notre avis que l'on n'a pas affaire à un impératif culturel, à une règle sociale qui prescrirait aux aînés de s'occuper des cadets. La norme est plutôt interne à la famille: elle dépend du fonctionnement de celle-ci, des attentes des parents.

Les aides d'orientation

Nous avons considéré jusqu'à maintenant des services concrets. Or, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, les germains sont particulièrement actifs dans le soutien moral, et discutent beaucoup les uns avec les autres. Ceci fait penser que d'autres types d'aides, moins matérielles certes, mais cependant importantes, doivent émerger. Nous avons privilégié trois dimensions qui se rapportent à l'élargissement de l'univers mental et relationnel de l'individu: l'aide à l'innovation (question 14b), l'aide à la décision (question 14d) et l'introduction dans de nouveaux réseaux de sociabilité (question 14c)⁶⁷. Le tableau qui suit montre l'intensité de ces différentes aides. Comme il s'agissait d'aides très difficilement quantifiables du point de vue de leur fréquence, nous avons préféré une échelle délibérément plus imprécise que les précédentes ("très souvent", "souvent", etc.).

Tableau 6.8
Aide de l'individu à son germain. Fréquence à laquelle l'individu aide son germain des manières indiquées (en %).

	Fait découvrir des choses inconnues	Invite à faire des choses avec ses amis	Aide à prendre des décisions
Très souvent	6	2	8
Plutôt souvent	24	6	22
Quelquefois	47	17	39
Plutôt rarement	17	29	20
Jamais ou presque	6	46	12
Total	100%	100%	100%

67 Ces questions sont formulées de la manière suivante: 14. *Vous aidez-vous, actuellement, des manières suivantes, toi et ton F/S?* Suivent 10 sous-questions, dont les trois qui nous intéressent ici: 14B) *Il/elle me fait découvrir des choses que je ne connaissais pas;* 14C) *Il/elle m'invite à faire des choses avec lui et ses copains/copines;* 14D) *Il/elle m'aide à prendre des décisions par ses conseils.* Les réponses possibles vont de "très souvent" à "jamais ou presque".

Le germain n'est invité à participer aux activités du groupe d'amis de l'individu que dans une très faible minorité des cas (8% des individus invitent souvent ou très souvent leur germain à faire des choses avec leurs amis). Le réseau d'amis est donc dans la grande majorité des cas "réservé": le germain en est exclu. Ce fait sera confirmé dans le prochain chapitre. Les frères et soeurs ne se facilitent pas l'un à l'autre l'entrée dans des réseaux de sociabilité⁶⁸. On a plutôt l'impression que c'est exactement le contraire, à savoir qu'ils mettent un point d'honneur réserver leur réseau propre. Bien entendu la différence d'âge intervient pour expliquer cela. Mais elle n'explique pas tout.

L'aide à la découverte, à l'innovation est moins rare, mais tout de même assez peu fréquente. La majorité des individus disent ne faire découvrir des choses inconnues à leur germain que "quelquefois", ou même "plutôt rarement". Mais il y en a tout de même à peu près un sur trois (30%) qui disent que cela se produit souvent. L'aide à la prise de décision est presque aussi fréquente que la précédente. Voyons si ces aides sont influencées par le statut des individus.

Tableau 6.9
Proportions d'individus qui aident "souvent" ou
"très souvent" leur germain des manières suivantes, en
fonction du rang de naissance (en %).

	Aînés	Cadets
Invite à faire des choses avec ses amis (+ quelquefois)	29	21
Fait découvrir des choses inconnues	43	14
Aide à prendre des décisions	37	20

Les aides de ce type sont fortement influencées par les variables considérées. Ainsi, les aînés aident beaucoup plus à la décision (37% contre 20%) et font beaucoup plus souvent découvrir des choses inconnues (43% contre 14%). Par contre les invitations avec des amis restent rares, quel que soit le statut de l'individu. Comme dans les aides concrètes, l'aîné joue donc le premier rôle dans les aides d'orientation.

⁶⁸ Il existe, bien entendu, des exceptions à la règle: "*Mon frère il est timide. Sa copine, il n'a pas été la chercher; c'est moi qui lui l'ai amenée parce que c'est ma meilleure copine. C'est une fille avec laquelle j'étais à l'école primaire ensemble et elle était tous les jours à la maison, et c'est depuis là qu'ils se connaissent. Elle était avec moi et un jour elle est sortie avec lui et maintenant ils sont toujours ensemble*" (fille parlant de son frère aîné et de sa meilleure amie, interview no 12).

Le statut de pionnier de l'aîné, dont nous parlions plus haut, est donc affirmé. Il est intéressant de noter que, durant toute l'enfance et l'adolescence, l'aîné aura une "priorité constante dans les expériences de vie" (Bossard, Boll, 1960: 104). Dans la plupart des cas, l'aîné connaît déjà ce que le cadet apprend. On le voit, les cadets font très rarement découvrir des choses nouvelles à leur aîné. Les aînés sont beaucoup plus actifs en la matière. On pourrait se dire, néanmoins, que les cadets peuvent développer certaines compétences spécifiques, des intérêts particuliers, ce qui les rendrait aptes à jouer, parfois, le rôle de pionnier et d'initiateur pour leur aîné. Nous montrerons, dans les analyses portant sur l'influence, que si l'aîné est un autrui significatif pour le cadet, l'inverse semble beaucoup moins vrai. L'influence va surtout de l'aîné vers le cadet. Donc, l'originalité des intérêts du cadet par rapport à ceux de l'aîné ne crée pas de possibilité pour lui d'être un initiateur. L'aîné, par contre, si ses intérêts, activités, idéologies, goûts, sont différents de ceux des parents, aura, et nos résultats le confirment, une influence qui lui est propre (par rapport aux parents) sur le cadet.

Les différences entre sexes sont également intéressantes. Les dyades de soeurs sont beaucoup plus actives dans la présentation d'amis que les dyades de garçons et les dyades mixtes. Dans ces deux derniers cas, on a vraiment l'impression que la relation se limite à la famille, qu'elle n'inclut généralement pas les amis des uns et des autres. L'étude de la sociabilité, qui sera abordée dans le prochain chapitre, confirme ce sentiment. On remarque qu'au sein des dyades mixtes, les filles invitent plus souvent leurs frères que les garçons n'invitent leurs soeurs (respectivement 20% et 11% des individus concernés).

Tableau 6.10
Proportions d'individus qui aident "souvent" ou
"très souvent" leur germain des manières suivantes, en
fonction de la sexualisation de la dyade (en %).

	Filles	Garçons	Filles avec un frère	Garçons avec une soeur
Invitent à faire des choses avec ses amis (+quelquefois)	38	26	20	11
Font découvrir des choses inconnues	29	33	26	33

Aident à prendre des décisions	41	21	29	19
-----------------------------------	----	----	----	----

De même l'aide à prendre des décisions est beaucoup plus présente dans les dyades de soeurs que dans les dyades comprenant un garçon. Les filles sont pour leurs soeurs des modèles, des conseillères. Elles jouent également ce rôle pour leurs frères mais moins fréquemment. Quant aux garçons, ils semblent avoir une attitude très passive, quel que soit le sexe de leur germain. L'aide à la découverte, quant à elle, ne semble pas être très influencée par les sexes. Si l'on considère, cependant, l'aide du germain vers l'individu et non plus de l'individu vers le germain, de grosses différences apparaissent: seuls 6% des garçons ayant une soeur lui confèrent un rôle d'initiatrice, alors que 33% des filles ayant une soeur sont dans ce cas. De ces résultats on peut conclure que les garçons investissent moins dans la relation que les filles, puisque celles-ci sont plus actives sur les dimensions retenues. Le graphique suivant illustre la différence existant entre aînés et cadets, garçons et filles.



Conclusion

Le fait que les aides matérielles concrètes entre germains soient relativement peu courantes à l'âge adulte provient peut-être de l'absence de norme contraignante en la matière, puisque, comme nous l'avons vu, le sentiment de responsabilité est tributaire d'une orientation familiale. Ainsi, l'aspect peu institutionnalisé de l'aide fraternelle lui donne une faible résistance contre les effets de l'éloignement géographique et de la décohabitation.

On peut aussi s'interroger sur l'impact de la réciprocité de l'aide fraternelle. Si, en effet, les schémas d'interaction mis en place durant l'adolescence sont fondés sur la réciprocité, on voit mal comment, à l'âge adulte, une aide vraiment importante pourrait surgir. L'aide d'autrui, en effet, sous-entend, au moins dans le moyen terme, un déséquilibre des échanges. Si la norme est d'avoir toujours un bilan équilibré avec son germain, l'aide devient difficile. On verra que les cas de déséquilibre se paient, dans la fratrie cohabitante, par une perte d'autonomie. Or, ce qui est acceptable à l'adolescence ne l'est peut-être pas plus tard, quand conjoints, enfants, prestige social, viennent compliquer le problème.

Les analyses présentées dans ce chapitre ont également montré que l'échange entre les germains était assez fortement influencé par le rang de naissance et le sexe des individus. La fratrie n'échappe donc à la logique statutaire. Les aînés aident plus que les cadets; les filles plus que les garçons.

Enfin, le rôle central des parents comme source d'aide dans la famille nucléaire fait passer au second plan l'aide fraternelle. Il serait intéressant de voir si l'incapacité parentale dans l'aide est compensée par le soutien des germains. Nous avons vu, dans le chapitre V, que l'aîné servait d'intermédiaire entre le cadet et les parents. Le chapitre sur les inégalités parentales montrera que l'aîné reçoit plus de soutien de la part des parents, à âge tenu constant, que les cadets. Il n'est pas impossible qu'une sorte de redistribution des ressources parentales ait lieu dans la fratrie.

Les échanges entre germains ne sont pas inexistantes dans l'adolescence. Certes très variable, la fréquence de l'aide fraternelle n'est pas nulle. Il est cependant rare que le germain soit l'objet ou l'acteur de soins constants. On revient à la constatation que l'absence de normes de comportement laisse une grande liberté aux germains dans la manière de jouer leur rôle. Si la coopération et l'échange sont des obligations dans les sociétés non industrialisées (Cicirelli, 1994: 13), la solidarité entre germains est un choix dans nos sociétés, et dépend des idiosyncrasies familiales.

Chapitre VII: La sociabilité

"En fait, on se croise plus qu'autre chose"
(fille parlant de sa soeur cadette, interview
no 18)

Après avoir étudié le lien sentimental, la communication et les échanges, nous allons nous intéresser aux activités qui rassemblent les germains, autrement dit à leur sociabilité⁶⁹. Il est nécessaire d'avoir une meilleure connaissance des formes et de l'intensité de la sociabilité fraternelle à l'adolescence pour plusieurs raisons. Il faut d'abord souligner le fait que la sociabilité fraternelle à l'âge adulte est très réduite. Si, dans la plupart des cas, on continue à se voir (Cicirelli, 1982), la sociabilité des germains adultes n'implique pas plus que des rencontres espacées, ayant comme cadre le domicile des parents et comme contenu des discussions sur des sujets d'intérêt mutuel. La pratique d'activités externes à ce domicile est réduite (Allan, 1977). On peut se demander si ces caractéristiques ne trouvent pas leurs origines dans le fonctionnement de la fratrie cohabitante. Etudier la sociabilité fraternelle à l'adolescence permettra peut-être de mieux comprendre son état à l'âge adulte.

Une autre raison qui explique l'intérêt pour la sociabilité tient au fait qu'il s'agit là d'une des dimensions centrales des relations sociales. Les individus sont interdépendants par les activités ou les temps qu'ils partagent. Cette interdépendance est le substrat nécessaire de toutes les autres dimensions que nous analysons dans ce travail: le conflit, les coalitions, l'attraction, la communication, etc. Si l'on ne se voit pas, si l'on ne fait rien ensemble, la probabilité du conflit comme celle de la communication seront évidemment bien faibles. L'étude de la sociabilité est donc stratégique pour la compréhension d'autres dimensions de la relation fraternelle. Prenons l'exemple du conflit. Bossard et Boll (1960: 90) avancent comme explication du conflit fraternel le fait que les germains ont une sociabilité extrêmement forte et diversifiée: "les contacts entre germains couvrent tous les aspects de la vie". Que se passerait-il, se demandent Bossard et Boll, si l'on plaçait des adultes dans

69 Nous définissons la sociabilité comme "les comportements exprimant les formes concrètes prises par le lien social" (Ferréol, 1991: 253).

les mêmes conditions d'interdépendance ? L'hypothèse de ces auteurs, et d'autres du même type, invitent le chercheur à mieux faire connaître les formes de la sociabilité fraternelle.

L'étude des activités communes aux germains permettra aussi de savoir sur quel substrat socio-culturel se construisent les conflits, la communication et les coalitions. La sociabilité se distingue des autres dimensions de la relation fraternelle dans la mesure où elle concerne des activités culturellement plus définies. Alors que les formes de la communication ou du conflit dépendent d'abord du fonctionnement propre à chaque famille, plusieurs des activités de sociabilité sont en rapport direct avec des productions culturelles ou des institutions. Ainsi, le fait de pratiquer tel sport ou tel hobby avec son germain implique l'existence d'infrastructures (clubs ou terrains de sport, etc.), ou d'objets produits ou existant en dehors de la famille.

Le chercheur peut en effet avoir deux attitudes par rapport à la sociabilité: soit il considère la sociabilité comme une qualité intrinsèque à l'individu, soit il s'intéresse aux facteurs sociaux et culturels de sociabilité (Forsé, 1981). La première perspective est celle des psychologues, qui cherchent dans l'individu les éléments susceptibles d'expliquer la sociabilité: il y a, toutes identités sociales confondues, des individus plus sociables que d'autres. Dans la seconde perspective, que nous faisons nôtre, la sociabilité s'explique par des configurations culturelles et relationnelles. Il ne s'agira donc pas, pour nous, de chercher les facteurs psychiques expliquant pourquoi tels germains sont très actifs alors que tels autres ne le sont pas, mais de montrer comment certaines activités, qui sont en rapport direct avec notre culture, façonnent la relation fraternelle⁷⁰. L'analyse des activités qui réunissent des individus, tels que les sports, la télévision, etc., permet en effet de voir comment les facteurs culturels sont incorporés dans des relations sociales particulières, qu'ils vont moduler (Weisner, 1989: 15). En ce sens, l'étude des formes de sociabilité est une des manières d'aborder la question du lien entre le macrosociologique - les formes culturelles - et le microsociologique - les relations interpersonnelles -.

On sait qu'une grande partie du temps libre des individus est passée en famille. On a mis en avant le rôle socialisateur de la famille en la matière: la famille influence la manière de passer et d'organiser son

70 Ces deux manières d'analyser la sociabilité ne sont pas, bien entendu, incompatibles. Il serait tout au contraire enrichissant de les lier dans une étude qui analyserait à la fois les facteurs psychologiques et les facteurs sociologiques de sociabilité.

temps; elle intervient dans la consommation des médias, elle inculque ou non le goût du livre et des établissements de culture; elle contribue à créer la division sexuelle du loisir (Pronovost, 1993). Mais qu'entendent la plupart des chercheurs par "la famille" ? On sait fort peu de choses de la sociabilité fraternelle à l'adolescence. Les chercheurs travaillant sur cette étape du cycle de vie, qu'ils se situent dans la perspective de la sociologie des loisirs ou qu'ils soient spécialistes de la famille, se sont arrêtés, jusqu'ici, à la distinction entre sociabilité familiale et sociabilité avec les pairs, incluant pêle-mêle, dans la première, germains et parents (voir, par exemple, Paré, 1992; Larson, 1983).

La validité de cette réduction de la sociabilité fraternelle à la sociabilité familiale doit, d'après nous, encore être démontrée. Il n'est pas certain que les activités soient les mêmes dans les deux cas. Dégager la spécificité de la sociabilité fraternelle permettra d'approfondir les connaissances existant sur la sociabilité de l'adolescent, dans et hors la famille.

Dans la première section, nous nous intéresserons à la coprésence fraternelle. L'évaluation du temps de coprésence donnera une première idée de la sociabilité fraternelle. Nous décrirons ensuite les principales activités communes aux germains durant l'adolescence, en les mettant en relation avec les différences d'âge et le sexe des germains. Nous ferons, en dernier lieu, le lien avec le fonctionnement familial. Toutes les familles ne développent pas le même niveau de cohésion interne. Pour certaines, il est très important de faire des choses ensemble, pour d'autres moins. Quelle influence a la cohésion familiale sur la sociabilité fraternelle ? De même, on peut se demander quel rapport existe entre la sociabilité non familiale de l'individu (amis, associations) et sa sociabilité fraternelle.

Les études portant sur les loisirs et la sociabilité ont montré qu'ils dépendaient assez fortement de la catégorie socio-professionnelle des individus. Sans aller jusqu'à parler de loisirs de classe, il est indéniable que tout le monde ne s'amuse ou ne se délasse pas de la même manière. Qu'en est-il dans les fratries ? Y a-t-il des différences selon la profession ou le niveau d'études des parents ? Nous montrerons enfin que le départ du germain du domicile parental a un effet très important sur la sociabilité fraternelle.

L'interdépendance des temps

La coprésence est l'aspect le plus élémentaire de la sociabilité. Les germains peuvent être ensemble, sans être engagés dans des activités communes de loisir ou de travail. Cette co-présence doit être évaluée par rapport aux moments-clés qui rythment une journée de travail normal⁷¹: le petit déjeuner, le déjeuner et le repas du soir, le travail, la période s'étendant entre l'école et le repas du soir, la soirée. Les questions du tableau 7 du questionnaire permettent d'approcher la co-présence⁷². Comme le fait que le germain soit encore ou non au domicile parental affecte évidemment la présence commune aux différents moments de la journée, nous nous sommes limité, dans le tableau suivant, aux germains qui habitent encore ensemble (n=507).

Tableau 7.1
Fréquence des moments où les germains cohabitants sont ensemble (pourcentages en lignes)

	Tous les jours (ou presque)	3 à 4 fois par semaine	1 à 2 fois par semaine	Moins souvent	Jamais pendant la semaine	Total
Au petit déjeuner	52	9	12	4	23	100%
Au repas de midi	44	24	14	5	13	100%
A l'école	10	3	2	2	83	100%
Entre la fin du travail et le repas du soir	54	24	12	5	5	100%
Au repas du soir	79	15	4	1	1	100%
Pendant la soirée	42	33	12	7	6	100%

71 Nous nous sommes limité à l'estimation de la coprésence durant les jours d'école, à cause des contraintes de temps imposées dans la passation du questionnaire: inclure des questions sur les fins de semaine ou les vacances aurait démesurément allongé le questionnaire.

72 La question est formulée ainsi: *A quel moment êtes-vous ensemble, toi et ton F/S durant les jours de semaine (sans compter les week ends)?* Suivent plusieurs moments de la journée, pour lesquels l'individu doit répondre séparément: A) Au petit déjeuner; B) Au repas de midi; C) A l'école, au travail; D) Entre la fin du travail ou de l'école et le repas du soir; E) Au repas du soir; F) Pendant la soirée. Les modalités de réponse vont de "tous les jours de la semaine ou presque" à "jamais ou presque en semaine".



Passons en revue les différents moments forts de la journée. La très grande majorité des individus ne voient pas leur germain pendant le temps passé à *l'école*. Or, celle-ci occupe le gros de la journée des collégiens, qui ont, en moyenne, à peu près huit périodes de quarante-cinq minutes par jour. De 8h-8h15 à 16h30-16h45, selon les collèges, la majorité des frères et soeurs sont donc séparés. Cette séparation a des conséquences importantes car il s'agit sans doute du temps de la journée le plus significatif socialement.

C'est en effet à l'école que le collégien construit et entretient son réseau de sociabilité externe à la famille. L'école lui donne aussi une identité: d'abord parce que l'individu se sait "collégien" et non, par exemple, "apprenti", ensuite parce que son statut de "bon" ou "mauvais" élève le définit non seulement pour ses professeurs, mais aussi pour ses parents et ses amis ou camarades. L'école lui impose l'essentiel du travail qui est exigé de lui. L'école organise des activités récréatives qui définissent une partie de sa sociabilité. Elle est le lieu où les individus nouent leurs amitiés et les entretiennent. Or le germain, dans neuf cas sur dix, est exclu de tout cela. Il n'a pas accès à une sphère de signification très importante. La fréquentation d'institutions scolaires différentes sépare les germains les uns des autres. Les seules rencontres peuvent avoir lieu durant les repas ou à partir de la fin de l'après-midi.

Nos données indiquent que le *petit déjeuner* est le repas pris de manière la plus indépendante. Un individu sur deux ne voit pas tous les jours son germain au petit déjeuner. Des différences d'horaires d'école ou de travail ont pour conséquence que les germains ne se lèvent pas exactement à la même heure, et commencent leur journée de manière indépendante. Il faut remarquer également que plusieurs des individus interviewés indiquent ne pas prendre de petit déjeuner. Le petit déjeuner, dans la famille contemporaine, n'est donc pas un véritable lieu de commensalité. Le repas de midi est davantage pris en commun. On est loin, néanmoins, du repas-réunion tel qu'il était conçu il y a encore quelques années. La réduction de la durée des pauses de midi, tant dans les écoles que dans le monde professionnel, a sans doute contribué à accentuer la séparation des familiers durant la journée de travail.

Le repas du soir est le moment des retrouvailles. Une très nette majorité de germains sont ensemble au repas du soir. Les familles avec adolescents sacrifient quelque peu le repas de midi et le petit déjeuner,

que les familiers prennent souvent séparément. Le repas du soir, en revanche, semble être un rite que peu remettent en question. Avant et après le repas du soir, la co-présence est moins forte, signe que chacun a ses activités spécifiques. On peut donc dire qu'il s'agit là de la principale occasion qu'ont les germains de se retrouver ensemble, cette co-présence ayant lieu durant un rite qui inclut aussi les parents. Ce fait conforte l'hypothèse que la relation fraternelle se construit sous le regard et la supervision des parents, même pendant l'adolescence.

En résumé, la relation fraternelle n'est donc pas une relation de tous les instants. La journée se passe dans la séparation. Le petit déjeuner et le déjeuner ne sont pas forcément pris en commun. Un certain éloignement est créé par les rythmes scolaires et professionnels, que les différentes activités associatives ne font sans doute que renforcer. L'autonomisation de l'adolescent par rapport à son milieu familial a donc des effets non seulement sur la relation filiale, mais également sur la relation fraternelle. La fin de journée est le moment des retrouvailles. Entre dix-sept et vingt-deux heures, autour du repas du soir, se situe la principale plage de sociabilité fraternelle.

Deux journées-types

-Le matin quand je me réveille, je le vois juste en passant, en mangeant, au petit déjeuner, à la salle de bain. C'est juste deux minutes. On se voit à midi, en général, pour manger. Quand je rentre de l'école, souvent je me mets devant la télé; je regarde quelques émissions, ça me repose. Lui il arrive en mangeant son quatre heures. Lui aussi il se met là. Après, il va soit se reposer, soit étudier (il aime bien mettre au net ce qu'il a fait pendant la journée). Après, moi aussi j'étudie. Après, vers sept heures, sept heures et demie, on mange. Après avoir mangé, on regarde le téléjournal, comme ça, avec les parents. Après, ça dépend des jours, soit on va étudier, soit on regarde un film en famille (garçon parlant de lui et son frère aîné, interview no 6).

-Le matin, moi je ne déjeune pas. Elle part pour l'école à huit heures moins vingt, et moi je me lève à sept heures et demie, donc on se croise seulement. Elle rentre à onze heures et quart, elle mange, elle descend dans sa chambre. Moi j'arrive à midi moins quart, je regarde la télévision dans le salon et je pars avant elle, donc je la vois pas à midi. C'est à quatre heures qu'on se voit le plus souvent, entre quatre heures et cinq heures et demie. Après, je pars faire du basket, du tambour, etc. Je ne soupe pratiquement jamais à la maison, donc on ne se voit pas. Je reviens à la maison vers dix heures et demie. En principe à dix heures et demie elle dort (garçon parlant de lui et sa soeur cadette, interview no 3).

On sait quel rôle central joue la commensalité dans les sociétés humaines. Max Weber (1971) en fait un des signes distinctifs des différents statuts sociaux. Le fait de manger ensemble est une reconnaissance de la familiarité d'autrui. Le repas est l'occasion de contacts plus intenses. Leur caractère répétitif les rend particulièrement propices, au sein du cadre familial, à la réaffirmation des statuts et des rôles de chacun (Ingold, 1994). Les anthropologues ont montré que c'est souvent durant les festins que les communautés primitives se structurent, inventent de nouvelles règles, font la justice et décident de la guerre ou de la paix, des honneurs ou de la déchéance pour tel ou tel individu. C'est aussi à cette occasion que les jeunes sont socialisés, souvent de manière informelle, aux règles et valeurs du clan. Chacun est sous les yeux de tous et le partage de la nourriture donne au tout un caractère intime et sacré.

Bossard et Boll (1950) définissent les rituels familiaux comme "des modèles de comportements prescrits et formels, concernant des événements, occasions ou situations spécifiques, qui tendent à être répétés régulièrement." Dans un grand nombre de familles le repas est extrêmement ritualisé; il inclut des conventions précises concernant le

partage des aliments et le service, ainsi que le placement des convives (comme la règle qui veut que la maîtresse de maison s'assoie la première)" (1950, 10). Les repas, quand ils sont pris en commun, sont l'occasion de la construction d'une identité familiale. Bossard et Boll font cependant une distinction très claire entre le petit déjeuner et le repas du soir. Ils indiquent que le petit déjeuner est en train de mourir comme rituel. Il s'agit de plus en plus d'un repas pris individuellement et rapidement, n'impliquant pas l'ensemble des familiers au même moment. Le repas du soir, en revanche, reste une occasion de commensalité.

Les conséquences du repas du soir sont plus grandes que ne le laisse présager la simple coprésence à table. Le repas du soir est une sorte de rite parce qu'il a un caractère répétitif, parce qu'il est de nature collective (il inclut l'ensemble des familiers), et parce qu'il concerne un moment central de la vie sociale (la prise de nourriture). Avec la télévision, il est un point d'ancrage de la sociabilité fraternelle. Plusieurs auteurs (par exemple Adler, 1991; Bossard et Boll, 1966) considèrent le repas comme un temps essentiel à la socialisation des enfants et au développement chez eux du "sens social". Il permet l'acquisition de la culture et facilite le développement de la personnalité, ainsi que le sentiment d'appartenance au groupe.

En conclusion, les germains à l'adolescence vivent la majeure partie de leur journée de manière séparée. Les occasions de leur coprésence incluent généralement les parents, sauf entre la rentrée de l'école et le repas du soir, qui est un temps plus spécifiquement fraternel. On ne peut donc discerner dans la sociabilité fraternelle à l'adolescence le caractère "inclusif" que Bossard et Boll (1960: 90) considéraient comme caractéristique de cette relation durant l'enfance. Les germains ne sont ensemble que pendant des périodes limitées de la journée. L'autonomisation de l'adolescent a donc des conséquences sur sa relation avec le germain. Nous reprendrons ce thème quand nous aborderons les effets de l'âge sur la sociabilité.

L'intensité de la sociabilité

Notre étude exploratoire (portant sur une quinzaine de collégiens) a permis de définir les axes essentiels de la sociabilité fraternelle. Huit activités ont été retenues, dont sept sont des activités de loisirs, qui figurent dans le tableau 11 du questionnaire⁷³. Il s'agit du sport, des

⁷³ La question générale est formulée ainsi: *Faites-vous, cette année, des choses ensemble, toi et ton F/S?* Suit une série de 8 activités: A) On fait du sport ensemble; B) On fait un hobby ensemble; C) On sort le soir ensemble; D) On sort dehors pendant la

hobbies, des sorties nocturnes, des sorties diurnes, de la télévision, du ménage, des discussions et des jeux. Le travail est représenté par une seule question, celle portant sur le ménage⁷⁴, alors que les autres activités sont du domaine du loisir. Cette disproportion entre le travail et le loisir s'explique par la séparation qui existe à notre époque entre la production et la famille. Ainsi, mis à part le travail domestique et éventuellement le travail scolaire, les germains ne peuvent se rencontrer que lors des activités de loisirs. Cette tendance correspond également au fait que les adolescents sont les premiers consommateurs de loisirs. Les jeunes sont les plus actifs en matière de sport, d'activités culturelles et socioculturelles (Pronovost, 1994). Examinons la fréquence des différentes activités de sociabilité.

Tableau 7.2
Fréquence des différentes activités communes à la
dyade fraternelle (pourcentage en ligne)

Type d'activités	Plusieurs fois par semaine	Environ une fois par semaine	2 à 3 fois par mois	Plus-ieurs fois cette année	1 à 2 fois cette année	Jamais cette année
Regarder la tv	46	23	12	11	4	4
Discuter ensemble	21	19	18	18	12	11
Faire des jeux	10	13	17	22	18	19
Sortir pendant la journée	4	11	17	27	19	23
Faire du ménage	6	11	12	17	19	35
Faire des sports	6	8	7	19	18	42
Faire un hobby	6	8	8	19	15	44
Sortir le soir	2	3	10	23	21	42

Le graphique suivant permet de visualiser la fréquence des différentes activités. Il reprend simplement les données du tableau 7.2.



La sociabilité fraternelle se développe surtout dans la sphère des loisirs ou du temps libre. Nous avons vu quelles proportions atteint l'aide fraternelle, et nous nous poserons plus loin la question de savoir quelle

jourée; E) On regarde un film, une émission à la télé ensemble; F) On fait du rangement, du ménage ensemble; G) On discute assez longuement ensemble; H) On fait des jeux ensemble. Les modalités de réponse vont de "plusieurs fois par semaine" à "jamais cette année". Voir la deuxième page du questionnaire mis en annexe.

74 On a traité de la question des devoirs faits ensemble dans le chapitre sur l'aide et l'échange.

liaison existe entre la coopération dans le travail domestique et les sexes. Pour l'instant, il nous semble opportun de réfléchir sur la signification sociologique de ces différentes activités. Lalive d'Épinay et alii (1982) proposent plusieurs distinctions qui permettront de mieux saisir la spécificité de la sociabilité fraternelle. Il faut d'abord, selon ces auteurs, distinguer les loisirs selon leur *spatialité*. Certains loisirs se pratiquent à domicile (loisirs domestiques), d'autres à l'extérieur. Ensuite, il faut juger du loisir selon qu'il implique plutôt une position d'*émetteur* ou de *récepteur*. Le récepteur est dans une attitude qui vise à enregistrer les messages, l'émetteur à en produire. Enfin, les auteurs jugent les loisirs selon leur *orientation*.: on peut rechercher, à travers le loisir, l'information (on veut en savoir plus sur un sujet ou sur un autre); on peut aussi rechercher l'expressivité, c'est-à-dire, la réalisation de soi, "la quête du bien-être, du plaisir, de la plénitude" (88), ou encore l'interaction avec autrui.

Cette catégorisation est trop fine pour être appliquée de manière définitive à nos indicateurs, assez rustiques. Néanmoins, elle permet certaines considérations de nature générale. Nous nous y référerons en passant en revue, par ordre de fréquence, les différentes activités fraternelles.

La télévision

Regarder la télévision est la première des activités fraternelles en terme de fréquence. Ce fait correspond à la formule frappante de Goodman, qui indique que "le système familial peut être perçu comme incluant l'unité familiale et la télévision" (1983: 508). On sait que deux adolescents sur trois, entre quinze et dix-neuf ans, regardent la télévision tous les jours, la moyenne pour cette catégorie d'âge étant de dix-sept heures par semaine (Donnat, Cogneau, 1990: 39). Comme les germains, dans la majorité des cas, doivent partager un poste⁷⁵, la télévision est pour eux l'occasion, chaque semaine, de plusieurs heures de loisirs communs. Considéré par Lalive d'Épinay et alii comme une *activité domestique de réception, orientée vers l'information* (1982, 91), l'usage de la télévision n'implique pas directement l'interaction avec autrui et ne concerne bien souvent que les familiers. Cela suggère que la relation fraternelle s'inscrit avant tout dans la maison, dans le cadre familial. C'est là, et non dans les loisirs d'extérieur, qu'elle trouve ses marques.

75 78% des individus de notre échantillon, qui habitent avec leur germain, partagent un poste de télévision avec lui.

La pratique fraternelle de la télévision

-Souvent c'est la guerre. Quand ma petite soeur rentre de l'école, on sait qu'elle veut regarder ses dessins animés, alors on évite d'être là, on s'arrange. Souvent c'est par des bagarres que cela se finit parce que tout le monde veut regarder autre chose. On essaie d'enregistrer quand cela ne va pas, quand il y a deux programmes différents, à la vidéo. Sinon, on essaie d'être tolérant. Entre moi et mon frère ça va, on regarde assez les mêmes émissions. Toute l'affaire Dreyfuss nous a passionnés, alors on était les deux devant la télévision et on discutait (fille parlant de sa soeur et son frère cadets, interview n° 1).

-Souvent, quand ma mère et ma soeur arrivent, elles choisissent en disant que je l'ai assez regardée. Des fois, il y a des tensions. Le problème n'est pas seulement le choix des programmes, mais comme sa chambre a un mur commun avec le salon...L'année dernière, ça avait été assez terrible car elle était en dernière année au Collège, et elle avait beaucoup de travail, et c'était forcé qu'elle entende un bruit de télé, et il devait y avoir un silence de mort pratiquement pour qu'elle puisse travailler, donc il y avait beaucoup de tensions. Quand on me miaule dessus j'ai tendance à faire le contraire, et c'est ce qui se passait: elle hurlait que je mette moins fort, bon alors un peu par provocation je mettais un peu plus fort (garçon parlant de sa soeur aînée, interview no 8).

-Moi et mon frère nous avons les mêmes goûts. Généralement on veut voir la même chose. Donc il y a pas de problème. Si on ne veut pas regarder la même chose que nos parents, eux y regardent la télévision au salon et nous on va dans la chambre de mon frère (garçon parlant de son frère aîné, interview no 4).

-Maintenant, chez nous, on a trois télévisions. Encore maintenant il y a des conflits, parce que si on se retrouve à 4 heures, en revenant de l'école, on n'est pas toujours d'accord sur le programme et ça nous embête les deux de changer de pièce. Des fois, on va chacun chercher nos télécommandes et on a les deux télécommandes pour une télévision. C'est le premier qui cède; on zappe, on zappe, et on n'arrive pas à suivre et il y en a un des deux qui part (garçon parlant de sa soeur cadette, interview no 3).

Faut-il, dès lors, à l'exemple de Pronovost (1993), considérer la télévision comme un facteur d'atomisation croissante des familles, comme un élément de désintégration des relations familiales ? Avant de répondre à cette question de manière directe, rappelons l'imbrication de la télévision et du repas du soir. La télévision, activité répétitive incluant tous les familles, a certaines des fonctions du rite. Wolin et Benett (1984) indiquent que les rites remplissent trois fonctions dans le cadre

familial. D'abord, ils permettent la *transformation* des êtres, à la manière des rites de passage des sociétés primitives, mais de manière répétitive, quotidienne. Ainsi, le repas du soir, premier repas commun de la journée dans l'étude de Boll et Bossard, et la télévision, l'activité familiale par excellence, permettent au sentiment "d'être des familiers" de prendre le dessus sur les autres appartenances des individus. Imaginons l'état d'esprit de l'adolescent à la fin de sa journée de collège: la tête pleine de ses relations avec les camarades, des problèmes scolaires, des compétitions sportives, etc.; le père et la mère, de leur côté, sont encore au bureau ou à l'usine en pensée. Par le repas, par la télévision, les individus expérimentent la communauté familiale et doivent partager leurs expériences, soumettre leurs pensées à l'intérêt des autres. Sans eux, l'individu peut très bien rester clos sur lui-même, enfermé dans ses rôles sociaux. Le domicile n'est alors qu'un lieu de passage, un hôtel peuplé d'étrangers.

Le rite a également la fonction, selon Wolin et Benett, de faciliter la *communication* entre les familiers. Il permet d'exprimer, sous des formes reconnues de tous, les sentiments qui habitent les individus. Ainsi, comme chez les animaux, les rites font comprendre certaines choses de manière efficace, que l'on ait recours à des formes d'expression extrêmes et dangereuses pour l'équilibre familial. Par exemple, si le frère refuse de s'asseoir à côté de sa soeur pendant le repas, c'est le signe qu'il y a un problème. Le fait que la soeur "*zappe*" sans rien demander aux autres familiers sera reconnu comme l'expression d'une frustration ou d'un désaccord.

On comprend mieux, dès lors, pourquoi un si grand nombre de conflits fraternels tournent autour de la télévision. Pourquoi la télévision est-elle associée au conflit ? Sans doute parce qu'elle est une occasion d'interdépendance. Mais également parce que son aspect quotidien, répétitif et collectif, permet l'expression de tensions qui s'extérioriseraient de manière plus virulente, ou moins claire, sans elle. On a constaté en effet, par les entretiens exploratoires, que les germains sont parfaitement capables de décrire une séquence de conflits incluant la télévision, parce que ce sont toujours les mêmes schémas d'interactions conflictuelles qui reviennent. Ce fait prouve, à notre sens, que la télévision facilite l'expression quasi-ritualisée des tensions et des frustrations existant dans la relation fraternelle.

Enfin, le rite a une fonction de *stabilisation*. Le rite est contrainte. Il oblige les individus à entrer dans certaines activités. En ce sens, il structure le temps familial; il empêche les individus d'aller dans tous les sens, de faire n'importe quoi. Il rend la vie familiale prédictible: on sait ce qui aura lieu à quelle heure ou à quelle date. L'aspect contraignant du rite rend en outre plus aisée l'interaction avec les familiers. Sans le rite, l'interaction doit être souvent recherchée et domestiquée. Le rite permet d'être ensemble, dans une activité significative, sans avoir eu à le désirer et à créer à chaque fois de toutes pièces les formes de l'interaction. On regarde la télévision ou l'on mange ensemble parce que telle est l'habitude, mais ces rites sont l'occasion d'échanges qu'il faudrait vouloir et concevoir s'ils n'existaient pas. Le rite permet donc de faire l'économie de beaucoup d'efforts.

C'est dans la perspective de ces trois fonctions qu'il faut considérer la télévision, plutôt que de la réduire à un objet d'abrutissement pour les familles. Certes, il existe des activités plus intellectuelles, plus propices au développement des compétences ou de la communication familiale. Nous en convenons bien volontiers. Mais il n'est pas certain qu'elles puissent remplir à si bon compte les fonctions mentionnées.

Les germains qui participent au rite télévisuel ont un fonctionnement différent de ceux qui ne le font pas. Ainsi, dans notre échantillon, les individus qui regardent beaucoup la télévision avec leur germain se confient plus à lui que les autres. Ils discutent davantage ensemble. De même, les co-spectateurs forment plus souvent des coalitions⁷⁶. Donc la télévision participe à une intensification de la communication. Comment est-ce possible ? Pour Lull (1990: 37), la télévision facilite la communication entre les familiers parce qu'elle offre des thèmes, une substance, une base pour les discussions. Les émissions sont utilisées par les familiers pour expliciter les émotions, les croyances, les expériences, qu'il est parfois difficile de faire partager à autrui. Le spectacle de la télévision introduit également un troisième acteur dans les relations duales et permet d'éviter le face à face, le contact visuel direct, l'embarras des silences de la conversation. D'autre part, Lull affirme que

76 L'individu qui regarde la télévision plusieurs fois par semaine avec son germain se confie (question 13a) à lui "chaque fois" ou "dans la majorité des cas", dans 35% des cas. Il discute assez longuement au moins une fois par semaine dans 52% des cas (question 11g). Les germains montent des coalitions d'obtention (question 14i) ou de secret (question 14j) "très souvent" ou "souvent" dans 41% des cas. En comparaison, seulement 21% des individus qui regardent moins souvent la télévision avec leurs germains se confient à lui, 34% discutent, 29% forment des coalitions d'obtention et 24% des coalitions de secret.

la télévision, par son statut de première activité familiale commune, offre une occasion au sentiment d'appartenance à la famille de se renforcer, notamment grâce aux discussions et à l'expression des sentiments qu'elle permet. Dans le cas de la relation fraternelle, la télévision semble bien être cette base ritualisée de sociabilité.

On peut également se poser la question de savoir si la télévision n'apprend pas certaines manières d'être avec son frère ou sa soeur. Plusieurs auteurs ont montré que la télévision avait un impact sur les comportements des adolescents, qui cherchent à imiter ce qu'ils y voient. Comme le fait remarquer Lull (1990: 42), "quand le comportement d'un acteur ou d'une actrice à la télévision ressemble à celui du téléspectateur dans des circonstances similaires, cette expérience peut être utile au téléspectateur pour démontrer l'adéquation de son rôle aux autres auditeurs". Or, depuis quelques années, sont offertes des séries qui mettent en scène des familles. Ces émissions ont, selon Larson (1989), une influence sur le comportement concret des familles, dans la société américaine. Il serait intéressant de voir si tel est le cas en Europe, où ces séries sont plus récentes et moins développées. Larson analyse trois émissions américaines (*The Cosby Show*, *Family Ties*, *Growing Pains*) dont une au moins passe sur les chaînes françaises. Dans ces trois émissions, les actes négatifs entre frères et soeurs sont nombreux. L'auteur pense que cela mène les individus à attribuer des intentions hostiles à leurs germains. De même, ces shows télévisuels se centrent sur la fonction de services entre germains, en dévalorisant la fonction de régulation. Ces émissions donnent donc l'impression que la relation "normale" entre frères et soeurs ne peut se construire que sur le modèle de l'échange de services, d'une négociation entre individus libres et indépendants. Tout ce qui suggère un pouvoir, une recherche d'influence, est vu négativement. Cependant d'autres émissions présentent des relations frères-soeurs plutôt positives (exemple: *Beverly Hills*) ou une absence de relations frères-soeurs (exemple: *Hélène et les Garçons*).

On n'entend pas, par ces exemples, avancer que la télévision est à l'origine des comportements familiaux. Qu'elle contribue à promouvoir certains styles de relations, par contre, ne nous semble pas être une hypothèse irréaliste. Il est fort possible que les frères et soeurs, qui regardent beaucoup la télévision ensemble, saisissent l'opportunité de telles émissions pour discuter de leurs relations et pour éventuellement les réorienter. De manière générale, nous pensons que la sociologie de la

famille devrait s'intéresser davantage à l'effet des modèles de relations familiales proposés par les médias.

Par sa fréquence et ses conséquences relationnelles le spectacle de la télévision a donc une grande importance pour la relation fraternelle. La recherche sur la famille gagnerait à mieux connaître l'utilisation que font les familiers des médias, qui sont plus que de simples objets de loisirs, et qui deviennent parfois des acteurs à part entière de la dynamique familiale.

La discussion

La discussion n'apparaît pas comme activité dans la plupart des typologies concernant les loisirs. Elle n'implique pas la possession ou l'acquisition d'un objet ou d'un service culturels, comme c'est le cas de la télévision, du disque, du livre, des concerts, des dancings, des cafés, etc. Donc, elle n'a pas, comme les autres activités, de rapport obligé avec la consommation. Cette absence d'objet médiateur de la relation ne devrait pas trop gêner. Le loisir, en effet, ne se résume pas à la consommation d'objets ou d'activités. Comme le soulignent Lalive d'Epinay et alii (1982: 89) d'autres formes de loisirs existent: le "ne rien faire", la prière et la méditation, à quoi nous ajoutons la discussion. Il y a, bien entendu, plusieurs types de discussions, et il ne faut pas confondre les deux mots échangés pour décider de qui va descendre la poubelle avec les heures passées par certains à échanger idées, points de vue, expériences. C'est à cette seconde catégorie de discussions que nous avons voulu faire référence par la question 11g de notre questionnaire.

La discussion joue un rôle important dans la sociabilité fraternelle. Après la télévision, les longues discussions représentent l'activité fraternelle la plus courante. La relation fraternelle à l'adolescence est donc d'abord une relation de la parole plutôt que de l'action. Nous arrivons donc, en partant d'une analyse des activités communes, à la même conclusion que quand nous considérons la place du germain dans le système familial de communication. Nous avons montré, dans le chapitre V, quelle importance avait la tendance familiale à communiquer pour la compréhension du niveau de communication entre germains. On peut voir maintenant que cette tendance a également un effet sur la sociabilité fraternelle, puisque d'elle dépend l'intensité d'une des formes principales de la sociabilité fraternelle. Il faut également s'interroger sur les conséquences des discussions: nul doute n'existe quant au fait que des processus d'influence passent par la discussion et que, comme le groupe

des pairs et les parents, les germains sont dans certains cas des individus de référence. Le chapitre VIII approfondira ces questions.

La discussion fraternelle

On discute de politique, un peu de tout, de problèmes sociaux, on veut toujours refaire le monde. Par exemple sur l'EEE, on a beaucoup discuté. De toute façon on est toujours plus ou moins du même avis, donc on se supporte. On discute aussi des problèmes scolaires. Là, dernièrement, il a eu des examens. Chaque fois qu'il rentrait de son examen, je lui ai demandé si c'était allé. Après il m'explique ce qui était allé, ce qui n'était pas allé. Je lui parle de mes copines, de mes peut-être futures copines. Lui il parle aussi de ses problèmes. Mes copains, il les connaît aussi, donc je peux lui parler de ça aussi. On discute aussi des problèmes avec les parents, surtout de mon père que l'on trouve beaucoup trop nerveux (garçon parlant de son frère aîné, interview no 4).

On a des grandes discussions autour de nos copines. C'est le gros morceau. Autrement on discute des personnes que l'on connaît, on donne notre avis. Sur le sport aussi, on est les deux assez sportifs. On discute de nos parents aussi (garçon parlant de son frère aîné, interview no 19).

Autres activités

Les deux activités précédentes (télévision et discussion) constituent l'essentiel de la sociabilité fraternelle puisqu'elles ont, en comparaison avec les autres, une régularité très forte (presque hebdomadaire). Les activités considérées maintenant, par contre, sont relativement peu fréquentes; elles ont lieu seulement, en moyenne, quelquefois dans l'année. On peut donc dire que leur contribution à la sociabilité fraternelle est marginale à l'adolescence.

Les *jeux* sont légèrement plus fréquents que les autres activités. Les *sorties pendant la journées* (qui comprennent beaucoup de sorties en ville, de shopping durant l'adolescence), les *sorties nocturnes*, les *sports* et les *hobbies* sont des activités communes plutôt rares. Pourtant, on sait que dans ces quatre domaines, les jeunes de quinze à dix-neuf ans représentent la catégorie la plus active de toute la population. 4 adolescents sur 5 auraient une pratique sportive régulière (Bouillin-Darteville, 1984: 249); 66% des 15-24 ans sortiraient le soir au moins une fois par semaine (Donnat, Cogneau, 1990). Ces proportions indiquent clairement que la sociabilité des adolescents externe au domicile est très intense. Le germain ne participe à cette sociabilité externe à la famille que de manière tout à fait marginale. Le fait que ces

activités externes soient valorisées par les adolescents, parce qu'elles permettent d'échapper au contrôle parental (Larson, Bradney, 1988), est sans doute un facteur d'exclusion du germain. Celui-ci, comme membre de la famille, est sans doute quelquefois assimilé à son ordre.

Nous n'avons malheureusement pas inclus, dans la liste des activités possibles, l'écoute commune de la *musique*. Celle-ci est, pour beaucoup d'adolescents, une pratique de sociabilité spécifique, utilisée comme un marqueur d'identité (Pronovost). D'après l'enquête de Paré (1992), néanmoins, la musique s'apprécie dans la solitude pour la moitié des écoutes, et pour l'autre moitié, avec des amis (ce qui sous-entend que les familiers y ont peu de place). L'écoute de musique avec les familiers (catégorie qui comprend implicitement, dans cette enquête, les frères et soeurs) représente moins de 5% des écoutes.

Les activités de ménage, enfin, se font davantage de manière séparée que de façon conjointe. Si on considère l'ensemble des germains, sans distinction de sexe, on peut penser que la division du travail n'est pas l'occasion d'une coopération. On montrera plus loin que ce n'est pas toujours le cas.

Voilà quelques indications qui permettent de mieux saisir les formes de la sociabilité fraternelle. Elle a comme caractéristique d'être plutôt circonscrite au domicile parental⁷⁷, les activités d'extérieur semblant être dans la plupart des cas réservées aux pairs. Elle se base essentiellement sur l'écoute de la télévision, la discussion et, dans une moindre mesure, sur les jeux. On va chercher, dans les sections qui suivent, à dégager les principaux facteurs expliquant les variations de la sociabilité fraternelle.

Une sociabilité pour chaque sexe ?

Plusieurs études portant sur la sociabilité soulignent les différences qui existent entre les sexes. Hommes et femmes n'ont pas le même type de sociabilité. C'est déjà le cas durant l'enfance et l'adolescence. Nous allons chercher à savoir si ces différences entre les sexes se retrouvent au sein de la fratrie. La question est importante, car la sociabilité a des implications pour d'autres dimensions du fonctionnement fraternel, comme, par exemple, le conflit, le pouvoir, la différenciation. Si filles et garçons ne développaient pas les mêmes

⁷⁷ Il est intéressant de noter à ce propos que la fratrie adulte, quoique placée dans des conditions structurelles très différentes, se caractérise par la même prévalence du domicile par rapport aux activités d'extérieur: clubs, cinémas, pubs, etc. (Allan, 1977).

activités communes, il y aurait là matière à expliquer d'autres faits qui les distinguent. Nous avons fait figurer, dans le tableau suivant, la proportion d'activités régulières, selon la sexualisation de la dyade.

Tableau 7.3
Proportion d'activités "régulières" selon le type de dyades (en %)

Type d'activités communes	Dyades de filles	Dyades de garçons	Dyades mixtes	Moyenne
Regarder la tv au moins une fois par semaine	70	66	68	68
Discuter au moins une fois par semaine	47	32	21	40
Faire des jeux au moins une fois par semaine	21	32	21	23
Faire du ménage au moins 2-3 fois par mois	43	22	23	29
Sortir la journée au moins plusieurs fois cette année	72	51	53	58
Faire des sports au moins plusieurs fois cette année	37	55	36	40
Faire un hobby au moins plusieurs fois cette année	40	56	35	41
Sortir le soir au moins plusieurs fois cette année	48	30	33	37

On voit dans le tableau précédent que, quel que soit le type de dyade, les individus regardent la télévision ensemble dans les mêmes proportions. Les autres activités, par contre, dépendent assez fortement des sexes. Les soeurs passent plus de temps à discuter, sortent plus ensemble, que cela soit le soir ou durant la journée. Le travail domestique en commun est beaucoup plus fréquent. La sociabilité des frères se distingue avant tout par la place du jeu, du sport, des hobbies. La sociabilité des dyades mixtes est un peu plus faible que celle des autres. Aucune activité n'est particulièrement revendiquée, en comparaison des autres dyades.

Ces résultats montrent que le lien entre germains varie, selon le type de dyades, non pas dans son intensité affective qui, comme nous l'avons montré dans le chapitre IV, est relativement stable, mais dans les activités qui lient les individus. Les filles, contrairement aux garçons, sont liées à la fois par le loisir et par le travail domestique. Ce fait a, nous semble-t-il, une grande importance. Comme les parents en demandent beaucoup plus aux filles - nous reviendrons sur ce point dans le chapitre XI - les soeurs se trouvent plus impliquées conjointement, dans le travail

domestique, que les garçons. Elles apprennent donc à se connaître, non pas seulement comme partenaires de jeux, mais également comme cogestionnaires d'une tâche. Leur sociabilité est aussi, bien entendu, expressive puisque - et cela confirme ce qui a été vu dans le chapitre V - elles passent beaucoup de temps à discuter ensemble.

Ces différences de sociabilité, dues à des modèles de relations culturellement prescrits, ont des conséquences importantes. Le lien entre soeurs est fondé davantage sur le travail et sur la communication. Cela ne revient-il pas à dire qu'il est plus solide que le lien entre frères ? L'expérimentation, dans les dyades de soeurs, de manière régulière et répétée, d'une coopération sans doute pas tous les jours facile, exige un effort d'adaptation à l'autre dont les dyades de frères ou les dyades mixtes n'ont sans doute pas besoin. Cette nécessité de l'adaptation, produite par la division du travail, crée une solidarité de nature organique entre les soeurs, une forte interdépendance. La fréquence des discussions entre soeurs montre, par ailleurs, que le lien entre elles n'est pas qu'instrumental, lié à la division du travail, mais qu'il s'inscrit également dans l'expressivité. Les soeurs non seulement s'entraident dans le ménage, mais elles discutent aussi souvent ensemble.

Les activités de loisirs changent également selon le type de dyade. Les frères semblent être plus orientés vers des activités de *compétition* comme le sport, les jeux, les hobbies, où une hiérarchie peut être établie, où il y a un vainqueur et un vaincu. Les soeurs, en revanche, développent des activités communes qui n'impliquent pas la compétition: elles sortent ensemble, le soir ou durant la journée, d'où, sans doute, la plus grande fréquence des discussions. Ces différences sont en relation avec les spécificités des sociabilités de chaque sexe, qui existent en dehors de la relation fraternelle ou du cadre familial. On sait les hommes plus tournés vers le sport et les jeux, alors que les femmes préfèrent promenades, sorties, discussions. Il est intéressant de noter que ces tendances propres à chaque sexe ont une répercussion sur le fonctionnement de la fratrie. On a vu, dans le chapitre IV, que le sentiment de compétition est plus développé entre frères qu'entre soeurs. La nature des activités communes explique sans doute largement ce fait.

On peut se demander quel impact a eu la tendance des loisirs à se déssexualiser. Actuellement, un grand nombre de loisirs sont ouverts aux deux sexes, ce qui n'était pas le cas il y a une génération. Les filles se livrent davantage aux mêmes activités que les garçons maintenant qu'il y

a vingt ou trente ans. Considérer le germain de l'autre sexe comme un partenaire de sociabilité était alors sans doute plus difficile qu'aujourd'hui.

Il n'en reste pas moins que nos résultats correspondent assez étroitement avec ce que l'on sait des sociabilités masculine et féminine. Le partage des émotions, la communication sont au centre des amitiés féminines, alors que le partage des activités constitue le coeur des activités masculines. Les hommes vivent leurs relations d'amitié, pour reprendre la belle formule de Moser (1994: 144), "en côte à côte", alors que les femmes le font "en face à face".

L'effet des différences d'âge et de l'âge du germain

On fait souvent l'hypothèse que la différence d'âge est essentielle pour expliquer les formes de la sociabilité et, plus généralement, celles des interactions entre les individus. Ainsi, Bossard et Boll (1960) affirment (sans le démontrer) que la sociabilité des germains est d'autant plus forte qu'ils sont proches en âge. De nombreux travaux ont cherché à cerner les effets de la différence d'âge sur les relations entre germains. Bien évidemment, l'assertion de Bossard et Boll est difficilement contestable quand la différence est vraiment importante (par exemple quand l'un est adulte et l'autre enfant). Mais si nous en restons aux différences "raisonnables", c'est-à-dire à celles que connaissent l'énorme majorité des germains, elle est déjà beaucoup moins évidente. Pourquoi un individu ayant dix-sept ans ne se livrerait-il pas aux mêmes activités avec un frère de quinze ou de treize ans ? C'est à cette question que nous chercherons à répondre.

Nous avons montré, dans le chapitre sur le conflit, que c'est moins la différence d'âge que les âges respectifs des deux germains, qui compte. Ce fait remet en question l'idée que la différence d'âge en général agit comme un fossé entre les germains. On ne devrait pas dire que les germains se disputent du fait d'une faible ou forte différence d'âge entre eux, mais parce que l'un a treize ans, âge particulièrement propice aux conflits fraternels pour diverses raisons. Voyons si la sociabilité suit cette logique de l'âge plutôt que celle de la différence d'âge. Nous avons fait figurer, dans le tableau suivant, la proportion d'activités régulières, selon la différence d'âge. Le tableau suivant considérera les choses du point de vue de l'âge du germain.

Tableau 7.4
Proportion d'activités "régulières" selon la différence d'âge (en%)

Type d'activités communes	Moins de deux ans de différence	De deux à quatre ans de différence	Plus de quatre ans de différence	Moyenne
Regarder la tv au moins une fois par semaine	70	72	62	68
Discuter au moins une fois par semaine	45	40	37	40
Faire des jeux au moins une fois par semaine	24	20	27	23
Faire du ménage au moins 2-3 fois par mois	33	29	27	29
Sortir la journée au moins plusieurs fois cette année	59	58	59	58
Faire des sports au moins plusieurs fois cette année	47	42	34	40
Faire un hobby au moins plusieurs fois cette année	48	41	37	41
Sortir le soir au moins plusieurs fois cette année	47	41	26	37

L'écart d'âge a une influence peu importante. On voit que la plupart des activités sont légèrement plus fréquentes entre germains d'âge proches, mais les différences sont faibles. Ainsi, 45% des germains discutent-ils au moins une fois par semaine quand moins de deux ans les séparent, alors qu'ils sont 37% dans ce cas quand la différence est de plus de 4 ans. Les autres différences sont à l'avenant. Les sorties nocturnes sont les seules activités qui soient vraiment affectées par la différence d'âge. L'hypothèse que la fréquence des activités communes dépend de la différence d'âge n'est donc pas vérifiée. Voyons maintenant, si, comme dans le conflit, c'est plutôt l'âge des intéressés (et non la différence d'âge) qui est important.

De ce point de vue, il existe bien entendu une plus forte dispersion des âges dans l'échantillon des germains que dans celui des interviewés. L'âge de ceux-ci varie, comme nous l'avons mentionné dans l'introduction, entre 15 et 20 ans; l'âge des germains, couvre une plus large frange du cycle de vie. Nous privilégierons donc cet indicateur plutôt que le premier dans les analyses qui vont suivre.

Tableau 7.5
Proportion d'activités "régulières" selon l'âge du germain (en%)

Type d'activités communes	<13ans	13-15 ans	15-18 ans	18-21 ans	Plus de 21 ans	Moyenne
---------------------------	--------	-----------	-----------	-----------	----------------	---------

Regarder la tv au moins une fois par semaine	80	89	75	61	41	68
Discuter au moins une fois par semaine	32	50	50	36	36	40
Faire des jeux au moins une fois par semaine	40	38	20	12	10	23
Faire du ménage au moins 2-3 fois par mois	31	40	34	23	19	29
Sortir la journée au moins plusieurs fois cette année	57	60	59	64	52	58
Faire des sports au moins plusieurs fois cette année	40	48	53	36	27	40
Faire un hobby au moins plusieurs fois cette année	46	43	53	39	26	41
Sortir le soir au moins plusieurs fois cette année	11	25	41	57	47	37

Ce tableau montre que la sociabilité est très sensible à l'âge du germain. Passons en revue ces sociabilités spécifiques à chaque âge.

Quand le germain a *moins de treize ans*, certaines activités sont peu fréquentes. On discute un peu moins souvent ensemble, et surtout l'on sort moins le soir. L'adolescent peut donc difficilement se référer à son germain, encore enfant, comme interlocuteur. De même, il n'est pas possible de lui faire partager les sorties nocturnes, spécifiques à l'adolescence. La sociabilité de l'adolescent avec son germain enfant se distingue par la fréquence de la télévision (regardée davantage que la moyenne) et des jeux. On ne peut pas dire que cette sociabilité est moins forte que dans les autres classes d'âge. Les sorties durant la journée, les sports, les hobbies existent dans les mêmes proportions que pour les autres âges.

La sociabilité avec les *13-15 ans* est forte. Elle dépasse, dans presque toutes les activités, la moyenne. Télévision, discussion, jeux, ménage, sortie de jour, sports et hobbies sont fréquents. Les adolescents qui ont des germains de cet âge sont donc passablement impliqués dans la sociabilité fraternelle, qui est à la fois plus intense et plus multiforme que dans le cas précédent. Le fait que c'est avec les germains de cet âge que les conflits sont les plus nombreux n'est sans doute pas étranger à ce fort investissement de la relation fraternelle. La fréquence des conversations montre que le germain est devenu, par rapport à la catégorie précédente, un interlocuteur estimé. La place très importante de la télévision peut s'expliquer par le fait que cette classe d'âge, selon Bonfadelli (1991), est celle qui regarde le plus la télévision.

Avec les *15-18 ans*, l'usage de la télévision n'est pas aussi fréquent. Ceci s'explique sans doute par le fait que la sociabilité à domicile perd sa prépondérance, durant l'adolescence, au profit de la sociabilité externe, avec les pairs (Bonfadelli, 1990). Les jeux sont moins fréquents. La discussion se maintient, tout comme les sorties durant la journée. Sport et hobbies augmentent quelque peu. On sort par contre sensiblement plus ensemble le soir. On passe donc à une sociabilité plus extérieure à la famille.

La sociabilité des adolescents avec les germains de *18-21 ans* est plus faible que dans les deux catégories précédentes. La télévision est moins regardée ensemble, les jeux deviennent très rares, les discussions sont au niveau qu'elles ont avec le germain de moins de 13 ans. Le ménage fait en commun est également moins présent qu'avec les 15-18, tout comme le sport et les hobbies. La sortie nocturne est le seul lien de sociabilité qui se renforce. On peut donc dire que cette sociabilité se dépouille de ses caractéristiques enfantines et qu'elle commence à oublier la connivence des 15-18 ans, comme en témoigne la moindre présence des discussions. La distanciation commence donc avant le départ du germain de la maison, puisque la grande majorité des individus de cette classe d'âge résident encore au domicile parental. Elle est sans doute essentiellement due au fait que les individus, entre 18 et 21 ans, acquièrent un statut de jeune adulte (avec plus d'autonomie par rapport à la vie de famille) suite à l'entrée à l'Université ou la fin de l'apprentissage, la majorité civique, etc.

L'individu entretient une sociabilité limitée avec son germain de *plus de 21 ans*. La fréquence de toutes les activités baisse. Dans cette âge, 51% des germains, dans notre échantillon, n'habitent plus au domicile parental. Ce fait étant d'une importance extrême pour la sociabilité fraternelle, nous aborderons le cas des fratries non cohabitantes dans une section séparée.

Si l'on considère l'âge de l'individu, des différences significatives apparaissent également. Sans les décrire de manière exhaustive et précise, nous aimerions indiquer les tendances les plus lourdes⁷⁸. Quand l'individu a 15 ans, les sorties nocturnes sont plutôt rares (32%), l'écoute de la télévision fréquente (64%); le ménage est fait ensemble assez

78 On se référera aux codifications des activités du tableau 7.5 pour comprendre le sens des pourcentages présentés ci-dessous: le "32%" des sorties nocturnes, signifie par exemple que 32% des individus de plus 15 ans sortent le soir au moins plusieurs fois par année avec leurs germains.

fréquemment (38%), ainsi que les jeux (34%). Quand l'individu a 18 ans ou plus, les sorties nocturnes surviennent plus souvent (44%); l'écoute de la télévision est plus rare (33%), ainsi que le ménage (23%) et les jeux (18%).

L'hypothèse de l'effet de la différence d'âge sur la sociabilité fraternelle n'est donc pas vérifiée. Cette hypothèse est sans doute de nature trop mécanique pour être autre chose qu'une approximation des processus liés à l'âge. Elle néglige un point essentiel de l'analyse de l'âge en terme de cycle de vie: ce qui fait l'âge social d'un individu n'est pas le nombre de mois ou d'années qu'il comptabilise, mais bien plutôt les institutions - écoles, groupes de pairs, etc. - dans lesquelles il s'insère et les événements qui sont déjà survenus dans sa vie - avoir eu une expérience sexuelle, avoir quitté le domicile parental, etc. - (Lalive d'Epinay, 1994). Prenons un individu de 15 ans, ayant une différence de 3 ans avec son frère. La relation sera très différente, selon que ce germain a 12 ou 18 ans. Ce n'est donc pas l'écart en années en tant que tel qui compte, mais bien l'inscription des individus dans des étapes spécifiques du cycle de vie. L'étude de l'effet des différences d'âge serait enrichie par la prise en compte de cet aspect des choses. Les chercheurs devraient donc cesser de considérer la différence d'âge *per se*, puisque cette manière de faire produit des résultats de recherche décevants; ils gagneraient à s'interroger sur la signification sociale de l'âge des germains. Nos analyses ont montré que la sociabilité, tout comme le conflit, sont d'abord influencés par l'âge du germain et de l'individu, et non par la différence d'âge en tant que telle.

Sociabilité fraternelle et cohésion familiale

Pour expliquer les différences de sociabilité, nous nous sommes limité jusqu'ici à considérer la dyade fraternelle. Les caractéristiques d'âge et de sexe des germains interviennent assurément sur la forme et l'intensité de la sociabilité. Il ne faudrait pas oublier, cependant, que la relation fraternelle s'inscrit dans la famille. Nous avons vu quel poids font peser les parents, par leurs conflits et coalitions, sur le lien fraternel. Par analogie, la sociabilité fraternelle n'est-elle pas tributaire d'une orientation parentale favorable ? Nous avons demandé aux individus, par les questions 30a à 30d, d'évaluer l'intensité des activités familiales, c'est-à-dire celles qui réunissent l'ensemble des familiers. Nous avons considéré le fait que toute la famille passe les vacances, les week-ends, les repas et les soirées ensemble, comme un indicateur de forte

sociabilité. Il est clair que cette présence commune aux moments-clés de la vie familiale dépend essentiellement des parents, qui organisent ou non des vacances communes, les imposant ou non, qui s'impliquent dans les week-ends, qui s'arrangent pour que tous soient présents aux repas ou durant les soirées. On sait que certaines familles sont plus familialistes que d'autres, plus orientées vers les enfants (*child oriented*). Quelle est l'influence de cette orientation plus ou moins familialiste sur l'intensité des activités fraternelles ? Pour juger de la question, nous avons distingué les familles, dans le tableau suivant, par leur niveau de sociabilité. Trois groupes ont été constitués en partant d'un indice qui additionne les scores obtenus aux questions 30a à 30d et distingue ensuite les 25% les plus actives, les 50% intermédiaires, et les 25% les moins actives. Nous avons uniquement retenu les familles dans lesquelles les deux germains résidaient encore au domicile parental. Le croisement avec les indicateurs de sociabilité fraternelle donne les résultats suivants:

Tableau 7.6
Proportion d'activités fraternelles "régulières" selon l'intensité des activités familiales, pour les germains cohabitants (en %)

Type d'activités communes	25% plus actives	50% intermédiaires	25% moins actives	Moyenne
Regarder la tv au moins une fois par semaine	88	79	57	77
Discuter au moins une fois par semaine	48	44	37	43
Faire des jeux au moins une fois par semaine	42	25	12	26
Faire du ménage au moins 2-3 fois par mois	39	34	21	32
Sortir la journée au moins plusieurs fois cette année	66	61	48	60
Faire des sports au moins plusieurs fois cette année	48	46	31	43
Faire un hobby au moins plusieurs fois cette année	54	45	32	44
Sortir le soir au moins plusieurs fois cette année	36	32	48	36

On voit que l'orientation plus ou moins familialiste de la famille a une influence sur la sociabilité fraternelle. Ainsi, les familles où les vacances et les week-ends sont communs, où les soirées sont passées ensemble, où les repas sont des occasions de rencontre pour tous, voient se développer des activités fraternelles plus intenses. Les germains regardent la télévision au moins une fois par semaine ensemble dans neuf sur dix de ces familles, alors qu'ils ne le font que six fois sur dix dans les

familles peu actives. Ils discutent, se livrent à des jeux ensemble, pratiquent des sports, des hobbies beaucoup plus souvent que dans les familles où les moments-clés sont passés de manière séparée. Ils sont également, et c'est intéressant, plus impliqués de manière conjointe dans le ménage. Le lien qui unit les frères et soeurs est donc, dans ces familles orientées vers la sociabilité interne, beaucoup plus riche. De multiples activités de loisir lient les germains, tout comme les lie aussi le travail domestique. On ne sera guère surpris d'apprendre que ce sont ces familles qui voient se développer le plus d'aide et de communication entre germains.

Les parents ont donc, comme dans le conflit, une grande influence sur le lien fraternel. Si l'orientation prioritaire des parents se trouve ailleurs que dans la vie de famille, la relation fraternelle s'en trouvera affectée. La sociabilité fraternelle n'est pas une alternative à la sociabilité familiale. Elle en est bien plutôt une prolongation. Les adolescents ne compensent pas le défaut de vie familiale par une vie fraternelle propre. Celle-ci se nourrit de la sociabilité familiale.

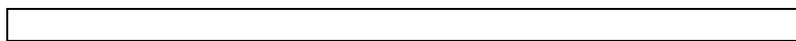
Sociabilité fraternelle et sociabilité avec les pairs

La sociabilité de la dyade fraternelle entretient-elle un lien avec la sociabilité externe à la famille de l'individu ? Nous avons vu que les activités communes aux germains étaient stimulées par les activités familiales. Qu'en est-il des activités que l'individu poursuit à l'extérieur de la famille ? On sait que l'adolescence est une période où les individus sortent de leur famille, où des activités non contrôlées par les parents émergent. Ces activités ont souvent été perçues comme concurrentes des activités familiales, qui s'estomperaient (Rapoport et Rapoport, 1975). Ainsi, le départ des enfants du domicile parental s'inscrirait dans un processus de distanciation commencé plusieurs années auparavant.

En partant de l'idée d'une autonomisation croissante de l'individu par rapport à ses parents, on peut se demander si le développement d'une sociabilité indépendante de la part des individus affecte le lien fraternel de la même manière qu'il semble influencer la sociabilité avec les parents. Le germain a ceci de spécifique, à la différence des parents, de faire plus ou moins partie de la même classe d'âge. Il peut remplir le rôle de compagnon de jeu plus facilement que les parents. De ce fait, la question de la complémentarité de la sociabilité avec les pairs et de la sociabilité fraternelle doit être posée.

On peut se demander si le lien entre les deux formes de sociabilité est négatif ou positif au sens statistique du terme: les individus ayant une forte sociabilité avec leurs pairs désinvestissent-ils la relation fraternelle ? Ou, au contraire, la sociabilité de l'individu avec ses pairs participe-t-elle, durant l'adolescence, à renforcer la sociabilité fraternelle ? Les deux termes de l'alternative sont plausibles. Le premier se justifie par la corrélation négative qui existe entre activités familiales et activités avec les pairs. La section précédente a démontré qu'il y avait un lien fort entre sociabilité fraternelle et sociabilité familiale. Si la sociabilité avec les pairs fait bien diminuer les activités familiales, il est fort possible que la sociabilité fraternelle soit également affectée négativement. Le second terme de l'alternative a pour lui l'inscription du germain dans la même étape du cycle de vie. Le germain peut être une occasion de contacts. Il peut présenter des amis à l'individu, lui faire connaître des lieux et des activités. La sociabilité interne de la fratrie pourrait connaître de nouveaux lieux, etc. La sociabilité fraternelle peut donc stimuler la sociabilité de l'individu avec ses pairs.

Il convient donc d'ajouter à l'influence familiale sur la sociabilité fraternelle, l'influence des pairs. Nous avons testé ce modèle grâce à une analyse de type *loglinéaire*. Trois variables ont été retenues: la fréquence des activités fraternelles - construite à partir des questions du tableau 11 du questionnaire -, la fréquence des activités familiales (tableau 30) et la fréquence des activités de l'individu avec ses pairs (indice basé sur les questions 45, 46 et 47). L'analyse porte sur les 506 individus dont les germains habitent encore à la maison. On voit dans la figure suivante que le modèle ne correspond pas aux données. Sa probabilité est de 0.00, le *chi-carré* est très grand. Cela signifie que les relations entre les variables ont été mal dessinées.

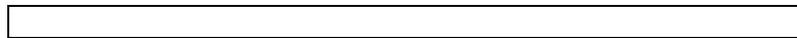


La section précédente a démontré qu'il existait une forte corrélation entre la sociabilité familiale et la sociabilité fraternelle. Il faut donc maintenir cette relation dans le modèle. On peut aussi faire l'hypothèse que la sociabilité familiale influence la sociabilité de l'individu avec ses pairs. Si les activités familiales sont nombreuses, les activités externes de l'individu disposeront de moins de temps pour se développer. On postule donc un lien négatif entre ces deux phénomènes. Il nous faut tester un nouveau modèle, qui inclura le lien entre

sociabilité avec les pairs et sociabilité familiale. Le test donne les résultats suivants:



On voit que l'adjonction de cette relation change du tout au tout le pouvoir explicatif du modèle. Il y a bien des relations entre les trois variables, deux à deux. On avait oublié ce lien, que des analyses de fréquence présentent comme essentiel, entre sociabilité avec les pairs et sociabilité familiale. Reste à estimer l'amplitude et le signe des corrélations existant entre les différentes sociabilité. Une analyse en *gammas partiels* permet de le faire. Les résultats sont présentés dans le tableau suivant.



Les *gammas* sont tous significatifs, leurs *valeurs t* (*t-value*) étant supérieures, en valeur absolue, à 2. Ces coefficients apportent plusieurs précisions intéressantes. L'influence essentielle est jouée par la sociabilité familiale. Celle-ci est corrélée positivement avec la sociabilité fraternelle, comme l'analyse de la section précédente l'avait déjà montré, et négativement avec la sociabilité de l'individu avec ses pairs. Quand les parents imposent une vie familiale d'une certaine intensité, cela a pour effet à la fois d'entraîner la diminution des activités externes de l'individu, et l'augmentation des activités de la fratrie. L'influence la plus importante sur la sociabilité fraternelle provient donc des parents, de leur tendance plus ou moins marquée au familialisme.

La sociabilité de l'individu avec ses pairs est associée de manière positive à la sociabilité fraternelle (*gamma* de 0.21). Plus un individu accomplit de choses avec des pairs (invitations à la maison, sorties, activités associatives), plus il sera actif dans sa relation fraternelle. C'est donc l'hypothèse de la complémentarité et non celle d'une compétition entre sociabilité fraternelle et sociabilité avec les pairs qui doit être retenue. L'insertion dans le même groupe d'âge fait que, contrairement aux activités parents-enfants, la sociabilité fraternelle se nourrit de la sociabilité des individus avec leurs pairs. La sociabilité familiale, nous le soulignons à nouveau, entretient en revanche un rapport contraire avec la sociabilité avec les pairs, un rapport de concurrence.

La sociabilité familiale a donc un double effet sur la sociabilité fraternelle. D'une part elle la stimule par les activités communes qu'elle propose ou impose. C'est la relation directe. Mais en diminuant la

sociabilité de l'individu avec ses pairs - et c'est le second effet - elle lui enlève une partie des occasions de sociabilité. Elle agit donc également comme un *suppresseur*. On peut faire l'hypothèse que les parents familialistes favorisent le développement d'une sociabilité fraternelle tournée vers des activités dans lesquelles ils sont inclus. L'attitude moins familialiste sera associée à un niveau plus élevé d'activités de sociabilité qui associent pairs et germains, tout en excluant les parents. La difficulté semble donc être de lier parents et amis dans les mêmes activités. Tout ceci laisse supposer que deux types de sociabilité fraternelle existent: la première, associée à la vie de famille; la seconde ayant plutôt les caractéristiques de la sociabilité entre adolescents. Pour tester cette hypothèse que suggèrent les analyses précédentes, nous avons cherché à discerner les structures sous-jacentes aux différentes activités de sociabilité. Les corrélations entre les différentes dimensions de la sociabilité font-elles penser que deux types distincts de sociabilité existent ? Pour répondre à cette question, nous avons mené une analyse factorielle en composantes principales (ou *ACP*) qui permet d'avoir une vision d'ensemble des relations existants entre les différentes activités.



L'axe horizontal, qui explique 41% de la variance, ne distingue aucune variable particulière. Toutes les variables sont corrélées avec la même intensité à l'axe I. Cela signifie que quand un individu est fort sur l'un des indicateurs de sociabilité, il l'est généralement aussi sur les autres. En fait, le premier axe représente une sorte de mesure globale de l'intensité de la sociabilité fraternelle. Il permet de distinguer les individus qui ont une faible sociabilité fraternelle de ceux qui, au contraire, sont liés par de multiples activités.

L'axe vertical du graphique, qui explique 13% de la variance, par contre, distingue très clairement deux agglomérats de variables. Il s'agit d'une part de la télévision, du rangement, des jeux; et d'autre part des sorties, diurnes ou nocturnes, des hobbies, des sports. La discussion se situe approximativement entre les deux. Les activités situées dans le cadran supérieur ont toutes une caractéristique en commun: elles ont généralement lieu au domicile parental. Au contraire, les activités présentes dans le cadran inférieur sont des activités qui se font à l'extérieur. L'observation de ces tendances permet de formuler une hypothèse: les activités internes sont sous la dépendance d'une stimulation parentale, alors que les activités externes dépendent de l'inscription des germains dans un réseau de sociabilité identique. Si tel est le cas, cela signifierait que la sociabilité familiale doit être particulièrement corrélée aux activités internes, et plus faiblement aux activités externes, alors que c'est le contraire pour la variable qui concerne la superposition des réseaux de sociabilité (cf question 9g). Le tableau suivant, basé sur les coefficients *gamma*, montre que tel est bien le cas.

Tableau 7.7
Activité familiale (faible ou forte), réseaux de
sociabilité (différents ou identiques) et fréquence des
activités communes (faible ou forte). Gammas.

Type d'activités communes	Activité familiale	Réseau de sociabilité
Regarder la tv au moins une fois par semaine	0.54	0.12
Discuter au moins une fois par semaine	0.27	0.20
Faire des jeux au moins une fois par semaine	0.45	0,32
Faire du ménage au moins 2-3 fois par mois	0.28	0.10
Sortir la journée au moins plusieurs fois cette année	0.14	0.44

Faire des sports au moins plusieurs fois cette année	0.23	0.34
Faire un hobby au moins plusieurs fois cette année	0.24	0.45
Sortir le soir au moins plusieurs fois cette année	-0.16	0.66

Le temps passé devant la télévision, par exemple, est beaucoup plus fonction de l'activité familiale (*Gamma* de .54) que de la superposition des réseaux de sociabilité (*Gamma* de .12). Les autres activités que nous avons qualifiées "d'internes", comme les jeux et le ménage, sont dans le même cas. Tout au contraire, les activités impliquant l'extérieur dépendent, comme nous en faisons l'hypothèse, de la superposition des réseaux.

Il existe donc bien deux modes de sociabilité fraternelle, qui correspondent assez exactement à la distinction que propose Forsé (1981: 44) entre sociabilité interne et sociabilité externe. La sociabilité interne, selon Forsé, se caractérise par la proximité du foyer, non seulement comme lieu mais aussi comme norme ou comme valeur. La sociabilité externe, au contraire, traduit une certaine distance par rapport à ce lieu, à cette valeur ou à cette norme. Dans la relation fraternelle, les deux types de sociabilité cohabitent, avec, cependant, une nette domination statistique de la composante interne.

Le fait d'avoir des amis communs amène donc les germains à développer des activités que la dynamique familiale n'implique pas. Les parents familialistes créent une sociabilité fraternelle centrée sur la maison et sur la famille, qui n'implique pas le développement d'une sociabilité externe.

Analyse fonctionnelle de la sociabilité fraternelle

Si une sociabilité externe existe dans certaines fratries, il faut rappeler qu'elle est cependant peu courante⁷⁹. La grande majorité des individus en restent à la première forme de sociabilité, que l'on pourrait qualifier de "familiale", et qui se centre autour de la co-présence, de la télévision et des discussions. On ne peut donc pas dire que, du point de vue de la sociabilité, la relation fraternelle soit très active. Il faut se demander pourquoi il en est ainsi. Les différences d'âge y sont bien entendu pour beaucoup, mais est-ce le seul facteur qui intervient ? Pour répondre à cette question, nous allons quitter l'analyse statistique pour

⁷⁹ Ainsi, seuls 22% des individus disent avoir plutôt les mêmes personnes que leurs germains comme amis (question 9g).

réfléchir à la signification fonctionnelle de la sociabilité fraternelle. Les quelques exemples qui suivent résument bien les deux attitudes possibles par rapport au germain quand il est vu en dehors du cercle familial.

L'attitude des germains en public

-Il y a une année ou deux, il voulait pas qu'on aille à un endroit ensemble parce que "ou la la t'es ma soeur. Il ne faut pas qu'on me voie avec toi", alors je ne devais pas aller aux mêmes endroits au même moment (fille parlant de son frère cadet, interview, no 1).

-Quand je la voyais au collège et qu'elle était avec ses copines, c'était un petit signe comme ça, c'était rien de plus. Elle allait pas parler avec moi (garçon parlant de sa soeur aînée, interview no 8).

-Au basket, elle essaie de m'éviter. Si je la vois avec des copines, elle va dire: "mon frère", et voilà. Je sais que ça la gêne quand je vais vers elle, donc j'y vais pas (garçon parlant de sa soeur cadette, interview no 3).

-Moi j'ai pas mal d'amis qui sont aussi des amis de mon frère, du fait que je suis souvent sorti avec mon frère. Assez tôt déjà -j'avais quinze ans- j'allais dans les mêmes endroits que lui. J'ai fait connaissance avec ses copains. Je m'entends mieux avec mon frère en dehors que quand on est à la maison. Quand je sors avec lui, il est très sympa. A la limite, on est plus des copains que des frères. A la maison, il est moins drôle (garçon parlant de son frère aîné, interview no 4).

-Je sors avec son meilleur copain. Cela fait que le soir maintenant, on est assez souvent ensemble et je connais tous ses copains. On sort ensemble tous les week -ends, le soir (fille parlant de son frère aîné, interview no 13).

Dans un article devenu célèbre, Granovetter (1982) utilise la distinction entre "amis proches" (liens forts) et "connaissances" (liens faibles) comme base d'une théorie de l'intégration sociale. Granovetter affirme que deux personnes proches d'un même individu ont une plus grande probabilité de se connaître que deux de ses connaissances. Ainsi, l'individu aura un réseau d'amis qui se connaissent très bien, et un réseau de connaissances qui n'ont pas forcément de contacts entre elles. Granovetter innove en soulignant l'importance fonctionnelle des liens faibles: grâce à eux, l'individu peut avoir accès à des expériences, des informations, qui ne sont pas partagées par les autres membres de son réseau d'amis. Le lien fort, parce qu'il est transitif, crée des groupes fortement cohésifs, mais fermés sur eux-mêmes. Le lien faible intègre l'individu à d'autres groupes, et permet donc la construction de liens entre

les groupes sociaux. De plus, à cause du principe d'homophilie⁸⁰, largement démontré par les sociologues (Maisonneuve, Lubomir, 1993) le lien fort intègre des personnes identiques, alors que le lien faible concerne des individus différents. Le lien faible est donc très important, selon Granovetter, pour comprendre les phénomènes de diffusion de l'innovation et d'intégration dans nos sociétés différenciées, comme l'ont fait remarquer Degenne et Forsé (1994). Ceci posé, il faut se demander quelles seraient les conséquences d'une sociabilité fraternelle forte. Elle signifierait que les germains ont les mêmes amis. Or cette intégration du germain au groupe familial et au groupe des pairs n'est pas fonctionnelle pour plusieurs raisons que nous allons brièvement exposer.

La double intégration fraternelle appauvrit l'intégration de la famille à l'environnement. Si des problèmes apparaissent avec le groupe de pairs, ce sont tous les germains, et non un seul seulement, qui sont concernés. La famille risque de perdre du même coup un grand nombre d'attaches, et devrait alors faire face aux problèmes relationnels de plusieurs enfants en même temps.

En second lieu, cette superposition rendrait moins nombreux les liens de la famille avec l'extérieur; or ceux-ci sont des facteurs d'innovation, donc d'intégration, dans une société changeante. L'individualisation des germains serait moins bien garantie si ceux-ci faisaient partie des mêmes cercles de sociabilité. Dans un type de société qui valorise l'originalité plus que le conformisme, le fait d'avoir le même groupe de référence (le même groupe d'amis) est peu fonctionnel, car il signifie que les sociabilités familiale et sociale renforcent leur tendance à créer des personnes identiques (d'où une tension avec les valeurs individualistes contemporaines).

De manière plus générale, la faible sociabilité fraternelle a à faire avec la nécessaire ouverture des familles au monde qui les entoure. Si la culture imposait une forte sociabilité fraternelle, cela signifierait que la famille fonctionnerait sur un modèle d'autarcie relationnelle, puisque le lien conjugal et le lien de filiation qui la constituent poussent déjà à l'indépendance par rapport à l'extérieur. L'intégration de la famille à l'extérieur est facilitée par la relative distance existant entre les germains.

Du point de vue du fonctionnement interne de la famille, la nature de la sociabilité fraternelle a aussi des conséquences. A l'inverse de ce

80 L'amitié sous-entend des individus aux goûts, idées, caractéristiques socio-culturelles et professionnelles proches.

que pensent notamment Bossard et Boll⁸¹ (1960), une sociabilité fraternelle forte ne mettrait pas en danger le lien parents-enfants. Comme nous l'avons montré dans les chapitres I, III et V, il y a une logique de continuité entre les deux relations, et non une logique de substitution: la relation entre germains est d'autant plus forte que les autres relations familiales sont fortes. Le risque que fait courir le lien fraternel est donc au contraire d'amplifier exagérément la dynamique familiale. Le cas du conflit fraternel est particulièrement clair. Les individus provenant de milieux familiaux conflictuels développent un taux de conflits plus élevé que les autres avec leurs germains. Ce taux de conflits renforce, en retour, les conflits entre les parents et les enfants et, sans doute, les conflits conjugaux. On imagine l'effet qu'aurait une sociabilité fraternelle forte sur cette dynamique: elle grossirait encore les corrélations entre les différents conflits et rendrait de ce fait la vie de famille difficile. La distance entre les individus est parfois une condition de survie pour le groupe. Or, le lien fraternel est, parmi les trois relations de la famille nucléaire, le moins important du point de vue fonctionnel; il peut donc être aisément sacrifié. La distance qui existe entre les germains du point de vue de leur sociabilité permet à la famille d'échapper à certains des cercles vicieux qui la menacent.

Les adolescents n'ont pas en tête tous ces problèmes quand il s'agit pour eux de décider de la forme qu'ils veulent donner à leur sociabilité fraternelle. La question se pose pour eux d'une autre manière. En fait, la relative faiblesse de la sociabilité fraternelle correspond vraisemblablement aux désirs de l'adolescent, qui rencontrent sur ce point les besoins de la famille (d'où la non-insistance des parents sur la nécessité d'une sociabilité fraternelle forte). L'inscription des germains dans un même réseau d'amis contredit en effet une des valeurs qui guident les actions de l'adolescent, à savoir que le monde familial et le monde des pairs sont deux domaines à tenir plus ou moins éloignés. Cet éloignement, bien connu des chercheurs et indiqué dans ce travail par la corrélation négative entre activités familiales et activités externes, est un facteur d'autonomisation pour les individus. Si les germains ont les mêmes amis, il y a recouvrement entre le cercle familial et le cercle de sociabilité. Cette confusion signifie que l'individu ne peut plus jouer l'un

81 Ces auteurs avancent que la sociabilité fraternelle entretient un rapport négatif avec la sociabilité familiale et les autres types de sociabilité. Plus les germains passent de temps ensemble, moins ils en passent avec leurs parents ou avec d'autres adultes (1960:91). Nous avons montré, dans l'ensemble du travail, et en particulier dans le présent chapitre, que les choses ne se passaient pas ainsi.

des groupes contre l'autre, qu'il ne peut plus se réfugier dans l'un quand les relations sont mauvaises dans l'autre, qu'il perd une partie de son autonomie, à la fois par rapport aux pairs et par rapport à la famille.

Ainsi, la faiblesse de la sociabilité fraternelle doit être interprétée comme une limitation imposée par l'individu à la sociabilité familiale, et comme une séparation des deux cercles de sociabilité. S'il est très proche de l'individu, le germain devient un pont entre les amis et les parents. Ce pont permet à la sociabilité familiale de s'étendre, ce qui n'est pas désiré. La relative faiblesse du lien de germanité peut être rapprochée de la notion de *trou structural* proposée par l'analyse de réseaux. L'absence de certaines relations donne du pouvoir aux individus. Le fait que les adolescents répugnent bien souvent à présenter leurs amis à leurs parents, le fait que les parents et les germains soient cachés aux amis, sont l'expression du désir d'autonomie des adolescents.

Quand le germain fait partie du groupe d'amis, c'est qu'il est plus qu'un frère. Sa présence devient alors d'une redoutable importance puisqu'il cumule les deux rôles d'ami et de familial. Il voit l'individu agir avec ses pairs et avec les parents. Ceci signifie une perte d'autonomie car le fractionnement des cercles de sociabilité n'est plus; un autre que l'individu peut faire le lien entre eux; cet autre acquiert ainsi une influence que le fractionnement lui refusait. Nous verrons, dans le chapitre X, que cette influence est un facteur de similitude entre les germains. Nous en inférons que, contrairement à ce que beaucoup ont dit à propos de l'enfant unique, celui-ci n'est pas dans une position structurellement plus dépendante à l'égard de ses parents que l'enfant avec germains. Pour celui-ci, il est indispensable de garder une distance avec le germain pour conserver ou acquérir une certaine indépendance par rapport aux parents.

Voilà, à notre avis, comment on peut expliquer la faible intensité de la sociabilité fraternelle à l'adolescence, sans faire référence aux différences d'âge ou de sexe. Il ne faut cependant pas se cacher qu'une minorité d'adolescents développent une sociabilité fraternelle très forte, tant externe qu'interne. Cette constatation contredit-elle ce qui vient d'être dit ? Nous ne le pensons pas. La minorité de germains qui développent une forte sociabilité, en particulier externe, sont liés par des sentiments beaucoup plus positifs que la moyenne. Ces sentiments positifs sont une sorte de garantie contre la perte d'autonomie vis-à-vis des parents. Ils indiquent que, dans ce cas, la solidarité fraternelle prime

sur les allégeances familiales. Les sentiments garantissent contre la trahison. C'est seulement quand on est sûr de son germain qu'on l'introduit dans son monde.

Sociabilité et milieu social

Reste donc la question de savoir pourquoi certains germains ont le même réseau de sociabilité, alors que ce n'est pas le cas de la majorité. Quels sont les facteurs qui poussent à introduire le germain dans le cercle d'amis, à ne pas limiter la relation aux murs de la maison ? Parmi les multiples variables que nous avons testées, l'une d'entre elles se détache, indépendamment de la différence d'âge: le statut socio-scolaire du germain. Limitons-nous aux individus ayant un germain âgé de 15 à 18 ans. Quand celui-ci est un collégien, il fait partie dans 34% des cas du même réseau d'amis. Quand il est autre chose (apprentis, école de commerce, etc.), à âge contrôlé, cette proportion tombe à 18%.

Le fait qu'il existe, dans notre société, un lien très fort entre la sociabilité et l'école (Guimond, 1992: 672) doit être souligné. L'allongement de la scolarité et la multiplication des filières, durant le siècle, ont donc influencé la sociabilité fraternelle. Comme la sociabilité des adolescents est en relation avec l'école et que les germains ne fréquentent pas, bien souvent, la même école au même moment, il est naturel qu'ils ne s'inscrivent pas dans le même réseau de sociabilité.

L'effet de l'institution scolaire sur la famille est patent. Le fait d'être dans des écoles différentes fait considérablement baisser les chances de participer au même réseau de sociabilité, et fait donc diminuer la fréquence des activités communes de nature extrafamiliale. Or, ces activités sont significatives pour plusieurs dimensions de la relation fraternelle. Nous montrerons dans le chapitre X leurs effets sur la différenciation entre les germains.

Si l'identité socio-scolaire du germain a une influence, le statut socio-culturel des parents est également pertinent, comme nous allons le montrer. Nous avons, jusqu'ici, analysé l'influence de la sociabilité familiale, c'est-à-dire des temps passés en famille (questions 30a à 30d), mais il faut aussi considérer les activités qui relient les parents à l'extérieur, car elles sont susceptibles d'avoir une influence sur la sociabilité externe de l'individu. En effet, on peut penser que les parents qui accueillent peu de leurs propres amis chez eux, qui sortent peu, qui ont peu d'activités à l'extérieur, auront tendance à décourager ces comportements chez leurs enfants. Les indicateurs 29a à 29d donnent

une idée de ces facteurs. En partant de ces indicateurs, nous avons distingué deux groupes de parents: les "ouverts" (57% de l'échantillon) et les "fermés" (43%)⁸². Or 60% des individus dont les parents sont "ouverts" ont une sociabilité externe forte, contre seulement 38% des individus qui ont des parents "fermés". Il y a donc une corrélation relativement forte entre l'importance de la sociabilité externe des parents et celle de la sociabilité externe des adolescents.

On voit donc la double influence qu'ont les parents sur la sociabilité fraternelle. D'une part, l'activité interne à la famille, qu'ils promeuvent ou non, selon les cas, a un impact sur l'activité fraternelle interne à la famille. D'autre part, le fait qu'ils soient plus ou moins ouverts à l'entourage a une influence significative sur la sociabilité externe de l'individu qui, elle aussi, influence la sociabilité fraternelle, dans sa dimension extra-familiale.

On sait, depuis les travaux de Kellerhals et son équipe (1991, 1992), que le degré d'ouverture de la famille dépend assez fortement de la classe sociale. Nous avons vérifié cette hypothèse sur notre échantillon: alors que seules 50% des familles où le père est ouvrier sont "ouvertes", du point de vue des indicateurs 29a à 29d, cette proportion monte à 70% pour les familles où le père est un universitaire. Donc le statut socio-professionnel des parents influence la sociabilité fraternelle, indirectement. Les parents universitaires sont davantage tournés vers la sociabilité externe, valorisent plus les contacts avec autrui, dans leur propre cercle de sociabilité, ce qui pousse leurs enfants à faire de même. Ceci a pour effet l'augmentation des activités fraternelles externes à la famille dans les milieux privilégiés.

Du point de vue de la sociabilité familiale imposée par les parents, nous ne percevons, dans nos données, aucune différence entre milieux sociaux. Par contre, il y a des différences selon la culture d'origine des familles. Ainsi, si l'on prend, par exemple, la nationalité d'origine du père comme critère, on constate que quand celui-ci est d'origine méridionale (Espagnol, Italien, Portugais, etc), les activités familiales sont fortes dans 58% des cas; quand il vient d'un pays du Tiers Monde (n=37), dans 59% des cas; alors que s'il est Suisse ou d'un pays occidentalisé non-méridional, cette proportion passe à 45%.

82 Les parents sont dits "ouverts" si, sur les quatre activités proposées dans le tableau 29 du questionnaire, trois au moins sont menées "1 à 2 fois par mois" au moins.

L'identité culturelle et sociale de la famille a donc une influence sur la sociabilité fraternelle. Les parents, selon leur position dans la structure sociale et leur identité culturelle, investissent plus ou moins la vie de famille, ont une attitude plus ou moins "ouverte" face à l'extérieur de la famille. Or, la sociabilité fraternelle dépend de ces deux facteurs à la fois .

Nous avons considéré, jusqu'ici, la sociabilité fraternelle comme un tout. Il faut maintenant voir si ses contenus varient en fonction du niveau social de la famille et de son origine culturelle. Les germains ont-ils les mêmes activités communes, quelle que soit leur origine socio-culturelle ? Pour répondre à cette question nous avons repris les indicateurs du tableau 11 et nous les avons croisés avec les indicateurs de statut. Il est intéressant de constater que le statut social a une influence non négligeable sur plusieurs des dimensions de sociabilité. Les enfants de pères universitaires pratiquent plus de sport et de hobbies ensemble, ils sortent plus fréquemment le soir ensemble; par contre, ils regardent moins la télévision ensemble. Pour les autres activités, les fréquences ne changent pas selon la catégorie socio-professionnelle. L'origine géographique du père a également une influence: les enfants de pères suisses ou occidentaux non-méridionaux pratiquent plus de sport et de hobby ensemble. Regarder ensemble la télévision est plus courant dans les familles d'origine méridionale ou du Tiers-Monde, ainsi que la collaboration au travail ménager.

Ces quelques tendances rapidement résumées montrent que le statut social et l'origine culturelle des parents influencent les formes de la sociabilité fraternelle. Les individus provenant des strates supérieures de la société voient leurs relations se manifester hors de la famille aussi, par le sport, les hobbies, les sorties nocturnes. Dans les classes populaires, la relation fraternelle semble se limiter le plus souvent au domicile familial. Les mêmes tendances sont visibles à propos de l'origine culturelle. On doit souligner, cependant, que les différences sont relativement faibles (ce qui est peut-être dû à la composition socio-professionnelle particulière de notre échantillon⁸³).

Décohabitation et sociabilité fraternelle

Avant de clore sur le sujet de la sociabilité, une dernière influence reste à mentionner. On sait que la période qui va de l'adolescence à l'âge adulte est riche en changements. L'un des principaux d'entre eux est

83 Voir l'introduction de ce travail.

l'abandon du domicile familial par l'adolescent ou le jeune adulte. Bien que cette étape se fasse de plus en plus tardivement dans nos sociétés, un nombre non négligeable d'individus de notre échantillon ont un frère ou une soeur à l'extérieur du nid familial. Plusieurs chercheurs ont évalué les transformations de la sociabilité parents-enfants consécutives au déménagement. Il n'existe pas, à notre connaissance, une telle évaluation concernant la relation fraternelle. Voyons ce qu'il en est dans notre échantillon, en distinguant les germains partis depuis moins d'un an, de ceux qui sont absents depuis une plus longue période. Le premier groupe comprend 35 individus, le deuxième 56.

Tableau 7.8
Proportion d'activités fraternelles "régulières", selon que les germains habitent dans le même logement ou non (en%)

Type d'activités communes	Même logement (n=507)	Logement différent depuis moins d'un an (n=35)	Logement différent depuis plus d'un an (n=56)
Se voir au moins une fois par semaine	100	83	52
Regarder la tv au moins une fois par semaine	77	23	20
Discuter au moins une fois par semaine	43	20	23
Faire des jeux au moins une fois par semaine	26	3	7
Faire du ménage au moins 2-3 fois par mois	32	9	9
Sortir la journée au moins plusieurs fois cette année	60	51	52
Faire des sports au moins plusieurs fois cette année	43	26	21
Faire un hobby au moins plusieurs fois cette année	44	26	23
Sortir le soir au moins plusieurs fois cette année	36	40	41

On voit que toutes les activités sont diminuées de moitié ou davantage par la décohabitation. Si, par exemple, près de 8 germains cohabitants sur 10 regardent la télévision au moins une fois par semaine ensemble, cette proportion tombe à environ 1 sur 5 avec la décohabitation. Les discussions sont également touchées: il n'y a qu'un individu sur 5 pour discuter assez longuement avec son germain quand celui-ci a quitté le domicile, alors que cette proportion était de 4 sur 10 dans la cohabitation. Les seules activités qui conservent leur niveau d'antan sont les sorties diurnes ou nocturnes, qui étaient de toute manière

peu fréquentes. La fin de la présence signifie la fin d'une certaine forme de sociabilité.

La différence de domicile brise la sociabilité fraternelle. Celle-ci se transforme très rapidement, suite au déménagement, puisque les germains partis depuis moins d'un an ne font pas plus d'activités ensemble que ceux qui sont hors du nid depuis plus longtemps. Il est intéressant de constater ce fait alors que 8 germains sur 10 continuent de se voir au moins une fois par semaine quand la décohabitation a moins d'un an. On continue à se voir, mais l'on ne fait presque plus rien ensemble.

La sociabilité fraternelle s'inscrit avant tout dans un domicile commun. La rapidité de l'adaptation, ainsi que l'intensité du changement, surprennent, d'autant plus que la majorité des germains continuent à se voir au moins une fois par semaine. En l'espace de quelques mois, c'est bien à la disparition d'un lien de sociabilité qu'est confronté l'individu. Le fait que les activités liant les germains soient essentiellement des activités internes au domicile familial y est sans doute pour quelque chose. Continuer à voir son germain après son déménagement demanderait un renouvellement des activités communes (qui ne peuvent plus être aussi facilement qu'avant des activités internes à la famille), et donc une recomposition des autres relations de l'individu, dans une période de sa vie (entre 20 et 25 ans) surchargée de sociabilité. C'est sans doute beaucoup demander.

Ces résultats permettent de mieux saisir les caractéristiques de la sociabilité fraternelle des adultes. La relation fraternelle n'attend pas la mise en couple ou la venue d'enfants pour s'effriter. Le changement de domicile est une condition suffisante de son affaiblissement décisif.

Conclusion

On sait que le domicile est le premier lieu de loisir des adolescents (Paré, 1992: 476). Or la présence d'amis à domicile, comme le montrent nos données, n'est pas si régulière que cela⁸⁴. L'individu peut, à domicile, choisir la solitude, le germain, les parents, ou le germain et les parents en même temps.

Les analyses ont montré que la sociabilité fraternelle à domicile est surtout fondée sur le fait de regarder la télévision et de discuter, et,

84 Ainsi, il n'y a que 18% des individus pour inviter des copains à la maison une fois par semaine ou plus, en moyenne (cf. question 46 du questionnaire). La moyenne des invitations se situe entre 2 ou 3 fois par mois et une fois par semaine.

subsidiairement, sur la pratique des jeux, voire, pour les filles, sur le ménage fait ensemble. Cette sociabilité interne est fortement dépendante de la présence des parents. On trouve donc à nouveau cette influence déterminante des parents sur la relation fraternelle. Abstraction faite des différences liées au sexe et à l'âge des germains, c'est bien le premier facteur explicatif de la sociabilité fraternelle. Certains parents, orientés vers la vie de famille, favorisent le développement de cette sociabilité, qui s'intègre dans la sociabilité familiale. La sociabilité fraternelle est l'expression de l'orientation plus ou moins familialiste des parents. Il semble que celle-ci ait aussi une influence sur l'insertion de l'individu dans son réseau de sociabilité. Certains parents retiennent leurs enfants au sein de la famille, en proposant ou imposant des activités et des temps communs. D'autres conçoivent sans doute moins la famille comme une communauté que comme une société. L'être-ensemble est pour elles moins important.

On a pu démontrer, dans ce chapitre, les effets de la dynamique familiale sur la sociabilité fraternelle. Mais nos résultats amènent également à reconsidérer l'influence de la famille sur les loisirs des adolescents. Les loisirs les plus valorisés par les 15-20 ans sont ceux qui se déroulent avec les pairs plutôt qu'avec la famille (Paré, 1992: 478). L'adolescent ressent, dans les activités exercées avec les pairs, des sentiments plus nettement positifs que dans les activités familiales: sentiment d'ouverture, de liberté, impression de partager les mêmes valeurs et les mêmes buts, gaîté, excitation (Larson, Bradney, 1988). Or, nous avons montré que la nature des activités communes aux germains, les fait bien, généralement, pencher du côté de la sociabilité familiale. Cette sociabilité est moins stimulante, pour les adolescents, que la sociabilité des amis. Ainsi, l'insertion familiale des activités fraternelles, le fait qu'elles se déroulent à domicile, souvent sous l'oeil des parents, restreignent le sentiment de liberté qu'elles procurent, et, de ce fait, les dévalorisent aux yeux des adolescents. La plupart des germains, dans leurs rapports réciproques, se limitent à la dimension familiale de la sociabilité. Mais certains, peu nombreux, vont plus loin en participant au même réseau de pairs, enrichissant par là leur relation fraternelle d'un lien d'amitié.



Chapitre VIII: Le leadership

Mon frère, vu qu'il est l'aîné, c'est lui qui domine tout le monde (garçon parlant de son frère aîné, interview no 6).

Max Weber (1971) définit le pouvoir comme la capacité à faire prédominer ses vues sur celles d'autrui dans une relation sociale. Le pouvoir se distingue de l'influence en ce qu'il comporte la possibilité de sanctions (Cazeneuve, 1971); il implique une forme ou une autre de contrôle, de coercition, alors que l'influence se base sur la persuasion (Hollander, 1985); il sous-entend également un conflit d'intérêt plus ou moins marqué (Szinovacz, 1987). Ces précisions sur la définition du pouvoir sont nécessaires car nous étudions, en parallèle, des dimensions qui lui sont proches, comme l'influence ou l'interdépendance, et qui doivent cependant en être distinguées.

Le processus de subordination est de nature éminemment relationnelle. Simmel met en garde contre la réification de la notion de pouvoir: celui-ci est souvent considéré comme une chose, possédée par un groupe ou un individu. En fait, le pouvoir s'inscrit toujours dans une relation; il n'appartient pas exclusivement au dominant, puisque la soumission du dominé n'est pas purement passive. Le rôle actif du dominé est particulièrement clair, selon Simmel (1971: 98), dans toutes les relations d'*autorité*, où le pouvoir d'autrui est considéré comme légitime. Mais même dans le cas de la tyrannie, l'individu a toujours le choix entre le refus (et la punition), et l'acquiescement. Le pouvoir est par ailleurs un lien; il lie les individus dans des formes qui ne dépendent complètement ni du dominant ni du dominé. Le pouvoir est associé à plusieurs autres dimensions relationnelles, comme le conflit, la sociabilité, les coalitions, etc. Il ne se contente donc pas de hiérarchiser les êtres; il définit les formes de leur interdépendance.

La famille est parfois considérée comme le lieu de l'égalité et de la fusion, deux tendances qui vont à l'encontre de l'émergence du pouvoir. Celui-ci sous-entend, presque par définition, une certaine inégalité et une certaine divergence de vues. Ainsi, certaines représentations de la famille tendent-elles à faire pencher, si l'on n'y prend garde, du côté de ce que Ng (1980: 61) appelle la conception utopique (*utopian view*) du pouvoir: il

s'agirait non pas de savoir qui a du pouvoir sur qui, mais comment le système familial prend les décisions importantes. L'accent serait donc moins mis sur les phénomènes de dominance que sur la fonction d'orientation du système familial. La question du pouvoir en sociologie de la famille s'est donc identifiée pendant longtemps à celle des rôles, dans une perspective fonctionnaliste (Kellerhals, 1984). La sociologie des relations interindividuelles s'oriente par contre d'elle-même vers une conception plus coercitive du pouvoir: y a-t-il des phénomènes de domination dans la relation entre germains ? C'est dans cette perspective que nous chercherons à appréhender le pouvoir dans la relation fraternelle, en réservant au prochain chapitre les questions touchant aux rôles.

Il n'existait jusqu'ici aucune évaluation empirique du pouvoir et de ses déterminants dans la relation fraternelle. Cette relation cumule, de ce point de vue, deux désavantages. D'abord, elle est une relation familiale: pendant longtemps, les relations familiales ont été exclues des analyses portant sur le pouvoir. Ensuite, le pouvoir a souvent été considéré comme une réalité d'adultes, le postulat étant que les enfants ne le connaissent que pour en être les objets. Or, les travaux portant sur les relations sociales durant l'enfance et l'adolescence ont montré que les sociétés enfantines voient émerger des *leaderships* très forts, et que la fascination pour le pouvoir n'est pas moindre dans l'enfance que dans l'âge adulte.

Estimation de la répartition du pouvoir et de l'influence

Nous avons choisi, dans ce travail, de traiter la relation fraternelle dans son ensemble, ce qui empêche l'analyse dans le détail de ses différentes dimensions. Le présent chapitre souffre particulièrement de ce problème, en raison du petit nombre d'indicateurs que nous avons pu lui accorder. Le pouvoir est en effet, selon l'avis de beaucoup, une des notions les plus complexes de l'analyse sociologique (Kellerhals, 1984).

Olson et Cromwell distinguent trois champs dans l'analyse du pouvoir: les bases du pouvoir, qui concernent essentiellement les "ressources des individus qui peuvent augmenter leur capacité à contrôler autrui dans une situation donnée" (1975: 6); les processus du pouvoir, c'est-à-dire les interactions où le pouvoir est en jeu; les résultats (*outcomes*), c'est-à-dire qui gagne, qui remporte la décision. Les analyses qui suivent n'ont pas la prétention de faire le tour du problème du pouvoir fraternel; elles se limiteront à estimer la fréquence des inégalités de

pouvoir et leurs déterminants socio-démographiques. On ne dira donc rien des processus par lesquels le pouvoir fraternel est négocié, équilibré, bien qu'il s'agisse là d'une question importante (Olson, Cromwell, 1975). Comment les dégager, d'ailleurs, par un questionnaire standardisé ? En ce sens, nous ne faisons que suivre Szinovacz (1988: 679), qui conseille aux chercheurs de ne pas succomber à la tentation d'un modèle qui prendrait en compte l'ensemble des dimensions du pouvoir - car un tel modèle est empiriquement non testable -, mais de se limiter à l'examen de dimensions spécifiques.

De même, on doit bien admettre la rusticité de nos indicateurs de pouvoir et d'influence (questions 15b, 15c pour le pouvoir, 15a, 15d pour l'influence⁸⁵). Les indicateurs utilisés pour approcher le pouvoir sont dans la plupart des études peu valides, comme le prouve l'absence d'accord des interviewés sur la question de savoir qui prend quelle décision. Olson et Rabunski (1972) recommandent très vivement au chercheur de recourir à l'observation directe, dans le cadre familial. Cette option étant dans notre cas exclue, on aurait pu, à la manière de Blood et Wolfe (1960) ou de Kellerhals et alii (1982) pour le couple conjugal, passer en revue les principaux domaines d'activités de la fratrie et demander comment sont prises les décisions les concernant. La difficulté d'une telle approche tient au fait qu'elle postule la nécessité pour la dyade de gérer un certain nombre de problèmes. Or, si c'est effectivement le cas pour le couple conjugal, qui doit prendre des décisions touchant au budget, à l'éducation des enfants, etc., ce n'est pas celui de beaucoup de fratries. Comme nous le disions dans l'introduction du travail, le lien qui unit frères et sœurs dans notre culture est d'une nature moins définie que le lien conjugal. Les décisions que doit prendre la fratrie sont très variables; il n'y a pas de problèmes fonctionnels qui concerneraient l'ensemble des fratries, comme dans le cas des couples. Nous avons donc préféré poser quatre questions qui demandent à l'individu de procéder à une appréciation globale du résultat des processus de pouvoir et d'influence, et nous ne dirons rien, car nous ne les connaissons pas, des domaines où

85 La question générale du tableau 15 a été formulée ainsi: "15. *Qui, entre toi et ton F/S, fait le plus les choses suivantes:*" Cette manière d'entrer dans le problème est assez vague; les sous-questions sont plus précises: A) Qui demande le plus conseil à l'autre, quand il fait quelque chose; B) Qui décide le plus de ce que les deux doivent faire; C) Qui arrive le plus à imposer des choses à l'autre; D) Qui se laisse le plus persuader par l'autre. Les modalités de réponse possibles sont les suivantes: moi beaucoup plus, moi un peu plus, à égalité; mon F/S un peu plus; mon F/S beaucoup plus; je ne sais pas. Voir le tableau 15 du questionnaire en annexe, p 3.

le pouvoir fraternel s'exerce. Ces indicateurs donnent les résultats suivants:

Tableau 8.1
Proportion de fratries inégalitaires du point de vue
du pouvoir et de l'influence (en %)

	Variables	Proportion de fratries inégalitaires
POUVOIR	Imposer	70%
	Décider	60%
INFLUENCE	Demander conseil	73%
	Se laisser persuader	70%

On voit que la relation fraternelle n'est pas, dans la majorité des cas, égalitaire du point de vue du pouvoir. Nous allons montrer comment on peut expliquer les différences de pouvoir entre les germains. Depuis une trentaine d'années, deux écoles se font face pour expliquer le pouvoir dans le couple conjugal: l'explication normative-culturaliste, et la théorie des ressources. Nous chercherons à évaluer, dans le cas de la relation fraternelle, laquelle des deux théories est la plus à même d'expliquer les différences de pouvoir. Dans un second temps, les facteurs de l'influence occuperont notre attention.

Le pouvoir fraternel

- Lui il propose plus, il est moins individualiste dans la famille. Il s'exprime plus. Moi je suis un peu dominé. Dominé c'est un peu fort: un peu en retrait. Quand il est là, je parle moins, quand il n'est pas là, je parle plus. Il veut toujours imposer, il veut toujours dominer. Il faut toujours discuter pour lui faire comprendre qu'il a tort ou qu'il ne faut pas faire ça (garçon parlant de son frère aîné, interview no 6).

- J'élève la voix avec ma soeur. C'est presque un rapport de force. Si vraiment je pense qu'elle doit faire ça parce que c'est dans mon idée que c'est juste de faire ça, c'est clair que je vais presque l'obliger. Avec mon frère, lui je sais très bien que s'il ne veut pas faire quelque chose, il ne le fera pas (garçon parlant de son frère aîné et de sa soeur cadette, interview no 4).

- Comme moyen de pression, si elle a fait une bêtise et je le sais je lui dis: "bon, ben je le dis à maman", et elle aussi elle a ce moyen de pression. Sur mon frère c'est différent: lui il ne se laisse pas faire. Il dit "ah, je m'en fous, je m'en fous" (fille parlant de sa soeur et de son frère cadets, interview no 18).

- Puisque je suis la plus petite, elle impose plus facilement ses règles et moi je les suis parce que je ne veux pas la contredire (fille parlant de sa soeur aînée, interview no 11).

L'explication du pouvoir par le statut

La théorie normative (Blood et Wolfe, 1960) postule que le pouvoir est attribué par des normes sociales. Celles-ci définiraient qui doit avoir du pouvoir sur qui. On peut faire l'hypothèse, en partant de cette théorie, que les aînés et les garçons auront plus de pouvoir que les cadets et les filles. Traditionnellement, il existe, en effet, dans notre société, des normes qui avantagent les plus âgés (parmi les enfants) et les hommes. On peut s'interroger à propos de l'impact de ces normes sur la relation fraternelle. On voit dans le tableau suivant qu'il existe une relation très forte entre le rang de naissance et le pouvoir exercé. L'aîné est le détenteur du pouvoir fraternel.

Tableau 8.2
Répartition du pouvoir selon le rang de l'individu (Pourcentages en colonne)⁸⁶

	Qui arrive à imposer ?		Qui décide le plus ?	
	Ind. Aînés	Ind. cadets	Ind. aînés	Ind. cadets
Individu bcp plus	31	3	28	2
Ind. un peu plus	38	13	37	9

⁸⁶ Le tableau contient des pourcentages en colonne et fait référence aux questions 15b et 15c du questionnaire.

A égalité	23	37	33	48
Germain un peu plus	6	30	2	30
Germain bcp plus	3	17	0	12
Total	100%	100%	100%	100%
Gamma	0.76		0.86	

69% des aînés (31+38) parviennent davantage à imposer que leur cadet, alors que 16% des cadets sont dans ce cas par rapport à leur aîné. On trouve des proportions du même ordre quand on considère la personne qui décide le plus: quand il s'agit d'un aîné, il décide plus dans 65% des cas; quand il s'agit d'un cadet, seulement dans 11% des cas. Les deux gammas sont extrêmement élevés, ce qui indique que la relation entre statut et pouvoir est très forte.

La relation s'explique de deux manières. On peut penser que l'aîné domine parce qu'il a plus de ressources que le cadet: il est plus fort, il sait mieux convaincre les parents, il sait et connaît plus de choses, etc. Mais l'on peut aussi se dire que l'aîné profite de ce que French et Raven appelle un "pouvoir légitime... qui a son origine dans des valeurs intériorisées" (1965:368). On revient donc au concept d'autorité traditionnelle de Weber, c'est-à-dire au respect pour ce qui a toujours existé. La différence d'âge pourrait, par hypothèse, être source de différence de pouvoir parce qu'il est admis, dans la culture enfantine et sans doute adolescente, que les plus jeunes doivent obéir aux plus vieux. Nous chercherons, dans la prochaine section, à départager l'influence des deux types d'explication.

On voit, dans le tableau suivant, que les sexes ont également un effet important sur la répartition du pouvoir.

Tableau 8.3
Répartition du pouvoir selon le sexe de l'individu
(pourcentages en colonne)

	Qui arrive à imposer?		Qui décide le plus ?	
	Garçons	Filles	Garçons	Filles
Individu bcp plus	25	12	18	9
Ind un peu plus	37	28	31	24
A égalité	26	25	35	45
Ind un peu moins	9	23	11	16
Ind. bcp moins	3	12	6	6
Gamma	0.40		0.23	

Dans 62% des cas (25+37) où l'individu est un garçon, il parvient davantage à imposer que son germain. Pour les filles, cette proportion est de 40%. On trouve des proportions du même ordre quand on considère la personne qui décide le plus: quand il s'agit d'un garçon, il décide plus dans 49% des cas; quand il s'agit d'une fille, seulement dans 33% des cas. Les gammas sont moins élevés que pour le rang de naissance. Ceci

semble indiquer que le premier critère de répartition du pouvoir est le rang de naissance. Il ne faut cependant pas négliger l'influence du sexe. Comment s'explique-t-elle ? De nombreuses études ont montré que le pouvoir masculin a une origine culturelle: il est, dans la culture occidentale comme dans un grand nombre d'autres cultures, considéré comme "normal" ou souhaitable que l'homme domine la femme (Moser, 1994: 206). On peut faire l'hypothèse que les parents socialisent leurs filles et leurs fils en cherchant consciemment ou inconsciemment à créer cette hiérarchie entre eux. On verra, dans le chapitre concernant les inégalités de traitement, que le sexe des individus intervient dans les décisions parentales. Dès lors, il est possible que les parents participent à reproduire des modèles traditionnels dans les relations qu'entretiennent leurs enfants. Les enfants, de leur côté, imiteront les relations de pouvoir existant entre leurs père et mère. On a affaire ici à une théorie culturaliste de la répartition du pouvoir dans le couple fraternel, qui le ferait provenir de la réplication par les parents de ce qu'eux-mêmes ont vécu enfants et de ce qu'ils vivent dans leur couple.

Le graphique suivant reprend les chiffres des deux tableaux; il permet de mieux saisir les influences respectives du sexe et du rang de naissance.



Sexe et rang ont une grande influence sur la répartition du pouvoir dans la fratrie. On serait donc enclin à considérer comme vérifiée l'hypothèse culturaliste-normative. Il faut, cependant, prendre ses précautions. Le statut d'aîné et celui de garçon, en effet, peuvent être corrélés avec la possession de ressources productrices de pouvoir. Si l'aîné domine, ce n'est peut-être pas parce que les normes sociales le présentent comme le détenteur légitime du pouvoir, mais parce qu'il possède des ressources que le cadet n'a pas, ou qu'il a en moins grand nombre. Il faut donc voir si les effets du rang et du sexe demeurent, quand le niveau des ressources détenues par chacun est contrôlé. C'est ce à quoi sera consacrée la prochaine section.

L'explication par les ressources

La théorie des ressources de Blood et Wolfe s'inscrit dans le paradigme de l'échange social. Elle se base sur le postulat que, durant l'interaction entre deux personnes, "il y a un échange continu de 'ressources' qui contribuent à la satisfaction des besoins de l'individu et à la réalisation de ses buts ou de ceux du groupe" (Wolfe, 1959: 100). La balance du pouvoir penchera du côté de celui qui donne le plus de ses ressources personnelles au mariage. Ainsi, dans la relation conjugale, que Blood et Wolfe analysent, le conjoint ayant davantage de ressources qui rencontrent les besoins de l'autre, aura plus de pouvoir sur l'autre (Cromwell, Olson, 1975). Le pouvoir que possède l'individu dans le mariage est d'autant plus grand qu'il aura plus de ressources externes à la relation que son conjoint. Blood et Wolfe considèrent les statuts socio-professionnels de la femme et de l'homme comme les ressources les plus importantes. Plus les statuts sont différents, plus les inégalités de pouvoir seront fortes.

Cette théorie se distingue des explications culturalistes, puisque les inégalités de pouvoir ne sont plus comprises comme les conséquences de normes de comportement imposées par la culture, la tradition, et relayées par la socialisation. Elle a été critiquée pour plusieurs raisons. D'abord, elle ne prend en compte que des ressources traditionnellement plutôt masculines, comme la réussite professionnelle, le revenu, en oubliant les ressources expressives (Kellerhals et alii, 1982:133). Nous pallierons cette déficience en intégrant dans notre modèle à la fois des ressources plutôt instrumentales (comme la réussite scolaire), et plutôt expressives (comme l'excellence esthétique).

On critique également la théorie parce qu'elle ne s'interroge pas sur la valeur des ressources (Kellerhals, Troutot, Lazega, 1984). Elle considère que toutes les ressources ont le même poids, la même influence, quels que soient le contexte culturel et le groupe social des individus. Or, les ressources sont diversement valorisées selon les milieux. Ce qui est une ressource dans un milieu peut être un inconvénient dans l'autre. Selon nous, cette critique est pertinente quand elle s'adresse à des études interculturelles. Elle semble moins adéquate dans notre cas, puisque nous avons affaire à une population homogène du point de vue des valeurs: l'existence d'une culture jeune et l'influence de l'institution scolaire qu'est le Collège, sont de puissants facteurs d'homogénéisation des valeurs parmi les collégiens.

Nous aimerions évaluer l'impact respectif des différentes ressources et des statuts sur la distribution du pouvoir, de manière à voir si l'explication culturaliste a tout de même ici sa raison d'être: si l'on contrôle le fait que l'aîné a plus de ressources que le cadet, conserve-t-il une supériorité du point de vue du pouvoir ? En faisant l'hypothèse que les sexes ont des ressources différentes et en contrôlant ces différences, le sexe garde-t-il son influence ?

Pour répondre à toutes ces questions, une régression multiple est appropriée, puisqu'elle permet d'évaluer la force de l'effet des différentes ressources. Les ressources comparées des germains ont été abordées dans le tableau 16 du questionnaire. Nous avons cherché, par les questions de ce tableau, à cerner les ressources importantes à l'adolescence. Il s'agit de la capacité de convaincre les parents (question 16a), de la force physique (16b), de la sociabilité (16c), de l'excellence manuelle (16d), de l'excellence scolaire (16g), de l'excellence esthétique (16i), de l'excellence sportive (16j), des possessions matérielles (16k) et de la capacité financière (16l) . Sur toutes ces questions, plus le score est important, moins l'individu a de ressources, comparativement à son germain. La variable dépendante est un indice qui prend la valeur moyenne des deux questions 15b et 15c. Plus le score est important, moins l'individu a de pouvoir. La régression donne les résultats suivants:

Tableau 8.4

Régression multiple des ressources et des statuts sur le pouvoir

Multiple R	0.66
R Square	0.44
Adjusted R Square	0.42

Standard Error 0.80

F = 24.00 Signif F = .0000

Variabiles indépendantes	B	Beta	Degré de signification⁸⁷
Rang de naissance	0.72	0.34	***
Force physique	0.16	0.23	***
Convaincre les parents	0.16	0.20	***
Excellence esthétique	0.11	0.09	**
Sexe (Garçons=1, filles=2)	-0.17	-0.08	*
Capacité financière	0.04	0.06	ns
Excellence manuelle	-0.05	-0.06	ns
Sociabilité	0.03	0.03	ns
Excellence sportive	0.02	0.03	ns
Possessions matérielles	0.02	0.02	ns
Excellence scolaire	0.01	0.02	ns

On a classé les variables indépendantes en fonction des coefficients standardisés (Beta) qui permettent de comparer les effets respectifs des différentes variables. Nous commencerons par décrire l'effet des statuts, dégagé de l'influence des ressources. On voit que le rang de naissance a par lui-même un pouvoir explicatif très important, alors même que l'on contrôle toutes les autres ressources qui pourraient lui être associées. Ainsi, la régression indique que la théorie du statut est vérifiée par rapport aux rangs de naissance. L'aîné a un pouvoir sur le cadet qui dépend certes des différentes ressources dont il dispose en plus de son puîné, mais il détient une autorité qui lui est sans doute donnée, tout comme dans les sociétés non industrialisées (Cicirelli, 1994), par les modèles culturels. Ni sa supériorité physique, ni sa plus grande capacité de convaincre les parents, ni sa richesse plus imposante, n'expliquent entièrement sa domination. De même, le résultat perdure alors que l'on a contrôlé l'effet de l'âge. Il y a donc une autorité de l'aîné qui tient à son rang de naissance, à ce statut de premier venu ou de plus grand, qui lui donne une supériorité qu'il considère bien souvent comme naturelle (Bossard, Boll, 1960) et, plus surprenant peut-être, qui est perçue de manière similaire par les cadets, comme l'illustre la citation en exergue de ce chapitre.

L'influence du sexe est plus troublante. On a vu dans les tableaux croisés que les filles disaient avoir moins de pouvoir que les garçons. Or la régression indique au contraire que les filles ont légèrement plus de pouvoir que les garçons (beta de 0.08). Paradoxe ? La supériorité des analyses multivariées réside dans le contrôle des variables qu'elles

87 ***= significatifs à 0.001; **= significatifs à 0.01; *= significatifs à 0.05; ns=non significatifs.

mettent en place. La régression montre que quand on contrôle l'effet des ressources, l'influence de l'identité sexuelle s'inverse. Cela signifie donc que si les garçons ont du pouvoir c'est parce qu'ils ont des ressources que les filles n'ont pas. Si l'on contrôle l'effet de ces ressources (ce que fait la régression), les filles ont plus de pouvoir. Quelles ressources, davantage possédées par les garçons que par les filles, expliquent-elles la supériorité des premiers? Essentiellement la force physique, qui est corrélée à la fois au sexe (les garçons sont plus forts que les filles) et au pouvoir (les germains les plus forts physiquement ont plus de pouvoir). Nous avons testé ce modèle par l'analyse loglinéaire suivante, qui ne tient compte que des fratries mixtes. Différents modèles alternatifs sont approchés: le premier considère toutes les relations bivariées possibles. Il sous-entend que la relation entre sexe et pouvoir dépend de la force physique (effet indirect), mais aussi d'autres facteurs qui n'ont pas été introduits (et qui sont compris dans l'effet direct). Le deuxième (II), au contraire, postule que la différence n'est due qu'à un facteur physique. Les deux autres modèles sont moins intéressants en eux-mêmes mais sont là comme contrôle: le troisième stipule que la seule relation réelle est entre le sexe et la force physique; le quatrième est un modèle d'indépendance qui postule qu'il n'y a aucun lien entre les trois variables considérées.



Les résultats du test des quatre modèles sont les suivants:

Tableau 8.5
Estimation des quatre modèles loglinéaires,
sur les fratries mixtes (n=256, DM=32)

Modèles	Likelihood ratio chi-square	D.L .	Degré de signification
I	2.00	4	.74
II	4.17	6	.65
III	54.00	12	.00
IV	206.00	12	.00

On voit que les modèles III et IV ont un degré de signification nul. Il y a donc bien une relation entre le sexe, la force physique et le pouvoir. Le fait que le modèle III n'est pas significatif montre bien que la relation entre force physique et pouvoir est importante. L'ajout de la relation directe entre sexe et pouvoir (passage du modèle II au modèle I) change le ratio de vraisemblance de 2.17 points, avec une perte de deux degrés

de liberté, ce qui est inférieur à la valeur que doit avoir la différence pour être jugée significative⁸⁸. On peut donc dire que l'essentiel de la différence de pouvoir entre les sexes, dans la fratrie, est due, à l'adolescence, à l'effet de la force physique.

Si les garçons dominant dans leur relation de germanité, c'est essentiellement à un facteur physique qu'ils le doivent. Le fait que les fratries mixtes sont celles où l'utilisation de la force est la moins symétrique, comme nous l'avons vu au chapitre II, peut l'expliquer en partie. Les filles hésitent à employer les armes physiques contre leurs frères, car elles se savent (ou se pensent) inférieures de ce point de vue. Or la force physique est une des bases importantes du pouvoir fraternel, et ce encore pendant l'adolescence. Le témoignage suivant exprime à sa manière cette réalité: "*Pour l'obliger, je l'engueule et si ça ne va pas, je la tape. Bon c'est gentiment, hein.*" Et plus loin: "*je lui fous un coup de pied au cul ou je la tape sur l'épaule. Je ne tape pas fort. Bon, c'est vrai, ça doit quand même lui faire mal*"(garçon parlant de sa soeur cadette, interview no 3).

On se souvient de ce qui a été dit dans le chapitre qui concernait la violence. Les théories féministes considèrent la violence familiale comme un moyen de domination des hommes sur les femmes. Dans le cas du lien fraternel, cette relation entre force physique, emploi de la violence et domination, est vérifiée. Ce résultat mérite d'être souligné. Un des reproches fait à ces théories était leur incapacité à expliquer d'autres violences que la violence conjugale (Gelles et alii, 1994: 43). Nos résultats montrent que la violence fraternelle s'insère sans effort dans la perspective féministe.

Passons maintenant à l'examen de l'effet des ressources, dégagé de celui des statuts. Plusieurs ressources influencent significativement la distribution du pouvoir. Nous allons les passer en revue. La légitimité accordée par les parents joue un rôle essentiel, comme le supposaient (sans l'avoir vérifié) Schvaneveldt et Ihinger (1979). On voit tout l'avantage qu'a l'individu à mieux savoir jouer de ses parents que son germain. La plus grande capacité à persuader les parents s'accompagne d'une augmentation du pouvoir sur le germain (bêta de 0.20, significatif). Le rapport aux parents est donc essentiel à la hiérarchisation dans la fratrie. On retrouve à nouveau le lien entre les inégalités dans la fratrie et

88 La table du Chi² indique que la différence, pour être significatives à 0.05, doit être au moins de 5.99, pour deux degré de liberté.

les inégalités de traitement parental. L'avantage concédé par les parents est transformé en un pouvoir supplémentaire. De même, la dominance physique est déterminante. On a vu qu'une forte minorité de fratries connaissaient l'emploi de la violence. Le fait que la force est une dimension du pouvoir renvoie à ces pratiques plutôt rudes et indique que le pouvoir fraternel est parfois de nature violente.

L'explication normative et l'explication par les ressources, comme le soulignent Cromwell et Olson (1975), ne sont pas vraiment contradictoires. On explique une partie de la variance par les ressources, une autre par les statuts. L'aîné garde le pouvoir, quand bien même il aurait moins de ressources que le cadet. L'inégalité de pouvoir dans la relation fraternelle provient à la fois d'un modèle culturel et de l'inégalité dans la possession des ressources.

On a reproché à Blood et Wolfe (1960) de ne tenir compte que des ressources instrumentales. En suivant la théorie des ressources on s'explique mal, par exemple, le pouvoir des filles sur les garçons, quand on contrôle l'effet de la force physique. Foa et Foa (1974) suggèrent de distinguer six catégories de ressources différentes, utilisées dans les relations interpersonnelles, comme l'amour, l'expression d'un sentiment positif, de la chaleur, d'une complicité, la reconnaissance du statut de l'autre, les informations, les dons d'objets concrets, les dons d'argent, les services rendus.

Cette typologie complète celle de Blood et Wolfe, en incluant des ressources d'une autre nature dans l'explication de la répartition du pouvoir. Les germains sont des ressources les uns pour les autres parce qu'ils s'échangent des informations utiles, parce qu'ils se prêtent des objets ou de l'argent, mais aussi parce qu'ils expriment de la chaleur et parce qu'ils reconnaissent le statut d'autrui. Nous allons donc maintenant considérer l'influence des échanges sur le pouvoir.

Pouvoir et activités

La théorie des ressources explique en partie la répartition du pouvoir dans la dyade fraternelle. Le plus grand de ses désavantages, pour nous, réside dans le fait qu'elle postule l'interdépendance des individus et la nécessité pour eux de prendre des décisions dans certains des champs de l'activité familiale. Or, nous l'avons vu, la fratrie ne se trouve pas dans la même situation que les conjoints. Les activités communes aux germains peuvent être très réduites, parfois jusqu'à rien.

Donc pas toutes les fratries ne doivent régler le problème du pouvoir. Si les individus sont séparés, les enjeux communs seront évidemment presque inexistantes. La théorie des ressources est donc insuffisante, puisqu'elle ne s'interroge pas sur l'activation des ressources dans les relations. Le fait d'être bricoleur ne donne aucun avantage dans les relations académiques. De même, le fait d'être un chercheur universitaire reconnu donne peu d'avantages dans les milieux sportifs. Il faut donc connaître la pertinence des ressources pour la relation sociale en question.

Poser la question ainsi, c'est se référer aux activités. On peut faire l'hypothèse qu'une ressource est d'autant plus déterminante dans l'allocation du pouvoir qu'elle est activée par des activités l'impliquant. Le fait, par exemple, qu'un des germains ait beaucoup plus d'argent que l'autre, n'a, par hypothèse, aucune influence sur le pouvoir si cette supériorité n'est pas accompagnée d'une aide financière du premier vers le second. La perspective de Blood et Wolfe a donc oublié que le pouvoir, pour reprendre l'expression de Kellerhals (1984: 315), dépendait du "territoire que les acteurs doivent gérer". La densité des interactions est une variable essentielle dans la compréhension du pouvoir. Le tableau suivant croise la proportion d'individus ne sachant pas qui a le leadership (selon nos quatre indicateurs) avec la densité des activités entre germains.

Tableau 8.6
Proportion d'individus qui ne savent pas qui a le leadership,
selon le degré d'activités de la relation (en %)

	25% plus actifs	50% inter-médiaires	25% les moins actifs	Gamma
Imposer	2	4	14	-.58
Décider	3	7	27	-.68
Demander conseil	5	11	31	-.59
Se laisser persuader	4	7	16	-.44

On voit dans ce tableau que les individus les moins actifs avec leurs germains (25% les moins actifs) ont plus de difficulté à dire qui a le pouvoir: la question ne se pose sans doute pas avec autant d'importance pour eux que pour les autres. Quand la fratrie s'active, quand les activités communes deviennent courantes, la question du pouvoir est incontournable. Si la relation est active, le pouvoir émerge. Si la relation est distante et vide, la question du pouvoir se pose moins. L'activité

commune a un coût; elle doit régler la question du pouvoir. On retrouve ici une hypothèse classique qui porte sur la relation entre pouvoir et vie de groupe. Tout groupe suppose un contrôle social et une forme ou une autre de pouvoir. Bales (1950) montre, par exemple, que les petits groupes créent tous, plus ou moins précocément, des rôles de leadership.

Ce rapport entre activités et pouvoir devra être encore approfondi. Entre les ressources et le pouvoir, il manque, dans nos analyses empiriques, les activités. On peut faire l'hypothèse que les ressources deviennent productrices de pouvoir seulement si elles sont activées dans la relation. Si, par exemple, le germain fournit de l'aide scolaire, sa supériorité à l'école sera productrice de pouvoir. S'il ne le fait pas, cette supériorité sera sans effet. Ainsi, les ressources ne sont que des conditions facilitantes du pouvoir, ses vraies bases résidant dans les activités liant les individus.

Pouvoir et asymétrie des échanges

Nous avons vu que les échanges entre germains se caractérisent par une grande réciprocité (chapitre VI). Or, dans certains cas, la réciprocité est remplacée par l'asymétrie des prestations. Dans pareils cas, la théorie de l'échange social prédit une forte asymétrie du pouvoir entre les acteurs. Si, en effet, le bénéficiaire de prestations ne peut se passer de la prestation, en même temps qu'il ne peut aller la chercher ailleurs à meilleur prix, et ne peut la compenser matériellement, il concédera du pouvoir sur lui-même (Blau, 1964 et Ng, 1980), comme les paysans grecs d'avant la réforme de Solon, qui se donnaient en esclaves contre l'annulation de leurs dettes. Le pouvoir peut donc être considéré comme une ressource, il peut devenir une monnaie d'échange. "Le don non rendu rend encore inférieur celui qui l'a accepté" (Mauss, 1966: 258). Dans le *potlatch*, celui qui ne peut rendre déclare son infériorité. Ainsi, les échanges ne sont-ils pas innocents; ils placent les individus dans des positions de dominance ou de dépendance. Ils sont en rapport avec la compétition entre les hommes et produisent des inégalités (Bajoit, 1992). La réciprocité est la conséquence de l'exigence d'égalité, et l'inégalité dans l'échange est compensée par une inégalité de pouvoir. La perte de pouvoir peut aussi, dans certaines conditions, être volontaire. Ainsi, selon Swingle (1976), la personne qui décide s'il y aura subordination ou non n'est pas celle qui a le plus de ressources, mais celle qui est la plus dépendante. Le désir des ressources d'autrui crée la

dépendance à l'égard d'autrui. La non-réciprocité des dons crée l'asymétrie du pouvoir.

On peut donc faire l'hypothèse que les fratries où la réciprocité n'existe pas sont marquées par des inégalités de pouvoir plus grandes, au profit de celui qui a le plus donné. Nous allons tester cette hypothèse en nous référant au prêt d'objets (questions 12c et 12g). Il faut d'abord voir s'il existe, au niveau bivarié, une relation entre le fait de donner plus que l'autre et le fait d'avoir plus de pouvoir. Le tableau suivant indique que tel est le cas.

Tableau 8.7
Répartition du pouvoir selon le solde
des prêts d'affaires (en %)

	Individu prête plus souvent	Individu et germain prêtent aussi souvent	Germain prête plus souvent
Individu a plus de pouvoir	61	37	24
Individu et germain ont le même pouvoir	29	43	44
Germain a plus de pouvoir	10	20	32
Total	100%	100%	100%

Gamma=0.40

Quand l'individu prête plus souvent que le germain, il a dans 61% des cas plus de pouvoir que lui; quand c'est le germain qui prête plus souvent, cette proportion tombe à 24%. Avant de considérer l'hypothèse comme confirmée, cependant, il faut voir si la corrélation entre le solde des échanges et le pouvoir n'est pas fallacieuse, produite par le fait que le statut d'aîné est à la fois corrélé avec un surcroît de dons et avec le pouvoir. Dans ce cas, les échanges n'auraient aucune influence sur le pouvoir. Cette alternative figure sous le point I de la figure qui suit. Le modèle II postule l'existence de relations entre les trois variables. Il est tout à fait clair, en effet, que le pouvoir de l'aîné ne tient pas uniquement à sa position dans les échanges, mais à d'autres supériorités que nos analyses précédentes ont bien mises en évidence. De même, on sait déjà que l'aîné prête plus que le cadet, sans doute parce qu'il possède plus de biens. Il faut donc considérer la relation entre solde des échanges et

pouvoir, en tenant constantes les deux autres relations. C'est ce cas qui est considéré en II.



Pour tester ces différents modèles, une analyse de type loglinéaire hiérarchique a été faite. Le rang de naissance dans la dyade est de nature dichotomique (aîné, cadet). Le solde des échanges a trois états, ainsi que le pouvoir: l'individu plus; à égalité; le germain plus. 531 cas ont été retenus pour l'analyse et 67 éliminés pour cause de données manquantes sur l'indicateur de pouvoir. Comme on l'a vu dans la section précédente, la question du pouvoir ne se pose pas dans toutes les fratries. L'analyse hiérarchique loglinéaire doit tenir compte de 18 cases (3X3X2). 531 divisé par 18 donne environ 30, un chiffre largement supérieur au 5 individus par case exigés par la méthode. Tabachnick et Fidell (1989) conseillent de contrôler la présence dans chaque case de tableaux bivariés de valeurs théoriques au moins supérieur à 1. Par ailleurs, pas plus de 20% des cases ne devraient avoir un effectif théorique inférieur à 5 (240). Ces deux critères sont respectés dans l'analyse qui suit, puisque toutes nos cases ont des effectifs supérieurs ou égaux à 7. Par contre, 4 cases sur 16, dans les trois analyses loglinéaires ont un effectif inférieur à 5. Nous respectons à nouveau, mais de justesse cette fois-ci, le critère retenu.

On voit dans le tableau suivant que le premier modèle n'a qu'une très faible probabilité. Le second, par contre est confirmé par l'analyse loglinéaire.

Tableau 8.8
Estimation des trois modèles loglinéaires

Modèles	Likelihood ratio chi-square	D.L.	Degré de signification
I	13.1	8	0.11
II	1.8	4	0.78

La probabilité du modèle II est de 0.78, alors que celle du modèle I n'était que de 0.11. La différence entre les deux chi-carré, compte tenu de la différence du nombre de degrés de liberté, est tout à fait significative. Ceci implique que la relation entre pouvoir et échange n'est pas fallacieuse, mais bien réelle. Le lien entre échange et pouvoir gagne en intérêt pour le chercheur s'il est conscient du fait que la position dans les échanges dépend des ressources de chacun. Ainsi, celui qui a le plus de ressources externes sera le plus à même de donner. On retrouve donc

la théorie des ressources en ayant élucidé l'une des variables intermédiaires entre ressources et pouvoir. La ressource crée du pouvoir si elle est significative pour la relation, c'est-à-dire si elle est l'objet d'un échange.

L'altruisme de l'aîné, que nous avons décrit dans le chapitre VI, a donc comme conséquence - et peut-être comme finalité plus ou moins consciente - de faire du cadet un débiteur, voire un subordonné. Tout comme le *Kula* ou le *Potlatch* des anthropologues, les aides et les dons fraternels ne visent-ils pas, entre autres choses, à renforcer le prestige des *big men* que sont les aînés ?

Autres facteurs

Deux dimensions de la dynamique familiale, que nous avons déjà présentées ont été mises en rapport, dans d'autres travaux, avec le pouvoir. Il s'agit des coalitions et de la communication. Nous allons expliciter les corrélations qui lient ces dimensions au pouvoir.

Le pouvoir familial, selon Szinovacz (1987), ne peut être compris sans référence à la formation de coalitions. On se souvient du rapport établi entre pouvoir et coalition par Caplow (1984). Si A est plus fort que B et B que C, il est probable qu'une coalition entre B et C contre A émerge, toutes choses étant égales par ailleurs. L'analyse du pouvoir en terme de ressources individuelles (telle que nous l'avons établie plus haut) oublie l'intégration des individus dans un système de pouvoir. Le pouvoir que l'individu a sur son germain ne dépend pas seulement de ses propres ressources comparées à celles du germain, mais aussi de la formule du pouvoir en cours dans la famille. Ainsi la coalition permet aux individus les plus "faibles" de mettre leurs ressources en commun et d'exercer une pression plus forte sur un autre membre de la famille (Scinovacz, 1987: 667).

Il arrive parfois que les parents utilisent leurs enfants comme une ressource dans les négociations qu'ils entament avec leur conjoint (Heer, 1963). Nous avons montré, dans le chapitre III que des coalitions se forment préférentiellement entre la mère et la fille, ou la mère et le cadet. Le père semble obéir à une autre logique que celles du rang et du sexe. Ses alliances ne se décident pas sur une base statutaire. On peut donc penser que l'alliance du cadet et de la fille avec la mère n'obéit pas seulement à une logique "biologique" (l'attachement instinctif de la mère pour le puîné par exemple), mais qu'elle répond aussi au désir, à la fois de la femme, de la fille ou du cadet, de contrebalancer le pouvoir de

l'homme, du garçon ou de l'aîné. La coalition est alors profitable pour les deux acteurs qui décident de se lier. L'enfant devient une ressource pour la femme dans ses négociations avec son mari, la mère devient une alliée dans celles du cadet avec son aîné, de la fille avec le garçon.

La place qu'occupe l'individu dans un réseau de communication a souvent, elle aussi, été considérée comme déterminante dans l'allocation du pouvoir. Ainsi, pour Degenne et Forsé (1994: 135), le "capital social" de la personne, constitué par son réseau de relations et par la place qu'il occupe dans ce réseau, est un des éléments influençant son pouvoir. De nombreuses recherches ont montré que plus un individu est central, par exemple dans un réseau de communication, plus son pouvoir est grand (Cook, 1982: 185), surtout si les liens de ce réseau ne sont pas redondants⁸⁹.

Les analyses du chapitre V ont très clairement montré que les aînés jouaient un rôle de premier plan dans la communication familiale. Ils communiquent plus avec leurs parents, et reçoivent plus d'information de la part des cadet qu'ils ne leur en donnent. On peut donc penser qu'une partie du pouvoir de l'aîné tient à sa place particulière et privilégiée dans le système de communication familial. Le pouvoir féminin est sans doute susceptible de la même explication (que l'on trouve également, sous une forme légèrement différente dans l'explication par les coalitions); les filles profitent de la communication particulièrement forte qui les lie à la mère⁹⁰.

89 L'explication suivante est tirée de Degenne et Forsé (1994: 137-138). Considérons ces deux réseaux:

Le premier des réseaux (cas I) ne contient aucun lien redondant car ego "ne peut se servir de sa relation avec l'un de ses partenaires pour joindre les autres". Dans le second, au contraire, les liens sont redondants, car ego peut emprunter divers chemins pour atteindre chacun des partenaires. Les auteurs concluent que "le capital social d'ego est d'autant plus grand que son réseau personnel dispose de moins de redondance" (Degenne, Forsé, 1994: 137-138). Dans le premier cas, ego est clairement dominant par rapport aux autres individus, ce qui n'est pas le cas dans le deuxième, où tous ont le même pouvoir. Il s'agit donc d'un réseau équilibré du point de vue du pouvoir (Cook, 1982: 184).

90 On peut également se demander si la mère ne contrebalance pas le pouvoir du père, qui est basé sur des ressources externes, comme l'indique la théorie des ressources, par son rôle central dans le réseau familial de communication. La mère canalise les confidences des enfants, dont le père est plus ou moins exclu. Elle joue un rôle d'intermédiaire. Or, l'on sait que de telles positions sont associées à un surcroît de pouvoir (Degenne, Forsé, 1994).

L' influence

Le terme de "pouvoir" est parfois utilisé en lieu et place du concept d'influence. La confusion entre les notions fait oublier que si le pouvoir implique une coercition ou, au moins, un contrôle, l'influence est fondée sur la capacité de persuader autrui (Hollander, 1985: 489). Les deux concepts ont cependant en commun de concerner le *leadership* dans le groupe. La question des facteurs d'influence est très importante si l'on se rappelle que le germain a un impact important sur nombre des comportements de l'individu, particulièrement quand celui-ci est un cadet. La précocité de la première relation sexuelle est influencée par le rang de naissance et le sexe du germain. La consommation de drogues et la petite criminalité dépendent aussi de l'exemple que donne le germain. De même, la réussite scolaire et la formation professionnelle de l'individu semblent être influencées par celles du germain: Eckmann-Saillant et alii (1994) montrent, par exemple, que l'individu ayant un germain sans qualification a plus de chance d'être lui-même sans qualification⁹¹.

Nous aimerions savoir si les ressources pertinentes concernant le pouvoir sont également valables pour l'influence. Nous avons vu que le rang de naissance, la force physique et la capacité de convaincre les parents étaient particulièrement importants dans la distribution du pouvoir entre germains. Est-ce le cas concernant l'influence ? Pour le savoir, nous avons fait une régression multiple sur un indice considérant la moyenne des questions 15a et 15d. La régression donne les résultats suivants:

Tableau 8.9

Régression multiple des ressources et des statuts sur l'influence

Multiple R	0.58
R Square	0.34
Adjusted R Square	0.32
Standard Error	0.82

91 Bien que, selon Blau et Duncan (1969), il y ait autant de différence entre le niveau de formation de deux frères qu'entre celui de deux individus pris au hasard. Ce résultat concerne l'Amérique des années cinquante-soixante. Il serait intéressant que les mesures de la mobilité sociale prennent en compte systématiquement la comparaison avec le germain, ce qui permettrait de faire diminuer l'influence des structures générationnelles de l'emploi sur la comparaison.

F = 16.93822 Signif F = .0000

Variables	B	Beta	Degré de signification ⁹²
Rang de naissance	-0.90	-0.45	***
Convaincre les parents	-0.12	-0.15	**
Force physique	-0.09	-0.14	**
Réussite scolaire	-0.09	-0.11	**
Succès esthétique	-0.12	-0.11	**
Capacité financière	0.05	0.08	ns
Excellence sportive	-0.02	-0.03	ns
Sexe (Garçons=1, filles=2)	0.02	0.01	ns
Possessions matérielles	-0.01	-0.01	ns
Sociabilité	-0.01	-0.01	ns
Excellence manuelle	0.00	0.00	ns

Les aînés ont beaucoup plus d'influence que les cadets, même quand on contrôle les ressources que l'aîné possède en plus de celles du cadet. Savoir convaincre les parents est une source très importante d'influence sur le germain. De même la réussite scolaire et la force physique sont des facteurs d'influence, tout comme le succès esthétique. Les autres facteurs n'ont pas d'influence significative. On remarquera, en particulier, que le sexe ne joue aucun rôle dans l'explication de l'influence. Le tableau suivant présente, par ordre d'importance (sur la base du bêta), les facteurs de pouvoir, tels que dégagés par la première analyse de régression, et les facteurs d'influence.

Facteurs de Pouvoir	Facteurs d'influence
1) Rang de naissance	1) Rang de naissance
2) Force physique	2) Capacité de persuader les parents
3) Capacité à persuader des parents	3) Force physique
4) Excellence esthétique	4) Réussite scolaire
5) Sexe	5) Excellence esthétique
6) Capacité financière (ns)	6) Capacité financière (ns)

On voit que plusieurs ressources sont communes au pouvoir et à l'influence. Il s'agit du rang de naissance, de la force physique, de la capacité de persuader les parents et de l'excellence esthétique. Sur cette base commune, viennent se greffer des ressources spécifiques à chacune des relations: pour le pouvoir, il s'agit du sexe; pour l'influence, de l'excellence scolaire.

92 ***= significatifs à 0.001; **= significatifs à 0.01; *= significatifs à 0.05; ns=non significatifs.

Quelques influences

- *Quand on va en ville, quand je choisis des habits, il faut toujours que quelqu'un me donne son avis. Donc je l'embête jusqu'à ce qu'il me dise que c'est moche pour que je sois contente. S'il me dit que tout va bien, c'est que c'est pas normal. S'il me dit que c'est moche, je l'achète quand même; s'il me dit que c'est beau, je ne l'achète pas (fille parlant de son frère cadet, interview no 1).*

- *Mon frère il me demande jamais mon avis, il s'en fout complètement. Moi je lui demande des fois mais j'en tiens pas toujours compte. Par exemple, cet été je vais faire un tour d'Europe en train et je lui ai demandé ce qui serait mieux comme villes à voir (fille parlant de son frère aîné, interview no 7).*

- *Ces temps-ci, elle s'intéresse un peu à tout et elle prend les mêmes idées que moi. Avec Ruth Dreifus⁹³, elle comprenait pas très bien ce qui se passait. Elle m'a posé des questions et après elle avait le même avis que moi; elle pensait la même chose que moi; elle disait ce que j'avais dit (garçon parlant de sa soeur cadette, interview no 3).*

Le pouvoir et l'influence fraternels, quoique phénomènes proches, n'obéissent donc pas à la même logique, puisque leurs bases ne sont pas tout à fait les mêmes. Le pouvoir fraternel se fonde, par ordre d'importance, sur la force physique et sur la capacité de convaincre les parents; l'influence fraternelle, sur la capacité de convaincre les parents, la force physique, mais aussi la réussite scolaire. La capacité de convaincre les parents est la ressource la plus corrélée avec l'influence; elle n'arrive qu'en seconde position dans l'explication du pouvoir.

La comparaison sociale comme processus d'influence

Festinger (1954) fut l'un des premiers à considérer la comparaison comme un vecteur d'influence. A qui se compare et s'évalue l'individu adolescent ? On a mis traditionnellement l'accent (Gecas, Seff, 1990) sur les parents et les pairs comme individus de référence pendant l'adolescence. Il faut cependant remarquer que le germain obtient, dans une étude portant sur des adolescents américains, un score important de comparaison. Il serait, selon cette étude, autant objet de comparaison que le meilleur ami (Center Seltzer, 1980). Le germain est par excellence, selon Cicirelli (1982: 277), l'objet de comparaison. Il joue le rôle d'étalon de mesure. La comparaison entre germains a sans doute cette influence non négligeable parce que, comme les données de Center Seltzer le montrent, elle inclut une variété plus grande de domaines. Alors que les parents sont essentiellement utilisés comme groupe de référence en ce

93 Conseillère fédérale (équivalent d'un ministre).

qui concerne les buts scolaires et les plans concernant le futur, les pairs ont une plus grande influence sur le style de vie, les goûts, les activités récréatives (Gecas, Seff, 1990: 945). Or, les germains pénètrent les domaines d'influence, à la fois des parents et des pairs.

Nous pouvons constater, par le tableau suivant, que les aînés et les cadets ne se comparent pas les uns aux autres avec la même intensité. Les cadets se comparent plus aux aînés que l'inverse.

Tableau 8.10
Fréquence de la comparaison, selon le rang de naissance (pourcentages en colonne)

	Aîné	Cadets
Toujours ou souvent	10	19
Quelquefois	16	25
Rarement	23	25
Jamais	50	32
Total	100%	100%

Tout porte donc à penser que l'influence de l'aîné sur le cadet, que la régression multiple précédente a bien mise en évidence, tient, entre autres facteurs, à cette tendance différente à la comparaison. Ces résultats confortent ceux de Zimbardo et Formica (1963), qui indiquent que les aînés utilisent les parents comme points de référence, alors que les cadets incluent bien souvent les aînés dans les autrui significatifs à partir desquels ils orientent leurs comportements.

Pourquoi le cadet se compare-t-il plus à l'aîné que l'aîné au cadet ? Plusieurs explications peuvent être avancées qui ne se contredisent pas, mais au contraire se renforcent. L'aîné est une source de comparaison pour le cadet parce que le premier-né a plus d'expériences, de connaissances, en résumé "parce qu'il est déjà passé par là". Selon Festinger, les individus ont tendance à se comparer à des personnes qui sont un petit peu supérieures à eux, dans le domaine sur lequel porte la comparaison: c'est bien la situation dans laquelle se trouve souvent l'aîné par rapport au cadet. De plus, la comparaison entretient un rapport étroit avec le pouvoir. Les faibles se comparent aux forts toujours plus que les forts aux faibles. Or, comme on l'a bien montré dans les sections précédentes, le premier né a plus de pouvoir, dans la majorité des cas, que le cadet.

On peut compléter ces explications en disant que plusieurs acteurs très significatifs pour les germains engendrent, par leurs attitudes, cette

différence entre cadets et aînés. Il s'agit d'abord des parents. Il est beaucoup plus probable que les parents évaluent le cadet par rapport à l'aîné que le contraire. Les parents ont un souvenir de ce qu'était l'aîné à l'âge du cadet. Ils peuvent donc dire si le cadet fait mieux ou moins bien. Par contre, ils ne peuvent pas juger les comportements présents de l'aîné en partant du cadet, à âge tenu constant. Ils évalueront donc l'aîné d'une autre manière, selon d'autres critères. Il est probable qu'ils donnent l'aîné en exemple au cadet; il est possible qu'ils donnent en exemple le cadet à l'aîné mais cela est sans doute moins courant, car l'infériorité d'âge rend l'exemple moins pertinent⁹⁴.

L'école, comme le soulignent Bossard et Boll (1960:104), fonctionne à peu près de la même manière. Les cadets suivent les traces des aînés. "Êtes-vous le frère de....." est une question qui revient souvent en début d'année dans la bouche des enseignants. A qui s'adresse-t-elle ? Aux cadets bien entendu. L'aîné a laissé une trace, une réputation, un préavis plus ou moins favorable pour le second. Les professeurs comparent. Qui prennent-ils comme base de la comparaison ? Sans doute davantage l'aîné, qui est déjà connu dans l'institution quand le cadet y entre. Comment évalue-t-on l'aîné ? A nouveau selon d'autres critères. Peut-on donner le cadet en exemple à l'aîné ? Généralement pas, puisqu'on ne le connaît pas encore. Peut-on donner l'aîné en exemple au cadet ? Bien entendu. Non seulement on le connaît mais le temps a fui; la nostalgie et l'embellissement du passé propres à beaucoup de situations, mais spécialement vivaces dans l'enseignement, favorisent la tendance.

On comprend donc mieux pourquoi le cadet se compare à l'aîné, alors que l'inverse est moins vrai. L'aîné domine; or, dans toute situation sociale, les dominés se comparent aux dominants plutôt que le contraire. Les parents et l'école, deux acteurs centraux pour l'individu, confortent la tendance, en comparant eux aussi. L'individu qui passe de la classe où ses résultats en mathématique sont comparés à ceux de son aîné, à la demeure familiale où sa mère se souvient du temps où l'aîné avait son âge, a bien quelques circonstances expliquant son orientation plus comparatiste: "mais qui suis-je donc par rapport à lui⁹⁵ ?"

94 Le cas suivant illustre bien la comparaison parentale: "*Ma mère a toujours tendance à faire des comparaisons entre moi, ma soeur, mon frère. Moi je suis assez désordonnée dans ma chambre. Quand ma mère engueule ma soeur c'est toujours: "Fais pas comme Madeleine". Aussi du point de vue scolaire: 'Oui, Laurence ça va très bien, Madeleine ça va pas du tout et mon frère c'est un peu entre les deux, ouais un peu comme Madeleine'. Elle fait des comparaisons et ça m'embête énormément"* (fille parlant de sa soeur et de son frère cadets, interview no 18).

Les différentes formes du leadership fraternel

French et Raven distinguent, dans un article devenu célèbre (1965), cinq types de pouvoir. Schvaneveldt et Ihinger (1979) ont eu l'idée d'appliquer la typologie de French et Raven à la relation fraternelle. Néanmoins le manque de données empiriques à la disposition de ces deux chercheurs ne leur a pas permis de pousser l'analyse bien loin. Nous allons montrer comment chacun des types de pouvoir dégagé par French et Raven s'articule à la relation fraternelle. Cette manière de faire permettra de situer le leadership fraternel par rapport à d'autres relations de pouvoir qui ont été analysées à l'aide de cette grille et, ainsi, de mieux saisir sa spécificité.

Le pouvoir de récompense est lié à la capacité qu'a l'individu de distribuer une partie des ressources valorisées qu'il détient. Les germains sont-ils en mesure de se récompenser les uns les autres ? Le pouvoir de récompense sous-entend des ressources différentes, attractives pour autrui (Schvaneveldt, Ihinger, 1979: 464) et donc une certaine asymétrie des échanges. La réciprocité est en effet un gage de non-émergence du pouvoir de récompense, car qui récompense est récompensé, qui refuse de récompenser sera puni ultérieurement. La réciprocité implique de fait l'absence de pertinence de ce type de pouvoir. On a vu que dans les cas où la réciprocité est faible, il y a émergence du pouvoir et ce pouvoir doit être fondé sur le pouvoir de récompense.

Le pouvoir de compétence "varie avec l'étendue des connaissances ou de la perception attribuée par P à O dans un domaine donné" (372). Il faut donc qu'un des individus ait plus de compétence que l'autre dans un domaine donné, et que cette différence soit reconnue. On a vu, dans le chapitre VI (les échanges), que l'aîné était d'un grand secours dans les activités scolaires. Nous pouvons donc affirmer que ce type de pouvoir n'est pas absent de la relation fraternelle.

French et Raven définissent la base du *pouvoir de référence* comme l'identification d'un individu à un autre. L'individu est attiré par l'autre, qui est un autrui significatif. L'identification à autrui, l'attraction

95 Il est intéressant de constater également que les filles se comparent plus que les garçons à leur germain. Ainsi, 39% des filles se comparent au moins "quelquefois" à leur germain, sans différence selon le sexe de celui-ci. Les garçons comparent moins et sont, contrairement aux filles, sensibles au sexe du germain. 32% d'entre eux se comparent à un frère, contre seulement 20% à une soeur. Résumons: alors que 39% des filles ayant un frère se comparent à lui, seuls 20% des garçons ayant une soeur sont dans ce cas. Ces résultats montrent l'impact qu'ont sur la relation fraternelle les normes de comportement et les rôles associés au sexe dans notre culture.

pour autrui, sont des facteurs d'assujettissement pour French et Raven. Nous avons vu, dans le chapitre VI, que l'aîné est une référence pour le cadet alors que le contraire n'est pas vrai. Le cadet admire l'aîné, se compare à lui, aimerait quelquefois lui ressembler. Ce n'est pas le cas de l'aîné dans sa relation au cadet. Tout porte à croire que l'aîné a donc un pouvoir de référence sur le cadet.

Le pouvoir légitime est lié à l'acceptation par l'individu de la structure qui donne du pouvoir à un autre individu. Ainsi, pour French et Raven (p. 369), "si P accepte comme juste la structure sociale de son groupe, ... il acceptera l'autorité légitime de O qui occupe un poste supérieur dans la hiérarchie". On a montré plus haut dans ce chapitre que le pouvoir fraternel était lié à la légitimation parentale. On a également fait remarquer que le pouvoir et le conflit sont deux phénomènes liés et que les conflits entre un des germains et les parents sont propices au développement des conflits entre les germains (chapitre I). De toutes ces relations, une idée émerge: le pouvoir sur le germain dépend en partie de l'autorité des parents; si leur autorité est acceptée par l'individu (celui-ci n'a pas de conflits avec eux), l'autorité du germain est légitimée; si ce n'est pas le cas, le pouvoir fraternel perd une partie de sa légitimité, ce qui explique l'association statistique entre pouvoir et conflit (voir premier chapitre).

Enfin, *le pouvoir de coercition* se réfère à la peur qu'a l'individu du châtement ou de la punition que l'autre pourrait lui infliger. Cette punition peut prendre diverses formes, dont la plus extrême est le châtement corporel. On a vu que l'une des bases du pouvoir fraternel résidait dans la force physique. On sait aussi que les conflits entre germains, encore pendant l'adolescence, débouchent souvent sur la violence physique. Il ne fait donc guère de doute que le pouvoir de coercition est une base importante du pouvoir fraternel. Ce type de pouvoir est bien entendu le moins accepté par les individus. Il n'a ni les avantages concrets du pouvoir de récompense ou de compétence, ni les gratifications psychologiques que procure le pouvoir de référence, ni la légitimité de l'autorité. Sa présence explique sans doute en partie la fréquence élevée du conflit fraternel.

Se pose en effet la question du degré de légitimité du pouvoir fraternel. La distinction entre autorité et domination nous semble ici pertinente. L'autorité est présente dans des situations où le pouvoir de l'autre est parfaitement légitime aux yeux de l'individu. On reconnaît à

autrui un droit de contrôle sur soi. Dans le cas de la domination, le pouvoir d'autrui n'a aucune légitimité et se fonde sur la contrainte. On se demandera de quel côté du *continuum* se situe le pouvoir fraternel. L'importance de la force physique fait penser que dans bien des cas, le pouvoir fraternel prend la forme de la domination.

On se souvient des types d'autorité de Weber. L'autorité légale repose "sur des règles rationnellement établies... . L'on commande, non pas au nom d'une autorité personnelle mais au nom de la norme impersonnelle" (Weber, 1965: 352). Ce type d'autorité nécessite un organigramme concernant les droits et devoirs de chacun dans l'organisation. Or, de très nombreuses familles n'ont pas des normes de fonctionnement claires et établies une fois pour toute. Les familles se caractérisant par la négociation (familles type "compagnonnage" et "bastion") représentent en effet plus de 50% des familles genevoises ayant un enfant de 13 ans (Kellerhals et alii, 1991). De plus, on a déjà mentionné le fait que la relation fraternelle semble être caractérisée par une absence de normes. Dans ces conditions, on peut douter de la base "légale" du pouvoir fraternel.

L'autorité peut également avoir une base charismatique, "croyance en cette qualité extraordinaire de la personne considérée" (Weber, 1965: 354). Il n'est pas impossible, donc, que certains aînés aient une autorité charismatique sur leurs cadets, mais comme l'analyse des configurations sentimentales l'a montré (chapitre IV), le désir de ressemblance et l'admiration sans borne sont plutôt rares.

L'autorité traditionnelle, "croyance en la routine de tous les jours, respect envers ce qui, réellement, ou d'une manière supposée ou prétendue, a toujours existé" (355), peut également jouer dans le rapport du cadet à l'aîné. Le cadet, voit, pendant des années, l'aîné le commander. Cette réalité a des bases d'abord biologiques: l'aîné est plus développé, du point de vue intellectuel et physique, que le cadet. A l'adolescence, les choses commencent à devenir moins claires, et à l'âge adulte la différence de développement a complètement disparu. On peut se demander à quel point la tradition est de nos jours une base légitime de pouvoir dans les relations fraternelles.

On revient ainsi à l'idée que l'autorité fraternelle manque sans doute de légitimité, et qu'elle laisse donc souvent un espace à une forme ou une autre de coercition. Goode (1971) explique la plus grande violence physique à l'oeuvre dans les classes populaires par le manque de

ressources des individus. Le pouvoir sur autrui, en particulier de l'homme sur la femme et ses enfants, se base sur la contrainte physique parce que l'individu ne possède rien d'autre qui lui permettrait de remplir le rôle de chef que la culture lui alloue (Goode, 1971: 633). Cette perspective peut expliquer en partie le haut niveau de violence de la relation fraternelle. S'il existe des modèles culturels de commandement du cadet par l'aîné, de la fille par le garçon, l'individu ne peut pas toujours faire appel à autorité légitime dans sa relation fraternelle, parce qu'il manque de ressources significatives. La violence reste la ressource "ultime" (Szinovacz, 1989), *l'ultima ratio* du pouvoir. L'échec de la violence est particulièrement lourd de conséquence car on se trouve alors "à la merci de son ennemi". Le caractère inacceptable de cette possibilité explique peut-être la réciprocité de la violence fraternelle. On doit frapper en retour pour ne pas perdre toute emprise sur soi-même, pour conserver son autonomie.

Conclusion

Les relations de pouvoir et d'influence sont au centre de la relation fraternelle. Notre étude a permis d'en évaluer les principaux déterminants. Parmi eux figure le statut des individus. Être aîné ou cadet, garçon ou fille, c'est être appelé à une position de dominant ou de dominé dans la relation fraternelle. Le statut acquis est également important. Ainsi, l'excellence scolaire, esthétique, sociale, sont toutes productrices de pouvoir ou d'influence au sein de la fratrie. On voit comment l'insertion sociale des individus façonne la position qu'ils ont à l'intérieur de la famille.

En plus de ces facteurs de nature individuelle, ou interindividuelle (qui sous-entendent une comparaison se limitant à la dyade), nous avons montré que le pouvoir fraternel est un élément du fonctionnement familial. Ainsi, les coalitions et le réseau de communication renforcent les inégalités liées au statut des individus. Les germains ne sont pas égaux, ni à l'extérieur de la famille ni à l'intérieur de celle-ci. Cette inégalité ne tient pas seulement à des ressources inégalement réparties au sein de la fratrie, mais également à l'influence des statuts et de la place de chacun dans le fonctionnement familial.

Chapitre IX: Les rôles

Il faut surtout en finir avec la croyance admise que la situation de chaque enfant est la même pour tous dans le cercle de famille.

Alfred Adler.
Le sens de la vie.
 (1933, 1991: 165).

La question des rôles a été abordée, pour l'essentiel en sociologie de la famille, dans le cadre des relations conjugales ou des stratégies éducatives. La plupart des études insistent sur le rapport entre les rôles familiaux et le sexe des individus: on a montré que mari et femme ne jouaient pas les mêmes rôles familiaux. L'étude des rôles familiaux a donc été fortement influencée par les "*gender studies*", qui placent au centre de leur interrogation les différences ou inégalités entre les sexes, ainsi que les causes sociales qui les promeuvent. Les rôles que jouent les germains dans le cadre de la famille cohabitante ont en revanche été négligés par la recherche empirique. Si maris et femmes ne jouent pas les mêmes rôles dans la famille contemporaine, est-ce également le cas des frères et des soeurs, des aînés et des cadets ? La question de la variabilité des rôles au sein de la fratrie est importante: elle est une des dimensions qui permet d'estimer la différenciation intrafamiliale.

Nous chercherons, dans l'étude des rôles fraternels, à mettre en avant les effets des sexes, en suivant ainsi l'abondante littérature existant sur la question. Nous nous interrogerons également sur le rang de naissance: on sait que dans la société féodale, l'aîné et le cadet, surtout quand ils étaient de noble extraction, ou quand la question de l'héritage de la terre se posait, ne pouvaient envisager la même destinée. Le rôle que les germains jouaient dans la famille dépendait de leur statut d'aîné ou de cadet. Récemment, Kellerhals et alii (1991) se sont demandé s'il n'existait pas un nouveau droit d'aînesse, tant les stratégies éducatives des parents différaient selon le rang de naissance de l'enfant. Le rôle "d'héritier" des aspirations parentales semble être, particulièrement chez les garçons, réservé à l'aîné. Mieux connaître les rôles associés à chaque rang dans la fratrie permettra de comprendre comment cette inégalité des

stratégies éducatives s'insère dans la dynamique familiale. Par ailleurs, l'hypothèse de Toman (1987) quant à l'adéquation des rangs de naissance des conjoints, a mis en avant l'importance de cette variable pour l'univers relationnel de l'adulte. On sait aussi que les aînés jouent plus souvent un rôle, dans le réseau de parenté à l'âge adulte, que les cadets (Kellerhals et alii, 1994: 144). Si l'on en croit Bossard et Boll (1960), les rôles joués dans la fratrie sont particulièrement stables et perdurent sur le long terme. Ainsi, étudier les rôles dans la fratrie adolescente permet d'acquérir une connaissance plus précise de l'origine des rôles conjugaux et familiaux de l'adulte.

La notion de rôle peut être comprise de manière plus ou moins large. La définition classique du rôle le présente comme un ensemble de droits et de devoirs liés à une fonction ou à une position clairement définies, soit par les normes, soit par une organisation. Le rôle est "un système de contraintes normatives auxquelles sont censés se plier les acteurs" (Boudon, Bourricaud, 1990). Ainsi, le père de famille a des rôles assez clairs concernant son enfant, comme le patron avec son employé ou le soldat avec un officier. Le rôle est en étroite corrélation avec la culture et les normes, et c'est grâce à la socialisation qu'il est transmis (Peplau, 1983: 231).

Cette définition pose problème dans le cas de la relation fraternelle, puisque une de ses caractéristiques est son absence de normation. La culture occidentale actuelle ne dit pas grand-chose des droits et devoirs des germains les uns envers les autres: il y a absence de rôles prescrits (Schvaneveldt et Ihinger, 1979; Cicirelli, 1994). La définition classique du rôle n'est donc pas appropriée à notre objet, quand bien même on la tempérerait de notions comme celles de la variabilité ou de l'ambivalence de rôle. La culture ne définit pas précisément ce que c'est que d'être frères et soeurs.

Il nous faut donc plutôt faire appel à la définition interactionniste des rôles, qui les considère comme "des régularités comportementales résultant d'une interaction sociale" (Nye, 1976: 5). Ces régularités comportementales peuvent être qualifiées de rôles si elles sont associées à une position ou à un statut dans le groupe social étudié. Cette définition du rôle met l'accent sur le "*role-making*" plutôt que sur le "*role-taking*". L'absence de normes culturelles concernant la relation fraternelle nous fait donc penser que les rôles fraternels se construisent, se négocient d'une façon active, dans le cadre de la famille. Il serait faux, en effet, de

penser que les germains sont les seuls acteurs de leur relation. La question des rôles fraternels gagne en intérêt si l'on prend en compte leur signification pour l'ensemble de la famille. Nous avons choisi cette option, en tournant nos questions de manière à inclure le fonctionnement familial dans son entier, en ne nous limitant pas au sous-système fraternel. Plusieurs auteurs se sont intéressés aux rôles fraternels. Leurs contributions seront présentées de manière critique. Nous proposerons ensuite une typologisation nouvelle des rôles fraternels, et nous montrerons comment elle s'articule à l'étude empirique.

Adler et la théorie du détronement

Adler est célèbre pour sa théorie du détronement. Le premier né a la caractéristique d'avoir été un enfant unique pendant un certain temps. Il a donc profité de l'attention pleine et entière des parents, et s'est vu obligé de "partager", à un moment du cycle de vie (vers deux ou trois ans en moyenne) où, selon Adler, il n'a pu rationaliser, conceptualiser, cette nouvelle expérience, ce qui la rend particulièrement traumatisante. L'aîné se trouve donc dans la position de quelqu'un qui a des acquis à protéger, d'où son rôle conservateur dans la famille: il cherche à justifier le pouvoir qui lui a été donné, et il va défendre le système familial qui lui a donné ce pouvoir. L'aîné est donc considéré par Adler comme "le soutien de la famille et de ses traditions conservatrices."(1991: 169)

Le cadet, tout au contraire, naît avec le partage, dont il est la cause. Il n'a jamais possédé de manière exclusive l'attention et l'affection des parents. Il doit faire face à l'aîné, qui est plus fort que lui, qui veut le dominer, et qui conteste sa prétention à l'égalité. Durant sa vie entière, le cadet sera davantage porté à la révolte et à la contestation que l'aîné parce qu'il a dû, dès sa naissance, faire face au pouvoir de l'aîné, dont il contestait la légitimité.

Adler complète ce tableau en indiquant que le sexe et la différence d'âge influencent l'intensité des prises de rôles. Ainsi l'aîné, s'il est un garçon et si le germain est une fille, aura plus tendance à l'autoritarisme et au conservatisme, à cause des stéréotypes de sexe qui donnent le pouvoir aux hommes. Si l'aîné et le cadet sont séparés par de nombreuses années, la relation perd de sa pertinence du point de vue du pouvoir et du sentiment de compétition.

Adler a été l'un des premiers à soulever le problème des rôles fraternels. Sa perspective est malgré tout très psychologique et porte sur les expériences de la petite enfance, considérées comme déterminantes

pour comprendre les rôles fraternels. Sans nier cette importance, nous aimerions plutôt mettre l'accent, comme nous l'avons dit dans l'introduction générale à ce travail, sur la dynamique actuelle de la famille, et non sur l'effet des représentations et processus intrapsychiques.

Les constellations fraternelles et la théorie de la duplication

Pour Adler, le rang de naissance détermine la prise de rôle de l'individu. Plusieurs auteurs ont accepté cette idée d'une concordance entre rangs de naissance et rôles. Le plus connu est sans conteste Toman (1987), qui systématise les idées d'Adler. Il part de la notion "d'empreinte" que l'on trouve chez Lorenz (1963). Elle pose qu'un conditionnement a un effet d'autant plus important qu'il intervient plus précocement dans la vie de l'individu, et qu'il dure plus longtemps. Or le germain est un acteur qui intervient généralement tôt dans la vie de l'individu et qui l'accompagne longtemps.

Sans expliciter ses indicateurs, Toman voit une correspondance très nette entre rangs de naissance, sexes présents dans la fratrie, et rôles. Prenons le cas du frère aîné d'une fille. Il sera, prétend Toman, confronté à la naissance de sa soeur en moyenne vers trois ans, âge auquel l'enfant apprend l'existence de la différence des sexes. "Il peut donc être précocement heureux du sexe différent de l'autre enfant, chez lui, car après tout sa soeur et lui forment un couple semblable à leurs parents et une petite fille peut non seulement mériter les soins importants de sa mère au début de sa vie mais est habituellement traitée avec tendresse par son père. Lui, son frère aîné, n'a pas à entrer en compétition avec elle: ce qu'il apprend à faire pour elle sera de toute façon payé de retour par l'amour et l'affection qu'elle lui donne". La soeur cadette, de manière complémentaire "a tendance à devenir particulièrement féminine. Elle apprend à admirer son frère, à accepter non seulement sa protection et ses soins mais aussi sa tutelle [...]. En résumé, frère aîné de soeur et soeur cadette de frère abordent tous deux la vie avec un pair de sexe opposé. Le frère a, pour sa part, tendance à jouer le rôle de chef vis à vis des filles comme de sa soeur et, réciproquement, cette dernière va laisser d'autres garçons comme son frère la mener et la gâter" (Toman, 1987: 30-31).

Le rang de naissance et le sexe sont donc censés définir la personnalité de l'individu. Ainsi, un frère aîné de garçon est poussé à devenir un leader, alors qu'une soeur cadette de garçon sera

particulièrement féminine, bonne épouse, etc. Selon Toman, les relations sociales de l'adulte sont définies par la constellation fraternelle dans laquelle il a grandi. Elles ne seront heureuses que dans la mesure où elles permettront à l'individu de dupliquer ses relations fraternelles. Donc les mariages liant des individus aux rangs complémentaires (comme un garçon aîné de soeur avec une fille cadette de frère) sont moins menacés par le divorce que les autres. De même, les amitiés entre personnes de rangs complémentaires sont moins conflictuelles. Les relations qu'a chacun des parents avec ses enfants seraient également influencées par le schéma de la duplication.

Cette théorie nous semble peu fiable, dans la mesure où elle s'en tient à un ensemble de considérations stéréotypées et sans fondement, plutôt qu'à des propositions raisonnées et testables. Malgré les dires de l'auteur et du préfacier de l'édition française, aucune vérification des hypothèses n'a été établie (Ihinger, 1975; Ernst et Angst, 1983). Se dégagent cependant du livre de Toman plusieurs hypothèses stimulantes. D'abord il y a l'idée, toute adlérienne, que les rangs de naissance sont des facteurs de prise de rôles différents dans la fratrie. Toman donne, en second lieu, beaucoup plus d'importance au sexe que ne le fait Adler. Avoir une soeur ou un frère sous-entend des rôles différents pour l'individu. Toman fait également l'hypothèse que les rôles fraternels sont complémentaires: le rôle que joue l'un ne peut être joué par l'autre.

Ensuite, Toman insiste sur l'importance des rôles fraternels pour la construction de l'identité de l'individu. La relation fraternelle conditionne l'individu à jouer certains rôles. L'auteur met en rapport, en particulier, les configurations fraternelles avec le mariage ou l'éducation des enfants. Ainsi, pour reprendre l'extrait proposé plus haut, le mariage d'un frère aîné de soeur avec une soeur cadette de frère a toutes les chances de réussir, parce que les deux conjoints ont appris à jouer des rôles complémentaires. L'auteur développe sa théorie en y intégrant des considérations non seulement sur la dyade mais aussi sur l'ensemble de la fratrie: la position de l'individu est jugée en fonction de son rang et de son sexe par rapport à ceux de tous les autres enfants. Nous retiendrons de l'ouvrage de Toman deux hypothèses que nous tenterons de tester: d'une part qu'il existe une adéquation entre le statut de l'individu (rang, sexe) et les rôles qu'il joue; d'autre part qu'il y a une spécialisation (ou complémentarité) entre les germains du point de vue des rôles.

Les rôles dans les familles nombreuses (Bossard et Boll)

Bossard et Boll (1960) ont procédé à une analyse qualitative portant sur une soixantaine de familles nombreuses (sans doute six enfants ou plus, bien que ce critère ne soit pas clairement précisé). Les rôles suivants ont émergé de cette étude:

- *le germain responsable*; il assume la supervision, la direction de la fratrie, qui rend des services aux autres. Ce sont avant tout les premiers nés qui jouent ce rôle;
- *le germain populaire*; il est celui que tout le monde aime. Il acquiert son estime de soi à travers la capacité de séduire, de charmer, contrairement au premier, qui l'obtient à travers la prise de responsabilité;
- *le germain ambitieux socialement*; Il oriente son comportement essentiellement par rapport à l'extérieur de la famille, par rapport à d'autres personnes, d'autres groupes;
- *le germain studieux*; Il obtient une reconnaissance sociale par ses résultats scolaires, et ne participe pas à la sociabilité fraternelle, préférant la compagnie des livres;
- *l'isolé ou asocial*; ce germain refuse toute participation à la vie familiale;
- *l'irresponsable*; il refuse toutes les responsabilités et tâches engendrées par la vie familiale, alors que, contrairement au type précédent, il accepte la participation aux activités du groupe;
- *le handicapé ou le malade*; certains enfants ayant des problèmes de santé deviennent l'objet de soins particuliers de la part des parents;
- *l'enfant gâté*; c'est souvent le dernier ou l'avant-dernier né.

Les auteurs indiquent que ces types apparaissent en suivant le rang de naissance: ils prétendent trouver une concordance entre, par exemple, le germain responsable et l'aîné, le populaire et le second, l'ambitieux et le troisième, etc. Les premiers rangs se réserveraient les bons rôles, ce qui amènerait les puînés à se spécialiser dans les rôles dévalués socialement, mais qui restent seuls à disposition. Bossard et Boll voient par ailleurs une corrélation entre la taille de la fratrie et la spécialisation,

la diffusion des rôles: plus la famille est grande, plus la spécialisation des rôles est forte, plus le nombre de rôles est grand.

Cet essai de typologisation est criticable à plusieurs points de vue. On peut se demander d'abord sur quels critères est construite la typologie. En effet, on ne voit pas pourquoi on ne rajouterait pas plusieurs catégories à la typologie: par exemple, "le râleur", "la petite fille à son papa", "le dénonciateur", "le débrouillard", etc. Ces rôles ont eux aussi une certaine existence empirique et l'on ne sait pas, à lire Bossard et Boll, ce qui explique leur exclusion. Tous les types sont possibles, mais encore faudrait-il s'entendre sur la notion de rôle. Le rôle n'est pas simplement la description sociologisée d'une personnalité. Il doit faire référence au fonctionnement du groupe, ce qui limite singulièrement les rôles que l'on doit étudier dans l'analyse de la famille.

Il ne suffit donc pas, pour construire une typologie, de demander aux individus de décrire l'image de chacun des familiers, car cette manière de faire ne dégage pas des rôles mais aboutit tout au plus à une psychologie naïve de la famille. Nous retiendrons donc de tout cela, la nécessité de procéder de manière déductive dans la construction des rôles fraternels: il nous faut partir d'une théorie pour construire les rôles fraternels et pour considérer les relations qu'ils entretiennent avec d'autres réalités.

La vérification des assertions des auteurs concernant le rapport entre les rôles et la structure de la fratrie pose également problème. Bossard et Boll n'ont pas les moyens de vérifier sérieusement le rapport entre les rangs et les rôles, puisqu'ils ont un échantillon très petit. Ils ne donnent jamais aucune évaluation précise du nombre de personnes de rang x jouant tel ou tel rôle. Ensuite, l'hypothèse qu'ils proposent concernant le lien entre taille de la fratrie et densité/spécialisation des rôles, ne repose, par définition, sur rien. En effet, ils n'ont interrogé que des grandes familles. Comment, dès lors, faire des hypothèses sur l'effet de la taille ? Enfin, on peut se poser des questions sur la représentativité d'une étude portant sur des familles de six enfants et plus, dans une société comme la nôtre, où les plus grandes fratries se limitent à quatre enfants, et où l'énorme majorité (91% des enfants dans notre échantillon) vivent dans des fratries de trois au maximum.

Ces remarques ne mettent pas en question la qualité générale d'un ouvrage déjà ancien. Elles se justifient, cependant, parce qu'un nombre très important de travaux sur la fratrie ont considéré les hypothèses de

Bossard et Boll comme vérifiées, alors que ce n'était pas le cas. Prenons, par exemple, l'article de synthèse de Schvaneveldt et Ihinger, paru dans le premier volume de *Contemporary Theories about the Family* (Burr et alii, 1979), volume que tous considèrent comme un des ouvrages-clefs de la sociologie américaine de la famille (Thomas, Wilcox, 1987). Qu'y lit-on ? Le quatorzième fait établi (l'article en question cherche à dégager des propositions testées, suivant en cela la logique imposée à tous les articles du premier volume) indique que "*the larger the family size, the greater the number and specialization of roles*" (Schvaneveldt, Ihinger, 1979: 461). Les auteurs justifient l'assertion en se référant à Bossard et Boll (1960). Or, rien dans le travail de Bossard et Boll ne suggère que la validité de cette hypothèse est effectivement établie.

On retiendra cependant de Bossard et Boll, l'hypothèse d'une correspondance entre rangs de naissance et rôles (proposition que l'on trouve aussi chez Toman), avec cette idée stimulante de la confiscation des rôles positifs par les aînés. Plus encore, la relation entre la taille de la fratrie et le nombre de rôles, le degré de spécialisation de chacun, sont des points importants. Bossard et Boll ont donc offert un apport théorique substantiel mais la démonstration manque. Elle n'a été faite par personne, à ce jour, pour autant que notre connaissance de la littérature nous permette d'en juger. Il s'agit donc d'hypothèses et seulement d'hypothèses. Nous avons tenté, pour notre part, d'en examiner, plus loin dans le chapitre, la validité.

Une typologie parsonienne

Parsons et ses collègues (Bales, Zelditch) proposent une typologie des rôles familiaux qui a l'avantage d'avoir été construite à partir d'une théorie mais qui a été largement critiquée, notamment par les féministes. Selon Zelditch (1955), la famille, comme tous les autres petits groupes, a besoin d'un leader *expressif* et d'un leader *instrumental*. Ces deux leaders sont indispensables à la survie du groupe familial. Le leader instrumental dicte à la famille les valeurs et les objectifs. C'est lui qui s'occupe des rapports avec l'extérieur. Il fait référence, dans son comportement, à des valeurs *universalistes* (des critères objectifs guident ses choix). Il s'occupe donc de ce qui touche à l'intégration de la famille dans la société. Le leader expressif s'occupe du climat interne à la famille. Il cherche moins à diriger qu'à soutenir, à aimer et à faire aimer.

Dans toutes les familles, il doit y avoir un leader instrumental et un leader expressif. Si le leader instrumental manque, la famille se retrouve

sans ressource et sans direction à suivre. Si le leader expressif fait défaut, la famille est sans coeur, sans cohésion, sans solidarité. Non seulement les deux rôles sont nécessaires, mais ils ne peuvent être joués par la même personne. En effet, il est très difficile pour l'individu de jouer en même temps un rôle instrumental et un rôle expressif, car ces rôles sous-entendent des états psychologiques différents (un contrôle des émotions pour le premier, ce qui n'est pas le cas du second). De plus, pour les suiveurs (ceux qui ne sont pas leaders), il est beaucoup plus simple de savoir à qui demander quoi quand les rôles sont clairement distincts.

La famille, pour Parsons, se structure autour de deux critères: l'âge et le sexe. Le premier de ces critères distingue les enfants des parents. Dans le couple conjugal, l'épouse est destinée à devenir le leader expressif, par les liens naturels qui la lient aux enfants (grossesse, allaitement). A cause de la nécessaire différenciation des fonctions, le mari est porté à occuper le rôle instrumental. Ce système assure la stabilité de la famille: les fonctions essentielles sont assumées. De la même manière, le fils est destiné à devenir un leader instrumental de second ordre (ayant moins de pouvoir que le père), et la fille un leader expressif de second ordre également (ayant moins de pouvoir que la mère). La famille nucléaire socialise les enfants aux rôles qu'ils devront jouer dans la société, d'où des différences importantes entre frères et soeurs qui sont fonctionnelles, puisqu'elles permettent à l'ordre social et familial de perdurer. Parsons met en avant le rôle fondamental et bénéfique de la famille comme acteur de socialisation aux rôles sexués.

La conception parsonienne des rôles conjugaux a été très critiquée. L'idée que la division sexuelle des rôles expressifs et instrumentaux est fonctionnelle a été fortement contestée (Michel, 1986: 109). Nous retiendrons de cette typologie la distinction entre leaders (ou fonctions) expressif et instrumental, et surtout l'hypothèse d'une adéquation de l'expressivité avec le féminin et de l'instrumental avec le masculin. La question est d'importance, car elle se réfère à l'élaboration des modèles de rôles, en particulier en fonction des sexes, au sein de la famille. Il faudra également voir si la spécialisation des rôles est vérifiée au sein de la fratrie, en reprenant du même coup une hypothèse faite par Toman, Bossard et Boll.

Néanmoins on ne peut pas se contenter de la typologie parsonienne pour analyser les rôles joués par les frères et soeurs. Cette typologie ne saisit pas, d'après nous, les dimensions importantes du

fonctionnement fraternel pour la relation familiale. Rappelons d'ailleurs que tel n'est pas son objectif de départ: l'ouvrage de Parsons et Bales étudie la socialisation et non les relations entre germains. On ne saisit pas l'essentiel du lien fraternel dans la société contemporaine par la distinction expressivité/instrumentalité. De plus, la distinction entre instrumentalité et expressivité n'est pas facile à opérer dans la fratrie. Si les types de Parsons semblent clairs quand ils concernent les adultes (le père comme leader instrumental, comme expert technique et la mère comme leader expressif, comme leader culturel), il n'en est pas de même pour les germains. Que signifient les termes de "fils comme coopérateur" ou comme "exécutant approprié de tâches techniques", et de "fille comme personne de bonne volonté" ou comme "membre loyal" (Parsons, 1955: 51) ? Il est difficile de voir à quoi ces types font référence. De plus, que fait-on des fratries unisexuées ? Les rôles expressifs seraient-ils absents des fratries de garçons et les rôles instrumentaux des fratries de filles ? Donc la typologie de Parsons n'est adéquate que dans le cas des fratries mixtes, ce qui limite singulièrement son pouvoir explicatif. Mais, à nouveau, il faut rappeler que Parsons n'avait pas pour objet la relation fraternelle.

Rôles et prérequis fonctionnels de la famille

Les typologies d'Adler, de Toman et de Bossard et Boll ont le défaut d'être des typologies empiriques, sans réelles assises théoriques. Celle de Parsons a prématurément vieilli: il n'est pas suffisant, actuellement de distinguer les rôles familiaux selon leur caractère plus ou moins expressif. Pour dégager des rôles qui soient réellement significatifs, il nous semble adéquat de soutenir l'idée que tout groupe social doit gérer certains problèmes fonctionnels incontournables.

La désignation des objectifs collectifs est l'un de ces problèmes. C'est parce que ses membres ont des objectifs communs que le groupe se distingue de l'agrégat. Dans la famille également, le partage de projets est vital. On peut donc penser qu'il existe un *rôle d'orientation* dans la vie familiale: une ou plusieurs personnes vont proposer les objectifs à atteindre.

Dans tout groupe social, il faut un certain niveau (qualitatif et quantitatif) d'interactions. La famille se caractérise par des interactions régulières, très intenses émotionnellement. C'est dans la famille (surtout nucléaire) que l'entraide, le soutien sont les plus attendus. Si la communication est mauvaise, si les aides n'ont pas lieu, la famille risque

tout simplement de disparaître sous sa forme présente (par le divorce). Donc les tensions doivent être contrôlées, annulées. Le lien entre les familiers doit être entretenu de diverses façons. Le rôle de maintien de la cohésion interne peut être approché de multiples manières. Nous en avons retenu trois: le *rôle de l'altruiste* (celui ou celle qui se sacrifie pour les autres, question 17c); le *rôle de l'animateur* (celui ou celle qui s'occupe de créer une bonne ambiance, question 17b); le *rôle de réconciliateur* (celui ou celle qui répare les liens familiaux, question 17a).

Tout groupe social, pour survivre, doit avoir un lien avec l'extérieur. Le lien varie en fonction du groupe. Dans le cas de la famille, il est clair que les parents jouent un rôle essentiel sous cet aspect. Ils amènent à la famille ses revenus, une bonne part de sa sociabilité, ses innovations culturelles, etc. Mais les enfants jouent un rôle également. C'est par eux, en particulier, que l'école entre dans le champs d'action de la famille. Les succès ou échecs scolaires, les nouvelles connaissances ou les nouvelles questions, nourrissent la vie familiale et la renouvellent. Il existe d'autres sources d'influence: les médias, les loisirs, les diverses associations dont font partie les enfants et, bien entendu, les amis et camarades. L'enfant est donc, comme le parent, un lien entre la famille et l'extérieur. Il participe potentiellement à l'intégration de la famille dans son réseau social et dans les institutions de notre société. La question 17f mesure ce *rôle d'intégrateur*.

Tout groupe se réfère à des lois, même minimales, concernant son fonctionnement. Le groupe familial n'échappe pas à la règle. Certains comportements sont interdits, d'autres considérés défavorablement, d'autres encore, obligatoires. La division du travail familial nécessite certains principes. Il faut donc un censeur à la famille. Ce rôle, qu'on avait traditionnellement dévolu au père, est également du ressort de la mère. On s'est peu intéressé à la question de savoir si les enfants prenaient ou non part à la définition des normes familiales. Or, il y a fort à parier, surtout dans les familles comprenant des adolescents, que les enfants ne sont pas que des objets sur lesquels la morale parentale s'exerce mais qu'ils participent d'une certaine manière à créer les règles familiales. Avec l'indicateur 17d, nous avons voulu mesurer ce *rôle de censeur* que jouent certains individus dans leur famille.

Voilà, nous semble-t-il, les fonctions essentielles que la famille doit respecter pour survivre: avoir une orientation collective, avoir un

lien avec l'extérieur, certaines règles, une cohésion interne. Ces fonctions forment le soubassement des indicateurs sélectionnés.

La plupart des auteurs considérés plus haut ont fait l'hypothèse de la spécialisation des familiers du point de vue des rôles. On pourra donc se poser la question de savoir qui joue les rôles retenus dans la famille: Qui fixe les finalités, les valeurs, qui indique les objectifs à atteindre; qui s'assure de la cohésion interne; qui fait le lien avec l'extérieur; qui fait respecter la loi familiale ?

On sait quelle part importante ont les parents dans ces rôles. Il s'agira d'évaluer la part que jouent les enfants. Puis, quand ceci sera fait, nous montrerons quelles identités sont liées à quels rôles au sein de la fratrie.

Nous avons créé deux indicateurs supplémentaires, qui ne s'inscrivent pas directement dans cette problématique. Il s'agit du rôle de parent complémentaire (question 17g) et de perturbateur (question 17e). On a fait figurer, dans le tableau suivant, un résumé des fonctions, des rôles qui les expriment, et les indicateurs choisis pour les approcher⁹⁶.

Tableau 9.1
Fonctions familiales, rôles fraternels et indicateurs de rôles

Fonctions	Rôles	Indicateurs
Orientation	Orienteur	17h
Cohésion interne	Animateur	17b
	Réconciliateur	17a
	Altruiste	17c
Intégration	Innovateur	17f
Normes	Censeur	17d
	Parent complémen- taire	17g

96 Le tableau 17 est le plus compliqué du questionnaire. La question introductive est formulée ainsi: "17. Qui joue ce rôle entre toi et ton F/S dans ta famille? Tu peux répondre "un autre frère ou soeur" si le rôle est joué par un autre F/S que celui dont tu parles dans les autres questions. Si plusieurs d'entre vous jouent le même rôle tu peux entourer plusieurs chiffres. Si aucun de vous ne joue le rôle, il faut entourer le chiffre de "Personne". Viennent ensuite les propositions de rôles suivantes: A) Quelqu'un qui réconcilie les autres personnes de la famille; B) Quelqu'un qui fait souvent des gags, qui met de la bonne humeur dans la famille; C) Quelqu'un qui est toujours d'accord de rendre un service, qui se met en quatre pour les autres; D) Quelqu'un qui dit aux autres les choses qui se font et celles qui ne se font pas; E) Quelqu'un qui fait souvent des bêtises et pour lequel les parents se font du souci; F) Quelqu'un qui fait sortir la famille de sa coquille, qui lui fait connaître de nouvelles personnes, de nouvelles choses; G) Quelqu'un qui est un peu comme un parent pour l'autre; H) Quelqu'un qui donne très souvent son opinion sur ce que la famille devrait faire. Les modalités de réponse, qui ne sont pas exclusives (c'est le seul cas dans tout le questionnaire) sont: Personne, moi, ce F/S là, un autre frère ou soeur.

	Perturbateur	17e
--	--------------	-----

Nous allons chercher à savoir si ces rôles sont joués par les germains. Cette question est importante, car elle permet d'évaluer l'un des liens existant entre la fratrie et le fonctionnement familial. La question est de savoir si les germains, sur ces aspects importants du fonctionnement familial, sont des acteurs ou s'ils ne font que réagir à des impulsions données par les parents. Si, en effet, ces rôles ne sont pas joués par les germains, cela signifie qu'ils le sont, soit pas du tout, soit, et c'est beaucoup plus vraisemblable, par les parents. La question de la présence des rôles mentionnés dans la fratrie dépasse le cadre proprement fraternel, pour donner des renseignements précieux sur l'ensemble du fonctionnement familial.

Tableau 9.2
Rôles présents dans la fratrie (en %)

Rôles	Proportion de fratries où le rôle est joué par quelqu'un (en %)
Parent	42
Innovateur	45
Réconciliateur	57
Altruiste	58
Perturbateur	60
Censeur	63
Orienteur	68
Animateur	92

Le tableau précédent montre que les enfants jouent plusieurs rôles importants pour le groupe familial. On est étonné de la proportion de familles où les rôles d'orienteur, d'intégrateur et d'altruiste sont occupés par des enfants. La forte proportion de familles dans lesquelles un des enfants est reconnu comme un parent pour les autres laisse entendre que les germains ont une place importante dans le fonctionnement familial, non seulement comme poids, comme charges, mais aussi comme producteurs de services. Mais la palme revient au rôle d'animateur. Dans pratiquement toutes les familles, l'un des germains endosse ce rôle. Cela signifie que les enfants jouent un rôle très important dans le maintien de l'ambiance familiale. Il y a donc, sans doute, une certaine division des tâches relationnelles entre parents et enfants.

Le seul rôle négatif considéré (celui de perturbateur) concerne quelques 60% des familles. Cette proportion est importante. On peut

mettre en rapport ce résultat avec la période de l'adolescence, qui est productrice de remises en question et de stress pour les familles. Mais l'on peut également penser que le perturbateur familial a, comme tous les perturbateurs, une fonction pour le groupe social. Les chercheurs d'orientation systémique ont bien montré que la cohésion familiale se fondait parfois sur la mise à l'écart ou la stigmatisation d'un des familiers comme malade. On sait que cette école théorique considère certains problèmes individuels comme les symptômes d'un fonctionnement familial déséquilibré. Dans le cas qui nous occupe, contentons-nous de souligner qu'une majorité de familles comprennent en leur sein "un mouton noir", et que celui-ci, par les soins particuliers qu'il demande et l'attention qu'il requiert, peut constituer un "objet"⁹⁷ sur lequel se construira et se perpétuera la dynamique familiale.

De quelques rôles:

Rôle d'altruiste: C'est moi, la pigeonne de la famille. C'est horrible, chaque fois qu'il faut faire quelque chose c'est tout de suite: Nathalie. Ils demandent même plus, c'est clair et puis je dis jamais non. Ma soeur elle dit oui et elle le fait pas, ou bien elle dit: "oh, j'ai mal au genou, j'ai pas le temps, je peux pas faire." (fille ayant un frère aîné et une soeur cadette, interview no 7)

Rôle de parent: Moi je lui demande pour ses notes, quand elle a des mauvaises notes, avant qu'elle les dise à mes parents, parce que mon père se fâche assez facilement pour ses notes si elles sont insatisfaisantes. Je lui demande et elle me dit : "non c'est bon, pas de problèmes", elle essaie de me repousser, elle aime pas trop parler de ses mauvaises notes. Mon frère lorsqu'il allait coucher chez sa copine, moi aussi je me faisais du souci, parce que vu qu'il a une voiture, on ne sait jamais ce qui peut lui arriver. Je pense qu'il aurait pu penser à ça. Même s'il avait dû téléphoner à minuit ça ne fait rien. Comme ça on est au courant . (garçon ayant un frère aîné et une soeur cadette, interview no 4)

Rôle d'animateur: Mon frangin, il fait le touriste, c'est génial. Il fait plein de gags, il est très très facétieux. Tout à coup, il commence à manger comme un porc, vraiment dégueulasse et ça fait grimper ma mère aux murs; elle ne peut pas supporter. Il fait exprès et ma mère ça l'énerve d'autant plus que mon père il se marre. Mon frère il est franchement hyper drôle. (garçon parlant de son frère cadet, interview no 19)

97 Dans le sens où l'individu en question devient objet de discussion entre les autres familiers. Il perd son statut d'interlocuteur responsable et est au centre de processus de triangulation (Ackerman, 1984).

Rôle d'innovateur: Ma soeur elle fait toujours plein de trucs avec ses copines. Elles partent en weekend ou bien une semaine, et ça fait rencontrer forcément les parents et après le frère et la soeur de la copine. (fille parlant de sa soeur cadette, interview no 18)

Rôle de perturbateur. Je ne fais pas beaucoup de bêtises mais des fois je rentre plus tard que prévu. Ils se font du souci, alors ils sont tout de suite en bas, avec le chien, ou en train de regarder par la fenêtre, voir si j'arrive. (fille ayant une soeur aînée, interview no 11)

Rôle d'orienteur: Dès le départ j'étais beaucoup plus effacée qu'elle, et je le suis toujours d'ailleurs. Ça se voit en famille. Toute la famille sait que ma soeur c'est celle qui parle et moi je suis celle qui écoute.(fille ayant une soeur aînée, interview no 16)

Rôle de censeur: Je lui dis qu'il faut travailler, parce qu'il fout rien à l'école. Et des fois la façon qu'il parle, je sais pas ce qu'il dit des fois. Il parle mal et je lui dis (fille ayant un frère cadet, interview no 14).

Pour mesurer le nombre de rôles joués, nous avons additionné les réponses données aux questions du tableau 17 du questionnaire qui concernaient l'individu (seconde colonne) ou toute la fratrie (seconde, troisième et quatrième colonnes⁹⁸). En moyenne, les fratries jouent 4.8 des 8 rôles possibles. Quant aux individus interviewés, ils sont porteurs d'un peu plus de trois rôles (exactement 3.3). Il n'y a pas de différence entre les filles et les garçons. Il existe par contre une forte variation entre cadets et aînés: les cadets jouent en moyenne 2.9 rôles, alors que les aînés en sont à 3.7. Cette corrélation entre le nombre de rôles joués et le statut d'aîné ou de cadet montre bien l'intérêt d'une mise en rapport des deux dimensions en question. Cette mise en rapport sera poursuivie dans la prochaine section, qui considérera les choses non plus du point de vue du nombre, mais de la nature des rôles joués.

Rôles et statuts

La question que l'on doit se poser maintenant concerne la nature des rôles joués en rapport avec les statuts. Quels rôles sont joués par qui, au sein de la fratrie ? La théorie oriente vers l'observation des différences entre les sexes, que nous désirons compléter par une prise en compte de l'effet des rangs. Le tableau et le graphique suivants présentent la proportion (en pourcentages) d'individus de chaque statut jouant un rôle donné. Nous retiendrons les critères du rang de naissance et du sexe. Pour le rang, nous nous limiterons au cas des cadets et des aînés et nous

⁹⁸ Pour mesurer le nombre de rôles joués par quelqu'un dans la fratrie, on a considéré l'inverse des réponses données dans la première colonne.

omettrons les enfants du milieu qui sont trop peu nombreux dans notre échantillon (n=56) pour qu'une analyse qui les distinguerait encore selon le sexe soit significative statistiquement. Figurent à titre indicatif, dans le tableau 9.4 les résultats les concernant. Nous ferons une rapide description des résultats pour reprendre, dans les sections suivantes, les plus significatifs d'entre eux.

Tableau 9.3
Proportion d'individus jouant le rôle en question,
selon leur rang de naissance et leur sexe (n=542) (en%).

Rôles	Garçons aînés	Filles aînées	Garçons cadets	Filles cadettes
Parent	35	50	6	12
Innovateur	43	37	16	37
Réconciliateur	41	44	35	47
Altruiste	37	40	33	43
Perturbateur	32	15	30	27
Censeur	62	53	18	28
Orienteur	65	62	43	48
Animateur	78	58	81	65
Nombre de rôles joués (moyenne)	3.9	3.6	2.6	3.1

Les résultats pour les enfants du milieu sont les suivants:

Tableau 9.4
Proportion d'individus "du milieu" jouant le rôle
en question, selon leur leur sexe (en%)

Rôles	Garçons milieu (n=24)	Filles milieu (n=32)
Parent	8	28
Innovateur	33	34
Réconciliateur	29	38
Altruiste	29	41
<i>Déviant</i>	42	22
Censeur	42	56
Orienteur	46	66
Animateur	50	63

On voudra bien se rappeler que ces chiffres portent sur un petit nombre de cas, contrairement à ceux qui concernent l'aîné et le cadet. Il faut donc être prudent dans l'interprétation des proportions qui précèdent (tableau 9.2). Nous nous limiterons, pour notre part, à analyser le tableau 9.3.

On peut dégager de l'analyse du tableau 9.3 les résultats suivants:

- Le rôle de parent est beaucoup plus du domaine des aînés que des cadets. Les filles l'endossent plus souvent que les garçons. La fille aînée est la personne qui joue le plus souvent ce rôle.

- Le rôle d'innovateur est revendiqué par tous les statuts, sauf par le frère cadet.

- La même remarque s'applique au rôle de réconciliateur, qui est joué par tous les statuts, mais de manière moins affirmée par le garçon cadet que par les autres. Il en est de même quant à l'altruiste, avec des différences très peu marquées entre les statuts.

- Le statut de fille aînée se distingue par la très faible proportion de perturbatrices qu'il comprend. Il y a pratiquement deux fois moins de perturbatrices parmi les soeurs aînées que parmi les individus d'autres statuts.

- Les aînés sont plus censeurs que les cadets. Ils disent le bien et le mal, imposent certaines normes. Le garçon cadet semble être moins présent que les autres dans ce rôle. L'orienteur est lui aussi avant tout un aîné. Il fixe plus souvent à la famille ses buts.

- L'animateur, qui s'occupe de vivifier le climat de la famille, sa cohésion interne, est avant tout un garçon. Les filles jouent moins ce rôle de boute-en-train que les garçons.

- Tous les rôles considérés ont été additionnés dans un indice synthétique, présenté à la dernière ligne du tableau. On remarque que les aînés jouent un plus grand nombre de rôles

que les cadets. Il est intéressant de souligner l'influence inverse du sexe selon le rang de naissance: alors que les garçons aînés jouent plus de rôles que les filles aînées, les garçons cadets en jouent moins que les filles cadettes; le garçon cadet est celui qui joue le moins de rôles dans la famille.

De ces quelques constatations, on peut tirer plusieurs conclusions, qui sont en rapport avec des questions importantes de la relation fraternelle. On va tenter de dégager la signification des tendances décrites précédemment.

La parentification de l'aîné

En analyse systémique, on dit qu'un enfant est parentifié quand la relation qu'il entretient avec un de ses parents, ou les deux, est inversée: il joue des rôles qui sont du ressort de ses parents, dans sa relation avec eux. Dans le cas de la relation fraternelle, cette notion doit se comprendre autrement: l'individu est parentifié s'il joue pour son germain certains des rôles qui sont généralement dévolus aux parents.

Dans les cultures non occidentales, les aînés ont un statut d'éducateur vis-à-vis des cadets. Ce rôle permet aux parents de se consacrer entièrement au travail nécessaire à la survie de la famille (Cicirelli, 1994). En contrepartie, les aînés ont une autorité sur les cadets qui s'assimile, selon Cicirelli, à l'autorité parentale, par sa force et le respect qui l'accompagne. On peut se demander si, dans les pays industrialisés également, le germain n'est pas un parent supplémentaire ou de substitution. On sait en effet que dans les fratries confrontées à la démission parentale, le germain joue bien souvent le rôle de parent (Bank, Kahn, 1982). Nos résultats montrent que dans un nombre important de fratries, un des germains assure ce rôle (42% des cas).

Il est intéressant de remarquer que les soeurs aînées jouent sensiblement davantage le rôle de parent que les garçons (50% contre 35%). La seule estimation de la parentification disponible jusqu'à maintenant provenait d'une étude américaine portant sur 100 familles, dans les années cinquante (Bossard, Boll, 1956). Cette étude voyait, elle aussi, une plus grande implication des filles aînées que des garçons, ce qui est confirmé par d'autres études (Cicirelli, 1976; Goetting, 1986).

Le rôle d'éducateur que joue l'aîné n'est pas seulement à l'avantage du cadet. Ainsi, selon Zajonc et Markus (1975), c'est parce que l'aîné a un

rôle d'éducateur qu'il peut développer ses propres compétences intellectuelles de manière plus étendue que le cadet. D'autre part, la parentification donne du prestige aux yeux du cadet. L'aîné parentifié a un pouvoir plus important que les autres aînés.

On n'a pas assez perçu le germain comme une ressource pour la famille. Ainsi, avec le développement du travail des mères et avec la montée du divorce, le germain peut représenter un complément à la socialisation parentale. Bon ou mauvais ? On sait peu de choses des caractéristiques de l'éducation fraternelle, spécialement pendant l'adolescence. Goetting (1986) indique que l'usage de la violence physique est plus fréquent dans l'éducation fraternelle que dans l'éducation parentale. Plusieurs facteurs diminuent l'efficacité de l'éducation fraternelle, dont le plus important est le manque d'accord sur ce rôle dans la culture occidentale.

Nul doute, en effet, que l'éducation par le germain prête le flanc à la critique. Ses conséquences devront être encore estimées. On se souvient des résultats de Zajonc et Markus (1975), qui indiquent que les cadets réussissent moins bien que les aînés dans les tests de QI. Les chercheurs expliquent cette corrélation par le contexte intellectuel plus infantin dans lequel vit le cadet. On peut faire l'hypothèse que la parentification de l'aîné n'est donc pas forcément une bonne chose pour le développement des capacités du cadet. Plus l'aîné remplace les parents dans les stratégies éducatives, plus l'éducation que reçoit le cadet est, en quelque sorte, puérile. La prise en compte des travaux de Bernstein sur l'influence du langage dans les stratégies éducatives est également nécessaire. On sait quelle importance accorde Bernstein (1971, 1973) à la différence entre *code élaboré* et *code restreint* de communication. La maîtrise différentielle, selon la classe sociale, de ces deux codes, serait le facteur dominant de la reproduction sociale. Bernstein n'a pas vu les implications de son hypothèse pour les différences existant entre frères et sœurs, du point de vue de l'intelligence et de la réussite sociale. La parentification de l'aîné s'accompagne sans doute d'un moins bon apprentissage, par le cadet, des codes linguistiques, et une plus forte présence du code restreint par rapport au code élaboré.

On peut en tous les cas penser que la parentification a ses coûts. Bossard et Boll soulignent les contraintes qu'un tel rôle impose du point de vue de la sociabilité de l'adolescent parentifié (moins de sorties, moins de temps de loisirs, etc.). Nous n'avons rien trouvé de tel,

cependant, dans notre échantillon, où les aînés parentifiés avaient une vie sociale aussi bien remplie que les autres. De plus, l'aîné obtiendra-t-il l'équivalent de l'autorité paternelle ? Rien n'est moins sûr. On a donc l'impression d'une déléation des tâches, sans déléation de l'autorité. Une telle situation est sans doute assez difficile pour ceux qui la vivent.

La soeur aînée, une mère en plus

Comment expliquer le rôle particulier que joue la soeur aînée dans la famille ? On a vu, dans le chapitre V, que la communication entre la mère et la fille aînée est particulièrement forte. Il est donc tout à fait plausible que la fille aînée serve de courroie de transmission entre sa mère et le germain. La mère, comme nous l'avons montré, est le grand leader expressif de la famille. La communication régulière avec la mère produit sans doute une identification de la fille aînée à ces tâches expressives. Dans ces conditions, la mère n'éprouve pas de difficultés à déléguer une partie, même minime, de son rôle à sa fille aînée. Celle-ci, parce qu'elle communique souvent avec la mère, et parce qu'elle s'identifie fortement à elle, accepte de jouer le rôle. La communication et la proximité avec la mère poussent donc la fille aînée à accepter une partie des rôles de celle-ci.

Selon la théorie de l'apprentissage social (*social learning*), les attitudes et les rôles appris pendant l'enfance et l'adolescence orientent la vie de l'adulte (Losh-Hesselbart, 1987). Il serait intéressant de voir si les filles aînées deviennent des mères plus traditionnelles que les autres, reproduisant ainsi la différence des sexes apprise au sein de la famille nucléaire.

De manière générale, on remarquera que les aînés jouent plus de rôles que les cadets. On peut donc penser que l'importance fonctionnelle de l'aîné pour la famille est plus grande que celle du cadet. L'aîné participe plus au fonctionnement de la famille que le cadet.

Le frère cadet, un problème d'identité familiale ?

Si la soeur aînée semble être définie par la prise en charge d'une partie des rôles maternels, le garçon cadet se distingue par sa relative absence dans tous les rôles considérés, si ce n'est ceux d'animateur et de perturbateur. Il intègre moins souvent la famille, il réconcilie moins, il est légèrement moins altruiste, il fait moins la morale et oriente moins l'action de la famille. Sur toutes ces dimensions, il se distingue non

seulement des aînés, mais également des soeurs cadettes qui jouent ces rôles dans des proportions plus fortes.

Bossard et Boll (1960) suggèrent que les aînés prenant la plus grande partie des rôles positifs, les cadets doivent choisir ceux qui restent, ce qui expliquerait leur propension aux rôles négatifs et plus généralement, leur difficulté plus grande à trouver leur identité propre au sein de la famille. Dans le cas du frère cadet, on peut penser que cette explication n'est pas dénuée de pertinence. On a vu que les aînés monopolisent les rôles d'orientation, de latence et d'intégration. Le frère cadet se distingue par sa faible propension à endosser ces rôles.

Faut-il penser comme Adler, et, plus récemment, comme Stewart, que le cadet est porté par sa position familiale à devenir un révolté, "le meneur, par excellence des périodes de révolution" ? (Stewart, 1991:451). Lénine autant que Walesa, Khomeini comme Gandhi, ainsi que Jeanne, la pucelle d'Orléans, personnages actifs durant les phases initiales de révolutions, sont des cadets. Mais Stewart oublie sans doute que, dans les fratries nombreuses d'antan ou du tiers monde, la probabilité d'être cadet est beaucoup plus forte que celle d'être un premier né. Le fait de trouver plus de cadets que d'aînés parmi les révolutionnaires ne prouve rien, si ce n'est que Stewart, comme beaucoup d'autres chercheurs ayant étudié l'effet des rangs de naissance, comprend mal les bases les plus élémentaires de la probabilité. Si la démonstration de cet auteur est faible, la question qu'il pose reste cependant pertinente. Une étude systématique du rang de naissance des leaders d'opinion, et plus généralement de leur environnement familial, pourrait produire des résultats intéressants pour la Science Politique. Nous en resterons, pour l'instant, à la constatation que le garçon cadet semble moins connecté à la vie familiale que les individus occupant d'autres statuts.

La complémentarité des rôles fraternels

Il est apparu dans les sections précédentes que le rang et le sexe des individus influencent la prise de rôle dans la fratrie. Le fait que le statut soit lié à des rôles spécifiques indique qu'il y a une certaine spécialisation de chaque individu dans la famille. On peut faire l'hypothèse, en effet, que la famille n'a pas besoin de plusieurs intégrateurs ou orienteurs, et qu'une certaine division du travail relationnel existe entre les germains. La question de la spécialisation des familiers renvoie à l'axe différenciation - similitude, central dans la compréhension des familles contemporaines.

Plusieurs auteurs ont fait l'hypothèse que les germains développaient des rôles complémentaires au sein de la famille. Ainsi Zazzo (1992), mais également Dunn et Plomin (1992), ont prétendu que la cause des différences entre jumeaux, ou frères et soeurs, se trouvait dans les rôles différents qu'ils jouaient dans la famille. Les thérapeutes de la famille d'orientation systémiste expliquent la tendance à la complémentarité par le fait que la similitude des rôles est productrice de *stress*. Jouer les mêmes rôles qu' autrui, c'est avoir des relations symétriques et donc compétitives.

On voit donc que la question de la spécialisation des rôles a une importance au-delà du fonctionnement familial, puisqu'on la considère comme une variable explicative dans la formation de la personnalité de l'individu. Il nous faut donc savoir si les rôles examinés ici sont joués généralement par un ou plusieurs des germains. Le tableau suivant donne cette indication, en distinguant, selon le rôle, les cas suivants: il n'est joué par aucun des enfants; il est joué seulement par un des enfants; il est joué par plus d'un enfant.

Tableau 9.5
Proportion de familles où le rôle est tenu par aucun des enfants, par un seul enfant, par plusieurs enfants (en %)

Rôles	Rôle tenu par aucun enfant	Rôle tenu par un seul des enfants	Rôle tenu par plus d'un des enfants	Total
Parent	58	36	7	100
Innovateur	55	24	21	100
Réconciliateur	43	41	16	100
Altruiste	42	42	16	100
Perturbateur	40	50	10	100
Intégrateur	38	49	13	100
Orienteur	31	39	30	100
Animateur	8	58	34	100

L'hypothèse d'une répartition des rôles entre les germains est confirmée. En effet, les cas où plusieurs germains jouent le même rôle sont très minoritaires dans la plupart des dimensions retenues. Ainsi, il n'y a que 16% des familles où deux enfants au moins jouent le rôle de réconciliateur, alors que dans 41% des cas un des germains seulement joue ce rôle. De même, l'altruiste est souvent seul dans sa famille, puisqu'à nouveau on compte 16% seulement de cas de doublets.

Que seules 10% des familles comprennent plus d'un germain perturbateur est le signe que la division du travail relationnel concerne

également les actes ou statuts négatifs qui participent, à leur manière, à la construction de l'équilibre familial. S'il faut donc un mouton noir (60% des familles en comprennent au moins un), il est très rare que plus d'un des enfants joue ce rôle. La famille ne pourrait sans doute pas faire face à deux enfants en situation difficile. La cohésion familiale ne pourrait plus se fonder sur les soins à apporter au malade, puisque la déviance serait devenue, dans les petites familles qui sont les nôtres, la norme. Il s'agirait alors d'un combat entre enfants et parents, et non du rassemblement de tous autour, ou contre, l'individu perturbateur. Les rôles d'orientation et de cohésion interne sont un peu moins spécialisés mais restent tout de même l'apanage d'une minorité.

Pour résumé, nous avons construit un indice qui mesure le nombre de rôles différents joués par l'individu et son germain⁹⁹. La moyenne de cet indice est de 3.2. Ceci signifie qu'en moyenne les individus jouent 3.2 rôles différents de ceux que jouent leurs germains, sur les 4.8 rôles qui sont joués, en moyenne, dans la fratrie. C'est donc bien vers la vérification de l'hypothèse de spécialisation que s'oriente notre étude.

Rôles familiaux et identités externes

Nous nous sommes limité, jusqu'ici, dans notre explication des rôles, à considérer la dynamique interne de la famille. Or, le groupe familial n'est pas isolé du monde extérieur. Le degré et la forme d'intégration des familles varient, comme l'ont montré Kellerhals et Troutot (1991), mais la fermeture n'est jamais complète. Il faut donc s'interroger sur les rapports existant entre les identités que l'individu acquiert en dehors de la famille, comme son identité scolaire, son degré de popularité, son excellence esthétique, et les rôles qu'il joue dans sa famille. Pour répondre à cette question, les capitaux scolaire, esthétique, et social ont été retenus¹⁰⁰. Les questions ont été posées de manière comparative: il s'agissait pour l'individu de dire qui de lui, ou de son germain, était le plus avantage dans les domaines en question.

Les trois rôles qui sont touchés par l'identité externe des individus concernent l'intégration et les rôles de cohésion. Dans le tableau qui suit

⁹⁹ Pour chaque rôle, nous avons soustrait de la valeur de la réponse qui concernait l'individu (deuxième colonne du tableau 17 du questionnaire), la valeur de la réponse donnée pour le germain (troisième colonne du tableau 17). Nous avons considéré les valeurs absolues de ces différences, et nous les avons additionnées.

¹⁰⁰ .Ces dimensions ont été mesurées respectivement par les questions 16g, 16i et 16c du questionnaire.

figurent uniquement les rôles qui présentaient une corrélation avec les identités externes. Un exemple facilitera la lecture du tableau. La première case produit le résultat suivant: 51% des individus qui possèdent plus de capital scolaire que leur germain jouent un rôle de censeur.

Tableau 9.6
Proportion d'individus jouant un rôle, selon qui, d'eux ou de leurs germains, possède le plus de capital scolaire, esthétique, social (en %).

CAPITAL SCOLAIRE	Individu en possède plus	A égalité	Individu en possède moins
Censeur	51%	41%	31%
Perturbateur	19%	20%	40%
CAPITAL ESTHETIQUE	Individu en possède plus	A égalité	Individu en possède moins
Innovateur	42%	23%	16%
Perturbateur	39%	38%	26%
CAPITAL SOCIAL	Individu en possède plus	A égalité	Individu en possède moins
Innovateur	34%	22%	18%
Perturbateur	42%	36%	22%

Le *perturbateur* est clairement défini par les trois ressources retenues. Le moindre capital scolaire est lié à une moindre intégration à la vie familiale: celui qui réussit le moins bien est également celui qui rompt le consensus familial. De même, et le résultat est plus inattendu, plus l'individu a de capital esthétique et de capital social, plus il joue le rôle de perturbateur à l'intérieur de la famille. On voit donc que l'intégration externe de l'individu, sans doute au groupe des pairs, qui définit l'excellence esthétique et l'excellence sociale, se paie par un défaut d'intégration familiale. Le lien négatif entre sociabilité externe et sociabilité familiale, examiné dans le chapitre VII, s'exprime ici par le rôle particulier, et plutôt négatif, de l'individu qui est le plus extérieur à la famille. Le capital scolaire a de l'influence sur une autre facette de l'intégration, positive celle-ci: quand l'individu a davantage de capital scolaire, il dit plus souvent ce qui se fait ou ne se fait pas.

Les deux capitaux esthétique et social ont également une influence sur la fonction d'intégration externe que joue l'individu dans sa famille. Ainsi, l'individu qui possède plus de capital social et esthétique fait davantage "sortir la famille de sa coquille", l'intègre plus à l'extérieur. Ces résultats montrent que les germains les mieux intégrés à l'extérieur de la famille, ouvrent davantage la famille à son environnement, mais

que, par contrecoup, ils jouent plus souvent le rôle de trouble-fête dans son fonctionnement interne.

La question des liens entre identité externe et rôles familiaux est importante, car elle permet de mieux saisir l'influence qu'ont d'autres groupes sociaux ou institutions sur la famille. Ainsi, l'école n'a pas seulement des conséquences sur le parcours socio-professionnel de l'individu; elle influence également sa place dans la famille, les relations qu'il a avec les autres familiers. De même, l'excellence esthétique n'est pas seulement un atout dans le choix d'un conjoint; elle définit un certain rapport au monde familial. Quant à l'intégration externe, elle influence manifestement, et de toutes sortes de manières, la place de chacun dans la famille.

Les rôles dans la famille avec divorce

Il est apparu, dans le chapitre V, que la communication familiale est modifiée par le divorce. Les aînés se rapprochent de leur mère, les cadets se rapprochent des aînés. On peut se demander si ces faits n'impliquent pas une redistribution des rôles fraternels. La moindre présence du père laisse en effet le champ libre à la prise par les enfants de certains rôles, qui lui étaient réservés jusqu'ici. Si la mère et l'aîné semblent s'unir plus fortement, n'est-ce pas parce que l'aîné, dans les familles avec un divorce, remplace le père dans certaines de ses fonctions ?

L'étude des transformations du système de rôles de la fratrie, suite au divorce des parents, est plus importante qu'il n'y paraît peut-être à première vue. Plusieurs auteurs (par exemple, Ervin-Tripp, 1989: 186) ont en effet proposé l'idée que la relative mise à l'écart de la vie familiale d'un des conjoints, suite au divorce, est compensée par la prise en charge par les enfants d'une partie des rôles traditionnellement réservés aux parents¹⁰¹. La relation fraternelle serait donc une sorte d'alternative à la relation parent-enfant, particulièrement précieuse dans nos sociétés qui connaissent un fort taux de divorce.

Pour estimer l'effet du divorce, nous avons soustrait à la proportion dans laquelle les rôles sont joués dans les familles avec un divorce, la proportion qui est la leur dans les familles entières. Un chiffre négatif indique que le rôle est moins joué dans les familles avec divorce; un

101 Ainsi, pour Bank et Kahn (1982:14) "*sibling relationship is inevitably activated by the dislocation of the larger family*".

chiffre positif annonce au contraire que le rôle apparaît plus souvent dans les familles avec un divorce. Le tableau 9.7 présente ces résultats¹⁰².

Tableau 9.7
Rôles fraternels dans les familles avec un divorce ou une
séparation, en comparaison avec les familles entières.

Rôles	A. Familles intactes (n=498)	B. Familles avec un divorce (n=78)	Différence (A-B)
Parent	62	70	-8
Innovateur	37	46	-9
Réconciliateur	47	58	-11
Altruiste	59	58	+1
Perturbateur	51	61	-10
Censeur	56	64	-8
Orienteur	62	70	-8
Animateur	94	92	+2

Le divorce ou la séparation ont un effet sur la structure familiale des rôles. On remarque que la plupart des rôles fraternels que nous avons retenus sont représentés plus faiblement dans les familles avec divorce. Seuls les rôles d'animateur et d'altruiste conservent leur représentation habituelle. Le divorce a donc, au niveau global, l'effet d'appauvrir les rôles que jouent les enfants dans la famille. Les différences, cependant, sont relativement petites: il faut souligner que la structure des rôles fraternels dans les familles avec un divorce correspond un peu près à celle qui est présente dans les familles entières.

Le divorce n'est donc pas l'occasion d'une prise des rôles du parent absent par les enfants. Au niveau global, on assiste plutôt à un affaiblissement de la structure de rôles. De futures recherches devraient cependant distinguer les rangs de naissance dans l'analyse des effets du divorce sur la structure des rôles. Le nombre limité d'individus issus de familles avec un divorce dans notre échantillon (n=78), nous empêche de poursuivre dans cette direction.

La division du travail

On sait que les fonctions instrumentales de l'enfant dans la famille ont, durant les deux derniers siècles, dans les pays occidentaux, fortement diminué. Ainsi, les rôles de pourvoyeur d'un salaire d'appoint,

¹⁰² Dans le tableau 9.7, on s'est limité à se demander si le rôle était oui ou non joué par un des germains, quel qu'il soit. Contrairement aux tableaux précédents, il ne s'agit donc pas seulement des rôles joués par l'individu, mais par tous les germains.

de main d'oeuvre familiale bon marché, d'assurance-vieillesse ou maladie, ont disparu, suite aux modifications de l'économie et à l'apparition des assurances sociales. Il ne reste plus donc que le travail domestique (ménage, animaux) comme occasion d'un apport de l'enfant à l' "économie" familiale.

Aujourd'hui encore, bien que certaines tendances égalisatrices se fassent jour (Reiss, Lee, 1988), la division du travail domestique entre hommes et femmes est loin d'être égale, quels que soient le milieu social et l'origine culturelle. Les critiques de la théorie parsonienne ont été nombreuses, en particulier de la part de l'école féministe. On reproche à Parsons d'avoir fait d'une réalité empirique -la famille américaine des années cinquante fonctionnait effectivement comme Parsons le décrit-, une nécessité théorique (Michel, 1986: 87). La montée du travail des femmes, des familles monoparentales ou recomposées, la transformation des rôles masculins et féminins tant à l'intérieur de la famille que dans d'autres domaines de la vie sociale, ont porté des coups sérieux à la théorie parsonienne des rôles. La claire dichotomie entre rôles masculins instrumentaux et rôles féminins expressifs était considérée comme fonctionnelle par Parsons et Bales (1955), parce qu'elle permettait à l'un des conjoints de se consacrer entièrement à son activité professionnelle, et parce qu'elle donnait des repères stables aux enfants.

Ce point de vue, certes contestable, pose la question de savoir si le couple fraternel suit la même logique inégalitaire que le couple conjugal. Si tel était le cas, on pourrait considérer la relation fraternelle comme l'une des relations "utiles" au processus de transmission des attitudes sexualisées par la famille nucléaire. Figure, dans le tableau qui suit, la proportion des individus indiquant qu'ils aident davantage à la maison que leur germain (question 16h), selon le sexe de l'individu et du germain.

Tableau 9.8
Division du travail ménager et sexes des germains

Sexe de l'individu et du germain	Proportion d'individus qui aident plus à la maison que leur germain (en %)
Fille avec un frère	68
Garçon avec un frère	47
Fille avec une soeur	40
Garçon avec une soeur	33

Un exemple parmi d'autres

- Concernant le ménage, il ne fait pas grand chose. Je fais plus que lui. Par exemple, si ma mère part, c'est plutôt moi qui vais y faire que lui. Parce que lui il s'en fout qu'elle rentre et que ce soit pas comme elle avait demandé avant de partir. Lui il est assez macho. De ce côté là, je sais qu'il n'a pas envie d'y faire et donc j'y fais. Quand je ne suis pas là, c'est lui qui fait, car là il n'a pas le choix. Quand je suis là, c'est toujours moi que le fait. C'est convenu que c'est moi qui vais y faire (fille parlant de son frère cadet, interview no 12).

On voit que les filles ayant un frère assument plus de travail ménager que lui dans 68% des cas. Par contre, un garçon avec une soeur travaillera seulement dans 33% des cas plus que sa soeur. On peut s'interroger sur l'origine des inégalités dans la division du travail entre filles et garçons. Plusieurs influences sont possibles. Les médias colportent des modèles de relations relativement stéréotypés, qui peuvent pousser les enfants et les adolescents à adopter les comportements attendus par rapport à leurs sexes. L'influence des pairs peut également jouer. De même, on peut penser qu'une répartition traditionnelle des rôles dans le couple parental est un facteur important d'inégalités, par l'effet de l'imitation. Plus que d'une imitation inconsciente du fonctionnement conjugal, nos données montrent que les inégalités entre garçons et filles dépendent d'une inégale demande de la part des parents.

Tableau 9.9
Proportion d'individus en faisant plus que leur F/S
selon à qui les parents demandent le plus d'aide (%)

A qui les parents demandent-ils le plus?	Pourcentage d'individus en faisant plus que leur F/S
A l'individu	75
A égalité	34
Au F/S	9

Ainsi, le tableau 9.9 indique que quand les parents demandent plus fréquemment à l'individu d'aider, celui-ci aide plus fortement que son germain dans 3 cas sur 4, alors que dans le cas où les parents demandent autant à l'un qu'à l'autre, cette proportion passe à seulement un tiers (34%). On verra bientôt que les parents demandent davantage aux filles qu'aux garçons. La division du travail entre frères et soeurs est donc la reproduction plus ou moins fidèle de ce qui est désiré par les parents. La question qui demeure concerne donc les parents plus que les germains. Pourquoi les parents favorisent-ils une division des tâches inégalitaire ?

Les inégalités dans la répartition du travail domestique entre filles et garçons ne provient pas d'un accord tacite entre les germains, mais bien d'une imposition par les parents d'un certain mode de fonctionnement. Les parents demandent plus aux filles qu'aux garçons.

Décohabitation et rôles

On a vu, dans d'autres chapitres, que la fin de la cohabitation signifie la fin de la sociabilité fraternelle, tant dans ses aspects négatifs (violence, conflits) que positifs (activités communes). Mais signifie-t-elle également que le germain perd les rôles qu'il joue dans la famille ? Nous avons croisé, dans le tableau suivant, la proportion de germains jouant un rôle donné, selon que le germain habite ou non au même domicile que l'individu, en nous limitant toutefois pour ce qui concerne les individus, aux cadets de notre échantillon. Ce choix s'impose du fait que l'énorme majorité des germains ne vivant plus au même domicile que les individus sont des aînés. Or, on a vu plus haut qu'aînés et cadets endossaient des rôles différents. Pour estimer l'effet "net" de la décohabitation (dégagé de celui du rang de naissance), il faut donc comparer les germains ayant le même rang de naissance.

Tableau 9.10
Rôles endossés par le germain quand il est l'aîné,
selon qu'il vit avec l'individu ou non

Rôles du germain	Vivent ensemble (n=185)	Vivent séparés depuis moins d'un an (n=32)	Vivent séparés depuis plus d'un an (n=53)	Moyenne pour ceux qui vivent séparés (n= 32+53)
Parent	27	31	42	36
Innovateur	31	34	40	37
Réconciliateur	28	19	38	32
Altruiste	26	16	49	36
Perturbateur	32	31	26	28
Censeur	32	40	41	40
Orienteur	49	38	43	41
Animateur	41	50	30	40

Au contraire de ce que l'on pouvait penser, le germain absent joue plus de rôles familiaux que celui qui est présent. Si l'on considère les germains ayant quitté le domicile parental depuis plus d'un an, on voit en effet qu'ils continuent à jouer un grand nombre de rôles: ils sont un peu moins qu'avant des perturbateurs et des orienteurs; ils sont un peu moins responsables de l'ambiance interne de la famille, mais dans tous les autres rôles, ils restent très actifs.

Ainsi, par exemple, ils jouent plus souvent le rôle de réconciliateur. Ils fonctionnent plus souvent comme censeurs, et font le lien entre la famille et l'extérieur. Par ailleurs, ils sont davantage considérés comme des "parents". Donc, on ne peut pas dire que la décohabitation rompt le système de rôles de la famille nucléaire. Le germain qui est déjà hors du nid, après une période d'adaptation -que l'on dénote par la baisse de plusieurs rôles, dans la première année de décohabitation-, renforce son image familiale. Son extériorité par rapport aux problèmes du quotidien accentue son autorité sur l'individu, le place en situation d'arbitre par rapport aux familiers. Le domicile différent donne un certain prestige aux yeux du cadet, qui dépend encore beaucoup de ses parents, contrairement à celui ou celle qui est déjà parti(e). Non seulement le germain a un domicile qui lui est propre, mais ce changement implique aussi bien souvent la mise en ménage, la formation du couple, donc de l'embryon d'une nouvelle famille. L'"expatrié" est par conséquent, à de nombreux points de vue, dans une position originale par rapport à son germain et, de manière générale, par rapport à sa famille d'orientation. Il dépend moins d'elle qu'avant, tout en continuant à saisir ses enjeux et ses conflits. Cette position donne évidemment le beau rôle.

Ce rôle peut d'ailleurs être du goût des autres familiers, qui trouvent enfin l'arbitre "impartial" qu'ils ont sans doute quelquefois espéré. Les parents, par exemple, ne considèrent plus l'enfant hors du nid de la même manière. Leur sentiment de responsabilité est moindre. L'égalité dans les relations augmente. L'expatrié obtient un statut de conseiller par rapport à ses parents, et de "spectateur engagé" par rapport à la famille. Ses conseils, puisque la norme du secret autour des affaires du couple est forte, portent souvent sur le sujet du germain résident. Par rapport à ce dernier, il ne se trouve plus dans le même rapport compétitif et conflictuel qu'autrefois, parce qu'il est ailleurs; parce qu'il ne vit plus le quotidien; parce qu'il n'est plus là pour imposer une émission de télévision, ne pas faire sa part du travail ménager ou capter l'attention des parents. Sa présence, plus rare, plus incertaine, est valorisée d'autant. Il est des absences plus prometteuses que la présence quotidienne. Le germain absent acquiert des rôles dont la cohabitation limitait l'accès.

Il faudrait voir alors comment les rôles fraternels réagissent à l'autre coup de semonce qui ébranle les bastions familiaux: le départ du second. Chaque départ est un événement différent qui a ses implications propres. Si l'aîné de germains encore à domicile reste très significatif,

n'est-ce pas parce que la cellule familiale subsiste, quoique diminuée en taille ? Avec le départ du second, ou des suivants dans les grandes familles, le groupe se réduit bientôt au couple conjugal. La question serait alors de savoir quels rôles les enfants adultes jouent dans la dynamique du couple de leurs parents.

Conclusion

Ce chapitre voulait montrer à quelle logique obéit la répartition des rôles dans la fratrie contemporaine. En la matière, les différences entre les sexes sont importantes. On peut expliquer l'émergence de rôles fraternels sexuellement différenciés par l'influence consciente ou inconsciente des parents sur les enfants. La notion de "définition de la relation" semble particulièrement adéquate. Avoir une définition commune des droits et devoirs de chacun facilite la vie de famille, car la prévision des actes d'autrui devient alors possible, et l'ajustement plus aisé. Or, cette définition commune s'inscrit dans l'histoire du couple conjugal, de ses arrangements passés, de ses valeurs présentes.

La différenciation sexuelle des rôles dans la fratrie adolescente préfigure les inégalités de rôles existant dans le réseau de parenté de l'adulte. Plusieurs enquêtes confirment le rôle très spécifique que joue la femme dans le réseau de parenté (Pitrou, 1978; Dandurand, Quellette, 1992; Kellerhals et alii, 1993). Comme dit Nye (1976: 66), le maintien des relations de parenté est un rôle typé du point de vue du sexe. Or la fille joue déjà ce rôle dans la famille nucléaire. Ses parents lui demandent plus souvent de rendre des services; elle est plus active dans l'aide qu'elle leur apporte. On peut donc dire qu'il y a une socialisation des sexes, au sein de la famille nucléaire, à des rôles qui perdureront sur l'ensemble du cycle de vie. Sauf révolte contre les schémas familiaux, la fille est orientée par la vie de famille à devenir la principale source de l'aide aux parents.

Les différences d'ordre sexuel ne doivent cependant pas faire oublier les autres facteurs qui pèsent sur la répartition des rôles dans la fratrie. Le rang de naissance et les compétences ou incompétences externes interviennent, comme nous l'avons montré. Mais les différences ne sont pas assez manifestes pour que l'on puisse oublier l'influence des facteurs psychologiques qui, comme le rappellent Schvaneveldt et Ihinger (1979), est particulièrement importante dans les situations où les normes sont faibles. De même, les rôles fraternels ont sans doute des conséquences psychologiques importantes. Ainsi, Kahn et Bank (1981)

rapportent l'expérience d'une thérapie familiale n'ayant inclu, dans une première étape, que les germains de la patiente. Celle-ci, la benjamine de la fratrie, avait toujours été considérée comme le "bébé de la famille": de ce fait, on ne l'avait jamais réellement prise au sérieux. L'absence de rôles significatifs à laquelle elle était confrontée l'avait amenée à développer une très faible estime de soi, une insatisfaction chronique dans sa vie professionnelle et sexuelle, etc. Nous n'iront pas plus loin dans cette problématique, qui déborde la perspective sociologique. Il fallait simplement rappeler que les rôles que joue l'individu dans sa famille sont significatifs dans la construction de son identité.

Chapitre X: La variabilité

On a eu un petit Roumain qui est venu chez nous. Moi ça m'a touché, mon frère non. En fait, on n'a pas les mêmes idées sur les étrangers. Lui, il est un peu raciste (fille, parlant de son frère cadet, interview no 12).

Vincent écrit à son frère Théo: "Mais je tiens pour certain que si toi et moi avions vécu alors, toi, tu te serais trouvé du côté du Guizot et moi, du côté de Michelet. Et en restant tous deux logiques avec nous-mêmes, nous aurions pu nous trouver avec une certaine tristesse face à face, comme ennemis, par exemple sur une de ces barricades, toi devant, soldat du gouvernement, moi derrière, révolutionnaire ou rebelle". Cet extrait terrible d'une lettre de Van Gogh à un frère qui le soutient financièrement et moralement depuis de nombreuses années, met le doigt sur le fait que la différence est au centre de la relation fraternelle.

Etrangement, la famille est bien souvent considérée par les chercheurs comme un groupe qui uniformise les individus. Ainsi, la très grande majorité des recherches ayant porté sur l'effet de la famille dans des domaines très divers (attitudes politiques, pratiques et croyances religieuses, stratégies éducatives, traits de personnalité, réussite sociale ou scolaire, etc.) ont toujours implicitement suggéré que les individus provenant d'une même famille étaient identiques. Cette tendance des chercheurs à s'arrêter à l'unité familiale a sans doute des origines culturelles: elle est liée à la représentation de la famille comme un "noyau" - la famille "nucléaire" - qui implique l'idée d'une fusion et d'une indifférenciation de tous les familiers.

Le mérite de faire entrer dans le champs sociologique l'idée que la famille ne sous-entend pas forcément la similitude revient sans conteste aux chercheurs d'orientation systémique, qui assignent une place et un rôle uniques à chacun des familiers, et qui mettent en garde contre le danger que représente l'indifférenciation pour la famille (par exemple Bowen, 1971). La différenciation participe, en effet, à l'équilibre entre les forces qui fusionnent les familiers, et les forces qui les éloignent. Ziller, dans une étude pilote portant sur la socialisation, rappelle que "la similitude entre des personnes obligées d'entretenir des relations très

proches, encourage les comportements opposés, de façon à éviter une confusion dans la perception que les acteurs ont d'eux-mêmes, ainsi que dans la perception qu'en ont leurs observateurs. [...] L'individuation, loin de s'opposer à la socialisation, est au contraire constitutive de celle-ci" (1964: 138).

La différenciation psychologique

La différenciation est encore plus visible dans la relation fraternelle que dans les autres relations présentes dans la famille nucléaire. De nombreux chercheurs ont été intrigués par les différences existant entre frères et soeurs. Galton fut le premier à comparer des germains (Dunn, Plomin, 1992). Il fut surpris des faibles corrélations qu'il obtenait entre la taille ou le poids des enfants de même famille. Depuis, les chercheurs ont surtout exploré les différences de nature psychologique. On sait que les germains présentent des variations psychologiques importantes: la présence de tendances dépressives ou agressives chez un individu n'entretient qu'une relation faible avec la présence d'une telle tendance chez le germain (Daniels, 1986; Dunn et Plomin 1992; Hetherington Reiss et Plomin 1994) . On n'arrive à expliquer que 15% de la variance des traits de personnalité d'un individu par les traits de personnalité de son germain (Dunn, 1992), et les corrélations ne dépassent généralement pas .3 (Daniels, 1986). Ainsi, Daniels et Plomin (1985: 747) suggèrent que les différences entre les germains sont, en ce domaine, de la même force que les différences inter-familiales. Quant à la déidentification - sentiment de différence -, il est très fort dans la relation fraternelle: les germains disent dans la plupart des cas qu'ils se sentent très différents les uns des autres (cf. le chapitre IV de ce travail et Daniels, Plomin, 1985). Les études de QI (Zajonc, 1968; Zajonc et Markus, 1975) montrent que, dans le domaine de l'intelligence, la variabilité entre germains est également forte, quand bien même la corrélation liant les scores des germains est deux fois plus élevée que celle couplant des individus pris au hasard (Dunn, 1992).

Ces résultats font penser qu'il faut réfléchir aux origines des différences fraternelles. Celles-ci soulèvent bien des questions, puisque les germains partagent 50% de leur bagage génétique, qu'ils ont été élevés dans la même famille et qu'ils proviennent donc du même milieu social: trois facteurs plaidant plutôt en faveur de la ressemblance des germains, qui sont l'un pour l'autre les individus ayant subi les influences les plus semblables.

Dunn et Plomin mettent en avant le poids de quatre facteurs de différenciation. Il s'agit d'abord du fait que les stratégies éducatives et relationnelles des parents varient selon l'enfant. L'idée que les parents ont une attitude et des règles identiques à l'égard de tous les enfants, bien que fonctionnant comme une norme dans les sociétés occidentales, n'est pas corroborée par les analyses empiriques (Dunn, Plomin, 1992). Alors que la plupart des études travaillant sur les stratégies éducatives ont exploré les différences interfamiliales, Daniels et Plomin insistent sur la nécessité d'étudier les différences intrafamiliales en la matière (Daniels, Plomin, 1985: 759). L'effet du rang de naissance et de l'âge n'est pas central dans ces études. Les différences parentales sont mises en rapport avec des variables de personnalité: ainsi, l'enfant le mieux adapté, par exemple, reçoit plus d'attention et de proximité maternelles. Se pose alors une question incontournable pour toutes ces recherches: celui du sens de la causalité. Est-ce la différence de personnalité qui crée l'attitude différente des parents, ou, au contraire, l'attitude différente des parents qui induit la différence de personnalité (Dunn, Plomin, 1991)¹⁰³ ?

La seconde explication de la dissemblance tient au fait que la relation fraternelle est par nature complémentaire plutôt que symétrique. Ainsi, comme nous l'avons montré dans les chapitres VIII et IX, la question du pouvoir et la spécialisation des rôles différencient les germains. Contrairement à ce que l'on pourrait penser, les germains n'expérimentent pas la même relation fraternelle. Souvent, d'ailleurs, ils n'en ont pas la même perception. Or, l'individu utilise ses perceptions et ses expériences dans la construction de sa personnalité, d'où des différences en ce domaine. On peut reconnaître dans le psychologue Zazzo l'un des fondateurs de cette manière d'expliquer la différenciation fraternelle. Zazzo (1960) fait une observation qui l'intrigue: les jumeaux ayant vécu ensemble sont plus différents, du point de vue psychologique, que ceux qui ont vécu une grande partie de leur enfance séparément. Le chercheur explique ce fait par la tendance qu'a la vie familiale à favoriser l'émergence de rôles complémentaires, plutôt que symétriques. Nous avons vu, dans le chapitre IX, que les germains se spécialisaient dans des rôles spécifiques. On peut penser que cette spécialisation aura une influence sur la différenciation. Si chacun des germains joue un rôle très

103 Dunn rapporte une étude longitudinale qui tendrait à montrer que les stratégies différenciatrices ont bien un effet renforçateur des différences de personnalité entre germains.

spécifique dans la famille, il apprend par là-même à se sentir différent des autres et à développer des compétences psychologiques particulières.

En troisième lieu, les germains ne s'inscrivent généralement pas dans le même réseau d'amis, de camarades. Ils n'appartiennent pas à la même société de pairs. Or, plusieurs études ont montré que les pairs participent à la socialisation de l'individu. Les différences entre germains ne proviendraient donc pas seulement de processus internes à la famille nucléaire, mais également du fait des différences de sociabilité externe à la famille.

Enfin, les germains n'ont pas été confrontés aux mêmes événements. Ainsi, par exemple, l'un aura dû faire face à un accident à un stade important de son développement, alors que l'autre non. De même, les événements significatifs que rencontre la famille (chômage, maladie des parents, déménagements, divorce, etc.) ne sont pas perçus de la même manière par les germains (Dunn, Plomin, 1991), ce qui peut, là encore, avoir une influence sur leur développement. L'histoire événementielle des germains est donc différente.

Les identités sociales

Si les dimensions psychologiques de la variation intrafamiliale commencent à être connues, il n'en est pas de même des dimensions plus sociologiques, comme la différence de style de vie et d'idéologie. On ne sait que fort peu de choses de la variabilité intrafamiliale des identités sociales. Pourtant, cette question est importante car elle concerne les effets différenciateurs, ou au contraire homogénéisants de la vie sociale. C'est là un des thèmes centraux de la sociologie, depuis que plusieurs des pères fondateurs de cette discipline ont repris, sous des formes diverses, la distinction entre des sociétés amenant à la similitude des individus, et d'autres où la division du travail fondait des liens de complémentarité plutôt que d'identité. Si cette distinction a été faite au niveau macrosocial, il nous semble raisonnable de penser qu'elle a un intérêt dans l'analyse microsociologique de la famille.

Mais quelles dimensions considérer? La différenciation sociale passe par plusieurs canaux: elle concerne bien entendu le statut social. Dans leur célèbre étude portant sur la structure sociale américaine, Blau et Duncan (1969) montrent que la corrélation entre les statuts sociaux des germains est faible. De même, Jencks (1979) indique qu'il y a autant de différence entre deux frères, du point de vue du statut social atteint,

qu'entre deux individus pris au hasard¹⁰⁴. Bien que ces considérations soient au coeur du sujet, il est difficile d'en tenir compte dans notre étude, puisque à l'adolescence le statut social est encore en devenir. Il faudrait donc que d'autres études, portant sur l'âge adulte, cherchent à expliciter l'ampleur et les causes de la différenciation socio-professionnelle dans les fratries.

Les différences de nature idéologique, par contre, peuvent être évaluées. On sait que la reproduction idéologique n'est pas complète entre parents et enfants, ce qui fait supposer que des différences de cette nature peuvent exister entre germains. La famille n'est pas un monolithe idéologique. Estimer la variation intrafamiliale en ce domaine permettra de mieux comprendre les mécanismes par lesquels l'individu forme ses opinions morales et politiques.

La différenciation sociale entre les germains peut concerner le statut socio-professionnel, l'idéologie, mais aussi le style de vie et les consommations culturelles. La culture contemporaine se caractérise par une grande diversité des produits disponibles. La consommation des objets et services proposés par la culture change selon le statut social, l'âge, le sexe (Donnat et Cogneau, 1990). On sait que les adolescents affichent des goûts musicaux, cinématographiques ou vestimentaires particuliers, de manière à marquer une différence à l'égard des autres générations, ou vis-à-vis d'autres groupes d'adolescents. Ils se donnent une identité par la spécificité de leur consommation. Cette identité signifie une relative distanciation par rapport à certains modèles (par exemple familiaux ou scolaires), et un désir d'appartenance à certains groupes. Les deux dimensions que nous retenons concernent donc les différences idéologiques et socio-culturelles.

Une grande partie des indicateurs du tableau 9 du questionnaire font référence à ces dimensions: goûts cinématographiques (9c), vestimentaires (9d), musicaux (9e), culinaires (9f), de loisirs (9h), de sorties (9i), idées sur la société (9k) et croyances religieuses (9l)¹⁰⁵. On a

104 De telles estimations n'existent pas, à notre connaissance, pour l'Europe, où l'on compare, dans les études sur la mobilité sociale, les professions des enfants avec celles des parents.

105 La question introductive au tableau 9 est formulée ainsi: 9. *En quoi êtes-vous différents, en quoi êtes-vous semblables, toi et ton F/S?* Viennent ensuite les sous questions suivantes: A) Avez-vous le même caractère; B) Vous ressemblez-vous physiquement; C) Aimez-vous les mêmes films (télé, cinéma); D) Portez-vous le même genre d'habits; E) Aimez-vous la même musique; F) Aimez-vous les mêmes plats de cuisine; G) Avez-vous les mêmes personnes comme amis; H) Faites-vous les mêmes activités (sports, hobbies); I) Aimez-vous sortir aux

souvent présenté la culture jeune comme homogène, en insistant sur sa différence radicale d'avec la culture des adultes (concepts de sous-culture jeune, de culture marginale, etc). Or, plusieurs recherches récentes ont remis en question l'idée que tous les jeunes avaient les mêmes goûts culturels. On avait oublié une des orientations premières poursuivies par les adolescents à travers leur consommation culturelle: celle de se différencier, non seulement des adultes, mais aussi, et peut-être surtout, des pairs¹⁰⁶. Si le mode d'habillement, la musique, fonctionnent comme des marqueurs d'identité, c'est en tous cas autant par rapport à d'autres jeunes, que par rapport aux adultes. Plusieurs recherches empiriques viennent confirmer l'hétérogénéité de la culture jeune.

La différence est perçue dans de nombreux domaines par les adolescents.

- Elle , elle aime bien Rock Voisine, elle aime bien Patrick Bruel, moi j'aime pas vraiment beaucoup. Moi j'aime plutôt style un peu plus Rock, moins commercial. J'aime bien Police, des groupes dans ce genre là. Avec mon frère, ça oui, on a plus ou moins les mêmes goûts. Lui peut-être que c'est un peu plus "hard" (garçon parlant de son frère aîné et de sa soeur cadette, interview no 4).

- Moi je suis chrétienne, catholique, et je vais tous les dimanches à la messe et j'y crois vraiment. Mon frère aussi, avant, mais maintenant, il n'y croit plus du tout. Il croit encore en Dieu, je pense, mais il a dû se passer quelque chose en lui qui a fait qu'il n'en est plus là. (fille parlant de son frère aîné, interview no 13).

- Ce qui se passe en ce moment dans l'ex-Yougoslavie, moi je suis d'accord avec les aides humanitaires et tout ça. Elle, elle dit: "ouais, de toute façon ils sont toujours en train d'attaquer les aides humanitaires, on

mêmes endroits; J) Avez-vous les mêmes horaires; K) Avez-vous les mêmes idées sur les problèmes du monde ou de la société; L) Avez-vous les mêmes idées sur la religion. Les questions A, B et J n'ont pas été retenues dans ce chapitre puisqu'elles ne faisaient pas directement référence à l'identité socio-culturelle. Les modalités de réponse vont de "non très différents" à "oui, très semblables". Un "je ne sais pas" était prévu pour les indécis.

106 L'hétérogénéité de la culture adolescente, selon Donat et Cogneau (1990) peut être rapportée à l'origine sociale. Les individus provenant de familles bourgeoises sont plus attirés par le jazz, par le ciné-club, par la musique classique que les élèves provenant de milieux populaires. Ils regardent un peu moins la télévision que les autres, et les émissions appréciées diffèrent. Ainsi, la moitié des élèves de 15 à 20 ans de familles bourgeoises ont un mode de vie qualifié par Donat et Cogneau de "cultivé-moderne", alors que cette proportion n'est que d'un quart pour les élèves d'origine populaire. Les différences entre milieux sociaux sont donc fortes. On ne s'est malheureusement pas suffisamment interrogé sur les différences existant entre les individus de même famille, ayant donc une origine sociale commune.

ferait mieux de ne plus rien leur donner, qu'ils se débrouillent tout seuls, parce qu'il y en a marre". Sur les Musulmans, elle dit "ouais, ils sont trop extrêmes sur les femmes et tout ça". Bon, moi aussi mais elle, elle dit: "ouais, faudrait qu'ils arrêtent leur cirque". Moi je lui réponds que c'est comme ça pour eux et voilà, on ne va pas les obliger à faire ce qu'on trouve normal (fille parlant de sa soeur aînée, interview no 11).

- On n'a pas du tout les mêmes goûts. Par exemple, quand on regarde les pubs à la télévision et qu'il y a tel ou tel mannequin, tel mec, moi je dis "ah, celui-là il est bien" et ma soeur elle dira: "ah non celui-là il est pas bien". On n'a pas les mêmes goûts du point de vue de la cuisine. Moi j'aime tout ce qui est dessert; j'adore le chocolat. Ma soeur elle n'aime pas trop tout ce qui est dessert avec du chocolat. Par contre elle adore les pizzas. Moi ça va de temps en temps mais pas tous les jours. Ma soeur, elle pourrait en manger tous les jours (fille parlant de sa soeur cadette, interview no 18).

Les dimensions retenues dans notre recherche n'épuisent pas la question. Elles permettent de compléter cependant l'évaluation des différences faite par les psychologues, en se référant à des attributs qui n'ont jusqu'ici pas été évalués. Voyons d'abord si, du point de vue de ces dimensions, les germains sont plutôt semblables ou plutôt différents. Les questions du tableau 9 du questionnaire concernent donc la variation de l'identité socio-culturelle. Par précaution, nous avons aussi inclu une question portant sur la différence de caractère (9A), et une autre sur la ressemblance physique (9B). Remarquons d'abord, par un premier tableau, que la différence est, de manière générale, revendiquée par les germains. En effet une forte similitude ("très semblables") est peu courante, quel que soit le domaine.

Tableau 10.1
Estimation des différences entre germains (en %)

Type de caractéristiques	Germains très différents	Germains plutôt différents	Germains plutôt semblables	Germains très semblables
Goûts-films	10	26	48	16
Goûts-habits	22	33	37	8
Goûts-musique	17	25	38	20
Goûts-cuisine	10	21	47	23
Activités	42	28	18	12
Endroits de sortie	37	33	23	7
Idées sur société	22	21	42	16
Croyances religieuses	15	16	36	33

Caractère	36	48	14	2
Physique	21	33	38	8

Le tableau montre que la similitude est chose rare. C'est dans le domaine culinaire que les goûts sont les plus semblables: le fait d'avoir dû partager durant de nombreuses années la même cuisine porte donc les germains à se ressembler. De même, les goûts cinématographiques sont généralement identiques. On retrouve ici sans doute la première activité fraternelle qu'est la télévision: 64% des individus disent aimer des films plutôt ou très semblables à ceux qu'aiment leurs germains. De même les opinions religieuses sont généralement proches. L'influence socialisatrice des familles en matière de religion se fait donc sentir. Il est intéressant de constater que les idées sur le monde ou sur la société sont plus différenciées: 43% des germains se disent différents de ce point de vue, contre seulement 31% du point de vue des croyances religieuses. Les vêtements, les endroits de sortie et les activités récréatives ou sportives sont les domaines dans lesquels les différences sont les plus marquées.

De manière générale, jamais plus du quart des sujets ne se disent "très semblables", sauf en ce qui concerne les croyances religieuses. Le tableau confirme donc que, sur les aspects socio-culturels comme sur les aspects psychologiques (étudiés par Dunn et Plomin), les germains sont différents les uns des autres. Les activités de loisirs, les endroits de sorties, les habits sont dans la majorité des cas considérés comme différents. C'est aussi le cas des idées et de la musique, mais dans des proportions légèrement inférieures. Il s'agit là d'une première évaluation des dimensions socio-culturelles de la variation intrafamiliale. Le lecteur remarquera qu'elle est basée sur une mesure subjective des différences: ce sont les individus qui doivent dire s'ils sont différents de leurs germains quant aux dimensions retenues. Idéalement, il faudrait plutôt demander aux individus de décrire leurs goûts et ceux de leurs germains, le chercheur se réservant la tâche de juger le degré de similitude de ces goûts. On comprend qu'une telle démarche n'était pas possible, faute de temps d'interview. D'autre part, les interviews qualitatives confirment la réalité et l'ampleur des différences. Il faudra néanmoins prévoir d'autres plans d'analyse, si l'on veut aller plus loin dans cette direction.

Les différences d'âge et de sexe expliquent-elles ces tendances? En fait, quand bien même on ne tient compte que des germains proches en âge, on obtient des résultats similaires. Si l'on se limite aux germains ayant moins de deux ans de différence (n=118), on obtient les résultats

suivants. Proportion d'individus plutôt ou très différents: caractère: 92%; physique: 53%; films: 37%; habits: 52%; musique: 44%; cuisine: 31%; loisirs: 70%; endroit de sorties: 64%; idées: 46%; croyances: 23%. On voit, en comparant avec les chiffres du tableau, que la différence d'âge n'intervient que très faiblement pour expliquer les différences de goûts.

De même, sur la plupart des indicateurs, les dyades mixtes ne se différencient pas plus que les dyades de filles et de garçons. Les germains de sexes différents ont des goûts cinématographiques un peu moins semblables que les autres - 57% de semblables pour les mixtes, contre 71% pour les fratries non-mixtes -; leurs goûts vestimentaires sont également plus variables - 38% de semblables, contre 50% pour les non-mixtes -. Il faut souligner que ces variations ne sont guère importantes. Les dyades de garçons ont des goûts plus proches en matière de sports et d'hobbies que les autres: 46% des dyades de garçons ont des goûts similaires en la matière, contre seulement 31% des dyades de filles, et 23% des dyades mixtes. Les autres indicateurs présentent de très faibles variations selon l'identité sexuelle.

Les facteurs de différenciation

Si la différence d'âge et le sexe ont une influence marginale, quelle explication peut-on donner des différences socio-culturelles existant entre les germains ? Quand on cherche à expliquer le degré de variabilité des individus vivant dans un groupe, on a deux solutions: soit dégager les facteurs de ressemblance, soit s'intéresser aux facteurs de différenciation. Les démarches sont inverses, mais l'objectif est le même. Dans le premier cas, on part de l'hypothèse que les individus sont différents à l'origine et que certains mécanismes de la vie de groupe les rendent semblables. Dans le second cas, au contraire, on sous-entend une certaine identité de départ pour se concentrer sur les facteurs de différenciation.

Les chercheurs ayant travaillé sur la variance intrafamiliale ont postulé, quant à eux, que seul le second type d'explication était valable. Le raisonnement se fonde sur le postulat que si le biologique est fondateur des ressemblances, le socio-psychologique explique les différences. Les quatre influences décrites plus haut (stratégies parentales variables, relation fraternelle complémentaire plutôt que symétrique, réseaux de sociabilité des germains différents, histoires différentes) sont toutes différenciatrices; aucune d'entre elles ne cherche à expliquer la similitude.

On peut opposer à ce postulat le fait qu'il existe, dans nos sociétés, une tendance assez générale à la différenciation des individus: la similitude est donc tout autant problématique et "construite" que la différence. Cela signifie qu'il faut aussi bien considérer les processus qui poussent les germains à se ressembler "envers et contre tout", que ceux qui renforcent la tendance à la différenciation. Revenons sur celle-ci: la psychologie et la sociologie se rejoignent en insistant toutes deux sur la valorisation de la différence, conséquence de processus intrapsychiques pour la première, et de faits macrosociologiques pour la seconde.

Pour les chercheurs d'orientation psychanalytique, le besoin de différenciation, cause des différences, est une tentative de réponse à la rivalité fraternelle, qui est elle-même un reliquat du complexe d'Oedipe (Schachter, 1982). Plusieurs recherches ont montré qu'il existe une forte tendance à la différenciation psychologique entre les individus, qui est due au fait que "la similitude de personnalité est beaucoup moins gratifiante en ce qu'elle contredit le sentiment que l'on a de sa singularité personnelle, de son unicité, de son identité." Codol (1984: 55) Ainsi, les recherches portant sur l'amitié comme sur le choix du conjoint ont montré que ces relations se basaient plus sur la complémentarité des psychologies individuelles que sur leur ressemblance. Selon Ziller, qui a apporté, d'après Codol, une contribution majeure à l'explication des différences, "la similitude entre des personnes obligées d'entretenir entre elles des relations très proches, encourage les comportements opposés, de façon à éviter une confusion dans la perception que les acteurs ont d'eux-mêmes, ainsi que dans la perception qu'en ont leurs observateurs" (Ziller, 1961: 351).

Cette constatation de la différenciation psychologique des familiers est parfaitement claire dans le cas de la relation fraternelle. On se rappelle l'une des conclusions du chapitre IV: le sentiment de différence est largement dominant, et le désir de ressemblance, rare. La question portant sur le caractère (question 9a) confirme cette très fréquente différenciation psychologique: il n'y a que 16% des individus de notre échantillon qui disent avoir, eux et leurs germains, des caractères "plutôt semblables" ou "très semblables". Il y aurait donc une tendance de nature intra-individuelle à se différencier pour obtenir la reconnaissance d'autrui, et en particulier des parents. Avoir une visibilité familiale implique la différence. Ceci laisse supposer que la différence psychologique est valorisée au sein de la famille.

Les facteurs sociaux rejoignent sur ce point les facteurs psychologiques. Plusieurs évolutions sociales, et certaines caractéristiques propres à notre société, encouragent les individus à se différencier. Dans le cas de la relation fraternelle, on peut distinguer les facteurs suivants¹⁰⁷:

L'évolution à la baisse de la fécondité a renforcé la tendance à se différencier. Les parents, en effet, doivent faire face à un nombre plus limité d'enfants, ce qui leur permet, selon Ziller (1961), de répondre de manière personnalisée aux besoins de chacun. Or, cette manière de faire est productrice de différenciation, comme l'ont montré Dunn et Plomin. Ce point sera développé dans le chapitre XIII, portant sur l'enfant unique.

L'augmentation générale du niveau de vie a permis de déserrer les interdépendances entre les germains. La norme du "chacun sa chambre" a émergé dans les années septante (Segalen, 1993). Les germains sont sans doute moins obligés aujourd'hui qu'hier de partager vêtements, jeux, matériel scolaire, etc. Cette liberté de consommation est une condition nécessaire de la différenciation socio-culturelle.

La culture adolescente fonctionne, comme nous le disions plus haut, sur la logique de la distinction. La consommation culturelle est en partie un marqueur d'identité sociale, un indicateur d'appartenance à des groupes de sociabilité spécifiques. Or, les germains ne participant pas, généralement, aux mêmes réseaux de sociabilité externe, ils sont de ce fait encouragés à développer des goûts différents.

L'augmentation de la mobilité sociale, au cours du siècle a eu l'effet de faire accroître les différences au sein des familles. Blau et Duncan (1969) ont mis l'accent sur le fait qu'aux Etats-Unis la distance sociale entre deux frères était aussi grande qu'entre deux individus pris au hasard. On ne sait si ce fait est également valable en Europe, et surtout à l'adolescence. Ce qui est sûr, cependant, c'est que la diversité des destinées au sein de la fratrie s'est accrue. Les sociétés à plus forte reproduction sociale sont plus homogènes du point de vue des familles. Notre société, plus mobile, avec une division du travail très spécialisée, permet ou impose aux germains de s'engager dans des voies différentes. Elle crée plus qu'avant des différences socio-professionnelles entre les germains. Or, on sait bien que le statut social est associé à des modèles différents de consommation culturelle.

Les valeurs d'accomplissement personnel et de compétition, particulièrement importantes dans la société contemporaine,

¹⁰⁷Cette liste n'est pas exhaustive, mais donne une idée de certaines des tendances importantes.

entraînent une différenciation des germains. Les recherches d'orientation psychanalytique ont bien montré qu'il existe un sentiment de rivalité très affirmé, dès la petite enfance, entre les germains. Dans une société qui valorise la compétition, il est probable que cette tendance est renforcée. Or, la compétition est un facteur de différenciation.

La remise en question des grands modèles idéologiques et la moindre influence des institutions religieuses ont engendré une certaine différenciation de nature politico-religieuse au sein des familles. Il y a, par exemple, beaucoup moins d'obligations pour les enfants de participer aux services religieux, qui sont laissés au libre choix des intéressés. Cette plus grande liberté dans le domaine des croyances et des opinions politiques est un facteur de différenciation des germains. Si la famille perd, en effet, une partie de ses fonctions en ce domaine, d'autres groupes ou institutions les récupèrent: l'école, les associations, les pairs. Or, comme nous l'avons montré dans le chapitre VII, les germains ne participent généralement pas aux mêmes cercles externes.

Notre société porte donc plus que par le passé les individus à se différencier. Codol résume les choses d'une manière qui nous semble bien correspondre à ce qui s'est produit dans la relation fraternelle: "tout porte à croire que la complexification croissante de nos sociétés, l'élévation de leurs niveaux économiques et culturels, etc., conduisent à une diversification croissante des modes de penser et de faire, et par là à une diversification croissante des modes de se penser soi-même." (1984: 21-22) Les deux tendances psychologiques et sociologiques vont donc dans le même sens, et se renforcent l'une l'autre.

Cette constatation met d'après nous en question le bien fondé d'une explication de la variation qui excluerait les mécanismes susceptibles de rendre les germains semblables. Si certains faits macrosociologiques et certaines tendances psychologiques se conjuguent pour rendre les germains différents, comment se fait-il que plusieurs d'entre eux développent des goûts, des attitudes, des idéologies similaires ? Il faut donc à la fois faire référence aux mécanismes différenciateurs, et aux mécanismes uniformisants. Ce point établi, il faut maintenant tâcher de découvrir ceux qui peuvent avoir une influence sur les dimensions socio-culturelles plutôt que psychologiques des variations fraternelles.

La logique de la relation fraternelle.

Les hypothèses proposées par Dunn et Plomin se réfèrent implicitement à la dynamique familiale. L'explication des différences

psychologiques par le caractère complémentaire de la relation fraternelle, par exemple, est liée à l'ensemble du fonctionnement familial puisque, comme nous l'avons montré dans les chapitres précédents, la relation fraternelle dépend des autres relations existant dans la famille nucléaire. Nous faisons l'hypothèse que le degré de similitude existant entre les germains dépend de la forme générale qu'ont leurs relations, qui elle-même dépend de la forme générale des relations familiales. Certains types de fonctionnement familial prédisposent les individus à la différence, d'autres à une plus grande ressemblance (ou en tous les cas à un accent mis plus fortement sur la similitude).

Plusieurs des dimensions considérées dans d'autres chapitres de ce travail sont susceptibles d'avoir un effet sur le degré de ressemblance. On pensera bien sûr à l'influence qui, par définition, rend les gens plus semblables. La communication a ce même effet, ainsi que la proximité sentimentale. Les recherches portant sur l'amitié ont montré que la similitude était liée à ces phénomènes. Inversément, le conflit est un facteur de différenciation dans toutes les relations sociales. Nous avons explicité plusieurs des déterminants de ces dimensions. La différence est apparue comme un facteur explicatif du conflit, alors que nous considérons maintenant le conflit comme un facteur explicatif de la différence. Cette rétroaction de la causalité ne doit pas, selon nous, poser problème. Comme nous l'avons dit dans l'introduction, la perspective systémique ne sous-entend pas une causalité unilinéaire, mais bien plutôt des modèles non-récursifs, où certains phénomènes peuvent être réciproquement cause et effet. Si l'on réfléchit de manière concrète, on admettra le bien-fondé de cette manière de voir les choses: le conflit, par exemple, crée des différences entre les individus, et les différences créent sans doute du conflit.

Pour juger de l'effet du fonctionnement fraternel sur la différenciation, nous avons construit un indice qui fait la somme des domaines dans lesquels l'individu affirme que son germain et lui sont "plutôt semblables" ou "très semblables"¹⁰⁸. On a croisé cet indice avec les dimensions importantes du fonctionnement fraternel. De manière à

108 Cet indice a été créé par addition de plusieurs des questions du tableau 9 du questionnaire. Il considère le nombre de domaines où l'individu se dit semblable à son germain. Les domaines considérés sont au nombre de 8, soit: goûts cinématographiques, goûts vestimentaires, goûts musicaux, goûts culinaires, activités récréatives, lieux de sociabilité, idées sur la société, idées sur la religion. L'indice va de 0 (=aucun domaine avec ressemblance) à 8 (l'individu se dit semblable dans les huit domaines).

donner une vue synthétique du phénomène, nous nous limiterons à présenter le nombre moyen de ressemblances.

Tableau 10.2
Nombre moyen de ressemblances, selon différentes
dimensions de la relation fraternelle

	Nbre moyen de ressemblances	Ecart-type
Conflits fraternels (18a)		
<i>Au moins hebdomadaires</i>	3.8	2.1
<i>Une ou deux fois par mois</i>	4.0	2.1
<i>Moins souvent</i>	4.5	1.9
Communication au germain (13a)		
<i>Dans la majorité des cas</i>	5.2	1.9
<i>Une fois sur deux</i>	4.6	1.8
<i>Dans la minorité des cas</i>	3.3	1.8
Influence (14b)		
<i>Souvent ou très souvent</i>	5.2	1.9
<i>Quelquefois</i>	4.2	1.9
<i>Rarement ou jamais</i>	3.3	1.9
Comparaison (10h)		
<i>Quelquefois ou souvent, très souvent</i>	4.6	2.1
<i>Rarement</i>	4.3	1.9
<i>Jamais</i>	3.6	1.9
Sentiments positifs (cf. tableau 10)		
<i>Peu fréquents</i>	3.1	1.8
<i>Fréquents</i>	4.0	1.9
<i>Très fréquents</i>	4.8	2.0
Réseaux d'amis (9g)		
<i>Superposés</i>	5.7	1.8
<i>Non superposés</i>	3.6	1.8
Activités fraternelles (11a à 11h)		
<i>Fréquentes</i>	5.2	1.9
<i>Moyennes</i>	4.0	1.9
<i>Peu fréquentes</i>	3.1	1.8

Le tableau précédent apporte plusieurs renseignements. Mentionnons d'abord le fait que l'hypothèse générale que nous formulons est vérifiée: toutes les dimensions envisagées plus haut ont un effet sur la relation fraternelle. Ainsi, la communication, les sentiments positifs, l'influence ont tous un effet non négligeable sur la différenciation entre germains. Prenons quelques exemples. Quand les sentiments positifs sont fréquents, le nombre moyen de ressemblances est de 4.8 alors qu'il n'est que de 3.1 quand ils sont peu fréquents; si la communication avec le germain est forte, l'indice est de 5.2, contre 3.3 si elle est faible; quand il y a des conflits réguliers, l'indice est de 3.8, contre 4.5 quand les conflits sont rares.

Reprenons ces résultats. Le conflit est associé à la différence. Nous avons déjà considéré cette corrélation dans le premier chapitre et nous n'y reviendrons pas. De même, le niveau de communication entre germains a une influence sur la similitude. Plus que ces corrélations en

elles-mêmes, c'est le lien qu'elles permettent de dégager avec la dynamique familiale en entier qui est intéressant. Ainsi, le conflit avec le germain est fortement stimulé par le conflit parents-enfants, qui est lui-même en rapport avec le conflit entre les parents¹⁰⁹. De même, la communication entre les germains est encouragée par la communication des individus avec leurs parents. Le degré de ressemblance des goûts et des idéologies des germains est donc le résultat de la logique de fonctionnement du groupe familial.

Il faut maintenant considérer plus spécifiquement les processus d'influence. Nous avons dit, dans le chapitre VII, que la comparaison était un vecteur d'influence. La comparaison doit donc produire de la similitude. On voit que tel est bien le cas: il y a un point de différence, dans le tableau précédent, entre ceux qui disent se comparer quelquefois et ceux qui admettent ne jamais se comparer. La comparaison a sans doute cet effet non négligeable parce que, comme les données de Center et Seltzer (1980) le montrent, elle inclut une variété plus grande de domaines que la comparaison avec les parents ou avec les pairs. Alors que les parents sont essentiellement utilisés comme individus de référence en ce qui concerne les buts scolaires et les plans concernant le futur, les pairs ont une plus grande influence sur le style de vie, les goûts et les activités récréatives. Or, les germains pénètrent les deux champs puisqu'ils sont à la fois des pairs et des familiers. La présence de processus d'influence a un effet similaire: les individus qui admettent que leur germain leur fait "souvent" ou "très souvent" découvrir des choses ont un score de 5.2 sur notre échelle de similitude, contre seulement 3.3 pour ceux qui mentionnent le "rarement" ou le "jamais".

Comme nous l'avons montré dans le chapitre VIII, la comparaison et l'influence sont assez fortement déterminées par le rang de naissance et, de manière certes moins prononcée mais tout de même significative, par le sexe des individus. Les cadets se comparent plus aux aînés que le contraire. Les aînés ont plus d'influence. Les filles se comparent plus aux garçons que le contraire. On peut en déduire que la ressemblance tient plus à un mouvement du cadet vers l'aîné ou de la fille vers le garçon, que de l'aîné vers le cadet ou du garçon vers la fille. On constate à nouveau que le critère du rang de naissance est très important. L'aîné décide de ses goûts, idées, lieux de sociabilité, sans faire référence au

109 Cf. premier chapitre.

cadet. Le cadet, par contre, doit tenir compte du modèle proposé par l'aîné, soit pour l'accepter, soit pour le refuser.

L'association que nous avons trouvée entre les sentiments positifs et la similitude correspond à un résultat de recherche solidement établi, qui concerne d'autres relations interpersonnelles (amitié, choix du conjoint, etc.). On peut expliquer cette corrélation par le fait que l'influence est fortement associée aux sentiments positifs. On n'accepte l'influence d'autrui que dans la mesure où les relations sont bonnes. Nous compléterons cette explication en partant du modèle de Newcomb qui, selon Maisonneuve et Lamy (1993: 211), demeure à ce jour le plus complet pour expliquer l'association "sentiments positifs - similitude". Ce modèle propose deux explications du phénomène. D'abord, le mécanisme du *liking liking* intervient: nous préférons les personnes qui nous approuvent, qui ont une bonne estime pour nous, car ces attitudes d'autrui sont gratifiantes. Or, la similitude est souvent interprétée comme un signe d'acquiescement d'autrui à nos comportements, opinions, etc. La similitude, pour reprendre Maisonneuve et Lamy est donc une "présomption de réciprocité".

En second lieu, la similitude est interprétée comme une prédiction des services que peut rendre autrui: "on est susceptible d'être attiré par d'autres individus si l'on croit que leurs centres d'intérêt conduiront en toute vraisemblance à des formes de collaboration comportementale gratifiantes (jouer aux échecs, participer à la même tâche)" (Newcomb et alii, 1970: 370). Le modèle de Newcomb cherche à résoudre le problème du sens de la causalité. Est-ce l'attraction qui implique la similitude ou la similitude qui crée l'attraction? La conclusion que tire Newcomb de ces expériences sur la question est qu'il s'agit d'un processus bidirectionnel, où les deux dimensions sont à la fois cause et effet (elles s'ajustent réciproquement l'une à l'autre).

Le modèle de Newcomb concerne la question de l'origine de l'attraction entre les individus. Or, la relation fraternelle n'est pas confrontée à ce problème puisque les germains ne choisissent pas d'entrer en contact; ils sont en contact de toute manière, par obligation. Les fonctions anticipatrices de la similitude sont donc moins importantes que dans les relations volontaires. Par contre, l'idée que la ressemblance est interprétée comme un acquiescement de soi, comme le signe d'un amour en retour, n'est pas dénuée de pertinence. Dans la version pré-test du

questionnaire, passée à une soixantaine d'élèves¹¹⁰, nous avons demandé aux individus d'évaluer les sentiments qu'avaient pour eux leurs germains. Or, dans de nombreux cas, il fut impossible pour les individus de dire ce que ressentait l'autre à propos de soi. La similitude ou la différence sont des signes qui permettent au sujet une évaluation, aussi mauvaise soit-elle, des sentiments d'autrui, dans une situation caractérisée par une certaine incertitude.

Quant à l'explication par la promesse de gratification, il nous semble possible d'en restreindre un peu la formulation en considérant les pratiques de sociabilité et non les attentes. Les germains qui sont proches sentimentalement, sont entraînés à collaborer, et donc en viennent à manifester des goûts communs. Bien entendu la causalité va également dans le sens contraire: les individus ayant des goûts similaires s'engagent dans des activités communes, qui favorisent l'éclosion de sentiments positifs. Ce qui importe ici, c'est de souligner le rôle central que jouent les activités communes, la collaboration entre les germains, pour la similitude. Le tableau précédent en donne une bonne illustration, puisque les individus ayant des activités communes fréquentes sont à 5.2 sur l'échelle dénombrant les ressemblances, alors que ceux qui sont inactifs ne sont qu'à 3.1. Pourquoi y a-t-il une telle association entre activités et goûts ? Que dévoile cette corrélation de la dynamique familiale ? C'est à ces questions que sont consacrées les deux prochaines sections.

L'influence des groupes

Sherif, dans une expérience devenue célèbre (1979), suggère que l'attraction interpersonnelle est influencée par l'appartenance à un même groupe. Les activités communes créent donc un sentiment de similitude. Sherif suggère en particulier que la nécessité d'une coopération amène à la réduction des stéréotypes concernant autrui. De même Tajfel et alii (1979) montrent que les individus ont tendance à maximiser les différences inter-groupes, et à minimiser les différences intragroupes. Ces diverses expériences de psychologie sociale mettent en évidence que le fait de constituer un groupe pousse les individus à devenir semblables les uns aux autres. De ce point de vue, deux groupes ont une influence particulièrement importante à l'adolescence: il s'agit de la famille et du groupe des pairs. L'un et l'autre sont susceptibles d'avoir un effet sur la ressemblance entre les germains.

110 Voir l'introduction.

De très nombreux travaux existent sur le rapport entre l'amitié et la ressemblance. Tous constatent la force de l'homophilie: les amis ont des parcours, des idées, des goûts identiques. Il est clair que, pendant l'adolescence, l'amitié peut difficilement passer outre la différence. L'amitié adolescente est souvent construite sur la base d'une similitude des goûts musicaux ou vestimentaires, sans parler de la correspondance des idées. La famille, quant à elle, promeut un certain type de sociabilité. Nous avons montré que dans les familles où une grande partie des temps significatifs était passée ensemble, la sociabilité fraternelle était forte. Or, si l'on en croit Tajfel et Sherif, ce surcroît d'activités devrait mener à la ressemblance. Nous pouvons donc penser que le groupe de pairs et la famille ont une action uniformisante sur les germains. Quand ils s'inscrivent dans le même réseau de sociabilité, les germains sont poussés à développer les mêmes goûts et les mêmes idéologies, car les activités communes impliquent la similitude. Les activités familiales ont, par hypothèse, le même effet.

On se souvient peut-être de la distinction que nous faisons dans le chapitre VII entre deux types d'activités fraternelles: la sociabilité fraternelle interne, dénomination sous laquelle figurent des activités ayant le plus souvent lieu à domicile (jeux, télévision, ménage, discussion); la sociabilité fraternelle externe, qui fait référence aux activités qui ont lieu en dehors du domicile parental (sorties diurnes et nocturnes, sport, hobbies). Nous avons montré que le premier type dépend de l'activité familiale, alors que le second est fonction de l'inscription dans le même réseau de sociabilité. On doit donc, quand on veut tester l'effet spécifique de chacun des deux groupes, distinguer les deux types de sociabilité. Pour ce faire, il faut commencer par donner une estimation des corrélations qu'entretiennent toutes les différences avec toutes les activités.

Tableau 10.3
Coefficients de corrélation "gammas" reliant les indicateurs de ressemblance aux activités communes (questions 11a à 11h)

	Sport	hobby	Sorties Soir	Sorties Journée	Télévi- sion	Range- ment	Discus- sions	Jeux
Goûts pour les films	.23	.35	.48	.29	.41	.12	.25	.09
Goûts pour les habits	.13	.25	.46	.29	.09	.11	.25	.10
Types de musique	.24	.27	.36	.21	.18	.04	.15	.19
Goûts culinaires	.10	.03	.03	.01	.14	.04	.12	.04

Activités récréatives	.20	.26	.73	.40	.07	.09	.21	.07
Goûts pour les lieux de sortie	.20	.26	.73	.40	.07	.09	.21	.07
Idées sur la société	.22	.30	.40	.35	.04	.05	.28	.02
Idées sur la religion	.23	.30	.21	.13	.14	.27	.26	.10
Sentiment de différence	.21	.32	.10	.19	.10	.12	.29	.25
Caractères	.05	.31	.10	.31	.01	.01	.29	.25
Physique	.06	.08	.13	.11	.01	.03	.01	.06

Le tableau précédent est instructif à plus d'un titre. D'abord, on voit qu'il y a bien, au niveau général, une corrélation forte entre la fréquence des activités communes et la similitude. Il est intéressant de constater que les activités n'ont pas toutes le même pouvoir explicatif. Ainsi, le spectacle de la télévision ne détermine pas de similitude particulière, si ce n'est celle concernant les goûts cinématographiques. De même, le fait de se livrer à des jeux ensemble n'a que peu d'influence; il en est de même pour les activités ménagères. Toutes ces activités qui sont confinées généralement à la maison sont peu créatrices de ressemblances entre les germains. Un premier bémol est donc mis à notre hypothèse de départ. En effet, nous avons montré, dans le chapitre VII, que l'attitude des parents par rapport à la vie de famille avait une influence positive principalement sur les activités internes au foyer. Or, ces activités internes au foyer n'ont pas un impact important sur les ressemblances entre germains.

Par contre, on est surpris de voir que les activités externes ont une influence sur plusieurs traits culturels importants. Par exemple, le fait de d'avoir un hobby commun de faire du sport ensemble, le fait de sortir ensemble pendant la journée ou le soir, sont en corrélation étroite avec la similitude des styles de vie et des idées. Ceux qui sortent ensemble le soir, par exemple, aiment les mêmes films et la même musique, portent les mêmes habits, apprécient les mêmes endroits et ont les mêmes idées sur la société. L'inscription dans la même sociabilité externe a donc une implication: la similitude. On a souvent mis en avant l'aspect très hétérogène de la culture jeune. Mais cette diversité n'est pas un signe de liberté pour les individus, ou d'ouverture aux autres. Le cas des germains le montre très bien. La sortie n'est possible qu'au prix de la conformité à certaines règles de goût. Si le germain est différent, on ne sort pas avec lui. Sortir ensemble implique la similitude.

On dira donc que ce ne sont pas n'importe quelles activités qui rendent les germains semblables. Les activités familiales ont manifestement un effet plutôt limité en la matière. C'est, à première vue, le contraire de ce que l'on pouvait penser. Car si l'on voit la famille, à la manière des classiques, comme une communauté, on devrait s'attendre à ce que son activité rende les individus plus semblables que différents. De même, l'extérieur est souvent perçu comme une source d'hétérogénéité pour les individus, qui y sont soumis à des influences très diverses. Tout cela est juste bien entendu. L'extérieur est bien différenciateur. Mais il est différenciateur parce qu'il propose des cercles de sociabilité multiples. L'adhésion à l'un des cercles est basée sur la conformité aux normes, valeurs et comportements du groupe. Au contraire, la famille est un cercle de sociabilité obligé. Il n'est pas l'objet d'un choix de la part des individus. Ce mode d'intégration autorise, et même appelle, une certaine différenciation.

Il faut donc tenir compte de plusieurs dimensions, si l'on cherche à expliquer les ressemblances par la sociabilité: sociabilité fraternelle interne ou externe, intensité de la sociabilité familiale, recouvrement ou séparation des réseaux de sociabilité des germains. Il est clair qu'un tel schéma causal ne peut être approché que par l'entremise d'une technique d'analyse multivariée. Nous avons choisi de mettre à contribution l'approche Lisrel. Pourquoi Lisrel plutôt qu'une analyse loglinéaire, ou une régression multiple, comme dans les précédents chapitres ? On remarquera que le modèle à tester comprend plusieurs variables endogènes: il ne s'agit pas simplement, comme dans le cas du pouvoir ou du conflit, d'évaluer l'impact des variables indépendantes sur une seule variable dépendante. La régression multiple est donc peu appropriée. D'autre part, chacune des dimensions qui nous intéressent - activités de sociabilité, réseau, activités familiales, différence, etc. - est l'objet de plusieurs indicateurs dans notre questionnaire. Ce sont des dimensions complexes qu'il est difficile d'approcher à l'aide d'un unique indicateur. Or, Lisrel offre la possibilité de distinguer les variables latentes des indicateurs qu'on utilise pour les approcher, et de tenir compte, de cette manière, des erreurs de mesure des indicateurs. L'un des avantages les plus évidents de Lisrel est de permettre au chercheur d'évaluer, dans un même modèle, la force des corrélations entre les concepts, et la validité des indicateurs par rapport aux concepts. Lisrel participe d'une philosophie moderne de la statistique, qui fait une distinction entre le

niveau conceptuel et le niveau des indicateurs. Elle rejoint, en cela, les préoccupations des sociologues.

Enfin, la technique Lisrel a l'avantage, par rapport aux analyses loglinéaires, d'être moins dépendante du nombre d'individus présents dans chacune des cases des différents tableaux croisés sous-entendus par le modèle. Un échantillon de 600 individus, pour le nombre de variables retenues, est dans les normes. De plus, l'analyse loglinéaire ne donne pas une approximation très claire de la force des relations, ce que Lisrel fait, quant à lui, très bien. Lisrel a l'intérêt de proposer à la fois des mesures d'association entre les variables, de tenir compte du sens de la causalité (imposé par le chercheur), et de donner une estimation de la qualité du modèle, c'est-à-dire de son adéquation aux données.

Le modèle

La littérature sur le sujet incite, en résumé, à faire les hypothèses suivantes:

- 1) Plus les germains ont d'activités communes, plus ils se ressembleront du point de vue de leurs goûts et de leurs idées.
- 2) Plus la famille est active, plus les germains développent des activités internes. Par conséquent, les germains provenant de familles actives se ressembleront davantage que les germains provenant de familles inactives.
- 3) Plus les cercles d'amis sont semblables, plus les activités sont nombreuses, donc plus les germains se ressembleront.

Lisrel est avant tout un type d'analyse confirmatoire. On doit, pour pouvoir estimer un modèle Lisrel, imposer des contraintes aux relations entre variables: tout ne peut être corrélé avec tout. Il existe malheureusement la tendance chez certains chercheurs à construire des modèles extrêmement complexes, avec un grand nombre d'interconnexions. L'argument pour justifier cette complexité se réfère à l'idée que si l'on ne peut justifier l'absence d'une connexion, du point de vue théorique ou logique, il faut l'inclure dans le schéma. Cette conception de la causalité nous semble fautive. On sait que, du point de vue empirique, il est très rare d'obtenir des corrélations égales à zéro.

Tout est plus ou moins corrélé avec tout, même si c'est faiblement. Comme rien généralement, ni du point de vue empirique, ni du point de vue théorique, ne justifie une absence de corrélation, on construit des modèles hypercomplexes et dénués de sens sociologique. L'appareillage très sophistiqué de tests de Lisrel, encourage à cultiver ce travers (on pense, par exemple, aux *modification indices* qui indiquent les relations qu'il faudrait inclure pour améliorer l'adéquation du modèle). Nous pensons quant à nous que c'est d'abord à la théorie de construire le modèle, la statistique ne faisant que tester le modèle proposé. Suivre, dans la construction d'un modèle, la logique statistique de Lisrel, c'est à coup sûr oublier ses hypothèses de départ. Nous avons construit les hypothèses en partant de la littérature. Nous testerons donc ce modèle-là uniquement, sans chercher ensuite à "l'améliorer" en suivant les "conseils" de Lisrel¹¹¹. Le tableau 10.4 répertorie les variables latentes (ou concepts), leurs dimensions, et les indicateurs utilisés pour les approcher.

Tableau 10.4
Variables latentes, dimensions et indicateurs
de l'analyse Lisrel

Variables latentes	Dimensions	Questions
Ressemblance	1. Goûts cinématographiques	9c
	2. Goûts vestimentaires	9d
	3. Goûts musicaux	9e
	4. Hobbies, sports	9h
	5. Lieux de sortie	9i
	6. Idées sur la société	9k
	7. Croyances	9l
Activités internes	1. Télévision	11e
	2. Rangement, ménage	11f
	3. Discussions	11g
	4. Jeux	11h
Activités externes	1. Sport	11a
	2. Hobbies	11b
	3. Sorties nocturnes	11c

111 Un certain nombre de précisions sont nécessaires pour pouvoir juger des résultats de l'analyse Lisrel. Nos données étant pour la plupart ordinales, la matrice des covariations entre variables a été créée en suivant la procédure *polychor*. Les données manquantes sont dans notre étude très peu nombreuses. Nous avons donc opté pour la *listwise deletion*. Le nombre d'individus sur lesquels a porté l'analyse Lisrel sont au nombre de 594, sur les 598 que compte l'échantillon. La différence entre les deux nombres tient aux données manquantes.

	5. Sorties diurnes	11d
Activités familiales	1. Vacances	30a
	2. Week-ends	30b
	3. Repas	30c
	4. Soirée	30d
Réseau de sociabilité	1. Amis en commun	9g
	2. Invitations de l'individu	14c
	3. Invitations du germain	14f

Le graphique suivant permet de visualiser le schéma qui a été testé grâce à Lisrel. Y figurent les variables latentes, entourées par des ovales, les relations testées (les flèches) et les coefficients, dans leurs versions standardisées ou non standardisées. Le tableau 10.5 présente les coefficients permettant une évaluation de la qualité globale du modèle.



Tableau 10.5
Mesures de l'adéquation du modèle

Mesures	Valeurs
Chi-carré (df=193)	608
Goodness of fit Index	0.91
Adjusted Goodness of fit Index	0.88

Le modèle obtient un *Goodness of fit index* relativement bon (0.91). Quant aux coefficients d'association, ils indiquent qu'il existe des relations significatives entre les dimensions retenues. Considérons d'abord les variables exogènes. On voit que les activités familiales déterminent assez fortement les activités internes, et beaucoup plus faiblement les activités externes. On retrouve ici un des résultats du chapitre VII. Le réseau de sociabilité a un effet très fort sur les activités externes, et un effet assez fort sur les activités internes. Cela signifie que la superposition des réseaux d'amis a également une influence sur les activités exercées à l'intérieur du domicile par les germains. Jusqu'ici, il n'y a rien de très nouveau. Là où les choses deviennent plus intéressantes, c'est quand on considère les coefficients associant les activités avec la ressemblance socio-culturelle. Alors que les activités externes ont, comme prévu, un fort impact sur la similitude, ce n'est pas le cas des

activités internes. Les activités internes, plutôt de nature familiale, accentuent les différences. Elles ont donc un effet indirect sur la similitude socio-culturelle, qu'elles auraient plutôt tendance à faire baisser¹¹³.

Les deux groupes ont donc un effet différent. Alors que l'appartenance au même cercle de sociabilité est synonyme de ressemblance, les activités familiales créent la différenciation. Comment expliquer cette différence d'effets entre les deux types de sociabilité ? On peut faire l'hypothèse que le groupe de pairs, surtout durant l'adolescence, est beaucoup moins tolérant, en matière de goûts et d'idéologies, que la famille. Les parents, en effet, ne s'intéressent pas au

113 Les *eta* mesurent les corrélations entre les variables latentes endogènes et leurs indicateurs. Les *lambda* mesurent les corrélations entre les variables latentes exogènes et leurs indicateurs. Il s'agit, en fait, d'une mesure de la validité des indicateurs. Lisrel est l'une des seules techniques statistiques qui permette de telles mesures, à l'intérieur du modèle de mesure des relations entre concepts. Les résultats sont les suivants:

Eta Y		Lambda X				
Indica- Réseau de teurs sociabilité	Diffé- rences	Activités internes	Activités externes	Indica- teurs	Activités familiales	
0.00	Q9C	0.59	0.00	0.00	Q30A	0.67
0.00	Q9D	0.55	0.00	0.00	Q30B	0.68
0.00	Q9E	0.55	0.00	0.00	Q30C	0.59
0.00	Q9H	0.39	0.00	0.00	Q30D	0.82
-0.56	Q9I	0.71	0.00	0.00	Q9G	0.00
0.67	Q9K	0.47	0.00	0.00	Q14C	0.00
0.63	Q9L	0.18	0.00	0.00	Q14F	0.00
	Q11E	0.00	0.58	0.00		
	Q11F	0.00	0.54	0.00		
	Q11G	0.00	0.51	0.00		
	Q11H	0.00	0.63	0.00		
	Q11A	0.00	0.00	0.46		
	Q11B	0.00	0.00	0.50		
	Q11C	0.00	0.00	0.80		
	Q11D	0.00	0.00	0.68		

On voit que la plupart des indicateurs sont corrélés à .6 ou plus avec leurs concepts. La seule différence notable concerne l'indicateur 9I dont la corrélation est beaucoup plus faible (.18). Il s'agit des opinions religieuses. Cet indicateur, tout comme celui qui concernait les goûts culinaires (9f), semble obéir à une autre logique que les autres. Remarquons que ces indicateurs sont ceux sur lesquels les germains se différencient le moins (voir graphique de la fréquence des différences).

fait de savoir si leurs enfants préfèrent *Cure* ou *Police*, alors que c'est bien le cas du groupe de pairs. De même, on est surpris de la similitude des idées que sous-entend l'appartenance à un même réseau de sociabilité adolescente. Les collégiens sont particulièrement sensibles aux questions éthiques ou politiques, dont ils discutent beaucoup, et un certain consensus en la matière est indispensable au fonctionnement de ces groupes. L'appartenance à ces groupes étant de nature volontaire, l'acceptation des modèles qu'ils proposent est plus ou moins sous-entendue. Dans le cas de la famille, le rejet des modèles culturels ou idéologiques des parents ne remet pas en cause, dans la plupart des cas, les liens familiaux.

Une autre explication que l'on pourrait apporter tient à la valorisation différente des activités. Rappelons que les activités poursuivies avec les pairs sont, à l'adolescence, beaucoup plus valorisées que les activités accomplies en famille (Larson, Bradney, 1988). Or, il faut tenir compte de la désirabilité sociale des activités et des groupes qui les orchestrent pour expliquer leurs effets sur la différenciation. Le fait de sortir ensemble le soir, par exemple, avec des amis, est une activité fortement valorisée. Cela signifie que la similitude de goûts que cette situation sous-entend et participe à créer, sera sensiblement plus facilitée, que dans le cas, par exemple, de jeux auxquels on se livre dans le cadre familial, avec les parents. On peut aussi reprendre les interprétations psychologiques développées plus haut. Dans les relations proches et obligatoires, les individus sont portés à se différencier pour conserver une certaine visibilité. Dans les familles très fusionnelles, où tout se fait ensemble, avec tous, cette nécessité est accrue, ce qui explique la corrélation négative entre activités familiales et différenciation.

Conclusion

La différence entre les germains n'a donc pas des origines biologiques, comme le suspectaient déjà Dunn et Plomin. Le besoin psychologique de différenciation et la valorisation de la différence dans nos sociétés sont contrecarrés ou encouragés par les caractéristiques de la dynamique familiale et du réseau de sociabilité.

Beaucoup reste à faire dans le domaine de la variation intrafamiliale des identités socio-culturelles. Nous avons proposé et testé quelques explications des différences. Nos hypothèses, tout en s'inspirant des approches psychologiques, s'en distinguent par les différences particulières qu'elles tentent d'expliquer. D'autres causalités sont

possibles, voire probables. On pensera, par exemple, aux stratégies éducatives. S'il est vrai que les styles éducatifs qui mettent l'accent sur l'obéissance, la dépendance, la conformité, entraînent une faible différenciation psychologique (Codol, 1984: 492), pourquoi n'en serait-il pas de même des goûts sociaux ? Les psychologues accordent la plus grande importance aux variations intrafamiliales. Les sociologues, d'après nous, devraient considérer, eux aussi, les différences à l'intérieur de la famille comme dignes d'intérêt. Mieux connaître ces mécanismes ajouterait beaucoup à la compréhension du fonctionnement des familles contemporaines et, plus généralement, à celle de la construction de l'identité sociale et culturelle dans les sociétés occidentales.

Chapitre XI: Les inégalités parentales

On donne plus souvent le nom d'un apparenté aux aînés qu'aux cadets. Résultat d'une enquête américaine, Rossi, 1965).

Chateaubriand rapporte ses souvenirs d'enfance: "Toutes les affections de celle-ci [sa mère] s'étaient concentrées dans son fils aîné; non qu'elle ne chérît ses autres enfants, mais elle témoignait une préférence aveugle au jeune comte de Combourg. [...]. Quand ma mère couronnait ses remontrances par l'éloge de mon frère qu'elle appelait un Caton, un héros, je me sentais disposé à faire tout le mal qu'on semblait attendre de moi"¹¹⁴. L'exemple de Chateaubriand montre que dans la noblesse française du XVIII^e siècle, l'aîné avait des prérogatives au sein de la famille. Les inégalités n'attendaient pas l'héritage pour s'affirmer, mais apparaissaient dès la petite enfance. Le premier fils avait droit à une attention et à une affection particulières, comme continuateur de la lignée.

Le droit d'aînesse sous sa forme juridique n'existe plus. La liberté de tester a cédé la place à l'égalité des germains au moment de l'héritage. Donc la loi place les frères et soeurs sur le même pied. Est-ce à dire que toutes les inégalités ont disparu, que les parents élèvent de la même manière leurs enfants ? Les parents, quand on les interroge, font souvent comme s'ils donnent les mêmes ressources à chacun de leurs enfants et exigent d'eux les mêmes contributions. Ils se refusent à reconnaître la plus forte proximité qui peut les lier à l'un de leurs enfants (de Singly, 1993b). Ils dissimulent leurs préférences, et les seules inégalités qu'ils avouent sont celles que la différence d'âge entre les enfants justifie. La norme d'égalité de traitement des enfants, dans l'affection comme dans la justice distributive, est très forte dans notre culture (Weisner, 1993).

Cette norme a dû influencer les chercheurs analysant les processus de socialisation, puisque la plupart d'entre eux font comme s'il n'y avait qu'un seul enfant dans chaque famille: ils s'occupent essentiellement des

114 Chateaubriand F. (1963). **Mémoires d'Outre-Tombe**. Tome I, éditions Rencontres, Lausanne, pp. 64-65.

variations intergroupes (selon le type de fonctionnement ou la classe sociale, voire le milieu culturel) et non des variations intrafamiliales.

Les psychologues ayant travaillé sur la variance intrafamiliale ont commencé, depuis quelques années, à apporter plusieurs preuves des grandes différences existant dans les stratégies éducatives au sein d'une même famille, selon l'enfant considéré. Ainsi Dunn et Plomin (1991), dans une revue de la littérature sur le sujet, rapportent que plusieurs études ont confirmé la présence de différences considérables de relation avec les parents, selon l'enfant, particulièrement du point de vue de la proximité sentimentale vis-à-vis de la mère (ce que confirme d'ailleurs notre chapitre III, sur les coalitions). Malgré la prégnance de la norme d'égalité, plusieurs recherches basées sur l'observation ont débouché sur des résultats similaires: seule une minorité de mères ressentent la même intensité d'affection pour leurs différents enfants, donnent à tous la même attention, contrôlent tous les enfants avec la même force (Daniels, 1986; Brody et Stoneman, 1994)¹¹⁵. Reiss et al. (1994), dans un ouvrage récent, indiquent que du point de vue du soutien (*warmth and support*), du contrôle, de la conduite (*monitoring*), des conflits, il y a de fortes variations au sein des familles.

Les sociologues ont eux aussi, depuis quelques années, commencé à s'interroger sur le problème des variations intrafamiliales. De Singly, par exemple, fait remarquer (1993b) que les parents sont actuellement plus attentifs que par le passé à la personnalité de leurs enfants, et les reconnaissent plus qu'auparavant comme des individus singuliers. Les mêmes règles éducatives ne sont plus appliquées mécaniquement à tous les enfants de la famille. Cette tendance, qui s'explique pour de Singly par la psychologisation croissante de la société, est en contradiction avec la norme d'indifférenciation affective et éducative des parents. L'individuation de l'enfant, qui se rapporte à de multiples phénomènes macrosociologiques (on pense, en particulier, à sa raréfaction démographique et à la place centrale qu'il occupe dans le système de consommation), donne donc une pertinence particulière à la question des différences de socialisation. Kellerhals, Coenen-Huther et Modak (1988: 65) insistent eux aussi sur la tension entre besoin et égalité dans les stratégies éducatives mises en place par les parents dans les familles

115 Il est intéressant de noter que les enfants semblent toujours percevoir plus de différences dans les stratégies des parents, que les parents eux-mêmes (Daniels, Dunn, Furstenberg, Plomin, 1985).

contemporaines, en ajoutant que le critère du mérite peut également intervenir.

Les parents sont la source de nombreuses décisions de justice dans la famille. Certaines contributions sont exigées des enfants (ménage, commissions, vaisselle). Les parents sont également des pourvoyeurs de gratifications matérielles (cadeaux, argent de poche, loisirs, etc.); ils rendent possibles ou interdisent certaines activités ou comportements (par exemple les sorties). Or, on sait que les enfants et les adolescents sont très sensibles à la question de la justice distributive au sein de la fratrie. Ceci explique sans doute pourquoi les décisions que prennent les parents dans ces domaines ont un effet sur les relations entre germains.

Nous avons déjà considéré plusieurs des corrélations existant entre dynamique familiale et relation fraternelle. Nous avons montré, en particulier, que le degré d'inégalité des stratégies parentales a une influence directe sur au moins trois des mécanismes fondamentaux de la relation fraternelle: le conflit, les coalitions et le pouvoir. Le conflit fraternel est en effet stimulé par la présence de fortes inégalités parentales. L'analyse de régression présentée dans le premier chapitre montre que cet effet est significatif. Il est intéressant de souligner ce fait, car il indique que la relation que les parents entretiennent avec chaque enfant influence les autres relations dans la famille. Si l'on se rapporte au chapitre III, on admettra sans peine que les coalitions suivent la même logique. Les coalitions parents-enfants peuvent être considérées comme génératrices d'inégalités: un des deux enfants a droit à une proximité particulière avec un parent. Or, là encore, l'inégalité est créatrice d'une relation particulière entre les germains, puisque les coalitions parents-enfants se construisent au détriment des coalitions fraternelles. Le pouvoir est, lui aussi, influencé par les inégalités parentales: celui à qui les parents font le plus confiance et avec lequel ils communiquent plus a de ce fait du pouvoir sur son germain. Or la communication avec les parents des cadets et des aînés, des filles et des garçons, est d'intensité différente (chapitre V). Les ressources parentales sont donc transformées en ressources utilisables dans la relation fraternelle. On ne peut considérer que ces faits sont l'expression des seules inégalités parentales, car l'attitude de l'individu est sans doute pour quelque chose dans ces différences. Mais on a plusieurs preuves du fait que les aînés et les cadets ne sont pas investis de la même manière par leurs parents.

Le degré d'inégalité des stratégies parentales doit donc être considéré scrupuleusement, puisqu'il a un impact sur les différentes dimensions du conflit fraternel, qu'il participe à la définition des hiérarchies fraternelles et de la place de chacun dans le système de communication. L'ignorer reviendrait à s'interdire de comprendre le fonctionnement des fratries. Nous commencerons par évaluer la fréquence de diverses inégalités, pour ensuite montrer avec quels statuts elles sont corrélées. Puis nous montrerons comment l'identité sociale des parents influence ces faits.

Les parents, une logique inégalitaire ?

Pour répondre à cette question, nous avons construit différents indicateurs, qui mesurent plusieurs ressources parentales essentielles pour les adolescents.

Selon Dunn et Plomin (1991), deux types d'inégalités parentales doivent être distingués. Soit l'on considère l'inégalité à un temps t , alors que les germains sont différents en âge; soit l'on demande aux individus de comparer les stratégies éducatives, à âge tenu constant. Dans le premier cas l'inégalité est actuelle (différence absolue), dans le second, elle se réfère à un souvenir: comment était traité l'aîné à l'âge qu'a actuellement le cadet (différence relative). Le questionnaire aborde les deux types d'inégalités. L'inégalité à âge identique est plus subjective, puisqu'elle implique la réminiscence d'événements qui peuvent remonter loin dans le passé quand la différence d'âge est grande. Nous avons donc limité ce type de question à un aspect: celui du degré de sévérité, de contrôle, dans l'éducation reçue (question 24). Les autres questions font référence aux inégalités présentes. Il s'agit:

- de la demande de service (à qui les parents demandent le plus d'aide domestique, question 27a);
- du don d'argent (à qui les parents donnent le plus d'argent, question 27b);
- de la confiance accordée (à qui les parents font le plus confiance, question 27c);
- des signes d'affection (à qui les parents montrent le plus d'affection , question 27d);
- de la tolérance pour les actes "déviant" (question 27e);
- de la liberté accordée (à qui les parents laissent faire le plus de choses, question 27f).
- du degré de contrôle dans l'éducation, à âge tenu constant (question 25)¹¹⁶.

Nous avons également demandé aux individus d'estimer si les rapports qu'eux-mêmes et leurs germains entretenaient avec les parents étaient plutôt différents ou plutôt semblables (question 26). Par ailleurs, le rapport aux parents a été considéré à travers des questions qui ne nécessitaient pas directement une comparaison, comme c'est le cas dans les questions précédentes. Les questions 18b et 18c ont permis de savoir si les enfants avaient des conflits de même fréquence avec leurs parents.

Le tableau qui suit donne une estimation de la fréquence des cas où il y a une inégalité dans les domaines que nous avons décrits plus haut. Nous avons donc distingué les réponses "aux deux la même chose", qui indiquent des stratégies égalitaires, des quatre autres types de réponses possibles ("à moi beaucoup plus", "à moi un peu plus", "à lui [le germain] un peu plus", "à lui beaucoup plus"). Pour la question sur la différence des rapports avec les parents, deux groupes ont été constitués. Le premier concerne les individus qui disent avoir des rapports "très différents" ou "plutôt différents" avec leurs parents; le second, ceux qui pensent entretenir des rapports "plutôt semblables" ou "très semblables" avec eux. Dans le cas des conflits parents-enfants, la dyade fraternelle est

116 Ces questions sont annoncées de la manière suivantes: 27. *A la maison, tes parents agissent-ils de manière différente avec toi et avec ton F/S? Si tu n'arrives vraiment pas à répondre (par exemple parce que ton frère n'est plus à la maison), tu peux mettre "je ne sais pas"*. Suivent ensuite les questions particulières: A) Vous demande-t-on autant de services, d'aide à l'un qu'à l'autre; B) Vous donne-t-on autant d'argent à l'un qu'à l'autre; C) Vous fait-on autant confiance à l'un qu'à l'autre; D) Vous donne-t-on autant de signes d'affection à l'un qu'à l'autre; E) Laisse-t-on passer autant de choses (comme la mauvaise humeur, les bêtises) à l'un qu'à l'autre; F) Laisse-t-on faire autant de choses (exemple: les sorties) à l'un qu'à l'autre. Les modalités de réponses vont de "A moi beaucoup plus", à "A lui beaucoup plus". Un "je ne sais pas" est prévu pour les indécis.

considérée comme inégalitaire quand l'un des germains a plus de conflits avec les parents que l'autre.

Tableau 11.1
Proportion de dyades inégalitaires,
selon le type de ressources parentales (en%)

Ressources parentales	% de dyades avec inégalité
Argent	66
Contrôle (au même âge)	68
Liberté	66
Confiance	42
Services, aides	47
Relations différentes avec les parents	46
Tolérance	40
Niveaux de conflit différents	38
Affection	16

On doit interpréter de la manière suivante ces résultats: dans 66% des dyades les deux individus ne reçoivent pas les mêmes sommes d'argent; dans 68% d'entre elles, le niveau de contrôle n'a pas été de la même force au même âge; dans 66% des cas les germains ne profitent pas actuellement de la même liberté, etc. On voit aussi qu' un individu sur deux (46%) dit avoir des rapports avec ses parents "plutôt différents" ou "très différents" de ceux qu'a son germain avec eux. Ainsi, le degré de liberté, le contrôle au même âge et l'argent distribué par les parents ne suivent pas une logique égalitaire dans environ trois familles sur quatre. La demande de services, la confiance, la tolérance sont distribuées de manière inégalitaire à peu près une fois sur deux. C'est l'affection qui semble être répartie de la manière la plus uniforme, avec seulement 16% des individus qui témoignent d'une inégalité en ce domaine. Remarquons que le conflit parent-enfant est également réparti de manière assez égalitaire, puisque c'est seulement dans 38% des familles qu'une différence de fréquences des conflits existe.

L'idée d'un traitement égalitaire pour tous est donc, à première vue, infirmée par les données. Bien entendu, pour certaines des catégories envisagées, ce constat n'a rien de surprenant. On sait bien que les parents, par exemple, donnent plus d'argent et plus de liberté quand l'âge de leur enfant augmente (l'âge semble être le critère de discrimination le plus évident dans les stratégies éducatives). Il est donc normal que les aînés aient davantage dans ces domaines que les cadets. Mais la distribution inégalitaire d'autres ressources est plus surprenante. C'est le cas des

services et des aides, de la confiance, de la tolérance et surtout du contrôle à âge tenu constant. Car, pour ces domaines, aucune norme n'oblige les parents à donner ou à demander plus à l'un qu'à l'autre.

Quelques exemples d'inégalités

- *Ma mère vient d'un village, et c'est presque moi qui suis sorti en premier le soir plutôt que ma soeur, et ça l'a rendu jalouse puisqu'elle a 20 mois de plus que moi, et ça la fait réagir car à mon âge elle n'avait pas cette possibilité (garçon parlant de sa soeur aînée, interview no 8).*

- *Mon frère c'est Dieu. Il peut faire n'importe quoi, n'importe quelle connerie, c'est horrible: "t'es bien , t'es grand, t'es fort." C'est normal, ma mère a vécu avec lui pendant quelques années toute seule parce que mon père travaillait tout le temps et elle, elle restait à la maison, donc il y a un lien qui se crée forcément, et du côté de mon papa c'est son seul fils. L'image de ma soeur c'est un peu moins joli: mes parents n'ont pas tellement confiance en elle parce qu'elle a fait pas mal de conneries à côté; non, ils la prennent pas au sérieux. Mon frère quand il dit quelque chose, ils essaient de comprendre, de discuter avec lui, de développer, tandis qu'avec elle ils arrivent pas à faire cela (fille parlant de son frère aîné et de sa soeur cadette, interview no 7).*

- *Mes parents ont été beaucoup plus restrictifs pour mon frère. Du fait peut-être qu'il a été le premier enfant, et ils ont voulu donner une éducation très stricte pour être sûr qu'il réussisse. Bon c'est clair que pour moi et ma soeur c'était beaucoup plus relâché (garçon parlant de son frère aîné et de sa soeur cadette, interview no 4).*

- *Mon petit frère, lui, il est au paradis. Je vais prendre un exemple tout bête: le walkman. Quand j'avais 12 ou 13 ans tout le monde avait un walkman et je voulais absolument en avoir un. J'ai fait ch... mes parents pendant au moins une année, et j'ai fini par l'avoir. Ma soeur, à 8 ans, elle a déclaré qu'elle voulait un walkman et il n'y a pas eu de problème, elle l'a eu à Noël. Je me souviens que j'avais piqué une crise le jour de Noël, je m'étais enfermée dans ma chambre... Je trouvais ça tellement dégueulasse; moi j'avais dû attendre une année, elle ça n'avait pas posé de problème. Pour mon frère, il a tout simplement pas eu besoin de demander...(fille parlant de sa soeur et de son frère cadets, interview no 18).*

- *Mes parents font plus confiance à ma soeur parce que c'est l'aînée. C'est juste une question d'habitude. Quand ils réfléchissent ça pourrait être la même chose entre elle et moi mais c'est juste un réflexe (fille parlant de sa soeur aînée, interview no 16).*

Les germains ne reçoivent donc pas, bien souvent, la même éducation. De manière plus générale, si l'on ne se limite pas à la question de la répartition des biens rares et des privilèges, il est intéressant de constater que les relations qu'entretient chacun des germains avec ses parents sont souvent spécifiques: un individu sur deux dit avoir des rapports plutôt différents ou très différents avec ses parents de ceux qu'a son germain.

Ces tendances font donc penser que les notions "d'environnement familial non partagé" (Dunn, Plomin, 1992), ou "d'environnements différents d'apprentissage" (Scarr and Grajek, 1982: 371) sont pertinentes, et qu'il faut s'intéresser aux variations intrafamiliales de la socialisation. Nous allons voir maintenant par quoi sont influencées ces variations intrafamiliales, en enquêtant sur l'effet des statuts (rang de naissance, sexe), et sur celui des performances.

Les inégalités selon le rang de naissance

La littérature sur l'effet du rang de naissance suggère qu'aînés et cadets ne reçoivent pas la même éducation (Ernst, Angst, 1983). D'autres faits relationnels vont également dans ce sens. Nous avons montré dans les chapitres V et I que le niveau de communication et la fréquence des conflits avec les parents variaient selon le rang. Voyons si le rang a une influence sur les inégalités parentales:

Tableau 11.2
Proportion d'individus répondant "moi beaucoup plus" ou "moi un peu plus" aux questions 25, 27a à 27f (en %).

Ressources parentales	Aînés	Cadets
Argent	72	14
Contrôle (au même âge)	61	14
Liberté	69	3
Confiance	52	19
Services, aides	38	37
Tolérance	13	15
Affection	1	12

On remarque une nette association entre le degré de contrôle et le rang de naissance, à âge tenu constant. De l'avis des cadets comme de celui des aînés, les aînés ont droit à une éducation beaucoup plus stricte que les cadets, au même âge. On comprend mieux pourquoi l'aîné connaît une proportion sensiblement plus importante de conflits avec les parents que le cadet¹¹⁷. L'aîné doit, beaucoup plus que le cadet, se battre pour son autonomie (combat dont profite le cadet par voie de conséquence: il a moins à faire pour obtenir ce que l'aîné a conquis de haute lutte). Plusieurs de nos interviewés sont conscients de ce fait et le résumant à leur manière: "l'aîné ouvre la voie", ou "l'aîné fait le chemin."

¹¹⁷ Ainsi rappelons que 44% des aînés ont, dans notre échantillon, des disputes au moins hebdomadaires avec les parents, contre seulement 28% des cadets.

Pourquoi les parents contrôlent-ils plus l'aîné que le cadet ? Parce que, selon Falbo (1987), les parents découvrent, en même temps que leur aîné grandit, les principales questions que pose l'éducation, qui sont nouvelles pour eux. Au contraire, le cadet n'est l'occasion que d'une répétition ou d'un ajustement. L'anxiété des parents est plus grande pour l'aîné, car ils n'ont encore aucune expérience. Cette anxiété provoque un besoin de contrôle. On sait aussi que les parents ont plus d'attentes concernant les aînés que les cadets. Les deux faits ne sont d'ailleurs sans doute pas étrangers l'un à l'autre.

Si les parents contrôlent davantage l'aîné à âge tenu constant, ce n'est pas le cas quand l'on compare les deux germains dans le présent. Ainsi, 69% des aînés disent avoir plus de liberté que leur cadet, contre seulement 3% des cadets. Le cadet peut donc dire à l'aîné: "je suis plus libre que tu ne l'étais, mais tu es plus libre que je ne le suis", et ceci, vraisemblablement, sur l'ensemble de la période de cohabitation. La confiance accordée aux uns et aux autres (confiance qui est productrice d'autonomie) est d'ailleurs beaucoup plus accordée à l'aîné qu'au cadet. Quand l'individu est un aîné, les parents lui font plus confiance qu'au germain dans 54% des cas. Quand il s'agit d'un cadet, cette proportion tombe à 21%. Ce fait doit être mis en rapport avec la position particulière de l'aîné, qui, assez souvent, fonctionne comme un parent complémentaire pour le cadet.

Aîné et cadet n'ont pas la même place dans la famille¹¹⁸. Les parents sont plus attentifs à l'aîné, qu'ils contrôlent de plus près, avec lequel ils ont des conflits plus réguliers, et avec lequel ils communiquent plus. Il y a donc vraiment des inégalités entre aînés et cadets, à âge tenu constant. Les inégalités qui sont liées à l'âge n'en sont d'ailleurs pas moins significatives. Ainsi, le fait que le plus âgé reçoive toujours plus d'argent de poche, qu'il ait toujours plus de liberté, qu'on lui fasse toujours plus confiance ne sont pas sans effet sur les germains.

La relation fraternelle est en effet affectée par la distribution différentielle des ressources selon l'âge. L'aîné dispose de plus de

118 Nous nous sommes limité à considérer le rang de naissance dans la dyade. Il serait intéressant de tenir compte de toute la fratrie et de distinguer les enfants "du milieu" des cadets, car les premiers sont dans une situation structurelle particulière dont l'extrait suivant résume certaines propriétés: "En étant au milieu, je faisais à la fois partie des grands et à la fois partie des petits. Quand c'était les petits qui allaient coucher, j'y allais aussi, et quand c'était les grands qui devaient faire quelque chose, eh bien, je devais le faire aussi" (interview no 12).

ressources que le cadet. Or, on a vu dans le chapitre portant sur les aides et échanges qu'il peut les troquer contre du pouvoir et de l'influence. De même, la capacité plus grande de l'aîné à convaincre les parents est un facteur de pouvoir. Donc la domination de l'aîné sur le cadet est renforcée par les stratégies parentales.

Du point de vue de la construction de l'identité personnelle, il y a là aussi matière à influence. Pourquoi les cadets se comparent-ils plus aux aînés que les aînés aux cadets ? Parce que, sans aucun doute, les aînés ont fait des expériences que les cadets ont encore à faire. Mais également parce que les aînés sont plus centraux dans la vie familiale, qu'ils obtiennent plus d'attention que les cadets. Que reste-t-il au cadet ? Dans un petit nombre de familles une plus grande affection de la part des parents, et une proximité particulière à la mère, comme nous l'avons montré dans le chapitre III.

Si le rang de naissance est corrélé avec plusieurs des inégalités parentales, il n'explique cependant pas tout. On a vu, en particulier, que la tolérance et les services ne sont pas fonction du rang de naissance. On peut aussi penser que d'autres ressources, comme la liberté, la confiance, l'affection, quoique en relation avec le rang de naissance, sont également fonction du sexe des germains.

Les inégalités selon le sexe

Le sexe fut pendant longtemps un critère explicite de discrimination au sein des familles. On n'élevait pas de la même manière filles et garçons, puisque leurs rôles, à la fois comme enfants et comme futurs adultes, étaient différents. Les stratégies éducatives l'étaient donc logiquement, et sans doute consciemment, aussi. La socialisation différentielle selon le sexe n'appartient pas au passé, même si, comme l'ont montré Kellerhals, Montandon et alii (1991), les parents n'avouent pas facilement les différences de stratégies éducatives selon les sexes. Voyons si les adolescents perçoivent des différences de traitement entre garçons et filles. Pour ce faire, nous avons sélectionné les fratries mixtes de notre échantillon (n=288). Nous nous limitons ici aux indicateurs impliquant une comparaison directe entre les individus (questions 25, 27a à 27f).

Tableau 11.3
Proportion d'individus répondant "moi beaucoup plus" ou "moi un peu plus" aux questions 25, 27a à 27f (en %), selon le sexe de l'individu et du germain (dans les dyades mixtes).

Ressources parentales	Frères de filles	Soeurs de garçons
Argent	53	48
Contrôle (au même âge)	31	49
Liberté	50	33
Confiance	42	43
Services, aides	24	60
Tolérance	15	16
Affection	4	11

Les filles reçoivent autant d'argent que les garçons. La confiance accordée aux deux sexes est identique. La tolérance est également au même niveau. Par contre, les quatre autres dimensions sont discriminées du point de vue du sexe.

Les filles en font nettement plus, du point de vue ménager, que les garçons. Une section particulière sera consacrée à ce sujet. Plus intéressant encore, les filles sont soumises à une éducation plus stricte que les garçons. Si l'on considère les résultats de la section précédente, on conçoit donc que la personne qui reçoit l'éducation la plus stricte dans la famille est la fille aînée. On peut mettre en relation ce fait avec nos résultats sur les rôles. La parentification de l'aînée n'est sans doute pas sans rapport avec la sévérité de l'éducation qu'elle reçoit. De même, la liberté consentie dépend du sexe. Les garçons ont plus de liberté que les filles (50% contre 33%).

Tout ceci fait donc penser que les différences selon le sexe sont encore bien présentes dans les familles, quand bien même elles ne sont plus légitimées par une idéologie de l'inégalité des sexes. Certains schémas relationnels survivent aux idéologies qui les sous-tendaient. Il est intéressant de constater qu'en ce domaine il existe une divergence de vue entre la perception des parents et celle des enfants, Kellerhals et Montandon (1991) ayant constaté, en partant de l'interview de parents sur leurs stratégies éducatives, que le clivage du sexe était sur la plupart des dimensions insignifiant.

Les inégalités et l'identité socio-scolaire

Si l'on suit la thèse parsonienne classique, la logique familiale est à contresens des autres logiques sociales, et en particulier de la logique du

marché. Pour Parsons, la famille est le lieu qui assure la stabilité émotionnelle des individus, qui permet de compenser les tensions et les frustrations produites par le système économique (Kellerhals, Troutot, Lazega, 1984: 11). On pourrait donc faire l'hypothèse que la famille ne suit pas la logique méritocratique et productiviste de la société moderne.

Dès lors, la question de savoir comment la famille réagit par rapport aux inégalités entre germains devient centrale. Nous nous sommes référé jusqu'ici aux statuts des germains (rang, sexe) pour expliquer qui avait droit à quoi. Il nous faut maintenant nous demander quelle relation il y a entre les inégalités parentales et les inégalités externes à la famille qui existent entre les germains. De ce point de vue l'identité socio-scolaire des germains est particulièrement importante, car elle concerne l'autre grande institution (outre la famille) à laquelle l'individu a affaire, et parce qu'elle est en relation étroite avec l'avenir socio-professionnel des germains.

On peut faire trois hypothèses concurrentes en la matière. Les parents peuvent suivre une logique *compensatrice*: il s'agira d'aider le plus faible, celui qui réussit le moins bien, afin de compenser un déficit, et d'arriver à une certaine égalité entre les germains. Ils peuvent, au contraire, dans une logique de nature *renforçatrice*, mettre tous leurs efforts sur l'individu qui est le plus doué, en faisant augmenter les inégalités entre les germains. La troisième solution par rapport à ce problème est la *neutralité* de l'attitude parentale par rapport aux performances scolaires.

Tableau 11.4
Proportion d'individus disant "moi beaucoup plus" ou "moi un peu plus" aux questions 25, 27a à 27f (en %), selon la réussite scolaire comparée (question 16g).

Ressources parentales	L'individu arrive mieux à l'école que le germain	L'individu et le germain sont égaux	Le germain arrive mieux à l'école que l'individu
Argent	54	45	48
Contrôle (au même âge)	41	41	41
Liberté	46	42	34
Confiance	48	37	25
Services, aides	42	41	35
Tolérance	19	7	14
Affection	8	6	5

Le tableau montre que la répartition de deux ressources parentales est influencée par les mérites scolaires respectifs des germains. Il s'agit

de la confiance et de la liberté. Le succès scolaire n'a donc pas d'effet sur la majorité des ressources parentales. Par contre il modifie significativement la distribution de la confiance et de la liberté, phénomène qui lui est étroitement associé: 48% des individus qui réussissent mieux à l'école que leur germain jouissent d'une plus grande confiance de la part de leurs parents, contre seulement 25% de ceux qui réussissent moins bien. On trouve la même tendance, mais moins forte, pour ce qui concerne la liberté. On peut donc dire que, du point de vue de la confiance et de la liberté, il existe bel et bien une logique renforçatrice (ou de continuité) entre la famille et l'école: la famille donne plus à celui que l'école désigne comme meilleur.

Il est intéressant de noter que l'excellence scolaire apporte un correctif aux inégalités selon le rang de naissance qui, comme nous l'avons vu, influencent très fortement la répartition de ces deux ressources.

Tableau 11.5
Proportion d'individus obtenant plus la confiance des parents, ou plus de liberté, selon leur réussite scolaire comparée (question 16g) et leur rang de naissance.

Rang de naissance	Réussite scolaire	% d'individus obtenant plus la confiance des parents	% d'individus ayant plus de liberté
Aînés	supérieure	65	75
Aînés	égale	51	67
Aînés	inférieure	36	60
Cadets	supérieure	28	4
Cadets	égale	18	5
Cadets	inférieure	15	0

Ainsi, si les aînés, quelle que soit leur réussite scolaire, obtiennent toujours un peu plus la confiance des parents, les écarts entre les aînés inférieurs du point de vue de leur réussite scolaire et les cadets supérieurs de ce point de vue, sont faibles: on passe de 36% pour les premiers, à 28% pour les seconds. La liberté accordée est moins sensible à la réussite scolaire et l'est beaucoup plus au rang de naissance; on retrouve cependant, là aussi, la même logique.

Les résultats qui précèdent montrent comment l'école peut contribuer à la dynamique familiale. L'institution scolaire attribue à chaque enfant de la famille un statut. Ce statut a un effet significatif sur la distribution d'une ressource très importante pour l'individu: la confiance accordée par les parents. La supériorité externe de l'individu

est donc transformée en supériorité interne. Il faut se rappeler, en effet, que la confiance des parents est une des bases sur laquelle repose le pouvoir fraternel. Ainsi, si le cadet, par exemple, fait montre de plus grandes aptitudes scolaires que l'aîné, il pourra jouer de cette ressource pour modifier la balance du pouvoir existant entre lui et son germain, et profitera d'une relation sans doute plus égalitaire que dans les autres cas.

Ce résultat est également significatif du point de vue macrostructurel. La démocratisation des études, en introduisant la logique méritocratique au sein des familles, a sans doute modifié les relations familiales en remettant en question la logique statutaire, liée par exemple au rang de naissance. Cette dernière n'en conserve pas moins une influence certaine.

Les inégalités et les rôles familiaux

L'identité socio-scolaire a donc une influence sur les inégalités parentales. Voyons maintenant si les compétences familiales de l'individu ne sont pas, elles aussi, liées à des rapports particuliers avec les parents. Qu'entendons-nous par "compétences familiales" ? Selon nous, on peut voir les rôles, étudiés dans le chapitre IX, comme l'expression de compétences internes à la famille. Ils impliquent, en effet, la capacité de l'individu à remplir certaines fonctions dont la famille a besoin. On a montré qu'il y a une grande variabilité de rôles dans les fratries. Certains germains jouent plus de rôles que d'autres, ou des rôles différents. Il faut donc voir si l'identité familiale de l'individu a une influence ou non sur les inégalités parentales.

On a dit que la prise de rôles était une manière pour l'individu d'acquérir une identité familiale, d'être quelqu'un dans la famille, d'être significatif. On peut penser que les individus ne jouant qu'un petit nombre de rôles familiaux seront, d'une manière ou d'une autre, désavantagés dans leurs rapports avec leurs parents, parce qu'ils sont moins visibles, moins importants pour le fonctionnement familial. Dans le tableau qui suit nous avons tenté de tester l'hypothèse de la correspondance entre nombre de rôles et avantages concédés par les parents. Comme les aînés à la fois jouent plus de rôles que les cadets, et sont privilégiés du point de vue du rapport avec les parents, nous avons choisi de contrôler le rang de naissance.

En fait, le nombre de rôles joués par l'individu n'intervient pas dans la distribution des ressources parentales, telles que l'argent, la liberté, etc. (tableau 27 du questionnaire). Par contre, le niveau de

conflits et le niveau de communication avec les parents entretiennent des corrélations assez fortes avec cette variable.

Tableau 11.6
Proportion d'individus recevant plus de la ressource parentale, selon le nombre de rôles joués et le statut d'aîné ou de cadet (en%).

Rôles	Aîné jouant un petit nombre de rôles (n=154)	Aîné jouant un grand nombre de rôles (n=170)	Cadet jouant un petit nombre de rôles (n=179)	Cadet jouant un grand nombre de rôles (n=91)
Conflits hebdo. avec les parents	46	42	26	31
Communication avec la mère	52	67	38	64
Communication avec le père	25	34	8	30

Ainsi, l'aîné, s'il joue un grand nombre de rôles, dit sa mère capable de savoir ce qu'il pense sans le demander dans 67% des cas, alors que seulement 52% des aînés jouant peu de rôles sont dans ce cas. Quoique la règle joue pour les deux rangs de naissance et autant pour la mère que pour le père, la différence est particulièrement vive dans la communication des cadets avec le père: 30% des cadets jouant beaucoup de rôles admettent une proximité psychologique avec le père, alors qu'ils sont seulement 8% à le faire quand ils ne jouent que peu de rôles.

Donc le soutien des parents et la proximité psychologique avec eux, ne dépendent pas seulement du statut mais aussi des rôles joués par l'individu. Les rôles qu'il joue permettent à l'enfant d'être reconnu par les parents. La question se pose avec d'autant plus de sérieux que le rang de second rend difficile la construction de l'identité familiale pour l'individu. Ainsi les cadets, dont on a vu à quelles difficultés ils devaient faire face pour construire leurs rôles dans la famille (chapitre IX), ont d'autant plus intérêt à le faire que la question de la proximité avec les parents (et surtout avec le père) est en jeu. Le niveau de communication de l'aîné aux parents est de toute manière relativement fort, comme nous l'avons vu dans le chapitre V. Donc l'aîné existe, quoi qu'il arrive. Ce n'est pas le cas du cadet qui, s'il veut créer une certaine intimité avec ses parents, spécialement avec son père, doit se faire remarquer de lui en jouant le plus grand nombre de rôles possibles.

La division du travail

Les analyses précédentes ont permis de mieux comprendre la logique sous-jacente aux inégalités parentales. Les parents n'éduquent pas de la même manière tous leurs enfants, et ces différences dans la

socialisation produisent dans le long terme des différences entre les germains. Cette variabilité a ensuite les conséquences que l'on sait sur le conflit et l'attraction entre frères et soeurs.

Nous aimerions maintenant consacrer quelques lignes aux inégalités entre frères et soeurs dans la division du travail domestique. Ce sujet est d'une grande importance car les inégalités entre les sexes semblent, à notre époque, particulièrement inacceptables. Or la famille est le lieu où elles s'expriment avec, sans doute, le plus de force. La double journée de travail des femmes est un phénomène bien connu, qu'il est inutile de présenter: le domestique est toujours plutôt l'affaire des femmes, alors que le travail externe, rémunéré, n'est plus l'exclusivité des hommes.

Le travail domestique qu'effectuent les enfants, bien que non comparable au travail de l'épouse, ne doit pas être oublié. Il est d'importance pour notre sujet, car il est l'un des noeuds de l'interdépendance entre les germains. La division du travail est, dans la relation fraternelle comme ailleurs, une occasion importante d'interactions. Nous avons montré qu'il existe une inégalité manifeste entre filles et garçons, dont les conséquences possibles ont été mentionnées dans le chapitre IX. Il faut maintenant voir quelle part de responsabilité ont les parents en la matière: le surinvestissement des filles dans le travail domestique est-il la conséquence de l'imitation plus ou moins consciente, par les enfants, du modèle de répartition des tâches en vigueur entre leurs parents, ou répond-il à une stratégie parentale intentionnelle de différenciation des sexes ?

Mentionnons d'abord le fait que dans une famille sur deux (51%), le travail est distribué de manière inégalitaire par les parents. L'idée d'un égalitarisme parental ne résiste pas, là encore, à l'épreuve des faits. Il faut chercher maintenant à savoir de quoi dépendent les inégalités entre germains. A nouveau, le statut des germains doit être analysé. Les parents suivent-ils une logique du rang de naissance, de la différence d'âge ou du sexe, ou des trois en même temps ?

On voit dans le tableau suivant que les garçons des fratries mixtes sont beaucoup moins sollicités que leur soeur. Seuls 24% d'entre eux sont plus sollicités que leur soeur, alors que 60% des filles le sont plus que leur frère.

Tableau 11.7
Demande de services de la part des parents, selon le sexe de l'individu et le sexe du germain.

Types de dyades	% d'individus plus sollicités par les parents que leur germain
Dyades de soeurs	32
Dyades de garçons	42
Individu: garçon, avec une soeur	24
Individu: fille avec un frère	60

On conclura de ces résultats que les parents jouent un rôle actif quant aux inégalités dans la division du travail entre les enfants. Il faut voir comment ces différences liées au sexe sont complétées par les différences selon le rang de naissance. D'après nos analyses, il n'y a pas de différence significative entre les cadets et les aînés: les parents demandent autant aux uns qu'aux autres. Ce résultat tient-il quand on lie, dans une même analyse, le sexe et le rang de naissance ? En fait, comme le montre le tableau suivant, quand on tient compte des deux critères simultanément, des différences significatives émergent.

Tableau 11.8
Demande de services, selon le sexe, le rang de l'individu et le sexe du germain.

Statut de l'individu et sexe de son germain	Proportion d'individus plus sollicités par les parents que leur germain (en %)
Frères cadets de fille	16%
Frères cadets de garçon	51%
Frères aînés de fille	28%
Frères aînés de garçon	37%
Soeurs cadettes de fille	29%
Soeurs cadettes de garçon	69%
Soeurs aînées de fille	34%
Soeurs aînées de garçon	52%
En moyenne	41%

Le tableau 11.8 offre plusieurs enseignements précieux. On voit d'abord quelles sont les catégories les plus avantagées et les plus

désavantagées. Les frères cadets de fille n'en font que très rarement plus que leur soeur (seulement dans un cas sur six). Par contre, les soeurs cadettes de garçon sont dans cette situation sept fois sur dix. Le statut de cadet, est donc selon le sexe de la personne et le sexe du germain, créateur d'une situation complètement différente dans la division du travail. On doit souligner l'effet du sexe du germain, qui est très fort. Ainsi, les frères cadets de garçon se distinguent-ils radicalement des frères cadets de filles, puisqu'ils se situent à un niveau supérieur à la moyenne. Alors que dans les dyades de filles, le statut d'aînée est associé à un surcroît de travail, dans les dyades de garçons, c'est exactement le contraire: le cadet travaille plus que l'aîné. Le statut d'aîné prend donc une autre signification, selon qu'on a affaire à une fille ou à un garçon.

Dans les dyades mixtes, les filles travaillent toujours plus que leur frère, quel que soit leur rang de naissance. La position la plus exploitée est celle de soeur cadette de frère. Les garçons aînés semblent donc être épargnés par les parents, au détriment de leur soeur ou de leur frère.

Ces constatations posent plusieurs problèmes. On peut d'abord se demander, si, à une époque où l'égalité des sexes est devenue l'une des valeurs centrales de la société occidentale, de telles différences ne donnent pas lieu à des conflits dans les familles. A nouveau, on pensera au lien entre inégalités et conflits, examiné dans le chapitre 1. Ensuite, il serait intéressant de connaître les arguments utilisés par les parents pour légitimer les inégalités. Font-ils référence ouvertement au critère du sexe ? Ou justifient-ils les inégalités d'une autre manière ? On sait que les adolescents sont très soucieux d'équité. Or, on peut raisonnablement penser que la justification des inégalités entre les sexes n'est pas facile à faire passer de nos jours, surtout face à une population de collégiens, habitués à débattre de ce genre de questions dans l'institution scolaire.

De toute façon, il est intéressant de constater que la présentation faite par Bossard et Boll du problème de la division du travail entre frère et soeur, qui date pourtant de plus de trente ans (1960: 100) est toujours d'actualité: "il y a, par exemple, des exigences pour les garçons et d'autres pour les filles. La distinction est faite de manière ouverte et connue de tous les concernés, et sur la base des différences sexuelles".

Les facteurs socio-culturels influençant les inégalités parentales

Nous avons vu que le sexe, le rang de naissance et les rôles familiaux des individus étaient liés à un traitement différentiel de la part des parents. Nous nous poserons la question, en conclusion, de savoir

pourquoi certains parents ont des stratégies inégalitaires, alors que d'autres privilégient l'égalité. On peut faire trois hypothèses, qui permettront de relier notre sujet aux catégories classiques de l'analyse sociologique que sont les catégories socio-professionnelles et le milieu culturel.

Kohn, dans un ouvrage devenu classique (1977), avance que les parents reproduisent, dans leurs relations familiales, les relations qu'ils expérimentent dans leur travail. Les individus ayant des professions qui requièrent la manipulation de concepts, etc., sont plus à même de donner à leur enfant une éducation fondée sur la négociation. Ceux qui proviennent des classes populaires seront plus sensibles aux statuts, parce que leur emploi les pousse à une conception statutaire de l'autorité. Si on suit ce chercheur, on fera l'hypothèse que les familles populaires produisent plus d'inégalités entre garçons et filles, aînés et cadets, que les autres. On peut également penser que le lien entre catégorie socio-professionnelle des parents et degré d'inégalité de leurs pratiques éducatives ne tient pas aux types de hiérarchies qu'ils subissent dans leur milieu de travail, mais à une différence de valeurs et de connaissances, liée à leur niveau de scolarisation. Les individus qui ont fréquenté les institutions scolaires jusqu'au niveau universitaire ont, par hypothèse, des idées moins traditionnelles sur la répartition des rôles.

La seconde hypothèse concerne le milieu culturel. On a dit, dans l'introduction à ce travail, que la relation fraternelle n'avait pas les mêmes caractéristiques dans toutes les cultures. A Genève (et, plus généralement, en Suisse) une partie non négligeable de la population est d'origine italienne, espagnole et, dans une moindre mesure, portugaise. On a distingué ces pays méridionaux des autres pays occidentaux, en raison du statut différent qu'y connaissent la famille et la femme. Bien que ces différences s'estompent (en tout cas du point de vue de la fécondité), il faut voir si, au niveau de la relation fraternelle, c'est aussi le cas.

En fait, la catégorie socio-professionnelle de la mère ou du père n'ont aucune influence sur la distribution des inégalités. Si, à première vue, il y a bien une différence entre les familles où le père est ouvrier et les autres, elle disparaît quand on contrôle l'origine culturelle des parents. Seule, parmi les variables socio-démographiques, cette identité est significativement corrélée au degré d'inégalité des stratégies parentales. Le tableau suivant montre que les parents d'origine méridionale ou du

Tiers-Monde ont des stratégies moins égalitaires que les autres, dans plusieurs domaines.

Tableau 11.9
Proportion de réponses égalitaires, selon la nationalité
d'origine (avant le mariage ou la naturalisation) de la mère (en %).

Ressources parentales	Nord (n=450)	Europe méridionale (n=116)	Tiers-Monde (n=32)
Argent	25	31	31
Contrôle (au même âge)	28	22	28
Liberté	37	25	23
Confiance	48	36	31
Services, aides	54	32	38
Tolérance	37	25	23
Affection	85	76	84

Ainsi, la liberté accordée est répartie de manière plus égalitaire dans les familles du Nord. Il en est de même pour la confiance et la tolérance. La différence est particulièrement frappante pour ce qui concerne les services et les aides.

L'absence d'influence du statut social dans notre échantillon ne doit pas être abusivement généralisée. Rappelons, en effet, que si notre échantillon comprend une proportion non négligeable d'individus d'origine populaire (24% sont fils ou filles d'ouvriers, 13% de petits employés), il n'en reste pas moins qu'il ne correspond pas exactement à la représentativité de ces statuts dans la population, comme il a été dit dans l'introduction. Un point qu'il faut souligner aussi concerne le fait que les parents de classes populaires qui envoient leurs enfants au collège sont pris dans des processus de mobilité sociale. Il ne s'agit donc pas de n'importe quels parents, puisqu'ils ont su susciter chez leurs enfants (en particulier par leurs stratégies éducatives) le désir de ne pas se conformer au modèle de scolarité courte, dominant dans leur milieu. Il faudrait donc, avant de conclure à l'homogénéité des stratégies parentales du point de vue du milieu social, vérifier ce constat sur des populations plus largement représentatives.

Conclusion

Il existe de fortes variations intrafamiliales, qui sont en relation avec le rang de naissance et le sexe des individus. L'aîné diffère du cadet par la fréquence remarquablement élevée de conflits qui existe entre lui et les parents. L'aîné semble donc être plus connecté avec les parents, tant par des actes conflictuels que de proximité. On communique plus avec

lui, on le contrôle plus, on a plus de conflits. Bref, encore à l'adolescence, il compte davantage dans la vie familiale que le cadet. De plus, durant toute la période de cohabitation, il sera avantagé du point de vue de l'argent qu'il reçoit, de la liberté dont il jouit, de la confiance qu'on lui témoigne.

On voit bien l'intérêt de ces résultats si l'on se rappelle que les stratégies éducatives sont corrélées avec des phénomènes aussi divers et aussi importants que les performances scolaires, les problèmes de comportement, l'orientation instrumentale ou expressive des individus, le développement cognitif, l'estime de soi. Ainsi, l'on comprend mieux pourquoi les aînés réussissent en moyenne un peu mieux scolairement que les cadets, et pourquoi ils ont une motivation scolaire plus forte (Ernst, Angst, 1983). L'implication des parents dans le dessin de leur devenir est plus forte, les valeurs parentales sont sans doute - mais cela reste à vérifier - mieux acceptées par eux.

De même, filles et garçons n'ont ni les mêmes privilèges ni les mêmes devoirs au sein de la famille. Malgré ce que l'on pense parfois, les différences de socialisation sont encore actuellement fortes entre les sexes. Enfin, l'identité familiale et l'identité sociale influencent également l'attitude des parents, qui ont dans bien des cas des stratégies inégalitaires. Le débat, dans ce chapitre, n'a porté que de manière implicite sur les règles qui sous-tendent les inégalités parentales. Le problème des parents, pour décider de la répartition des biens rares ou des corvées, des privilèges et des devoirs, tient au fait qu'ils doivent faire face à une pluralité de règles qui se contredisent les unes les autres et dont aucune, sans doute, n'a une légitimité vraiment supérieure aux autres.

Mise à part la règle d'égalité, ils peuvent choisir de privilégier, comme critère d'attribution, les besoins propres à chaque enfant, en justifiant les différences de traitement par les différences de personnalité. On peut donner, en partant des questions 9a et 26, une première idée du lien existant entre la personnalité de l'enfant et les stratégies éducatives des parents. Quand les caractères des germains sont "plutôt semblables" ou "très semblables", les rapports avec les parents sont plutôt ou très différents dans seulement 27% des cas. Quand les caractères sont "plutôt différents" ou "très différents", cette proportion passe à 52%. Cela signifie qu'il y a un rapport étroit entre la différence de caractère et la différence de rapports avec les parents. On peut voir la corrélation sous

plusieurs angles. On se dira peut-être que cette corrélation est le signe que les parents adaptent leurs attitudes à la personnalité à laquelle ils doivent faire face. Mais l'on peut également penser que c'est par le rapport aux parents que se définissent les identités familiales des germains. Quand les rapports sont semblables, les germains se sentent semblables, quand ils ne le sont pas, les germains se sentent différents. Quoi qu'il en soit, il faut insister sur le fait que l'identité des membres de la famille ne se limite pas à leurs statuts (mère, père, fille, fils). Les coefficients personnels interviennent fortement dans les relations familiales¹¹⁹.

Les parents peuvent également mettre en avant la règle de proportionnalité d'Homans (1974), qui veut que rétributions des acteurs soient proportionnelles à leurs contributions. Nous avons montré que cette logique de la proportionnalité n'est pas étrangère à la famille puisque le nombre de rôles joués par les individus influence la répartition des biens rares. De même, le fait que les parents sont sensibles à la réussite scolaire dans la confiance qu'ils accordent aux uns et aux autres indique que des critères méritocratiques interfèrent avec le fonctionnement familial. La règle du statut intervient, enfin, assurément: aîné et cadet, fille et garçon, n'ont pas les mêmes privilèges et les mêmes devoirs dans la famille.

La recherche sur les inégalités parentales gagnerait à investir ces catégories, plutôt que d'en rester à la distinction égalité-inégalité¹²⁰. Nous avons commencé à parcourir ce chemin en montrant que le statut de l'individu, mais également son caractère et les rôles qu'il joue dans la famille, influencent la répartition des biens rares et des privilèges. Ces

119 Un exemple: "*Moi j'adore aller au cinéma et ma mère aussi, mais quand on va au cinéma dans la voiture on ne parle pas parce que on n'a pas vraiment de sujet de conversation entre les deux. A la fin du film je lui demande si elle a trouvé bien et je donne mon avis et c'est fini. Tandis qu'entre ma soeur et ma mère, ça va mieux. Elles parlent de tout ça, elles parlent de plein de trucs. Moi j'ai l'impression que j'ai jamais rien à dire à ma mère et elle aussi*" (fille parlant de sa soeur, interview no 18).

120 Kellerhals, Coenen-Huther et Modak soulèvent, à ce propos, une question très importante. Contrairement aux théoriciens de l'équité, qui perçoivent le jugement de justice comme une fin en soi, ces chercheurs insistent sur la nécessité de considérer ce jugement comme stratégique: "les normes de justice prennent sens par et pour le projet relationnel dont elles sont partie prenante." (1988: 122) Ce projet relationnel a comme cadre, selon Kellerhals et alii, la nature des relations interindividuelles, l'orientation prioritaire du groupe et les relations du groupe avec son environnement. En d'autres mots, il faut, pour comprendre les règles parentales en matière de justice distributive, les référer à la dynamique familiale.

résultats laissent entendre que plusieurs des règles citées plus haut sont à l'oeuvre.

Bien entendu, il faudrait un autre format de recherche pour approcher la prégnance des différentes règles de justice dans les familles. On pensera, par exemple, à la méthode des scénarii (Kellerhals, Perrin et alii, 1982). Le jeu en vaut la chandelle, surtout si l'on en croit Ihinger (1975), qui fait l'hypothèse que la consistance des règles parentales entre elles, et leur caractère explicite, jouent un rôle essentiel dans la relation fraternelle. Expliciter les règles parentales permettrait donc de mieux comprendre le fonctionnement de la fratrie.

Chapitre XII: Demi-frères et demi-soeurs

"S'il y a beaucoup de questions auxquelles je ne peux pas répondre, c'est faute de bien connaître mon demi-frère... Quand je mets un "?" c'est que je n'ai aucune idée de ce qu'il en retourne pour lui" (fille expliquant les lacunes présentes dans son questionnaire).

Nos analyses ont porté jusqu'ici sur les germains ayant le même père et la même mère. Or, bien qu'il s'agisse là de la forme dominante de germanité, il en existe d'autres, que l'on peut rassembler en quatre grands types: les germains n'ayant en commun que l'un des deux parents (ou demi-frères, demi-soeurs), les germains adoptés, les germains par alliance et, éventuellement, les germains d'élection. Il est en effet assez mal aisé de voir où commence la fraternité et où elle s'arrête. Avec l'augmentation du nombre de divorces et de remariages, les situations familiales se sont complexifiées: aux Etats-Unis, on distingue les half-siblings (demi-frères et soeurs), qui ont un lien de sang, des stepsiblings, qui deviennent germains suite au mariage de leurs parents respectifs. La germanité par alliance se fonde donc sur l'idée que l'alliance des parents crée un lien fraternel nouveau pour l'individu, non plus fondé sur le sang, mais sur l'alliance. On voit que le social remplace, dans ce cas, le critère biologique. Quand on va à l'extrême de cette logique, on trouve le germain d'élection. On sait que certaines tribus indiennes, par exemple, admettaient la création d'un lien spécial entre deux hommes, assimilé à la fraternité (les frères de sang).

La demi-germanité et la germanité par alliance ont été jusqu'à récemment pratiquement délaissées par la recherche. Ce fait s'explique en premier lieu par le peu d'attention que les chercheurs ont porté à la relation fraternelle en règle générale, et, en second lieu, par l'accent porté sur les problèmes d'ajustement des nouveaux conjoints que pose le remariage (Beer, 1988: 14). La littérature sur la question des demi-germains est donc peu développée.

Dans ce chapitre, nous étudierons les relations existant entre demi-frères et demi-soeurs. Nous réservons au chapitre suivant la question de la fraternité d'élection. Quant à la germanité par alliance, nous l'avons exclue de notre enquête car elle recouvrait un ensemble de situations

extrêmement complexes et diverses. Mais le sujet est évidemment digne d'intérêt. De même nous n'avons pas considéré les relations avec le germain adopté, faute d'un nombre suffisant d'individus concernés (seuls six collégiens ont répondu pour un adopté). Précisons encore que les deux chapitres qui constituent cette quatrième et dernière partie sont en marge du propos général et qu'ils ne présenteront pas, de ce fait, les développements accordés à la relation de germanité pleine et entière.

Caractéristiques socio-démographiques

Sur les 795 individus que nous avons interrogés, 83 ont au moins un demi-frère ou une demi-soeur, soit une proportion d'environ 10%. A cause du mode de sélection des individus (présenté dans l'introduction de cette thèse¹²¹), seuls 49 individus ont été interrogés à propos d'un demi-germain¹²². Ce nombre est relativement peu élevé pour des analyses quantitatives. Nous nous limiterons à comparer les relations existant avec les demi-germains aux relations qui apparaissent entre les germains complets. Quand le nombre de cas par catégorie est inférieure à cinq, nous préciserons entre parenthèses le nombre d'individus concernés.

La première grande différence socio-démographique qu'il faut souligner concerne l'écart d'âge. Alors que seuls 34% des individus sont séparés de leurs germains par plus de quatre ans, cette proportion passe à 95% dans le cas des demi-germains. En moyenne, il y a dix ans de différence entre le demi-germain et l'individu. On fait bien entendu la même constatation quand on considère l'âge du demi-germain (et non plus l'écart d'âge): seuls 4% des demi-germains ont entre 13 et 21 ans, contre 60% des germains.

L'autre grande divergence concerne le domicile: si 85% des individus résident au même domicile que leur germain, cette proportion tombe à 41% dans le cas des demi-germains. Alors que 83% des germains sont vus tous les jours et 97% au moins une fois par mois, ces proportions sont de 33% et 67% dans le cas des demi-germains. Cela signifie qu'une part non négligeable des individus ayant un demi-germain

121 Les individus ne devaient parler que d'un de leurs germains. Dans le cas où ils en avaient plusieurs, ils devaient, selon le type de questionnaire, soit choisir le plus jeune, soit choisir le plus âgé.

122 Traduction libre de "*half sibling*", qui permettra d'éviter le long "demi-frères et demi-soeurs".

le voient de manière très épisodique: 33% des demi-germains ne sont vus que quelquefois dans l'année ou moins souvent.

Les demi-frères et demi-soeurs sont donc séparés par un nombre beaucoup plus grand d'années, résident beaucoup moins souvent dans le même domicile, et se voient de manière beaucoup plus irrégulière. Germains et demi-germains doivent donc faire face à des structures très différentes, qui définissent sans aucun doute fortement la forme de leurs relations respectives, puisque, comme on l'a montré dans plusieurs des chapitres précédents, l'âge du germain ainsi que la résidence ont une influence déterminante.

Comment faire, dès lors, pour comparer les demi-germains avec les germains ? On peut chercher à contrôler l'effet des variables parasites. On comparera alors le fonctionnement des demi-germains et des germains qui ont la même différence d'âge et qui sont dans la même situation du point de vue résidentiel (soit qu'ils cohabitent ou non). Le problème que pose ce contrôle est à la fois de nature empirique et de nature théorique. Le premier de ces critères concerne surtout la taille de l'échantillon: l'échantillon de demi-germains est très petit et le contrôle ne pourra porter que sur une variable.

Est-il, du point de vue théorique, souhaitable d'établir ce contrôle? On se trouve, comme dans le prochain chapitre, face au problème du grand nombre de différences existant entre ces cas particuliers et le cas moyen que représente l'individu ayant un germain à part entière. Les sources de variations sont en effet très diverses. Les demi-germains, en plus des spécificités que présentent les différences d'âge et les résidences, ont d'autres traits originaux, en particulier le fait de provenir d'une famille avec un divorce et de vivre dans une famille recomposée. Or, il n'est pas possible de contrôler ces variables-là, puisqu'elles sont indissociables du fait d'avoir un demi-germain. Le problème réside dans le fait qu'elles ont sans doute un effet non négligeable sur la relation demi-fraternelle.

Nous arrivons donc à la conclusion qu'il est impossible de contrôler toutes les variables contextuelles qui distinguent la relation fraternelle de la relation demi-fraternelle. Cela signifie que nous ne pourrions pas mesurer les différences "pures" existant entre ces deux relations, c'est-à-dire celles qui tiennent spécifiquement au fait d'être demi-frères et non à des variables contextuelles qui sont associées à ce statut. Deux groupes distincts doivent cependant être dégagés: les demi-

germaines qui partagent le même domicile et ceux qui vivent dans des domiciles séparés. Nous avons montré, dans les autres chapitres de ce travail, qu'il s'agit là d'un facteur explicatif essentiel des relations fraternelles. Selon Ganong et Coleman (1994: 104), les demi-germaines qui vivent ensemble se considèrent comme des germanes à part entière, alors que l'absence de résidence commune crée un fort sentiment de différence. Si nous ne distinguons pas ces deux sous-groupes de demi-germaines, les pourcentages ne signifieraient rien, puisqu'ils constitueraient une moyenne artificielle. C'est la raison pour laquelle nous avons préféré distinguer les deux groupes dans les analyses qui vont suivre.

La comparaison reste cependant fort ardue puisque les groupes distingués (germaines, demi-germaines cohabitantes, demi-germaines non-cohabitantes) sont distincts par rapport à d'autres caractéristiques très importantes, dont il est impossible de contrôler l'effet, compte tenu de la taille du sous-échantillon. Ce chapitre doit donc être considéré comme une première tentative, visant à dégager certaines caractéristiques très générales de la demi-germanité. Le lecteur voudra bien se rappeler de la petite taille de l'échantillon de demi-germaines, et du problème des variables parasites; il considérera cette analyse comme une esquisse, qui devra être reprise.

Quelles dimensions devons-nous retenir pour estimer les relations existant entre les demi-germaines ? La solution qui nous semble la plus rationnelle est de reprendre le plan d'analyse que nous avons suivi dans l'analyse de la relation fraternelle et de comparer, sur ces dimensions, les relations entre demi-germaines avec les relations entre germanes. Il ne sera pas possible, bien entendu, d'entrer à nouveau dans le détail des processus, d'une part à cause de la petitesse de l'échantillon de demi-germaines, et d'autre part parce que notre objectif se limite à donner une vue générale de la demi-fraternité. On se rappelle que nous avons divisé notre présentation des relations fraternelles en trois parties. La première de ces parties concernait les forces qui ont plutôt tendance à éloigner les individus; la seconde regroupe les facteurs de coopération, de fusion; la troisième se fonde sur les processus de différenciation. Nous allons reprendre ces dimensions et chercher à voir comment elles s'articulent dans la relation demi-fraternelle.

L'opposition

Commençons par les processus d'opposition, c'est-à-dire par les conflits et la violence existant entre les germains. Le tableau 13.1 montre que les demi-germains cohabitants sont plus fréquemment en conflits que les germains, bien que la différence ne soit guère importante.

Tableau 13.1
Fréquence des conflits, selon le statut du germain

Fréquence	Conflits avec le germain	Conflits avec le demi-germain cohabitant	Conflits avec le demi-germain non cohabitant
Quelques fois dans l'année ou jamais	35	45	96
Entre une fois par semaine et une fois par mois	44	20	4
Plusieurs fois dans la semaine ou tous les jours	21	35	0
Total	100	100	100

Ce fait tient sans doute à l'âge du demi-germain cohabitant, qui est plus jeune, en moyenne, que le germain. Quant aux demi-germains non cohabitants, ils ne connaissent que très rarement le conflit: 96% ne voient apparaître une dispute que quelquefois dans l'année ou jamais. Cette proportion de fratries pacifiques est même supérieure à celle que l'on trouve dans le cas des germains non cohabitants (82% d'absence de conflits). De même, l'utilisation de la violence est presque inexistante entre les demi-germains non cohabitants: 97% d'entre eux, comme le montre le tableau 13.2, n'en connaissent pas l'usage. Au contraire, les demi-germains cohabitants sont tout autant violents (voire un peu plus), que les germains.

Tableau 13.2
Fréquence de l'utilisation de la force physique par l'individu, dans le cas d'un conflit avec son germain (en %).

Intensité	Avec le germain	Avec le demi-germain cohabitant	Avec le demi-germain non cohabitant
Dans la majorité des cas ou chaque fois	10	20	0
Une fois sur deux ou dans la minorité des cas	29	30	3
Jamais ou presque	62	50	97

Total	100	100
-------	-----	-----

De ces résultats, nous concluerons que la cohabitation a un effet très important. Les demi-germains cohabitants développent des processus d'opposition assez identiques à ceux que connaissent les germains. Les conflits et la violence y semblent un peu plus fréquents, mais il est difficile de savoir s'il s'agit d'un simple effet lié à l'âge du demi-germain (qui, en moyenne, est plus jeune que le germain et qui provient donc plus souvent des catégories d'âge violentes), ou si l'on a réellement affaire ici à un effet de la demi-germanité. Les demi-germains non cohabitants développent, au contraire, une relation pacifiée, s'assimilant à celle que connaissent les germains non cohabitants: nulle violence et nul conflit n'existent entre eux. Donc, dans le cas de la co-résidence, la violence et le conflit rendent les germains interdépendants, alors que l'absence de domicile commun fait disparaître ces relations.

La coopération

Cherchons maintenant à mieux connaître les caractéristiques des processus de coopération. On voit, dans le tableau 13.3, que tant les demi-germains non cohabitants que ceux qui cohabitent, s'engagent beaucoup moins souvent que les germains dans des coalitions visant à modifier les attitudes parentales.

Tableau 13.3
Fréquence des coalitions entre l'individu et son germain (en %).

Intensité (souvent ou très souvent)	Avec le germain	Avec le demi-germain cohabitant	Avec le demi-germain non cohabitant
Individu prend la défense de l'autre	46	30	27
L'autre prend la défense de l'individu	38	15	20
Alliances pour obtenir quelque chose	43	5	17
Alliances pour cacher quelque chose	31	15	10

Il est possible que nous ayons affaire ici à un effet de la différence d'âge (plus grande qu'entre germains). Il se peut également que le fait de ne pas avoir les mêmes parents crée certaines difficultés quant à l'alliance contre eux. Le fait qu'un seul des parents soit commun aux deux germains modifie sans doute la forme des coalitions parents-enfants, qui

sont, comme nous l'avons vu au cours du chapitre III, corrélées aux coalitions entre germains.

Qu'en est-il des sentiments ? Le tableau 13.4 offre un renseignement intéressant: alors que les sentiments (tels que mesurés par nos indicateurs) à l'égard du demi-germain cohabitant sont très proches de ceux éprouvés pour le germain (avec une prédominance de la proximité différenciatrice dans le cas du demi-germain cohabitant), la proximité fusionnelle est beaucoup plus répandue à l'égard du demi-germain non-cohabitant. Cela signifie que le désir de ressemblance, le sentiment d'identité, etc., sont particulièrement vifs quand le demi-germain est absent. L'absence crée le sentiment de ressemblance.

Tableau 13.4
Types de sentiments et différence d'âge entre
l'individu et du germain. Pourcentages en colonne.

Types	Pour le germain	Pour le demi-germain cohabitant	Pour le demi-germain non cohabitant
Proximité différenciatrice	22	32	29
Proximité fusionnelle	24	21	43
Proximité mixte	8	11	0
Proximité antagoniste	19	16	0
Rivalité sentimentale	20	21	14
Indifférence sentimentale	7	0	14
Total	100	100	100

Quant à la communication, on voit (tableau 13.5) qu'elle est beaucoup plus faible avec le demi-germain, qu'il cohabite ou non, qu'avec le germain. Elle semble à peu près diminuer de moitié.

Tableau 13.5
Proportion de dyades où la communication est fréquente¹²³ (en %)

	Au germain	Au demi-germain cohabitant	Au demi-germain non cohabitant
Chaque fois ou presque ou dans la majorité des cas	42	10	17
Une fois sur deux	22	30	17
Dans la minorité des cas ou jamais	36	60	65

¹²³ Voir chapitre V.

Total	100	100	100
-------	-----	-----	-----

Ce n'est pas le cas des aides, qui sont aussi fréquentes entre les demi-germains cohabitants qu'entre les germains à part entière. L'aide scolaire est même nettement plus fréquente. L'aide au demi-germain non cohabitant est, par contre, pratiquement inexistante.

Tableau 13.6
Fréquence des aides (en %).

Intensité (souvent ou très souvent)	Avec le germain	Avec le demi-germain cohabitant	Avec le demi-germain non cohabitant
Don ou prêt d'argent: <i>plusieurs fois cette année ou plus</i>	47	20	3
Aides scolaires: <i>2 à 3 fois par mois ou plus</i>	47	70	10
Prêts d'affaires: <i>une fois par semaine ou plus</i>	49	40	10
Autres aides: <i>une fois par semaine ou plus</i>	45	50	13

On peut faire le même constat à partir du tableau 13.7, concernant la sociabilité. La sociabilité des demi-germains cohabitants s'assimile, *grosso-modo*, à celle qui existe entre l'individu et un germain de moins de quinze ans, avec, cependant, une moins grande participation commune aux sports et aux hobbies. Quant aux demi-germains non-cohabitants, leur sociabilité est extrêmement faible, dans tous les domaines. Il est intéressant de constater que leur sociabilité est plus faible que celle des germains non cohabitants. Alors que seuls 28% des demi-germains non cohabitants se voient au moins une fois par semaine, cette proportion est de 64%, dans le cas des germains non-cohabitants.

Tableau 13.7
Proportion d'activités "régulières" selon le type de dyades (en %)

Type d'activités communes	Avec le germain	Avec le demi-germain cohabitant	Avec le demi-germain non cohabitant
Se voir au moins une fois par semaine	100	100	28
Regarder la tv au moins une fois par semaine	46	75	3
Discuter au moins une fois par semaine	40	25	6
Faire des jeux au moins une fois par semaine	23	35	11
Faire du ménage au moins 2-3 fois par mois	29	15	10
Sortir la journée au moins plusieurs fois cette année	58	65	38
Faire des sports au moins plusieurs fois cette année	40	15	10

Faire un hobby au moins plusieurs fois cette année	41	25	21
Sortir le soir au moins plusieurs fois cette année	37	15	16

Les processus de coopération sont donc moins forts entre demi-germains qu'entre germains. Même quand ils cohabitent, les demi-germains entrent moins dans des coalitions contre les parents, communiquent moins l'un avec l'autre, et développent une sociabilité moins active que les germains. Quand ils ne résident pas au même domicile, le lien, si ce n'est dans sa dimension sentimentale, est presque inexistant. Sa faiblesse dépasse celle du lien existant entre les germains non-cohabitants.

La différenciation

Passons maintenant aux processus par lesquels les germains se différencient. On voit, dans le tableau 13.8, que la relation entre les demi-germains cohabitants est beaucoup plus inégalitaire que la relation entre les germains. C'est également le cas de l'influence, qui est répartie de manière moins uniforme entre demi-germains. La non-cohabitation, par contre, amène une relation beaucoup plus égalitaire entre les germains.

Tableau 13.8
Proportion de fratries inégalitaires du point de vue du pouvoir et de l'influence (en %)

Variables		Avec le germain	Avec le demi-germain cohabitant	Avec le demi-germain non cohabitant
POUVOIR	Imposer	70	95	56
	Décider	60	94	60
INFLUENCE	Demander conseil	73	93	93
	Se laisser persuader	70	79	76

Ceci est sans doute dû au fait qu'il n'y a pas d'enjeux de pouvoir entre eux, puisque leur sociabilité est extrêmement faible. Or, comme nous l'avons montré dans le chapitre VIII, il y a un rapport assez étroit entre la fréquence des activités et la question du pouvoir.

Du point de vue des rôles, on est surpris de constater la faible implication du demi-germain, spécialement quand il est co-résident. Les rôles de parent, d'innovateur, de censeur et d'orienteur sont absents. Il faut cependant se rappeler que les demi-germains cohabitants sont tous des cadets. Or, comme le chapitre IX l'a montré, les cadets sont moins fréquemment porteurs de rôles que les aînés. La faible implication des

germains cohabitants, dans notre échantillon, est peut-être due avant tout au fait qu'il s'agit là de cadets.

Tableau 13.9
Rôles joués par les germains

Rôles	Proportion de germains jouant le rôle	Proportion de demi-germains cohabitants jouant le rôle	Proportion de demi-germains non cohabitants jouant le rôle
Parent	16	0	31
Innovateur	28	0	10
Réconciliateur	25	20	7
Altruiste	29	10	27
Perturbateur	36	30	10
Censeur	24	0	17
Orienteur	37	0	24
Animateur	48	40	31

Les demi-germains non cohabitants, par contre, jouent un nombre plus important de rôles. Ils dépassent même, sur le rôle de parents, les germains. Les rôles d'altruiste, d'orienteur et d'animateur sont relativement bien implantés. Il faut toutefois souligner que si l'on compare à nouveau les demi-germains non cohabitants et les germains non cohabitants (chapitre IX), les premiers se font dépasser par les seconds.

Quant à l'indice de ressemblance que nous avons construit dans le chapitre IX, il démontre assez clairement que la relation de demi-germanité est plus différenciatrice que la relation de germanité. Le nombre moyen de ressemblance était de 3.9 (sur une échelle allant jusqu'à huit) pour les germains. Les demi-germains cohabitants ont un score de ressemblance de 1.4; les demi-germains non-cohabitants ont un score de 2.8. Les deux scores sont bien en dessous de la moyenne des germains, signe que la ressemblance (en matière socio-culturelle), est beaucoup moins affirmée entre demi-germains qu'entre germains.

Passons, finalement, à la question des inégalités parentales. Bien sûr, le sujet est particulièrement difficile à aborder dans le cas de la demi-germanité, puisque les individus n'ont en commun, biologiquement parlant, qu'un seul parent: les demi-germains peuvent résider au même domicile ou non; ils peuvent être apparentés par la mère ou le père, et avoir, chacun de leur côté, des germains à part entière. Le tableau 13.10 est donc de nature indicative et n'entend pas apporter des résultats définitifs sur la question.

Tableau 13.10
Proportion de dyades inégalitaires,
selon le type de ressources parentales (en%)

Ressources parentales	Par rapport au germain	Par rapport au demi-germain cohabitant	Par rapport au demi-germain non cohabitant
Argent	66 (10)	90 (10)	21 (69)
Contrôle (au même âge)	68 (5)	60 (10)	30 (55)
Liberté	66 (8)	85 (5)	41 (59)
Confiance	42 (6)	55 (10)	35 (41)
Services, aides	47 (9)	95 (5)	17 (72)
Relations différentes avec les parents	46 (3)	70 (0)	76 (7)
Tolérance	40 (7)	55 (20)	24 (59)
Niveaux de conflit différents	38 (1)	35 (0)	58 (0)
Affection	16 (6)	45 (0)	24 (37)

Il semble que, à lire le tableau 13.10, les inégalités parentales soient plus fortes dans le cas des demi-germaines que dans le cas des germains. Considérons d'abord le cas des demi-germaines non cohabitantes. L'argent, la liberté, la confiance, la tolérance sont distribués de manière un peu plus inégalitaire. Le travail domestique et l'affection sont répartis de manière très inégalitaire. Sur une série de dimensions essentielles de la relation parents-enfants, les demi-germaines vivent donc une relation particulière par rapport aux germains. A quoi tiennent ces différences? Vraisemblablement en partie aux différences d'âge, qui sont, comme nous l'avons dit, plus marquées que dans le cas de la germanité. Mais les structures propres aux familles recomposées expliquent sans doute en partie aussi ces différences. Les familles recomposées ne peuvent faire abstraction des anciennes règles que connaissait le demi-germain le plus âgé dans la famille précédente. Le plus âgé est donc parfois élevé selon certaines des règles de l'ancienne famille, alors que le plus jeune est élevé selon d'autres règles, réactualisées par les nouveaux conjoints. De même, le fait que l'un des germains (voire les deux), ait un parent à l'extérieur de la famille est un facteur d'inégalité.

Quant aux germains non cohabitantes, la question des inégalités ne se pose pas dans les mêmes termes pour eux. Une forte proportion d'entre eux ont répondu en employant le "je ne sais pas" aux questions du tableau 27. Leur éloignement (du point de vue des différentes dimensions vues plus haut, et en particulier de la sociabilité) rend les inégalités beaucoup moins significatives, ce qui explique qu'un nombre important d'entre eux ne puissent pas se prononcer sur le sujet.

Conclusion

Résumons les principales caractéristiques de la relation de demi-germanité telles qu'elles sont apparues dans notre étude. Nous rappellerons au préalable que, considérant le nombre relativement peu élevé de demi-germains, ces résultats doivent être considérés avec prudence, et attendent encore la confirmation qu'amèneraient des études portant sur des échantillons plus conséquents. Ce qui va être dit tient donc plus du domaine des suggestions ou des hypothèses à vérifier, que de celui des certitudes. Le tableau 13.11 résume les principales tendances de la relation de demi-germanité, en comparaison avec la relation de germanité. L'effectif de demi-germains étant petit, nous resterons prudent dans la mise en perspective des tendances présentées dans ce tableau.

Tableau 13.11
Typologie empirique des relations fraternelles à l'adolescence

Dimensions	Germaines	Demi-germaines cohabitantes	Demi-germaines non cohabitantes
N	598	20	29
Conflits	Fréquents	Fréquents	Très rares
Violence	Présente	Présente	Inexistante
Coalitions	Fréquentes	Rares	Rares
Proximité sentimentale	Divers modèles	Divers modèles avec une insistance sur la différenciation	Divers modèles avec une insistance sur la fusion
Communication	Fréquente	Peu fréquente	Inexistante
Echanges et aides	Existent	Existent	Inexistants
Sociabilité	Faible	Enfantine	Inexistante
Pouvoir	Inégalitaire	Très inégalitaire	Egalitaire, inexistant
Rôles	Nombreux	Peu nombreux	Peu nombreux
Inégalités	Relativement fortes	Relativement fortes	Non pertinentes
Différences	Fortes	Très fortes	Fortes

Les relations avec les demi-germaines cohabitantes ressemblent beaucoup à celles qui existent avec les germanes de moins de 13 ans. Violence et conflits sont bien présents; la proximité sentimentale est différenciatrice; la communication est relativement faible; les aides et les échanges sont au niveau moyen; la sociabilité est enfantine, alors que la

différenciation est forte. En considérant cela, on peut donc penser que la relation de demi-germanité en cohabitation ne se distingue pas vraiment de la germanité, si l'on tient compte de la différence des âges. La demi-germanité non cohabitante, par contre, est surprenante par l'éloignement qu'elle implique. Le lien est de nature presque exclusivement sentimentale, les dimensions factuelles de la relation étant réduites à presque rien. Le lien de demi-germanité est donc tout différent s'il y a cohabitation ou non. Dans le premier cas, il s'assimile à la germanité; dans le second, il est de nature beaucoup plus sentimentale que sociale: "loin des yeux, proche du coeur".

L'exploration de la demi-germanité se satisfait mal d'un questionnaire standardisé comme le nôtre, destiné à mesurer avant tout le lien de germanité. Alors que la très grande majorité des individus ayant un germain n'ont eu aucun mal à remplir le questionnaire, plusieurs individus ayant des demi-germains ont avoué certaines difficultés, oralement durant la passation, ou par écrit à la fin du questionnaire. Les problèmes étaient de plusieurs ordres. Il s'agissait d'abord de savoir comment on définissait le demi-germain. Certains vivaient avec les enfants du nouveau conjoint d'un de leurs parents. Comment fallait-il les considérer ? D'autres n'avaient jamais vu leur demi-germain et ne le considéraient pas vraiment comme un apparenté. A tel point que deux d'entre eux levèrent la main pour demander le questionnaire destiné aux enfants uniques. Un nombre non négligeable d'individus, surtout parmi ceux qui ne cohabitaient pas avec leurs demi-germains, ont exprimé, à l'occasion de la passation du questionnaire, leur frustration de ne pas connaître mieux leur frère ou leur soeur, de ne pas avoir plus de contacts avec eux. Les "je ne sais vraiment pas" et les données manquantes furent beaucoup plus nombreux dans cette sous-population.

Les plus grosses difficultés ont surgi sur les questions concernant les parents (questions 23 et suivantes). Alors que ces questions ne posèrent pas de problèmes pour les familles entières, elles furent plus délicates pour les adolescents provenant de familles avec un divorce et, singulièrement, pour ceux qui avaient une demi-soeur ou un demi-frère. Plusieurs problèmes tenaient en effet à la clôture de la famille. Alors que les adolescents provenant de familles entières n'avaient aucun problème à délimiter leur famille d'orientation, ce n'était pas le cas des adolescents de familles recomposées. A quel individu s'arrête la famille? Qui, par exemple, faut-il prendre en compte dans les questions portant sur les parents (questions 23 et suivantes)? Qu'entend-on par "famille" (par

exemple à la question 24)? Ces interrogations se posent déjà pour les adolescents ayant un germain et vivant dans une famille monoparentale. Mais elles sont démultipliées dans le cas des demi-germains, car la présence de ceux-ci implique que l'individu a affaire, au moins potentiellement, à une situation familiale très complexe. Nous avons choisi, dans le texte précédant la question 23, une définition restrictive de la famille, qui a mené, parfois, à des conséquences un peu absurdes¹²⁴, notre objectif étant d'abord de comprendre les relations de germanité et non de demi-germanité.

Il n'est pas certain que la comparaison avec le lien de germanité soit la meilleure méthode pour comprendre la demi-germanité: cette manière d'analyser les relations demi-fraternelles a l'intérêt de présenter les différences essentielles existant entre les deux types de relations. Elle ne peut rien dire, par contre, des facteurs expliquant le fonctionnement de la demi-germanité, car les sources de variation des comportements sont beaucoup trop nombreuses: types de familles (recomposées ou nucléaires), différences d'âge, cohabitation, etc. Ceci explique sans doute la tournure assez descriptive qu'a pris ce chapitre, qui s'est limité à constater des différences, sans les rapporter à des causes, par manque de moyens.

L'analyse des familles recomposées doit donc trouver de nouveaux outils, de nouvelles manières de débusquer la causalité. Le fait que la famille recomposée n'est pas un "petit groupe", pour reprendre un des termes employés dans l'introduction de ce travail, mais qu'elle s'assimile bien plutôt à un "réseau" oblige les chercheurs à repenser les dimensions conceptuelles et les mesures statistiques de l'analyse: l'analyse en réseau des systèmes de relations présents dans les familles recomposées est une voie qui, selon nous, peut amener une meilleure connaissance de ces familles. Le jeu en vaut vraiment la chandelle, puisque les réalités familiales complexes concernent et continueront sans doute à concerner, un nombre grandissant de personnes.

124 Si, en effet, le parent commun n'habite pas avec l'individu qui répond, quelle valeur accorder aux réponses à la question 23 du questionnaire F/S, et celles qui suivent?

Chapitre XIII: Les enfants uniques

"Etre enfant unique est une maladie".
(Propos de Fenton, 1928, cité par Falbo, 1987).

Ce qui peut être trouvé pénible à être enfant unique est cette impression parfois d'être jugé d'emblée parce que l'on est enfant unique (commentaire d'un interviewé à la fin du questionnaire).

Plusieurs études récentes, portant sur l'image de l'enfant unique que se fait la société contemporaine, montrent que l'unicité est perçue de manière négative par une majorité de personnes. L'enfant unique est considéré comme dominateur, égocentrique, anxieux, querelleur et solitaire (Blake, 1981). Dans les critiques qu'on lui adresse revient fréquemment un thème, celui de son incapacité à avoir des relations équilibrées avec les autres. On le voit donc comme une sorte d'inadapté social. Cette idée est également présente dans d'autres cultures. En Chine, par exemple, où la coopération est une valeur sociale de premier plan, l'enfant unique fait peur. L'augmentation du nombre d'enfants uniques est interprétée comme le signe de l'émergence d'une société de "petits empereurs", c'est-à-dire d'individus solitaires, extrêmement capricieux et autoritaires, incapables de tenir compte de l'avis des autres, incapables de vivre en société (Falbo, 1987).

Le caractère particulier de l'enfant unique

Comment explique-t-on généralement le caractère asocial de l'enfant unique? Selon Falbo et Polit (1986), deux grands types d'explication sont proposés traditionnellement.

La première explication met en avant la survalorisation du lien avec les parents. Les enfants uniques sont surprotégés et surinvestis par leurs parents. De ce fait, ils apprennent à se considérer comme le centre du monde, d'où leur caractère égocentrique. La surprotection des parents implique également une dépendance de l'enfant unique par rapport à eux bien plus grande que celle des enfants entourés par des germains¹²⁵. Cette

¹²⁵ "Enfants entourés" signifie, dans les lignes qui suivent, "enfants entourés (ayant) des frères et soeurs"; "l'unique" signifie "l'enfant unique".

dépendance à l'égard des parents et le développement de cet *ego* excessif sont à l'origine des attitudes antisociales de l'enfant unique, qui sont donc rapportées à la relation avec les parents. Parce qu'il est toujours avec ses parents, qu'il dépend d'eux étroitement, l'unique ne peut ou ne veut entrer dans la société des pairs.

Dans ce premier type d'explication, la relation fraternelle jouerait donc un rôle *inhibiteur* de la relation avec les parents. Quand les parents ont deux enfants ou plus, ils doivent diviser leur attention, et cette division implique un moindre développement des tendances égocentriques et de la dépendance de l'enfant. L'enfant entouré, parce qu'il entretient une relation moins forte avec ses parents, est plus susceptible de développer des relations "normales" avec les pairs.

La seconde explication du caractère asocial supposé de l'unique concerne l'action directe du germain sur l'individu, et non son action sur la relation qu'entretient l'individu avec ses parents. L'unique, du fait qu'il n'a pas été en contact, dans les années déterminantes de son développement, avec des pairs à domicile, n'a pas appris les sentiments et les actes élémentaires qui permettent la vie sociale: le partage, la solidarité, la prise en compte des opinions d'autrui, la gestion des conflits, etc. Le germain est l'occasion d'une sociabilité à domicile qui socialise l'individu aux relations avec autrui. Par le germain, on apprend à interagir avec autrui. L'unique n'ayant pas profité de cette socialisation, il sera un être solitaire, qui se méfiera des contacts avec autrui. Cette idée n'est pas neuve puisque on la trouve déjà chez Auguste Comte (1852), qui indique que la relation fraternelle socialise l'individu à la solidarité, comme le rapport filial (avec le père) l'habitue à l'obéissance.

Dans cette seconde perspective, le germain n'est plus un inhibiteur mais un *socialisateur*. Il facilite le rapport de l'individu avec ses pairs, parce qu'il donne un premier schéma relationnel, à partir duquel peuvent se décider les comportements qu'il convient d'avoir avec les autres. Il permet à l'individu de faire l'apprentissage de la vie en société au sein de la famille.

Que faut-il penser de ces deux types d'explication de l'asociabilité supposée de l'enfant unique ? L'hypothèse de son inaptitude du point de vue des relations sociales a été fortement remise en question par la recherche depuis une dizaine d'années. Falbo, un psychologue américain qui s'est beaucoup intéressé à l'enfant unique, a montré qu'une grande majorité des recherches effectuées depuis les années septante ne voyaient

aucune différence entre les enfants uniques et les autres individus: ils n'étaient pas plus égocentriques, égoïstes, querelleurs, asociaux.

Nous avons tenté de savoir ce qu'il en était à Genève: les enfants uniques se distinguent-ils par des rapports particulièrement étroits avec leurs parents, et par leur caractère asocial ?

L'enquête

Sur les 793 collégiens interviewés dans le cadre de notre enquête, 116 étaient enfants uniques. Ces 116 individus ont rempli un questionnaire spécial, que l'on trouvera en annexe, et constituent notre échantillon pour les analyses qui vont suivre. Soulignons que l'enquête sur les enfants uniques a un caractère largement exploratoire.

La taille relativement faible de l'échantillon d'enfants uniques peut prêter à critique. Il faut cependant se rappeler que l'essentiel des analyses qui suivront portent sur une comparaison des enfants uniques avec les enfants entourés, et sur une description de certaines caractéristiques des enfants uniques. Nous n'allons pas faire des analyses différentielles sur ce sous-échantillon, en comparant, par exemple les enfants uniques des classes populaires avec ceux provenant de milieux bourgeois, etc. Il y aurait là un risque de ne pas atteindre, vu la taille de l'échantillon, le seuil de la représentativité statistique. Nous allons donc nous limiter à comparer les enfants uniques avec les enfants entourés, et tenter de dégager les caractéristiques des premiers. La taille de l'échantillon d'uniques nous semble suffisante pour atteindre cet objectif.

Nous chercherons d'abord à répondre aux questions de la dépendance à l'égard des parents, et de la sociabilité. Puis, nous proposerons une réflexion sur les fonctions de la relation fraternelle, sur l'influence de la dynamique familiale, et sur le poids de certains facteurs macrosociaux.

La dépendance à l'égard des parents

Les enfants uniques sont-ils plus dépendants à l'égard de leurs parents que les autres adolescents ? Nous avons privilégié, pour répondre à cette question, la dimension de la communication de l'enfant avec les parents. Il s'agit donc de mesurer à quel degré l'individu se confie à ses parents, et ressent une proximité de ce point de vue. Bien entendu, il faudrait, dans des études ultérieures, tester d'autres aspects de la dépendance à l'égard des parents comme par exemple le montant d'activités faites ensemble, l'identification de l'individu à ses parents, etc.

Il nous semble néanmoins que la communication est un aspect essentiel de la relation entre les adolescents et les parents, et qu'il était adéquat de commencer par là.

Plusieurs indicateurs se rapportent à la communication de l'adolescent avec les parents: question 24b, 24c et questions 35a à 35f du questionnaire destiné aux enfants uniques. Comme on trouve les mêmes questions dans le questionnaire destiné aux adolescents ayant des germains (questions 13c et 13d), une comparaison est possible, à laquelle nous procédons dans les tableaux suivants.

Tableau 12.1
Niveau de communication de l'individu aux parents,
selon qu'il est unique ou entouré.

Proportion de réponses: "le plus souvent" ou "toujours" (en %)	Enfants uniques	Enfants entourés
Individu se confie à la mère	49	35
Je peux discuter de tout avec ma mère	70	65
Ma mère est disponible pour écouter	80	85
Ma mère sait comment je me sens sans avoir besoin de demander	63	56
Individu se confie au père	17	17
Je peux discuter de tout avec mon père	41	36
Mon père est disponible pour écouter	53	66
Mon père sait comment je me sens sans avoir besoin de demander	25	26

Le tableau 12.1 dévoile qu'enfants uniques et enfants entourés ont une intensité de communication presque semblable avec leurs parents. Les enfants uniques communiquent leurs problèmes un peu plus souvent à leur mère et un peu moins souvent à leur père que les enfants entourés, ce qui est vraisemblablement lié au fait qu'il y a plus d'enfants de parents divorcés chez les enfants uniques (avec, consécutivement, un éloignement du père et une plus grande présence de la mère) que chez les autres. Il n'y a pas de différence sensible entre les deux populations.

Ces résultats sont importants car ils remettent en question l'idée d'une dépendance particulière de l'enfant unique à l'égard de ses parents, sur le point central de la dynamique familiale qu'est la communication. Ils confirment plusieurs études portant sur l'enfance, qui montrent que les rapports qu'entretiennent les enfants uniques avec leurs parents ne sont

pas sensiblement différents des rapports des autres enfants avec leurs parents.

Ici, une nuance intéressante peut être faite: l'introduction des rangs de naissance dans la comparaison est très significative, comme le montre le tableau suivant qui ne se limite pas à la confiance, mais tient compte également des indicateurs du tableau 28 du questionnaire F/S.

Tableau 12.2
Intensité de la communication selon le statut de l'individu
Proportion d'individus étant dans la situation décrite (en %)

Proportion de réponses: "le plus souvent" ou "toujours" (en %)	Uniques	Aînés	Cadets
Individu se confie à la mère souvent ou toujours	49	40	30
Je peux discuter de tout avec ma mère	70	67	59
Ma mère est disponible pour écouter	80	86	80
Ma mère sait comment je me sens sans avoir besoin de demander	63	60	47
Individu se confie au père souvent ou toujours	17	21	12
Je peux discuter de tout avec mon père	41	42	26
Mon père est disponible pour écouter	53	59	46
Mon père sait comment je me sens sans avoir besoin de demander	25	30	15

L'unique et l'aîné d'une fratrie se situent au même niveau de communication avec les parents. Les cadets, par contre, communiquent moins avec leurs parents. Ainsi la rupture, s'il doit y en avoir une, ne se situe pas entre les uniques et les entourés, mais entre les premiers-nés (rappelons-nous que l'unique est un premier-né, par définition) et les suivants. Cette constatation ouvre de nouvelles perspectives à la recherche. Elle indique que c'est sans doute moins le nombre d'enfants que la position dans la fratrie qui est déterminante pour la communication avec les parents.

Bien entendu, la recherche devra évaluer d'autres dimensions de la relation parents-enfants pour s'assurer de l'absence de différence entre enfants uniques et enfants entourés. Néanmoins certaines études viennent déjà confirmer ce résultat.

La sociabilité

Passons maintenant au second point de la démonstration, qui concerne l'incapacité de l'unique à développer des relations sociales normales avec ses pairs. Cette hypothèse peut être traitée à de multiples niveaux. Nous avons choisi de considérer quatre indicateurs différents: la fréquence des sorties nocturnes avec des amis, l'invitation d'amis au domicile de l'individu, la fréquence de présence de l'individu chez des amis et, finalement, le nombre d'heures passées dans des associations de diverses natures (clubs de sport, hobbies, scouts, etc.).

Tableau 12.3
Fréquence des sorties le soir, invitations de copains à la maison et
visite au domicile des copains, selon le statut de l'individu -Unique (U)/Entouré (E)-
(en %)

	Sort le soir		Invite copain		Va chez copain	
	U	E	U	E	U	E
Jamais ou presque	3	4	3	9	2	3
Quelquefois cette année	10	8	19	20	11	14
Environ une fois par mois	4	5	11	14	13	12
Deux ou trois fois par mois	12	13	11	20	7	12
Une fois par semaine	12	18	13	18	19	21
Deux à trois fois par semaine	44	38	18	15	20	20
Plus que cela	15	15	25	4	28	7
Total	100%	100%	100%	100%	100%	100%

Tableau 12.4
Fréquence de la participation aux associations
selon le statut de l'individu (en %)

	Uniques	Entourés
Plus de 15 heures par semaine	2	1
Entre 10 et 15 heures par sem.	6	7
Entre 5 et 9 heures par sem.	15	21
Entre 3 et 4 heures par sem.	12	17
Entre 1 et 2 heures par sem.	26	16
Entre 2 à 3 heures par mois	4	3
Moins souvent	3	2
Ne fait pas partie d'une association	32	31
Total	100%	100%

L'analyse de ces indicateurs montre que, contrairement à ce que laissaient supposer les stéréotypes, l'enfant unique est tout aussi sociable que les autres, voire l'est même plus que les autres. Si, en effet, sa participation aux associations est légèrement plus faible, il sort autant

avec des amis, reçoit plus d'amis à domicile, est plus souvent chez des amis. L'unique, loin d'être un asocial, semble plutôt compenser l'absence de germain par une sociabilité externe à la famille plus vive.

Il est intéressant de constater que l'enfant unique développe dans la très grande majorité des cas une relation particulièrement forte avec une personne qu'il considère comme un germain de remplacement. En effet, à la question "Y a-t-il quelqu'un qui remplace un peu, pour toi, le frère ou la soeur que tu n'as pas", 41% des uniques ont répondu "oui, tout à fait" et 37% "plutôt oui". Il n'y a que 23% des individus qui ont donné une réponse négative.

Dans bien des cas l'enfant unique peut donc profiter d'une sorte d'équivalent fonctionnel, pour reprendre un terme un peu barbare, du germain. Ce germain d'élection a les caractéristiques socio-démographiques suivantes: dans 82% des cas, il est de même sexe que l'individu; on le connaît en moyenne depuis l'âge de huit ans et demi (nos individus ont entre 15 et 19 ans), avec une proportion non négligeable d'individus pour lesquels la relation date de la petite enfance (40% d'entre eux l'ont connu avant l'âge de six ans); cette personne habite généralement à proximité immédiate de l'individu (47% habitent à moins de dix minutes à pied du domicile de l'individu, et 67% à moins de vingt minutes); la différence d'âge est faible, les individus étant généralement nés la même année ou à une année de différence; l'occasion de rencontre a été fournie dans 56% des cas par l'école, dans 12% des cas par le quartier (relations de voisinage), et dans 9% des cas par la famille (avec quelques cas où c'est l'un des parents qui joue ce rôle); dans 66% des cas, le germain d'élection a fréquenté ou fréquente encore la même école que l'individu.

Le germain d'élection¹²⁶

Il me manque de la complicité, ce qui me pousse à chercher un ami qui devient mon frère . Enfant, j'aurai voulu avoir un frère mais

126 Ces quelques témoignages ont été tirés des remarques faites à la fin du questionnaire. Le texte de conclusion du questionnaire demandait aux interviewés de donner les informations qui permettraient de mieux comprendre certaines de leurs réponses. Il s'agit donc de réponses parfois un peu atypiques. L'emploi assez systématique du terme "cette personne" (ou "C-P") provient du fait qu'il est utilisé dans le questionnaire (voir la question 7 du questionnaire, et la remarque qui la suit).

maintenant mon meilleur ami me suffit car je peux prendre le recul que je veux, n'habitant pas avec lui (garçon).

Cette personne a été ma petite amie pendant plus d'un an. C'est moi qui ai décidé d'arrêter car il y avait trop de conflits entre nous. Maintenant nous sommes toujours de bons amis avec qui j'ai confiance (garçon).

Cette personne est mon père. C'est lui qui joue en quelque sorte ce rôle de grand frère que je n'ai jamais eu (fille).

La personne qui remplace mon F/S est mon chat. Je l'ai eu à 4 ans, juste au moment où je voulais un frère ou une soeur. Ma grand-mère jouait aussi un peu ce rôle mais elle est morte lorsque j'avais 12 ans. J'ai toujours vécu avec mon chat. Il dort avec moi (fille).

En ce qui concerne cette personne, j'ai essayé de porter mon attention sur une de mes meilleures amies. Pourtant j'en ai deux qui se complètent... Peut-être que cela a pu fausser mon test (je ne pense pas mais je préfère vous prévenir) (garçon).

Quand cette personne est arrivée en Suisse, il y a 10 ans, venant des Etats-Unis, ne parlant pas un mot de français, elle s'est tout de suite tournée vers moi...J'en ai été très touchée. Et depuis 10 ans nous sommes inséparables (une fille).

Il est difficile de choisir un "C-P" car tous mes amis réunis comblent le manque d'un frère ou soeur (garçon).

Ce germain d'élection a certes plusieurs des caractéristiques de l'ami. Mais la durée de la relation dépasse de beaucoup celle des amitiés de l'adolescence. De même, une autre différence doit être mise en avant: les parents de l'individu et les parents du germain d'élection se connaissent dans 82% des cas. On ne trouve vraisemblablement pas (nous n'avons pas pu le vérifier) les mêmes chiffres concernant les amitiés de l'adolescence. Rappelons, en effet, que l'amitié à l'adolescence se construit plutôt à l'écart de la famille, et qu'il est relativement peu courant de présenter les parents de l'un aux parents de l'autre. Le germain d'élection compte donc plus que le meilleur ami des adolescents entourés. Il bénéficie de la durée; il participe à une intégration, même superficielle, des deux familles. Cumming et Schneider, dans une étude déjà ancienne (1961) portant sur 34 uniques et 220 entourés, ont constaté que les uniques à l'âge adulte décrivaient leur relation avec leur meilleur ami dans des termes très proches de ceux que l'on utilise pour parler d'un frère ou d'une soeur, ce qui était beaucoup moins le cas des entourés. Ce résultat fait penser que le germain d'élection est également une réalité pour l'unique adulte.

Il est donc légitime, d'après nous, de s'interroger sur les caractéristiques de la relation entretenue avec cet ami intime. en comparaison avec la relation de germanité. Comme nous avons repris, sur de multiples dimensions, exactement les mêmes questions dans les deux cas, il est possible de comparer les réponses. Les résultats sont les suivants¹²⁷:

-La ressemblance est beaucoup plus affirmée dans le cas des germains d'élection que dans celui des germains imposés. Ressemblance de caractères, ressemblance de sociabilité (les mêmes amis, les mêmes lieux de sortie, etc.), ressemblance de goûts sociaux (musique, cinémas), ressemblances idéologiques (idées sur la société).

- Les activités de sociabilité sont d'un type différent. On regarde moins la télévision ensemble, on sort plus, on discute plus. Mais, bien sûr, on se voit moins. Contrairement à la sociabilité des germains imposés, centrée sur la demeure familiale, l'extérieur joue ici un grand rôle.

-Les sentiments sont très différents. Les sentiments négatifs (envie, jalousie, sentiment de compétition) sont beaucoup moins présents. L'admiration, le désir de ressemblance, la comparaison apparaissent davantage. Le sentiment de plaisir est plus fréquent. Par contre, le sentiment de responsabilité est moins marqué qu'à l'égard du germain.

Le germain d'élection a donc des caractéristiques particulières par rapport au germain imposé. Il est plus extérieur à la famille et semble plus adapté au désir de l'individu. Les goûts et idées sont similaires. Les sentiments négatifs sont rares.

Bien entendu, il ne faut pas accorder trop de signification au terme de "remplaçant" ou de "germain d'élection", car il y a une grande différence entre celui qui a été choisi et celui qui a été imposé: le second est à domicile tous les jours, il a les mêmes parents, et ne peut être remplacé en cas de mésentente. Il est le frère ou la soeur, avec toute la symbolique qui entoure ce terme. Le premier, au contraire, est vu de

127 Nous référons, pour les descriptions suivantes, aux questions des tableaux 9, 10 et 11 du questionnaire F/S.

manière moins régulière, n'a pas les mêmes parents, et peut être remplacé en cas de mésentente. Donc il s'agit plutôt d'un ami très proche, qui ne partage pas la vie quotidienne de la famille et toutes ses occasions de tensions. C'est d'ailleurs la force de ce lien qui permet à l'enfant unique de profiter des bons côtés de la fraternité (confidences, sociabilité), sans en connaître les mauvais (énervement, rivalité, conflits, etc.).

Pour les familles, ce lien particulièrement fort de l'enfant unique avec un autre adolescent a une conséquence intéressante: il pousse les familles avec un enfant unique à chercher à l'extérieur ce qui leur manque, et donc à créer des liens avec d'autres familles, comme en témoigne la forte proportion d'enfants uniques dont les parents se connaissent.

Résumons-nous. Des deux points de vue qui nous intéressent, la situation des enfants uniques est très proche de celle des enfants entourés. L'enfant unique n'est pas différent des aînés du point de vue de ses rapports avec les parents. Il remplace le germain absent par une amitié spéciale avec un pair qui lui apporte certains des aspects positifs de la relation fraternelle, sans le soumettre aux aspects négatifs de cette relation.

L'unique n'est donc pas moins sociable que les autres, contrairement à ce que nous donnaient à penser les représentations convenues. On peut donc remettre en question le raisonnement qui postule que ce qui est appris par l'interaction avec le germain (ou, dans le cas de l'unique, ce qui n'est pas appris) est en quelque sorte transféré aux interactions à l'extérieur de la famille (Ernst, Angst, 1983: 240). Or, aucune enquête à ce jour n'est venue confirmer cette idée.

L'impact de la relation fraternelle à l'adolescence

Ces faits nous entraînent à nous interroger sur l'impact de la relation de germanité à l'adolescence. La question est de savoir comment le germain intervient dans la vie de l'adolescent¹²⁸. La réponse à cette question permettra de bien comprendre la situation particulière de l'enfant unique. Nous avons montré, dans les chapitres précédents, que les statuts d'aîné et de cadet, de fille et de garçon, structuraient la relation de germanité. Nous distinguerons donc, dans ce qui suit, ce qui est valable pour l'ensemble des individus (quels que soient leur sexe ou leur

128 Nous reviendrons plus en détail sur ce point dans la conclusion générale du travail.

rang de naissance) de ce qui concerne plus spécifiquement un rang ou un sexe.

Du point de vue de la population dans son ensemble, la relation fraternelle implique une présence continue à domicile, avec des conversations quotidiennes, sans qu'elles soient forcément très profondes. Elle signifie généralement des conflits assez réguliers, impliquant, dans un tiers des familles, un recours plus ou moins régulier à la violence physique. Il y a une proximité sentimentale, mais pas de dépendance sociale très prononcée. En moyenne, on peut donc dire que la relation fraternelle à l'adolescence est une relation de coprésence plutôt que de coaction.

Pour les cadets, le germain est souvent un modèle, une source d'influence, et un pouvoir. Les cadets sont placés dans une position de dominés dans la relation fraternelle. En contrepartie de cette soumission (acceptée ou non), les cadets sont aidés par les aînés plus que le contraire: soutien moral, soutien scolaire, prêts d'argent, d'affaires. Ce sont les cadets qui profitent le plus des coalitions fraternelles: les aînés défendent les cadets contre les parents plus que les cadets ne défendent les aînés. Donc l'aîné domine la relation. Il entretient par ailleurs une relation plus proche avec les parents que le cadet. Il communique plus avec les parents et ceux-ci lui font plus confiance, investissent plus en lui.

Du point de vue des sexes, il y a également des différences. Les soeurs communiquent plus entre elles, s'aident plus, se livrent à des activités moins compétitives. Les garçons se sentent plus souvent en compétition; ils s'engagent d'ailleurs plus souvent dans des activités impliquant une compétition (sport, hobbies) que les filles (sorties, discussions). Les fratries mixtes n'ont ni les activités compétitives, ni les sorties et les discussions. Leur sociabilité est assez limitée.

A l'enfant unique manque donc la présence d'une personne à domicile, avec qui il pourrait discuter et se disputer. S'il est un garçon, il lui manquera un compétiteur par rapport auquel il pourra construire son identité. Si l'unique est une fille, il lui manquera une confidente, une aide. Par rapport aux cadets, les uniques ne profitent pas d'un modèle et ne sont pas placés dans une position de dominés face à un non adulte dans la famille. Ils ne profitent pas non plus de l'aide d'un non adulte. Leur position s'assimile à celle de l'aîné, si ce n'est qu'ils ne dominent personne au sein de la famille.

Ces quelques considérations font voir que la position de l'unique n'est pas très différente de celle de l'aîné. Ainsi, la ligne de démarcation ne passe peut-être pas entre l'enfant unique et les autres, mais plutôt entre les uniques ou aînés d'une part et les cadets d'autre part. Il est intéressant de rappeler que du point de vue du rapport avec les parents, c'est également le cas: l'aîné et l'unique ont le même niveau de communication avec les parents dans notre échantillon.

D'autre part, le critère du sexe doit être considéré avec attention. A voir les autres chapitres, le lien de germanité est plus important pour les filles que pour les garçons. Les filles développent en effet une solidarité plus grande que les garçons. On peut donc faire l'hypothèse que les filles uniques souffriront plus de l'absence de germain que les fils uniques. Et tel est bien le cas, comme le montre le tableau suivant, qui fait référence aux questions 3a à 3e et 4 du questionnaire de l'enfant unique:

Tableau 12.5
Attitude de l'enfant unique par rapport à son unicité, sur
plusieurs indicateurs, selon son sexe. Proportion d'individus
répondant "tout à fait ou plutôt d'accord" (en %).

	Garçons uniques	Filles uniques
Aurait voulu un F/S	35	42
Très content d'être unique	32	19
Avoir un F/S manque	3	16
Etre enfant unique a plus d'avantages que d'inconvénients	42	21
Les F/S créent des embêtements	52	38
Individu regrette très souvent/souvent de ne pas avoir de germain	24	39

On voit que toutes les questions donnent des résultats allant dans le même sens: les filles semblent avoir une perception plus positive du germain que les garçons, qui valorisent plus souvent l'unicité. Donc, si l'on en croit nos indicateurs, les filles uniques "souffrent" plus de l'absence de germains que les garçons. Comment expliquer ce résultat ? On sait que les femmes investissent plus dans le familial que les hommes; il est donc possible que le vide créé par l'absence de germain soit plus ressenti par les filles que par les garçons. On peut aussi avancer l'hypothèse que les filles uniques, comme elles sont inscrites dans des réseaux de sociabilité de filles, entendent parler par leurs amies de relations fraternelles plus positives que les garçons, qui ont devant les yeux des relations plus compétitives, si bien que cela renforce le désir des filles d'avoir un germain.

Avantages et inconvénients de l'unicité¹²⁹

- Il y a un manque de complicité que l'on remplace par les amis ou nos parents (fille).

129 Cette série de témoignages est tirée des questions 1 et 2 du questionnaire destiné aux enfants uniques. Nous avons sélectionné les réponses de manière à éviter dans la mesure du possible les redondances.

- *Les parents ne s'occupent que de vous et pour finir cela devient lassant (garçon).*
- *On reçoit plus de choses (jeux, argent, etc.); on ne se chamaille pas avec son frère ou sa soeur; on a plus d'attention de la part de nos parents (garçon).*
- *Les parents misent toutes leurs espérances sur l'enfant. Si l'enfant réussit sur le plan scolaire, tant mieux; mais si l'enfant a un ou plusieurs échecs, les parents s'en prennent à l'enfant (garçon).*
- *On devient égoïste, capricieux et très possessif (trop) avec les gens que l'on aime. Tout cela fait des êtres caractériels, qui ont mauvais caractère (fille).*
- *J'ai mes parents tout à moi (fille).*
- *Des fois, on aimerait voir grandir quelqu'un à côté de soi. Mais bon, on ne peut pas choisir (garçon).*
- *La paix, pas de conflits, pas d'héritage à partager, la solitude (garçon).*
- *On se sent un peu seul mais on compense avec les amis (fille).*
- *Il n'y a aucune crainte d'être la moins aimée de la famille. On a le sentiment d'être tout par ses parents. On devient un peu trop précieux pour nos parents qui ont alors tendance à nous surprotéger (fille).*
- *Il manque un lien de parenté. Il est difficile de ne pas connaître l'amour d'un frère ou d'une soeur (fille).*
- *On peut regarder la télé quand on veut (sauf quand il y a les parents qui regardent) et personne ne casse des choses dans ma chambre (fille).*
- *Beaucoup de solitude quand on est petit. Quand on grandit, on apprend à devenir indépendant, à s'assumer soi-même, mais étant enfant, si l'on veut jouer avec un autre enfant, c'est à nous de faire le premier pas si l'on ne veut pas constamment être exclu d'un jeu ou se retrouver sans cesse tout seul, sans petits camarades. Cela développe peut-être une plus grande aptitude à la liberté et à l'indépendance, plus tard, chez l'enfant (fille).*
- *Lorsque les parents mourront, on se retrouvera seul, s'il n'y a pas d'autres parents à proximité (fille).*
- *Il n'y a pas d'avantages à être enfant unique. Il n'y a pas d'inconvénients à être enfant unique (fille).*
- *J'ai plus de temps pour moi et j'ai plus la possibilité de faire ce dont j'ai envie et il est vrai que je suis plus gâtée (fille).*

- *Un des avantages est que l'on évite les partages, c'est-à-dire: chambre unique, salle de bain unique. Et pour tout ce qui est de la nourriture, des jouets et autres, on ne doit pas partager. Enfin un dernier avantage; on évite des frais supplémentaires pour les cadeaux à Noël et aux anniversaires. On évite toutes les bagarres entre frères. Par contre le fait d'être seul m'a certainement aider à développer un caractère de sociabilité, et ma sensibilité s'est aussi développée, je pense, grâce à cela (garçon).*

- *Pour demander quelque chose aux parents, on est toujours le premier à le faire. On n'a pas l'avantage d'avoir quelqu'un de plus âgé qui aurait fait le premier pas. Dans ce cas-là, décidemment, un plus petit frère /soeur ne sert à rien (fille).*

- *Tranquillité et liberté ! (garçon)*

- *J'aurais aimé pouvoir avoir un petit frère ou une petite soeur que je pourrais aider pour ses devoirs ou le conseiller, me promener avec, discuter avec, et tout cela je ne peux le faire qu'avec mes ami(e)s, ce qui entraîne le fait que je les considère comme des frères et soeurs et que je me fais peut-être une fausse idée de ce que pourrait être ma vie avec des frères et soeurs (fille).*

- *J'ai peut-être un peu plus de mal à m'intégrer dans la vie de groupe. Il me faut du temps pour comprendre les faits et gestes des autres, vu que je n'ai pas d'autres exemples que mon propre comportement (fille).*

- *Si on fait une bêtise, c'est toujours de ta faute (garçon).*

- *On est souvent seul, surtout pendant les vacances (fille).*

- *Je n'ai personne pour pouvoir jouer avec moi; personne sur qui on peut rejeter la faute pour éviter les sermons parentaux; personne avec qui discuter, lui apprendre des trucs de la vie (garçon).*

- *On peut prendre toute la banquette arrière dans la voiture (garçon).*

- *Les parents sont plus attentifs; on a beaucoup d'avantages autant matériels qu'affectifs (fille).*

- *On évite les bagarres entre frères et soeurs. Je pense qu'on a plus de choses pour nous, mais je ne sais pas vraiment si c'est un avantage (fille).*

- *Il n'y a pas de grand frère ou de grande soeur pour persuader les parents de laisser sortir le soir (fille).*

- *On aimerait pouvoir épater une petite soeur ou être protégé par un grand frère (fille).*

- *Parfois on se sent seul, on n'a personne à qui pouvoir confier ses secrets, nos joies ou si on a des problèmes et que le dialogue est parfois plus difficile avec les parents (fille).*

- *Nos parents veulent que nous soyons les meilleurs (fille).*
- *On apprend à vivre seul (fille).*

La dynamique familiale

On en est resté, pour l'instant, à l'effet de l'absence de germain sur l'enfant unique. Mais l'on peut aussi penser que la présence ou l'absence d'un second enfant modifie le fonctionnement de tout le groupe familial. Falbo a bien compris ce point, puisqu'au lieu d'user du terme "enfant unique", il préfère les expressions de "famille avec un seul enfant" et "famille avec plusieurs enfants". L'absence d'un second enfant n'est pas seulement importante pour l'enfant présent, mais pour toutes les relations de la famille. Nous allons donc abandonner la perspective interindividuelle, pour privilégier la perspective systémique (au niveau familial), et montrer que les structures relationnelles changent avec l'augmentation du nombre d'enfants.

Pour ce faire, nous ferons référence plus spécifiquement à la sociologie des petits groupes, qui s'est développée à partir, notamment, des travaux de Bales (1950). Nous privilégierons la réflexion quant aux effets de la taille du groupe sur son fonctionnement. Cette manière de faire présente l'intérêt de lier deux domaines différents de la sociologie: la sociologie de la famille et la sociologie des petits groupes. D'autre part, elle permet d'intégrer la réflexion sur la dynamique des familles avec enfants uniques dans un cadre général portant sur l'effet du nombre, et donc de ne pas d'emblée les isoler des autres familles. Il s'agit ici non pas de résultats de l'enquête mais d'une réflexion de nature théorique.

On doit d'abord faire remarquer, même si cela va de soi, que la taille de la famille dépend essentiellement du nombre d'enfants, si l'on exclut la question du divorce. Dans la famille avec un seul enfant, nous n'avons que trois liens: le lien conjugal, un lien père-enfant, un lien mère-enfant; dans les familles entières où il y a deux enfants, ce nombre passe à 6, à 10 dans le cas où il y a trois enfants, et à 15 s'il y en a 4. Bossard et Boll (1966) voient dans ce fait une des lois fondamentales des interactions familiales. Alors que le nombre de personnes suit une progression arithmétique, le nombre de relations suit une progression triangulaire dont la formule est $x = (y^2 - y)/2$, où x est le nombre de relations, et y le nombre d'individus dans le groupe.

Bossard et Boll indiquent qu'en fait les familles, quand bien même elles seraient de taille moyenne, impliquent une très grande complexité relationnelle. Comme la vie de famille implique l'intimité, l'enfant doit être conscient d'un grand nombre de liens et savoir jongler avec eux. Bossard et Boll pensent également que la perte d'un individu (par le départ, le décès ou le divorce) est d'autant plus significative que le groupe familial est petit. En effet, dans une famille de trois personnes, la perte d'un individu réduit le nombre de relations de deux tiers (on passe de trois relations à une seule)¹³⁰.

La complexité relationnelle de la famille s'accroît en fonction de sa taille, si l'on considère non plus seulement le nombre de relations, mais encore le nombre de coalitions possibles. La formule de Kephart permet de calculer le nombre de relations et de coalitions en fonction de la taille du groupe. La formule est $x=(3^y-2^{y+1}+1)/2$, où x est la somme des relations et des coalitions possibles et y le nombre d'individus (Palazzolo, 1981: 41). Or, on voit que ce nombre augmente très rapidement en fonction de la taille. Ainsi, une famille avec un seul enfant ne compte que 6 relations et coalitions possibles, alors qu'une famille avec deux enfants en compte 25, et une famille avec trois enfants, 90.

Simmel est l'un des premiers auteurs à avoir développé une argumentation solide sur le poids du nombre. Pour Simmel, il faut au moins être trois pour former un groupe social. Dans les relations entre deux individus, en effet, chacun n'est confronté qu'à un individu, et non à un groupe. Il ne peut y avoir, de ce fait, de conscience supra-individuelle, de contrainte véritablement collective, pour reprendre une notion durkheimienne. Si l'un des deux part, le groupe n'existe évidemment plus, ce qui n'est pas le cas des groupes de trois et plus. De plus, à partir de trois, la relation que Ego développe avec Alter, est influencée par un troisième larron. C'est la fameuse image du *Tertius Gaudens* de Simmel. Plus la taille du groupe augmente, plus la relation entre deux individus

130Les auteurs insistent sur la portée de leur loi pour l'analyse diachronique de la famille. Les familles des générations passées, selon eux, comportaient beaucoup plus d'individus que les familles d'aujourd'hui. Si l'on compte en terme de relations et non d'individus, la différence est encore plus grande. Les auteurs s'interrogent sur les conséquences de cette diminution du nombre de relations pour l'individu, qui irait chercher dans les associations ce qu'il ne trouve plus dans sa famille. Ils se demandent également quelles conséquences elle a pour les parents: l'arrivée des enfants signifie une complexification des relations familiales.

est *conditionnelle* à un grand nombre d'autres individus, ou d'autres relations. La structure relationnelle du groupe est donc densifiée par l'augmentation de la taille. Les formes et les contenus d'une relation à deux dépendent beaucoup plus des besoins ou des humeurs de l'individu que ceux d'une relation à plusieurs, où l'équilibre relationnel se construit à partir d'un nombre beaucoup plus grand de relations, et donc sous-entend, d'une manière ou d'une autre, des décisions et un ordre collectifs.

Une manière de voir les choses assez similaire à celle de Bossard et Boll peut être tirée de cette notion de conditionalité, implicite dans l'oeuvre de Simmel. Plaçons nous du point de vue de l'individu. Pour l'enfant unique, la relation qu'il entretient avec sa mère est conditionnelle à celle qu'il entretient avec son père et à celle qu'entretiennent ses parents. Celle qu'il entretient avec son père est conditionnelle à celle qu'il entretient avec sa mère et, à nouveau, à la relation entre ses parents. Son système relationnel, qui contient deux relations, présente donc non pas deux conditionalités mais quatre. L'individu ayant un germain est soumis, quant à lui à un nombre de conditionalités encore plus important. Plus la taille augmente, plus les relations de l'individu à chacun des familiers est sous la dépendance d'un nombre élevé d'autres individus ou d'autres relations.

Selon ces trois critères du nombre de liens, du nombre de coalitions et du nombre de conditionalités, on voit que la complexité relationnelle de la famille s'élève considérablement avec sa taille¹³¹. La rupture entre les systèmes simples et les systèmes complexes ne se situe pas, cependant, entre l'unique et les non-unique, mais bien entre les petites familles (un ou deux enfants) et les autres (trois, et surtout quatre enfants).

Tableau 12.6
Indicateurs de complexité relationnelle de la famille,
selon la taille de la fratrie

	Enfant unique	Un germain	Deux germains	Trois germains
Nombre de liens dans la famille	3	6	10	15
Nombre de coalitions/liens possibles	6	25	90	301
Nombre de liens alternatifs pour les parents par rapport aux enfants	0	2	3	4

131 Nous ne considérons dans le tableau qui suit, par souci de clarté, que les familles entières avec deux parents. Le divorce, le décès d'un des parents, changent bien entendu les calculs, sans affecter leur logique.

Nombre de liens alternatifs des enfants par rapport aux parents	2	2	2	2
---	---	---	---	---

Le graphique suivant montre la progression de la complexité relationnelle de la famille, en fonction du nombre de germains.

On peut dire, au vu de ce qui précède, que la famille avec un seul enfant n'est pas très différente des petites familles sur plusieurs des critères considérés. L'absence du sous-système fraternel ne doit pas, à notre avis, cacher cette correspondance entre familles à enfant unique et petites familles. On peut, à partir de ces constatations faire au moins trois hypothèses concernant les relations dans les familles selon leur taille:

1. Plus les liens sont nombreux, plus il y a d'alternatives relationnelles: on peut se dégager d'une relation en investissant une autre relation. Le nombre rend l'individu moins dépendant de chacune des relations considérée pour elle-même. Donc, plus les liens sont nombreux, moins l'importance fonctionnelle d'une amitié ou d'un conflit particuliers est forte. Dans les familles avec un seul enfant, le conflit entre lui et ses

parents remet plus fondamentalement en question l'équilibre de la famille que dans les cas où il y a plusieurs frères et soeurs.

2. Plus les liens sont nombreux, plus on a de chance de jouer un rôle de médiateur dans l'une ou l'autre des relations. Or ce rôle de médiateur renforce la cohésion de la famille. Celui-ci sera donc plus fragile dans le cas des petites familles que dans le cas des grandes. Mais l'on peut également faire l'hypothèse que plus les liens sont nombreux, plus il y a d'occasions de conflits puisque la complexité relationnelle augmente. A ce stade de la recherche, on ne peut pas aller plus loin que de poser le problème entre taille de la famille et cohésion.

3. L'absence de germain signifie qu'il y a un sous-système de moins dans la famille. Le saut n'est donc pas seulement quantitatif, comme nous le laissions entendre dans le point précédent, mais également qualitatif: un lien d'une nature particulière est absent. Le fait d'avoir un ou plusieurs germains donne au sous-système fraternel une signification différente. Dans le premier cas, il se résume à une relation duale. Dans le second, la fratrie est véritablement un groupe, un système puisque chaque relation est soumise au principe de conditionalité.

Toutes ces propositions ne sont que des hypothèses, qu'il faudra encore tester, ce que nous ne pouvons faire à partir de nos questionnaires qui ne sont pas adaptés à cette tâche. Il faudrait donc étudier avec plus d'attention le fonctionnement des familles en fonction de leur taille. Beaucoup de travail reste à faire dans ce domaine qui, pour l'instant, n'a pas amené des résultats très concluants. En effet, il y a peu de différences entre les relations fraternelles dans les grandes familles et dans les petites. L'individu et le germain, quand on contrôle la différence d'âge, ont les mêmes comportements. Notre questionnaire, il est vrai, n'est pas adapté à la mesure des différences selon la taille de la fratrie, puisqu'il demande à l'individu de choisir un des germains (et ne considère pas les autres). Il faudrait donc que des enquêtes considèrent les relations qu'a l'individu avec l'ensemble des frères et soeurs, pour saisir véritablement la logique collective du fonctionnement fraternel.

La position structurelle des parents selon la taille de la fratrie

Nous avons proposé quelques pistes de réflexion concernant les effets du nombre sur la dynamique familiale. Nous aimerions maintenant considérer plus spécifiquement la position des parents dans la famille, selon la taille de la fratrie. On peut faire l'hypothèse que l'enfant unique a un pouvoir accru sur ses parents par rapport aux autres adolescents.

L'enfant unique est en effet maître de remplir ou non les fonctions dont les parents l'investissent¹³².

Plus le nombre d'enfants est grand, plus les parents ont d'alternatives. Si l'un des enfants, par exemple, refuse d'assurer la fonction de lignage, un autre pourra être mandaté. Dans le cas de l'enfant unique, les parents se trouvent en position de faiblesse relative puisqu'ils n'ont aucun choix. De ce point de vue, les parents sont mieux placés dans les grandes familles que dans les petites.

On devrait donc étudier les parents d'enfants uniques, car leur position structurelle est bien plus particulière par rapport aux autres parents, que celle de leur enfant par rapport aux autres adolescents. Nous avons montré en effet que la relation fraternelle à l'adolescence n'a pas, et de loin, l'importance fonctionnelle de la relation parents-enfants. Or, du point de vue du lien parents-enfants, les uniques sont semblables aux autres (ils ont deux parents), alors que les parents d'uniques sont différents (ils n'ont qu'un enfant).

Nos données confirment cette dépendance particulière des parents à l'égard de l'unique. Nous avons demandé aux uniques de comparer l'attitude de leurs parents à l'attitude des parents de leurs camarades ayant des germains. Les résultats sont les suivants:

Tableau 12.7
Indicateurs de dépendance des parents par rapport à leur unique enfant (% en ligne)

	Plus que les autres	Egal aux autres	Moins que les autres
Ils me gâtent	62	32	6
Ils me laissent passer mes caprices	29	47	24
Ils contrôlent ce que je fais	41	39	20
Ils se font du souci pour moi	57	39	4
Je suis tout pour eux	56	41	3
Ils sont fiers de moi	46	50	4
Ils sont exigeants avec moi	43	44	14
Ils ont besoin de moi	44	54	2

132 Les enfants remplissent de nombreuses fonctions pour leurs parents. Parmi elles, la *fonction de rôle* : l'enfant permet aux parents de se livrer à des activités gratifiantes avec lui. L'enfant a également une *fonction symbolique* : il peut agir de façon à être pour les parents un symbole de la réussite relationnelle de la famille, et donc du couple. Il a parfois une *fonction instrumentale* : il assure des services, il est une assurance pour le futur. Il a aussi une *fonction de lignage* : il garantit la reproduction sociale, voire permet une mobilité sociale (Kellerhals et alii, 1982).

 Ils veulent savoir ce qui m'arrive

47

47

6

On voit bien, par le tableau précédent, que les parents d'enfants uniques sont plus dépendants de leur enfant que les autres parents. On a souvent extrapolé de la dépendance du parent à l'unique la dépendance de l'unique aux parents. Parce que les parents dépendent plus des uniques, les uniques dépendent plus des parents. Mais l'argument, nous semble-t-il, ne tient pas logiquement et n'a pas de soutien empirique, comme les résultats présentés plus haut semblent l'indiquer.

Les parents d'enfants uniques

Les résultats vus précédemment font donc penser que l'attention des sociologues et des psychologues devrait passer de l'enfant unique au parent d'enfant unique. L'enfant unique est la conséquence d'un choix, d'une orientation, qui ne lui appartient pas. Ce sont les parents qui ont fait ce choix, ou qui ont été obligés de le faire. Pourquoi certains parents s'arrêtent-ils à un enfant ? Quelle différence cela fait-il pour leur vie sociale et familiale ? Voilà des questions qui devraient mettre en évidence des tendances intéressantes. Quant à notre enquête, elle permet une première évaluation de certaines des différences existant entre parents d'enfant unique et parents d'enfant avec germains.

Les parents des classes défavorisées, dans notre échantillon, s'arrêtent plus souvent à un enfant que les parents des milieux supérieurs. Alors que 10% des pères universitaires ont un enfant unique, cette proportion passe à 20% pour les pères ouvriers ou petits employés. On retrouve la même corrélation avec le niveau scolaire du père. On peut penser que les parents des milieux modestes préfèrent avoir un seul enfant, auquel on pourra donner le nécessaire pour la poursuite des études, plutôt que d'en avoir plusieurs que l'on ne pourra pas soutenir adéquatement. Le fait que notre échantillon soit constitué de "privilegiés" du point de vue scolaire explique sans doute cette corrélation.

Les femmes qui travaillent ont plus souvent un seul enfant que les autres. Ainsi, 21% des femmes qui travaillent à plein temps ou trois quarts temps ont un seul enfant, contre seulement 12% dans les autres cas. On peut interpréter ce fait de deux manières, nullement contradictoires et qui doivent plutôt se renforcer l'une l'autre: les femmes qui travaillent s'arrêtent plus facilement à un enfant (pour pouvoir continuer à travailler, ou reprendre le travail plus tôt) et les femmes qui ont un enfant unique peuvent travailler plus facilement que les autres.

Les couples divorcés ont plus souvent un seul enfant que les autres. Ainsi, les parents divorcés ont un seul enfant dans 26% des cas, alors que les parents encore mariés ont un seul enfant dans 13% des cas. A nouveau les deux interprétations sont possibles. Soit on considère que le divorce empêche d'avoir des enfants supplémentaires, soit on pense qu'il est plus facile de divorcer quand l'on n'a qu'un seul enfant.

Les mères ayant été elles-mêmes enfants uniques sont plus susceptibles d'avoir un seul enfant. Ainsi 30% des femmes enfants uniques ont un seul enfant, contre 15% des femmes ayant eu des frères et soeurs. On ne retrouve cette corrélation que beaucoup plus faiblement pour les hommes.

Ces tendances font donc penser que les parents d'enfants uniques sont plus différents des autres parents, que les enfants uniques ne le sont des autres adolescents. Donc, il est très difficile de saisir l'effet de l'absence de germains, car un grand nombre de variables dites "parasites" (statut social des parents, orientation plus ou moins familialiste, etc.) empêchent une analyse adéquate. La taille de notre échantillon est trop petite pour qu'un contrôle efficace de ces variables puisse être orchestré. De manière générale, il faudrait s'interroger sur les raisons poussant certains individus à n'avoir qu'un seul enfant: divorce et problèmes conjugaux, maladie, difficultés financières, travail de la mère, immigration, ou considérations idéologiques (Ernst et Angst, 1983).

Un seul modèle d'enfants uniques ?

Par contre on peut essayer de savoir si, à l'intérieur de la population des enfants uniques, il y a un fonctionnement identique pour tous ou au contraire variable. Nous avons relevé plus haut que les filles semblaient davantage regretter l'absence de germains que les garçons. Y a-t-il des différences de fonctionnement familial que l'on pourrait mettre en rapport avec ce fait ?

Il est intéressant de noter que sur les questions concernant l'intégration de la famille à l'extérieur, les familles avec filles uniques sont plus fermées que les autres. Alors que les familles avec un garçon unique sont tout aussi ouvertes que les autres, les familles avec filles uniques se situent à un niveau plus bas que la moyenne, quel que soit l'indicateur considéré. Un second fait mérite d'être souligné. La fille unique communique plus fortement avec la mère que les filles avec des germains, alors qu'il y a moins de différence entre le garçon unique et les autres garçons. Donc, la fille unique a un lien particulièrement fort avec

la mère, dans une famille plus repliée sur elle-même¹³³. En fait, si l'on reprend les indicateurs qui concernent l'attitude des parents à l'égard de l'enfant, on remarque que la fille unique est beaucoup plus mise à contribution que le fils unique:

Tableau 12.8
Indicateurs de dépendance des parents par rapport à leur unique enfant, selon le sexe de l'enfant unique. Proportion de réponses "plus que les autres" (en %).

	Garçons	Filles
Ils me gâtent	15	22
Ils me laissent passer mes caprices	0	13
Ils contrôlent ce que je fais	0	19
Ils se font du soucis pour moi	12	26
Je suis tout pour eux	19	40
Ils sont fiers de moi	12	16
Ils sont exigeants avec moi	7	14
Ils ont besoin de moi	8	22
Ils veulent savoir ce qui m'arrive	10	31

Donc la fille unique est beaucoup plus au centre de l'attention de ses parents que le garçon unique. Ceci donne une coloration un peu particulière au fonctionnement de la famille avec une fille unique, qui est survalorisée par ses parents. On rejoint un résultat intéressant de Kellerhals, Montandon et alii (1991) sur les stratégies éducatives, qui montrait que les parents de filles uniques les destinaient à des carrières universitaires plus souvent que les garçons, alors que pour tous les autres rang de naissance la relation était inverse (les garçons étaient destinés en plus grand nombre par leurs parents à faire des études universitaires).

Les filles correspondent donc plus au stéréotype de l'enfant unique. Elles sont survalorisées par leurs parents; elles sont très proches de leur mère; leur famille est moins tournée vers l'extérieur. Pourquoi une telle corrélation ? Dans une enquête portant sur les relations de parenté, Kellerhals et son équipe (Coenen Huther et alii, 1994) ont montré que les

133 Pour ne pas alourdir le texte, nous préférons donner les proportions en note de bas de page: 54% des filles uniques se confient dans la majorité des cas ou toujours à leur mère contre 40% des filles entourées (questions 13c du questionnaire F/S). Pour les garçons, les proportions sont de 36% contre 27%. Concernant le repli de la famille avec fille unique, on a utilisé les indicateurs 37a à 37d qui donnent les résultats suivants: 65% des parents de garçons uniques invitent des amis à la maison au moins deux ou trois fois par mois, contre 43% des parents de filles uniques; 74% des parents de garçons uniques font des activités, des sorties, à cette fréquence, contre 43% pour les parents de filles uniques; 65% vont chez des amis, contre encore 43%. Le seul indicateur sur lequel il n'y a aucune différence concernant les rencontres avec des personnes du réseau de parenté (58% versus 55%).

femmes jouaient le premier rôle dans les relations de parenté. L'origine de ces structures apparaît clairement dans les chapitres précédant celui-ci: la domination du féminin sur le familial est déjà présente dans mon échantillon de frères et soeurs adolescents. Le cas de la fille unique est une sorte d'extrême de la logique des rôles sexuels des familles. En effet, dans les familles qui comptent plusieurs enfants, cette logique du surinvestissement des filles est en quelque sorte tempérée par le nombre d'enfants.

Influences macrosociales

Pour finir, il faut mentionner un fait qui peut expliquer une partie du problème de l'enfant unique. Il est intéressant de noter que jusqu'aux années cinquante, la plupart des études portant sur les enfants uniques les décrivaient comme des enfants mal adaptés psychologiquement et socialement (Ernst, Angst, 1983). Nous avons montré, par la référence à d'autres études et par nos résultats, que l'enfant unique, en règle générale, n'est pas différent, actuellement, des autres adolescents. Comment expliquer, alors, le fait que ce n'était apparemment pas le cas il y a 40-50 ans ?

On peut, à la manière de Falbo, s'interroger sur la validité de la méthodologie employée dans ces enquêtes. Mais postulons que les résultats obtenus il y a quarante ans sont valides. On débouche alors sur un autre type d'explication, qui ne considère plus comme déterminante l'analyse microsociologique de la famille, mais bien plutôt la place de l'enfant unique dans la société. En effet, dans les années trente ou quarante, la proportion d'enfants uniques oscille autour de 5% du total des enfants. Il s'agissait donc d'un groupe extrêmement minoritaire, qui avait donc une forte chance d'être stigmatisé, d'autant plus que l'idéologie officielle valorisait les grandes familles. Ainsi, il est intéressant de remarquer que les premières remises en question de l'image négative de l'enfant unique date des années soixante-dix, en même temps que dans un grand nombre de pays, les politiques natalistes cédaient la place à l'idée de la croissance zéro. Les politiques démographiques se mirent alors à valoriser l'enfant unique, voire à l'imposer.

Jusqu'à récemment, l'enfant unique cumulait donc plusieurs désavantages: son unicité le rendait par elle-même différent des autres et, de plus, devait souvent être interprétée comme le signe d'une faillite familiale ou, à tout le moins, comme une expression de non-conformisme. Par le mécanisme de la prédiction auto-réalisatrice, les

enfants uniques devenaient des inadaptés sociaux. On avait un préjugé défavorable à leur endroit, qui devait les maintenir à l'écart.

A l'époque actuelle, le taux d'enfants uniques est beaucoup plus grand (atteignant entre 15 et 20% du total des enfants). De manière générale, la diversité des situations familiales et démographiques (divorces, couples non mariés, etc.), a fait perdre beaucoup de leur caractère moral ou immoral aux faits familiaux. Qui critiquerait une famille parce qu'il n'y a qu'un seul enfant ? Quel adolescent serait l'objet de moqueries ou serait mis à l'écart parce qu'il est enfant unique ? Bien que le préjugé à l'égard des enfants uniques subsiste, ces attitudes sont d'un autre âge. Ainsi, on peut peut-être conclure de tout cela que c'est moins l'absence d'un germain que le regard des autres qui a créé ce que l'on a appelé la "pathologie de l'enfant unique".

Conclusion

En conclusion, soulignons la difficulté que représente l'étude rigoureuse des effets de l'unicité. On a parfois considéré les enfants uniques comme une espèce de groupe de contrôle qui permettait de juger des effets de la germanité: "observez l'enfant unique et vous comprendrez les fonctions de la fraternité" semble être l'adage qui a guidé plusieurs recherches. Or, comme dans le cas de la demi-germanité, étudiée lors du chapitre précédent, de nombreuses variables parasites rendent la comparaison avec les adolescents ayant un germain très problématique.

En ce qui concerne l'unique, on a, à notre avis, trop amplifié l'importance de la relation interindividuelle qu'est le lien fraternel, dans son influence directe (comme lien de socialisation), et dans la modification du lien de l'individu avec les parents, et pas assez vu d'autres réalités comme les origines sociales de l'unique et l'orientation des parents d'uniques en matière de vie familiale, comme la dynamique familiale, comme les représentations sociales concernant l'unique. Il faut donc, quand on analyse l'unique, tenir compte des quatre niveaux de réalités suivants:

1. *Fonctions du lien fraternel.* Qu'est-ce qu'apporte le lien fraternel, que l'enfant unique ne peut avoir ou doit chercher ailleurs ? Soutien moral, discussions, présence inactive. Coalitions contre les parents.

2. *Fonctionnement familial*: En quoi la dynamique familiale est-elle influencée par la présence d'un ou de plusieurs enfants ? Cohésion, intégration de la famille. Coalitions. Rôles. Pouvoir. Rapport aux parents.

3. *Structures socio-familiales*. En quoi les structures sociales expliquant la vie familiale sont-elles différentes dans le cas des enfants uniques ? Statut social, revenu, niveau d'étude des parents, migrants non migrants, divorce, travail de la femme.

4. *Faits macrosociologiques*. Attitude de l'Etat ou de l'Eglise vis à vis de la fécondité, politiques démographiques. Représentations sociales, normes, etc. Quelles sont les représentations tournant autour de l'enfant unique ? Quel est leur impact ?

En menant la recherche sur ces quatre plans, on arrivera sans doute à dégager des structures qui renseigneront non seulement sur l'enfant unique, mais aussi sur le fonctionnement de la famille, en rapport avec des facteurs macro-sociologiques. C'est en travaillant à ces quatre niveaux que la recherche réussira à mieux connaître les effets de l'unicité, qui concernera, si les tendances démographiques se poursuivent, une proportion non négligeable d'individus dans le prochain millénaire.

Conclusion

Il ne suffit pas d'étudier les constituants et les processus de façon isolée, il faut encore résoudre les problèmes décisifs que posent l'organisation et l'ordre qui les unissent; ils résultent de l'inter-action dynamique des parties et rendent leur comportement différent, selon qu'on les étudie isolément ou comme appartenant à un tout (von Bertalanffy, 1991: 30).

Chaque chapitre des trois premières parties de cette thèse s'est centré sur un processus particulier. Il nous faut maintenant rassembler ces processus dans une analyse globale. Nous avons certes déjà montré qu'il existait des liens entre chacun d'entre eux, mais aucune analyse n'a considéré l'ensemble d'un seul coup. Or, comme nous le rappelle von Bertalanffy (1991) dans le texte placé en exergue, cela est nécessaire, chaque processus ne prenant sa signification entière qu'au regard du tout.

La synthèse en quelques grands types de relations fraternelles que nous envisageons maintenant a pour objectif d'inscrire les différentes dimensions dans une cohérence globale. Grâce à cela, nous verrons mieux comment les trois axes qui ont structuré notre présentation (opposition, coopération et différenciation) se combinent les uns aux autres. L'effet des identités sociales et culturelles devrait ensuite se clarifier. Enfin, en donnant une image plus homogène des relations fraternelles actuelles, la typologie rendra possible la comparaison avec le lien de germanité tel qu'il existe dans d'autres cultures. La construction de types signifie une certaine perte d'informations, puisqu'il est impossible de tenir compte de tous les aspects développés précédemment. L'analyse qui suit s'établira donc à un autre niveau, plus global, qui perdra de vue certaines associations, mais qui permettra également d'en découvrir de nouvelles.

Quatre types de relations

Ceci implique qu'il faut trouver une manière de lier les processus centraux, dans une seule analyse. C'est par la technique statistique des *Clusters* que nous avons résolu le problème. Cette technique statistique permet de distribuer les individus dans des groupes (les *clusters*) ayant comme double caractéristique d'être composés d'unités aussi homogènes

que possibles, tout en différant au maximum des unités comprises dans les autres groupes. Il s'agit d'une procédure de classification automatique qui se fonde sur une approximation de l'idée de minimisation de la variance intra-groupes et de maximisation de la variance inter-groupes. Cette technique présente l'intérêt de permettre une meilleure vision de la manière dont l'échantillon considéré se répartit sur les dimensions retenues. Par ailleurs, elle donne une idée de la manière dont les variables sont corrélées les unes avec les autres. Les *clusters* (ou groupes) dégagés correspondent donc à des types de fonctionnement différents, et non à des groupes dans le sens sociologique du terme. On a fait figurer dans l'encadré des renseignements plus précis sur la construction de la typologie.

L'analyse en Clusters sur les fonctionnements fraternels

Nous avons d'abord procédé à une analyse Cluster agglomérative hiérarchique, utilisant la distance euclidienne au carré (squared euclidean distances) et la méthode de Ward. Toutes nos variables avaient été préalablement dichotomisées, en fonction des considérations particulières aux chapitres dont chacune est tirée. Les variables ont été dichotomisées comme suit:

Conflits réguliers: au moins hebdomadaires (question 18a);

Présence de violence: au moins un des deux germains utilise parfois la violence (19b, 20b);

Coalitions fréquentes: au moins un des deux types de coalitions faites "plutôt souvent" ou "très souvent" (questions 14i et 14j);

Jalousie, envie, compétition présentes: Au moins un des trois sentiments ressentis quelquefois, souvent ou toujours (10j, 10k, 10l);

Proximité sentimentale forte: au moins un des deux sentiments ressentis toujours ou le plus souvent (10b, 10c);

Communication forte: au moins un des deux germains se confie chaque fois ou dans la majorité des cas à l'autre (13a, 13e);

Échanges et aides fréquents: somme de toutes les variables concernant l'aide et l'échange (12a à 12h). Le tiers supérieur est considéré comme aidant et échangeant beaucoup;

Sociabilité forte: somme de toutes les variables concernant la sociabilité (11a à 11h). La moitié supérieure est considérée comme ayant une sociabilité forte;

Pouvoir inégalitaire: Les deux indicateurs de pouvoir ont une réponse inégalitaire (réponses 1,2 ou 4,5 aux questions 15b et 15c);

Nombre de rôles différents: nombre de rôles joués par l'un des germains sans être joués par l'autre. Cet indice, présenté dans le chapitre IX, a été recodifié comme suit: de 0 à 3 rôles différents, la dyade est considérée comme peu différenciée du point de vue des rôles; de 4 à 8 rôles différents, la dyade est fortement différenciée.

Différences fréquentes: Somme des réponses aux questions du tableau 9, sauf les questions A, B et J. Les questions avaient été préalablement dichotomisées de manière à avoir une répartition plus ou moins égale entre les différents et les semblables. Pour 9g, 9h, 9i (1=1)(2,3,4=2); pour le reste (1,2=1)(3, 4=2).

La procédure d'analyse de la variance disponible dans *Quick Cluster* donne les résultats du tableau suivant. *Cluster MS* représente la variabilité inter-cluster pour chaque variable; *Error MS* représente la variabilité intra-cluster. F est leur ratio. Des ratios importants, combinés à des niveaux de signification faibles, sont le signe que les variables diffèrent fortement selon les groupes (*Spss Base System User's Guide*, 1990).

Tableau C.1
Quick Cluster. Analyse de variance.

Variable	Cluster MS	Error MS	F	Prob
Conflits fréquents	15.6	.17	91	.00
Présence de la violence	20.4	.15	133	.00
Coalitions fréquentes	7.2	.22	33	.00
Jalousie, envie présentes	21.3	.14	153	.00

Proximité sentimentale forte	8.5	.13	65	.00
Communication forte	13.6	.18	77	.00
Echanges et aides fréquents	24.7	.10	238	.00
Sociabilité forte	23.0	.14	163	.00
Pouvoir inégalitaire	6.7	.21	30	.00
Rôles différents	.8	.24	3	.02
Différences fréquentes	11.6	.17	65	.00

On voit dans le tableau C.1 que toutes les variables sont très discriminées par les groupes. Les quatre types semblent bien correspondre à des logiques de la fraternité différentes. Passons maintenant à la description de ces types. Le tableau suivant indique leur taille et leurs caractéristiques, du point de vue des variables qui ont servi à leur construction. Il doit se lire de la manière suivante: 78% des individus du type I, par exemple, connaissent des conflits fréquents avec leur germain, contre seulement 40% des individus du type II, 57% des individus du type III et 7% des individus du type IV.

Tableau C.2
Typologie empirique des relations fraternelles à
l'adolescence (% en colonnes).

Dimensions	Type I La fraternité- opposition	Type II La fraternité- coopération	Type III La fraternité- différen- cia- tion	Type IV La fraternité sentimen- tale	Moyenne
------------	---	---	--	--	---------

N

153
169
115
203

26%	
40	
54	
46	
58	
95	
78	
87	
94	
34	
37	

134 Sept individus ont été écartés de l'analyse pour cause de données manquantes.

Il ressort de l'analyse du tableau C.2 que l'opposition, la coopération et la différenciation sont bien des principes structurant de la relation fraternelle, puisque les dyades se distinguent les unes des autres sur ces trois axes: le premier type privilégie la dimension opposition; le second, la dimension coopération, le troisième, la dimension différenciation. Un quatrième type se démarque, d'une manière particulière, des trois axes. Reprenons, chacune des colonnes du tableau C.2.

Le premier type de fonctionnement est caractérisé par le conflit et la violence. Le germain c'est le différent, auquel on ne se confie pas et qui ne se confie pas, avec lequel ni l'échange ni la coactivité n'existent, et pour lequel le sentiment de proximité n'est bien souvent pas de mise. Le conflit et la violence ne font pas partie de relations denses, riches, multiformes. Ils constituent au contraire les seules modalités du lien entre les germains. La dimension "opposition" est donc tout à fait dominante dans ce premier type de fratrie. C'est pourquoi on peut parler à son propos de *fraternité-opposition*.

Dans le second type, les individus sont proches et actifs à la fois. Ils font régulièrement des activités ensemble dans 94% des cas, ils se sentent semblables, ont les mêmes goûts, idées, etc., dans 7 cas sur 10. La proximité sentimentale est très forte, puisque 95% des individus de ce groupe disent se sentir proches ou avoir du plaisir à être ensemble "très souvent" ou "toujours". Les échanges sont fréquents, ainsi que les coalitions. La communication entre les germains est forte. Par ailleurs, la différenciation en terme de pouvoir, de rôles et d'identités socio-culturelles est plutôt faible, ainsi que les conflits et la violence. La coopération est donc largement dominante, d'où le nom de *fraternité-coopération* que nous donnerons à ce type.

Les relations du troisième type mettent l'accent sur la différenciation. Le pouvoir y est réparti de manière inégalitaire; les rôles sont différents; les différences socio-culturelles sont fréquentes. Ces relations se distinguent cependant du type "opposition" par le fait qu'elles sont beaucoup moins conflictuelles et violentes, et parce qu'elles développent une coopération que les fratries-opposition ne connaissent pas: les coalitions sont très fréquentes; la jalousie, pourtant fortement présente, autorise tout de même la proximité sentimentale; la sociabilité

est forte. Puisque ce type se distingue des autres par les dimensions différenciatrices, nous le nommerons *fraternité-différenciation*..

Le quatrième type, enfin, qui concerne 32% des individus de notre échantillon, se distingue par la relative faiblesse de son implication sur toutes les dimensions, sauf celle de la proximité sentimentale. Dans ce dernier groupe, tout disparaît: on ne se dispute pas mais on n'échange rien non plus, on ne forme pas de coalitions, on n'a pas dans l'énorme majorité des cas d'activités communes. On ne fait rien, en quelque sorte, si ce n'est se sentir proches, semblables et de communiquer de temps en temps. Il s'agit donc d'un lien expressif, mais vidé de sa substance relationnelle, plus psychologique que social. On parlera à son propos de *fraternité sentimentale*.

La typologie en *Clusters* que nous avons construite propose une synthèse des résultats de ce travail. Grâce à elle, on a vu que chacun des trois axes définit un type particulier de germanité. Dans le cas de la *fraternité opposition*, le conflit et la violence dominant, alors que les forces de coopération sont presque inexistantes. Les forces de différenciation sont également très présentes, mais contrairement au type III, elles ne s'inscrivent pas dans une logique de coopération. Dans la *fraternité-coopération*, la différenciation et l'opposition sont à un très faible niveau: le lien est tout entier défini par les forces fusionnelles. Dans la *fraternité-différenciation*, la coopération est très faible et l'opposition, quoique présente, n'atteint pas les sommets qui sont les siens dans le premier type. Le type *expressivité* se caractérise par la force de la fusion sentimentale, alors que toutes les autres dimensions et sous-dimensions sont très faiblement représentées.

Ces quatre logiques fraternelles peuvent être rapportées à deux critères, qui permettront d'obtenir une vue plus claire des caractéristiques de chacune d'entre elles. Ces deux critères sont des compléments aux trois axes que nous avons construits pour évaluer les relations fraternelles.

On remarquera d'abord que les types II (coopération) et III (différenciation) sont caractérisés par leur très grande diversité: ils comprennent des dimensions de différentes natures, tels que la proximité sentimentale, la communication mais aussi le conflit, etc. Les liens des types I (opposition) et IV (fraternité sentimentale), au contraire, ne sont fondés que sur une seule dimension: la proximité sentimentale pour le type IV et le conflit pour le type I. Les types I et IV sont donc pauvres,

alors que les types II et III sont riches¹³⁵. Il s'agit d'une autre dimension des liens sociaux: certaines relations ne tiennent qu'à un fil, alors que d'autres emmêlent les individus par toute une série d'interdépendances différentes. Nous faisons l'hypothèse que les relations pauvres, qu'elles soient positives ou négatives, sont beaucoup plus fragiles que les relations riches. Il suffit, en effet, que le fil en question se rompe pour que la relation n'existe plus. Si, par exemple, le lien n'est que sentimental, il suffit que la valeur que l'individu accorde à la relation s'estompe, pour que tout disparaisse et que l'autre devienne un étranger. Si, par contre, leur relation s'enrichit d'une sociabilité active, la proximité sentimentale a sans doute un rôle moins décisif et le lien plus de force. Dans le cas du type *opposition*, il suffit que le conflit n'existe plus pour que les germains deviennent étrangers l'un à l'autre.

Le second critère qui permet d'évaluer les relations fraternelles repose sur leur valence. Les forces de coopération (ou forces positives) sont-elles en nombre supérieur ou inférieur aux forces d'opposition (ou forces négatives)¹³⁶ ? Dans notre étude, les types II (coopération) et IV (fraternité sentimentale) sont clairement dominés par les forces positives, alors que les types I (opposition) et III (différenciation) se caractérisent par leur côté négatif (très clairement pour le type I, de manière plus mêlée pour le type III). En partant de ces deux critères, on remarque que l'on revient à la typologie empirique, produite par l'analyse en *clusters*. En effet, chacun des quatre types dégagés inductivement correspond à une case du tableau construit déductivement (par le croisement des axes riche-pauvre et positif-négatif).

135 En analyse des réseaux on parle de multiplicité des liens.

136 On peut parler de forces "négatives" et "positives" car l'opposition est, en règle générale, moins appréciée que la coopération. Les relations où l'opposition prend le dessus sur la coopération sont moins gratifiantes psychologiquement et ont moins de chances de perdurer.

Nous nous sommes limité, dans l'ensemble de ce travail, aux aspects relationnels: nous avons expliqué des relations par des relations. Mais il est clair que les relations, surtout quand elles sont intimes, ont une influence sur l'état psychique des personnes. Nous faisons l'hypothèse que chacune des quatre cases a des conséquences psychologiques différentes pour les individus impliqués. Il faudrait donc s'intéresser aux conséquences que comporte chacun des types quant à l'estime de soi, au bien être psychologique et type de personnalité des germains.

En partant de ces critères, on pourrait aussi formuler certaines hypothèses sur l'avenir dans l'âge adulte des différents types de relations fraternelles, et considérer leur évolution tout au long du cycle de vie, depuis la petite enfance jusqu'à la vieillesse. On pourrait également chercher à définir, à partir de ces critères, les autres relations interpersonnelles que connaît l'adolescent (avec ses professeurs, ses parents, ses pairs, etc.).

L'identité sociale des adolescents

Il n'y a donc pas un seul type de fonctionnement fraternel: le lien entre les germains présente 4 variations, chacune conjugant d'une manière particulière les forces d'opposition, de coopération et de différenciation. L'intérêt de ces types est de rassembler, dans une seule analyse, plusieurs des dimensions importantes du lien de germanité. Il faut en effet rappeler ce que nous disions dans l'introduction sur l'état très fragmenté des recherches sur ce sujet. Nous avons montré, tout au long de ce travail, que le rang de naissance, le sexe, l'âge et le statut socio-scolaire des germains influencent leur relation et le rôle qu'ils y jouent. En fait, il s'agit là des composantes essentielles de l'identité des adolescents d'aujourd'hui, surtout dans la population relativement homogène, du point de vue social et culturel, que constituent les collégiens genevois. Avoir tel âge, être une fille ou un garçon, poursuivre des études longues et, subsidiairement, être un cadet ou un aîné, c'est être porteur d'une identité. Cette identité, qui s'aquiert pour une part en dehors de la famille et pour une part en son sein, structure la relation fraternelle. Nous résumerons les principales influences qui ont été décelées dans les différents chapitres, en nous aidant de la typologie en clusters, croisée avec les variables d'identité.

Tableau C.3
Typologie empirique des relations fraternelles à l'adolescence. Pourcentages en lignes.

Dimensions	Type I Fraternité- opposition	Type II Fraternité- coopération	Type III Fraternité é- différenciation	Type IV fraternité sentimentale	Total
Age du germain					
Moins de treize ans	40	13	27	20	100%
13-15 ans	31	32	29	8	100%
15-18 ans	24	32	17	28	100%
18-21	18	34	11	37	100%
Plus de 21 ans	7	24	10	59	100%
Statut socio-scolaire du germain					
Ecole primaire	41	14	24	21	100%
Cycle	35	29	28	8	100%
Collège (lycée)	17	42	15	27	100%
Autres post-obligatoires	25	30	13	32	100%

Université	11	35	13	41	100%
Actif professionnellement	9	15	8	68	100%
Sexes de l'individu et du germain					
Filles	14	36	18	32	100%
Garçons	28	23	17	33	100%
Dyade mixte	28	23	18	31	100%
Résidence					
Commune	28	31	20	21	100%
Séparée	5	8	8	79	100%
Statut de parenté					
Germain	24	28	19	29	100%
Demi-germain	18	2	9	71	100%

Commençons par résumer les principaux effets de l'âge. **L'âge du germain** est associé à plusieurs dimensions de la relation fraternelle. Nous allons décrire les différentes classes d'âge retenues dans les analyses. Les relations avec les moins de 13 ans présentent une forte proportion de conflits. Elles sont de nature assez violente; il existe une forte rivalité sentimentale à l'égard du germain situé dans cette classe d'âge. La sociabilité est relativement forte, avec une sur-représentation des activités télévisuelles et des jeux.

Les relations avec les 13-15 ans partagent certaines de ces caractéristiques, tout en se distinguant de ce modèle sur d'autres. Le conflit est encore plus fréquent; la violence s'établit au même niveau; les sentiments sont de même nature. La sociabilité, par contre, change: elle se renforce et se diversifie pour inclure une très large palette d'activités.

La grande transformation des relations fraternelles intervient quand le germain arrive dans la catégorie des 15-18 ans. Les conflits sont réduits; la violence également; les modèles sentimentaux statistiquement dominants ne sont pas caractérisés par la rivalité. La sociabilité fraternelle est plus orientée vers l'extérieur du domicile qu'auparavant.

Avec les 18-21 ans, la rivalité, la violence et les conflits s'atténuent encore, alors que les modèles sentimentaux restent stables, caractérisés par l'absence de rivalité. La sociabilité commence à baisser. Dans la dernière catégorie (les plus de 21 ans), les conflits sont très peu fréquents, la violence est rare; les sentiments sont positifs. La sociabilité fraternelle est extrêmement faible.

La distribution des 4 types résume bien ce qui vient d'être dit. Les relations avec les germains de moins de 13 ans se caractérisent par l'opposition; avec les 13-15 ans, l'opposition, la coopération et la différenciation ont le même poids. Entre 15 et 18 ans, la fraternité sentimentale prend de l'importance au détriment de la différenciation et du conflit, qui restent cependant bien présents. La coopération reste au niveau qui était le sien dans la classe d'âge précédente. Quand les germains ont entre 18 et 21 ans, la fraternité sentimentale commence à prendre le dessus, au détriment de l'opposition et de la différenciation. Les relations avec les plus de 21 ans sont encore plus marquées par le lien sentimental.

Le rang de naissance est un principe très important de structuration des relations fraternelles. Ainsi, les cadets communiquent plus avec leur germain que les aînés. L'aîné est un soutien moral pour le cadet, la réciproque étant moins vraie. De même, les échanges et les aides vont généralement de l'aîné vers le cadet: le cadet reçoit plus qu'il ne donne. Il y a donc une sorte de déséquilibre des flux entre les cadets et les aînés.

Ce déséquilibre est en quelque sorte compensé par le surcroît de pouvoir et la visibilité familiale plus grande de l'aîné. L'aîné domine dans la relation fraternelle: il a plus de pouvoir et plus d'influence. L'aîné est parfois un modèle pour le cadet; il est rare que le cadet soit un modèle pour l'aîné. De même, les rôles familiaux sont différents: l'aîné joue plus de rôles, et des rôles plus centraux. Il semblerait donc bien que l'aîné ait un statut d'intermédiaire entre les parents et les autres enfants.

Ce statut est confirmé par le fait que le rang de naissance est également un principe structurant de la relation parents-enfants. Nous avons montré que les aînés communiquent plus avec les parents que les cadets; ils sont également davantage en conflit. Les parents sont plus stricts avec les aînés qu'avec les cadets mais, parallèlement, ils investissent plus en eux. Si l'on ne tient pas compte de la différence d'âge, on remarque que l'aîné recevra souvent plus de ses parents que son germain (plus d'argent, de liberté, de confiance). Le statut d'aîné ou de cadet conserve une grande actualité dans la famille contemporaine.

Les sexes ont une influence non négligeable sur le fonctionnement de la fratrie. Une différence très nette s'établit entre les dyades de filles et les autres. Contrairement à ce que l'on a parfois pensé, la rupture ne passe donc pas entre les mixtes et les non-mixtes. On a vu que les dyades de

filles étaient plus communicatives que les autres, que l'aide y était plus prononcée, que les activités externes à la famille y étaient plus fréquentes, comme, d'ailleurs, les coalitions. Les conflits, par contre, apparaissent avec la même fréquence, alors que la violence est un peu moins répandue. Du point de vue de la sociabilité, les dyades de soeurs sont impliquées dans le travail domestique et dans des activités comme les sorties.

Les dyades de garçons sont plus violentes, moins communicatives. Elles développent une sociabilité plus basée sur les jeux, les sports, les hobbies, que celle des filles. Les destinées semblent plus distinctes: on s'aide moins; on est moins un modèle pour l'autre. Les coalitions sont moins fréquentes.

Dans notre enquête, les dyades mixtes se caractérisent par la domination des garçons sur les filles qui peut, bien entendu, être remise en question par le rang de naissance et les différences d'âge. Mais il ne faut pas se cacher que les filles ont moins de pouvoir que les garçons, moins d'influence, et qu'elles prennent une part beaucoup plus active que leurs frères au travail domestique. Cette domination des frères sur leurs soeurs est due en partie au facteur de la force physique, mais est également une conséquence de la reconduction des modèles parentaux.

Nous avons montré dans le chapitre XI que les parents n'ont pas la même attitude avec leur fils qu'avec leur fille. Ils cherchent plus à conserver la fille à l'intérieur du domicile; ils la chargent davantage de responsabilités; ils lui demandent davantage d'aider et lui accordent moins de liberté. La fille reçoit, à âge tenu constant, une éducation plus stricte. La communication entre la fille et la mère est plus forte. Là aussi, comme pour le rang de naissance, les inégalités entre les germains sont en quelque sorte renforcées par les stratégies parentales.

Les dyades de filles développent donc une relation particulière. La typologie rend bien compte de cette différence: alors que 28% des dyades mixtes ou des dyades de garçons privilégient un mode de relations fondé sur l'opposition, cette proportion n'est que de 14% pour les filles, que l'on retrouve plus dans le mode coopératif.

Le statut socio-scolaire a également une influence. Comme notre échantillon est homogène de ce point de vue, seul le statut du germain sera pris en compte. Les plus intéressantes comparaisons à faire concernent les couples "collèges - autres post-obligatoires" et "étudiants à l'université - actifs professionnellement", car l'effet d'âge est affaibli.

Les individus dont le germain est au collège sont moins représentés dans l'opposition (17% contre 25%) et plus dans la coopération (42% contre 30%) que ceux dont le germain est dans une autre filière post-obligatoire. De même, les individus ayant un germain à l'université privilégient la coopération par rapport à ceux dont les germains sont actifs professionnellement (35% contre 15%). Ceux-ci sont impliqués très fortement dans la fraternité sentimentale.

La différence de statut socio-scolaire est donc créatrice soit d'opposition soit d'éloignement au sein des dyades fraternelles. Plusieurs facteurs participent à créer ces tendances. Il faut se rappeler, par exemple, que le fait d'avoir un réseau identique d'amis est assez fortement influencé par la présence dans la même institution scolaire. Or, nous avons montré quelle influence fait peser le partage de ce réseau sur la sociabilité et la variabilité. Le fait de suivre le même cursus scolaire a en lui-même un effet sur l'identité socio-culturelle, qui définit la fréquence des conflits et les formes de sociabilité. Dans le chapitre XI nous avons montré certains des effets de l'identité socio-scolaire sur les stratégies parentales. Là encore, ceci peut expliquer cela. Quant aux différences entre les germains étudiants universitaires et les actifs professionnellement, elles tiennent à la fois à la plus grande proximité culturelle et sociale qui existe avec les premiers, et aux interdépendances plus étroites qui lient les individus à eux (partage du même domicile le plus souvent, ce qui n'est pas le cas des actifs).

L'âge, le rang de naissance, le sexe et l'identité socio-scolaire sont donc quatre clivages très importants de la relation fraternelle de l'adolescent. Ces clivages ne correspondent pas seulement à une logique intra-familiale, mais aussi à des clivages fondamentaux de la société contemporaine.

Considérons, par exemple, l'effet de l'âge. La société des enfants et adolescents, en effet, est hiérarchisée avant tout en suivant le critère de l'âge, alors qu'à l'âge adulte, les inégalités sont fortement dépendantes de la structure socio-professionnelle. Cette structuration par âge est à l'origine de plusieurs des caractéristiques de la relation fraternelle. Elle implique par exemple que les enfants les plus âgés ont une position dominante face aux plus jeunes. La transcription de cette logique dans la relation fraternelle s'exprime dans le pouvoir qu'obtient l'aîné sur le cadet assurément. D'autres faits peuvent être également mis en rapport avec cette règle: le fait que les cadets se confient plus à leur germains; le fait

que l'influence va de l'aîné vers le cadet; le fait que le cadet se compare à l'aîné, etc.

La structuration par âge se base également sur la distinction entre plusieurs sous-classes d'âge qui ont une logique de fonctionnement particulière: ainsi les règles en usage chez les moins de 13 ans sont différentes de celles en vigueur chez les 13-15 ans ou les 15-18 ans. De même, les intérêts sont différents. Il existe donc des sous-cultures propres à chaque catégorie d'âge. On a montré que ces différences avaient un effet important sur la relation fraternelle. Les barrières de ces classes d'âge sont en effet difficiles à passer: les activités sont différentes, les manières d'être avec autrui également (cf. violence et conflits). Plus que la différence d'âge en soi, c'est l'inscription dans des classes d'âge spécifiques qui structure la vie des enfants et adolescents, et qui influence fortement, par voie de conséquence, la relation fraternelle. Nous faisons donc l'hypothèse qu'une différence d'âge de un an entre deux germains ayant 12 et 13 ans, est plus déterminante qu'une différence de 3 ans entre deux germains ayant 15 et 18 ans. Ce qui compte n'est pas la différence en temps que telle, mais le fait que les germains n'appartiennent pas au même cercle social, cette appartenance étant en étroite corrélation avec l'âge.

L'influence de des structures sociales apparaît clairement quand les différences liées aux sexes sont prises en considération. Il est intéressant de constater que même dans une population privilégiée du point de vue socio-culturel, les inégalités et les différences liées au sexe sont marquées. Ainsi, les filles et les garçons développent, en dehors de la famille, des manières d'être sensiblement différentes. Les garçons sont plus violents, plus conflictuels. On voit que la violence est plus fréquente dans les fratries de garçons. De même, les garçons sont plus indépendants du point de vue affectif: ils se confient moins; ils sont plus silencieux sur leur sort. Là également la relation fraternelle suit une logique sociale. Les garçons développent plus d'activités de nature compétitive. C'est également le cas dans la fratrie.

La hiérarchie des sexes dans notre société a également une influence. Ainsi, durant l'enfance et l'adolescence, le statut de fille est associé à un moindre pouvoir. On a vu que tel était également le cas dans la relation fraternelle: les filles obéissent à leurs frères et se réfèrent à eux; l'inverse étant beaucoup moins vrai. De même, la division du travail entre les sexes est toujours très marquée. La relation fraternelle dépend

donc assez étroitement de la définition sociale des âges et des sexes qui existe dans la société contemporaine.

Si les facteurs sociaux ont une influence, il en est de même de **la dynamique familiale**. Sur les dimensions centrales que sont le conflit, la communication, les coalitions, la sociabilité, il y a une continuité entre les différentes relations familiales bien plus qu'une compensation. La relation fraternelle ne sert donc généralement pas de contrepoids. Elle obéit à la logique relationnelle propre à chaque famille. La fragilité de la famille contemporaine tient sans doute en partie à cette continuité des relations. Si une des trois relations de base de la famille est mauvaise, il y a bien des chances pour qu'il y ait une péjoration de toutes les autres.

Les familles recomposées voient se développer des relations de **demi-germanité** particulières. Il est intéressant de noter que les demi-germains se retrouvent dans une énorme majorité des cas dans le type expressif: alors que seuls 29% des germains sont classés dans ce type, 71% des demi-germains se trouvent dans cette situation. La demi-germanité est donc bien une relation du sentiment plus que de la coaction.

Le **statut social de la famille** (indiqué par la profession du père et la profession de la mère, ainsi que par leur niveau d'études) n'a aucune influence significative sur les 4 types. Il en est de même du divorce. L'origine géographique a quant à elle un effet relativement faible sur la typologie: les germains dont les parents sont originaires de l'Europe méridionale ou du Tiers-monde sont davantage représentés dans les types "coopération" et "différenciation" que les Suisses ou les autres occidentaux, qui se retrouvent plus souvent dans la catégorie "opposition".

Adolescence et famille

Après avoir distingué plusieurs fonctionnements fraternels et avoir montré l'influence qu'avaient sur eux l'identité sociale des germains et le fonctionnement familial, nous nous placerons maintenant à un niveau encore plus grand de généralité pour considérer la relation fraternelle dans son ensemble, en rapport avec certaines des caractéristiques de l'adolescence et de la famille contemporaines.

Parlons d'abord des forces qui opposent les germains. Rappelons que le conflit fraternel reste fréquent à l'adolescence, alors que les sentiments négatifs à l'égard du germain sont plutôt rares. De même, la

violence est faible. On peut donc conclure des chapitres I et II qu'il y a une opposition factuelle entre les germains (par l'acte social qu'est le conflit), alors qu'il n'y a que rarement une opposition sentimentale. Le cas des forces fusionnelles est inverse. Alors que la proximité sentimentale est généralement forte et que les aides expressives sont courantes (cf. chapitres IV et V), les aspects factuels de la coopération, comme la sociabilité ou les aides concrètes, sont rares. On peut donc dire qu'il existe une fusion sentimentale entre les germains, sans coopération factuelle. La différenciation est très forte, tant du point de vue du pouvoir, des rôles, que de la variabilité des identités socio-culturelles. La relation fraternelle est vécue sur le mode de la différence. La relation de germanité est donc caractérisée à la fois par le conflit et la proximité sentimentale, par la différence et l'amitié. Elle semble conjuguer la fusion et la distanciation d'une manière particulière, en retenant le lien sentimental, mais en oubliant quelque peu le lien social.

Les relations fraternelles telles qu'elles sont apparues dans notre enquête se distinguent donc assez nettement des modèles de fraternité dégagés par l'analyse ethnologique (voir Cicirelli, 1994; Zimmerman, 1993; Watson-Gegeo et alii, 1989; Weisner, 1982). Si le type "coopération" s'approche tendanciuellement de ces modèles, il en reste cependant fort éloigné (faibles interdépendances des germains classés dans le type "coopération" en regard des solidarités fraternelles que connaissent nombre de sociétés ethnologiques). De plus, alors que le type coopératif est, selon les anthropologues, très largement dominant dans de nombreuses sociétés, il ne représente, dans notre échantillon, qu'environ le quart des dyades. Ainsi, les relations fraternelles des adolescents genevois trouvent leur spécificité, par rapport à celles qui sont présentes dans les sociétés étudiées par les anthropologues, dans l'insistance qu'elles semblent mettre sur la différenciation et la distanciation (présence en force des types I, III et IV).

Comment expliquer cette spécificité? Revenons aux fonctions de la famille pour l'individu. Selon Olson (1983), la famille doit concilier l'aspiration à l'identité et le besoin d'appartenance de chacun des familiers. Or, les adolescents, plus que tous les autres familiers, sont concernés par ce double impératif. Ils veulent à la fois s'émanciper de la tutelle des parents (et donc de la vie familiale) et conserver l'appartenance rassurante au groupe familial. Plusieurs études portant sur l'adolescence ont montré en effet (voir, par exemple, Claes, 1986) que, tout en revendiquant une plus grande liberté, plus d'indépendance, il n'y a

qu'une minorité d'adolescents pour désirer vivre en dehors de leur famille d'orientation. Plusieurs sondages récents ont montré que la famille était fortement valorisée par les adolescents. L'aspiration à l'identité et le besoin d'appartenance, pour reprendre les termes d'Olson, sont deux valeurs qui motivent le comportement des adolescents.

La valorisation du lien sentimental et la faiblesse de la sociabilité sont l'expression du compromis qui existent entre aspiration à l'identité et besoin d'appartenance. La relation fraternelle présente ces caractéristiques pour plusieurs raisons. D'abord, comme on l'a dit dans l'introduction, elle est fonctionnellement beaucoup moins importante que les autres relations de la famille nucléaire. Le fait d'être en conflit avec son germain ou de ne le voir qu'irrégulièrement, n'influencent que faiblement les ressources de l'adolescent. Ce n'est bien sûr pas le cas de la relation avec les parents. Le conflit avec les parents est beaucoup plus grand de conséquence, car il met en danger tant l'estime de soi que les ressources matérielles. L'opposition au germain est donc plus facile.

De même, la coopération avec le germain, puisqu'elle n'est souvent que sentimentale, ne remet pas en question l'aspiration à l'autonomie de l'individu. Le lien avec les parents sous-entend beaucoup plus de dépendance que le lien fraternel. L'individu n'y trouve pas seulement de quoi combler son besoin d'appartenance, mais il doit se soumettre à un ensemble d'aides, de gratifications, de punitions, qui limitent son autonomie. La coopération avec le germain, en revanche, ne menace pas l'identité puisqu'elle n'implique que des interdépendances légères et qu'elle tolère une différenciation dans bien des cas assez forte. La proximité sentimentale avec le germain n'est donc pas une menace pour l'autonomie et l'identité de l'individu.

La relation fraternelle contemporaine a la place que l'adolescence veut bien lui laisser. Or, l'adolescence n'est pas un groupe "naturel", ayant toujours existé et qui existera toujours, de la même manière. Il s'agit, au contraire, d'une identité géographiquement et historiquement située, dont l'apparition a dépendu d'un grand nombre de faits macrostructurels (Claes, 1986). Nous en citerons quelques-uns.

En 1945, en Europe occidentale, 4 individus sur 5 quittaient l'école à l'âge de 14 ans pour aller travailler (Coleman, 1985: 24). En 1962, 72% des garçons de 18 ans, en France, étaient déjà dans la vie active, alors que cette proportion n'était plus que de 27% en 1987 (Galland, 1991: 126) et a dû diminuer encore. Les adolescents, comme dit Coleman, se trouvent de

nos jours, à l'école. Le chômage des jeunes et les emplois précaires ont allongé la phase de transition professionnelle. Cette augmentation du temps de formation et de la période de transition professionnelle ont eu pour effet de faire différer le départ de la maison. Ainsi, en l'espace de 5 ans, entre 1982 et 1987, l'âge médian des jeunes quand ils quittent le domicile parental s'est allongé d'un an, tant pour les filles que pour les garçons (Galland, 1991). On peut conclure de ces faits que la période de dépendance économique à l'égard des parents s'est considérablement allongée depuis la seconde guerre mondiale.

De même, selon Coleman, l'importance du groupe des pairs pour l'insertion de l'individu dans la société est devenue beaucoup plus déterminante au cours du siècle (1985, 21). L'auteur rattache cette tendance à la ségrégation croissante de l'adolescence. L'adolescent scolarisé n'est pas intégré au monde des adultes par sa profession. Le seul point d'ancrage fort dans le monde adulte est représenté par les parents. Autrement, c'est essentiellement à des personnes de son âge qu'il a à faire. Les parents ont donc beaucoup plus qu'avant le monopole comme points d'attache des adolescents au monde des adultes. La dépendance n'est pas seulement économique, mais concerne plus généralement l'orientation du comportement du jeune.

Parallèlement, un désir d'autonomie s'est développé, qui touche plus fortement les étudiants, c'est-à-dire ceux des jeunes qui sont les plus dépendants de leurs parents (Claes, 1986). Ce désir d'autonomie a été renforcé par plusieurs évolutions culturelles et économiques. Les innovations techniques dans le domaines des loisirs, de la culture, sont mieux acceptées des jeunes. L'adolescent en sait souvent plus que ses parents, dans des domaines importants comme, par exemple, l'Informatique. Or, la connaissance est un instrument de pouvoir. Dans une société où, de ce point de vue, tout a été de plus en plus vite, les adolescents ont un pouvoir d'expertise, pour reprendre une catégorie de French et Raven (1965), sur les parents, qui n'existait pas auparavant. Leur autonomie s'en trouve accrue. La présence d'institutions concurrentes à la famille (comme l'école et les médias) diminue l'autorité des parents, qui ne sont plus les sources dominantes des normes et du pouvoir. Les discours peuvent être contradictoires. Parce que l'adolescent n'est pas intégré de manière concentrique à son environnement social, son autonomie dans la sphère familial a augmenté. Plus généralement, le fait que la jeunesse soit une valeur dans notre culture et que l'on sanctifie "toutes les vertus associées à la jeunesse- la force, la beauté, la vivacité,

l'esprit de décision" (Galland, 1991, 153), place les adolescents dans une position nouvelle par rapport à leurs parents, qui ont perdu le prestige que des sociétés plus traditionnelles accordaient à l'âge et au statut de parents.

L'adolescent, surtout quand il étudie (ce qui est le cas dans notre échantillon, rappelons-le) est donc placé dans une position où se mêlent un fort désir d'autonomie et la réalité de la dépendance à l'égard de la famille. Cette situation, qui est produite par l'organisation sociale et économique que connaît notre société, a des répercussions sur la forme des relations fraternelles. Notre état social définit donc un certain type d'adolescence, qui lui-même définit un certain type de lien fraternel, qui privilégie autonomie et différenciation, tout en conservant la filiation, le besoin d'appartenance.

Si la relation fraternelle répond aux impératifs de l'adolescence, elle reflète aussi l'organisation de la famille moderne. Nous n'entendons pas parler ici de l'effet qu'ont pu avoir la montée du travail des mères ou l'explosion du divorce car les connaissances sur ces sujets sont encore très imprécises. Notre propos restera très général. Nous montrerons que la relation fraternelle répond à la logique du fonctionnement familial contemporain, telle que l'ont définie Kellerhals, Troutot et Lazega (1984).

Burgess et alii (1960) ont mis en avant le fait qu'une des fonctions essentielles de la famille moderne est de nature expressive. Au travers des relations familiales est recherché avant tout l'épanouissement personnel, rendu possible par la mise au second plan des considérations économiques de l'alliance. La transition vers ce modèle, si l'on en croit Goode et Parsons, aurait suivi les profondes mutations économiques des deux derniers siècles. La thèse de Burgess a amené un grand nombre de correctifs (Kellerhals et alii, 1984; Widmer, 1993). Mais la sentimentalisation des relations familiales, si l'on en reste à la signification générale de l'idée, ne fait guère de doute.

En second lieu, la forme de régulation de la famille contemporaine tend vers le contrat plus que vers la norme. Cela signifie que la répartition des rôles, du pouvoir, n'est plus réglée par des normes externes à la famille, mais dépend des arrangements internes. L'influence des statuts est moindre et la valeur d'égalité (entre les sexes, les rangs, voire les générations) est largement répandue, même si dans les faits les inégalités demeurent.

En troisième lieu, la famille nucléaire s'est progressivement séparée des autres lieux de sociabilité à cause, en particulier, de la séparation famille-entreprise. L'affaiblissement des sociabilités "publiques" a considérablement augmenté l'importance de la sociabilité familiale (Ariès, 1973). La famille contemporaine est donc relativement fermée sur elle-même. Cela ne signifie pas, bien entendu, qu'elle vit en autarcie, mais plutôt qu'il y a une distinction assez nette entre le privé et le public. Une certaine distance sépare les mondes de la parenté, des amis, de la profession, et celui de la famille nucléaire. La famille forme un cercle plus ou moins indépendant de sociabilité.

Kellerhals et alii ont, enfin, insisté sur le caractère conflictuel et violent de la famille moderne (1984: 18). Les auteurs expliquent cette tendance de plusieurs manières. Les besoins de fusion et la tendance à l'individualisme sont contradictoires et il est difficile de les associer de manière harmonieuse. Loin d'être vidée de ses fonctions, la famille contemporaine est au contraire hypertrophiée: elle doit gérer un nombre très important de problèmes, face auxquels elle se sent souvent impuissante. La famille contemporaine est l'objet de beaucoup d'attentes individuelles, qu'elle n'arrive pas à conjuguer.

Ces quatre tendances sont présentes dans la relation fraternelle. Il y a un fort désir d'affiliation de la part des individus mais en même temps les idées de différence et d'autonomie sont très affirmées. La régulation est de nature contractuelle. La relation fraternelle n'est que faiblement normée, ce qui se traduit par une grande hétérogénéité des systèmes de rôles et des attentes. Cette plus grande détermination interne des comportements est liée à un idéal d'égalité plus affirmé et à une répartition du pouvoir moins liée à des statuts culturellement définis. Malgré cela, les inégalités entre aînés et cadets, entre filles et garçons, restent fortes. Quant à la rupture privé-public, il s'agit d'un domaine où la grande majorité des individus, durant l'adolescence, se comportent à l'égard du germain, d'une manière conforme au thème de la privatisation: le germain est réservé au cadre familial. La nature conflictuelle de la relation fraternelle, enfin, ne fait guère de doute.

La relation fraternelle est conflictuelle et fusionnelle; elle se limite au cadre familial; elle valorise l'égalité tout en vivant dans l'inégalité; elle cherche sa voie entre besoin d'affiliation et individualisme. De tous ces points de vue, elle s'inscrit dans les réalités familiales et sociales contemporaines.

Limites et perspectives

Nous avons cherché à mieux connaître, dans ce travail, les relations interpersonnelles entre frères et soeurs à l'adolescence, par le biais d'une analyse quantitative, basée sur la passation de questionnaires standardisés. Les résultats que nous avons obtenus appellent certains approfondissements:

1) La validité externe de ces résultats doit être définie. La recherche devra investiguer d'autres sous-groupes d'adolescents, qui ne suivent pas le même type de scolarité.

2) La validité interne de notre étude doit également être confortée par les recherches à venir. D'autres méthodes, en particulier qualitatives (observation, interviews en profondeur, récits de vie), devront prendre le relai.

3) Notre travail est exploratoire. Nous avons dégagé un certain nombre de dimensions et avons testé plusieurs hypothèses concernant les corrélations existant entre ces dimensions. Nous avons aussi cherché à montrer comment ces dimensions étaient reliées à l'identité sociale des adolescents et à la dynamique des familles. Ayant le désir de donner une vue d'ensemble du lien fraternel, nous n'avons pas pu accorder à toutes les dimensions l'attention qu'elles méritaient. Chacune des dimensions pourrait donner lieu à des analyses plus approfondies car plus centrées.

4) Bien que nos raisonnements soient souvent dynamiques¹³⁷, la nature de nos données est statique et synchronique: nous n'avons pas fait d'analyse longitudinale. Il serait intéressant de voir, sans doute en partant de récits de vie, ou d'interviews répétés, comment la relation fraternelle se construit et évolue dans le temps, en relation avec les événements familiaux ou autres qui modifient l'environnement relationnel et culturel dans lequel elle s'inscrit. Il serait bénéfique, selon nous, de parler du cycle de vie de la relation fraternelle: voir où sont les ruptures et les continuités; considérer comment chacun des 4 types que nous avons proposés s'adaptent aux transformations des conditions de vie; inscrire la relation fraternelle dans une trajectoire, un itinéraire, un projet. De cette manière, certes coûteuse en temps, les résultats que nous proposons gagneraient en profondeur car ils montreraient leurs effets dans la durée.

¹³⁷ Par exemple, le conflit entre parents et enfants produit du conflit entre les germains (chapitre I). Ou encore, les coalitions entre les germains sont favorisées par les coalitions parentales (chapitre II), etc.

5) Dans l'analyse de l'influence de la dynamique familiale, nous nous sommes limité au cadre de la famille nucléaire. Cette limitation se justifie, à notre sens, assez largement: depuis Murdock (1972), la plupart des chercheurs admettent qu'il s'agit là de l'unité familiale la plus significative. Il serait bon, néanmoins, que de futures études élargissent la clôture du système; elles devraient prendre en considération d'autres relations comme variables indépendantes: par exemple, la relation de cousinage, qui est si proche de la relation de germanité, dans nombre de cultures; peut-être aussi la relation avec les grands-parents, les oncles et tantes. Du point de vue des relations extra-familiales, nous nous sommes limité à l'influence des pairs. Mais, là encore, d'autres acteurs, tels les professeurs, voire les entraîneurs sportifs, ont sans doute une influence indirecte sur la relation de germanité. Il faudrait donc augmenter le nombre de systèmes de relations pris en compte. Le problème de la clôture du système est particulièrement crucial dans le cas de la relation de demi-germanité et des familles recomposées.

6) Ce travail s'est construit sur une perspective relationnelle. Nous avons cherché à expliquer des relations par des relations. Il faudrait aussi s'interroger sur les conséquences individuelles, et non plus inter-individuelles, de la relation de germanité. On peut se demander, par exemple, si les individus expérimentant une relation très négative n'ont pas une estime de soi plus basse que les autres, ou si la place que chacun des rangs obtient dans les relations de pouvoir n'a pas une influence sur le type de personnalité (plus ou moins autoritaire). Il serait fructueux, en quelque sorte, de descendre du niveau inter-individuel au niveau psychosociologique.

7) Nous avons approché, dans plusieurs chapitre de ce travail le poids des facteurs macrostructurels. L'évolution des structures sociales est un facteur de transformation des relations fraternelles. Nous avons considéré les cadres macrosociologiques comme "donnés", en privilégiant une analyse synchronique. Il reviendra à d'autres d'insérer la relation fraternelle dans une perspective diachronique, socio-génétique. Le lien fraternel attend son historien.

Abel et Caïn donnent deux images de la fraternité. Caïn est le jaloux, le violent; Abel, le doux, le pacifique. Caïn est l'idéal-type de la rivalité, du conflit, de la violence; Abel de la confiance à l'égard du germain et, par extension, de la solidarité. La fraternité, mi-Caïn, mi-Abel, est à l'image de la famille et de la société, qui ont besoin, pour

reprendre Simmel "d'un certain équilibre entre harmonie et dysharmonie, association et rivalité, amitié et jalousie, pour arriver à une structure cohérente" (Spykman, 1966: p. 40). Nous avons cherché à montrer cette cohérence.

Bibliographie

- Ackerman N. J. (1984). **A Theory of Family Systems**. New York, Gardner Press.
- Adams B. N. (1979). Mate Selection in the United States: a theoretical Summarization, in: Burr W. R, Hill R., Nye F. I. Reiss I. L. **Contemporary Theories about the Family**. New York, Free Press.
- Adler A. (1991, rééd.). **Le sens de la vie. Etude de psychologie individuelle**. Paris, Petite bibliothèque Payot.
- Allan G. (1977). Sibling solidarity. **Journal of Marriage and the Family**, février, pp. 177-184.
- Amato P. R. (1993). Children's adjustment to divorce, in: **Journal of Marriage and the Family**, vol. 55, 23-38.
- Andréa Salomé L. (1977). **Ma vie. Esquisse de quelques souvenirs**. Paris, PUF.
- Annuaire statistique de l'enseignement public et privé à Genève**. (1993). Genève, Département de l'Instruction Publique.
- Ariès P. (1973). **L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime**. Paris, Seuil.
- Bajoit G. (1992). **Pour une sociologie relationnelle**, Paris, PUF le sociologue.
- Bales (1950). **Interaction Process Analysis**. Addison-Wesley, Cambridge.
- Bank S. Kahn M. D. (1982). **The Sibling Bond**. New York, Basic Books.
- Bank S. Kahn M. D. (1982b). Intense Siblings Loyalties. In: Lamb M. E., Sutton-Smith B., **Sibling Relationships: Their Nature and Significance Across the Lifespan**, Hillsdale, New Jersey, pp. 251-266.
- Barber B. K. (1994). Cultural, Family, and Personal Contexts of Parent-Adolescent Conflict, in: **Journal of Marriage and the Family**, 56, pp. 375-386.

- Baudoin C. (1964). **L'âme enfantine et la psychanalyse**. Neuchâtel, Delachaux et Niestlé.
- Bawin-Legros B. (1988). **Familles, mariages, divorce. Une sociologie des comportements familiaux contemporains**. Liège- Bruxelles. Pierre Mardaga, éditeur.
- Bayer A. E. (1967) Birth Order and Attainment of the Doctorate. A test of Economic Hypotheses. In: **American Journal of Sociology**, 72, pp. 540-550.
- Becvar R. J. Becvar D. S. (1982). **Systems Theory and Family Therapy**. New York, University Press of America.
- Beer W. R. (1988). **Strangers in the House. The World of Stepsiblings and Half-siblings**. New Brunswick (USA), Transaction Publishers,
- Bendor, Susan J. (1989) Preventing Psychosocial Impairment in Siblings of Terminally Ill Children. In: **Hospice Journal**, 5, 3-4, pp. 153-163.
- Bendor, Susan J. (1990). Anxiety and Isolation in Siblings of Pediatric Cancer Patients: The Need for Prevention. In: **Social Work in Health Care**, 14, 3, pp. 17-37.
- Berger P. L. Kellner H. (1988). Le mariage et la construction sociale de la réalité. In: **Dialogue**, 4e trimestre, pp. 6-23.
- Bernstein B. (1971, 1973). **Class, codes and control: Theoretical Studies toward a Sociology of Language**. Vol 1 et 2, Londres, Routledge et Kegan.
- Berscheid E. Peplau O. A. (1983). The emerging science of relationships, in: Kelley H. H. **Close Relationships**, New York, W. H. Freeman and Company, pp. 1-19.
- von Bertalanffy L. (1991, réédition). **Théorie générale des systèmes**. Paris, Dunod.
- Blake J. (1981). The Only Child in America: Prejudice versus Performance. In: **Population and Development Review**, 7, no 1.
- Blau (1964). **Exchange and Power in Social Life**. New York, John Wiley and Sons.

- Blau P. M., Duncan O. D. (1969). **The American Occupational Structure**, New York, J. Wiley.
- Blood R. O. (1972). **The Family**. New York, Free Press.
- Blood, R. O. Wolfe D. M. (1960). **Husbands and Wives**. New York, Free Press.
- Bonfadelli H. (1991). Familie und Medien. In: Gerster T. F. Gilliland P. Lüscher K. **Familles en Suisse**, pp. 413-437. Fribourg, Editions universitaires de Fribourg.
- Booth A., Amato P. R. (1994). Parental marital quality, parental divorce, and relations with parents. In: **Journal of Marriage and the Family**, 56, pp. 21-34.
- Bossard J. H. Boll E. S. (1950). **Ritual in Family Living**. Philadelphie, University of Pennsylvania Press.
- Bossard J. H. S., Boll E. S. (1956). **The large Family System**. Philadelphie, University of Pennsylvania Press.
- Bossard J. H. S., Boll E. S. (1960, 1966). **The Sociology of Child Development**. New York, Harper.
- Boudon R. (1986). **L'idéologie**. Paris, Fayard Idées Forces.
- Boudon R. Bourricaud F. (1990). **Dictionnaire critique de la sociologie**, Paris, PUF.
- Bouillin-Dartevelle R. (1984). **La génération éclatée : loisirs et communication des adolescents**. Bruxelles, Editions de l'Université de Bruxelles
- Bourdieu P. (1993). A propos de la famille comme catégorie réalisée. In: **Actes de la recherche en sciences sociales**, 100, déc., pp. 32-36.
- Bowen M. (1971). The Use of Family Theory in Clinical Practice. In: J. Haley **Changing Families**. New York, Grune & Stratton.
- Bowerman C. E., Dobash R. M. (1974). Structural Variations in Inter-Sibling Affect, in: **Journal of Marriage and the Family**, février, pp. 48-54.
- Broderick C. B. (1993). **Understanding Family Process. Basics of Family Systems Theory**. Londres, Sage.

- Brody G. Stoneman Z. (1994). Sibling Relationships and their Association with Parental Differential Treatment. In: Hetherington E. M. Reiss D. Plomin R. **Separate Social Worlds of Siblings. The Impact of Nonshared Environment on Development.** Londres, Lawrence Erlbaum Associates, Publishers, pp. 129-142.
- Brusset B. (1987). Le lien fraternel et la psychanalyse. In: **Psychanalyse universitaire**, tome 12, no 45, pp. 5-42.
- Burgess E. W. (1926). The Family as a Unity of Interacting Personalities. In: **The Family**, vol. VII, mars, pp. 3-9.
- Burgess E. W., Locke H. J. (1960). **The Family: From Institution to Companionship.** New York, American Books.
- Burr W. R., Hill R., Nye F. I., Reiss I. L. (1979). **Contemporary Theories About the Family.** New York, the Free Press.
- Cadoret A. (1991). Enfants placés et familles: les raisons d'une fratrie. **Dialogue**, 4e trimestre, pp. 12-25.
- Cahn P. (1962). **La relation fraternelle chez l'enfant.** Paris, PUF.
- Caplow T (1984). **Deux contre un. Les coalitions dans les triades,** Paris, collection sciences humaines appliquées.
- Cazeneuve J. , Victoroff D. (1970). **La Sociologie,** Paris.
- Center Seltzer V. (1980). Social comparison behaviors of Adolescents, in: Pepitone E. A. **Children in Cooperation and Competition,** Lexington, Lexington books, pp. 253-292.
- Charles N. (1991). Grandir ensemble: chances et risques de l'accueil des fratries en difficulté familiale. **Dialogue**, 4^e trimestre, pp. 26-34.
- Chateaubriand F. (1963). **Mémoires d'Outre-Tombe.** Tome I, éditions Rencontres, Lausanne.
- Cicirelli V. G. (1982). Sibling influence throughout the lifespan. In: Lamb M. E. **Sibling Relationships: Their Nature and Significance across the Life Span.** Hillsdale, New Jersey, pp. 267-284.
- Cicirelli V. G. (1994). Sibling Relationships in Cross-Cultural Perspective. In: **Journal of Marriage and the Family**, 56, pp. 7-20.
- Claes M. (1986). **L'expérience adolescente.** Psychologie et Sciences humaines. Bruxelles, Pierre Mardaga éditeur.

- Codol J. P. (1984). **Semblables et différents: recherches sur la quête de la similitude et de la différenciation sociale**. Lille.
- Coenen-Huther J. Kellerhals J. von Allmen M. Hagmann H. M. Jeannerat F. Widmer E. (1994). **Les réseaux de solidarité dans la famille**. Lausanne, Réalités sociales.
- Coleman J. S. Husen T. (1985). **Devenir adulte dans une société en mutation**. Paris, Centre pour la recherche et l'innovation dans l'enseignement.
- Comte A. (1852). **Système de politique positive ou traité de sociologie**, tome 2, Paris.
- Connidis I., Lorraine D. (1992). Confidants and Companions: Choices in Later Life. In: **The Journal of Gerontology**, no 3, vol 47, pp. 115-122.
- Cook K. (1982). Network Structures from an Exchange Perspective. In: P. V. Marsden, N. Lin. **Social Structure and Network Analysis**. Beverly Hills, London, New Delhi, Sage, PP. 177-199.
- Cornell C. P., Gelles R. J., (1982). Adolescent to parent violence. In: **Urban and Social Change Review**, no 15, pp. 8-14.
- Coser L. A. (1982). **Les fonctions du conflit social**, Paris, PUF.
- Cromwell R. E., Olson D. H. (1975). Multidisciplinary Perspectives of Power, in: **Power in Families**, pp. 15-37. New York, John Wiley & Son.
- Cumming E., Schneider D. (1961). Sibling solidarity: a property of American kinship. In: **American Anthropologist**, 63 (juin): 498-507.
- Dandurand R. B., Quellette F. R. (1992). **Entre autonomie et solidarité- Parenté et soutien dans la vie de jeunes familles montréalaises**. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.
- Daniels D. (1986). Differential Experiences of Siblings in the same Family as Predictors of Adolescents sibling Personality Differences. In: **Journal of Personality and Social Psychology**, 51, pp. 339-346.
- Daniels D. Plomin R. (1985). Differential Experience of Siblings in the Same Family. In: **Developmental Psychology**, vol, 21, no 5, pp. 747-760.
- de Mijolla A. (1982). Freud et le "complexe fraternel". In: Soulé M. **Frères et soeurs**. Paris, les éditions E S F, pp. 52-69.
- de Singly F. (1988). Le moi conjugal, in: **Dialogue**, no 102, pp. 3-5.

- de Singly F (1993a). **Sociologie de la famille contemporaine**, Paris, Nathan.
- de Singly F. (1993b). Die egalitäre oder inegalitäre Konzeption der elterlichen Zuneigung. In: Lüscher K. Schultheis F. **Generationenbeziehungen in postmodernen Gesellschaften**. Konstanz, Universitätsverlag Konstanz GmbH, pp. 234-256.
- Degenne A. Forsé M. (1994). **Les réseaux sociaux**. Paris, Armand Colin, collection U Sociologie.
- Donnat O. Cogneau D. (1990). **Les pratiques culturelles des Français. 1973-1989**. Paris, la Découverte.
- Donne J. (1624). **Meditation**, XVII.
- Dunn J. Plomin R. (1991). Why are Siblings so Different? The Significance of Differences in Sibling Experiences Within the Family. In: **Family Process**, 30, pp. 271-283.
- Dunn J. Plomin R. (1992). **Frères et soeurs si différents. Les vies distinctes dans la famille**. Paris, Nathan.
- Eckmann-Saillant M. Bolzman C. de Rham G. (1994). **Jeunes sans qualification. Trajectoires, situations et stratégies**. Genève, les éditions IES.
- Elias N. (1981). **Qu'est-ce que la Sociologie ?** Paris, Pandora.
- Ernst C. Angst J. (1983). **Birth Order. Its Influence on Personality**. Berlin, New York, Springer Verlag.
- Ervin-Tripp S. (1989). Sisters and Brothers. In: Goldring Zukow P. **Sibling Interaction Across Culture**, pp. 184-196. Berlin, New York, Springer-Verlag.
- Falbo T. (1987). Only Children in the United States and China. In: Oskamp S. **Family Processes and Problems: Social Psychological Aspects**. Newbury Park, Sage Publications.
- Falbo T. Polit D. F. (1986). Quantitative Review of the Only Child Literature: Research Evidence and Theory Development. In: **Psychological Bulletin**, 1986, vol 100 (2), pp. 176-189.
- Fenton N. (1928). The Only Child. **Journal Of Genetic Psychology**, 35, pp. 546-556.

- Felson R. B. (1983). Aggression and violence between Siblings. In: **Social Psychology Quarterly**, vol. 46, no 4, pp. 271-285.
- Felson R. B. (1988). Parental Punishment and Sibling Aggression. In: **Social Psychology Quarterly**, vol. 51, no 1, pp. 11-18.
- Ferréol G. Cauche P. Duprez J.-M. Gadrey N. Simon M. (1991). **Dictionnaire de sociologie**. Paris, Armand Collin.
- Festinger L. (1971) Théorie des processus de comparaison sociale. In: Faucheux C., Moscovici S., **Psychologie sociale théorique et expérimentale**, Paris, Mouton, pp. 77-104.
- Finch J. (1989). **Family Obligations and Social Changes**, Cambridge, Polity Press.
- Foa U. G., Foa E. B. (1974). **Societal Structures of the Mind**, Illinois, Springfield.
- Forsé M. (1981). La sociabilité. In: **Economie et Statistique**, 132, pp. 39-48.
- French J. R. P. Raven B. (1965). Les bases du pouvoir social, in: Lévy A. **Psychologie sociale. Textes fondamentaux anglais et américains**, pp. 359-375, Paris, Dunod.
- Freud A. (1976). **L'enfant dans la psychanalyse**. Paris, Gallimard.
- Freund J. (1983). **Sociologie du conflit**. Paris, PUF.
- Furman W., Jones L., Buhrmester D, Adler T. (1989). Children's, parent's, and observer's perspectives on sibling relationships. In: Zukow P. G. **Sibling Interaction across cultures: Theoretical and methodological Issues**. New York, Springer-Verlag, pp. 165-183.
- Galland O. (1991). **Sociologie de la jeunesse**. Paris, Armand Collin.
- Ganong L. H. Coleman M. (1994). **Remarried Family Relationships**. Londres, Sage Series on Close Relationships.
- Gayet D. (1993). **Les relations fraternelles. Approches psychologiques et anthropologiques des fratries**. Neuchâtel, Delachaux et Niestlé.
- Gelles R. J. (1993) Through a Sociological Lens: Social Structure and Family Violence. In: Gelles R. J., Donileen R. Loseke (eds). **Current controversies on family violence**. Newbury Park , London [etc.] Sage Publications, pp. 31-47.

- Gelles R. J. (1980). Violence in the Family: A Review of Research in the Seventies. In: **Journal of Marriage and the Family**, nov., pp. 873-885.
- Gelles R. J., Straus M. S. (1979). Determinants of Violence in the Family: Toward a Theoretical Integration. In: **Contemporary Theories about the Family**. New York, The Free Press, pp. 549-582.
- Gergen K. J., Gergen M. M., Jutras S. (1992). **Psychologie Sociale**. Québec, Editions Etudes vivantes.
- Goetting A. (1986). The Developmental Tasks of Siblingship over the Life Cycle. In: **Journal of Marriage and the Family**, 48 (Novembre), pp. 703-714.
- Goode W. J. (1963). **World Revolution and Family Patterns**. New York, the Free Press of Glencoe.
- Goode W. J. (1971). Force and Violence in the Family, in: **Journal of Marriage and the Family**, novembre, pp. 624-636.
- Goodman I. F. (1983). Television's role in family interaction: A family system perspective. In: **Journal of Family Issues**, 4, 405-424.
- Gottman A. (1988). **Hériter**. Paris, Puf.
- Gouldner A. W. (1960). The Norm of Reciprocity: A preliminary Statement. In: **American sociological Review**, vol 25, no 2, pp. 161-178.
- Granovetter M. (1982). The Strength of Weak Ties. A Network Theory Revisited. In: Marsden P. V., Lin N. **Social Structure and Network Analysis**. Beverly Hills, London, New Delhi, Sage Pub. pp. 105-130.
- Guimond S. Les groupes sociaux. In: Vallerand R. J. **Les fondements de la psychologie sociale**. Québec, Gaetan Morin éditeur.
- Gully K. J., Dengerink H. A., Pepping M., Bergstrom D. (1981). Research Note: Sibling Contribution to Violent Behavior. In: **Journal of Marriage and the Family**, mai, pp. 333-337.
- Heer D. (1963). The Measurement and Bases of Family Power: An Overview. In: **Marriage and Family Living**, 25, 2, pp. 133-139.
- Heider F. (1946). Attitudes et organisation cognitive. In: Faucheux C. **Psychologie sociale théorique et expérimentale**. Paris, Maloine.
- Heider F. (1958). **The Psychology of Interpersonal Relations**. New York, John Wiley & Sons.

- Hetherington E. M., Reiss D., Plomin R. (1994). **Separate Social Worlds of Siblings**. Hillsdale, New Jersey, Lawrence Erlbaum Publishers.
- Hinde R. A. (1979). **Towards Understanding Relationships**. Londres, Academic Press.
- Hirschman O. (1972). **Face au déclin des entreprises et des institutions**, Paris, éditions ouvrières.
- Hollander E. P. (1985). Leadership and Power. In: Lindzey G. Aronson, E. **Handbook of Social Psychology**, vol II, pp. 485-537.
- Homans G. (1974). **Social Behavior: Its Elementary Forms**. New York, Harcourt.
- Ihinger M. (1975). The Referee Role and Norm of Equity: A Contribution toward a Theory of Sibling Conflict. In: **Journal of Marriage and the Family**, 37 (3), pp. 515-524.
- Ingold T. (1994). **Companion Encyclopedia of Anthropology**. Londres, New York, Rouledge.
- Jencks Ch. (1979). **L'inégalité. Influence de la famille et de l'école en Amérique**, Paris, PUF.
- Jünger E. (réed. 1989). **Orages d'acier**. Paris, Livre de poche.
- Kahn M. D. Bank S. (1981). In Pursuit of Sisterhood: Adult Siblings as a Resource for Combined Individual and Family Therapy. In: **Family Process**, pp. 85-95.
- Kant (réed, 1983). **La philosophie de l'histoire**, Paris, Médiations.
- Kantor D., Lehr W. (1975). **Inside the Family**. San Fransisco, Jossey-Bass.
- Keesing R. M. (1981). **Cultural Anthropology. A Contemporary Perspective**. Chicago, etc. Holt Rinehart and Winston.
- Kellerhals J (1984). La notion de pouvoir dans la microsociologie américaine: quelques aspects d'une évolution. In: **l'Année sociologique**, 34, pp. 305-321.
- Kellerhals J. (1987). Les types d'interaction dans la famille. In: **L'année sociologique**, vol. 37, pp. 153-179.

- Kellerhals J. von Allmen M. (1994). **Statuts et relations dans la proche parenté**. Rapport final au Fonds national de la recherche scientifique. Manuscript.
- Kellerhals J., Cardia-Vonèche L. (1984). Rôles féminins et masculins dans la relation de couple: Plusieurs images pour une même culture. In: **Revue suisse de sociologie**, 3, pp. 755-768.
- Kellerhals J., Coenen-Huther J., Modak M. (1988). **Figures de l'équité. La construction des normes de justice dans les groupes**. Paris, PUF le sociologue.
- Kellerhals J., Montandon C., Gaberel P., Mc Cluskey H., Osiek F., Sardi M. (1991). **Les stratégies éducatives des familles. Milieu social, dynamique familiale et éducation des pré-adolescents**. Lausanne, Delachaux et Niestlé.
- Kellerhals J., Montandon C., Ritschard G., Sardi M. (1992). Le style éducatif des parents et l'estime de soi des adolescents. In: **Revue française de sociologie**, XXXIII, pp. 313-333.
- Kellerhals J. Perrin J. F. Steinauer-Cresson G. Vonèche L. Wirth G. (1982). **Mariages au quotidien**. Lausanne, Editions Pierre-Marcel Favre.
- Kellerhals J. Roussel L. (1987). Présentation: Les sociologues face aux mutations de la famille: quelques tendances des recherches 1965-1985. In: **L'année sociologique**, vol. 37, pp. 15-43.
- Kellerhals J., Troutot P.Y. (1986). Une construction interactive de types familiaux: essai de combinaison des méthodes quantitative et qualitative. In: **Annales de Vaucresson**, pp. 367-413.
- Kellerhals J., Troutot P.Y., Lazega E. (1984). **Microsociologie de la famille**, Paris, PUF.
- Kohn M. L. (1977). **Class and Conformity: a study in values**. Chicago, University of Chicago Press.
- Kropotkine P. (1927, 1979). **L'Éthique**, Paris, Stock.
- Kunz J. (1991). The Effects of Divorce on Children. In: Bahr S. J. **Family Research. A sixty-Year Review, 1930-1960**. New-York, Lexington Books, pp. 325-377.
- Lagache D. Laplanche J. Pontalis J. B. (1992). **Vocabulaire de la Psychanalyse**. Paris, PUF.

- Lalivé d'Épinay C. Bassand M. Christe E. Gros D. (1982). **Temps libre. Culture de masse et cultures de classes aujourd'hui**. Lausanne, Editions Pierre-Marcel Favre.
- Lalivé d'Épinay C. et alii (1983). **Vieillesse**. Saint-Saphorin (Suisse), Editions Georgi.
- Lalivé d'Épinay C. (1994). **Temps, âge, parcours de vie. Usage et mésusâges de l'âge dans la recherche empirique**. Cours de diplôme de Sociologie. Université de Genève. Notes de cours.
- Lamb M. E. (1982). Sibling Relationships across the life span: An overview and introduction. In: Lamb M. E., Sutton-Smith B. **Sibling Relationships: their Nature and Significance across the Lifespan**. Londres, Lawrence Erlbaum Associates, pp. 1-11.
- Lamb M. E., Sutton-Smith B. (1982). **Sibling Relationships: their Nature and Significance across the Lifespan**. Londres, Lawrence Erlbaum Associates.
- Langevin A. (1991). Des couples de frères et de sœurs ou la sexuation des itinéraires. In: **Dialogue**, 4^e trimestre, pp. 54-63.
- Larson M. S. (1989). Interaction Between Siblings in Prime time Television Families. In: **Journal of Broadcasting & Electronic Media**, vol. 33, 3, pp. 305-315.
- Larson R. W. (1983). Adolescents' Daily Experience with Family and Friends: Contrasting Opportunity Systems. In: **Journal of Marriage and the Family**, novembre, pp. 739-750.
- Larson R. W. Bradney N. (1988). Precious Moments with Family Members and Friends. In: Milardo R. M. **Families and Social Networks**. Newbury Park, Sage pub.
- Le Bras H. (1982). Démographie des Frères et sœurs, in: Soulé M. **Frères et sœurs**. Paris, les éditions E S F, pp. 16-28.
- Lévi Strauss C. (1968). **Les règles élémentaires de la parenté**. Paris, Plon.
- Lévi Strauss C. (1974). **Anthropologie structurale**. Paris, Plon.
- Lorenz K. (1963). **L'agression. Une histoire naturelle du mal**. Paris, Flammarion.

- Losh-Hesselbart S. (1987). Development of Gender Roles, in: Sussman M. B., Steinmetz S. K. **Handbook of Marriage and the Family**. New York, Plenum Press, pp. pp. 535-563.
- Lull J. (1990). **Inside Family Viewing. Ethnographic Research on Television's Audiences**. Londres et New York, Routledge.
- Maisonneuve J., Lamy L. (1993). **Psycho-sociologie de l'amitié**. Paris, PUF.
- Martin du Gard R. (1922, 1985). **Les Thibault**. Paris, Folio, tome I.
- Mauss Marcel (1966). **Sociologie et Anthropologie**, Paris, PUF.
- Mead M. (1935). **Sex and Temperament in Three Primitive Societies**. New York, the new american library.
- Merton R. K. (1965). **Social Theory and Social Structure**. New York, Free Press.
- Michel A. (1986). **Sociologie de la famille et du mariage**, Paris, PUF.
- Mironesco C. (1982). **La logique du conflit. Théories et mythes de la sociologie politique contemporaine**, Lausanne, Editions Pierre-Marcel Favre.
- Monroy M. (1990). Abord du complexe en thérapie familiale systémique. **Revue internationale de systémique**. Vol 4, no 2, pp. 231-238.
- Moscovici S. (1994). Les formes élémentaires de l'altruisme. In: Moscovici S. **Psychologie sociale des relations à autrui**. Paris, Nathan, pp. 71-86.
- Moser G. (1994). **Les relations interpersonnelles**. Paris, PUF le Psychologue.
- Mugny G. Oberlé D. Beauvois J.-L. (1995). **Relations humaines, groupes et influence sociale. La psychologie sociale**. Tome I. Grenoble, Presses universitaires de Grenoble.
- Murdock G. P. (1972). **De la structure sociale**. Paris, Payot.
- Newcomb (1956). The Prediction of Interpersonal Attraction. In: **American Psychology**, 11, pp. 575-586.
- Newcomb T. M. Turner R. H. Converse P. E. (1970). **Manuel de Psychologie sociale**. Paris, PUF.

- Newman H. H. Freeman F. N., Holzinger K. J. (1937). **Twins: A Study of Heredity and Environment**. Chicago, University of Chicago Press.
- Ng S. H. (1980). **The Social Psychology of Power**. Londres, Academic Press.
- Nye I. F. (1976) **Role Structure and Analysis of the Family**. Beverly Hills, Sage publications.
- Olson D. H. Cromwell R. E. (1975). Power in Families. In: Olson D. H. Cromwell R. E. (1975). **Power in Families**, pp. 3-14, New York, Sage publications.
- Olson D. H., Hamilton I., McCubbin [et alii. (1983). **Families : what makes them work**. Beverly Hills, London, Sage publications.
- Olson D. H., Rabunsky C. (1972). Validity of four measures of family power. In: **Journal of Marriage and the Family**, 34, pp. 224-234.
- Olson P. H. (1977). Insiders' and outsiders' views of relationships: Research studies. In: Levinger G., Rausch H. L., **Close relationships: Perspectives on the meaning of intimacy**. Amherst, MA: University of Massachusetts Press.
- Olszak M. Ritschard G. (1995). The Behavior of Nominal and Ordinal Partial Association Measures. In: **The Statistician**, 44, no 1, Forthcoming.
- Palazzolo C. S. (1981). **Small Groups. An Introduction**. New York. D. Van Nostrand Company.
- Paré J. L. (1992). Connotations des lieux et du cadre social du loisir des adolescents. In: **Loisir et société**, vol 15, no 2, pp. 463-498.
- Parsons T. (1951). **The Social System**. New York, The Free Press.
- Parsons T. (1961). **Education, Economy and Society**. New York: The Free Press.
- Parsons T. (1967). **Sociological Theory and Modern Society**. New York: The Free Press.
- Parsons T, Bales R. F. (1955). **Family, socialization and Interaction Process**. New York: The Free Press.
- Pearson Scott J. (1983). Siblings and Other Kin in: Brubaker T.H. **Family Relationships in later life**. Sage Publications.

- Peplau L. A. (1983). Roles and Gender, in: Kelley H. H. **Close Relationships**, New York, W. H. Freeman and Company, pp. 220-264.
- Peterson D. R. (1983). Conflict. In: Kelley H. H. et alii, **Close Relationships**, New York, W. H. Freeman and Company, pp. 360-396.
- Pitrou A. (1978). **Vivre sans famille ? Les solidarités familiales dans le monde d'aujourd'hui**. Paris, Epoque Privat.
- Porot M. (1979). **L'enfant et les relations familiales**. Paris, PUF.
- Pronovost G. (1993). **Loisir et société. Traité de sociologie empirique**. Québec, Presse de l'Université du Québec.
- Rabain J. F. (1988). L'enfant et la jalousie. Perspectives psychanalytiques. In: **Lieux de l'enfance**, no 16, octobre-décembre, pp. 39-64.
- Raffaelli M (1992). Sibling Conflict in Early Adolescence. In: **Journal of Marriage and the Family**, vol 54, pp. 652-662.
- Rapoport R., Rapoport R. N. (1975). **Leisure and the Family Life Cycle**. Londres, Routledge and Kegan Paul.
- Reiss D. (1981). **The Family's Construction of Reality**. Cambridge, Harvard University Press.
- Reiss D. Plomin R. Hetherington E. M. Howe G. W. Rovine M. Tryon A. Hagan M. S. (1994). The Separate Worlds of Teenage Siblings: An Introduction to the Study of the Nonshared Environment and Adolescent Development. In: Hetherington E. M. Reiss D. Plomin R. **Separate Social Worlds of Siblings. The Impact of Nonshared Environment on Development**. Londres, Lawrence Erlbaum Associates, Publishers.
- Ritschard G. Kellerhals J. Olszak M. Sardi M. (1995). Path Analysis with Partial Association Measures. In: **Quality and Quantity**. Forthcoming.
- Ritschard G. (1993). **Contribution à l'article: "la composition des ménages comme indicateur du fonctionnement du système familial. Le cas de la Suisse"**. Manuscript.
- Rosenberg G. S., Anspach D. F. (1973). Sibling Solidarity in the Working Class. In: **Journal of Marriage and the Family**, février, pp. 108-113.
- Rossi A. S. (1965). Naming children in middle class families. In: **American Sociological Review**, 30, pp. 499-513.

- Salovey P. (1991). Social comparison processes in Envy and Jealousy. In: Suls J., Wills T. A., **Social Comparison. Contemporary Theory and Research**, New Jersey, Lea, pp. 261-285.
- Scarr S., Grajek S. (1982). Similarities and Differences among Siblings, in: Lamb M. E., Sutton-Smith B. **Sibling Relationships: their Nature and Significance across the Lifespan**. Londres, Lawrence Erlbaum Associates, pp. 357-381.
- Schachter F. F. (1982). Sibling Deidentification and Split-Parent Identification: A Family Tetrad, in: Lamb, M. Sutton-Smith B. **Sibling Relationships: Their Nature and Significance across the Lifespan**. Londres, Lawrence Erlbaum Associates, pp. 123-152.
- Schvaneveldt J. D., Ihinger M. (1979). Sibling Relationships in the Family. In: Burr W. R., Hill R., Nye F. I., Reiss I. L., **Contemporary Theories about the Family**, New York, Free Press, vol. I, pp. 453-467.
- Segalen M. (1993). **Sociologie de la famille**. Paris, PUF, réédition.
- Seywert F. (1990). **L'évaluation systémique de la famille**. Paris, Nodules, PUF.
- Sherif M., Sherif C. W. (1979). Les relations intra- et intergroupes, analyse expérimentale. In: Doise W. **Expériences entre groupes**. Paris, Mouton, pp. 15-55.
- Simmel G. (1908). **Soziologie. Untersuchungen über die Formen der Vergesellschaftung**. Leipzig. Verlag von Duncker & Humblot.
- Simmel G. (1989, rééd.). **Philosophie de la modernité**. Paris, Payot.
- Simmel G. (1991, rééd.). **Sociologie et épistémologie**. Paris, PUF.
- Simmel G. (1992, rééd.). **Le conflit**, Saulxures, Circé.
- Sophocle (1983, rééd.) **Antigone. Tragédies**. Paris, Folio .
- Soulé M. (1989). Une dynamique originale. In: **Des soeurs, des frères. Les méconnus du roman familial**. Paris, Autrement, série mutations, no 112, pp. 67-70.
- Sprey J. (1969). The Family as a System in Conflict. In: **Journal of Marriage and the Family**, vol 31, pp. 699-706.
- Sprey J. (1971). On the Management of Conflict in Families. In: **Journal of Marriage and the Family**, novembre, pp. 722-732.

- Sprey J. (1979). Conflict Theory and the Study of Marriage and the Family, In: Burr W. R., Hill R., Nye F. I., Reiss I. L., **Contemporary Theories about the Family**, New York, Free Press, vol. II, pp. 130-159.
- Spss Base System User's Guide** (1990). United States, Spss inc.
- Spykman N. J. (1966). **The Social Theory of Georg Simmel**. New York. Atherton Press.
- Stearns P. N. (1990). The Rise of Sibling Jealousy in the Twentieth Century. In: **Symbolic Interaction**, vol. 13, no. 1, pp. 83-101.
- Steinmetz S. K. (1977). **The Cycle of Violence. Assertive, Aggressive, and Abusive Family Interaction**. New York, Praeger Publications.
- Steinmetz S. K. (1979). Sibling Violence. In: Eekelaar J. M., Katz S. M. **Family Violence : an International and Interdisciplinary Study**. Toronto, Butterworths.
- Steinmetz S. K. (1988). Family Violence. Past, Present and Future. In: Sussman M. B., Steinmetz S. K. **Handbook of Marriage and the Family**. New York, Plenum Press, pp. 725-765.
- Stewart L. H. (1991). The World Cycle of Leadership. In: **Journal of Analytical Psychology**, 36, pp. 449-459.
- Straus M. A. (1973). A General System Theory Approach to a Theory of Violence Between Family Members. In: **Social Science Information**, 12, pp. 105-125.
- Straus M. A., Gelles J., Steinmetz K. (1980). **Behind Closed Doors: Violence in the American Family**. New York, Doubleday.
- Streiff-Fenart J. (1989). **Les couples franco-maghrébins en France**. Paris, Editions L'harmattan.
- Sussman M. B., Steinmetz S. K. (1987). **Handbook of Marriage and the Family**. New York, Plenum Press.
- Swingle P. G. (1976). **Management of Power**. New York, John Wiley and Sons.
- Szinovacz M. E. (1987). Family Power. In: Sussman M. B. Steinmetz S. K. **Handbook of Marriage and the Family**, New York, Plenum Press, pp. 651-693.

- Tabachnick B. G. Fidell L. S. (1989). **Using Multivariate Statistics**. Californie, Harper Collins.
- Tajfel H., Billig M. G., Bundy R. P., Flament C. (1979). Catégorisation sociale et comportement intergroupes. In: Doise W. **Expériences entre groupes**. Paris, La Haye, Mouton.
- Thibault J. W. Kelley H. H. (1959). **The Social Psychology of Groups**. New York, Wiley.
- Thomas D. L. Wilcox J. E. (1987). The Rise of Family Theory: a Historical and Critical Analysis. Sussman M. B. Steinmetz S. K. **Handbook of Marriage and the Family**. New York, Plenum Press, pp. 81-102.
- Toman W. (1987). **Constellations fraternelles et structures familiales: leurs effets sur la personnalité et le comportement**. Paris, collection Sciences humaines appliquées.
- Vidailhet C. Alvarez P. (1988). Clinique de la jalousie fraternelle. In: **Lieux de l'enfance**, no 16, octobre-décembre, pp. 65-72.
- Vollenwyder N. (1994). **Frères et soeurs au troisième âge**. Mémoire de licence en sociologie. Genève, Université de Genève. Manuscrit.
- Watson-Gegeo K. A. Gegeo D. W. (1989). The Role of Sibling Interaction in Child Socialization. In: Goldring Zukow, P. **Sibling Interaction Across Cultures. Theoretical and Methodological Issues**. New York, Berlin: Springer Verlag, pp. 54-78.
- Weber M. (1965). Type d'autorité, in: Lévy A. **Psychologie sociale. Textes fondamentaux anglais et américains**, pp. 353-358.
- Weber M. (1971). **Economie et société**, Paris, Plon.
- Weiner A. B. (1979). Trobriand Kinship from another View: The Reproductive Power of Women and Men. In: **Man**, vol. 14, pp. 328-348.
- Weisner T. S. (1982). Sibling Interdependance and Child Caretaking: a cross-cultural view. In: Lamb M. E., Sutton-Smith B., **Sibling Relationships: Their Nature and Significance Across the Lifespan**, Hillsdale, New Jersey, pp. 305-328.
- Weisner T. S. (1989). Comparing Sibling Relationships Across Culture. In: Goldring Zukow P. **Sibling Interaction Across Cultures**.

- Theoretical and Methodological Issues**, pp. 11-25. New York, Berlin, Springer Verlag.
- West S. S. (1961). Sibling configurations of scientists. In: **American Journal of Sociology**, 66, pp. 268-274.
- Widmer E. (1993). **De coeur et de raison. Le choix du conjoint à Genève au XIXe siècle**. Genève, Société d'histoire et d'archéologie de Genève.
- Wolin S. J., Benett L. A. (1984). Family rituals. In: **Family Process**, no 23, pp. 401-420.
- Yllö K. A. (1994). Trough a Feminist Lens: Gender, Power, and Violence. In: Gelles R. J. Donileen R. L. **Current Controversies on Family Violence**. Newbury Park, London, etc. Sage, pp. 47-62.
- Young M., Willmott P. (1957). **Family and Kinship in east London**. Londres, Penguin Book.
- Zajonc R. B. (1968). The attitudinal effects of mere exposure. **Journal of Pers. spc. Psychol** (Monograph Supplement 2) 9, deuxième partie, pp. 1-27.
- Zajonc R.B., Markus G.B. (1975). Birth order and intellectual development. In: **Psychological Review** 82 (Janvier), pp. 74-88.
- Zazzo R. (1960). **Les jumeaux, le couple et la personne**, Paris, PUF.
- Zelditch M. (1955). Role Differentiation in the Nuclear Family: A Comparative Study. In: T. Parsons, R. Bales, **Family. Socialization and Interaction Process**. New York, Free Press, pp. 307-352.
- Ziller R. C. (1964). Individuation and Socialization. In: **Human Relations**, 17, pp. 341-360.
- Zimbardo P. Formica R. (1963). Emotional Comparison and Self Esteem as Determinants of Affiliation. In: **Journal of Personality**, 31, pp. 141-162.
- Zimmerman F. (1993). **Enquête sur la parenté**. Paris, PUF-Ethnologies.